



Du prêtre, de la femme, de la famille

Jules Michelet

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

POUR LA QUATRIÈME ÉDITION

L'auteur a revu attentivement cette édition; quelque soin qu'il ait mis à cette révision^ il n'a trouvé qu'un fait contestable^ et il Ta fait disparaître.

Il a relu la plupart des citations dans les auteurs cités, saint François de Sales, Bossuet, etc., et il a trouvé qu'aucune n'était fautive. Au reste, il ajoute presque toujours une dat^ la désignation de la page (surtout quand il cite des lettres)^ ce qui permet les recherches dans les diverses éditions.

DE LA TROISIÈME ÉDITION

Ce livre a produit sur nos adversaires un effet que nous n'avions pas prévu. Il leur a fait perdre toute mesure, le respect d'eux-mêmes , que dis-je ? celui du sanctuaire, qu'ils devraient nous enseigner. Voilà qu'en pleine église , en chaire, on prêche cpntre un homme vivant, on le nomme par son nom, on désigne le livre et l'auteur à la haine de ceux qui ne savent pas lire, qui ne liront jamais ce livre... Pour lancer contre nous ces furieux prédicateurs, il faut que les chefs du clergé se soient sentis bien atteints.

EXCÈS

Nous avons touché trop juste, à ce qu'il paraît... La femme! c'est le point où Ton se trouve sensible. La direction, le gouvernement des femmes, c'est la partie vitale du pouvoir ecclésiastique; qu'on défendra jusqu'à la mort. Frappez, si vous voulez, ailleurs, mais non pas à cette place. Attaquez les dogmes, à la bonne heure; on jouera la violence*, on déclamera froidement... Mais si vous vous avisez de toucher ce point réservé, la chose devient sérieuse, ils ne se connaissent plus.

Triste spectacle de voir des pontifes, des anciens du peuple, gesticuler, trépigner, écumer, grincer des dents «...Jeunes gens, ne regardez point; les convulsions épileptiques

i On n'en prendra pas même la peine. Un jeune éclectique se-dédare contraire à toutes les religions révélées, à peine il les tolère pro- ▼ isoirement; mais en même temps il attaque un adversaire du dergé; <— on le caresse, on l'embrasse. •

* Ceci ne paraîtra pas exagéré à ceux qui ont lu le furieux libellé de l'évêque de Chartres. Un journal me demande comment j'ai pu ne point Tattaquer en diffamation. — Cette violence folle est bien mrins coupable que les insinuations doucereuses qu'ils font dans leurs livres et leurs journaux, dans les salons, etc. TantM ils m*at-

DE NOS ADVBRSMRES. 9

ont parfois un effet contagieux sur les spec* tateurs... Laissons -les^ éloignons-nous^ reprenons notre étude sans perdre le temps ; c Tart est long^ la vie est courte. •

Je me rappelle avoir lu dans la correspondance de saint Charles Borromée qu'un de ses amis^ personnage d'autorité et de gravité^ ayant censuré je ne sais quel jésuite qui aimait trop à confesser les religieuses^ celui-ci vint^ furieux^ lui faire avanie. Le jésuite se sentait fort .: prédicateur en vogue^ bien

tribuent tout ce quont pa faire d'autres Michelet, dont je ne suis pasmènie parent (par eiemple, celui du Languedoc, poète et militaire sous la Restauration) ; tantôt ils font semblant de croire, quoique j'aie dit le contraire a la fin de ma préface, que le livre du Prêtre et de la femme est mon cours de 1844. Puis, on fait venir de Marseille une petite pétition, pour demander la destitution du professeur. — Loin de vouloir étoutfer la voix de mes adversaires, j'ai réclamé pour leur enseignement toute la liberté que je demandais pour le mien. Ijféon du 27 février 4 845 :

« Je vois parmi vous la plupart de ceux qui nous ont aidé à maintenir dans cette chaire la liberté de U parole Nous la respecterons, cette liberté, dans nos adversaires. Ceci n'est point chevalerie, c'est le plus simple devoir. Il est d'ailleurs essentiel à la cause de la vérité qu'aucune objection ne soit supprimée. Il faut que toutt-s les raisons se produisent librement des deux côtés. Fiei-vous à la vérité pour durer et va ncre. Nous passons, elle dure, elle triomphe; mais tant (que ses adviTS'iires peuvent avoir quelque chose à dire, le triomphe est

wèè de broute. »

EXCÈS DE NOS ADVERSAIRES

en cour, mieux en cour de Rome^ il croyait n'avoir rien à ménager. Il se donna toute carrière, fut violent, insolent, tant qu'il voulut; son grave censeur restait impassible. Alors il ne se connut plus lui-même, il descendit aux plus basses injures... L'autre, ferme et calme, ne répondait rien, il le laissait tout à son aise déclamer, menacer, agiter les bras; il ne lui regardait que les pieds. . . « Pourquoi donc lui tant regarder les pieds ? demanda, quand il fut parti, un ténioin de cette scène. — C'est , répondit l'homme grave, que je croyais de moment , en moment voir passer la griffe ; ce possédé pourrait bien être le Tentateur en jésuite. »

Un prélat pleure d'avance sur le sort des prêtres que nous envoyons au martyre.

Hélas ! ce martyre est celui qu'eux-mêmes réclament, tout haut ou tout bas, r— à savoir, le mariage. (

Nous pensons, sans rappeler les inconvo-

IDÉAL ÉTRANGE DU MARIAGE. • ii

niefits trop connus de Tétat actuel^ nous pensons que si le prêtre doit conseiller la famille^ il est bon qu'il la connaisse^ que marié (ou mieux encore, veuf), mûr d'âge et d'expérience, ayant aimé, ayant senti, éclairé par les affections domestiques sur les mystère de la vie morale qu'on ne devine jamais, il aurait tout à la fois plus de cœur et de sagesse.

n est vrai que les défenseurs du clergé ont fait dernièrement une telle peinture du mariage, que peut-être beaucoup de gens craindront désormais de s'y engager. Ils ont enchéri sur tout ce

que les romanciers et les socialistes modernes avaient dit de plus ter* rible contre ramfo»%a/6. Le mariage, que les amants recherchent imprudemment comme une confirmation de l'amour, ne serait rien qu'une guerre; on se marie pour se battre. Il est impossible de mettre plus bas la vertu du sacrement.

Le sacrement d'union, selon ces docteurs, ne sert à rien, ne fait rien, à moins qu'un tiers ne soit toujours là entre les conjoints.

IDEAL ETRANGE

— je veux dire les combattants^ — pour les séparer.

On avait cru généralement que pour le mariage il suffisait de deux personnes. Cela est changé. Voici le nouveau système, comme eux-mêmes Tout exposé ; trois éléments le constituent : V L homme, le fort, le violent; 2"* la femme, l'être faible de nature; 5* /e prêtre, né homme et fort, mais qui veut bien se faire faible, ressemblera la femme, et qui participant ainsi de l'un et de l'autre, peut s'interposer entre eux.

S'interposer, se mettre entre ceux qui devaient ne faire qu'un!... Cela change infiniment l'idée que, depuis le commencement du monde, on se faisait du mariage.

Mais ce n'est pas tout; l'on avoue qu'il ne s'agit pas d'une intervention impartiale qui favoriserait alternativement, selon la raison, chacun des conjoints. Non, c'est à la femme uniquement qu'on s'adresse, c'est elle qu'on se charge de protéger contre son

protecteur naturel. On lui offre de se liguer avec elle pour transformer le mari .

DU MARIAGE. iS

S'il était bien établi que le mariage^ au lieu d'être l'unité de deux personnes^ est la ligue de l'une des deux avec l'étranger, il deviendrait rare. Deux contre un, la partie semblerait trop forte ; peu de gens seraient assez braves pour affronter cette chance. Les mariages d'argent, déjà trop nombreux, seraient alors les seuls. Les gens obérés sans doute ne laisseraient pas de se marier toujours, par exemple, le commerçant placé par un créancier impitoyable entre le mariage et la contrainte par corps.

Se transformer, se refaire, se refondre, changer de nature l'est une grande et difficile chose. Mais elle ne serait pas méritoire si elle n'était voulue librement, si elle n'était opérée que par une sorte de persécution domestique, de guerre au foyer.

Avant tout, il faut savoir si /ran^/orw^^tan veut dire amélioration, s'il s'agit, en se transformant, de monter, de s'élever dans la vie morale, de devenir plus vertueux et plus sage. Pour monter, à la bonne heure; mais quoi ! ^i c'était pour, descendre?

SÉCHERESSE

Et d'abord la sagesse qu'on nous propose n'implique pas la science. « Science^ littérature, qu'importe cela? ce sont des choses de luxe, de vaines et dangereuses parures de l'esprit, étrangères à l'âme. . . » — Ne contestons pas, laissons passer cette vaine distinction qui oppose l'esprit à l'âme, comme si

l'ignorance était l'innocence, comme si l'on pouvait^ avec une littérature pauvre, fade, idiote^ avoir les dons de l'âme et du cœur !

Mais le cœur, enfin, où est-il? qu'on le montre un peu. D'où vient que ceux qui se chargent de le développer chez les autres, se dispensent d'en donner des signes?... Cette source vivante du cœur, quand on l'a vraiment*en soi, on ne peut pas la cacher. Elle jaillit, quoi qu'on fasse ; vous la fermeriez ici, elle percerait à côté. On la contient plus malaisément que la source des grands fleuves. Essayez de fermer les sources du Rhône ou du Rhin.

Vaines images, et bien mal placées, je l'avoue. Dans quelle Arabie déserte il faut que je rentre maintenant, à l'occasion de ceux-ci

ET DURSTÉ. ib

Nous sommes dans une église; voilà un grand peuple^ une foule, des gens qui, après avoir erré, pntrent ici, altérés, dans l'espoir (le trouver quelque rafraîchissement; ils attendent, la bouche ouverte... Tombera-t-il au moins une pauvre goutte de rosée?

Non^ un homme monte en chaire, décent, convenable^ sec; celui-ci ne touchera pas, il lui suffit de prouver. Grand étalage de raisonnement^ hautes prétentions logiques, solennité dans les prémisses... Puis, des conclusions tranchantes; de moyen terme, jamais: « Ces choses ne se prouvent pas. »... Pourquoi donc alors, triste raisonneur, faisiez-vous si grand bruit de preuves?

Eh bien I ne prouvez pas ! aimez I nous vous tiendrons quitte de tout. Dites un mot du cœur qui nourrisse cette foule... Toutes ces têtes, voyez-vous, si serrées autour de la chaire, ces têtes nues, blondes ou noires, ce ne sont pas des blocs de pierre, ce

sont autant de vies et dames... Ceux-là, ce sont des jeunes gens, c'est l'avenir, ce sera le monde demain. Natures heureuses, plei-

SECHERESSE

nés delan^ neuves et entières^ telles que Dieu les fit^ indomp-
tées aussi^ et qui courent sans regarder sur le bord des préci-
pices... Jeunesse, avenir, péril, espérances pleines de crainte. . .
Quoi I cela ne vous émeut point? rien n'ouvre en vous le cœur
paternel?

Plus loin, cette foule brillante, ces femmes et ces fleurs, tout
cet éclat qui réjouit Toeil, il y a là beaucoup de souffrance,.. Un
mot, je vous prie, pour elles,.. Ce sont vos filles, vous le savez,
celles qui, chaque soir, avec tant d'abandon, viennent pleurer à
vos pieds. Elles se fient en vous, vous disent tout; vous connais-
sez leurs blessures. Eh bieni trouvez donc un mot consolant...
Cela n'est pas difficile. Quel homme, à voir dans sa main saigner
le cœur d'une femme, ne sentirait venir du sien les paroles qui
guérissent ! . . . Le muet, au défaut de paroles, trouverait ce qui
vaut mieux, des larmes I

Que dire de ceux qui, devant tant de personnes malades, souf-
frantes, confiantes, apportent pour tout remède l'esprit acadé-
mique, des lieux communs brillantes, de vieux

ET DURETÉ

paradoxes^ du bonapartisme^ du socialisme?. . Quesais-je?

Il y a là^ il faut l'avouer^ une grande sécheresse, une grande pauvreté de cœur.

Ah ! vous êtes secs et durs ! je le sentais Tautre jour (au mois de décembre dernier), lorsqu'en passant je lus sur les murs un mandement de l'archevêque. Il s'agissait d'un suicide, d'un malheureux qui s'était tué dans Téglise de Saint-Gervais. Misère? passion? folie? spleen , défaillance morale, dans cette , sombre saison? Rien ne disait les causes; le corps seulement était là et le sang sur les dalles : nulle explication. Par quelle gradation de chagrins, de désappointements, de douleurs, avait-il pu arriver à cet acte contre nature? quels cercles d'enfer moral avait-il descendus pour toucher le fond de l'abîme? qui pouvait le dire? personne. Mais tout homme qui a un peu d'imagination dans le cœur, voit dans ces muettes ténèbres quelque chose qui veut qu'on pleure et qu'on prie.

Cet homme-là n'est pas M. Affre; lisez le mandement. Il y a de la compassion pour l'é-

i9 SÉCHERilSSB

glisQ salie^ de la pitié pour les pierres souillées; mais pour le mort, malédiction. Cependant, chrétien ou non , coupable ou non^ n'est-ce donc pas un homme, Monseigneur? Ne pouviez-vous, en condamnant le suicide, laisser tomber en passant un mot de pitié?. . . Non, nul sentiment humain, rien pour la pauvre âme, qui, par-dessus son malheur (terrible apparemment, puisqu'elle ne Ta pu supporter), s'en va, toute seule et maudite,

t^dter cette grande aventure de Tautre vie et du jugement. .. Ah ! j'espère que tapt de misère, et cette dureté même ' au delà de la mort, lui compteront pour quelque chose i

Un autre fait, fort différent, m'avaitdonné, il y a quelque temps, une impression analogue.

J'étais allé, pour une affaire, chez la vénérable Sœur***. La Sœur était absente; deux

1 Celte dureté a éclaté dans la conduite de rarohevéque à Té-gard de la librairie ecclésiastique de Paris, qui imprime pour toute la France. Les prédécesseurs de M. Affre n'avaient jamais voulu faire valoir contre ces pieuses et anciennes maisons le sfn'cfum jus, ce nionopolc qu'une loi semble accorder aux évêques. Ils avaient craint qu'on ne les soupçonnât d'y trouver un énorme bénéfice.

ET DtmBTÈ. 19

personnes^ une dame^ ud prêtre âgé^ attendaient^ comme moi^ dans la petite salle basse. La dame semblait amenée par quelque motif de bienfaisance ; le prêtre^ comme ils sont maîtres et seigneurs dans toute maison de charité^ était là comme chez lui^ et, pour passer le temps, faisait sa correspondance sur le bureau de la Sœur. À chaque billet ^ni^ il écoutait un moment la dame. Celle-ci|^ douce figure, sur qui la vie avait déjà pesé, offrait un caractère tout particulier de bonté; elle n'eût peut-être pas attiré l'attention, mais il y avait en elle quelque chose qui intéressait. . . une passion ? un chagrin!... J'entendis sans écouter... elle avait perdu son fils.

Un fils unique, plein de cœur, d'élan, de courage, héroïque enfant, qui, sortant de l'École polytechnique, laissa tout, richesse et grande existence, plaisir, bonheur, une telle mère!... et sans regarder, ni à droite ni à gauche, courut à Marseille, à Alger, à lea-Demi, à la mort...

La pauvre femme, toute à son idée, sai-

dû SÉCHERESSE

...sissait^ de temps à autre^ un petit moment pour placer un mot ; elle avait besoin de parler^ de faire appel à la compassion. La scène était infiniment touchante^ naturelle^ et point mélodramatique. C'étaient des plaintes^ des soupirs^ sans larmes^ et qui attendrissaient par leur modération même.

Visiblement^ elle perdait ses paroles. Le prêtre avait l'esprit ailleurs. Il ne pouvait pas ne pas écouter^ ni répondre quelque peu (la dame était une personne riche^ que sa voiture attendait à la porte)^ mais il s'en tirait au meilleur marché : « Oui^ madame^ la Providence nous éprouve... Elle nous frappe pour notre bien... 11 y a des choses bien dures, etc., etc: » Ces vagues et froides paroles ne décourageaient pas la dame ; elle rapprochait sa chaise, croyant se faire mieux entendre : « Ah I monsieur, comment vous dire?... Ah I comment comprendre un si grand malheur?... » Elle eût fait pleurer un mort.

Avez-vous jamais vu le navrant spectacle du pauvre chien de chasse qui^ ayant reçu

ISTDURETl SI

une balle^ se traîne près de son maître^ et lui lèche les mains^ comme pour le prier de le secourir?... Le rapprochement

pourra sembler étrange à «eux qui n'ont pas vu la chose. Cependant^ au moment même^ il me vint au cœur. . . Cette femme blessée à mort^ mais si douce dans sa douleur^ semblait se traîner aux pieds du prêtre et demanda compassion.

Je regardais ce prêtre^ vulgaire^ sec^ comme on en voit tant^ ni mauvais^ ni bon ; rien n'indiquait un cœur de bronze^ mais c'était un homme de bois. Je vis bien que^ de tout ce qu'avait reçu son oreille^ pas un mot n'était entré. Unsens lui manquait. Pourquoi tourmenter un aveugle à lui parler de couleur? Il répond des choses vagues^ parfois il rencontre à peu près; mais que faire? il n'y voit pas.

Ne croyez pas qu'on devine davantage les choses du cœur. L'homme sans femme ni enfant étudierait dix mille ans^ dans les livres et dans le monde^ les mystères de la famille^ qu'il n'en saurait pas un mot. Voyez

ceux-ci; ce n'est pas le temps, roccaëion, les facilités qui leur manquent pour savoir^ ilâ passent leur vie avec les femmes qui leur éh disent plus qu'à leurs maris ; ils savent et ild ne savent pas; en connaissant tout de la fbmmme, ses acteïs &t ses pensées, ils ignorent justement ce qu'elle a de meilleur, de plus intime, ce qui est en elle là vie de la vie. A grand'peine la comprennent*ils comme amante (de Dieu ou de l'homme), mal comme épouse, point comme mère. Rien de plus pénible que de les voir près d'une femme s'essayer gauchement à caresser son enfant; ils ont près de celui-ci la triste attitude de flatteurs, de courtisans, rien de paternel.

Ce que je plains le plits dans rhomme condamné au célibat, ce n'est pas seulement la privation des plus douces joies du cœur,

mais c'est que mille objets du monde naturel et moral sont et seront pour lui lettre close. Plusieurs ont cru, en s'isolant ainsi > donner leur vie à la science, et justement là science n'a jamais son approfondissement, dans cette vie sèche et mutilée ; elle peut être

ET I>13I\£TÊ

variée, immense en surface, elle court, elle n'entre pas. Le ciel >at de Loire une activité inquiète dans les régions, dans les intrigues et les attitudes, une sorte d'âpreté de chasseur, une agilité de scolastique et de dispute; c'est dix moins l'effet qu'il eût eu son meilleur temps. S'il rend les sens éveillés et les vides de la tentation, certes, il trahit pas le cœur *. Nos terroristes du XVIII^e et du XIX^e siècle ont été des mornes*. "Les prisons monastiques furent tonnoirs de cruautés". Une vie systématiquement négative, une vie de mort, développe dans l'homme les instincts hostiles à la vie ; qui souffre, fait volontiers souffrir. Les côtés harmoniques et féconds de notre nature, qui touchent d'une part à la bonté, de l'autre au génie, à la haute invention, ils ne résistent guère à ce suicide partiel.

* HiCœur peut être sec, et les sens très-âpres. Qu'on n'essaie pas de «>crbcr ici une contradiction avec les dangers que j'ai signalés dans mon livre; elle ne serait qu'apparente.

•Pour le XV^e siècle, voir surtout, dans mon Histoire de France, l'année 1513.

• MabiUon; De l'Emprisonnement monastique OEuvres post-hu- »es, II, 327.

COMMENT

Deux sortes de personnes contractent nécessairement beaucoup d'insensibilité : les chirurgiens, les prêtres. A voir toujours souffrir et mourir, on meurt peu à peu soi-même dans les facultés sympathiques. Remarquons toutefois cette différence que l'insensibilité du chirurgien n'est pas sans utilité; s'il était ému dans son opération, il pourrait trembler. Celle du prêtre, au contraire, demande qu'il soit ému ; la sympathie serait le plus souvent, pour guérir l'âme, le remède le plus efficace. Mais, indépendamment de ce que nous venons de dire sur le dessèchement naturel de cette vie ingrate, il faut observer que le prêtre, aujourd'hui en contradiction avec une société dont il condamne tout progrès, est moins que jamais bienveillant pour ces pécheurs, pour ces rebelles. Le médecin qui n'aime pas le malade, peut moins qu'un autre le guérir.

Une chose triste à penser, c'est que ces hommes, peu sympathiques, et, de plus, aigris par la lutte, se trouvent avoir dans les mains la partie du genre humain la

ILS PROTÈGENT LES FEMMES

plus douce ^ celle qui conserve le plus de cœur, qui reste plus près de la nature, qui, dans la corruption même des mœurs, est

encore la moins corrompue par l'intérêt et les passions haineuses.

C'est-à-dire que ceux qui aiment le moins, gouvernent celles qui aiment le plus.

Pour savoir bien comme ils usent de cette royauté des femmes qu'ils réclament comme leur privilège, il ne faut pas s'arrêter aux formes doucereuses et patelines qu'on a près des dames du monde, mais s'informer des pauvres femmes qu'on n'a pas à ménager, de celles surtout qui, dans les couvents, sont à la merci des supérieurs ecclésiastiques, qu'ils tiennent sous leur clef, et se chargent de protéger seijls.

Nous ne sommes pas très-rassurés sui cette protection. Long-temps nous y avons cru; nous avons la simplicité de nous dire que la Loi n'avait rien à voir dans ce royaume delà Grâce. . . Et voilà, que de ces doux asiles, de ces petits paradis, nous entendons des sanglots...

GOMMENT

Je ne parlerai pas ici des couvents qui se font maisons de force, des affaires de Sens^ Avignon, Poitiers, ni des suicides qui ont eu lieu, hélas ! bien plus près de nous.

Non, je parlerai seulement des plus honorables maisons > des plus saintes religieuses. Comment sont-elles protégées par Tau-torité ecclésiastique?

Pour l'âme, d'abord, pour la conscience, ce premier des biens auquel elles font le sacrifice de tous les bonheurs du monde... Est-il vrai que les Sœurs d'hôpital qui passaient pour jansénistes, aient été dans les derniers temps persécutées pour leur faire dénoncer les secrets qu'on leur supposait, et qu'elles n'aient obtenu trêve que par l'intervention menaçante d'un magistrat, d'un orateur célèbre, éminemment gallican?

Et pour le corps, enfin, pour la liberté personnelle que l'esclave gagne dès qu'il touche seulement le sol sacré de la France, l'autorité ecclésiastique l'assure-t-elle aux religieuses? Est-il vrai qu'une carmélite, à soixante lieues de Paris, a été tenue

ILS ROTÉGENT LES FEMMES. 2T

plusieurs mois dans son couvent puis enfermée neuf ans parmi des folles ?

Est-il vrai qu'une bénédictine a été mise dans une sorte d'hopital, puis dans une chambre de folles parmi les cris effrayants les hurlements les paroles impures des femmes perdues qui, d'excès en excès, sont devenues furieuses ?

Celle-ci, dont tout le crime est d'avoir de l'esprit, d'aimer à écrire et de dessiner des fleurs, a servi longtemps sa maison comme économise et institutrice ; elle a appris à lire à la plupart de ses sœurs. Que demande-t-elle aujourd'hui ? la punition de ses ennemies? Non, la consolation de se confesser, de communier, des aliments enfin, dans un âge déjà avancé.

t Mais Févêque ignorait sans doute?.. »

* Nous aurions peut-être attendu pour parler de ces faits, s'ils n'aTaieDt été déjà divulgués par les journaux et les revdis. Au reste, plusieurs magistrats ont déjà exprimé leur opinion sur plusieurs faits analogues de la même localité. Un avocat-général écrit au sous* préfet : « c J'ai pu me convaincre, comme voua, que la dame *** poiiedaii toute sa raison. Un plus long séjour n'aurait pu que la rendre peutréire réellement folle, etc. o Lettre de M. l'avocat-général Sorbier, citée dans le Mémoire de Jf . Tillard pour la sceur Ifarie LemonDier, p. 65.

Î8 COMMENT

L évêque a tout su ; « il a été fort ému »... et il n'a rien fait. Le chapelain de la maison a su qu'on allait mettre une religieuse in pace. « Il a soupiré », et il n'a rien fait. . . Le vicaire général n'a pas soupiré ; il a pris parti contre la religieuse; sou ultimatum, c'est qu'elle meufe de faim, ou retourne à son cachot.

Qui s'est montré vraiment évêque en cette affaire? le magistrat... Qui s'est montré prêtre? l'avocat, un studieux jeune homme que la science éloignait du barreau, mais qui, voyant cette malheureuse femme abandonnée de tout secours, pour qui personne n'osait ni plaider ni imprimer (sous ce ridicule terrorisme), a pris l'affaire en main, a parlé, agi, écrit, fait les démarches, des voyages en plein hiver, tous les sacrifices d'argent et de temps... six mois de sa vie... Que Dieu le lui rende I

Où est ici le bon Samaritain? Lequel s'est montré le prochain de l'affligée, qui a relevé la victime meurtrie dans le cTiemn, de-

vant laquelle les pharisiens ont passé..... Quel est le vrai prêtre, le père?

ILS PROTÈGENT LES FEMMES

Un spirituel écrivain de ce temps appelle mespèresles magistrats qui interviennent dans les affaires de l'Église. Il parle par dérision. Mais ce nom, ils le méritent*. Qui le leur donne? les affligés qui sont les membres de

El ils le méritent depuis longtemps. Ce serait une belle et longue histoire à faire. Il suffit de rappeler qu'en 1629, un arrêt, provoqué par le procureur général, interdit aux moines d'infliger aux It-uw la prison perpétuelle. Vin pace, etc. Ces cruautés continuèrent, et vers la fin du siècle, le bon et savant Mabillon écrivit (pour lui seul, ce semble, pour la consolation de son cœur) le petit traité de l'Empire bonnement monastique, qui n'a paru qu'après sa mort. J'y lis que, dès 4350, le parlement (celui de Toulouse, célèbre pour sa sévérité) fut obligé de réprimer la cruauté des moines : « Le Roi eut de l'horreur de cette inhumanité, et il ordonna que les supérieurs visiteroient ces misérables {prisonniers} deux fois par mois, et donneroient deux fois à d'autres religieux, à leur choix, la permission de les aller voir (c'est-à-dire qu'on les verroit au moins une fois par semaine). Il fit expédier des lettres patentes, et quelques efforts que fissent les religieux mendiants pour faire révoquer cette ordonnance, on les contraignit à l'observer: Sa Majesté et son conseil estimant que c'est une chose barbare que de priver de toutes consolations des pauvres tant de sensibles cœurs de chagrins et de douleur (Re-

gistes du Parlement (W Languedoc, année 4350). Certainement, il est bien étrange que des religieux, qui devraient être des modèles de douceur et de corn,]>aS6ion, soient obligés 'd'apprendre des princes et des magistrats sécuim les premiers principes de l'humanité qu'ils dévoient pratiquer ^nvfrs leurs frères. » Mabillon, Be V Emprisonne nent monastique f OEuTies posthumes, II, 3?3-32Ç.

30 QUI DOÏT-ON ACCUSER!

Christ, et qui, comme tels, sont aussi TÉglise, je pense... Oui, ils les noiùment pères pour leur équité paternelle.

Trop longtenipsleursecourable intervention a été repoussée au seuil des couvents par ces cauteleuses paroles: «Qu'allez-vous faire?., vous entreriez ici, vous iriez troubler la paix de ces pieux asiles, effaroucher ces vierges timides?... » Mais quoil ce sont elles qui appellent au secours; nous les entendons de la ruel

Laïques, tous tant que nous sommes, ma- 9 çistrats, hommes politiques, écrivains, penseurs solitaires, nous devons aujourd'hui, tout autrement que nous n'avons fait, prendre en nlain la cause des femmes.

Nous ne pouvons les laisser dans les mains sèches et dures, peu sûres d'ailleurs sons plus d'un rapport, où elles se trouvent placées.

Nul plus grand intérêt, ni qui mérita

QUI DOIT-ON ACCUSER

mieux de nous réunir. Eotendons-nous làdessus^ je vous prie; c'est la chose sainte entre toutes ; qu'il y ait trêve de Dieu. Nous pourrons ensuite^ tant que nous voudrons^ recommencer nos disputes.

Et d'abord, disons-nous franchement nos vérités à nous-mêmes. Le mal avoué, connu, est plus près d'être guéri. Qui devons-nous accuser dans la situation actuelle?

N'accusons pas les jésuites qui font leur métier de jésuites ; n'accusons pas les prêtres, qui ne sont dangereux, inquiets, violents, que parce qu'ils sont malheureux.

Non, c'est plutôt nous que nous devons accuser.

Si les morts reviennent en plein jour, si ces revenants gothiques hantent nos rues au grand soleil, c'est que les vivants ont laissé faiblir en eux l'esprit de vie. Déposés par l'histoire à côté des morts plus anciens, dûment inhumés et bénis selon les rites funéraires, comment reparaissent-ils?... Leur vue seule est un grand signe, un grave avertissement.

NOUS DEVONS

Cela a été permis^ hommes du temps^ pour vous rappeler à vous-mêmes, à ce que vous devez être. — Sî Tavenir qui est en vous se révélait dans sa lumière, qui donc détournerait les yeux vers l'ombre et la nuit qui s'en vont?

A vous de trouver l'avenir, à vous de le faire. Ce n'est pas une chose faite que vous deviez attendre de recevoir un matin. Si l'avenir est déjà en vous comme germe, transmis du plus lointain passé, qu'il y soit donc aussi comme désir de progrès, comme volonté d'amélioration, comme vœu paternel pour le bonheur de ceux qui doivent vous suivre. Aimez d'avance ce fils ignoré qu'on appelle l'avenir, travaillez pour lui, il naîtra.

Le jour où les vôtres sentiront en vous l'homme d'avenir et de volonté magnanime, la famille est ralliée. La femme vous suivra partout, si elle peut se dire à elle-même: « Je suis la femme de l'homme fort. »

La force moderne apparaît dans la liberté puissante avec laquelle vous allez dégageant

SOUTENIR LA FEMME

la réalité des formes, l'esprit de la lettre morte*... Pourquoi ne point vous révéler à la compagne de votre vie, en ce qui est pour vous la vie même ? Elle passe à côté de vous les jours, les années, sans vous voir, ni vous connaître, en ce que vous avez de grand. Si elle vous voyait marcher, libre, fort, fécond, dans l'action et dans la science, elle ne resterait pas enchaînée aux idolâtries matérielles, soumise à la lettre sèche ; elle s'élèverait à une foi plus libre et plus pure, et vous seriez un dans la foi. Elle vous garderait ce trésor commun de la vie religieuse ; vous y puiseriez dans vos sécheresses, et lorsque la variété de travaux, d'études et d'affaires laisse faiblir en vous l'unité vitale, elle vous rapporterait, dans la pensée, dans la vie. Dieu, la vraie, la seule unité.

Je n'essaierai pas de mettre un grand livre* dans une petite préface. Je n'ajouterai

1 Qu'il s'agisse des plus hautes sciences, ou des moindres détails (l'aRaires.

' Que de choses assiégeaient mon esprit en écrivant ce volume f qu'il m'a fallu négliger! Je citerai le rapport intime qui unit les trois ques-

34 • SOUTENIR LA fELLEME

qu'un mot, qui, tout à la fois, précise et complète ma pensée.

L'homme doit nourrir la femme. — Il doit alimenter spirituellement (et matériellement, s'il le peut) celle qui le nourrit de son amour, de son lait et de son sang.

Nos adversaires donnent aux femmes un mauvais aliment, et nous ne leur donnons aucun aliment.

Aux femmes des classes aisées, à celles qui semblent doucement abritées parla famille, aux brillantes, aux heureuses, comme on croit, nous ne donnons point l'aliment spirituel.

Et les femmes pauvres, isolées, les laborieuses et malheureuses, qui tâchent de gâtions de Véducation, de la direction, et de la réforme péniternaire. Trois branches d'une même science. — Toute étude sur la direction jette du jour sur Véducation; les expériences y sont plus instructives peut-être que celles qu'on fait sur l'enfant, étant faites sur une personne qui n'est pas à l'état de rêve (comme est l'enfant), mais tout à fait éveillée, à l'état lucide, dans son plein développement d'intelligence, et qui d'ailleurs veut sérieusement obéir. Malgré les nuages du mysticisme, qui

diminuent cette clarté, la science de l'éducation tirera grand profit des expériences de la direction, décrites avec tant de soin par des esprits lumineux, qui savaient voir et analyser.

SPIRITUELLEMENT

gner leur pain, nous ne les aidons pas à trouver Taliment matériel.

Ces femmes, qui sont ou seront des mères, nous les laissons jeûner (de l'Âme ou du corps), et nous sommes punis, surtout par la génération qui en vient, de notre négligence à leur donner les soutiens de la vie.

La bonne volonté ne manque pas généralement, j'aime à le croire. Le temps manque et l'attention. On vit pressé, on vit à peine; on suit avec l'âpreté du chasseur tel ou tel petit objet, et on néglige les grands.

Homme d'étude ou d'affaires, d'énergie, d'ardent travail, le temps vous manque, dites-vous, pour associer votre femme à votre progrès journalier; vous la laissez à son ennui, aux conversations futiles, aux vides prédications, aux livres ineptes; en sorte que, tombant au-dessous d'elle-même, moins qu'une femme et moins qu'un enfant, elle n'agira point sur son fils, n'aura ni l'influence, ni l'autorité de mère. . . Eh bien ! vous aurez le temps, à mesure que l'Âge viendra, de travailler en vain à refaire ce qui ne se refait point ^ de

ET LA SECOURIR

courir après un fils qui, du collège aux écoles, des écoles au monde, connaît à peine sa famille, et qui, s'il voyage un peu, et vous rencontre au retour, vous demandera votre nom... La mère seule vous eût fait un fils; mais il fallait, pour cela, que vous la fîssiez comme femme, il fallait la fortifier de vos sentiments et de vos idées, la nourrir de votre vie.

Si je regarde hors de la famille et des affections domestiques, je trouve que notre négligence à Tégard des femmes ressemble à la dureté ; de cruels effets en résultent , qui retombent même sur nous.

Vous vous croyez bon et homme de cœur; vous n'êtes pas insensible au sort des femmes pauvres ; la vieille vous rappelle votre mère, %t la jeune votre fille. Mais vous n'avez pas le temps de voir, ni savoir, que la vieille et la jeune meurent littéralement de faim.

Deux machines travaillent incessamment pour leur extermination. Le grand atelier, le couvent ; qui fabrique pour peu ou pour rien, ne comptant pas sur son travail

MATÉRIELLEMENT

pour vivre. Puis le grand magasin en commandite * qui achète au couvent et détruit peu à peu les petites boutiques pour qui travaillait Fouvrière. A celle-ci restent deux chances, la Seine^ ou de trouver le soir un misérable sans cœur qui profite de la faim...

Les hommes reçoivent de la charité pu-» blique à peu près autant que les femmes : cela est injuste. Us ont infiniment plus de ressources. Us sont plus forts, ils ont des travaux plus variés, plus d'initiative, d'entrain, de locomotion, si Ton peut dire, pour aller chercher du travail. Us voyagent, s'engagent, émigrent. Sans parler de pays étrangers où la main-d'œuvre est très-chère, je connais des provinces de France où l'on a peine à trouver des journaliers, des domestiques.

L'homme peut aller et venir. La femme reste là, et meurt.

Qu'elle se traîne, cette ouvrière que la concurrence du couvent a tuée, à la porte du

* C'rst Je progrès fatal des choses. Il n'y a personne à accuser, £1 du mal m^e, nous respérons, sortira le remède.

J NOUS DEVONS LA SECOURIR

couvent; peut-elle y trouver asile?... Il lui faudrait, pour cela, au défaut de dot, la protection active d'un prêtre influent, protection réservée aux personnes dévouées, à celles qui ont eu le temps de suivre les Mois de Marie, les Catéchismes de persévérance, etc., etc., à celles qui, de longue date, sont sous la main ecclésiastique. Protection souvent bien chèrement achetée; et pour obtenir de passer sa vie entre quatre murs, à contrefaire la dévotioil qu'on n'a pas I. , . Il vaut bien autant mourir.

Elles meurent sans bruit, décemment, solitairement. On ne les verra jamais descendre de leur grenier dans la rue, pour promener la devise ; « Vivre en travaillant, ou mourir en combattant. »

Ellesi ne feront pas d'émeutes; on n'a rien à craindre d'elles;.. Et c'est pour cela justement que nous devons d'autant plus les secourir. N'aurons-nous donc d'entrailles que pour ceux qui nous font peur?

- Hommes d'argent, s'il faut que je vous parle votre langage d'argent, je vous dirai

MATÉRIELLEMENT

qae, dès qu'il y aura un gouvernement économe^ il ne craindra pas de dépenser pour les femmes^ pour les aider à se soutenir et à travailler^.

Non-seulement ces femmes maladivei^ en* > combrent les hô-
pitaux^ y vont et reviennent sans cesse ; maià les enfants qui
âdrtent de ces

A Ceux qui n'aitnent t>bbt ieà taies des paiiit«s en gënërâd, m
qa« l'État soit Cabbricaot, apptbuYeFaiept petit-être néammoins
ées attdiera temporaires, oaTerts aux pauvres fiUes, qui, autre-
ment, sont condamnées à la prostitution. Celte année même,
4845, un de nos hôpitaux a reçu, demi-înortes de faiid, deiix jeu-
net d'Uès qui ïhit persisté à ne point recourir à cette affreuse res-
sourte. — Les asiles dont je parie ont un modèle dans les bégui-
nages de Flandre, vieille institution , trop peu cohnnie. J'eii ai
parlé dans inoii Histoire dé France. la rae du chartnaht bégûtna-
gé de Gand, ce beaiî viUâge aii milieu de la tiUe, mêlé de petits
jardins et de petites maisons, a été one de mes plus douces im-
pressions de voyages. Ces béguines sortent one ibis par seihaiiïö

pour reporter Touvrage. Elles trouvent souvent à se marier et
préférablement à d'autres. -^ Jusqu'à quel point pourrions-nous
imiter ces asiles, en les plaçant sous la surveillance de nos magis-
trats, et les maintenant libres de la domination ecclésiastique? Jt
soumets cette question aux hommes pratiques qui restent ho-
rames de cœur, ^cialement à un corps très-éclairé, très-éclairé, ait
Conseil municipal de la ville de Paris. — Les Études sur VAngle^
terre, de M. Faucher, donnent 'des renseignements curieux, des
vues neuves sur les divers essais de ce genre.

NOUS LUI SERONS^TOUJOURS

pauvres créatures épuisées, s'ils ne meurent aux Enfants-Trou-
vés, seront comme leurs mères ; ils seront les hôtes habituels des
hôpitaux. Une femme misérable, c'est toute une famille de ma-
lades en perspective.

Philosophes, physiologistes, économistes, hommes d'État,
nous savons tous que l'excellence de la race, la force du peuple,
tient surtout au sort de la femme. Celle qui porte l'enfant neuf
mois, le fait bien plus que le père. Les mères fortes font les forts.

Nous sommes tous, et nous serons, pour les femmes, éternel-
lement débiteurs. Ce sont des mères, c'est assez dire. Il faudrait
être né misérablement et dans la damnation, pour marchander
sur le travail de celles qui sont toute la joie du présent et le destin
de l'avenir. Ce qu'elles font de leurs mains est très -secondaire;
c'est à nous de travailler. Que font-elles? elles nous font. . . c'est
un travail supérieur. Être aimée, enfanter, puis enfanter morale-

ment, élever l'homme (ce temps barbare ne l'entend pas bien encore), voilà l'affaire de la femme.

REDEVABLES

« Fonsomnivm viventium/ » Qu'est-ce qu'on ajouterait à cette grande parole?

J'ai écrit tout ceci en pensant à une femme dont le ferme et sérieux esprit ne m'eût pas manqué dans ces luttes; je l'ai perdue, il y a trente ans (j'étais enfant alors), et néanmoins^ toujours vivante, elle me suit d'âge en âge.

Elle a eu mon mauvais temps, et elle n'a pu profiter de mon meilleur. Jeune, je l'ai contristée, et je ne la consolerais pas. • . Je ne sais pas seulement où sont ses os : j'étais trop pauvre alors pour lui acheter de la terre.

Et pourtant je lui dois beaucoup... Je me sens profondément le fils de la femme. A chaque instant, dans mes idées, dans mes paroles (sans parler du geste et des traits), je retrouve ma mère en moi. C'est bien le sang de la femme, la sympathie que j'ai pour les âges passés, ce tendre ressouvenir de tous ceux qui ne sont plus.

Qu'est-ce que je pouvais donc lui rendre, moi-même avancé dans la vie, pourtant de choses que je lui dois? une seule, dont elle

NOUS LUI SERONS TOUJOURS REDEVABLES

m' aurait su gré, cette réclamation pour lei femmes et pour les mères.

Je récris ici en tête d'un livre qu'on croît un livre de disputes. A tort. Plus il ira dans Tavenir, s'il y va, et plus on verra que, pial-gré rémotion polémique, ce fut encore un livre d'histoire, un livre de foi, vrai et sincère... P]^i donc ai-je plus mis mon cœur ?

Pâque^4845.

PREFACE

DE liA PREMIERE ÉDITION.

Il s'agit de la famille ;

De Tasile où nous voudrions tous, après tant d'efforts inutiles et d'illusions perdues, pouvoir reposer notre cœur. Nous reve-nons bien las au foyer... Y trouvons - nous le repos ?

Il ne faut point dissimuler, mais s'avouer franchement les choses comme elles sont : 11 y a dans la famille un grave dissenti-ment, et le plus grave de tous.

Nous pouvons parler à nos mères, à nos femmes, à nos filles, des sujets dont nous parlons aux indifférents, d'affaires, de nou-

DISSENTIMENT DANS LÀ FAMILLE

velles du jour, nullement des choses qui touchent le cœur et la vie morale, des choses éternelles, de religion, de Tâme, de Dieu .

Prenez le moment où Ton aimerait à se recueillir avec les siens dans une pensée commune, au repos du soir, à la table de famille; là, chez vous, à votre foyer, hasardez-vous à dire un mot de ces choses. Votre mère secoue tristement la tête; votre ferime contredit ; votre fille, tout en se taisant, désapprouve... Elles sont dun côté de la table; vous de l'autre, et seul.

On dirait qu'au milieu d'elles, en face de vous, siège un homme invisible, pour contredire ce que vous direz.

Comment nous étonnerions-nous de cet état de la famille? Nos femmes et nos filles sont élevées, gouvernées, par nos ennemis.

Ce mot me coûte à dire, pour diverses raisons (je les dirai à la fin du volume) ; mais je

ESPRIT HOSTILE DU aSRGÉ. 45

o ai pas passé ma vie à la recherche de la vérité, pour limmoler aujourd'hui à mes * ' sentiments personnels.

Ennemis de respnt moderne, de la liberté et de Tavenir. Il ne sert de rien de citer tel prédicateur, tel sermon démocratique. Une voix pour parler liberté , cinquante mille pour parler contre... Qui croit-on tromper par cette tactique grossière?

Nos ennemis, je le répète, dans un sens plas direct, étant les envieux naturels du mariage et de la vie de famille. Ceci, je le sais

bien, est leur faute encore moins que leur malheur. Un vieux système mort, qui fonctionne mécaniquement, ne peut vouloir que daa morts. La vie pourtant réclame en eux, ils sentent cruellement qu'ils sont pri* vés de la famille, et ne s'en consolent qu'en troublant la nôtre.

Ce qui perdra ce système, c'est la force apparente qu'il a tirée récemment de son unité,

46 EXTENSION DU JÉSUITIS^.

et la coiiffiance Insepsée qu'elle lui donne. Ç|j|ité morale? associatiqi^ réelle 4es âm€}s ? nullement. Dans un corps mprt^ tout élément, si vous le laissez à lui-ipêipe, s'éjoigae|?ait volontiers; mais cela n'empéc^e pas qij'ayec dps cfifdres de fer on np puisse serrer nç cpfps mort, mieux qu'un corps vivant, ei) fqjre ifi^e masße compacte, çt pette niasse, la lancer.

L'esprit de mort, appelons-le de son vrai nom, le jésuitisme, autrefois neutralisé par la vie diverse des ordres, des corporations, des partis religieux, est l'esprit commun que le clergé reçoit maintenant par une éducation spéciale, et que ses chefs ne font pas difficulté d'avouer. Up évêque. a dit : tl^ous somipes jésuites, tous jésuites. » Aucup ne l'a démenti.

La plupart cependant ont moins de franchise; le jésuitisme agit puissamment par ceux qu'on lui croit étrangers, par lessulpiciens qui élèvent le clergé, par les ignoraatins qui élèvent le peuple, par les lazaristes qui dirigent six mille Sœurs de charité.

LEUR FORCE MATÉRIELLE

ont la main dans les hôpitaux^ les écoles^ les bureaux de bien-faisance, etc.

Tant d'établissements, tant d'argent, tant de chaires pour parler haut, tant de confessionnaires pour parler bas, l'éducation de deux cent mille garçons*, de six cent mille filles, la direction de plusieurs millions de femmes, voilà une grande machine. L'unité qu'elle a aujourd'hui pouvait, ce semble, alarmer l'État. Loin de là^ l'État, en défendant l'association aux laïques, l'a encouragée chez les ecclésiastiques. Il les a laissés prendre près des classes pauvres la plus dangereuse initiative : réunion d'ouvriers, maisons d'apprentis, associations de domestiques qui rendent compte aux prêtres, etc., etc.

L'unité d'action, et le monopole de l'association, certes, ce sont deux grandes forces .

Eh bien! avec tout cela, chose étrange.

^ On ne trouvera pas un seul mot dans ce volume sur l'étrange question qui s'est élevée, de savoir^ si ceux qui ont les filles auraient aussi les fils, s'ils ajouteraient encore à leur monstrueux monopole, si la France confierait ses enfants aux sujets d'un prince étranger... J'ai foi au bon sens des Chambres.

4d ? LEUR FAIBLESSE SPIRITUELLE.

le clergé est faible. Il y paraîtra demain , dès qu'il n'aura plus l'appui de l'État. Il y paraît dès aujourd'hui.

Armés de ces armes et de celle encore d'une presse active qu'ils y ont jointe nouvellement, travaillant en dessous les salons,

les journaux, les Chambres, ils n'ont point avancé d'un pas.

Pourquoi n'avancez-vous point? . • Si vous voulez cesser un moment de crier et gesti' culer, je vais vous le dire. Vous êtes nombreux et bruyants, vous êtes forts de mille moyens matériels, d'argent, de crédit, d'intrigue, de toutes les armes du monde... Vous n'êtes faibles qu'en Dieu !

Ne vous récriez pas ici. Raisonillons plutôt; essayons, si vous êtes des hommes^^de voir ensemble ce que c'est que religion. Hommes spirituels, vous ne la mettez pas apparemment tout entière dans les choses matérielles, dans l'eau bénite et l'encens. Dieu doit être pour vous, comme pour nous, le Dieu de l'esprit, delà vérité, delà charité.

Le Dieu du Vrai s'est révélé en ces deux

FORCE MODERNE : VÉRITÉ, BUMÀMTÊ. 49

siècles^ plus qu'il ne l'avait fait dans les dix siècles précédents. Par qui cette révélation s'est-elle accomplie ? Non par vous, mais par ceux que vous appelez laïques, et qui ont été les prêtres du Vrai. Vous ne pouvez montrer aucune des grandes découvertes, aucun des travaux durables qui restent sur la voie de la science.

Le Dieu de la charité, de l'équité, de l'humanité, nous a permis de substituer un droit humain au droit cruel du moyen âge. Vous en maintenez la barbarie*. Ce droit exclusif ne supprimait la contradiction qu'en tuant le contradicteur. Le nôtre admet les différences; des tons divers il fait l'harmonie ; il ne veut pas que l'ennemi meure, mais qu'il devienne ami, qu'il vive... — « Sauvez les vaincus*, » dit Henri IV après la bataille d'Ivry, — « Tuez tout,

» dit le pape PieV, aux soldats qu'il envoie en France avant la Saint- Barthélemy[^].

1 Voir, entre autres, les faits dtés aux p. 249-250. 9 Hoa-seùle-meoi les Français, mais les Suisses. Discours véridique, publié en 1590 (Mém. de la Ligue, IV, 246). ' En 1569. U se plaignit, dit le panégyriste» de son général: < Che

SQ FORCE ET MORALITÉ DD TRAVAIL

Votre principe est le vieux principe exclusif et homicide, qui tue ce qui le contredit- Vous parlez fort de charité; -elle n'est pas difficile, lorsqu'on a soif, çomme vous faites, d'en excepter ennemi.

Le Bieu, qui a apparu de nos jours dans la lumière des sciences, dans la douceur des mœurs et dans l'équité des lois, pourquoi le méconnaissez-vous?

Ç'Qst là que vous êtes faibles, parce que là vous êtes impies ; une chose vous manque entre toutes, qui est la religion.

Ce qui fait; la gravité (Je ce temps, j'ose dire sa sainteté);é, c'est le travail consciencieux, qui vivifie sans distraction l'œuvre commune de l'humanité et facilite à ses dépens le travail de l'avenir. Nos aïeux ont rêvé beaucoup, disputé beaucoup. Nous, nous sommes des travailleurs, et voilà pourquoi notre çillon a été déni. Le seul que le moyen âge nous laissa encore plein de ynces, il a produit par nos efforts une si puissante

nou aresse il commendamento di lui ossenrato d'AMMAzzAR subito qualunqueheretico^Vi£osst Tenuto aile manl.i» Catena^Titadt Pio V, p. 85 (éd. de Rome), et p. 55 (éd. de Mantoue).

ART DES FAIBLES i SUBPRENDRE, ENDORMIR, DITISBR.
51

moisson, qu'elle enveloppe déjà et va cacher tout-à-r heure 1\$
vieille borne inerte qui crut arrêter la charrue,

Çt c'est parce que npi|s sommes des travailleurs, parce que
pous revenons fatigués tous le^ soirs, que nous avons besoin,
plus que d'autres, du repos du cœpr. Il faut que ce foyer soit
yraiiflent nqtre foyer, et cette table notre table, et que noiïs ne
trouvions pas, pour repos chez i^oïjs, la vieille dispute qui est fi-
nie dans U sciepce et dans le inonde, que notre f^fliqie pu notre
enfant ne nous dise pas sur Toreiller une leçon apprise et les pa-
roles d'un autre homme.

lies femipes suivent volontiers |es forts. Comment se fait-il
donc ici qu'elles aient suivi les faibles?

Il faut bien qu'il y ait un art pour prêter la force aux faibles.
Cet art ténébreux, qui estcelui de surprendre la volonté, de la fas-
ciner, de Tassoupir, deTanéantir, je l'ai cherché dans ce volume.
Le dix-septième siècle en eut la théorie ; le nôtre en continue la
pratique.

GOMMENT L'UNITÉ DE LA FAMILLE SE RAFFERMIRA

Usurpation ne fait pas droit. Ceux-ci, pour une usurpation furtive, ne sont ni plus forts ni meilleurs. Le cœur seul et la raison donnent droit au fort près du faible, non certes pour l'affaiblir, mais bien pour le fortifier.

L'homme moderne, l'homme de l'avenir, ne cédera pas la femme aux influences de l'homme du passé. La direction de celui-ci, c'est, comme on va le voir, un mariage, plus puissant que l'autre; mariage spirituel... Mais qui a l'esprit, a tout,

Épouser celle dont un autre a l'âme, jeune homme, souviens-t'en, c'est épouser le divorce.

Cela ne peut aller ainsi. Il faut que le mariage redevienne le mariage, que le mari s'associe la femme, dans sa route d'idées et de progrès, plus intimement qu'il n'a fait jusqu'ici, qu'il la soulève, si elle est lasse, qu'il l'aide à marcher du même pas. L'homme n'est pas innocent de ce qu'il souffre aujourd'hui, il faut aussi qu'il s'accuse. Dans ce temps de concurrence ardente et d'âpres recherches, impatient chaque jour d'avancer

COMMENT L'UNITÉ DE LA FAMILLE SE RAFFERMIRA

vers l'avenir, il a laissé la femme en arrière. Il s'est précipité en avant, et elle, elle a reculé.. • Que cela n'arrive plus. Voyons, re-

prenez-vous la main. N'en tendez- vous pas que votre enfant pleure?... Le passé et l'avenir, vous allez chercher dans des routes différentes, mais il est ici ; vous trouverez Tun et Tautre tout ensemble au berceau de cet enfant!

40 janvier 4 845.

Kbn cours de 1844 paraîtra bientôt sous ce titre : Borne et France-

le iu^et dff volume qu'on va lire» indiqua daV'S deux ou trois de mes leçons, n'u ptf k {fre traité. U est 4^ nature trop, intime.

Il présentait me diffiç\Uté gi^qve^ ççlle de pqrkr avec conv^nce ^une mU^re q^ nof ^persçkm^ ^nt fait preuve 4'^^e in(^royq^le UberH^ omm inunc|a mundis, je le sais bien. Cependant j'ai n^if^x aipk4. Muvent les laisser éc^pper q^a^d je fef tenais, qu^ de les suivre dans les marais et la vase.

Première partie. De la Direction au di^-septième siècle. J'ai pris mes preUfVes historiques ç^i les plus furs et les meilleurs de n^s adversaires, non chez ceux qui me donnaient jlus de prise. Le dix-septième siècle était edui où je pouvais trouver des témoignages écrits ;

c'est le seul qui n'ait pas craint de mettre en pleine lu-mère la théorie de la direction.

56 DIVISION DB L*OUVRAGB.

Je pouvais multiplier les citations à tinfini. Ceux qui viennent de lire {Histoire de Louis XI savent le prix quefcUtache à la vérité minutieuse du détail. Tai cité peu; exactement, et soigneusement vérifié. Les falsificateurs que nous prenons en flagrant délit à

chaque pa^ de nos études historiques^ sont bien hardis déparier d'exactitude. Ils peuvent dire à leur aise; ils ne réussiront jamais à nous faire mettre en face de leurs noms des noms connus pour la loyauté.

Seconde partie. De la Direction en général, et spécialement au dix-neuvième siècle. Une sérieuse enquête sur Us faits contemporains m'a donné cette se-conde partie pour résultat. J'ai vu, écouté, interrogé; j'ai pesé les témoignages, et les ai rapprochés d'un grand nombre de faits analogues que je savais depuis longtemps. Ces faits plus anciens, et cette enquête noun velle,j'ai tout contrôlé devant le jury intérieur que je porte en moi.

Troisième partie. De la Famille. Je n'ai eu nulle* ment la prétention de traiter ce vaste sujet. Je voulais indiquer seulement ce que le mariage et la famille sont dans leur vérité, et comment le foyer, ébranlé par une influence étrangère, peut se raffermir.

J'ai cru devoir finir par un mot à mes adversaires. Tai écrit sans haine. Je dirai volontiers {tout au rebours du païen) : a O mes ennemis^ il n'y a pas d'en*

DIVISION DE L*oUY1U6K

nemis. 9 «— 5f ce livre, sévère pour les prêtres, avait qudgue effet dans V avenir ^ ce sont eux surtout quil aurait servis. Plusieurs d'entre eux en ont jugé ainsi, et ils n'ont pas fait difficulté de répondre d nos ques' tims,.. Oui, puisse ce livre, tout faible qu'il est, avancer l'époqtte où le prêtre^ redevenu komme^ libre d'un sys-

tème artificiel (absurde^ impossible aujourd'hui), rentrera dans la nature, et prendra sa place au milieu de nous.

CHAPITRE L

Rèadion dévôte de 4600. Influence des Josuites sur les femmes et les enfants.— La Sayoie, les Taudois; violence et douceur. Saint François de Sales.

Tout le monde a vu au Louvre le gracieux tableau du Guide qui représente rAnnonciation. Le dessin est incorrect, la couleur fausse, et pourtant l'effet séduisant. N'y cherchez pas la conscience, Taustérité des vieilles écoles* ; vous n'y trouveriez pas davantage la main jeune et forte des maîtres de la Renaissance. Le sci-

1 Comparer au musée du LouTre les Annoncialions de Giusto di Alamaçna, de Lucas de Leyde, et di* Vasari.

RÉACTION DÉVOTS

zième siècle a déjà passé, et tout a molli. La figure où le peintre s'est évidemment complu, Fange, selon les raffinements de cette époque blasée, est un mignon enfant de chœur, un chérubin de sacristie. Il a seize ans, la Vierge dix-huit oii vingt, tette Vierge, nullement idéale, toute réelle, et d'une réalité faible, n'est qu'une jeune demoiselle italienne que le Guide a prise chez elle, dans

son petit oratoire, et sur un prie-Dieu commode, tel que les dames en avaient.

Si le peintre s'est inspiré d'autre chose, ce n'est pas de l'Évangile, mais bien plutôt des romans dévots de l'époque, ou des sermons à la mode que débitaient les jésuites dans leurs coquettes églises. La Salutation angélique et la Visitation, étaient les sujets chéris sur lesquels on avait dès longtemps épuisé toutes les imaginations de la galanterie séraphique. En voyant ce tableau du Guide, on croit lire le Bernardin; l'ange parle latin comme un docte jeune clerc; la Vierge, en demoiselle bien élevée, répond dans son doux italien, {a o alto si-gnore etc. y^)

Ce joli tableau est de conséquence comme œuvre caractéristique d'une époque déjà mativaise; œuvre agréable et délicate, qui n'en fait

DE

que mieux sentir la grâce suspecte, le charme équivoque.

Rappelons-nous les formes doucereuses que prit la réaction dévote de ce temps, qui est celui d'Henri IV. On est tout étonné, le lendemain du seizième siècle, après les guerres et les massacres, d'entendre partout glapir cette douce petite voix... Les terribles prêcheurs des Seize, les moines qui portaient le mousquet aux propositions de la Ligue, s'humanisent tout à coup; les voilà devenus bénins. C'est qu'il faut bien essayer d'endormir ceux qu'on n'a pas pu tuer. L'entreprise, au reste, n'était pas si diffi-

cile. Tout le monde avait sommeil après cette grande fatigue des guerres de religion; chacun était excédé d'une lutte sans résultat, où personne n'était vainqueur; chacun connaissait trop bien son parti et ses amis. Le soir d'une si longue marche, il n'était si bon marcheur qui n'eût envie de réposer ; l'infatigable Béarnais, s'endormant comme les autres, ou voulant les endormir, leur donnait l'exemple, et se remettait de bonne grâce aux mains du père Cotton et de Gabrielle.

Henri IV est le grand-père de Louis XIV, Cotton le grand-oncle du P. La Chaise : deux

LES JESUITES

royautés, deux dynasties, celle des rois, celle des confesseurs jésuites. L'histoire de celle-ci serait fort intéressante. Ils régnèrent pendant tout le siècle, ces aimables pères, à force d'absoudre, de pardonner, de fermer les yeux, d'ignorer ; ils allèrent aux grands résultats par les plus petits moyens, par les petites capitulations, les secrètes transactions, les portes de derrière, les escaliers dérobés.

Les jésuites avaient à dire que, restaurateurs obligés de l'autorité papale, c'est-à-dire médecins d'un mort, ils ne pouvaient guère choisir les moyens. Battus sans retour dans le monde des idées, où pouvaient-ils. reprendre la guerre, sinon dans le champ de Tintrigue, de la passion, des faiblesses humaines ?

Là, personne ne pouvait les servir plus activement que les femmes. Quand elles n'agirent pas avec les jésuites et pour eux,

elles ne leur furent pas moins utiles indirectement, comme instrument et moyen, comme objet de transactions et de compromis journaliers entre le pénitent et le confesseur.

La tactique du confesseur; ne différait pas beaucoup de celle de la maîtresse. Son adresse, à lui comme à elle, c'était de refuser parfois.

ET LES FEMME¹ 65

d'ajourner et de faire languir, de sévir, mais mollement, puis enfin de s'attendrir, par trop grande bonté de cœur. . . Ce petit manège, infailible près d'un roi galant et dévot, obligé d'ailleurs de communier à jours fixes, mit souvent T^lattout entier dans le confessionnal. Le roi pris et tenu là» il fallait qu'il satisfît, de manière ou d'autre. Il payait ses faiblesses d'homme par des faiblesses politiques; tel amour lui coûtait un secret d'État, tel bâtard une ordonnance. Parfois, on ne le tenait pas quitte à moins de donner des gages; pour garder telle mal tresse, par exemple, il lui fallait livrer son fils. Combien le P. Cotton en passat-il à Henri IV pour obtenir de lui l'éducation du Dauphin * !

Dans cette grande entreprise de saisir partout l'homme au moyen de la femme, et parla femme l'enfant, les jésuites rencontraient plus d'un obstacle, un surtout bien grave : leur réputation de jésuites. Ils étaient déjà beaucoup trop connus. On peut lire dans les lettres de saint Charles Borromée, qui les avait établis à Milan et singulièrement favorisés, les caractères qu'il leur donne :

*Le chef-d'œuvre du jésuite fut de faire nommer précepteur l'homme le plus léger de France, le poète-berger Des Yrétieux, en s'occupant de l'éducation morale et religieuse.

JÉSUITES, FEMME

intrigants, brouillons, insolepts sous formes rampantes, leurs pénitents même, qu'ils trouvaient fort commodes, ne laissaient pas par moments d'en prendre dégoût. Les plus simples voyaient bien (j)il y a des gens qui trouvaient toute opinion probable n'en avaient aucune. Ces fameux champions de la foi en morale étaient de^ sceptiques ; moins encore que des sceptiques, car le scepticisme spéculatif pourrait laisser quelque sentiment d'honneur; mais un douteur en pratique, qui sur tel acte dit oui, et oui sur l'acte opposé, doit aller baissant toujours de moralité, et perdre non-seulement tout principe, mais, à la longue, le cœur

Leur mine seule était leur satire. Ces gens, si habiles à s'envelopper, pouvaient le mensonge ; il était tout autour d'eux, visible et palpable. Comme un laiton mal doré, comme les saints joujoux et leurs églises pimpantes, ils luisaient faux à cent pas : faux d'expression, d'accent, de fautes (le j^este et l'attitude, manières, exagérés, souvent mobiles à l'excès. Cette mobilité amusait, mais elle mettait en garde. Ils pouvaient bien apprendre une attitude, un maintien; mais les grâces apprises, les allures savamment obliques, onduleuses et serpentine, ne sont rien

BT ENFANTS. 67

moins que rassurantes. Us travaillaient à se faire simples, humbles, petits, bonnes gens... La grimace les trahissait.

Ces gens à mine équivoque avaient pourtant près des femmes un mérite qui rachetait tout, ils aimaient fort les enfants. Il n'y avait pas de mère, de grand^mère, ni de nourrice qui les flattât davantage, qui trouvât mieux, pour les faire rire, le petit mot ca-

ressant. Dans les églises de jésuites, les bons saints de la Société, saint Xavier ou saint Ignace, sont peints souvent en nourrices grotesques, tenant dans leurs bras, berçant et baisant le divin poupon[^]. C'est aussi sur leurs autels, dans leurs chapelles parées, qu'on a commencé de faire ces petits paradis sous verre, où les femmes aiment à voir l'enfant de cire couché dans les fleurs. Les Jésuites aimaient tant les enfants, qu'ils auraient voulu les élever tous. Nul d'entre eux, si sa- \ant qu'il fût, ne dédaignait d'être régent, d'enseigner la grammaire et d'apprendre à décliner.

Cependant il y avait bien des gens, de leurs amis même, de leurs pénitents, de ceux qui leur

I Cest le mot qu'on trouve à chaque page de saint François de Sales, etautrei écrîTains de l'époque.

68 SAVOIB

confiaient leur âme, qui pourtant hésitaieat à leur confier leurs fils.

Ils auraient bien moins réussi auprès des enfants et des femmes, si leur bonheur ne leur eût donné pour auxiliaire un grand enfant, fia el sage, qui justement avait tout ce qui leur manquait pour inspirer confiance, une charmante simplicité.

Cet ami des jésuites, qui les servit d'autant mieux qu'il ne se fit pas jésuite, créa naïvement, au profit de ces politiques, ce qu'ils auraient cherché toujours, le genre, le ton, l.e vrai style de la dévotion aisée. Le faux ne prendrait jamais l'ombre de vie qu'il peut prendre, s'il n'avait eu un moment vrai.

Avant de parler de François de Sales, je dois dire un mot du théâtre où il agit.

Le grand effort de la réaction ultramontaine, vers 1600, était aux Alpes, en Suisse, en Savoie. On travaillait fortement sur les deux pentes ; seulement on y employait des moyens tout autres : on montrait des deux côtés deux visages différents, face d'ange et face de bête; celle-ci, de bête féroce, dans le Piémont, contre les pauvres Vaudois. En Savoie et vers Genève, on se faisait ange, ne pouvant guère employer que la dou-

ET VAUDOIS

cear contre des populations que les traités ga[^] rantissaient et qui auraient été couvertes con* tre la violence par les lances de la Suisse.

L'agent de Rome, en ces quartiers, fut le célèbre jésuite Antonio Possevino *, le professeur, rérudit, le diplomate, le confesseur des rois du Nord. Il organisa lui-même les persécutions contre les Vaudois du Piémont, et il forma, dirigea son élève, François de Sales, à gagner par adresse les protestants de Savoie.

Cette terrible histoire des Vaudois, dois-je en parler ou m'en taire? En parler? elle est trop cruelle ; personne ne la racontera sans que la plume n'hésite, et que Tencre, en écrivant, ne blanchisse de larmes'. Si pourtant je n'en dis rien, on ne sentira jamais le plus odieux du système, l'artificieuse politique qui fit employer des moyens tout opposés en des questions semblables : ici la férocité, là une étrange douceur.

iVoyeisaVie, par Dorignj, p. 505, BonneviUe, Vie de laint François, p. 49, etc.

' Lisez la trilogie des grands historiens raudois: GiUes, Léger, Arnaud (1644, 4669, 4710). — Joignex-y la carie précieuse et l'admirable description du pays, qu'on trouve au t. i* de l'IIistoire de M, Muston. Quand je reçus chez moi avec tant d'in' \érèt ce fils des martyrs, j'étais loin de croire que son livre plein (le modération, d'oubli, de pardon, lui coûterait sa patrie.

TO ; VAUDOIS

Un seul mot, et j'en serai quitte. Les bourreaux les plus cruels furent des femmes, les pénitentes des jésuites de Turin ; les victimes furent des enfants ! Au seizième siècle, on les détruisait: il y eut quatre cents enfants de brûlés en une fois dans une caverne ; au dix-septième, on les volait. L'édit de pacification, accordé aux Vaudoisen 1655, promet pour grâce singulière qu'on n'enlèvera plus leurs enfants âgés de moins de douze ans ; au-dessus de cet âge, il est permis de les prendre*;

Ce nouveau genre de persécutions, plus cruel que les massacres, caractérise Tépoque où les jésuites entreprirent de s'emparer partout de l'éducation des enfants. Ces plagiaires ^ impi-toya* blés, qui les enlevaient ^ leurs mères, ne voulaient autre chose (jue les élever à leur guise, leur faire abjurer leur foi, leur faire haïr leur famille, les armer contre les leurs.

Ce fut, comme je l'ai dit, un professeur jé- ^uit^) Possevino, qui repouveU la persécution

I Jjéäit porte qu'aucun Yaudois ne pourra être forcé de se faire calboli(|ue : a N'ei figliuoli potranno esser toiti alli loro parent),

men- % tre che sono in età minore, cioè li maschi di dodici. e le femine « 4i <licci anni. iè

f PUig^iariuSf au lens proprev tigni^Cv oomm» on sait, voleur

Saint fran(X)is db sales.^ 7i

vers le temps qui nous occupe. Le même^ en*» seigaant à Padoue, eut pour élève le jeune François de Sales, qui déjà avait passé un an à Paris, au collège de Clerraont *. Il était d'une deces familles de Savoie, très-militaires, très-dé* TOtes, qui pendant si longtemps ont fait la guerre à Genève. Pour la guerre de séduction qa'on voulait commencer alors, il avait toutes les armes : dévotion tendre et sincère, parole vive et chaude, charme singulier de bonté, de beauté, de gentillesse. Ce charme, qui ne Ta senti dans le sourire des enfants de Savoie, naifs^ mais si avisés?

Toute la grâce du ciel avait plu sur celui-K^i) il faat bien le croire, puisque avec ce mauvais temps, ce mauvais goût, ce mauvais parti, parmi le monde fin et faux qui l'exploita, il resta pourtant saint François de Sales. Tout ce qu'il a dit ou écrit, sans être irréprochable, estehaN

* Le beaa pôrltaît dé âainte-Beiivë, (jue tbtit lé monde a lu, nie pennel d*oaiekr une foille de détaU. Seulement, j'ai cru deroii iodiqueraavec précision Finfluenceque les jésuites exercèrent sur la aint, et h fiçon dont ils rexplottèrent. Voyez les biographes ; le ca-» [Kicîo BonneVille, le feuillant Jean de Saint-François, le minime La Rivière, le jésuite Talon, Lbngtteterre, févéque Haopas diiToùr, et surtout les lettres du âaint; j'ai eu constamment sous les jeïix rédi^ Coq de 1833.

mant, plein de cœur, d'une gentillesse originale d'enfant de génie, qui, tout en faisant sourire, n'attendrit pas moins. Partout ce sont de vives sources qui jaillissent, des fleurs et des fleurs, de petits ruisseaux qui courent, comme par une jolie matinée de printemps après la pluie. Il y a peut-être à dire qu'il s'amuse tant aux fleurettes, que souvent ce n'est plus bouquet de bergère, mais bouquet de bouquetière, comme dirait sa Philolhée ; il les prend toutes, il en prend trop; il y en a, dans le nombre, de couleurs mal assorties et baroques. C'est le goût du temps, il faut l'avouer; le goût savayard en particulier ne craint pas le laid; une éducation de jésuite ne fait pas haïr le faux.

Mais quand même il n'eût pas été un si charmant écrivain, l'attrait singulier qui était en sa personne n'eût pas moins agi. Sa blonde et douce figure, qui fut toujours un peu enfantine, ravissait au premier regard ; les petits enfants, sur les bras de leurs jolies mères, ne pouvaient, dès qu'ils l'avaient vu, en ôter les yeux. Lui, il les aimait fort aussi ; il leur passait volontiers la main sur leur petite tête. « Voilà mon petit ménage, disait-il, voilà mon petit ménage. » Les enfants allaient après lui, les mères suivaient les enfants.

DE SALES

Petit ménage? petit manège? parfois l'un ressemble à l'autre. Enfant d'apparence, au fond le bonhomme était très-fin, S'il permet aux religieuses tel et tel petit mensonge, faut-il croire qu'il se les soit refusés toujours à lui-même?... Quoi qu'il en soit, le vrai mensonge fut moins dans ses paroles que dans sa position ; il fut évê-

que pour donner l'exemple d'immoler au pape les droits des évêques. Pour l'amour de la paix, pour couvrir les divisions des catholiques d'une apparente union, il rendit aux jésuites le service essentiel de sauver leur Molina accusé à Rome; il obtint que le pape imposât silence aux amis et aux ennemis de la Grâce.

Cet homme, de nature si douce, ne s'en tint pas cependant aux moyens de douceur et de persuasion. Dans son zèle de convertisseur, il appela au secours des moyens moins honorables, l'argent, les places, enfin l'autorité, la peur; il fit aller le duc de Savoie de village en village, et lui conseilla enfin de chasser les derniers qui refusaient d'abjurer leur foi.

* Pellu mensonges, petites ruses, petits détours. Voyez, par exemple, OEuTres, t. viii, p. 196, 223, 342.

* Nouvelles lettres inédites, publiées par M. Datla, 1835, t. i, V-47. Voir aussi sur l'intolérance de saint François, les p. 130-131,

L'argent, très-puissant dans ce pays pauvre, lui semblait un moyen si naturel et tellement irrésistible, qu'il alla jusque dans Genève marchander le vieux Théodore de Bèze, et lui offrit de la part du pape quatre milloécus de pension.

C'est un spectacle de le voir, évêque et prince titulaire de Genève, tourner autour de la ville, en faire le siège, organiser contre elle, par la Savoie, par la France, une guerre de séduction. L'argent, l'intrigue n'y suffisaient pas. Il fallait un charme plus doux pour amollir et fondre cet inabordable glacier de logique et de critique. Des couvents de femmes furent fondés, pour attirer, recevoir 5 nouvelles converties pour leur offrir une amorce puissante d'amour et de mysticisme. Ils sont restés célèbres par

les noms de M^{'''} de Chantai et de M^{''''*} Guyon. La première y commença les molles dévotions de la Visitation; la seconde y écrivit son petit livre dfi[^] Torrents, ' qui semble inspiré des Char-
mettes, de Meillerie, deClarens, comme la Julie de Rousseau, moins dangereuse à coup sûr.

436, 141 , et t. IX des OEuvres, p. 336, l'obligation pour les rois de frapper du glaive tous les ennemis du pape.

CHAPITRE H

Saint François de Sales et M^{''**} de Chantai. Visitation.—
•Quiétisme.

Résultats de la direction dévote.

Saint François de Sales était fort populaire en France, et surtout dans les Bourgognes, qui gardaient depuis la Ligue un puissant levain de passions religieuses. Le parlement de Dijon le pria d'y venir prêcher. Il fut reçu par son ami André Frémot, qui, d'abord conseiller au Parlement, était devenu archevêque de Bourges. Fils d'un président fort estimé à Dijon, il était frère de M^{o*} de Chantai , et par conséquent grand* oncle deM^{o'} de Sévigné, petite-fille de celle-ci*.

* Voyelles biographes de M^{''}« de Chantai (le jésuite Fichet, Té-
tèque Maupas), et surtout ses lettres, malheureusement incom-
plètes, 3 vol. iû.l2, 1753.

Les biographes de saint François et de M^{''*} de Chantai, pour rendre la rencontre romanesque et merveilleuse, supposent, avec

peu de vraisemblance, qu'ils ne se connaissaient point* qu'ils avaient à peine entendu parler Tun de l'autre; ils s'étaient vus seulement dans leurs songes ou leurs visions. Au carême que le saint prêcha à Dijon, il la remarqua entre toutes les dames, et, descendant de la chaire : ((Quelle est donc, dit-il, cette jeune veuve qui écoutait si attentivement la parole de Dieu? — C'est ma sœur, dit l'archevêque, la baronne de Chantai.^

Elle avait alors (en 1604) trente-deux ans; saint François en avait trente-sept. Elle était née par conséquent en 1572, l'année de laSaint- Bartbélemi. Elle apporta en naissant quelque chose d'austère, mais de passionné, de violent. Elle n'avait que six ans; un gentilhomme huguenot lui donne des bonbons, et elle les jette au feu, a Monsieur, voilà comme les hérétiques brûleront en enfer, parce qu'ils ne croient pas ce que Noire-Seigneur a dit. Si vous donniez un démenti au Roi, mon papa vous feroit pendre ; qu'est-ce donc de donner tant de démentis à Notre-Seigneur ! »

Avec toute sa dévotion et sa passion, c'était

ua esprit positif. Elle avait très- bien gouverné la maison et la fortune de son mari. Elle administra sagement celles de son père et de son beau-père. Elle demeurait chez ce dernier, qui autrement n'eût pas laissé son bien aux jeunes enfants de M*"" de Chantai.

C'est un enchantement de lire les vives cl charmantes lettres par lesquelles s'ouvre la correspondance de saint François de Sales avec « sa chère sœur et sa chère fille.» Rien de plus pur, de plus chaste, mais aussi, pourquoi ne le^dirions-nous pas? rien de plus ardent. Il est curieux d'observer l'art innocent, les caresses, les tendres et ingénieuse^ flatteries dont il enveloppe les deux fa-

milles de Frémiot et de Chantai ; le père d'abord, le bon président Frémiot, qui, dans sa bibliothèque, commence à faire de pieuses lectures et songe au salut; le frère ensuite; rex-conseiller , archevêque de Bourges; il écrit tout exprès pour lui un petit traité sur la manière de prêcher. Il ne néglige nullement le beau-père, le rude baron de Chantai, vieux débris des guerres de la Ligue, qui est la croix de sa belle-fille. Mais de tous, les petits enfants sont ceux auxquels il fait le mieux sa cour ; il a pour eux mille tendresses, mille ca-

resses pieuses, telles qu'un cœur de femme, de mère, les eût à peine trouvées. Il prie pour eux, et il veut que ces] petits le mettent dans leurs prières.

Une seule personne est difficile à apprivoiser dans cette maison, le confesseur de M^{lle} de Chan^{te}ta. Il faut apprendre, dans cette lutte du directeur contre le confesseur, tout ce qu'il peut y avoir d'adresse, de ménagements habiles, de ruse, dans une ardente volonté. Ce confesseur était un dévot personnage, mais borné, de petit esprit, de petites pratiques. Le saint veut être son ami; il soumet d'avance à ses lumières les conseils qu'il pourra donner. Il rassure habilement M^{lle} de Chantai, qui n'était pas sans scrupule sur son infidélité spirituelle, et qui, se sentant sur une pente si douce, craignait d'avoir abandonné la rude voie du salut. 11 ménage ce scrupule pour mieux le lever; doit-elle l'avouer au confesseur, il lui fait entendre finement qu'elle peut s'en dispenser.

Il déclare en vrai vainqueur qui n'a rien à craindre, qu'à la différence de l'autre, inquiet, chagrin, jaloux, qui veut être seul obéi, lui, il ne l'oblige à rien, il la laisse tout à fait libre. Nulle obligation, sinon celle de l'amitié chré-

tienne, dont le lien est appelé par saint Paul le lien de perfection. Tous les autres liens sont temporels, même celui de Tobéissance; mais celui de la charité croît avec le temps; il est exempt du tranchant de la mort. La dilection est forte comme la mort[^] dit le Cantique des Cantiques. 11 lui dit ailleurs avec beaucoup de naïveté et d'élévation : « Je n'ajoute pas un seul brin à la vérité ; je parle devant le Dieu de mon cœur et du vôtre; chaque affection a sa particulière différence d'avec les autres; celle que je vous ai, a une certaine particularité qui me console infiniment[^] et, pour tout dire, qui m'est extrêmement profitable. Je n'en vouloispas tant dire[^] mais un mot tire Tautre, et puis je pense que vous le ménagerez bien » (14 oct. 1604),

Dès ce moment, l'ayant toujours présente devant les yeux, il l'associe non-seulement à sa pensée religieuse, mais, ce qui étonne, aux actes même du prêtre. C'est généralement avant ou après la messe qu'il lui écrit; c'est à elle, à ses enfants, qu'il pense, dit-il, au moment de la communion. Ils font pénitence aux mêmes jours, communient ensemble, quoique séparés; il Coffre à DieUf lorsqu'il lui offre son fils * :

* « Je vous donne, et votre cœur de veuve, et vos enfants, tous les

Cet homme rare[^] en qui une telle union n'altéra jamais un moment la sérénité, put s'apercevoir, bientôt que rame de M"" de Chantai était loin d'être aussi paisible. C'était une nature forte, un cœur profond. Le peuple, la bourgeoisie, les sérieuses familles de robe dont elle sortait, apportaient au monde un esprit plus âpre, mais plus sincère et plus vrai, que les races élégantes et nobles, usées au seizième siècle. Les derniers venus étaient neufs ; vous les trouvez partout, ardents, sérieux, dans les lettres, dans

la guerre, dans la religion; ils donnent au dix-septième tout ce qu'il eut de grave et de saint. Celle ci, pour être une sainte^ n'en avait pas moins des abîmes de passion inconnue.

Ils s'étaient quittés depuis deux mois à peine, lorsqu'elle lui écrivit qu'elle voulait le revoir. Et en effet, ils se réunirent à moitié chemin, en Franche-Comté , au célèbre pèlerinage de Saint-Claude. Là elle fut heureuse, là elle versa tout son cœur, se confessa à lui pour la première fois, et fit entre ses mains le vœu si doux

jours à noire Seigneur, en lui offrant son Fils » (1 " novembre \ 605)^ — c Le Seigneur sait si j'ai communie sans vous, dès mon départ de votre ville » (21 novembre 4 604). Oeuvres, t. viii, p, 31 4 , 272, etc.

ET Mn« DE CHANTAI, 81

à déposer en des mains aimées^ vœu d'obéissance.

Six semaines ne sont pas passées; elle lui écrit qu'elle voudrait le voir encore. Ce n'est plus qu'orages en elle, que tentations ; elle est entourée de ténèbres, de doutes, même sur la foi; elle n'a plus de force pour vouloir ; elle voudrait voler, hélas ! elle n'a pas d'ailes I... Et au milieu de ces choses grandes et tristes, cette grave personne semble un peu enfant-, elle aurait envie qu'il ne la nommât plus Madame j mais Ma sceur^ Ma fille^ comme il l'appelait quelquefois.

Ailleurs elle dit cette parole sombre : « 11 y a quelque chose en moi qui n'a jamais été satisfait » (21 nov. 1604).

La conduite du saint mérite d'être observée. Cet homme^ si jSn ailleurs, né veut entendre ici qu'à moitié. Loin d'attirer M"*

de Chantai à la vie religieuse qui l'eût mise dans sa main, il essaye de la raffermir dans sa place de mère, de fille, près de ses enfants, près de deux vieillards dont elle est la mère aussi. 11 l'occupe de ses devoirs, de ses affaires, de ses dettes à payer. Pour ses doutes, il n'y faut pas rédéchir, ni raisonner. Elle lira parfois de bons livres ; comme tels, il lui conseille quelques mau*

vais traités mystiques. Si Vânesse regimbe (il désigne ainsi la chair, la sensualité), on peut la flatter de quelques coups de discipline.

Il paraît avoir très-bien senti à cette époque que les rapprochements entre deux personnes si unies de cœur n'étaient pas sans inconvénient. Aux prières de M"® de Chantai, il répond avec prudence; « Je suis lié ici pieds et mains? et pour vous, ma bonne sœur, l'incommodité du voyage passé ne vous étonne-t-elle pas? » Ceci est écrit en octobre, à la veille d'une saison assez rude dans le Jura et aux Alpes : « Nous verrons entre ci et Pâques, »

Elle alla à cette époque le voir chez sa mère * puis, se retrouvant seule à Dijon, elle devint fort malade. Occupé de controverse à cette époque, il semblait la négliger. Il écrivait de moins en moins, éprouvant sans douie le besoin d'enrayer dans cette route rapide. Pour elle, toute cette année (1605) se passe violemment entre les tentations et les doutes ; elle ne sail plus à la fin si elle ne va pas s'enterrer aux Carmélites, ou bien se remarier.

Un grand mouvement religieux se faisait alors en France, mouvement peu spontané, très-prémédité, très-arlificial, mais pourtant immense

dans les résultats. Les riches et puissantes familles de robe et de finance, par zèle, par vanité, y donnaient Vimpnlsion. A côté de TOratoire, fondé par le cardinal de Bérulle, une femme singulièrement active et ardente, une sainte engagée dans toute Tintrigue dévote, M"* Acarie (la bienheureuse Marie de Tlncarnation) établissait les Carmélites en France, les Ursulines à Paris, L'austérité passionnée de M"" de Chantai la poussait aux Carmélites ; elle consultait parfois un de leurs supérieurs, docteur de Sorbonne *• Saint François de Sales sentit le péril, et il n'essaya plus de lutter. Il accepta dès lorsM""^ de Chantai. Dans une lettre charmante, il lui donne, au nom de sa mère, sa jeune sœur à élever.

Il semble que, tant qu'elle eut ce cher gage, elle fut un peu plus tranquille ; mais elle le perdit bientôt. Cette enfant, tant aimée et tant soignée, mourut chez elle dans ses bras. Elle ne peut cacher au saint, dans l'excès de sa douleur, qu'elle a demandé à Dieu de mourir plutôt; elle a été jusqu'à le prier de prendre à la place un de ses enfants !

* Cf. Saint François j OEuvres, viii, 336, avriH606: et Tabardud, Vie de Bérulle, i. 57, 58, 90, 141.

SAINT FRANÇOIS ET M"»* DE CHANTAL

Ceci eut lieu en novembre (1607). C'est trois mois après que nous trouvons dans les lettres du saint la première idée de rapprocher enfin de lui une personne si éprouvée, et qui lui semblait-d'ailleurs un instrument des desseins de Dieu,

La vivacité extrême, j'allais dire la violence avec laquelle M"® de Chantai rompit tout pour suivre une impulsion donnée avec tant de réserve, n'indique que trop tout ce qu'il y avait de passion dans ce cœur ardent. C'était une grande difficulté de laisser là ces deux vieillards, son père, son beau-père, son fils même, qui, dit-on, se coucha sur le seuil de la porte pour l'empêcher de passer. Le bon vieux M. Frc' miot fut gagné moins par sa fille que par les lettres du saint qu'elle fit intervenir. Nous avons encore la lettre résignée, mais toute trempée de larmes, ou il donne son consentement ; cette résignation , au reste, ne semble avoir guère duré. Il mourut un an après.

Voilà donc qu'elle a passé sur son fils et sur son père ; elle arrive à Annecy... Que serait-il advenu si le saint n'eût trouvé un aliment à cette puissante flamme qu'il avait trop allumée, plus qu'il ne voulait lui-même?

VISITATION

Le leademain de la Pentecôte, il Tappelle après la messe : « Èh-bien, ma fille, je suis résolade ce que je veux faire de vous. — Et moi, résolue de vous obéir, d Et elle se jeta à genoux. « Il faut entrer dans Sainte Glaire.- — Me voici toute prête, dit-elle. — Non, vous n'êtes pas assez robuste ; il faut être soeur dans Thôpi* tal de Beaune. — Tout ce qu'il vous plaira. — Ce n'est pas encore ce que je veux ; soyez Car- . mélite. » Il l'éprouva ainsi de plusieurs manieres, et il la trouvait toujours obéissante : « c Èk bien, dit-il, rien de tout cela... Dieu vous appelle à la Visitation. »

La Visitation n'avait rien de Taustérité des anciens ordres : le fondateur dit lui-même que ce n'était presque pas une religion. Nulle pratique gênante, point de veilles, peu de jeûnes, un petit office, de courtes prières, point de clôture (dans les commencements) ; les sœurs, tout en attendant la visite de FËpoux divin, Tallaient visiter dans ses pauvres, ses malades, qui sont ses membres vivants. Rien n'était mieux combiné pour calmer l'orage intérieur que ce mé-^ lange de charité active. M"" de Chantai, qui avait été d'abord une bonne mère de famille« uoe sa^o maltresse de maison , fut heureuse

de trouver, jusque dans la vie mystique, emploi de ses facilités économiques et positives, de se vouer au détail laborieux de l'établis^ sement d'un grand ordre, de voyager, sous une direction aimée, de fondation en fondation. Ce fut un double trait de sagesse dans le saint ; il l'employa, et il Téloigna,

Avec toute cette prudence, il faut dire que le bonheur de concourir au même but, de fonder ensemble, de créer ensemble, fortifia encore l'attache si forte. 11 est curieux de voir comme ils resserrèrent le lien en voulant le dénouer. Contradiction touchante : en même temps qu'il lui prescrit de se détacher de celui qui fut sa nourrice^ il proteste que cette nourrice ne lui manquera jamais. Le jour même où il perdit sa mère, il écrit ces fortes paroles : « C'est à vous que je parle, à vous dis-je, à qui j'ai donné la place de cette mère en mon mémorial de la messe, sans vous ôter celle que vous aviez, car je n'ai su le faire, tant vous tenez ferme ce que vous tenez en mon cœur, et par ainsi, vous y tenez la première et la dernière l »

Je ne crois pas qu'un mot plus fort ait jamais échappé au cœur dans un jour plus solennel. Combien dut-il entrer brûlant dans

ûbe âme

jà tout endolorie de passion !..• Gomment s'étonne-t-il après cela qu'elle lui écrive. « Prie» Dieu que je ne vous survive pas, » Ne voit-il pas qu'à chaque instant il blesse, et ne guérit que pour blesser?...

Les religieuses de la Visitation, qui ont publié quelques-unes des lettres de leur fondatrice \ en ont prudemment supprimé beaucoup, qui, disent-elles elles-mêmes, « ne sont propres qu'à être serrées dans le cabinet de la charité. » Il CD reste encore assez pour voir la profonde Ucssure qu'elle porta jusqu'au tombeau '.

La Visitation n'étant soutenue ni par la charité active qu'on lui interdit bientôt, ni par la

Uen'ai rien lu, dans aucas -langue, de plus passionné, de plus n^mbatta, de plus naïf et pourtant de plus subtil, qu'une lettre de M">< de Chantai sur le désir et la souffrance du dépomllement. On œmprend qu'il s'agit d'une âme qui fait cfibrer pour s'arracher sa plus f^licre affection. — Cette lettre doit è son obscurité, sans doute, de n'aToir pas été proscrite par les Visitandines. Lettres de M"* de Chanlai; 1. 1. p. 27, 30. — Cf. une autre lettre de la même, dans les OKu- ^rves (le saint François, t. x, p. 139, août 1619).

'Vingt ans après la mort de saint François, l'année même où elle Diounil, révéree déjà comme une sainte, elle écrit quelques lettres au séyère abbé de Saint-Cyran, alors prisonnier à Vinciennes, et t:'csl pour s'entretenir encore avec lui du cher souvenir. Lettres fbrestiennes et spirituelles de Jean du Vergier de Hauranne, abbé de S.\\Di-Cyran, 1645, iu-4o, t. i, p. 53-86. Le plus austère des hommes semble un moment touché et alten Jri .

culture intellectuelle qui avait fait la vie du Paraclet et autres couvents du moyen âge, il ne lui restait, ce semble, que l'ascétisme mystique. Mais la modération du fondateur, trèsconforme à la tiédeur du temps, avait banni du nouvel institut l'austérité des anciens ordres, ces pratiques cruelles qui tuaient les sens en tuant le corps même... Donc, ni activité, ni étude, ni austérité. Dans ce vide, deux choses apparurent dèsForigine : d'une part, le petit esprit, le goût des petites pratiques, des dévotions bizarres ; ainsi M""*^ de GKantal se tatoua le sein du nom de Jésus. D'autre part, un attachement sans règle, borne, ni mesure, pour le directeur.

En tout ce qui concerne saint François de Sales, la sainte se montre très-faible; après sa mort, elle délire, et se laisse maîtriser aux rêves, aux visions. Elle croit, dans les églises, aux parfums célestes qu'elle seule a sentis, reconnaître la chère présence. Elle lui porte sur son tombeau un petit livre composé de tout ce qu'il a écrit ou dit sur la Visitation, a le priant que, s'il y avoit quelque chose contre ses intentions, il voulût bien reffaccr. »

En 1631, dix ans après la mort de saint Fran« çois de Sales, on ouvrit solennellement son lom-

beau et l'on trouva son corps tout cntiel*. a II fut posé dans la sacristie du monastère, où^ sur les neuf heures du soir, le monde s'étant retiré, elle jmena sa communauté, et se mit en oraison près du corps dans une extase d'amour el d'humihic... Gomme il étoit défendu d'y loucher, elle fit un acte signalé d'obéissance en s*absten2[nt de lui baiser la main. Le lendemain matin, en ayant obtenu la permission , elle se baissa pour faire porter la main du Bienheureux sur sa tête, lequel, comme s'il eût été en vie, l'éten-dit et la serra par une paternelle et tendre caresse ; elle sentit

très-sensiblement ce mouvement surnaturel... On garde aujourd'hui comme une double relique le voile qu'elle portoit alors.
r>

Que d'autres soient embarrassés ici pour trouver le vrai nom de ce sentiment respectable, qu'une fausse réserve les arrête ; qu'ils l'appellent amour filial, amour fraternel. Nous, nous le nommerons simplement d'un nom que nous croyons saint ; nous l'appellerons l'amour.

Mous devons croire le saint lui-même, quand il affirme que ce sentiment contribua puissamment à son progrès spirituel. Toutefois, ceci ne saffitpas. Il faut voir quel en fu tl'effet sur M"® de Chantai.

90 QU1ÉTISME.

Toute la doctrine qu'on pourrait tirer des écrits de saint François, parmi beaucoup d'excellents conseils pratiques, se résumerait pourtant par ces mots : Aimer ^ attendre.

Attendre la Visitation de l'Époux divin. Loin de conseiller l'action ou la volonté d'agir, il craint même le mouvement, jusqu'à exclure le mot d'union avec Dieu, qui impliquerait un mouvement pour s'unir; il veut que Ton dise : unite\ il faut rester dans V amoureuse indifférence... «Je veux peu de chose, dit-il; ce que je veux, je le veux fort peu. Je n'ai presque point de désirs; mais, si j'étois à renatte, je n'en aurois point du tout. Si Dieu venoit à moi, j'irois aussi à lui ; s'il ne vouloit pas venir à moi^ je me tiendrois là et n'irois pas à lui. »

Cette absence de désirs exclut jusqu'au désir de la vertu. C'est le dernier terme où le saint paraît arriver peu de temps avant sa

mort. Il écrit, le 10 août 1619 : a Dites que vous renoncez à toutes les vertus, n'en voulant qu'à mesure que Dieu vous les donnera, ni ne voulant avoir aucun soin de les acquérir^ qu'à mesure que sa bonté vous emploiera à cela pour son bon plaisir. »

Si la volonté propre disparaît à ce point, qui

aUIÉTISMV. 91

prendra la place ? La volonté de Dieu apparemment.* Seulement, n'oublions pas que si ce miracle se fait, il en résultera un état d'inaltérable paix, d'immuable force. A ce signe, à nul autre, nous devons le reconnaître.

M"* de Chantai nous apprend elle-même que reffet fut tout contraire. Quoiqu'on ait habilemeQt arrangé sa vie, mutilé ses lettres, il en reste assez pour voir dans quel orage de passion elle a passé ses jours. La vie, tout entière, une longue vie, tout occupée de soins positifs, de fondations, d'administration, ne fait rien pour la calmer ; le temps Vuse et la détruit, sans rien changer au martyre intérieur. Elle finît par cet aveu dans ses derniers jours t ft Toutes les peines que j'ai souffertes pendant le cours de ma vie n'ont point été comparables aux tourments que j'endure maintenant, étant réduite à tel point, que rien ne me peut contenter, ni donner aucun soulagement, sinon ce seul mot, la mort. ..y>

Je n'avais pas besoin qu'elle le dît; je Taurais trouvé sans elle. Cette culture exclusive de la sensibilité, quelques vertus qui puissent Tennoblir, a l'infailible résultat do troubler Tâme,

RÉSULTATS

de la rendre faible et souffrante au dernier degré. Ce n'est pas impunément qu'on absorbe dans l'amour la volonté, qui fait la force de l'homme, la raison, qui fait sa paix.

J'ai parlé ailleurs ^ des rares, mais très-beaux exemples que donna le moyen âge dans ses doctes religieuses, qui associèrent ensemble la science et la piété. Ceux qui les formèrent ainsi ne craignirent pas apparemment de développer en elles la raison et la volonté. La science rend l'âme inquiète, dit-on, et, trop curieuse, elle nous éloigne de Dieu... Comme s'il y avait une science qui ne fût en lui, comme si la lumière divine réfléchie dans la science n'avait pas une vertu de sérénité, une puissance pour calmer les cœurs^ leur communiquant la paix des vérités éternelles, des indestructibles lois qui seront encore quand les mondes auront fini.

Dans tout ceci qui accusé -je? l'homme? à Dieu ne plaise I la méthode seulement.

Cette méthode qu'on a appelée quiétisme lorsqu'on l'a réduite en système, et qui, comme on le verra tout à l'heure, est celle en général de

* Dans un fragment sur l'Éducation des femmes au moyen âge, réimprimé à la suite de mon Introduction à l'Histoire universelle, 3^e édition J 844.

DE LA DIRECTION DÉVOTE. S

la direction dévoie S n'est autre chose que le développement de notre passivité[^] de nos instincts d'inertie; le résultat, à la longue[^] c'est la paralysie de la volonté, ranéantissement de ce qui constitue l'homme même.

Saint François de Sales était, ce semble, l'un de ceux qui pouvaient le mieux conserver la \ic dans un système de mort. Ce n'en est pas moins lui, si loyal et si pur, qui introduit le système à cette époque. Il ouvre au dix-septième siècle la porte des voies passives.

Nous sommes à l'aube du siècle, dans la fraîcheur du matin, et la brise souffle des Alpes. Voyez pourtant, W"" de Chantai défaillit et respire à peine... Que sera-ce donc le soir?

Le bon saint homme, dans une lettre char[^] mante, se représente un jour sur le lac de Genève, Cl en une petite barquette, » conduit par la Providence, bien obéissant « au nocher qui défend de remuer, et bien aise de n'avoir pour appui qu'un ais de trois doigts.)» Le siècle est embarqué avec lui, et, sous cet aimable guide, il vogue aux écueils ; ces eaux pro-

* Tellement inhérente à la direction âévole[^] que vous la retrouvez dans les adversaires mêmes du quiélism[^]. V. les Lettres de Bossuet aux rel'ij'enses qu'il dirigeait.

RÉSULTATS DB LA DIRECTION DÉVOTE

fondes, vous le reconnaîtrez plus tard ^ sont celles du quiétisme ; et si votre œil est pénétrant, dans ce transparent abîme vous verrez déjà Molinos \

^ Le principe est le même chez saint François de Sales et tous les quiélistes, à quelque degré qu'ils le soient; c'est l'anéantissement de la volonté posé comme idéal de perfection. Saint François ne recommande pas l'anéantissement pour état habituel de l'âme ; les autres veulent que cet état, qui est celui de perfection, devienne habituel, s'il se peut (Fénélon), ou même perpétuel (Molinos). Y. ploj bas, p. 114. — Bossuet cherche et trouve dans saint François quelques passages contraires à sa doctrine générale; ils prouvent seulement que le saint n'est pas conséquent.

CHAPITRE m

Isolement de la femme. Dévotion aisée. Théologie mondaine des jésuites et de Borne. La femme et l'enfant exploités. Guerre de Trente ans, 1618-1648. — Dévotion galante. Romans dévots. Gasuistes.

Jusqu'ici nous avons parlé d'une rare exception, d'une vie de femme pleine d'œuvres, et doublement remplie, vie de sainte et de fondatrice, mais d'abord vie d'épouse, de mère de famille, de sage maîtresse de maison. Les biographes de M^{me} de Chantai remarquent comme chose singulière qu'elle ait, mariée et veuve, conduit elle-même sa maison, gouverné ses gens, administré le bien de son mari, de son père et de ses enfants.

Cela en effet devient rare alors. Le goût du

OG ISOLEMENT

ménage eldes soins domestiques que nous trouvons partout au seizième siècle, principalement dans les familles de robe et de bourgeoisie, perd beaucoup au dix-septième, chacun veut vivre noblement. Le désœuvrement est un goût de l'époque qui sort aussi de la situation. La société entière est désœuvrée le lendemain des guerres de religion ; toute action locale a cessé, et la vie centrale, celle de cour, commence à peine. Lqi noblesse a fini ses aventures, pendu Tépée au clou ; le bourgeois n'a plus rien à faire, plus de complots, d'émeutes, de processions armées. L'ennui de ce désœuvrement pèsera spécialement sur la femme ; elle va se trouver tout à la fois inoccupée et isolée. Au seizième siècle elle était en communication avec l'homme par les grandes questions qui se débattaient dans la famille même, par les périls communs, parles craintes et les espérances. Rien de tout cela au dix-septième siècle.

Ajoutez une chose grave qui risque fort d'augmenter dans les temps qui vont suivre; c'est que dans chaque profession , l'esprit de spécialité , de détail, qui peu à peu absorbe l'homme , a cet effet de l'isoler dans la famille , de le rendre en quelque sorte muet pour sa

femme et pour les siens. II ne leur communique plus sa pensée de chaque jour ; ils ne , poarraienl rien comprendre aux minuties difficiles , aux petits problèmes techniques qui remplissent son esprit.

Mais au moins y la femme a-t-elle ses enfants pour la consoler ? Non ; au temps qui nous occupe y la maison , silencieuse et vide , n'est plus avivée du bruit des enfants ; l'éducation de famille devient une exception ; elle cède chaque jour à la mode de l'éducation collective. Le fils est élevé aux Jésuites^ la Hlle aux Ursulines » ou chez d'autres religieuses. La mère reste seule.

La mère et le fils y désormais séparés ! mal immense , qui contient en germe mille maux pour la famille 9 pour la société !... J'y reviendrai ailleurs.

Non-seulement séparés ; mais , par l'effet d'une vie toute contraire , ils seront de plus en plus opposés d'esprit , de moins en moins capables de s'entendre. L'enfant , petit savant en us ; la mère , ignorante et mondaine. Plus de langue commune entre eux

La famille dissoute ainsi sera bien plus ouverte aux influences du dehors. La femme et

gg DÉVOTION

l'enfaDt, une fois séparés, sont plus aisés et prendre ; seulement on y emploie des moyens différents. L'enfant est dompté, brisé, par FScablement des études; il faut qu'il écrive, écrive, qu'il copie, copie ; au plus, qu'il traduise, imite. La mère, au contraire, c'est par l'excès du vide et de l'ennui qu'on aura prise sur elle. La dame de château est seule au château ; le mari est à la chasse , à la cour. Madame la présidente est seule dans son hôtel , monsieur part le matia pour le Palais et revient le soir; triste hôtel dans le Marais ou la Cité , une grande maison grise dans une noire petite rue.

La dame , au seizième siècle , charmait son oisiveté par le chant , souvent par les vers. Au dix-septième siècle, on lui interdit les chansons mondaines *^ quant aux chants religieux, elle s'en abstient bien mieux encore. Chanter un psaume 1 ce serait se déclarer protestante I Que lui reste-t-il donc ? rien que la dévotion galante, la conversation du directeur ou do l'amant.

Le seizième siècle , avec ses mœurs violentes etsa fluctuation d'idées, allait vivement, par saccades, de la galanterie à la dévotion, de Dieu au Diable; il alternait brusquement entre le plai-

AISÉE

sir et la pénitence. Au dix-septième , on est bien plus habile ; grâce aux progrès de l'équivoque , on peut mener de front les deux choses, mêler les deux langages , parler amour et dévotion tout ensemble. Si TOUS écoutiez, témoin invisible, laconveisation des belles ruelles, vous ne sauriez pas toujours distinguer qui parle, de lamant ou du directeur.

Pour s'expliquer le succès singulier du dernier, il ne faut pas oublier la situation morale du temps , l'état de conscience inquiet et perplexe où tout le monde se trouvait le lendemain d'une époque aussi passionnée que celle des guerres de religion, Dans le triste loisir qui commençait, dans la nullité du présent , le passé revenait vivace et les souvenirs d'autant plus importuns. Pour beaucoup d'esprits, pour les faibles et orageuses âmes de femmes surtout, se réveillait la question terrible du salut et de la damnation.

Toute la fortune des jésuites, la confiance que leur donnèrent les grands, les belles dames, tinrent à la réponse adroite qu'ils trouvèrent à cette question. Un mot donc là-dessus qui est indispensable.

Qui peut nous sauver?... Le théologien d'une

100 THEOLOGIE MONDAINE

part, de l'autre \e juriste ou le philosophe, font à cette question des réponses opposées.

Le théologien, s'il est vraiment tel, fait la part la plus grande au christianisme y et répond : a C'est la grâce du Christ qui nous tient lieu de justice *, et sauve qui elle veut. Quelques-uns sont prédestinés au salut, le grand nombre à la damnation. »

Le juriste répond au contraire que nous sommes punis ou récompensés selon l'emploi bon ou mauvais que nous faisons librement de notre volonté ; nous sommes payés selon nos œuvres, selon la justice.

Voilà l'éternel procès du juriste et du théologien, de la justice et de la prédestination.

Pour mieux se figurer l'opposition des deux principes, qu'on se représente une montagne à deux pentes, et la crête étroite et tranchante, un fil de rasoir. D'une part, la prédestination qui damne ; de l'autre, la justice qui frappe... deux terreurs... Au sommet, le pauvre homme un

' C est, à des degrés différents, la réponse commune des défenseurs de la Grâce, protestants, jansénistes, thomistes, etc. Mettez en face toutes les nuances du parti opposé, les jurisconsultes de

l'antiquité et du moyen âge, les hérétiques pélagiens et semi-pélagiens, les philosophes modernes.

DES JÉSUITES

pied sur une pente, un pied sur l'autre, toujours près de glisser.

El la peur de glisser, quand fut-elle plus forte qu'après ces grands crimes du seizième siècle, quand Thomme se trouvait si lourd et perdait l'équilibre ? On sait l'effroi de Charles IX après la Saint-Barthélemy ; il mourut faute d'un confesseur jésuite. Jean III de Suède» qui avait tué son frère, n'en mourut pas ; sa femme eut soin de faire venir le bon père Possevino, qui le baptisa et le fit catholique.

Le moyen que les jésuites employèrent pour tranquilliser les consciences, surprend fort au premier aspect*. Ils adoptèrent, avec adresse et ménagement, mais enfin ils adoptèrent le principe des juristes, à savoir : que l'homme est sauvé ou perdu par ses œuvres, par l'usage qu'il fait de son libre arbitre.

Doctrine libérale, mais sévère, ce semble: vous êtes libre, partant responsable, punissable, Vous péchez, et vous expiez.

Le jurisconsulte, qui ne plaisante pas, veut ici une expiation sérieuse, personnelle au coupable: «Qu'il apporte sa tête, dit-il; la loi le

* Ces! la tentative édictée de Molina : Concordia^ etc.

THEOLOGIE MONDAINE

guérira par le fer de la maladie de l'iniquité. » Il vaut mieux que nous allions trouver le jésuite , nous en serons quittes à meilleur marché *. L'expiation avec lui n'a rien d'effrayant. D'abord , il prouvera souvent qu'il n'y a rien à expier. La faute, bien interprétée, deviendra peut-être un mérite. Au pis , si elle reste faute , elle sera lavée par de bonnes œuvres ; or, de toutes, la meilleure c'est de se vouer aux jésuites, à l'intérêt ultramontain.

Sentez- vous tout ce qu'il y eut d'habile dans cette tactique des jésuites? D'une part , la doctrine de liberté et de justice que le moyen âge avait toujours reprochée aux jurisconsultes comme païenne , comme inconciliable avec le christianisme, les jésuites l'adoptent, et se présentent au monde comme amis et champions du libre arbitre.

D'autre part , ce libre arbitre , entraînant responsabilité et justice selon les œuvres , le pécheur en est fort embarrassé ! Le jésuite arrive à point pour l'en soulager, il se charge de diriger

* Analogues en spéculation, ils diffèrent en pratique. Le juriste maintient la pénalité, et le jésuite supprime la pénitence. Voilà l'amorce réelle, le petit poisson qui sert à prendre les gros selon V emblème expressif : *Imago primi sæculi Societatis Jesu*.

DES JÉSUITES ET DE ROME

cette liberté incommode , et réduit les œuvres à l'œuvre capitale de servir Rome. En sorte que la liberté morale , professée théori-

quement , va tourner, en pratique, au profit de l'autorité.

Double mensonge. Ces gens qui s'intitulent jésuites, hommes de Jésus, enseignent que l'homme est sauvé moins par Jésus que par lui, par son libre arbitre. Ce sont donc des philosophes, des amis de la liberté? tout au contraire , les plus cruels ennemis de la liberté et de la philosophie.

C'est-à-dire » qu'avec le mot de libre arbitre , ils escamotent Jésus, sauf à escamoter avec le mot de Jésus la liberté qu'ils mettaient en avant.

La chose se simplifiant ainsi des deux parts , une sorte de marché tacite se fit entre Rome , les jésuites et le monde.

Rome livra le christianisme, le principe qui en fait le fond (le salut par le Christ). Mise en demeure de choisir entre cette doctrine et la contraire, elle n'osa décider \

Les jésuites livrèrent la morale après la religion, réduisant les mérites moraux par lesquels

' Les jésuites obtinrent qu'on imposerait silence aux deux parties, t'esi à-dire que Rome ferait taire Molière et saint Thomas.

LA FEMME ET L'EN.VNI

l'homme fera son salut, à un seul, au mérite politique dont nous avons parlé, celui de servir Rome.

Le monde, que livra-t-il, en revanche ?

Le monde (la partie du monde éminemment mondaine, la femme) livra ce qu'il a de meilleur, ^la famille et le foyer. Eve trahit encore Adam, la femme l'homme, son mari, son fils.

Ainsi chacun vendit son Dieu. Rome vendit la religion, et la femme vendit la religion domestique. .

Ces faibles âmes de femmes, après la grande corruption du seizième siècle, incurablement gâtées, pleines de passion et de peur, de mauvais désirs parmi les remords, saisirent avidement ce moyen de pécher en conscience, d'expier sans amender, sans amélioration ni retour vers Dieu. Elles furent heureuses de recevoir au confessionnal, pour toute pénitence, un mot d'ordre politique, une direction d'intrigue. Elles portèrent dans cette étrange manière d'expier, la violence même des passions coupables qu'il s'agissait d'expier ; et pour rester dans le péché, elles firent souvent des crimes \

* V. dans Léger, le vaste système d'espionnage, d'intrigue, de 4>Éxecution secrète, que les grandes dames du Piémont et de France avaient organisé, sous la direction des jésuites.

EXPLOITÉS

La passion féminine, mobile dans tout le reste, fut soutenue ici par l'obstination virile de la main mystérieuse qui se cachait derrière elle. Sous cette action, à la fois molle et forte, ardente et persévérante, immuable comme le fer et fondante comme le feu, les caractères, les in- Icrêts même, cédèrent à la longue.

Quelques exemples aideront à comprendre.

En France, le vieux Lesdiguières avait un grand intérêt politique à rester protestant : comme tel, il était le premier homme du parti. Roi du Dauphiné plutôt que gouverneur, il donnait la main aux Suisses, protégeait les populations romandes et vaudoises contre la maison de Savoie. Mais la fille de Lesdiguières est gagnée par P. Cotton. Elle travaille habilement, patiemment, son père, et finit par lui faire abandonner cette grande position pour un titre vide, et changer sa religion contre le nom de connétable.

En Allemagne, le caractère de l'empereur Ferdinand I^{er}, son intérêt, son rôle, c'était de rester modéré et de ne point se subordonner à son neveu Philippe II. Dans la violence et le fanatisme, il ne lui restait que la seconde place à prendre ; mais les filles de l'Empereur travail.

GUERRE DE TRENTE ANS

lèrent si bien que la maison d'Autriche s'uni par mariage aux maisons de Lorraine et de Bavière. Les enfants de ces maisons étant élevés par les jésuites *, ceux-ci renouèrent en Allemagne le fil brisé de la destinée des Guises, et ils firent mieux cette fois que les Guises, ils firent à leur usage des instruments aveugles, des ouvriers en diplomatie, en tactique, ouvriers habiles certainement, mais purs ouvriers. Je parle de cette dure et dévote génération des Ferdinand II d'Autriche, des Tilly, des Maximilien de Bavière, ces consciencieux exécuteurs des hautes œuvres de Rome, qui, sous la direction de leurs pédagogues, promènèrent si longtemps par l'Europe une guerre barbare et savante, impitoyable et

méthodique. Les jésuites les y lancèrent, et ils les y surveillèrent; sur les ruines des villes en cendres, sur les champs couverts de morts, le jésuite trotta sur sa mule près du cheval de Tilly.

L'horreur de cette vilaine guerre, la plus laide qui fut jamais, c'est que la libre inspiration, Télan spontané, y paraissent à peine. Dès son commencement, elle est artificielle et mécani-

* V. Banke, Papauté; Dorigny, Vie du P. Canisius; et surtout P. P. Wolf, Geschichte Maximilians, I, 58, 95.

GUERRE DE TRENTE ANS, 1618-1Ô

que *; c'est comme un combat de machines ou de fantômes. Ces êtres étranges, créés pour combattre un jour, marchent sans cœur et l'œil vide. Comment s'entendre avec eux? quelle parole leur adresser? quelle pitié peut-on en attendre?... Dans nos guerres de religion, dans celles de la Révolution, c'étaient des hommes qui combattaient ; chacun mourait pour son idée, et, tombant sur le champ de bataille, s'enveloppait de sa foi. Ceux de la guerre de Trente ans n'ont point de vie personnelle, point d'idée qui leur soit propre; leur souffle n'est autre que celui du mauvais génie qui les pousse. Ces automates, de plus en plus aveugles, n'en sont pas moins acharnés. Nulle histoire ne ferait comprendre ce phénomène abominable, s'il n'en restait quelque image dans les peintures maudites de ce damné Salvator ^.

Voilà donc ce fruit de douceur, de bonté, de paternité ; voilà comme, ayant d'abord par indulgence et connivence exterminé la morale,

^ En exceptant, bien entendu, le moment électrique de Gustave- Adolphe.

* Le mot est dur , j'y ai regret. Si ce grand artiste peint si crânement la guerre, c'est qu'il eut sans doute plus de cœur qu'au- CQo dis contemporains, et qu'il sentit mieux l' horreur de cette terrible époque.

io8 SUITE

ayant surpris la famille^ fasciné la mère et conquis l'enfant, ayant par un art du diable élevé V homme-machine, on se trouva avoir créé un monstre, qui pour toute idée, toute vie, toute action, eut le meurtre rien de plus.

Sages politiques, hommes aimables, bons pères, qui, avec tant de douceur, avez savamment et de loin arrangé la guerre de Trente ans^ séduisant Âquaviva, savant Canisius, bon Possevino, ami de saint François de Sales, qui n'admirerait la flexibilité de votre génie? Tout en organisant la terrible intrigue de cette longue Saint-Barthélemi, vous discutiez avec le bon saint la différence qu'il faut faire de ceux « qui moururent en amour ^ et de ceux qui moururent d'amour.yy

De ces douces théories à ces résultats atroces, quel fut le chemin? Comment les âmes, énervées par la dévotion galante et la galanterie dévote, gâtées par les facilités quotidiennes d'une caustique obligeante, se laissèrent mener endormies aux fils de la politique *? Ce serait une

1 V. spécialement dans Ranke, comment Aquaviva s'empara de resprit du jeune Maïmilien de Bavière, qui devait jouer un si grand rôle dans la guerre de Trente ans.

* La facilité étonnante que Von trouva d'abord dans cette grande

DE LA DÉVOTION AISÉE. 100

longue histoire. Pour la faire, il faut s'établir dans cette littérature nauséabonde, en pleine l'océan... Qui le fera sans mal de cœur?

-

Un mot seulement, essentiel : c'est que, tout préparé que le monde pouvait être, par les mauvaises mœurs et le mauvais goût, aux tristes productions dont Tinondaient les jésuites, tout ce torrent d'eau fade eût passé sans laisser traces, s'ils n'y eussent mêlé quelque chose de l'aimable original qui avait enlevé les cœurs. Le charme de saint François de Sales, sa belle union spirituelle avec MTM* de Chantai, la sainte et douce séduction qu'il avait exercée sur les femmes et les enfants, servirent d'une manière indirecte, mais très-efficace, la grande intrigue religieuse.

Avec la petite morale et l'absolution au rainais, les jésuites pouvaient bien corrompre

l'entreprise, doit-elle s'expliquer par le génie des meneurs? Vraiment, je ne le crois pas. L'esprit d'intrigue, une certaine adresse diplomatique, patiente et rusée, est-ce le génie? Les jésuites célèbres du temps, ceux qui eurent le plus de succès dans les affaires, si nous les jugeons par ce qui reste d'eux, furent d'insipides écrivains, de lourds pédants, ou de beaux esprits grotesques. M. Banke, avec son imparfaite hiérarchie, énumérant ses héros des deux partis, «dans ce »>«n»)at de l'esprit humain, voudrait trouver un grand nom pour vaincre en face de Shakespeare ; il cherche, et trouve Balzac. * 7

JJO DÉVOTION GALANTE.

les consciences, mais non pas les rassurer. Ils pouvaient jouer plus ou moins habilement du riche instrument de mensonge, que leur institut leur donnait, jouer la science, jouer l'art, la littérature, la théologie ; mais, de toutes ces touches fausses, tirer un son juste? non !

Ce son juste et doux, c'est précisément saint François qui le leur donna. Ils n'eurent qu'à jouer d'après lui , pour rendre le faux, un peu moins discordant. Les aimables qualités de ses livres, leurs jolis défauts, furent habilement exploités. Son goût pour la petitesse et sa humilité qui lui fait regarder de préférence les moindres de la création , les petits enfants , les petits oiseaux, les petits moutons, les abeilles, auto-risa chez les jésuites le minutieux , l'étroit, les bassesses du style , les petitesse du cœur. Les innocentes hardiesses d'un ange pur comme la lumière, qui sans cesse montre Dieu dans sa plus douce révélation, dans la femme, dans l'allaitement, dans les divins mystères d'amour, elles enhardirent ses imitateurs aux plus scabreuses équivoques, et les firent avancer si loin dans ce jour douteux, qu'entre la galanterie et la dévotion, l'amant et le père spirituel, la ligne devint insensible.

ROMANS DÉVOTS. \\i

L'ami de saint François de Sales , le bon évêque Camus, avec tous ses petits romans, aida beaucoup à cela. Ce ne fut plus que pieuses bergeries, Âstrées dévotes , Amyntes ecclésiastiques ^ La conversion sanctifie tout, je le sais, dans ces romans. Les amants finissent toujours par le couvent ou le séminaire; mais ils y vont par un bien long circuit, qui fait rêver en chemia.

Le goût du romanesque ^» du fade , du genre bénin et paterne, gagna ainsi aisément. Les innocents se trouvèrent avoir travaillé pour les liabiles. Un saint François , un Camus firent la route au père Douillet.

L'essentiel pour les jésuites, c'était d'affaiblir, d'amoindrir, de rendre les âmes faibles et fausses, de faire les petits très-petits, et les simples idiots; une âme nourrie de minuties, amu-

' Dans VAlexiêf Camus s'excuse de faire des romans, c'est pour remplacer les romans mondains : a II a fait comme ces nourrices qui prennent médecine pour purger leur nourrisson, v L'exemplaire de la BihlioUièque de TArsenal est curieux pour ses notes mss.

* Pour le goût du romanesque, ceux d'aujourd'hui n'ont pas dégénéré. Le dernier éditeur de saint François voudrait avoir, pour «rire l'histoire du saint et de M"» de Chantai, « la plume qui traça la mort d'Alala et les chastes amours de Cymodocée » (t. I , p. 243). Edition dédiée à Monseigneur l'archevêque de Paris. — L'idéal de i»"fp\ie en ce genre, est la Vie de la Vierge, par l'abbé Orsini.

iI2 DÉVOTION GALANTE.

sée de brimborions, devait être facile à conduire Les emblèmes, les rébus, les calembourgs morauXy où se plaisaient les jésuites, étaient trèspropres à cela. En fait d'emblèmes ineptes, pei de livres rivalisent avec V Imago primi søecuH Socte tatis Jesu.

Toutes ces petites sottises réussissaient à mer veille chez les femmes désœuvrées, en qui Tes prit était faussé de longue date

par la galanterie sans idées. Pour leur plaire, en tous les temps, il n'a fallu que deux choses : premièrement, les amuser, partager leur goût pour le petit, le romanesque et le faux ; secondement, les flatterj les gâter, dans leurs faiblesses, en se faisant plus faible, plus mol, plus femme qu'elles.

Voilà la route tracée pour tous. Comment l'amant prime-t-il le mari? moins par la passion, le plus souvent, que par l'assiduité et la complaisance, en flattant la fantaisie. Eh bien ! le directeur n'emploiera pas d'autres moyens; il flattera, et avec d'autant plus de succès qu'on attendait de son caractère, de sa robe, quelque austérité !... Mais qui empoche qu'un autre ne flatte encore plus? Nous avons vu tout à l'heure un exemple (respectable, il est vrai] de ces infidélités spirituelles. De confesseur en

confesseur, plus doux, plus indulgents les uns que les autres, nous risquons de tomber bien bas. Pour remporter à la fin sur tant de directears commodes, il faut un degré tout nouveau de mollesse et de lâcheté. Il faut que le nouveau venu renverse les rôles, que de juge qu'il était an tribunal de la pénitence, il devienne suppliant, que la justice s'excuse au pécheur, que Dieu se mette à genoux ! . . .

Les jésuites, qui par ces moyens écartèrent tant de directeurs, se rendent le témoignage que dans ce genre de concurrence ils n'avaient personne à craindre. En molle indulgence, en connivence déguisée, en subtilité pour attraper Dieu, ils savaient parfaitement que jamais on ne trouverait mieux qu'un directeur jésuite. Le père Cotton craignait si peu que ses pénitentes le quittassent, qu'au contraire il leur conseillait d'aller parfois aux autres confesseurs: a Allez, allez, disait-il ; tâtez-en, vous me re-

viendrez !* » Qu'on se figure entre les confesseurs, directeurs, casuistes consultants, cette émulation gé-

^ V. à ce sujet la singulière fatuité du jésuite Ficbet, le mépris •▼ec lequel il parle du premier directeur de M^{TM*} de Chantai, qui ^it trop jaloux d'elle; il va jusqu'à l'appeler: « Ce berger... » (p. 423-f35> ,

nérale pour tout justifier, pour trouver chaque jour quelque adroit moyen d'aller plus loin clans rindulgence, d'innocenter tel cas nouveau qu'on cro}ait jusque-là coupable. Le résultat de celte guerre au péché, poussée à Tenvi par tant de savants hommes, c'était qu'il disparût peu à peu de toute In vie humaine ; le péché ne savait plus où se réfugier, et Ton pouvait croire que dans un certain temps il n'y en aurait plus au monde.

Le grand livre dès Provinciales j avec tout Tartifice de sa méthode, laisse pourtant une chose à regretter. En donnant la concordance des casuistes, l'auteur les présente en quelque sorte sur la même ligne , et comme contemporains. 11 eût été bien autrement instructif de les dater, de rendre à chacun d'eux selon son mérite, dans le développement progressif de la casuistique, de montrer comment ils allèrent perfectionnant, enchérissant l'un sur Tautre , se surpassant , s'effaçant.

Dans une si grande concurrence, il leur fallait bien faire effort et s'ingénier. Le pénitent ayant à choisir, pouvait être difficile. Chaque jour, il lui fallait Tabsolution à meilleur compte; qui ne savait pas baisser, perdait la pratique. C'était

Taffaire d'un habile homme de trouver dans un tel relâchement de quoi relâcher encore. Belle science, élastique et facile, qui au lieu d'imposer des règles, se proportionnait, se faisait

étroite ou large, et prenait mesure... Chaque progrès de ce genre, étant soigneusement noté, servait de point de départ pour aller plus loin.

Dans les pays une fois devenus fiévreux, la fièvre engendre la fièvre ; l'habitant malade négligeant les soins de salubrité, la vase monte sur la vase, les eaux s'épandent en marais, les miasmes épaississent; un air tiède, fade et lourd pèse sur le pays. Les gens se traînent ou se couchent. Ne leur parlez pas d'y rien faire; ils sont habitués à la fièvre ; ils l'ont depuis leur naissance; leurs pères l'ont eue. Pourquoi des remèdes? L'état du pays est tel de temps immémorial ; ce serait presque dommage, suivant eux, de rien changer.

CHAPITRE IV

Les couvents. Quartier des couvents. Couvents du dix-huitième siècle. Contraste du moyen âge. — Le directeur. On se dispute la direction des religieuses. Les jésuites vainqueurs parla calomnie.

Une dame allemande, naïve et spirituelle, me contait un jour qu'étant venue pour la première fois à Paris avec son mari, ils avaient longuement erré dans un grand quartier fort triste, où ils firent une infinité de détours et de détours, sans pouvoir trouver leur chemin. Entrés par un jardin public, ils trouvèrent à la longue un autre jardin public qui les ramena au quai. Je compris qu'elle parlait du docte et pieux quartier qui contient tant de couvents et de collèges, et qui du Luxembourg s'étend au Jardin-des-Plantes.

LE QUARTIER DES GOUYENTS

« Je voyais, disait cette dame, des rues entières de jardins^ bordés de grands murs qui rappellent les quartiers déserts de Rome où règne la malaria, avec celte différence que ceux-ci n'étaient pasdéserts,maismyslérieusementhabités, clos, déûants, inhospitaliers. D'autres rues, trèsombres, étaient comme enterrées entre deux rangs de hautes maisons grises qui ne regardent pas la rue^ et qui par dérision montrent des croisées... murées, ou bien des jalousies rivées, tournées à l'envers, qui voient et ne voient pas. Nous demandâmes plusieurs fois notre chemin, et souvent on nous l'indiqua ; mais, je ne sais comment, après avoir monté, descendu, remonté, nous en étions au même point. L'ennui, la fatigue augmentait... Nous retrouvions iaYinciblement,fallement,les mêmes rues tristes, les mêmes maisons sombres, sournoisement closes, qui nous regardaient d'un œil louche. Épuisée à la longue et n'y voyant aucune fin, dominée de plus en plus par je ne sais quel ennui qui transpirait de ces murs, je m'assis sur une borne, et je me mis à pleurer/ »

L'ennui, c'est effectivement ce qui prend et affadit le cœur, à regarder seulement ces disgracieuses maisons; les plus gaies sont des hô-

COUVENTS

pitaux. Bâties pour la plupart, ou rebâties au commencement du dix-septième siècle, dans le solennel ennui des temps de Louis XIII et de Louis XIV, elles n'ont rien qui rappelle Tart aimable de

la renaissance; le dernier souvenir qui en reste, c'est la façade florentine du Luxerabourg. Toutes ces maisons qu'on fait plus tard, même celles qui affectent un certain luxe sévère (par exemple la Sorbonne), sont grandes parfois^ jamais grandioses. Avec leurs hauts toits pointus, leurs lignes rigides, elles ont toujours l'air sec, triste, monotone, V air prêtre, ou Vair vieille fille. En quoi elles ne mentent guère, la plupart ayant été bâties pour loger les-filles innombrables de la noblesse, de la bourgeoisie vivant noblement, qui s'en débarrassaient ainsi ; pour faire un fils riche, on envoyait là les sœurs mourir tristement, décemment.

Les monuments du moyen âge sont mélancoliques, mais non ennuyeux: on y sent la force et la sincérité du sentiment qui les éleva; ce ne sont pas, pour la plupart, des monuments officiels, mais des œuvres vivantes du peuple, les fils de sa foi. Ceux-ci, au contraire, ne sont autre chose que la création d'une classe, de la classe nobiliaire qui pullulait au dix-septième

BU DIX'SEPTIEME SIECLE. ii9

siècle par la domesticité , Tantichambre et les bureaux. Ce sont des hospices ouverts aux filles de ces familles. Leur grand nombre nous fait illusion sur la force et retendue de la réaction religieuse de ce temps. Regardez-les bien, et dites-moi, je vous prie, si voa%y voyez la moindre trace du vieil ascétisme ; sont-ce des maisons religieuses ou bien des hôpitaux, des casernes ou des collèges? rien ne l'indique. Ils seront parfaitement propres aux divers usages civils. Ils n'ont qu'un caractère, mais bien arrêté: l'uniformité sérieuse, la médiocrité décente, l'ennui... C'est l'ennui réalisé sous forme architecturale, l'enQui palpable, l'ennui tangible et visible.

Ce qui multiplia infiniment ces maisons, c'est que l'austérité des anciennes règles s'étant alors fort adoucie, les parents hésitaient moins à faire prendre le voile à leurs filles ; ce n'était plus les enterrer vives. Les parloirs étaient des salons où le monde affluait, sous prétexte de s'édifier. Les belles dames y venaient faire leurs confidences, occupaient les religieuses d'intrigues et de tracasseries, les troublaient de vains regrets. Avec ces distractions mondaines, l'intérieur des couvents était d'autant plus triste;

CONTRASTE DU MOYEN AGE

peu d'austérité; des petites pratiques sans goût^ une vie généralement oisive, un vide infini.

La vie monastique était, il faut le dire, autre chose au moyen âge, plus sérieuse; il y avait au couvent plus pour la mort et plus pour la vie. Le système était fondé généralement sur deux choses, suivies sincèrement et à la lettre ; la destruction du corps, la vivification de l'âme. Contre le corps, on employait un jeûne exterminateur, des veilles excessives, des saignées fréquentes. Pour le développement de l'âme, les moines, les religieuses devaient lire, copier \ chanter; jusqu'au onzième siècle, elles comprenaient leur chant, le latin différait peu des langues vulgaires qu'on parlait. Les offices avaient alors un caractère dramatique qui soutenait et sans cesse réveillait l'attention \ beaucoup de choses, qu'on a réduites aux simples paroles,

i La liturgie de Saint Césaire et d'autres prescrivait aux religieuses de copier des manuscrits. (Voyez mon mémoire sur l'éducation des femmes au moyen Age^ à la suite de la troisième

édition de 1* Introduction à rUisloirc uniTerselle.) Plusieurs des belles miniatures qui les ornent , peintes d'amour et avec une infinie patience, accusent une main de femme. — Qui croirait qu'aujourd'hui c'est un crime, pour une religieuse, de savoir dessiner, de cueillir des fleurs pour les peindre? Nous l'avons appris, avec tant de choses curieuses, sur l'iiiérieur des couvents, par les révélations de la sœur Marie Lemonnier. {Mémoire de mcUlre Tiltiard, 1845. Caçn.)

LE DIRECTEL'R. ISL

S exprimaient alors eo gestes, en pantomimes ; ce qui se dit aujourd'hui, jouait alors \ Lorsqu'on donna au culte le caractère sérieux, sobre, ennuyeux, qu'il a aujourd'hui, les religieuses eurent encore un dédommagement, les pieuses lectures, les légendes, les vies des saints, et. autres livres , que Ton traduisit, par exemple Tadmirable version française de l'Imitation '• Toutes ces consolations leur furent retirées au seizième siècle; on trouva qu'il y avait danger à les rendre trop liseuses. Le chant même, au dix-septième, paraissait suspect à beaucoup de confesseurs ; on craignait qu'elles ne s'atendrissent à chanter les louanges de Dieu^.

Gomment remplaça-t-on tout cela? A ces offices qu'elles ne comprenaient plus, à ces lectures, à ces chants qu'on leur défendait, à tant de choses, qui leur furent successivement ôtées, quelle chose substituait-on?

Une chose? non, mais un homme, tranchons le mot, le directeur.,. Le directeur, chose nouvelle, peu connue au moyen âge, qui n'eut que le confesseur.

^ V. mes Origines du droit. D. Martene, De Ritibus, etc. * Histoire de France, t. V. p. 15.

*CbMcau]]riand, Vie de Rancé, p. 227-229.

iââ ON SE DISPUTÉ

Ouii c'est un homme qui hérite de toute cette grande place vide; c'est sa conversation, son enseignement qui doit la remplir. La prière, la lecture, si elle est permise, tout se fera sous lui et par lui. Dieu qu'elles puisaient dans leurs livres ou dans leurs soupirs, Dieu leur est désormais dispensé par cet homme, mesuré par lui jour par jour à la mesure de son cœur....

Les idées se pressent ici. . . Mais il faut qu'elles patientent; nous les écouterons plus tard. Pour le moment, elles rompraient le fil de la déduction historique.

Au premier moment de la réaction dévote, les religieuses furent généralement gouvernées par des religieux de leur ordre. Les feillantines étaient par les feillants, les carmélites par les carmes, les religieuses de Sainte-Élisabeth par les religieux Picpus. Les capucines étaient non-seulement confessées et dirigées par les capucins, mais nourries par eux et du produit de leurs quêtes ^

Les moines ne conservèrent pas cette possession exclusive. Pendant plus d'un quart de

1 V. Tléliot, et pour Paris spécialement, Félibien, fort complet sur cette matière.

LA DIRECTION DES RELIGIEUSES

siècle, prêtres, moines, religieux de toute robe, se firent, à ce sujet , une guerre acharnée. Ce mystérieux royaume des femmes, enfermées, dépendantes, sur qui Ton peut exercer une domination sans partage, c'était, non sans raison, leur ambition commune à tous. De telles maisons, en apparence immobiles et étrangères au monde, n'en sont pas moins toujours de grands centres d'action. Il y avait là un grand pouvoir pour les ordres qui s'en saisiraient; et pour les individus, prêtres ou religieux, c'était (qu'ils l'avouassent ou non), c'était une affaire de cœur.

Ce que je dis ici , je le dis des plus purs et des plus sévères, qui souvent sont les plus tendres. L'honorable attachement du cardinal de Bérulle pour les Carmélites qu'il avait fait venir ici, était connu de tout le monde. Il les avait logées près de chez lui ; il y allait à toute heure de jour, et même le soir; les jésuites disaient de nuit. C'est près d'elles que, malade, il venait se rétablir. Quand Paris fut ravagé par la peste, il dit qu'il ne s'éloignerait pas, « à cause de ses Carmélites. »

Les oratoriens et les jésuites, ennemis et adversaires naturels , firent d'abord cause commune pour écarter les carmes de la direction de

ON SE DISPUTE

ces religieuses; quand ils y eurent réussi » ils commencèrent à se battre entre eux.

L'ordre austère des Carmélites^ qui prit peu d'extension chez nous, avait pourtant del'importance comme idéal de pénitence, comme poésie religieuse; l'esprit enthousiaste de sainte Thérèse y vivait encore. Celait là que les conversions violentes v.enaient se jeter; là venaient mourir celles qui, trop blessées^ comme M"" de la Yallière, ne pouvaient guérir que parla mort.

Mais les deux grandes institutions du temps, celles qui en exprimaient l'esprit, et qui prirent un développement immense, ce furent les Visitandines et les Ursulines. Les premières eurent; au siècle de Louis XIY , environ cent cinquante monastères ; les secondes, trois ou quatre cents.

Les Visitandines, comme on sait, étaient le plus doux des ordres ; inactives, elles attendaient la visite du divin Epoux; leur vie molle était très-propre à faire des visionnaires. On sait l'étonnant succès de Marie Alacoque, et comment il fut exploité par les jésuites.

Les Ursulines, plus utiles, se vouaient à l'enseignement. Les trois cent cinquante couvents qu'elles eurent eu ce siècle, élevaient, selon le

LA DIUECTION DES UELIGIEUSES. J20

dcul le plus modéré, trente-cinq mille jeunes filles. Vaste institut d'éducation, qui, dirigé par des mains habiles, pouvait devenir un grand iflstrument politique.

Irsulines et Visitandines étaient soumises aux évoques, qui leur donnaient des confesseurs. Saint François de Sales, si bon ami des jésuites et des religieux en général , s'était montré défiant à leur égard, dans l'affaire qui lui tenait le plus au cœur,

celle de la Visitation: «c M'est avis (dit-il quelque part) que ces Iwnnes filles ne savent ce qu'elles veulent, si eUes veulent attirer sur elles la supériorité des religieux, lesquels à la vérité sont d'excellents serviteurs de Dieu ; mais c'est une chose toujours dure pour les filles,, que d'être gouvernées par les ordres, qui ont coutume de leur ôler la sainte liberté de TespnV. »

Il n'est que trop facile de voir coïqbien les ordres de femmes reproduisirent servilement l'esprit des hommes qui les dirigeaient. Celles que gouvernaient les moines eurent un caractère de dévotion bizarre, ' excentrique, violente. Sous les prêtres séculiers, oratoriens, doctrinaires,

^OEuncft, t. XT, y. 420 (éd. 4833).

LES JÉSUITES VAINQUEURS

etc., il y avait un peu de raison, une petite sa gesse étroite, médiocre, sèche et stérile.

Les religieuses qui recevaient des évêqmoi leurs confesseurs ordinaires, se choisissaïeni elles-mêmes un confesseur extraordinaire, qui. comme extraordinaire, ne manquait pas de primer Tautre et de Tannuler; celui-ci, lo plus souvent, se trouvait être un jésuite. Les ordres nouveaux des Ursulinesetdes Visîtandines, créés par des prêtres qui avaient essayé d'en écarter les religieux, n'en tombèrent pas moins sous Tinfluence de ceux-ci. Les prêtres fondèrent, et les jésuites profitèrent.

Rien ne servit mieux les jésuites que de dire et de répéter que c'était chose à eux défendue par leur sévère fondateur, de gouver-

ner jamais des couvents de femmes. Des couvents en général , cela était vrai; mais des religieuses en particulier, de leur direction individuelle, cela était faux; ils ne les gouvernaient pas collectivement, ils les dirigeaient une à une.

Le jésuite n'avait pas Tenu quotidien du détail, du ménage spirituel, le menu fretin des petits péchés. Il ne fatiguait pas , il intervenait à propos; il était surtout utile pour dispenser les religieuses de dire au confesseur ce qu'elles

PAR LA CALOMNIE

roulaient cacher. Celui-ci devenait peu à peu une espèce de mari, dont on ne tenait guère compte.

Si par hasard il avait de la fermeté de caractère, s'il pouvait exercer une influence, on travaillait à l'écarter à force de calomnies. On peut juger de l'audace des jésuites en ce genre, puisqu'ils ne craignirent pas de s'attaquer à un homme aussi autorisé que le cardinal de Bérulle*. Une de ses parentes était devenue grosse aux carmélites, dans un couvent où lui-même n'avait jamais mis les pieds, ils l'accusèrent hardiment. Ne trouvant personne pour les croire, et voyant qu'ils ne gagneraient rien à l'attaquer sur le chapitre des mœurs, ils se mirent à aboyer tous ensemble contre ses livres, n'y avait là, disaient-ils, le poison, caché d'un dangereux mysticisme; le cardinal était trop tendre, trop indulgent, trop mol, et comme théologien, et comme directeur. Prodigieuse effronterie ! lorsque tout le monde savait et voyait quels directeurs ils étaient eux-mêmes!

Cela opéra pourtant à la longue, sinon contre BcruUe, au moins contre l'Oratoire, qui se dé-

*Tabaraad, Vie deBéruUei t. I, pussina, surtout p. 115.

lis CALOMiNIES DES JÉSUITES.

goûta, s'effraya, de la direction des religieuses et finit par s'en désister. C'est un remarquabl exemple des tout-puissants effets de la calomnie lorsqu'elle est organisée en grand par un corps poussée d'ensemble , dite et redite en chœur. . Un chœur de trente mille hommes, répétant tou les jours la même chose dans tout le mond< chrétien ! qui résisterait à cela? ... C'est là pro prement l'art jésuite, et ils y ont été incomparables. Il leur fut dit, à leur naissance, à peu près comme Virgile dit à son Romain dans le passage si connu fExcudeiUalii spirantiamolliùs œera,...J: « D'autres animeront l'airain ou donneront la vie au marbre; ils excelleront dans d'autres arts... Toi, jésuite, souviens-t'en, ton art est la calomnie. »

CHAPITRE V

Béadion de la moralité. Arnaud, 4 643. Paf cal, 4 657. Avilissement (les jésaïies. Comment ils s'assurent du roi et du pape, et font taire Iputs ennemis. — Découragement des jésuites, leur corruption; ils pro^gent les premiers quiétistes; immoralité du quiélisme. Desmaretsde Saint-Soiin. Morin brûlé, 4663.

La morale était malade, mais enfû elle n^était pas morte. Minée par les casuistes , par le jésuitisme et les intrigues du clergé, elle fut sauvée par les mondains. C'est le contraste que présente

cette époque. Les prêtres, les meilleurs même, comme le cardinal de Bérulle, se p[^]T[^]gent dans le monde et][^] politique. Les laïques illustres. Descartes, Poussin, vont chercher la solitude. Les philosophes se font moines, H les î[^]aînts font des affaires.

RÉACTION DE LA MORALITÉ

Chacun aura ce qu'il veut en ce siècle. Les uns auront la puissance ; ils finiront par obtenir l'expulsion des protestants, la proscription des jansénistes, la soumission des gallicans au pape. Les autres auront la science; Descartes et Galilée en donnent le mouvement , Leibnitz et Newton l'harmonie. C'est-à-dire que l'Église vaincra dans l'ordre temporel, et que les laïques prendront le pouvoir spirituel.

Du désert où nos grands moines laïques se sont réfugiés alors, souffle un vent plus pur. Un âge commence, on le sent, l'âge moderne, 7%[^] du tmcailj après celui des disputes. Plus de rêves, plus de scolastique. Il faut se mettre sérieusement à l'ouvrage, de bonne heure, avant le jour. Il fait un pou froid , n'importe; c'est le froid vivifiant de l'aube, comme dans ces belles nuits du Nord où une reine de vingt ans va trouver Descartes à quatre heures, pour apprendre l'application de l'algèbre à la géométrie.

L'esprit sérieux, élevé, qui renouvella la philosophie et modifia la littérature, ne pouvait être sans influence sur la théologie. Il trouva un point d'appui, minime, imperceptible encore, dans la réunion des amis de Port-Royal; à cette austérité, il donna la grandeur, et la

RÉACTION DE LA MORALITÉ

morale eutsaréclamalion, la religion se souvint d'elle-même.

Tout prospérait aux jésuites; confesseurs des rois, des grands, des belles dames, ils voyaient partout fleurir leur morale, lorsque dans ce ciel serein, le tonnerre éclate et la foudre tombe.... Je parle du livre d'Arnaud, tellement inattendu, et si accablant : La fréquente communion (1643).

Les jésuites et le jésuitisme ne furent pas seuls frappés, mais en général tout ce qui énervait le christianisme par une molle indulgence. 11 reparut austère et grave; le monde revit avec étonnement la face pâle du GruciGé. Il revenait dire au nom de la grâce, ce que dit également la raison naturelle : Qu'il n'y a point d'expiation réelle sans le repentir. — Que devinrent, en présence de cette vérité sévère, tous les petits arts d'éluder? Que devinrent les dévolions mondaines, la piété romanesque, toutes les Philothées, les Érothées et leurs imitations? Le contraste parut choquant.

D'autres ont dit et diront tout cela bien mieux. Je ne fais pas ici l'histoire du jansénisme. La question théologique est aujourd'hui surannée. La question morale subsiste, et l'histoire lui doit un mot; elle ne peut rester im-

152 ARNAUD, 1645. PASCAL, 4^e57.

partiale entre les honnêtes gens et les malhonnêtes gens. Que le parti janséniste ait exagéré ou non la doctrine de la Grâce, il faut appeler ce parti, comme il mérite de l'être en ce beau combat, le parti de la vertu.

Bien loin qu'Arnaud et Pascal aient été trop loin contre leurs adversaires, il serait facile de montrer qu'ils s'arrêtèrent d'eux-mêmes en deçà du but, qu'ils ne voulurent point user de toutes les armes, qu'ils craignirent, en attaquant sur certains points délicats la direction jésuuique, de faire tort à la direction en général et à la confession.

Le jésuite Ferrier avoue qu'après le coup terrible des Provinciales, les jésuites furent écrasés, qu'ils tombèrent dans la dérision et le mépris. Une foule d'évêques les condamnèrent, pas un ne les défendit.

Un des moyens qu'ils employèrent pour replâtrer leur affaire, ce fut de dire hardiment que les opinions qu'on leur reprochait n'étaient poinSHielles de la Société, mais de quelques individus. On leur répondait que tous leurs livres étant examinés par le général, appartenaient ainsi à la Société entière. N'importe, pour amuser les simples, ils firent écrire quelques-uns

AVILISSEMENT DES. JÉSUITES. i^Ti

d'eux contre leur propre doctrine. Un jésuite espagnol écrivit contre rultramontanisme. Un autre, leur père Gonzalès, fit un livre contre les casuistes. Celui-ci leur fut très- utile. Quand, à la longue, Rome eut enfin honte de leur doctrine et les désavoua, ils mirent Gonzalès en avant, ils imprimèrent son livre et le prirent pour général. Aujourd'hui encore, c'est ce livre, ce nom qu'ils nous opposent. Ainsi ils ont réponse à tout. Aimez- vous l'indulgence, prenez Éscobar; aimez- vous la sévérité, prenez Gonzalès.

De ce mépris universel où ils tombèrent après les Provinciales, voyons ce qui résulta. La conscience publique étant si bien avertie, chacun apparemment va s'empresse de les fuir? Leur confes-

sionnal sera évité, leurs collègues vont être déserts?-. Vous le croiriez? Vous vous tromperiez.

Us sont trop nécessaires à la corruption du temps. Gomment voulez-vous, sans eux, que le Roi, dans son double adultère affiché devant Venrope, puisse faire ses dévotions? Le père Ferrier, le père Canard S le père La Chaise, resteront là jusqu'au bout , comme ces meubles

' C'est celui qui se faisait appeler de son nom latin, Annat.

IIU COMMENT ILS S'ASSURENT

trop commodes, dont on nB peut pas se passai Mais Rome, est-ce qu'elle np sent pas con bien elle est compromise p^r de tels auxiliaires N'y aH-il pas urgence pour elle à s'en séparer Les velléités ne manquèrent point ; tel pap condamna Tapologie des casuis^es que les je suites avaient risquée. Là, se borna toute Ténei gie de Rome. S'il lui en f esta, ce fut contre le ennemis des jésuites. Ceux-ci remportèrent; il avaient obtenu au commencement du siècle que le pape imposât silence à la doctrine de l Grâce défendue par les dominicains, et ils h firent taire encore, au milieu du siècle, lorsqu'elle recommençait à parler par la voix des jansénistes.

Ce silence imposé deux fois, les jésuites le payèrent à Rome, en portant toujours plus haut la doctrine de l'infailibilité papale* Cette Babi^l cmî croulait, ils ne craignirent pas de bâtir dessus, ils Texhaussèrent de deux étages: Premièrement, ils formulèrent (par leur Bellarmin) Tinfailibilité du pape en matière de foi. Deuxièmement, le danger étant devenu plus grand, ils firent une chose hardie, insensée, mais qui gagna Rome; ils firent faire au pape dans sa décrépitude ce qu'il n'avait jamais osé

DU ROI EÎ DU PAPE, ISS

dans sa puissance : se porter pour infaillible

dans les questions de fait.

Et cela, au moment où sur les plus grands

faits de la nature et de l'histoire, Rome a été olligée de confesser qu'elle errait. Sans pair 1er du Nouveau-Monde qu'il lui faut bien admettre, après l'avoir nié, elle condamne Galilée; et puis elle le subite elle l'adopte, elle l'enseigne ; la pénitence qu'elle lui fit faire un jour, elle la fait depuis deux cents ans devant Camée*.

Autre fait plus grave, en un sens :

Le droit fondamental des papes, le titre de leur puissance , ces fameuses Décrétales qu'ils eut citées, défendues, tant que la critique n'ayant pas les secours de l'imprimerie ne put éclaircir la chose, eh bien ! ces Décrétales même, le pape est obligé d'avouer qu'elles sont un mensonge, un faux*.

Quoi! c'est lorsque la papauté s'est désavouée et démentie sur le fait fondamental où

* Ils diront que ce sont là les sciences de la matière, et qu'ils ont les hommes de Tesprit. — A quoi je réponds : Celui qui ne connaît point le naturel, n'a pas droit d'en distinguer le sur-natxartlf ni d'en décider.

* Far l'organe des deux cardinaux et bibliothécaires du Vatican, Bellarmin et Baronius, dont l'un était confesseur du pape.

ET FONT TAIRE LEURS ENNEMIS

s'appuie son propre droit, c'est alors que les je suites réclament pour elle Tinfailibilité en matière de fait!

Les jésuites ont été tentateurs et corrupteurs pour les papes, comme pour les rois. Us onl pris les rois par la concupiscence, les papes paï Torgueil.

Risible et touchant spectacle, de voir ce pauvre petit parti jan-séniste, si grand alors de génie ei de cœur^, s'obstiner à faire appel a la justice de Rome, et rester agenouillé devant ce juge vendu* I

Les jésuites n'étaient pas assez aveugles pour ne pas voir que la papauté, follement relevée

t Qui peut Toir au Louvre sans émotion le tragique portrait d'une des Arnaud? cette blanche figure, si \irginale, si austère, cette transparente lampe d'albâtre, .où rayonne la flamme intérieure, la flamme de la grâce #.. la flamme aussi des combats î mais comment les en accuser? persécutés, livrés à ceux que tout le monde méprisait! la vertu et le génie opprimé par la ruse ! ^ Je ne vais jamais au Musée sans regarder aussi le touchant tableau de la jeune religieuse de Porl- Royal, sauvée par une prière. Ah! ces filles ont été des saintes, il faut le dire, quon aime ou non leur esprit de résistance ; des saintes, et de plus, sous les formes de ce temps-là, les vrais défenseurs de la liberté.

* Lire pourtant l'immortelle cinquième lettre de Nicole (Imaginaires et Visionnaires» I, 1 40), aussi éloquente que les Provinciales, et bien plus hardie.

LEUR DÉCOURAGEMENT

par eux dans la théologie, baissait misérable* méat dans le monde politique. Au commencement du siècle, le pape est encore puissant ; il donne le fouet à Henri IV sur le dos du cardinal d'Os-sat. Au milieu du siècle, après tout ce grand effort de la guerre de Trente ans, le pape n'est pas même consulté au traité de West-phalie. Au traité des Pyrénées, entre la catholique Espagne et la très-chrétienne France, on oublie que le pape existe.

Les jésuites avaient entrepris là chose impossible; et le principal moyen qu'ils y employaient, l'accaparement des générations nouvelles, n'était pas moins impossible. Là, avait porté leur plus grand effort ; ils avaient réussi à mettre dans leurs mains la plupart des enfants nobles ou de familles aisées; ils avaient fait de l'éducation une machine à rétrécir les têtes, à aplatir les esprits... Mais telle était la vigueur du génie moderne qu'avec le système le plus heureusement combiné pour tuer l'invention, la première génération donne Descartes, la seconde l'auteur du Tartuffe^ et la troisième Voltaire.

Le pis, c'est qu'à la lueur de ce grand flambeau moderne qu'ils n'avaient pu éteindre, ils se virent eux-mêmes. Us se connurent et ils

LEUR CORRUPTION

commencèrent à se mépriser. Il n'y a personne de si endiablé au mensonge, qui puisse se tromper tout à fait soi-même. Ils durent s'avouer que leur probabilisme n'était au fond que le doute et

l'absence de tout principe. Ils ne purent s'empêcher de découvrir qu'eux, les chrétiens par excellence, les champions de la foi, ils n'étaient que des sceptiques.

De la foi? mais de laquelle? ce n'était pas du moins de la foi chrétienne; toute leur théologie n'allait à rien moins qu'à ruiner la base sur laquelle porte le christianisme : La Grâce, le salut gratuit par lesang de Jésus- Christ. (V. p.40.)

Champions d'un principe? non, mais agents d'une entreprise, chargés d'une affaire, et d'une affaire impossible, la restauration delà papauté.

Quelques jésuites, en petit nombre, résolurent de chercher un remède en eux-mêmes à leur avilissement. Ils avouèrent franchement l'urgent besoin de réforme qu'avait la Société. Leur général, un Allemand, osa tenter cette réforme; et mal lui en prit ; la grande majorité des jésuites voulait maintenir les abus; on lui ôla tout pouvoir *.

* Cet épisode de l'Histoire des jésuites, fort obscurci par eux, i| éié éclairci par BanHe, d'après les manuscrits.

LEUR CORRUPTION

Ces bons ouvriers qui avaient si bien travaillé à justifier les jouissances des autres, voulurent jouir aussi eux mêmes. Ils se donnèrent pouf général un homme selon leur cœur, aimable, doux et bon, Tépiciurien Oliva. Rome, récemment gouvernée par madame Olympia, étai t dans un moment d'indulgence; Oliva, retiré dans

une villa délicieuse, dit : A demain les affaires j et laissa la Société se gouverner à sa guise.

Les uns se firent commerçants, banquiers,
fabricants de draps, au profit de leurs maisons.
D'autres, suivant d< plus près Te^mple du
pape, travaillèrent pour leurs neveux, firent
les alBiires de leur famille. Ceux qui avaient de
Tesprit, coururent les ruelles, coquetèrent ,
firent des madrigaux. l)*autres s'amusèrent aux
commérages de nonnes, aux petits secrets de
femmes , aux curiosités sensuelles. Leurs
régents enfin, à qui le monde des femines se
trouvait fermé, devinrent trop souvent des Tyr-
cis, des Corydons de collège; il en résulta en
Allemagne un effroyable procès* , où bon nombre
de ces fières et sévères maisons germaniques se
trouvaient souillées.

1 Kéfiopr/më ea 1343, à petit nombre. M. Nodier m'avait
d^nné' •fite rareté, infiniment curieuse. Je ne puis la retrouver.

iK) ILS PROTEGENT LES QUIÉTISTES.

Les jésuites, ravalés si bas, et pour leur théorie et pour leur pratique, grossirent leur parti au hasard des plus étranges auxiliaires. Tout ce qui se déclara ennemi des jansénistes devint leur ami. Là éclata l'immorale inconséquence de la Société, sa parfaite indifférence entre les systèmes. Ces gens qui depuis plus d'un demi-siècle se battaient pour le libre arbitre, s'allièrent brusquement, sans transition, avec les mystiques qui perdaient toute liberté en Dieu. Hier, on leur reprochait de suivre le principe des philosophes, et jurisconsultes païens qui donne tout à la justice, rien à la grâce, à Tamour; et les voilà qui accueillent le quiétisme naissant, le prédicateur de Tamour, le visionnaire Desmarets de Saint-Sorlin.

Desmarets leur avait rendu, il est vrai, des services essentiels. Il réussit à démembrer Port-Royal, en gagnant quelques-unes des religieuses. Il concourut puissamment à perdre le pauvre Morin, autre visionnaire plus original et plus innocent, qui se croyait le Saint-Esprit*. Il raconte lui-même comment encou-

1 Croyance commune au moyen âge. Morin est un homme du moyen âge, élevé dans le dix-septième siècle. Ses Pensées (1670) contiennent beaucoup de choses originales et éloquentes; il y a en

DÉSMAÏKTS. MOKIN BRULH« 1665. 141

l'agé par le P. Canard (Annat); confesseur du roi, il capta la confiance de cet infortuné, lui fit croire qu'il était son disciple, et en tira des preuves écrites, au moyen desquelles on le fit brûler (1663).

La faveur du tout-puissant confesseur valut aux livres les plus extravagants de Desmarets l'approbation de l'archevêque de Pa-

ris. Il s'y déclarait prophète, et se faisait fort de créer, pour le roi et le pape, une armée de cent quarante-quatre mille dévoués, chevaliers de Tinfaillibilité papale, pour exterminer, de concert avec l'Espagne, les Turcs et les jansénistes.

Ces dévoués, ou viciimes de l'amour, étaient des gens immolés, anéantis en eux-mêmes, et qui ne vivaient plus qu'en Dieu. Dès lors, ils ne pouvaient faire mal. L'âme, dit-il, étant devenue un rien, ne peut consentir ; quoi qu'elle fasse, Q ayant pas consenti, elle n'a pas péché. Elle ne pense pas du tout, ni à ce qu'elle a fait, ni

maires ce beau fers (p. 4 64) : a Tu sais bien que ramoiip change en <(ii ce qu'il aime.)i La vie de Morin était innocente ; l'arrêt (si wiell) ne lui reproche rien sous le rapport des mœurs. — De*inarets le perdit par jalousie; il voulait prophétiser pour son compte, (^ ne se contenta pa» d'être le saint }ean-Baptist« du nouveau Heaie. '

DESMARETS DE SAINT-SORLIN

à ce qu'elle n'a pas fait, car elle n'a rien fait' du tout... Dieu étant tout en nous, y fait tout, y souffre tout; le diable ne peut plus trouver la créature, ni en elle-même, car elle est un rien, ni dans ses actes, car elle n'en fait plus... Par une dissolution entière de nous-mêmes, la vertu du Saint-Esprit s'écoule en nous , et nous devenons tout Dieu par une dcï/brmtVc admirable. — - S'il y a encore des troubles dans la partie inférieure, la supérieure n'en sait rien ; mais ces deux parties subtilisées, raréfiées, finissent par ^p changer en Dieu, l'inférieure aussi bien que Tautre; Dieu

habite alors avec les mouvements de la sensibilité qui sont tous sanctifiés ^ . »

Desmarets ne s'en tenait pas à imprimer cette doctrine avec privilège du roi et approbation de l'archevêque. Fort de l'appui des jésuites , il prêchait les religieuses, courait les couvents. Tout laïque qu'il était, il s'était fait directeur de filles. 11 leur contait ses rêves de galanterie dévole, et s'enquêrait de leurs tentations charnelles. Un homme, si bien anéanti j semblait pouvoir sans danger écrire les plus étranges choses, le billet suivant par exemple : <c Je vous em-

t Desmarets de Saint-Sorlin, Délices de Tcsprit , 29* journée» p. 4 70. V. aussi ses liettres spirituelles, etc.

' Immoralité du quiétismb. 145

brasse, ma très-chère colombe, dans votre rien, tout rien que je*suïs, chacun de nous étant tout dans notre Tout par notre aimable Jésus, etc. »

Quel progrès en quelques années, depuis les Provinciales ! Que sont devenus les casuistes? Gens simples, qui prenaient les péchés un à un , et par grand effort , effaçaient celui-ci, puis celui-là. Les voilà tous effacés.

La casuistique était un art, qui avait ses maîtres, ses docteurs^ ses babiles. Mais maintenant, pourquoi des docteurs ? Tout homme spirituel, toute dévote personne, tout jésuite de^ robe courte, peut , comme celui de robe longue, parler le doux langage des pieuses tendresses. Les jésuites ont baissé, mais le jésuitisme gagne- Il ne s'agit plus de diriger Vinteruion chaque jour pour chaque cas par telle équivoque. L'amour qui mêle et confond

tout, c'est la souA^eraine équivoque, la plus douce, la plus puissante. Endormez la volonté, et il n'y a plus*din/en^i'on; Tâme « perdant son rien dans son Tout i> se laissera doucement anéantir au sein de l'Amour.

CHAPITRE VI

Suite de la réaction morale: Tartuffe, 1664-1669; Des Tartuffes réels. Pourquoi Tartuffe n est pas encore quiëtiste.

Le dévot pris en flagrant délit pai: le mondain, l'homme d'église excommunié par le comédien... Voilà le sens, la portée du Tartuffe^ I

La grande question morale, posée par Platon dans son Tartuffe athénien (FEuthyphron) : « Sans jxksikej peut-il y avoir de sainteté? » — cette question, si claire d'elle même, mais

* L'apparition du Tartuffe et la conquête de Flandre marquent l'apogée littéraire et politique du siècle de Louis XIV. La France, qui jusque-là représente le principe moderne, tourne ensuite contre ce principe, attaque la Hollande, et prépare ainsi de loin le mariage de la Hollande cl de TAigleterre, c'est-à-dire la grandeur de l'Angleterre et ta propre ruine»

VikCnW VORALB, TÀMTVm, i6(4-i66f. MB

si habilement obscurcie par les casuistes, elle fat remplacée dans son jour , Le théâtre raf* fermit la morale religieuse ^^ ébranlée dans l'Église.

L'auteur du Tartuffe a pris son sujet, non dans la société en général, mais sur un terrain plus étroit, dans la famille, au foyer, au saint des saints de la vie moderne. Ce comédien cet impie, était l'homme du monde qui avait le plus au cœur la religion de la famille, et la famille lui manqua. Tendre et mélancolique, il disait parfois sur lui-même, dans ses chagrins domestiques, un mot grave qui le caractérise : (J'aurois dû prévoir qu'une chose me rendoit peu propre à la société de famille, tmn austé^

* Ua e^rit fort, SaîntrÉTremond, écrit à an ami : c Je tiens de lire le Tartuffe,... Si je me sauve, je lui deVrai mon salut. La dcfo-tioQ est si raisonnable dans la bouche de Qéante, qu'elle me fait renoncer à toute ma philosophie ; et les faux dévots sont si bien dé« peints, que la honte de leur peinture les fera renoncer à Thypocrisie. ^inte piété, que vota aUlex apporter de bien au monde !% Lettm citée dans rédiUon de M. Aimé-Martin (4 837), t. III, p. 425.

* V. sa Vie,, par Grimarest, l'ingénieuse notice de M. Géoin (Mutarque irançais), et l'important travail de M. £. Noël» sur la biographie de Molière^ trouoée dam ses comédies même (sous presse).

146 POtmoUO! TAKTUPFE N'EST PAS }}] ^

Le Tartuffe, celle grande et sublime fresque 3 est d'un dessin très-simple. Plus nuancée, elle aurait été moins populaire. La re-sltietion me^itale^ et ladirection d'intention, deux choses dont toul le monde riait depuis les Provinciales, ont suffi à Molière. Il n'a pas osé mettre sur la scène le nouveau mysticisme^ trop peu connu encore ou trop dangereux.

Peut-être, s'il eût employé le jargon de Desmarests et de» premiers quiétistes, s'il eût mis dans la bouche de Tartuffe leurs tendresses mystiques, il lui serait arrivé ce qui advint pour le sonnet ridicule du Misanthrope, le parterre aurait admiré.

La veille de la première représentation du Tartuffe, Molière lut la pièce à Ninon, « et pour le payer en même monnaie, elle lui conta une aventure semblable qui lui étoit arrivée avec un scélérat de cette espèce, dont elle lui fit le portrait avec des couleurs si vives et si naturelles que, si la pièce n'eût pas été faite, il ne l'auroit jamais entreprise. »

Que pouvait-il donc manquer à ce chef-d'œuvre, à ce drame si profondément conçu, si puissamment exécuté? Rien sans doute que ce qui était exclu par la situation religieuse du

ENCORE QUIÉTISTE

temps et par les habitudes de notre théâtre.

Une chose, impossible à montrer dans un drame si court (et qui pourtant constitue le vrai procédé de Tartuffe), c'était le manège préparatoire, les longs circuits par lesquels il arrive, la patience dans la ruse, la lente fascination.

Tout est fort ici, mais un peu brusqué. Cet homme reçu par charité dans la maison, ce bas coquin, ce gloton qui mange comme six, ce maraud qui a l'oreille rouge, comment s'enhardit-il si vite, et vise-t-il si haut? La déclaration d'un tel homme à une telle dame, d'un gendre prétendu à sa future belle-mère, étonne à la lecture. A la scène, peut-être, on s'y prête mieux.

Elmire, quand l'homme de Dieu lui fait à brûle-pourpoint cet aveu surprenant, n'est nullement préparée à l'entendre. Un vrai Tartuffe eût mené bien autrement la chose ; humble et patient, il se fût lentement posé dans la maison. 11 aurait attendu le moment favorable. Si, par exemple, Elmire eût éprouvé les indiscretions, les légèretés des amants mondains dont parle Tartuffe, alors brisée de ces épreuves, énervée, faible et lasse, il l'eût abordée-, alors, peut-être se serait-elle laissée dire, dans le doux

148 DES TARTUFFES RÉELS.

jargon quiétiste , bien des choses qu'elle ne peut entendre au moment où la prend Molière.

M^{me} Bourignon , dans sa curieuse Vie qu'on devrait bien réimprimer^ raconte dans quel péril elle se trouva, par suite de sa confiance pour un saint de cette espèce. Je la laisse conter çlle même. 11 faut savoir seulement, avant tout, que la pieuse demoiselle, qui venait d'hériter, songeait à employer ce bien en œuvres pies, par exemple en dotations de couvents.

s Un jour, étant dans les rues de Lille^ je fis rencontre d'un homme que je n^o connoissois pas, lequel me dit en passant : Vous ne ferez point ce que vous voulez ; vous ferez ce que vous ne voulez pas. Deux jours après, le même homme vint chez moi, et me dit: Qu'avezvous pensé de moi? — Que vous étiez, répondis-je, ou un fol , ou un prophète. — Ni Tun , ni l'autre ; je suis un pauvre garçon d'un village près de Douai, je m'appelle Jean de Saint-Saulieu ; j^{ai} n'ai nulle étude que celle de la charité. J'ai vécu d'abord avec un ermite , et maintenant j'ai pour directeur mon curé, M. Roussel... J'enseigne à lire aux enfants pauvres...

La pliis belle charité que vous puissiez faire, c'est de recueillir les petites filles orphelines; il y en

DE\$ TARTUFFES RÉELS

a tant depuis les guerres ! Les couvents sont assez riches. — Il parla trois heures de suite avec beaucoup d'onction.

« Je m'informai de lui au curé, qui le dirigeoit, et qui m'assura que c'étoit un homme d'un zèle tout apostolique (Remarquons que le curé (jBoait essayé d'abord de gagner la riche héritière pour un sien neveu; le neveu ayam échoué y il poussait sa créature). Saint- Saulieu revenoit souvent et parloit divinement des choses spirituelles ; je ne comprenois pas comment un homme sans étude pouvoit parler d'une manière si élevée des divins mystères. Je le croyois vraiment inspiré du Saint-Esprit. Lui-même il disoit qu'il étoit mort à la nature. Il avoit été soldat, et il étoit revenu de la guerre aussi vierge qu'un enfant. A force d'abstinence, il avoit perdu le goût des aliments, des boissons, et ne savoit plus distinguer le vin de la bière ! Il passoit la meilleure partie du temps à genoux dans les églises. On le voyoit marcher, dans la rue, Fair modeste et les yeux baissés, sans rien regarder, et comme s'il eût été seul au monde. Il visitoit les pauvres, les malades, et donnoit tout ce qu'il avoit. L'hiver, voyoit-il un pauvre sans >^étement, il Tattiroit à l'écart, ôtoit son habit

ISO DES TARTUFFES RÉELS

et le lui donnoit... Mon cœur étoit dans la joie de voir qu'il y avoit encore de tels hommes au monde ; j'en remerciois Dieu, et je pensois avoir trouvé là* un autre moi-même... Des prêtres et autres personnes pieuses avoient la même confiance, ils alloient le consul ter^ et en recevoient de bons conseils.

a J'avois grande répugnance à sortir de ma solitude pour faire cet hospice d'enfants, que me conseilloit Saint-Saulieu. Mais il m'amena un marchand qui avoit commencé la même chose, et qui m'offrit une maison où il avoit déjà retiré quelques pauvres petites filles. J'y entcai en novembre 1653. Je nettoyai ces enfants qui étoient sales à faire horreur. J'eus bien du mal, n'ayant personne avec moi qui aimât le travail. Mais enfin, je fis une règle, m'y assujettis moi-même, mettant tout en commun et mangeant à la même table. Je me tenois solitaire, autant que jele pouvois; mais j'étois obligée de parler à toute sorte de personnes. Des religieux venoient, des dévotes, dont les entretiens ne meplaisoien t guère. . . Je fus deux ou trois fois malade à la mort.

« La maison où Saint-Saulieu onseignoit ayant été détruite, et lui renvoyé, il se relira chez le marchand dont j'ai parlé. Us me sollicitèrent

SES TALITUFFBS RAEELS. i5i

d'aider à Mre un hospice, comme le mien, pour les garçons. Pour en faire les premiers fonds, Saiot-Saulieu devoit prendre à ferme un bureau de la ville, qui valoit deux mille fraacs par au, et dent le revenu seroit pour cette fondation» Je me portai caution pour lui. 11 reçut un an, et dit alors qu'il falloit, avant de rien

commencer^ recevoir encore une année pour avoir de quoi meubler la maison. Gela faisoit quatre mille francs ; quand il en eut gagné six mille i il les garda, disant que c'étoit le fruit de son travail et qa'il l'avoit bien gagné.

«Je n'avpis pas attendu cela pour entrer en défiance. J'avois eu , au sujet de cet homme^ d'étranges vues intérieures. Je vis un jour uA loap noir qui se jouoit avec une petite brebis blanche. Un autre jour, je voyois le cœur de Saint-Saulieu , et un petit enfant Maure, avec couronne et sceptre d*or^ qui étoit assis dessus, comme si le Diable eût été le roi de don cœur. k ne lui cachai pas ces visions \ mais il s'emlK)rta, et dit que je devois me confesser de peu* sersi ihal du t>rochain , qu'il n'avoit garde d'être un loup tioir, qu'au contraire, à m'approchera iUevenoit tout blanc et chaste de plus en plus.

« Un jour pourtant, il me dit que noUs de-^

DES TARTUFFES RÉELS

vfions bien nous marier^ en gardant là tlrGINITC que dans cette union, nous pourrions faire plu de bien. À quoi je répondis qu'une telle uiiiiioi n'exigeoit point le mariage. Il me faisoit ce pendant do petites démonstrations d^amitié auxquelles d'abord je ne pris pas garde. Enfin ,i se découvrit tout à coup, dit qu'il m'aimoi éperdument, que depuis plusieurs années il avot étudié les livres spirituels pour mieux me gagner, que maintenant ayant eu tant d'accès auprès de moi, je devois être sa femme ou par amour, ou par force... Et il s'approcha pour me caresser. Je me mis fort en colère, et lui ordonnai de sortir... Alors il fondit en

larmes^ tomba à genoux, et me dit : « C'est le Diable qui m'a tenté, b Je fus assez bonne pour le croire, et lui donnai son pardon.

<K La chose n'en resta pas là, il recommençait toujours. Il me suivait partout , il entrait dans la maison, malgré mes filles. Il alla jus— qu'à me mettre un couteau sous la gorge pour m'obliger de céder... En même temps, il disait partout qu'il m'avait eue, «que j'étais sa femme de promesse. » Je m'en plaignis en vain à son confesseur, puis à la justice, qui me donna deux hommes de garde dans ma maison, et se

DES TARTUFFES RÉELS. I5S

mit à informer. Saint-Saulieu ne tarda pas à quitter Lille et partit pour Gand, où il trouva une de mes filles , fort dévote et qui passait pour un miroir de perfection ; il vécut avec elle, si bien qu'elle devint enceinte... Ce qui avait arrangé son affaire à Lille, c'est qu'il avait un frère chez les jésuites; ils employèrent leurs amis, et il en fut quitte pour payer les frais de justice y rétracter ses médisances et reconnaître que j'étais une fille de bien ^ »

Ceci eut lieu de 1653 à 1658, par conséquent peu d'années avant la représentation du Tartuffe de Molière, qui donna les trois premiers actes en 1664. Tout porte à croire que l'aventure n'était pas rare à cette époque. Tartuffe, Orgon, tous les personnages de cette pièce vraiment historique, ne sont point des êtres abstraits , de pures créations d'art, comme les héros de Corneille ou de Racine; ce sont des hommes réels et pris sur le vif.

Ce qui frappe dans le Tartuffe flamand de M^{'''} de Bourignon, c'est sa patience d'étudier et apprendre les mystiques pour en parler le

' Tai abrégé et fondu les deux récits de M^{"®} de Bourij[^]on. V. à Usmté du t, I de ses OEuTres (Amsterdam, 4686), p. 68-80[^]

eti 88-197.

TARTUFFE N'EST PAS

langage, c est la persévérance avec laquelle \ s'associa, plusieurs années durant, aux penséc| de la pieuse fille.

Si Molière n'eût pas été resserré dans un cadre si étroit, si son Tartuffe eût eu le temps d< mieux préparer ses approches , s'il eût pu (chose alors trop dangereuse sans doute) prendre le manteau de Desmarets et du quiétisme naissant, il aurait serré la place de plus près, avant d'être découvert- Il n'aurait pas, presque au début, fait à la personne qu'il s'agit de séduire l'aveu le moins séduisant, à savoir, qu'il est un fourbe. Il n'eût pas hasardé ce mot: m Si ce n'est que le ciel... » (acte iv, scène 5). Au lieu de démasquer brusquement cette laideur de corruption, il ne l'aurait découverte qu'en la fardant peu à peu. D'équivoque en équivoque, par une traduction adroite, il eût fait que la corruption semblât la perfection.. • Que sais-je? il lui serait arrivé peut-être, à la longue, ce qui est advenu à plusieurs, de n'avoir plus besoin d'être hypocrite, mais de finir par se donner le change, se tromper, se séduire, se croire un saint... C'est alors qu'au su-

prême degré il eût été Tartuffe, Tétant, non pour le monde seulement, mais pour Tartuffe lui-même, ayant

ENCORE ŪUIÉTISTE. iSS

parfaitement brouillé en lui toute lumière du bien, et se reposant dans le mal avec la sécurité d'une ignorance, voulue d'abord^ mais devenue naïve.

CHAPITRE VU

ApparitiôQ de Molinos, 4675. Son suoob h Rome. •— Qaiéiistes français. M"* Guyon; son direclenr. I49 7ofT(?nl9, la morl mystique. En retient-on?

Le Guide spirituel de Molinos parut à Rome en 1675. Préparé depuis vingt ans par diverses publications de même tendance, hautement approuvé par les inquisiteurs de Rome et d'Espagne, ce livre eut un succès unique en ce siècle; en douze anSj il fut traduit et réimprimé vingt fois ^.

11 ne faut pas s'étonner si ce guide vers lanéantissement, cette méthode pour mourir, fut

' C'est le témoignage que lui rend son enthousiaste admirateur l'arcbeTéque de Palerme (en tête de la trad. latine, 1687).

APPARITIOSf DE MOLINOS, 1675. |57

reçu si avidement; il y avait dès lors dans toute l'Europe y un grand sentiment de fatigue. Ce siècle, encore loin de sa fin, aspire déjà au repos, n y paraît à ses doctrines. Le Carte* sianisme qui

lui donna l'élan, devient inactif et contemplatif en Malebranche (1674). Spinoza dès 1670, a immobilisé Dieu, l'homme et le monde dans l'unité de la substance. En 1676, Hobbes donne sa théorie de fatalisme politique. Spinoza, Hobbes et Molinos, la mort en métaphysique, la mort en politique, en morale ! Quel lugubre chœur ! Ils s'accordent sans se connaître, sans s'entendre ; ils semblent se répondre d'un bout de l'Europe à l'autre !

La pauvre liberté humaine n'a que le choix du suicide, soit qu'au nord elle se laisse pousser par la logique aux abîmes de Spinoza, soit qu'au midi, gagnée à cette douce voix de Molière, elle s'endorme dans la maremme, pour ne pas se réveiller.

Le siècle est pourtant dans son éclat, dans tout son triomphe. Il faut du temps pour que ces pensées de découragement et de mort passent des théories dans les faits, et que la politique participe à cette langueur morale. Moment délicat, intéressant dans toute vie »

ISS MN SOCCÈS A ftOMi

entre l'effort de force croissante, et l'âge brillaient encore, où la force baisse, où la descente commence imperceptiblement. . . Au mois d'août, les arbres ont toutes leurs feuilles, mais bientôt elles se nuancent, plus d'une est pâle, elle doit l'être été splendide vous présentez le tout à l'été :

Déjà, depuis quelque temps, un vent tiède et fiévreux soufflait du midi, de l'Italie, de l'Espagne ; l'Italie était trop morte, trop avant dans le sépulcre, pour pouvoir même produire une doctrine de mort. Ce fut un Espagnol établi à Rome, dans la langueur italienne, qui donna cette théorie, et qui en tira la méthode pratique. Encore fallut-il que ses disciples Toblégéassent d'écrire et

de publier. Pendant vingt ans Molinos s'était contenté de semer à petit bruit sa doctrine dans Rome ; il la portait tout doucement de palais en palais. La théologie du repos allait merveilleusement à la ville des ca^ tacombes, à cette ville de silence où dès lors on n'entendait guère « qu'un petit bruissement de vers au sépulcre. »

Quand l'Espagnol vint à Rome, elle sortait à peine du pontificat féminin de M** Olympia. Lé Jesù lui-même dormait dans les mains délicates

LES ûnÉTtSTÉS FRANÇAIS. 1S9

de son général Oliva, parmi les vignes somptueuses, les fleurs exotiques, les lis elles roses. C'est à ces Romains assoupis, à cette noblesse oisive, à ces belles paresseuses qui vivent couchées et l'œil demi -clos, que vient vers le soir parler Holinos... Faut-il dire parlera Cette voix basse^ muette, pour ainsi dire, se confond pour eux, dans ce demi-sommeil, avec leur rêvé inlérieur.

Le quiétisme eut un tout autre caractère en France. Dans un pays vivant^ la théorie de mort moDtra de la vie. On employa infiniment d'ac* livilé à prouver qu'il ne fallait plus agir. Cela fit tort à la doctrine. Le bruit, la lumière lui nuisirent. Amie des ténèbres, la plante délicate voulait croître à Tombre. Sans parler du chimérique Desmarets, qui ne pouvait que rendre une opinion ridicule, Malaval parut entrevoir ^\Le, par la nouvelle doctrine, le christianisme était dépassé. Au sujet du mot de Jésus : Je suis k voie, il lui échappa une parole étonnante en ce siècle . a Puisqu'il est la voie, passons par lui; mais celui qui ^asse toujours ^ n'arme ja*

' Ifalaval, Pratique facile, 1670. La première partie arail èlè

i^à imprimée deux fois.

164) M"« tiUYON.

Nos quiétistes français, dans leurs lucides analyses, dans leurs riches et féconds développements firent connaître pour la première fois ce qu'on devinait à peine sous la forme obscure . que le quiétisme avait prudemment conservée dans les autres pays. Bien des choses, qui semblaient en germe, à peine ébauchées, apparurent chez M"" Guyon dans leur épanouissement; ce fut une lumière complète, un soleil en plein midi. La pureté singulière de cette femme la rendait intrépide dans l'exposition des idées les plus dangereuses. Pure d'intérêt, elle léfutaussi d'imagination. Elle n'eut jamais besoin de se représenter sous forme matérielle Tobjet de son pieux amour*. C'est ce qui élève son mysticisme bien au-dessus des grossières et sensuelles dévotionsdu Sacré-Cœur, commencées par la visitandine Marie Alacoque vers le même temps» M"" Guyon fut trop spirituelle pour donner figure à son Dieu , elle aima vraiment un esprit. De là, une confiance^ une hardiesse illimitée. Elle aborde bravement, sans se douter qu'elle est bWe, les pas les plus hasardeux; elle va en haut

* V. sa Vie écrite par elle-même (Cologne, 1720), t. I, p. 80: Mon oraison fut dès lors vide de toutes formes, espèces e\ images , -n) V. aussi la p. 83, contre les visions.

SON DIHEGTBUR. 161

et en bas, jusqu'aux lieux les plus évités; là où tout le monde s'effraye et s'arrête, elle va encore, semblable à la lumière qui éclaire toute chose, sans pouvoir jamais se souiller ellemême.

Ces hardiesses, innocentes dans une femme si pare, n'en eurent pas moins sur les faibles une dangereuse action. Son confesseur, le P. Lacombe, fit naufrage en cet abîme, s'y absorba, y périt. La personne et la doctrine Tataient troublé également. Tout ce que nous savons de ses rapports avec elle, trahit une étrange £ûblesse, qu'elle semble à peine, des hauteurs où elle planait , avoir daigné remarquer. Dès la première fois qu'il la vit, jeune alors, encore inariée, et soignant son vieux mari ^ il fut si vivement pris au cœur qu'il se trouva mal. Depuis, devenu son humble disciple, sous le nom de directeur, il la suivit partout dans sa vie aventureuse en France, en Savoie. Il ne la quittait d'an pas, « et n'eût pu dîner sans elle.)» 11 était parvenu à s'en faire faire un portrait. Arrêté, en même temps qu'elle, en 1687, il fut dix ans prisonnier dans les forts des Pyrénées. En 1698, on profita de son affaiblissement d'esprit pour lui faire écrire à M*** Guyon une lettre compro-

teettante ^' a Le pauvro homme» dit-elle en riant, est devenu fol. » Il l'était si bien que» peu de jours après^ il mourut à Ghàrenton.

Cette folie m'étonne peu quand je lis les 7V>r» rents de M*"^ Guyon, ce livre bizarre, charmant et terrible. Il faut que j'en dise un moU

Quand elle l'écrivit» elle se trouvait à An^ necy, au couvent des nouvelles converiiei. Elle avait laissé son bien à sa famille, et le petit ré^ venu qu'elle se réservait^ elle le donnait aussi à cette maison religieuse» où on là traitait fort mal. Cette femme délicate qui avait passé sa vie dans le luxe» était obligée de travailler des maini au delà de ses forces^ de blanchir et dé balàyeh Le P. Lacombe, alors à Rome, lui avait recom^ i mandé d'écrire ce qui

lui viendrait à l'esprit s « C'est pour obéir^ dit-elle » que je vais
commencer à écrire ce que je ne sais pas moi-même. » Elle
prend une rampe de papier, et en tête elle écrit ce mot : Les
Torrents.

Ainsi que les torrents des Alpes, les rivières, les fleuves,
les rivières et toutes les eaux qui en descendent » courent de
toute leur force à la mer, de même nos âmes, par un effet

^ V. la Correspondance de Bossuet^ la Relation de f hélipeux,
etc.

L'ES TÂCHES. 163

de leur peuplée spirituelle, ont hâte de se débarrasser et de se perdre
en Dieu. Cette comparaison des eaux vives n'est pas pour elle un
simple texte qui serve de point de départ; elle la suit, dans
presque tout le volume, avec une grâce toujours renaissante. Il
semble qu'à cet aimable bavardage doit pourtant lasser, à la
longue; mais point, on sent trop qu'une telle facilité n'est pas
celle de la langue, qu'elle a sa source dans le cœur. C'est évidem-
ment une femme ignorante ; elle n'a lu que limitation, la Philo-
thée de saint François, quelques contes, et Don Quichotte » Elle
ne sait rien du tout, et elle n'a pas vu grand'chose. Ces Torrents
même qu'elle décrit, elle ne les observe pas dans les Alpes où elle
est alors; elle les voit en elle-même; elle regarde la nature* dans
le miroir de son cœur.

On lit ce livre absolument comme au bord de la cascade on en-
tendrait, rêveur, le gazouillement des eaux. Elles tombent tou-
jours et toujours, avec douceur, avec charme, variant leur unifor-
mité de mille accidents de bruit, de lumière... De là, vous voyez
venir des eaux de toute sorte (images des âmes humaines), des

rivières qui se contentent de' gagner d'autres rivières, des fleuves qui se rendent à la mer.

LA MORT MYSTIQUE

mais lentement, de grands fleuves majestueux, tout chargés de voyageurs, de bateaux , de marchandises, et qui sont admirés, bénis pour les services qu'ils rendent (ces fleuves sont les âmes des saints et des grands docteurs). Il y a aussi des eaux plus pressées, plus rapides, qui ne sont bonnes à rien, où l'on n'ose navi* guer, qui courent et se précipitent , tant elles ont impatience de se rendre à la grande mer... Ces eaux-là ont de terribles chutes, et elles se salissent par fois . Parfois, elles disparaissent. .. Âh | pauvre torrent, qu'es-tu devenu?.. Il n'est pas perdu encore; il revient à la surface, mais pour se perdre de nouveau; il est bien loin d'arriver; il faut qu'auparavant il soit brisé sur les rochers, dispersé, comme anéanti...

Quand elle a mené son torrent à cette suprême chute, la comparaison des eaux vives lui fail défaut, elle la quitte; le torrent redevient une âme. Nulle image de la nature ne pouvait exprimer ce que cette âme va souffrir... Là commence un drame étrange, où il semble que personne n'ait osé s'aventurer jusque-là, celui de là mort mystique. On trouve bien dans les livres antérieurs un mot ici et là sur ce ténébreux sujet. Mais personne encore n'avait

,LA MORT MYSTIÛCS. I6K

creosé à ce point le tombeau, la fosse pro* fonde où l'âme va s^ensevelir. M*' Guyon met une sorte de complaisance , de per-

sévérance , j'allais dire d'acharnement , à fouiller toujours plus bas, à trouver, par delà toutes les idées funèbres, un trépas plus définitif, une mort plus morte encore.

n y a là bien des choses qu'on n'attendrait nullement d'une main de femme ; la passion , dans son entrainement, oublie les réserves^.. Cette isûe qui doit périr, l'amant divin lui ôte d'abord ses parures, les dons qui l'ornaient ; il lui arrache ses vêtements, c'est-à-dire les vertus dentelle s'était enveloppée... o bon te ! elle se voit nue et ne sait plus où se mettre !... Ce n'est pas assez encore, on lui ôte sa beauté ; horreur ! elle se voit laide. Effarouchée, vagabonde, elle court, elle se salit. Plus elle court vite à Dieu, « plus elle se souille aux endroits pleins de boue qu'il faut passer, p Pauvre, nue, laide et souillée, elle perd le goût de toute chose, l'entendement, la mémoire, la volonté; enfin, sous la volonté même, elle perd un je ne sais quoi «c qui est son fa« Yori B et qui lui tiendrait lieu de tout (l'idée qu'elle est enfant de Dieu)... C'est là proprement la mort j où elle doit arriver. Que personne,

m LA ffOfiT inrs7iotB.

ni directeur, ni mitre» ne soulage oeiUe-ci* h\xt (|u'ellei meure, il faut ([u'ellçi çoit misQ ^ terre, qu'oie la fo\iie et marche dessus, qu'el] se gâte, qu'elle pourns\$ie, qu'elle souffre 1'^ deur, la puanteur du cadavre, — jusqu'à ce qi^ la pourriture devепant cendre et pou^ière , j subsiste à peine rien qui rappelle que ràoq s|it été jamais

Ce qui fut l'âme, si ceh songe çnçore, do^ songer apparemment qu'il ne lui rest^ qu'à si ^pir immobile qu seiu de la terre. Mais voie] pourtant qu'elle ^ senti quelque ç^ose d^ surprenant I,.. Serait-ce que le soleil, par un^ fente du tombeau, aurait

dard^ quelque rayon?, j Pçur un petit moment peut-être?... ^on, Teffel dure, la morte se réchauffe , elle reprend queV que vigueur, une sorte de vie,, — Mais celles ci n'est plus sa vie propre, c'est /q vie enDieu. l^lk n'a plus rien à elle, ni volonté, ni désir. Qu'a-i t-elle k faire pour posséder ce qu'elle aime? Rieq, rien, et tpu-jours rien...— Pans cet étal, peut-^elle avoir des défauts? Si^ns doute, elle en a, elle les connaît, mais ne fait rien pour s'en dé-faire*; il faudrait pour cela qu elle revint,

M"»GuyoD,fe» Torrents (Opuscles, Cologne^ 1701),p.29f

LA Heur MYsfiomi m

oemma aotrç fbis, à s'occuper ^elle-même. < Ge MDtpetits-nuagesqu^elle doit laisser se dissiper. L'âme a maintenant Dieu pour Ame, il est dé-* sdrmaia son principe de vie, lui m un êi iden-

figue.

« Dans cet état, rien d'extraordinaire. Point de visions, de ré-vélations, d'extases, de ravissement. Tout cela n'est point dans cette voiot qoi est simple, pure et nue , n'y voyant rien qu'en Dieu, comme Dieu se voit, et par scs^eux. »

Le livre finit ainsi , après tant de choses im«* morales et dan-gereuses, dans une pureté singulière, dent la plupart des mys-tiques n^ont pas approché. Une douce renaissance, sans vision Di extase, une vue divinement nette et sereine devient le partage de Fâme qui aura traversé toas les degrés de la mort.

A entendre M**' Guyon , la vie brisée, souillée, détruite, se ré-veillera en Dieu. Celui qui a pasjé toutes les horreurs du sépulcre, qui de vivant s'est fait cadavre, qui a communiqué avec les vers, qui,

devenu pourriture, est tombé à l'état de cendre et de terre, celui-là pourra reprendre la vie et reflleurir au soleil !

Quoi de moins croyable ? de moins conforme à la nature ? Elle-même se trompe et nous

161 EN REYIENT-ONt

trompe par une équivoque. La vie qu'elle nous promet^ après ce trépas, ce n'est pas la nôtre; à notre personnalité éteinte* effacée, anéantie, une autre succédera, infinie, parfaite, je le veux bien , mais enGn qui n'est pas nous.

Je n'avais pas lu les Torrents, quand tout cela me fut pour la première fois représenté à l'esprit. Je montais le Saint-Gothard , et j'avançais à la rencontre de cette violente Reuss, qui descend la montagne d'une course si furieuse. Je m'associais malgré moi d'imagination au travail terrible par lequel elle perce sa route à travers les rocs qui la serrent , lui barrent le passage. J'étais effrayé de ses chutes, des efforts qu'elle semble faire, comme une pauvre âme en peine, pour se fuir, se cacher, ne plus se voir. Elle se tord , au Pont-du-Diable; et justement au point où elle tourne en se tordant, lancée d'une hauteur immense au fond de l'abîme, elle cesse un moment d'être rivière ; ce n'est qu'une tempête entre ciel et terre, une glaciale vapeur, un affreux vent de frimas, qui brouille la noire vallée... Montez plus haut, montez encore. Vous traversez une caverne, vous passez un roc creusé. Et voilà que le bruit cesse; c'en est fait de ce grand combat. Il y a

BN REVIENT-ON t 169

paix, a y a silence... Et la vie? recommence-t-elle? Après cette lutte de mort, trouvez-vous la renaissance?.. Pâle est la prairie,

plus de fleurs, Therbe est rare et pauvre. Rien d'animé qui remue, pas un oiseau au ciel, pas un insecte à terre. Vous revoyez le soleil, il est vrai^ mais sans rayon, sans chaleur.

CHAPITRE YIII

Fénélon , comme directeur. Son Quiétisme : Maximes dei saints t \ 697. Fénélon et W^ de la Maisonfort.

M"* Guyon n'était pas apparemment la personne extravagante et chimérique dont parlent ses ennemis, puisqu'on arrivait de Savoie à Paris, elle sut prendre et gagner tout d'abord l'homme le plus capable de faire goûter ses doctrines, un homme de génie, qui de plus avait infiniment d'esprit et d'adresse, et qui^ pardessus ces mérites, avait ce qui dispense au besoin de tout mérite, se trouvant à ce moment le directeur à la mode.

À cette nouvelle Chantai il fallait un saint François de Sales; elle le trouva dans Fénélon, moins serein; moins innocent, il est vrai>

FÉNÉLON. Mi

moins rayonnant d'enfance et de grâce seraphique, mais singulièrement noble et fin, subtil, éloquent, contenu, très-dévo, très-poliligne*.

Elle mit la main sur lui, le saisit, Tenleva sans difficulté* Ce grand et bel esprit, qui contenait toute chose, et toute contradiction, eût probablement flotté toujours, sans cette impulsion puissante qui le jeta d'un côté. Jusque-là il avait varié entre les opi-

nions diverses, entre les partis et les corps opposés, en sorte que chacun le revendiquait comme sien, et croyait l'avoir. Courtisan assidu de Bossuet dont il se disait le disciple et qu'il ne quittait d'un pas dans ses retraites de Meaux, il n'en était pas moins ami des Jésuites, et, entre les deux, il tenait encore étroitement Saint Sulpice. Dans sa théologie, inclinant tour à tour à la grâce, au libre arbitre, imbu des plus vieux mystiques et plein des pressentiments du dix-huitième siècle, il semble avoir eu, sous sa foi, des coins obscurs de scepticisme qu'il se gardait de son-

* V. le savant Tabaraud [Supplément à l'histoire de Bamsei^ <832), eirappréciation, très-fine, très-judicieuse, de deux excellents critiques, M. Monty (De M. le dm de Bourgogne)^ et M. Thomas [Une province sous Louis XJV).

172 FENELON,

der. Tous ces éléments divers, sans pouvoir se fondre, s'harmonisaient au dehors dans l'ondulation gracieuse du plus élégant , du plus bel esprit qui se rencontra jamais. Grec et chrétien, il rappelle à la fois les Pères, les philosophes et les romanciers de l'époque Alexandrine, et parfois, voilà tout à coup que le sophiste devient un prophète, et, dans un sermon » s'envole sur les ailes d'Isaïe.

Tout porte à croire, avec cela, que l'étonnant écrivain fut encore dans Fénélon la moindre partie; il fut directeur avant tout. Qui peut dire par quel enchantement il prenait, ravissait les âmes?... On Tentrevoit dans le charme infini de sa correspondance, toute mutilée qu'elle est ^; nulle autre n'a été plus cruellement émondée , purgée, obscurcie à dessein. Eh bien , dans ces fragments, dans ces restes épars , la séduction est toute-puis-

sante encore; outre la noblesse de forme, le tour vif et fin, ou le grand--seigneur se sent très-bien sous l'apôtre, il y a ce qui n'est qu'à lui, une délicatesse de femme qui n'exclut nullement la force, et, dans la subti-

^ Un évêque, alors inspecteur de l'Université, s'est Tante devant moi (et devant plusieurs personnes qui le témoigneraient au besoin), d'avoir brûlé des lettres de Fénélon.

COMME DIRECTEUR

lité même, je ne sais quoi de tendre et de pénétrant. Jeune, avant d'être précepteur de M. le duc de Bourgogne, il avait longtemps dirigé les lamelles converties. Là, il avait eu le loisir de bien élaguer les femmes, et d'acquérir cette parfaite connaissance de leur cœur que personne n'eut comme lui. L'intérêt passionné qu'elles prirent à sa fortune, les pleurs du petit troupeau, des duchesses de Chevreuse, de Beauvilliers, etc., quand il manqua l'archevêché de Paris, leur fidélité obstinée pour ce guide bien-aimé dans son exil de Cambrai qui dura jusqu'à la mort, tout cela suppléa assez les lettres perdues, et donne une étrange idée du tout-puissant magicien dont rien ne pouvait rompre l'invincible enchantement.

Introduire une spiritualité si raffinée, si haute, une telle prétention à la perfection suprême, dans ce monde convenu, cérémoniel de Versailles, et cela à une fin de règne où tout sem- Wait glacé, quelle entreprise téméraire! Il ne s'agissait pas de se laisser aller, comme M^{""} Guyon dans sa solitude des Alpes, aux torrents de l'amour divin. Il fallait mettre les apparences du bon sens, les

formes de la raison jusque dans la folie de l'amour , il fallait, comme

174 SON QUIÉTISME[^]

dît le comique ancien , délirer avec règle mesure. C'est ce qu'esçaya Fénelon dans h MapcimesdesSaintsMo\inoscoud2im-néy M"* Guyci emprisonnée àYincennes, Tinstruisaient assez il se prononça[^] mais prudemment, et garda dan la forme, tout en se décidant» un reste d'ic décision.

Néanmoins , avec toute son habileté , soi adresse et ses replis, s'il diffère des quiétisme absolus qu'il affecte de condamner, c'est moins pour le fonds de la doctrine que pour le degr< où il admet la doctrine. Il croit faire beaucoup] en disant que l'état de quiétude où l'âme perd l'activité, n'est pas un état perpétuelU passif. jimsi}BSSI[habituellement. En reconnaissant l'inaction comme supérieure à l'action, et comme l'état parfait, ne fait-il pas désirer que l'inaction soit perpétuelle?

Cette âme, habituellement passive, selon lui, se concentre en haut, laissant au-dessous d'elle la partie inférieure, dont les actes sont d'un trouble entièrement aveugle et involontaire. Ces actes étant toujours censés volontaires, il avoue que la partie supérieure en reste responsable. C'est donc elle qui les réglera? Nullement, elle est absorbée dans sa haute quiétude. Qui donc, à

MAXIMES DBS SAINTS, 1697. 175

son défaut, s'en mêle? qui empêche le désordre dans celle sphère d*en bas où Tâme ne descend plus? Il le dit expressément : Cest le directeur [^].

Que dans la théorie il modiGe Molinos, cela est moins important qu'il ne semble. Le côté spéculatif qui occupe tant Bossuet^ n'est pas le plus essentiel dans un point où la pratique est si directement intéressée. Ce qui est grave, c'est queFénélon, aussi bien que Molinos, après avoir posé un grand échafaudage de règles, n'a pas assez de ces règles; à chaque instant il appelle le secours du directeur. Il établit un système^ mais ce système ne peut aller seul, il y faut la main de l'homme. Cette inerte théorie exige de moment en moment le supplément d'une consultation spéciale, d'un expédient empirique. Le directeur est pour l'âme comme une âme supplémentaire, qui, pendant qu'elle dort sur la montagne, règle et conduit tout pour elle dans ce misérable monde d'en bas, qui n'est pas moins après tout que celui des réalités.

L'homme donc, et toujours l'homme ! C'est ee que vous trouvez au fond de leurs doctrines, eu les serrant et les pressant. Ce^tVuUima raiio

* Uaiimes des Saints, article 14 ; et 8, 20, 39, 4.

FÉNÉLON

de leurs systèmes. Leur théorie est telle, telle aussi leur vie.

Je laisse ces illustres adversaires , Fénélon et Bossuet, se battre pour les idées. J'aime mieux observer leur pratique. Là , je vois que la doctrine est peu, l'homme beaucoup. Quiétistes, anti-quiétistes, ils ne diffèrent pas essentiellement dans leur méthode d'envelopper l'âme , d'assoupir la volonté.

Sous le combat des théories, avant même qu'il ne commençât, il y en eut un , personnel, fort curieux à observer. L'enjeu du combat , si j'ose ainsi parler, la conquête spirituelle que se disputèrent les deux partis, fut une femme, une âme charmante, pleine d'élan et de jeunesse, de vivacité imprudente et de loyauté naïve * . C'était une nièce de M^{me} Guyon, une demoiselle qu'on appelait madame (elle était chanoinesse) de La Maisonfort. Cette demoiselle, noble et pauvre, maltraitée par une belle-mère et un père remarié, était tombée dans les froides et politiques mains de M^{me} de Maintenon. Soit

* Singulière destinée que celle de cette jeune fille, dont Racine essuie un jour les larmes (elle jouait Élise dans Esther), et que Fénelon et Bossuet ont fait tant pleurer ! V. M. de Nçailles, Saint-Cyr, p. 413(1843).

ET M^{me} DE LA MAISONFORT

vanité de fonder, soit comme moyen d'amuser UD vieax roi peu amusable , elle faisait alors Sainl-Cyr, pour les demoiselles nobles. Elle savait qae le roi était toujours sensible aux femmes , et ne lui laissait guère voir que des vieilles ou des enfants. Les pensionnaires de Saiût-Cyr, qui dans l'innocence de leurs jeux récréaient les yeux du vieillard , lui rappelaient ua autre âge , et lui offraient une douce et peu dangereuse occasion de galanterie paternelle.

M^{me} de Maintenon » qui dut^ comme on sait^ sa singulière fortune à une certaine harmonie décente des qualités médiocres, chercha quelque chose d'éminemment médiocre, si l'on peut par-

ler ainsi , pour gouverner cette maison. Elle ne pouvait trouver mieux que chez les Sulpiciens et les Lazaristes. Le sulpicien Godet, qu'elle prit pour son directeur et pour directeur de Saint-Cyr, était un cuistre de mérite ; c'est à peu près la définition qu'en donne Saint-Simon qui en fait cas. M^{****} de Maintenon vit en lui le prêtre sec et littéral qui pouvait la rassurer contre toute excentricité. Avec celui-là, on pouvait dormir tranquille; entre les deux hommes de génie qui influaient à Saint-Cyr, le janséniste

178 FÉNÉLON

Racine et le ^uiétiste Fénélon ^y elle préféra Godet.

On ne saurait pas cette histoire, qu'à voir seulement la maison de Saint-Cyr, on y reconnaîtrait sans peine le vrai domicile de l'ennui. L'âme de la fondatrice, cette âme de gouvernante, se sent là partout. On'bâille, rien qu'à régarder... Encore si ce bâtiment était triste; la tristesse elle-même est pour l'âme un aliment. Non y il n'est pas triste, et il n'en est pas plus gai ; il n'y a rien à en dire, nul caractère, nul style, rien qu'on puisse au moins blâmer. De quel âge est la chapelle ? Ni gothique, ni renaissance» pas même le style jésuite. Mais alors, il y a peut-être l'austérité janséniste ?... Cela n'est nullement austère... Qu'est-ce donc? H!en. Mais ce rien a une puissance d'ennui qu'on ne trouverait nulle part.

Après le premier moment , demi - dévot , demi-mondain,- des représentations d'Athalie et i'Esther, que les jeunes demoiselles avaient trop bien jouées, le pensionnat réformé devint une sorte de couvent. Au lieu de Racine, ce fut

^ Ou Racine, en tous parlant de jansénisme, tous y auroit entraînée ou M. de Cambrai, etc. Lettres de U^^ de Mainteno, II,

ET Mn« DE LA MAISONFORT. i 119

Fabbé Pellegrin et M^{me} de Maintenon qui firent des pièces pour Saint-Cyr ^ Les dames iastitu^ trices durent être des religieuses. Grand changementy qui déplut à Louis XIY lui-même^» et qui pouvait compromettre l'établissement nouveau. M^{me} de MaintenoD semble l'avoir senti, et elle chercha, pour pierre fondamentale de son édi^ fice^ une pierre vivante, hélas 1 une femme pleine de grâce et de vie... Ce fut la pauvre Maisonfort qu'on décida de voiler, de cloîtrer^ de sceller dans les fondations de Saint-Gyr.

Mais celle qui pouvait tout, ne pouvait cela» Vive, indépendante, comme était La Maisonfort^ touslesrois et toutes les reines y auraient échoué. Le cœur seul, touché habilement» pouvait l'a* mener où on voulait. M^{me} de Maintenon, qui tenait extrêmement à la chose, y fit des efforts qui surprennent quani on lit ses lettres. Gette personne si réservée sort ici de son caractère ; elle se confie, pour gagner la confiance, et ne craint pas d'avouer à la jeune fille qu'elle veut dégôûter du monde, qu'elle-même, dans la première

1 Proverbes inédits de M^{me} de Maintenon , 4 829. V. aussi 9e& Conversations (1 82S), et son Esprit de l'Institut des filles de Saint- Louis (1808).

* M. de NoaUes, Sainl-Cyr, p. 431.

FÉNÉLON

place du monde, m elle se meurt de tristesse et d'ennui. i>

Ce qui fut plus efficace, c'est qu'on employa près d'elle un nouveau directeur, le séduisant , le charmant, l'irrésistible. L'abbé de Fénélon était alors très-bien avec M^{""}^ de Maintenon; il dtnait tous les dimanches avec elle chez les duchesses de Beauvilliers et de Ghevreuse, seuls entre eux, sans domestiques, se servant eux-mêmes, pour ne pas être écoutés. L'attrait de cet homme unique fut grand pour La Maisonfort , et l'autorité lui ordonnait de sïiivte cet attrait : <i Voyez l'abbé de Fénélon , lui écrivait M^{""} de Maintenon, accoutumez-vous à vivre avec lui ^ . »

Aimable commandement, qu'elle ne suivit que trop bien, douce accoutumance... Avec un tel homme qui animait tout de son charme personnel, qui facilitait, simplifiait les choses les plus ardues, on ne marchait pas, on volait, entre ciel et terre, dans les tièdes régions de l'amour divin. Tant de séduction , de sainteté à la fois et de liberté... c'était trop pour le pauvre cœur I

Saint-Simon raconte par quels moyens d'es-

^ Lettre citée par PbélippeaaX| Relation du quiélisme, I, 43.

ET M»e DE LA MAISONFORT. jpg

pioDDage et de trahison Godet constata dans Saint-Cyr la présence du quiétisme. Il ne fallait pas tant d'adresse. La Maisonfort était assez parc pour être imprudente. Dans le bonheur de cette spiritualité nouvelle où elle entraît de toute son âme, elle en disait encore plus qu'on ne voulait lui faire dire.

Fénélon, tout suspect qu'il devenait alors, lui fut laissé toutefois, jusqu'à ce qu'elle eût fait le grand pas. On attendit qu'elle eût, sous cette influence, malgré ses réclamations et ses larmes, pris le voile, et laissé fermer derrière elle la fatale grille.

Deux assemblées eurent lieu à Saint-Cyr pour régler la destinée de la victime. Godet, assisté des lazaristes Thiberge et Brisaquier, décida qu'elle serait religieuse, et Fénélon, qui était de ce beau concile, n'y contredit pas. Elle-même a raconté que pendant la délibération, elle se relira devant le Saint-Sacrement, dans une étrange angoisse, qu'elle pensa mourir de douleur, et versa dans sa chambre toute la nuit un torrent de larmes. »

La délibération était de pure forme; M^{****} de Haintenon voulait, il ne restait qu'à obéir. Personne, à ce moment, ne dépendait d'elle

182 FÉKÉLON

plus que Fénélon. C'était la crise décisive pour le quiétisme. Il s'agissait de savoir si son docteur, son écrivain, son prophète, peu agréable au roi qui pourtant ne le connaissait pas bien encore, pourrait acquiescer dans l'Église, avant que la doctrine n'éclatât, la position d'un grand prélat; où tous les siens le poussaient. De là son dévouement illimité pour M^{****} de Maintenon, de là le sacrifice de la pauvre Maisonfort à cette volonté toute-puissante. Fénélon, qui connaissait parfaitement son peu de vocation, l'immola non pas sans doute à ses intérêts personnels^ mais à l'avancement de ses doctrines et à l'agrandissement de son parti.

Dès qu'elle fut voilée, cloîtrée sans retour, il s'éloigna peu à peu. Trop franche et trop imprudente, elle faisait tort à sa doctrine, déjà vivement attaquée. Il n'avait pas besoin d'amitiés si

compromettantes. Il lui fallait des appuis politiques. Il s'adressa aux jésuites m extrémis, prit , un confesseur jésuite-, ils avaient eu la pru-' dence d'en avoir des deux partis. |

Retomber de Fénélon à Godet, rentrer sous j sa direction sèche et dure, c'était plus que la nouvelle religieuse ne pouvait supporter. Un jour qu'il vint avec les petites couslutions, les

ET M«« DE LA MAISONFORT

petits règlements minutieux qu'il avait faits en commun avec M""* de Maintenon • La Maisonfort oe put se contenir, et devant lui, devant la toate-puissante fondatrice^ elle dit courageusement le mépris qu'elle en faisait. Peu après, une lettre de cachet la chassa durement de Saint-Cyr.

Contre tout ce monde hostile, ces Godet y ces Brisacier, elle avait fait une trop belle défense. Abandonnée de Fénélon • elle tâchait de rester fidèle à ses doctrines, et s'obstinait à garder ses livres. Il fallut qu'on appelât la grande puissance du temps, Bossuet, pour réduire la rebelle. Mais elle ne voulut recevoir ses avis qu'après avoir demandé à Fénélon si elle pouvait le faire. A cette dernière marque de confiance, il répond , j'ai regret de le dire, par une lettre sèche et triste *, où la jalousie ne perce que trop, et le regret de voir passer sous l'influence d'pn autre celle qu'il n'avait pas défendue.

^ EUe est tout entière dans Phélippeaux, T, 464 : « Ce n*e8l Hf v>e marque qu'on se porte bien , quand on a besoin d'un si grand ^raUt de médecins, P etc*i

CHAPITRE IX

Dossuet, comme directeur. Bossuet et la sœur Cornuau. Sa loyauté et son imprudence. Il est quiétiste en pratique. La direction devoti incline au quiétisme. Paralysie morale.

Rien n'éclaire mieux le caractère propre à la direction, que la correspondance du plus digne, du plus loyal directeur; je parle de Bossuet. L'expérience est décisive ; si les résultats sont mauvais , c'est la méthode et le système qu'il faudra accuser, nullement l'homme.

La grandeur du génie et la noblesse du caractère éloignaient naturellement Bossuet des petites passions du vulgaire des directeurs, des minuties, des jalousies, des tyrannies tracassières. Nous pouvons en croire une de ses pénitentes. Sans désapprouver, dit-elle, « les directeurs qui règlent jusqu'aux moindres pensées et affections, il ne pouvoit goûter cette pratique à l'égard des âmes qui aimoient Dieu, et qui étoient

BOSSUET, COMME DIRECTEUR. 185

un peu avancées dans la vie spirituelle ». Sa correspondance est digne, noble et sérieuse. Vous n'y trouverez point les tendresses trop caressantes de Saint-François de Sales, encore moins les raffinements, les subtilités passionnées de Fénelon. Moins austères que les lettres de Saint-Cyran, celles de Bossuet s'en rapprochent par la gravité. Elles ont souvent un grandiose oratoire qui ne va guère avec l'humble et médiocre personne à qui elles sont généralement adressées, mais qui a cet avantage de tenir à distance et d'exclure, dans le plus confiant tête-à-tête, les rapprochements trop intimes.

Si cette correspondance nous est parvenue plus entière que celle de Fénelon, nous le devons (du moins pour la partie la- plus curieuse) au culte qu'une pénitente de Bossuet , la bonne veuve Gornuau , conserva pour sa mémoire. Cette digne personne, en nous transmettant ces lettres , y a laissé religieusement nombre de détails assez humiliants pour elle. Elle a oublié sa vanité, et n'a songé qu'à la gloire de son père spirituel. En cela, son attachement l'a bien heureusement guidée ; elle a fait pour lui, peut-être, plus qu'aucun panégyriste. Ces nobles

I * OEOtres de Bossuet , Avertissement de la sœur Cornuau , XI 300(éd.LefebTreJ836).

186 BOSSIET •

lettres^ écrites pour ne jamais voir le jour, dans un secret si profond, sont dignes d'être exposées aux regards du monde.

I^ bonne veuve nous apprend que, quand elle était assez heureuse pour l'aller voir dans sa solitude de Meaux, il la recevait parfois dans « un lieu petit, très-froid, où il y avoit beaucoup de fumée ». C'est, selon toute apparence, le petit pavillon que Ton montre encore aujourd'hui au bout du jardin, sur l'ancien rempart de la ville qui forme la terrasse dii palais épiscopal. Au-dessus du cabinet qui fait le rez-de-chaussée, couchait, dans un petit grenier, le valet qui, de bon matin, éveillait Bossuet* Une sombre et étroite allée d'ifs et de houx mène au triste appartement, vieux arbres nains, rabougris, qui ont de plus en plus mêlé leurs bras nouveaux, leurs noires et piquantes feuilles. Les songes du passé y logent toujours ; vous y trouveriez encore toutes les épines de ces grandes polémiques, aujourd'hui si jloin de nous , les disputes de Jurieu et de Claude , et l'histoire hautaine des Variations , et le

mortel combat du Quiétisme , envenimé d'amitié trahie... Sur le sérieux jardin, aligné à la française , plane , dans sa majesté douce , la

ET LA SCEUR CORXUAU. IS?

tour de la cathédrale ; mais on ne la voit pas de la petite allée noire, ni du triste cabinet , lieu resserré, froid , ingrat d*aspect , qui, malgré le grand souvenir, rebute par la sécheresse , et rappelle que , sous ce beau génie , le meilleur prêtre du temps, il y eut un prêtre encore.

Il n^y avait guère qu'un point par où l'on pou- ^•ait toucher cet esprit dominateur, la docilité, Tobéissance. Celle de la bonne Cornuau dépassa tout ce qu'il pouvait attendre. Elle en montre infiniment, et Ton voit qu'elle en cache encore, de peur de déplaire. Elle s'ingénie , autant que le permet sa médiocrité naturelle, à suivre les goûts et les idées du grand homme. Il avait l'esprit de gouvernement ; elle l'eut aussi en petit. Elle se chargea des affaires de la communauté où elle vivait ; et en même temps elle terminait celles de sa famille. Elle attendit ainsi quinze ans, avant qu'il lui fût permis de se faire religieuse. Elle obtint enfin cette grâce, et se fit appclorlasœur deSaint-*fieWgn6, prenant ainsi,unpeu Wdiment peut-être, le nom même de Bossuet.

Ces soins positifs, où le sage directeur la retint longtemps, eurent pour elle l'excellent Eiffel de distraire et ralentir l'imagination. C'était une nature passionnée, honnête, mais un

BOSSUET

peu commune, qui malheureusement avait assez de sens pour s'avouer ce qu'elle était. Elle sait, et elle se dit , qu'elle n'est qu'une petite boiirgeoise, qu'elle n'a ni naissance, ni grand esprit, ni grâce, ni monde; elle n'a pas seulement vu Versailles I Gomment lutterait elle, près de lui, contre ses autres filles spirituelles, grandes dames, toujours brillantes dans leurs pénitences même et leurs abaissements volontaires?... Il semble que d'abord elle ait espéré de prendre sa revanche ailleurs, et de s'élever par-dessus ces mondaines par les voies mystiques. Elle s'avise, certain jour, d'^avoir des visions; elle en écrit une, d'assez pauvre imagination, que Bossuct n'encourage pas. Que faire? La nature lui a refusé les ailes, elle voit bien que décidément elle ne pourra pas voler. Du moins, elle n'a pas d'orgueil; elle n'essaie pas de cacher le triste état de son cœur; il lui échappe cet aveu humiliant : « Qu'elle crève de jalousie >>.

Ce qui touche, c'est que, l'aveu fait, la pauvre créature, très-douce et très-bonne, s'immole, et se fait garde-malade de celle dont elle était jalouse , et qui était alors atteinte d'un mal affreux. Elle la suit à Paris, elle s'enferme avec elle^ elle la soigne, elle l'aime ! pour la raison

ET LA SOEUR CORNUAK. |g9

peut-êtrequi tout à l'heure produisait l'effet tout coDtraire? parce qu'elle est aimée de Bossuel?

La Gornuau se trompe évidemment dans sa jalousie; c'est elle qui est préférée; nous le voyons aujourd'hui parla comparaison des diverses correspondances. A elle sont réservées toutes les in-

dulgence paternelle; pour elle seule il semble s'attendrir par moments, autant que le permet sa gravité ordinaire. Cet homme si occupé trouve du temps pour lui écrire près de deux cents lettres. Il est certainement plus ferme, plus austère, avec la grande dame dont elle est jalouse. Il devient bref, presque dur, pour celle-ci, quand il s'agit de répondre aux confidences un peu scabreuses qu'elle s'obstine à lui faire. Il ajourne sa réponse indéfiniment (« à mon grand loisir ») ; jusque-là il lui défend d'écrire sur de tels sujets, sinon « il lui lira ses lettres sans les lire seulement (24 novembre 1691) ». Il dit ailleurs très-noblement, sur ces choses délicates qui peuvent troubler l'imagination: « Qu'il falloit, quand on étoit obligé de parler de ces sortes de peines et de les entendre, ne tenir à la terre que du bout du pied. ».

Cette honnêteté parfaite, qui ne veut rien entendre au mal, le lui fait oublier parfois, {plus

LOYAUTE ET IMPRUDENCE DE BOSSUET

qu'il ne faudrait, et le rend peu circonspect. Rassuré aussi par son âge fort mûr alors, il se permet par moments des élans d'amour mystique indiscrets devant un témoin aussi passionné que la Cornuau. En présence d'une personne simple, soumise inférieure en tout sens • il se croit seul, et donnant l'essor au vivace instinct de poésie qu'il eut jusqu'en ses vieux jours, il n'hésite pas à se servir de la langue mystérieuse du Cantique des Cantiques. Quelquefois, c'est pour calmer sa pénitente, pour raffermir sa chasteté, qu'il emploie cette langue brûlante. Je n'ose

copier la lettre, innocente à coup sûr\ mais si imprudente, qu'il écrit de sa

1 On s'est donné le plaisir facile de réfuter tout ce que je n'ai pas dit. d'établir que Bossuet est un honnête homme, etc. Ehl qui a dit le contraire?... En même temps, comme on ne sait pas bien ce que c'est que le quiétisme (pas plus que la grâce et le libre arbitre), on cite, pour justifier Bossuet de quiétisme, un texte éminemment quiétiste : « Ne faites aucune/fort de tête, ni même de cœur, pour vous unir à votre Époux (26 oct. 1694). » — Ce que j'ai dit, ce que je répète, c'est que le plus loyal directeur du monde est encore très-dangereux; que son langage, dicté sans doute par une intention pure, n'en est pas moins propre à troubler la chair. Même, quand il blâme et défend, il le fait justement dans les termes les plus propres à réveiller ce qu'il défend ; je n'aime pas à regarder dans ces moments-là un si grand homme, un vieillard, qui a droit à nos respects par d'autres côtés. Si pourtant on veut absolument des preuves, qu'on lise (17 janvier 1692) : ((Quand la douce plaie de l'amour, etc. » — (4 juin 1695) : a Osez l'union avec le céleste Époux... Saisissez-vous de lui... Je vous permets les plus violents transports, etc.)) — (3 juillet 1695): « Jésus veut qu'on soit avec lui ; il veut jouir, il veut qu'on jouisse de lui , sa

IL EST QUIÉTISTE EN PRATIQUE

(L'empagne de Germigny (le 10 juillet 1693), et où il explique le sens de la parole de l'Épouse : « Soutenez-moi avec des fleurs parce que je languis d'amour. » Cette médecine qui veut guérir la passion par une passion plus forte est merveilleusement propre à

doubler le mal. Ce qui étonne bien plus que ces imprudences, c'est que vous trouvez fréquemment dans la correspondance intime de ce grand adversaire du quiétisme la plupart des sentiments et des maximes pratiques qu'on reprochait aux quiétistes. 11 développe à plaisir leur texte favori : *Expeclans expectavi*. L'Épouse ne doit pas s'empresser; elle doit « attendre en attendant ce que TÉpoux voudra faire ; si , en attendant , il caresse l'âme

sainte chair est le milieu de cette union et de cette chaste jouissance, etc.» — (44 mai 4695) : « C'est dans la sainte Eucharistie qu'on jouit virginalement du corps de l'Epoux, et qu'il s'approprie le nôtre, etc. s — (4 «»• juin 4 696) : « Baisuz en liberté ce cher petit frère qui tous les jours s'apetisse pour s'unir à nous, etc. d

Si TOUS voulez quelque chose de plus personnel, voyez la manière vraiment bien molledontil repousse les tendresses de cette noble religieuse dootil avait décliné les sensuelles conGdences : «A la vérité, j'e ne vou~ drois pas exciter ces tendresses de amir directement ; mais quand plies tiennent ou par elles-mêmes, ou à la suite d'autres dispositions, etc. Jene suis pas insensible^ Dieu merci, aune certaine correspon- (Ifinceàe sentiments, ou de goûts.. .Mais quoique je sente fortces cor- ^^spondances^eXc, Tout ce qu'on sent par rapport à moi, en vérité ne n'est rien de ce côté-là, et il ne faut pas craindre de me l'exposer, etc. 11 paraît que Tillastre pénitente s'effrayait de ses sentiments, et voul«j't prèiidre un directeur moins aimé : « Je vous défends d'adhérer à la tentation de quitter j ou de croire qu'on soit fatigué ou lassé (lirrolre conduite. » (26 déc. 1694).

LA DIRECTION DÉVOTE

et la pousse à le caresser, il faut livrer son cœur... Le moyen de l'union , c'est l'union même. Laisser faire l'Époux, c'est toute la correspondance de l'Épouse...

<c Jésus est admirable dans les chastes embrassements dont il honore son Épouse et la rend féconde ; toutes les vertus sont le fruit de ses chastes embrassements » (28 février 1693). — « Il doit suivre un changement dans la vie; mais sans que l'âme songe seulement à se changer elle-même. »

Celte lettre, toute quiétiste, est écrite le 30 mai (1696) ; et, huit jours après*, triste inconséquence ! il écrit ces paroles inhumaines, sur M"" Guyon : a On me paroît résolu de la renfermer loin d'ici dans un bon château, etc. »

Comment ne voit-il pas que, sur la question pratique, bien autrement importante que la théorie, il ne diffère en rien de ceux qu'il traite si mal? La direction, dans Bossuet, comme dans ses adversaires, c'est le développement des côtés inertes et passifs de noire nature : ^ Expeclans exp(clavi.

C'est pour moi un spectacle de les voir tous, du fond même du moyen âge, crier contre les mystiques et tomber au mysticisme. Il faut que la penle soit forte^ invincible. Au quatorzième

* OKu'.res de Bossuet , Xî, 380. el XTT, 53 (éd. 4836).

INXLINB AU QUIÉTISME. 195

et quinzième siècle, le profond Riisbrock, le grand Gerson imitent justement ceux qu'ils blement. Au dix-septième, lesquiétistes Bona, FénélonyLacombemême, le direcleurde M"" Guyon,

parlent sévèrement, durement des quiétistes absolus. Tous montrent l'abîme, tous y tombent.

Les personnes ne sont rien ici , il y a une fatalité logique. L'homme qui par son caractère et son génie est le plus loin des voies passives y celui qui dans ses écrits les condamne avec plus de force , Bossuet, dans sa pratique, y marche comme les autres.

Qu importe que Ton écrive contre la théorie da quiétisme? le quiétisme est bien moins un système qu'une méthode : méthode d'assoupissement et d'inertie que nous retrouvons toujours, sous une forme ou sous une autre, dans la direction dévote. Il ne sert de rien de conseiller l'activité comme Bossuet; delà permettre comme Fénélon , si , prévenant dans une âme tout exercice de l'activité, la tenant comme à la lisière, vous lui ôtez Thabitude, le goût, le pouvoir d'agir.

Qu'elle ait l'air d'agir encore , n'est-ce pas une illusion, si cette activité n'est pas la sienne, si c'est la vôtre, 6 Bossuet! Vous me montrez une personne qui va, marche; et je vois bien qu'elle

PARALYSIE MORALE

n'a cette apparence de mouvement que parce qu'elle vous porte en elle, comme principe d'action, comme cause et raison de vivre, de marcher, de remuer. Il y a toujours au total la même somme d'action ; seulement, dans ce dangereux rapport du directeur au dirigé, toute l'action passe au premier; seul il reste une force active, une volonté, une personne; le dirigé perdant peu à peu ce qui constitue la personne, que devient-il? une chose.

Lorsque Pascal, dans son dédain superbe pour la raison, nous engage à nous abêtir *, à plier en nous ce qu'il appelle Vautomate et la machine, il ne voit pas qu'il y aura seulement un échange déraison; la nôtre s* étant mis elle-même le mors et la bride, la raison d'un autre va monter dessus, la chevaucher, la mener comme elle voudra.

Si l'automate conserve du mouvement, comment le mènera-t-on? selon l'opinion ;?ro6a6/e; le probabilisme des jésuites règne dans la première moitié du siècle. Puis, le mouvement s'arrêtant, le siècle paralysé apprend des quiélistes que l'immobilité est la perfection même.

L'affaiblissement et l'impuissance des derniers temps de Louis XIV sont un peu dissimulés par un reste d'éclat littéraire. Us n'en sont

1 Montaigne aussi dit abêtir, mais non au profit de l'autorité. Autre sens, autre intention. V. Pascal, éd. Faugère, II, 468.

PARALYSIE MORALE

pas moins profonds. C'est la suite naturelle, Don-seulement des grands efforts qui amènent l'épuisement, ^^is aussi des théories d'abnégation, d'impersonnalité, de nullité systématique qui avaient toujours gagné dans ce siècle, A force de dire et redire qu'on ne peut bien marcher que soutenu par un autre, il se forma une génération qui ne marchait plus du tout, qui se vantait d'avoir oublié le mouvement et en faisait gloire. M"* Guyon, en parlant d'elle-même, exprime avec force dans une lettre à Bos-

suet ce qui était alors Tétat général : « Vous dites , monseigneur, qu'il n'y a que quatre ou cinq personnes qui soient dans cette difficulté de faire des actes , et je vous dis qu'il y en a plus décent mille... Lorsque vous m'avez dit de demander et désirer, je me suis trouvée comme un paralytique à qui l'on dit de marcher par^e qu'il adesjmibes; les efforts qu'il veut faire pour cela ne servent qu'à lui faire sentir son impuissance. L'on dit dans les règles ordinaires : Tout homme (juia des jambes, doU marcher. Je le crois, je le sais; cependant j'en ai, et je sens bien que je ne m'en puis servir *. »

^e LeWre du 40 février 4694, OEuvres de Bossuet, XI^e, 4 4 l«^eJ. I836). Ilapprocher les aveux si Irisles de la sœur du Mans, '^ei'I, XI, 558, 30 mars 4695, et ceux de Fénelon même, 8 no-Huil,re 1700, î, 572 (éd. Didot, 4838).

CHAPITRE X

Le Guide de Molinos ; rôle qu'y joue le directeur; austérité hypocrite; doctrine immorale. Molinos approuvé à Rome, 4675. Molinos condamné à Rome, 4687. Ses moeurs conformes à sa doctrine. Les Molinosistes esi)agnoU. La mère Agueda.

Pour celui qui ne peut plus remuer de luiujôme, pour le pauvre paralytique, le plus grand danger n'est point de rester sans action, mais de devenir le jouet d'une action qui n'est pas la sienne. Les théories qui parlent le plus d'immobilité, ne sont pas toujours désintéressées. Prenez garde, et prenez garde.

Le livre de Molinos, artificiel et réfléchi, a un caractère qui lui est tout à fait propre, et qui le distingue des livres naïfs, inspirés, des grands mystiques.

LE GUIDE DE MOLINOS. 197

Ceux-ci, tels que sainte Thérèse, recommandent souvent d'obéir, de ne pas s'en croire soi-même, de tout soumettre au directeur. Ils se donnent ainsi un guide, mais dans leur vigou* reux élan ils emportent le guide avec eux. Ils croient le suivre, ils le mènent. Le directeur n'a près d'eux nulle autre chose à faire qu'à sanctionner leur inspiration*.

L'originalité du livre de Molinos est toute contraire. Là, expirent vraiment l'activité intérieure ; nulle action qu'étrangère. Le directeur est le pivot de tout le livre, il revient à chaque instant, et là même où il disparaît, on sent bien qu'il est derrière. C'est le guide, ou plutôt le soutien, sans lequel cette âme impotente ne pourrait faire un seul pas. C'est le médecin toujours présent qui décide si la malade peut goûter ceci ou cela...Malade? Oui, et bien malade, puisqu'il faut

I M* « Guy on elle-même, qui a développé plus qu'aucun mystique la théorie de la mort, est morte de bouche, toujours vive de fîror. Jusque dans cet océan «où le pauvre torrent est perdu», il conserve sa vie propre, et la douceur de ses eaux ; tant sa force est grande, son élan puissant, si haut le mont d'où il tombe! Le Rhône perce tout son lac, cette énorme masse d'eaux sans fond, et c'est le Rhône en sortant... De loin en loin, on entend nommer le directeur, dans tout cela. Mais qui dirige un tel élan ? Le pauvre P. Lacombe, on le sait, n'y put gouverner sa barque; ce torrent où il flottait, remporta ; il devint fol.

LE GUIDE DE MOLINOS

atout instant qu'un autre pense, sente, agisse pour elle, en un mot vive à sa place. . Pour elle, peut-on dire qu'elle vive ? N'est-ce pas là la vraie mort? Les grands mystiques cherchaient la mort et ne pouvaient la trouver; leur activité vivante persistait dans le sépulcre; mourir, seul à seul, en Dieu, y mourir de sa volonté, par son énergie, ce n'est pas mourir tout à fait. Mais laisser, de lâcheté, s'en aller son âme dans le tourbillon d'une autre âme, subir dans un demi-sommeil l'étrange transformation où votre personnalité est absorbée dans la sienne, c'est bien la vraie mort morale. Il n'en faut pas chercher d'autre.

« Agir, c'est le fait du novice ; pâtir, c'est déjà profiter; mourir, c'est la perfection... -r- Avançons dans les ténèbres et nous avançons bien ; le cheval qui tourne, les yeux bandés, n'en moud que mieux le froment. — Ne pensons pas, ne lisons point. Un mattre pratique nous dira mieux que tous les livres ce qu'il faut faire au moment... Grande sécurité, d'avoir un guide d'expérience, qui' nous gouverne et nous enseigne, selon sa lumière actuelle, et nous empêche d'être trompés par le démon ou par notre propre sens[^]. »

* Molinos, Guida épirituale (Venetia, 4685), p. 86, \6\ et passim, Irad. latine (Lipsis, 4687).

ROLE ÛITY iOm LE DIRSaEUR. Id9

HoUnos, en nous menant doucement par ce chemin , me paraît savoir très*bien où il mène. J'en juge par les précautions infinies qu'il prend pour nous rassurer; par l'affiche qu'il met par-

tout, d'humilité^ d'austérité, d'excèsif scrupule, de prudence exagérée par delà toute prudence. Les saints ne sont pas si sages.

Dans une bien humble préface, il croit que ce petit livre, sans ornement, sans style, sans protecteur, ne peut avoir de succès ; « il sera critiqué sans doute, tous le trouveront insipide... » Plus humblement encore, à la dernière page, \\ prosterne l'ouvrage, et le soumet à la correction de la Sainte Église Romaine^.

Il fait entendre que le vrai directeur ne dirige que malgré lui. « C'est un homme qui voudrait être dispensé du soin des âmes, qui soupire, halète, après la solitude. — Il est surtout bien loin de rechercher la direction des femmes ; elles sont généralement trop peu préparées. — Il faut qu'il prenne bien garde d'appeler sa pénitente : Ma fille; c'est un mot trop tendre; Dieu en

* Le Guide de Molinos, ce livre si célèbre n'est pas très-original. On y trouve peu de choses qui ne soient supérieures dans les autres qu'acétistes. Lire pourtant son éloge enthousiaste du néant^ du n'en, on voit Bossuet a traduit quelques passages, au livre III de l'Instruction SttT les érudits d'oraison.

200 AUSTÉRITÉ И ПОЧТИТЕ.

est jaloux. — L'amour de soi, la passion^ ci montre à sept têtes^ prend quelquefois la figure de la reconnaissance, de l'affection filiale pour le confesseur. — Il n'ira pas visiter ses pénitentes chez elles, pas même en cas de maladie, à moins qu'il ne soit appelé'^. »

Voilà une sévérité étonnante, des précautions excessives, inconnues jusqu'à Molinos ! Quel saint homme est donc celui-ci !... Il est vrai que, si le directeur ne doit pas de lui-même visiter

cette malade, il le peut si elle rappelle.. i Je réponds qu'elle l'appellera. Avec une tell^ direction , n'est-elle pas toujours malade, em^ barrassée, craintive , impuissante à rien fair^ d'elle-même; elle le souhaite à toute heures Tout mouvement qui ne vient de lui , pourrai! bien venir du diable ; la fibre même du remords^ qui parfois remue en elle, ne serait-ce pas un fil que le diable tire
* ? . . i

Dès qu'il est près d'elle, au contraire, quelle tranquillité ! Gomme il la calme d'un mot ! comme il résout tous ses scrupules !... Elle est bien récompensco de n'avoir rien fait d'ellemême, d'avoir attendu , d'avoir obéi , d'obéir

* Le Guide^ liv. II, c. 6.

Mbidem, c. n.

DOCTRINE IMMORALE

toujours... Elle sent bien maintenant que Vo* biissanee vaut mieux que toute vertu.

Eh bien ! qu'elle soit discrète, on la conduira plas loin... « Il ne faut pas, si elle pècho^ qu'elle s'inquiète du péché. S'en tourmenter, ce serait signe qu'on garde un levain d'orgaail... C'est le diable, qui, pour nous arrêter dans la voie spirituelle, nous ocupe ainsi de nos cbutes. Ne serait-il pas stupide, à celui qui court, de s'arrêter quand il tombe, pour pleurer comme un enfant, au lieu do poursuivre sa course?... Ces chutes ont l'excellent effet de nous préserver de l'orgueil qui est la plus grande chute. Dieu fait des vertus de nos vices, et ces vices même par lesquels

le diable croyait nous jeter dans l'abtme, der tienneiU une échelle pour monter au ciel ^ . »

Cette doctrine fut bien accueillie. Molinos avait eu l'adresse de publier en même temps un autre livre qui pouvait servir de passe-port à ce- WiKîi, un traité de la Communion quotidienne, dirigé contre les jansénistes et le grand livre d'Arnaud. Le Guide spirituel fut examiné avec la faveur que Rome pouvait accorder à l'ennemi

* Scala pcr salire al cielo. Guida, p. 138, lib. II, c. 48.

902 MOLINOS AmiOUVÉ A HOME, 167S.

de ses ennemis. Il n'y eut guère d'ordre religieux qui ne l'approuvât. L'inquisition romaine lui donna trois approbations par trois de ses membres, un jésuite, un carme et le général des franciscains. L'inquisition espagnole l'approuva deux fois, par l'examineur général de Tordre des capucins, et par un trinitaire, l'archevêque de Reggio. En lête, on lisait un éloge enthousiaste, exalté, de Molinos, par l'archevêque de Palerme.

Les quiétistes devaient être alors bien férils à Rome, puisque l'un d'eux, le cardinal Bona (protecteur de Malaval), fut au moment de devenir pape.

Les choses tournèrent au rebours, cofitre toute attente. La grande tempête gallicane de 1682, qui pendant près de dix ans interrompit les rapports de la France et du Saint-Siège et montra combien aisément on peut se passer de Rome, obligea Je pape à relever la dignité morale du pontificat par des actes de sévérité. Le coup tomba spécialement sur les jésuites et sur leurs amis. Innocent XI porta une condamnation solennelle sur lescasuistes,

condamnation tardive sur des gens tués depuis vingt ans par Pascal. Le quiétisme ne Tétait pas ; les francis-

MOLINOS CONDAMNÉ À ROME, 1687. 203

cains et les jésuites l'avaient pris à cœur ; donc, les dominicains lui étaient contraires. Molinos, dans son Manuel, avait fort réduit les mérites de saint Dominique, et prétendu que saint Thovm mourant avoua qu'il n'avait jusque-là écrit rien de bon. KxiSsly de tous les grands ordres, celui des dominicains est le seul dont l'approbation manque au Guide de Molinos.

Le livre et l'auteur, examinés sous cette nouvelle influence, parurent horriblement coupables. L'inquisition de Rome, sans s'arrêter aux approbations accordées douze ans auparavant par ses examinateurs, condamna le Guide, eU de plus, quelques propositions qui ne s'y trouvent pas, mais que Ton tira des interrogatoires de Molinos, ou de son enseignement. Celle-ci n'est pas la moins curieuse : a Dieu , pour nous humilier, permet, en certaines âmes parfaites, qae le diable leur fasse commettre (bien éveillées et dans leur état lucide) certains actes charnels, et qu'il leur remue les mains et autres membres, contre leur volonté. En ce cas, et autres, qui sans cela seraient coupables, il n'y a fds péché, parce qu'il n'y a pas consentement... Le cas peut arriver que ces mouvements violents qui poussent aux actes charnels, se rencontrent

SES MOEURS

en deux personnes, un homme et une femme, au même moment[^]. »

Ce cas s'était rencontré pour Molinos lui-même, beaucoup trop souvent. Il fit amende honorable» sliumilia pour ses mœurs, et ne défendit pas sa doctrine, ce qui le sauva. Les inquisiteurs, qui d'abord l'avaient ajJprouvé, devaient être eux-mêmes embarrassés de ce procès. 11 fut traité avec douceur, et seulement emprisonné, tandis que deux de ses disciples, qui n'avaient fait qu'appliquer fidèlement sa doctrine, furent, sans pitié, brûlés vifs. L'un était un curé de Dijon , Tautre un prêtre de Tudela en Navarre.

Gomment s'étonner si une telle théorie eut ces résultats dans les mœurs? qu'elle ne les eût point amenés, ce serait bien plus étonnant. Au reste, ils ne dérivent pas exclusivement du Molinisme, doctrine imprudente et trop claire, qu'on se garde bien de professer. Us sortent naturellement, ces résultats moraux, de toute direction pratique qui endort la volonté, qui ôte à l'a personne ce gardien naturel, et l'expose, ainsi gisante, à l'arbitraire de celui qui veille

[^] Articles condamnés, p. 44 et 42, en tête de la trad. btiue (Lipsiae, 4 687).

CONFORMES A SA DOCTRINE

au chevet... L'histoire que le moyen âge raconte plus d'une fois, et que les casuistes examinent si froidement [^] le viol d'une per-

sonne fflorte^ se retrouve ici. La mort de la volonté laisse ia per-
sonne sans défense autant que la mort physique.

L'archevêque de Palerme, dans son éloge pindarique du Guide spirituel ^ dît que ce livre admirable convient très-spécialement à la direction des religieuses. L'avis fut enten^du et mis à profit^ surtout en Espagne. De cejnotdeMolinos, «que les péchés étant une occasion d'humilité, servent d'échelle pour monter au ciel, » les Molinosistes tirèrent cette conséquence : Plus on pêche, et plus on monte.

Il y avait, aux carmélites de Lerma, une béate, tenae pour sainte, la mère Âgueda. On allait la voir de tous les pays voisins pour lui faire guérir les malades. Un couvent fut fondé au lieu qui avait eu le bonheur de lui donner la naissance. On y révérait, à l'église, son portrait placé dans le chœur. Là, elle guérissait ceux qui lui étaient amenés, en leur appliquant certaines pierres miraculeuses qu'elle évacuait, disait-on, avec des douleurs semblables à cellesderenfantement.Ce

miracle dura vingt années. A la longue, le bruit

206 LES MOLINOSISTÈS ESPAGNOLS.

se répandit que ces enfantements n'étaient que trop réels et qu'elle accouchait en effet. L'inquisition de Logroño ayant fait descente au couvent, arrêta la mère Agueda, et interrogea les autres religieuses, entre autres, la jeune nièce de la béate, dona Vincenta. Celle-ci avoua sans détour le commerce que sa tante, elle-même et les autres, avaient avec le provincial des Carmes, le prieur de Lerma et autres religieux du premier rang. La sainte avait accouché cinq fois, et s^nièce montra le lieu où les enfants

étaient tués et enterrés au moment de leur naissance. On retrouvait les ossements*.

Ce qui n'est pas moins horrible, c'est que la jeune religieuse, cloîtrée dès l'âge de neuf ans, soumise enfant, par sa tante, à cette vie étrange, n'ayant eu aucune autre lumière, croyait fermement que c'était là la vie dévote, la perfection, la sainteté, et marchait en cette voie en toute sécurité, sur la foi de ses confesseurs.

Le grand docteur de ces religieuses était le provincial des Carmes, Jean de la Vega. Il avait

* Lorsque le Moine de Leiris parut en 1796, on ne s'attendait guère à voir le terrible roman dépassé par une histoire réelle. Celle-ci a été trouvée dans les registres de l'Inquisition par Llorente - *Vde iatrad.fr.*, 1818, p. 30—32).

LA MÈRE ÀGÜEDA. 207

écrit la vie de la béate ; il lui arrangeait ses miracles ; c'est lui qui avait eu l'adresse d'en faire une sainte fêtée et glorifiée, toute vivante qu'elle était. Lui-même, il était presque un saint dans l'opinion du peuple. Les moines disaient parlottant, depuis le bienheureux Jean de la Croix, il n'y avait pas eu, en Espagne, un homme si austère, si pénitent que celui-ci. Selon l'usage de désigner les docteurs illustres par un surnom (l'Angélique, le Séraphique, etc.), on l'appelait V Extatique. Plus fort que la béate, il résista à la question, tandis qu'elle y mourut ; il n'avoua rien, sauf d'avoir reçu l'argent de onze mille huit cents messes qu'il n'avait pas dites, et il en fut quitte pour être envoyé au couvent de Duruelo.

CHAPITRE XI

Plus de Systèmes; un emblème. Le sang. Le sexe; l'Immaculée. Le Sacré Cœur. Marie Alacnque. Équivoque du Sacré Cœur. Le dix-septième siècle est le siècle de l'équivoque. Politique chimérique des jésuites. Le P. la Colombière et Marie Alacoque, 1675. L'Angleterre, conspiration papiste. Premier autel du Sacré Cœur, 1685. Iluine des gallicans, 1693 ; des quiétistes, 1698; de Port-Royal, 1709. La théologie anéantie au dix-huitième siècle. Matérialité du Sacré Cœur. L'arl jcsu'tf.

Le quiétisme, tant accusé d'obscurité, n'avait été que trop clair. Il érigeait en système et posait avec franchise comme suprême perfection Tétat d'immobilité et d'impuissance où l'âme parvient à la longue quand elle abdique son activité.

N'était-ce pas simplicité que de formuler si bien cette doctrine d'assoupissement, de donner à grand bruit une théorie du sommeil? Eh!

PLUS DE SYSTÈMES; tN EMBLÈME. 209

ne parlez pas si haut^ si vous voulez qu'on s'endorme... Voilà ce que sentirent d'instinct les théologiens hommes d'affaires, qui se souciaient peu de théologie et voulaient des résultats.

Il faut rendre aux jésuites celte justice d'avouer qu'ils étaient au fond assez désintéressés d'opinions spéculatives. On a vu qu'après Pascal, ils écrivirent eux-uiêraes contre leur casuistique. Depuis, ils avaient essayé du quiélisme; un moment , ils laissèrent croire à FcDélon qu'ils le soutiendraient. Mais, dès que liOuis XIV se fut prononcé, « ils firent le plongeon* », prêchèrent

contre leur ami, et découvrirent quarante erreurs dans les Maximes des

UÀtUS.

Il ne leur avait jamais rien réussi de faire les théologiens. Le silence leur allait mieux que tous les systèmes. Ils l'avaient fait imposer par le pape aux dominicains dès le commencement du siècle, puis aux jansénistes. Depuis, leurs affaires allaient mieux. Ce fut justement à l'époque où ils n'écrivaient plus, qu'ils obtinrent du roi malade la feuille des bénéfices (1687), et devinrent ainsi, au grand étonnement des

^ Bossuet, lettre (13 mars 4 697. OEuvres (éd. 1836), XU. 85

MO LE SANG

gallicans, qui se croyaient vainqueurs, les rois du clergé de France.

Plus d'idées, plus de systèmes. On en était las. Dès longtemps, nous avons signalé la fatigue qui gagnait. Il y a d'ailleurs, il faut le dire, dans les longues vies (quelles qu'elles soient) d'hommes, d'états, de religions, il y a un âge, où ayant couru de projet en projet et de rêve en rêve, on hait toute idée. Dans ces moments profondément matériels, on ne veut rien qui ne se touche. Devenir-on positif? non. Mais on ne retourne pas davantage aux poétiques symboles que la jeunesse adora. Le vieil enfant radoteur se fait plutôt quelque fétiche, quelque dieu palpable, maniable; plus il est grossier, plus il réussit-

Ceci explique le prodigieux succès avec lequel les jésuites répandirent et firent accepter, dans ce temps de lassitude, un nouvel objet de culte, très-charnel, très-matériel, le cœur de Jésus, montré par sa plaie dans sa poitrine entr'ouverte, ou arraché et sanglant.

Il en avait été à peu près de même dans la décrépitude du paganisme. La religion s'était réfugié dans le taurobole, dans la sanglante expiation mithriaque, le culte du sang.

LE SANG. 2Ji

A la grande fête du Sacré Cœur que les jésuites donoèrent, au dernier siècle, dans le Colysée de Rome, ils frappèrent une médaille, avec cette devise digne de la solennité : « Il &'est donné à manger au peuple, dans l'amphithéâtre de Titus ' . o

Pour tout système, un emblème ^un signe muet. . . Quel avantage pour les amis de l'obscurité et de Téquivoque ! Nulle équivoque de langage ne peut valoir, pour Tindécision et l'embrouillement d'idées, un objet matériel qui prête à mille sens... Les vieux symboles chrétiens, tant expliqués, tant traduits, présentent à Tesprit, dès qu'on les voit, une signification trop claire. Ce sont des symboles austères de mort, de mortification. Le nouveau était plus obscur. Cet emblème, il est vrai, sanglant, mais charnel et passionné, parle de mort bien moins que de vie. Le cœur palpite, le sang fume, et c'est un homme vivant qui, de ses mains montrant sa plaie, vous fait signe de venir sonder ce sein entr'ouvert.

Le cœur ! ce mot seul a toujours été puissant; organe des affections, le cœur les exprime

» En 1774. Des Sacrés Cœurs {par Tabaraud), p. 82.

^ii LE SEXE; LIMMACILÉE.

à sa manière, gonflé, soulevé de soupirs. La vi<5 du cœur, forte et confuse, comprend, mêle tous les amours. Un tel mot se prête à merveille au langage à double entente.

Qui le comprend le mieux ? Les femmes : chez elles la vie du cœur est tout. Cet organe, passage du sang, et fortement influencé par les révolutions du sang, n'est pas moins dominant dans la femme que le sexe même.

Le cœur est la grande dévotion moderne de* puis bientôt deux cents ans, et le sexe, une question bizarre qui se rapporte au sexe, a été pendant deux cents ans la pensée du moyen âge.

Chose étrange! dans cetteépoque spirilualiste, une longue discussion, publique, solennelle, européenne, eut lieu, et dans les écoles, et dans les églises, en chaire, sur un sujet anatomique dont ou n'oserait parler aujourd'hui qu'à l'École de médecine ! Quel sujet ? La conception *... Qu'on se représente tous ces moines, gens voués au célibat, dominicains, franciscains, creusant hardiment cette question , l'enseignant à tous, prêchant Tanatomie ^ aux enfants, aux petites filles,

• V. entre autres livres, celui de Gravois , De orlu et pn)gressu cullûs Tmmaculali conceptûs, 4764, in-4*.

* Avec les plus oboquents détails, que personne ne peulreprodu:n».

LE SACRÉ COEUR. 2i5

les occupant de leur sexe ^ de son plus secret mystère.

Le cœur, organe plus noble^ avait l'avantage de fournir une foule d'expressions d'un sens doateux, mais décentes, toute une langue de lendresses équivoques qui ne faisaient poiijt rougir, et facilitaient le manège de la galanterie dévôte.

Dès le commencement du dîx-seplième siècle, les directeurs, confesseurs, trouvent dans le Sacré Cœur un texte commode. Mais les femmes le prennent tout autrement au sérieux; elles s^exallent , se passionnent; elles ont des visions. La Vierge apparaît à une paysanne de Normandie, et lui ordonne d'adorer le cœur de Marie *. Les visitandines s'intitulaient filles du Cœur de Jésus; Jésus ne manque pas d'apparaître à une visilandine, M"* Marie Alacoque, et lui montre son cœur, sa plaie.

C'était une forte fille, très-sanguine, qu'on était obligé de saigner sans cesse. Elle était en-

< Endes, frère de Mézerai , fondateur des Eudistes, écrivit la.-vie d»" allé paysanne, et fut le véritable fondateur du nouveau culte. L« jésuites reprirent la chose et en tirèrent profit (V. Tabaraud. 1» ^H). J'ai cherché inutilement Touvrage manuscrit d'Eudes dans touics les bibliothèques. On l'aura fait disparaître.

214 MARIE ÀLACOÛUC.

tfée à vingt-trois ans- au couvent*, avec des passions entières; son enfance n'avait pas été misérablement étiolée , comme il arrive à celles qu'on enferme de bonne heure. Sa dévotion fut tout d'abord un violent amour, qui voulut souffrir pour l'objet aimé. Ayant ouï dire que Ji"* de Chantai s'était imprimé sur le cœur, avec un fer chaud, le nom de Jésus, elle en fit autant. L'Amant n'y fut pas insensible, et dès lors la visita. Ce fut à la connaissance et sous la direction d'une supérieure habile, que Marie Alacoque eut

ces rapports intimes avec le divin Époux. Elle célébra ses épousailles avec lui; un contrat régulier fut dressé par la supérieure, et Marie Alacoque signa de son sang. Un jour qu'elle avait, dit son biographe, nettoyé de sa langue les vomissements d'un malade, Jésus fut si satisfait qu'il lui permit de coller sa bouche à l'une de ses divines plaies *.

Il n'y avait là rien à voir pour la théologie. C'était une affaire de physiologie et de médecine. M^{re} Alacoque était une fille. d'un tempérament ardent, qu'exaltait le célibat. Elle n'é-

^ Elle y avait été mise à huit ans ; mais elle y tomba malade, et elle ensortit à dix. Languet, p. 7, 9, 36.

* Nulle légende plus soigneusement recueillie. V.' Longuet , Galiœet, etc.

ÉQUIVOQUE DU SACRÉ COEUR. 215

taut nullement mystique, au sens propre de ce i&ût. Plus heureuse que M^{re} Guyon, qui ne vit ^int ce qu'elle aimait, celle-ci voyait et tou-

il le corps de l'Amant divin. Le cœur qu'il i montrait dans sa poitrine entr'ouverte, était m viscère sanglant. L'extrême pléthore sanjoine dont elle souffrait, et dont des saignées [réquantes ne pouvaient la soulager, lui remplissait l'imagination de ces visions de sang.

Les jésuites, grands propagateurs de la dé- Fôlion nouvelle , se gardèrent bien d'expliquer letleoient s'il s'agissait de rendre hommage au cœur symbolique, au céleste amour, ou d'adorer le cœur de chair. Quand on les pressait de s'expliquer, ils répondaient diversement, selon les personnes, les temps et les lieux. Leur P.

Gaiiffet faisait au même moment les deux ré- [K)Dses contraires : à Rome , il disait qu'il s'agissait du cœur symbolique ; à Paris, il impi- Daait qu'il n'y avait pas de métaphore, qu'on hoQorait la chair même ^.

L'équivoque fit fortune. En moins de qua* rante années, il se forma en France quatre cent tiugt-huui confréries du Sacré Cœur
1

^ Les deui réponses se lisent au2L pages 35 et 73 de Tabaraud, Des Sacrés Cœurs.

LE DIX^EPTIÈME SIÈCLE

Je ne puis m'empêcher de m'arrêter un me ment, et d'admirer dans tout ce siècle le triom phe de Téquivoque.

De quelque côté que je regarde, je l'y retrou vi partout^ dans les choses et dans les personnes L'équivoque est sur le trône avec M*** de Main tenon; cette personne, assise près du roi ei devant laquelle les princesses sont debout , est elle reine, ne l'est-elle pas?... L'équivoque es près du trône dans cet humble P. La Chaise ^ vrai roi du clergé de France, qui, d'un greniei de Versailles, distribue les bénéfices. Nos galli^ cans, si loyaux, les jansénistes, si scrupuleux j s'abstiennent-ils de l'équivoque?. obéissants el rebelles , faisant la guerre à genoux , ils baisent le pied au pape en voulant lui lier les mains ; ils gâtent leurs meilleures raisons par les dis-^ tinguo et les faux-fuyants.

En vérité, quand je mets en présence du seizième et du dix-huitième siècle ce Janus du dix-septième, les deux autres m'ap-

paraissent comme d'honnô(es siècles,. tout au moins sincères dans le bien et dans le mal. Le dix-septième, avec sa majestueuse harmonie, qu'il couvre de choses fausses et louches! Tout est adouci, nuancé dans la forme, et le fond est

Est CELUI DE L'ÉQUIVOQUE. 217

souvent pire. Pour remplacer les inquisitions locales , vous avez la police des jésuites, armée (lu pouvoir du roi. Pour une Saint-Barthélemy , vous avez la longue, l'immense révolution religieuse qu'on appelle Révocation de l'édit de Nantes, cette cruelle comédie de la conversion forcée, puis la tragédie inouïe d'une proscription organisée par tous les moyens bureaucratiques et militaires d'un gouvernement moderne!..* Bossue t chante le triomphe. Et le faux, le mensonge, la misère éclatent partout! Le faux dans la politique, la vie locale détruite sans créer la viccentrale^Le faux dans les mœurs; cette cour polie, ce monde d'honnêtes gens reçoit un jour inattendu de la chambre des poisons; le roi supprime le procès, craignant de trouver tout coupable Me ! *... Et la dévotion, peut-elle être vraie avec «le telles mœurs?... Ah! si vous reprochez au seizième son violent fanatisme, si le dix-huitième vous paraît cynique et sans respect humain, avouez donc aussi que le mensonge, le faux, l'hypocrisie est le trait dominant du dixseptième; le grand historien» Molière, a fait le

^ Toot ceci apparaîtra dans un nouveau jour, dès qu'on pourra lire les pièces dans l'importante publication, relative aux prisons d'États, que prépare M. Ravaul-Hson aîné, de la bibliothèque de l'Arsenal

POLITIQUE CHIMÉRIQUE DES JÉSUITES

portrait du siècle, et trouvé son nom : Tartuffe.

Je reviens au Sacré Cœur, qu'à vt-ai dire je n'ai pas quitté^ puisqu'il est, en ce siècle, l'exemple illustre et dominant du succès do l'équivoque. Les jésuites, qui en général ont peu inventé, ne trouvèrent pas celle-ci; mais ils sentirent parfaitement le parti qu'ils pouvaient en tirer. On a vu comment , peu à peu, tout en disant que les couvents de femmes ne les regardaient pas, ils s'y étaient rendus maîtres. La Visitation spécialement était sous leur influence *. La supérieure de Marie Alacoque , qui avait sa confiance et dirigeait ses rapports avbc Jésus- Christ , avertit de bonne heure le P. La Chaise.

La chose venait à point. Les jésuites avaient bien besoin d'une machine populaire qu'ils pussent faire jouer, au profit de leur politique. C^était le moment où ils croyaient, ils disaient du moins au roi, que l'Angleterre, vendue par Charles II, allait au premier jour se convertir tout entière. L'intrigue, l'argent , les femmes, touty était employé. Au roi Charles on donnait des maîtresses, à son frère des confesseurs. Les

^ Au point que les visilandines, les filles du bon saint François, se firent, pour les jésuites, les gardiennes et les geôlières des rclijjiescs de Port-Koyal, lors de leur dispersion.

LE P. LÀ GOLOMBIÈRE, MARIE ALAGOQUE, 1675. 219

jesuites, qui, parmi *leurs fourberies, sont si souvent chimériques, croyaient qu'en gagnant cinq ou six lords ils allaient changer toute cette masse protestante, qui est proleslante, non de

croyance seulement, mais d'intérêt, d'habitude et de vie, protestante à fond, et avec la ténacité anglaise.

Voilà donc ces grands politiques qui se glissent à pas de loup, s'imaginant qu'ils vont tout emporter par surprise. Un point essentiel pour eux, c'était de placer chez Jacques, le frère du roi, un prédicateur secret qui, dans sa chapelle privée, pût travailler à petit bruit, tenter quelques conversions. Pour remplir ce rôle de convertisseur, il fallait un homme séduisant, mais surtout ardent, fanatique; ils n'étaient pas communs alors. Cette qualité manquait au jeune homme que La Chaise avait en vue. C'est un P. La Colombière qui enseignait la rhétorique à leur collège de Lyon; prédicateur agréables écrivain élégant et estimé de Patru, un bon sujet, doux et docile; il ne lui manquait

* Ses Sermons sont faibles. Ses Retraites spirituelles sont plus carieuses; c'est le journal du jeune jésuite; aux efforts qu'il fait pour s'exalter, on sent combien le fanatisme était déjà difficile. Son portrait, fort caractéristique, est en tête des Sermons.

ANGLETERRE, CONSPIRATION PAPISTE

qu'un peu de folie. Pour lui en donner, on rap-: procha de M[^]* Alacoque; il fut envoyé à Paray-lemonial, où elle était, comme confesseur extraordinaire des visitandines (1675). Il avait trente-quatre ans, elle vingt-huit. Bien préparée parla supérieure, elle reconnut en lui le grand serviteur de Dieu que ses visions lui promettaient, et dès le premier jour elle vit dans le cœur ardent de Jésus son cœur uni au cœur du jésuite,

La Golombière, douce et faible nature, fut emporté; sans résistance, dans cet ardent tourbillon de passion, de fanatisme. On le tint un an et demi dans la fournaise. Puis, brûlant , on l'arrache de Paray , on le lance en Angleterre. On se défiait encore de lui , on craignait qu'il ne refroidît, et de temps à autre on lui envoyait quelques lignes ardentes, inspirées ; Marie Alacoque dictait , la supérieure écrivait.

Il resta ainsi deux ans chez la duchesse d'York, à Londres, si caché, si bien enfermé qu'il ne vit pas même Londres. On lui amenait mystérieusement quelques lords qui croyaient utile de se convertir à la religion de rhérilicr présomptif. L'Angleterre ayant enfin surpris la conspiration papiste, la Golombière fut accusé, mené au Parlement, embarqué pour la France,

PREMIER AUTEL DU SACRÉ COEUR

Il revint malade, et quoique ses supérieurs l'eussent renvoyé à Paray pour voir si la nonae pourrait le ressusciter, il y mourut de la fièvre. Quelque peu porté qu'on soit à croire aux grands résultats amenés par les petites causes, onestobligé^d'avouerque la misérable intrigue qu'on vient de lire eut pour la France et le monde un effet incalculable. On voulait gagner l'Angleterre, et l'on se montra à elle, non par les gallicans, qu'elle estimait, mais par les jésuites, dontelleeut toujours horreur. Au moment où le catholicisme devait, par prudence au moins, écarter les idolâtries que lui reprochaient les protestants, il en affiche une nouvelle, et la plus < choquante, la charnelle et sensuelle dévotion du Sacré Cœur. Pour mêler l'horreur et le ridicule, c'est en 1685, dans l'an-

née, à jamais néfaste, de la Révocation de l'édit de Nantes, que Marie Alacoque dresse le premier de ces autels qui couvrirent toute la France... On sait comment l'Angleterre , affermie par les jésuites dans le protestantisme et l'horreur de Rome, se fit un roi hollandais, emporta dès lors la Hollande dans son mouvement, et, par l'accord des deux puissances maritimes, obtint la domination des mers.

RUINE DES GALLICANS

Les jésuites peuvent se vanter d'avoir bien solidement fondé le protestantisme en Angleterre. Tous les P. Mathieu du monde n'y changeront rien.

Leur œuvre politique, on IV vue, elle est importante ; elle aboutit au mariage de l'Angleterre et de la Hollande, qui faillit tuer la France.

Et leur œuvre religieuse, quelle est-elle chez nous, aux vieux jours de Louis XIV? Quel est le dernier emploi de cette toute - puissance des La Chaise et des Tellier?... On le sait, la destruction de Port-Royal, une expédition militaire pour enlever quinze vieilles femmes, les morts arrachés de la terre, le sacrilège commis par la main de l'autorité[^]. Cette autorité mourante dans la terrible année 1709 qui semblait emporter la royauté et le royaume, ils l'employèrent en hâte à détruire leurs ennemis*.

* V. le détail dans les Mémoires hist. sur Port-Royal (1756 , et dans l'Histoire générale (1 757).

* Ils les poursuivent encore avec rage aujourd'hui, spécialement les Sœurs qu'ils croient jansénistes. — Les jansénistes veulent souffrir et mourir en silence; ils ne veulent pas que nous les pliiignîons. L'histoire ne peut s'associer à cette résignation de martyrs. Elle mentionnera comme un fait des plus curieux (et des plus inaperçus) Texcellente Revue qu'ils publient à petit nombre, et pour eux-mêmes {Revue ecclésiastique, rue Saint-Séverin, 4), C'est là qu'ils ont répondu avec force et modération aux déclamations inconvenantes con-

DES QUIETISTES, 1698; DE PORT-ROYAL

Port-Royal finit donc (1709), et le quiétisme avait fini (1698), et le gallicanisme même^ la grande religion royale, avait été mise aux pieds du pape parle roi (1693). Voilà Bossuet couché dans la tombe, à côté de Fénélon, et celui-ci près d'Arnaud. Vainqueurs, vaincus, ils vont reposer dans la nullité commune.

L'emblème prévalant, et remplaçant tout système, on éprouvé de moins en moins le besoin d'analyser, d'expliquer et de penser. On s'en félicite. L'explication la plus favorable à l'autorité est encore un compte -rendu , c'est-à-dire un hommage à la liberté de l'esprit. A rombre d'un emblème obscur, on peut désormais, sans formuler de théorie et sans donner prise, appliquer indifféremment la pratique de toutes les théories diverses qu'on a délaissées, les suivre alternativement ou concurremment , selon rintérêt du jour.

Sage politique, belle sagesse, dont on couvre son néant. Dispensé de raisonner pour les autre Port-Roya! que le P. Ravignan

faisait dans Saint-Séverin même (1842), et aux nouveautés ultramontaines que prêchait le jésuite, etc. — Qui croirait qu'en persécutant, outrageant les jansénistes, le parti des jésuites a osé revendiquer (à la Chambre des pairs) les noms des jansénistes illustres, par exemple celui de RoUin?. . . Rérite-{-r>n de ceux qu'on assassine ?

LA THÉOLOGIE ANÉANTIE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

ires, on perd le raisonnement; au jour du péril , on est désarmé. C'est ce qui leur arrive au dix-huitième siècle. La terrible polémique qui se fait alors, les trouve muets. Voltaire leur décoche cent mille flèches, sans les éveiller. Rousseau les serre et les brise, et il n'en lire pas un mot.

Qui répondrait alors? La théologie est ignorée des théologiens*. Les persécuteurs des jansénistes mêlent dans les livres publiés au nom de Marie Alacoque des opinions jansénistes et molinistes, et ils ne s'en doutent pas*. Ils rédigent, en 1708, le manuel qui depuis est la base de l'enseignement adopté dans nos séminaires, et ce manuel contient la doctrine toute nouvelle, qu'à chaque décision papale, Jésus-Christ inspire au pape de décider et inspire aux évoques d'obéir; tout est oracle, tout est miracle dans ce système grossier; la raison est décidément exterminée de la théologie.

Peu de dogmatique dès lors; encore moins

^ Il y parait singulièrement aujourd'hui. Quel spectacle de \ (>ii* prêcher solennellement, devant la première autorité ecclésiastique, tel sermon qui, du premier mot au dernier, n'es»t qu'une hérésie î — Lc;> adversaires de leur théologie sont les seuls qui s'en souviennent.

* Tabaraud, Des Sacrés Cœurs, p. 38.

MATÉRIALITÉ DU SACRÉ (XELR. 2f5

d'histoire sacrée^ un enseignement qui serait nul si la vieille casuistique ne venait en remplir le vide d'immorales subtilités.

Le monde auquel seul ils s'adressent depuis longtemps, celui des femmes, est le monde de la sensibilité ; il n'exige nullement la science ; il veut des impressions plus que des idées. Moins on Toccupe d'idées, plus il est aisé de le fermer au mouvement extérieur, et de le rendre étranger au progrès du temps.

Dans une voie où la sainteté consiste à immoler l'esprit, plus le culte est matériel, mieux il immole l'esprit, plus il baisse et plus il est saint. — Attacher le salut à l'exercice des vertus morales, ce serait exiger encore l'exercice de la raison ; qu'est-il besoin de vertu? «Portez cette médaille; elle tracera vos crimes^». » — La raison aurait encore une part dans la religion, si, comme la raison nous l'enseigne, il fallait, pour être sauvé, absolument aimer Uieu; Marie Alacoque a vu qu'il suffisait de ne point le tuer ;

< La uiedaUe de Hm maculée Conc'eption, faite sous les auspices de M. de Qiiclen, a déjà sauvé des assassins et autres coupables. V. la Notice, par un lazariste, et les passages qu'en cite M. Genin. Les ^ Jésuites et l' Université j p, 87-97.

MATÉRIALITÉ DU SACRÉ CŒUR

les voués au Sacré Cœur sont sauvés sans condition.

Quand les Jésuites furent supprimés, ils n'avaient entre les mains ni l moyen religieux que ce paganisme, et c'est en lui qu'ils placèrent alors tout leur espoir de ressusciter. Ils firent faire des estampes où ils mettaient cette devise : <c Je leur donnerai le bouclier de mon « Cœur. »

Les papes , qui d'abord s'étaient inquiétés de la prise. qu'un tel matérialisme donnait aux attaques des philosophes*, ont mieux compris c/ e nos jours qu'il leur était fort utile, s'adressant à un monde qui ne lit guère les philosophes, et qui, pour être dévot, n'en est pas moins matériel. Ils ont conservé la précieuse équivoque du cœur idéal et du cœur de chair, et défendu d'expliquer si le mot de Sacré Cœur désignait l'amour de Dieu pour l'homme ou tel morceau de chair sandante *. En réduisant la

i Lambertini, De servorum Dei beatificatio. t. IV, pars secunda, lib. 4 c. 30, p. 310. On pâtit à voir un homme d'esprit et ie sens travailler, suer, pour n'être qu'à moitié absurde.

- Pie VI a condamné le concile de Pistoia, qui avait essayé de distinguer. Tabaraud, *ibid.*, 79

chose à ridée, on lui ôtait l'attrait passionné qui en a fait le succès.

Dès le dernier siècle, des évêques s'étaient avancés plus loin, déclarant que la c/iatr était ici Tobjet principal, et cette chair^ on l'avait placée dans certaines hymnes, après la Trinité, pour une quatrième personne.

Prêtres, femmes, jeunes filles, tous ont rivalisé depuis dans cette dévotion. J'ai dans les mains un manuel, fort répandu dans les campagnes, où l'on enseigne aux personnes de la confrérie, qui prient les unes pour les autres, comment on associe les cœurs, et comment ces cœurs réunis a doivent désirer d'entrer dans l'ouverture du Cœur de Jésus^ et s'abîmer sans cesse dans cette plaie amoureuse. »

Les confrères, dans leurs manuels, ont trouvé parfois galant de mettre le cœur de Marie audessus du cœur de Jésus (V. celui de Nantes, 1769). Généralement, dans leurs estampes, elle est plus jeune que son fils, ayant vingt ans, par exemple^ quand il en a trente, en sorte qu'au premier coup d'œil il semble moins fils qu'époux ou amant.

La plus violente satire des jésuites, c'est celle qu'ils ont faite eux-mêmes, c'est leur art, '

les tableaux, les statues qu'ils ont inspirés. Us sont déjà caractérisés par le mot sévère du Pous- Mn : « On ne peut pas s'imaginer un Christ avec un visage de torticolis ou de père Douillet. » Le Poussin voyait encore la meilleure époque de Tart jésuite; qu'aurait-il dit, grand Dieul s'il eût vu ce qui a suivi, celle coquetterie décrépite qui croit sourire, et grimace, ces œillades ridicules, ces yeux mourants, et le reste... Le pis, c'est que ceux qui n'ont plus d'idée que la chair, ne savent plus la représenter; l'idée devenant de plus en plus matérielle et molle, la forme va s* effaçant, s'abaissant d'image en image, ignoble, bellâtre, douceâtre, lourde, mousse, c'està-dire informe*...

Tel art, tels hommes. Ceux qui inspirent cet art, qui recommandent ces images, les mettent partout dans leurs églises, les

répandent par

1 En '1834, m'occupant d'iconographie chrétienne, je parcourus à la Bibliothèque royale les collections d'images du Christ. Celles qui ont été publiées dans les trente dernières années sont ce que j'ai jamais vu de plus humiliant pour Tart et la nature humaine. Tout homme (philosophe ou croyant) qui a conservé quelque sentiment de religion, en sera indigné. Toutes les inconvenances, toutes les sensualités, toutes les passions basses, sont là : le séminariste jeunet, blondin, le prêtre licencieux, le robuste curé qui regarde à la Mingrat, etc. La gravure vaut le dessin, comme « l'une pointe de b<)i« » dans du suif.

milliers et par millions, il est difficile, je Tavone, d'augurer bien de leur âme. Un tel goût est un signe grave. Beaucoup de gens immoraux gardent encore un sentiment d'élégance. Mais pour s'arrêter volontiers sur l'ignoble et sur le faux, l'âme doit être au plus bas.

Une vérité éclate ici, qu'il faut reconnaître. C'est que l'art est la seule chose inaccessible au mensonge. Fils du cœur, de l'inspiration naïve, il ne comporte pas l'alliage du faux, il ne se laisse pas violer, il crie, et si le faux triomphe, il meurt. Tout le reste s'imité et se joue. Ils ont bien pu faire une théologie au seizième siècle, une morale au dix-septième. Mais un art, jamais ! On peut simuler le saint et le juste ; comment simuler le beau ?... Tu es laid, pauvre Tartuffe, laid tu resteras, c'est ton signe. Toi, atteindre jamais le beau, y toucher jamais ! Mais ce serait impie par delà toute impiété... Le beau, c'est la face de Dieu I

SECONDE PARTIE

CHAPITRE I

fiessemblances et différences entre le dix-septième et le dix-neuvième siècle. — Art chrétien. C'est nous qui aTons relevé l'église. Ce qu*dle ajoute à la puissance du prêtre. Le confessionnal.

Il y a deux objections à faire contre tout ce qu'on vient de lire, et je vais les faire.

I. <(Les exemples sont pris dans le dix-septième siècle, dans une époque où la direction se trouvait influencée par des questions théologiques, qui n'occupent aujourd'hui ni le monde ni l'Église, par exemple la question de la Grâce et du Libre arbitre, la question du Quictisme ou du repos

DIX-SEPTIÈME ET DIX-NEUVIÈME SIÈCLES

dans l'Amour.» — J'ai répondu d'avance à ceci. Ces questions sont surannées, mortes, si l'on veut, comme théories; mais dans l'esprit et la méthode pratique qui dérive de ces théories, elles sont et seront toujours vivantes ; on ne trouvera plus des spéculatifs assez simples pour formuler expressément une doctrine de sommeil et d'anéantissement moral, mais on trouvera toujours assez d'empiriques pour pratiquer à petit bruit l'art des endormeurs. Si ceci n'est assez clair, je l'éclaircirai dans un moment plus qu'on ne voudra.

IL Autre difficulté : « Les exemples que vous tirez des livres et des lettres des grands hommes du grand siècle, conc}uent-ils as-

sez pour le nôtre ? Ces profonds et subtils esprits, qui portèrent si loin la science du gouvernement des âmes, n'auront-ils pas donné dans des raffinements dont le vulgaire des confesseurs et directeurs ne peut même avoir idée? Que pouvez-vous craindre de pareil des pauvres et simples prêtres que nous avons aujourd'hui? Où sont, je vous prie, nos saints François de Sales, nos Bossuet, nos Fénelon ? Ne voyez-vous pas que le clergé non-seulement ne compte plus de tels génies, mais qu'il a baissé généralement comme

RESSEMBLANCES ET DIFFERENCES

classe. La grande majorité des prêtres sortent de familles de campagne, {ue paysan, lors même qu'il n'est pas pauvre trouve commode d'alléger sa famille en plaçant un fils au séminaire. La première éducation, celle qu'on reçoit des parents avant toute éducation, leur manque totalement. Le séminaire ne répare nullement cet inconvénient d'origine et de condition première. Si Ton juge par ceux qui sont sortis des mains des sulpiciens, lazaristes, etc. on sera tenté de

croire que c'est chez les baptemes, un parti bien arrêté de former des prêtres médiocres, d'autant plus dépendants et aveugles dans le mouvement qu'on leur imprime contre leurs intérêts réels... Que craignez-vous donc? Cet abaissement intellectuel du clergé n'est-il pas assez rassurant? Comment ceux-ci suivraient-ils dans la confession et la direction la savante tactique du prêtre des temps passés ? Les dangers que vous signalez sont imaginaires, y

Il est facile de répondre :

La distinction de l'esprit j la forte culture, ne sont pas si nécessaires qu'on pense, pour dominer les Âmes qui veulent être dominées. Li' autorité, le caractère, le lieu, le costume, donnent force au praire, et suppléent en lui ce

256 DIX-SEPTIÈME ET DtX-NEUVIÈME SIÈCLES.

qui manque à rhomme. C'est moins par l'habileté que par la suite et la persévérance, qu'il prend ascendant. S'il est peu cultivé, il est aussi moins distrait par la variété des idées nou* velles, qui sans cesse nous traversent, nous hommes modernes, nous amusent et nous fatiguent. Moins d'idées, de vues, de projets, niais un intérêt, un but, et toujours le même but qu'on suit invariablement, c'est le moyen d'arriver.

Est-ce à dire que, pour être grossier, on ait moins de ruse ? Les paysans sont des gens avisés, souvent pleins d'astuce , H'une infatigable constance à suivre tel petit intérêt. Voyez que d'années, de moyens divers, de moyens souvent obliques , celui-ci emploiera pour ajouter deux pieds de terre à sa terre. Croyez-vous que son fils, M. le curé, sera moins patient, moins ardent pour gagner une âme, pour dominer telle femme, pour entrer dans telle famille ?

Ces races de paysans ont souvent beaucoup de sève, une certaine sève qui tient au sang, au tempérament, qui donne de l'esprit ou qui en dispense. Celles du Midi surtout, où le clergé fait ses principales recrues, lui fournissent d'intrépides parleurs qui n'ont besoin de rien sa-

RESSEMBLANCES ET DIFFÉRENCES

voir, et qui , par leur ignorance même, sont peut-être en rapport plus direct avec les simples personnes auxquelles ils s'adressent. Ils parlent haut, fort et ferme ; des gens instruits seraient plus réservés, moins propres à fasciner les faibles ; ils n'oseraient tenter si hardiment , dans les choses spirituelles, un magnétisme grossier.

Là, je dois Tavouer, il y a une différence grave entre notre siècle et le dix-septième, où le clergé, de tous les partis , était si lettré. Cette culture, ces vastes études, cette grande activité théologique et littéraire, étaient pour le prêtre d'alors la distraction la plus puissante au milieu des tentations. La science, tout au moins la controverse et la dispute, lui créaient, dans une situation souvent très-mondaine, une sorte de solitude, un alibi, pour ainsi dire, qui le préservait. Les nôtres qui n'ont rien de tout cela; qui de plus sortent de fortes et matérielles races, et qui ne savent comment employer cette force embarrassante, combien il leur faut de vertu !

Les grands hommes d'où nous tirions nos exemples tout à l'heure, avaient contre la concupiscence spirituelle et charnelle une défense merveilleuse... mieux qu'une défense, des ailes

DIX-SEPTIEME ET DIX-NEUVIÈME SIÈCLES

qui les enlevaient de terre, au moment critique, par-dessus la tentation. Par ces ailes, j'entends Tamour de Dieu, Tamour du génie pour' lui-même, son naturel effort pour rester haut et monter, l'horreur qu'il a de descendre.

Chefs du clergé de France , le seul qui fût vivant alors, responsables au monde de ce qui subsistait de leur, foi, ils tinrent leur cœur au niveau de ce rôle immense. Une pensée fut la gardienne de leur vie , une pensée qu'ils réprimaient, mais qui ne les soutint pas moins dans les épreuves délicates, c'est qu'en eux résidait l'Église.

Leur grande expérience et du monde et de la vie intérieure*, ce tact, ce maniement habile des hommes et des choses, loin d'affaiblir la moralité, comme on pourrait le croire, la défendit plutôt en eux, les mettant à même de sentir et de pressentir les périls, de voir venir l'ennemi, de ne pas lui laisser l'avantage des attaques imprévues, au moins de savoir éluder.

^ Encore une grande différence entre eux et ceux d'aujourd'hui. Ceux-ci ne savent ni les précédents, ni les nuances, ni le temps, ni les personnes. Dès qu'ils sortent de leur souterrain, ils sont égarés, brusques, tout d'abord violents; ils heurtent au hasard, ils tombent sur le passant qui est forcé de les battre*

KESSEMBLATICES ET DIFFÉRENCES. 23d

On vient de voir comme Bossu et arrête au premier mot les molles conceptions d'une faible religieuse. Le peu que nous

avons dit de la direction de Fénélon montre assez comment le dangereux directeur glissait entre les dangers.

Ces personnes éminemment spirituelles pouvaient suivre longues années, entre ciel et terre, cette tendre dialectique de l'amour de Dieu. En est-il de même aujourd'hui entre gens (j'ai n'ont pas d'ailes, qui marchent etrie volent point. Incapables de ces ingénieux circuits par lesquels la passion allait se jouant, s'éludait soi-même^ ne risquent ils pas de tomber dès les premiers pas ? -

Je sais bien que l'absence d'éducation première, dont nous parlions tout à l'heure, la vulgarité ou la gaucherie peuvent souvent mettre une barrière entre le prêtre et la femme délicate. Beaucoup de choses cependant, qu'on ne tolérerait pas dans un autre, lui comptent à lui pour mérites. La roideur, c'est austérité; la gaucherie, c'est la simplicité d'un saint qui n'a vécu qu'au désert. On lui applique d'autres règles qu'aux laïques, et plus indulgentes. Il tire avantage^ du caractère qui en fait un homme à part, et du costume^ et du lieu, de cette

ART CHRÉTIEN

mystérieuse église qui prête au plus vulgaire un poétique reflet.

Ce dernier avantage, qui le leur a donné? Nous-mêmes. C'est nous qui, dans notre candeur, avons relevé, rebâti en quelque sorte ces églises qu'ils méconnaissaient. Le prêtre faisait des Saint-Sulpice, et autres entassements de pierres. Les laïques lui ont retrouvé Notre-Dame^ Saint-Ouen. Ils lui ont montré Tesprit

chrétien dans ces pierres vivantes *, et il ne Ta pas vu ; ils le lui ont enseigné, et il ne Ta pas compris... Et combien le malentendu a-t-il

^ Qu'il me soit permis de rappeler, contre tant d*ineptes attaques, que j'ai fait deux choses pour l'art du moyen âge : \^j'en ai expliqué le principe et la vtV, ce que n'avaient point fait mes illustres préd't'resseurs dans cette carrière, ni les Allemands, ni les Français; 2*jVw ai expliqué la ruine, indiqué les causes de mort que cet art portait en lui. Je l'ai admiré, mais je Tai classé, sans me laisser emporter par une admiration exclusive. Voir mon Histoire de France (1833), au dernier chapitre du t. II, et surtout aux dix dernières pages. — Dans ce mt'me volume, j'ai commis une grave erreur que je dois rectifier. En parlant du célibat ecclésiastique (à propos de Grégoire VII), ya\ dit que jamais des hommes mariés n'auraient pu élever ces monuments sublimes, celle flèche de Strasbourg, etc. Il se trouve, tout au contraire, que les architectes des églises gothiques étaient des laïques, le plus souvent mariés. Celui de Strasbourg, Erwin de Steiilbarli. eut une fille célèbre, Sabina, qui elle-même était artiste.

CEST NOUS QUI AYONS RELEVÉ L*ÉGLISE

duré ? Pas moins de quarante ans^ depuis l'apparition du Génie du christianisme. Le prêtre no voulait pas nous croire^ quand nous lui expliquions cette maison sublime; il ne la reconnaissait pas... Pourquoi s'en étonner? Elle n'appartient qu'à ceux qui l'ont comprise ^.

Il s'est ravisé cependant à la longue. Il a trouvé politique et habile de dire comme nous, de vanter l'art chrétien. Il s'est paré de son église, s'est renveloppé de ce glorieux manteau, il y pose triomphalement. La foule, vient, voit, admire... Certes, si l'on juge de l'homme habillé par l'habit, celui qui se revêt d'une Notre-Dame de Paris, d'une cathédrale de Cologne, c'est apparemment le géant du monde spirituel. Alexandre[^] à son départ de l'Inde, voulant tromper l'avenir sur la taille de ses Macédoniens[^] fit tracer sur

[^] Et ceux qui ron comprise, sont les seuls <ia i la respectent et la regrettent. — Si nous étions les mortels ennemis de ces églises, nous ferions ce que Ton fait aujourd'hui ; nous en ferions disparaître tout (f qui les rend Ténérables, la couleur antique, la mousse des Tient rg[^]s, les mutilations. Nous effacerions tout cela *, nous y mettrions des statues de tous les siècles, comme on veut faire à Notre-Dame, et nous en ferions un musée. L'église a résisté aux révo'utions, au temps ; elle ne résistera pas à la conjuration du maçon et du prêtre. Le ma- [^]"on a fait croire au prêtre qu'on faisait du gothique en 1 845. A eux deux, les voilà qui grattent, bouleversent, démolissent le vieux go« thique, sûrs d'en foire on nouveau.

CE QUE L'ÉGLISE AJOUTE

la terre un camp où la place de chaque homme était de dix pieds. Quelle place que cette église, quelle demeure, et quel hôte immense y doit donc habiter!... Là fantasmagorie ajoute encore ici à la grandeur. Toute proportion change. L'œil trompé se ment à

lui-même. Lumières sublimes, ombres puissantes, tout au profit de rillusion. L'homme qu'à sa mine basse vous preniez dans la rue pour le magister du village, ici c'est un prophète... Il est transfiguré par ce cadre grandiose; sa lourdeur devient force et majesté ; sa voix a des échos formidables. La femme et Tenfant ont peur.

Qu'elle revienne chez elle, cette femme, tout est prosaïque et mesquin. Eût-elle pour mari un Pierre Corneille, s'il habite la triste maison que Ton montre encore, elle le prend en pitié. La grandeur intellectuelle dans un entresol ne la frappera guère. Elle compare, et elle est triste, aigrement douce. Le mari patiente, il sourit ou fait semblant : a Son directeur lui tourne la tête, » dit-il tout haut ; et tout bas, à lui-même : « Après tout, elle ne le voit qu'à Pégglise. » Mais quel lieu, je vous prie, plus puissant que l'église sur l'imagination, plus riche en illusions, plus fascinateur? C'est l'église

A LA PUISSANCE DU PRÊTRE. 213

justement qui ennoblit rbomme> vulgaire ailleurs, qui le grandit; Texagère, lui prête sa poésie.

Voyez-vous cette solennelle figure qui, sous Toret la pourpre des habits pontificaux^ monte avec la pensée d'un f^euple, la prière de dix mille hommes, au triomphal escalier du chœup de Saint-Denis? Le voyez-vous encore, qui, sur tout ce peuple à genoux, plane à la hauteur des voûtes, porte la tête dans les chapi-teaux, parmi les têtes ailées des anges, et de là lance la foudre... Eh bien! c'est lui, cet archange terrible , qui tout à l'heure descend pour elle, et maintenant doux et facile, vient, là-bas , dans cette chapelle obscure , l'entendre aux heures languissantes de

l'après-midi !... Belle heure! orageuse et tendre (et pourquoi donc le cœur nous bat-il si fort ici?)... Comme elle est déjà sombre, cette église ! il n'est pourtant pas tard encore. La grande rose du portail flamboie au soleil couchant... Mais c'est tout autre chose au chœur, des ombres graves s'y étendent, et derrière c'est l'obscurité... Une chose étonne et fait presque peur , d'aussi loin que l'on regarde , c'est , tout au fond de l'église , ce mystère

LE CONFESSIONNAL

de vieux vitraux qui ne montrant plus de dessin précis, scintillent dans l'ombre comme un illisible grimoire de caractères inconnus... La chapelle n'en est pas moins obscure; vous n'en distinguez plus les ornements, les délicates nervures qui se nouaient à la voûte; L'ombre s'épaississant arrondit et confond les formes. Mais, comme si cette chapelle sombre n'était pas encore assez sombre, elle enferme dans un coin l'étroit réduit de chêne noir, où cet homme ému, cette femme tremblante, réunis si près l'un de l'autre, vont causer tout bas de l'amour de Dieu.

CHAPITRE II

La confession. Éducation actuelle du jeune confesseur. — Le jeune fesseur du moyen âge : 1° croyait; 2° se mortifiait; 3° était supérieur par la culture ; 4° devait moins interroger. — Les casnistes * ont écrit pour leurs temps. — Épreuves du jeune confesseur. Comment il raffermir sa position ébranlée.

Un digne prêtre de paroisse m'a dit souvent que la plaie de son état, son désespoir à lui-même et le tourment de sa vie, c'était la confession.

Les études par lesquelles on s'y prépare au séminaire sont telles que le tempérament y péril souvent; le corps y succombe, l'âme en vola énervée, souillée.

L'éducation laïque qui n'affiche aucune prétention à l'excès de la pureté, et dont les élèves

vivront un jour de la vie commune, a pourtant

ÉDUCATION ACTUELLE

grand soin d'écarter des yeux du jeune homme les trop séduisantes images qui troublent les sens. L'éducation ecclésiastique au contraire , qui prétend former des hommes au-dessus de rhomme, des vierges, de purs esprits, des anges, fixe précisément l'attention de ses élèves sur les choses qui leur seront pour toujours interdites , et leur donne pour objets d'étude des

tentations terribles, à faire damner tous les

saints. On a cité les livres imprimés, mais on n'a pas cité les cahiers par lesquels se complète l'éducation des séminaires dans les deux dernières années ; ces cahiers contiennent ce que les plus intrépides n'ont jamais osé publier.

Je ne puis reproduire ici ce que m'ont révélé sur cette éducation insensée ceux qui en ont souffert, et qui y ont presque péri. Personne ne se représentera l'état d'un pauvre jeune homme,

très-croyant encore, très-sincère, se débattant entre les terreurs et les tentations dont on l'entoure à plaisir, entre deux inconnus, dont vin seul le rendrait fou, la femme! l'enfer!... et cependant contraint sans cesse de regarder Tabîme, aveuglé, sur ces livres ^amendes , de tempérament, de sang, de jeunesse.

Cette imprudence inouïe est venue prio^ilive-

DU CONFESSEUR

ment de la supposition toute scolastique qu'on pouvait isoler parfaitement l'âme et le corps. On s'est figuré qu'on les mènerait, comme deux coursiers d'allures diverses, l'un à droite et l'autre à gauche. On n'a pas songé que dans ce cas, il en serait de l'homme comme du cliar sculpté au fronton du Louvre, qui, tiré dans les deux sens, doit sans faute être mis en pièces.

Quelque diverses que les deux substances soient de nature, il n'est que trop sensible qu'elles sont mêlées dans Taction. Pas un mouvement de l'âme qui n'agisse sur le corps, et le

corps réagit de même. La guerre la plus cruelle au corps tuera le corps plus aisément qu'il n'empêchera son action sur Tâme. Croire qu'un vœu , quelques prières , une robe noire sur le dos, vont vous délivrer de la chair et vous faire

un pur esprit, n'est-ce pas chose puérile?

On objectera le moyen âge, cette foule d'hommes qui ont vécu d'une vie mortifiée.

Ici je n'ai pas une réponse, j'en ai vingt, et sans réplique. Il est trop facile de montrer que le prêtre en général, et spécialement le confesseur, n'étaient nullement alors ce qu'ils sont depuis deux siècles.

218 AU MOYEN AGE, LE PRÊTRE :

I. La première réponse semblera peut-être dure : Alors ^ le prêtre croyait. — « Quoi ! le prêtre ne croit-il plus? Voulez-vous dire qu'en parlant de sa foi avec tant de force^ il soit hypocrite et menteur? » — Non, je veux bien qu'il soit sincère. Mais il y a croire et croire; il y a bien des degrés dans la foi. On raconte que Lope de Vega (qui, comme on sait, était prêtre) ne pouvait officier; au moment du sacrifice, il se représentait trop vivement la Passion , fondait en larmes et se trouvait mal. Comparez ceci maintenant à la coquette pantomime du jésuite qui joue la messe à Fribourg, ou du prélat que j'ai vu préoccupé de faire valoir à Tautel sa blanche petite main.

Le prêtre croyait, et sa pénitente croyait. Des terreurs inouïes, de miracles, de diables, d'en fer, remplissaient l'église. Le mot « Dieu t'entend » n'était pas gravé seulement dans le bois, mais dans le cœur. Ce n'était pas une planche qui séparait le confessionnal , mais le glaive de l'Archange, la pensée du Jugement.

IL Si le prêtre parlait au nom de l'esprit , il en avait quelque droit, ayant acheté le pouvoir spirituel par \e suicide du corps. Les longues prières de nuit auraient suffi pour l'user. Mais

1» CROYAIT; 2« SE MORTIFIAIT; 249

on y pourvoyait plus directement par Texcès du jeûne. Le jeûne était le régime de ces pauvres et rudes écoles des Men-

dians, des Gappets, dont la table famélique vivait d'arguments. Demi-morts avant Fête d'homme, ils glaçaient leur sang par des herbes d'un froid mortel , et l'épuisaient par des saignées. Le nombre des saignées auxquelles on soumettait les moines, était prévu dans leurs règles. L'estomac ne manquait guère de se détruire, les forces ne se réparaient plus. Saint Bernard et sainte Thérèse étaient affaiblis par de continuels vomissements: le sens même du goût se perdait; le saint, dit son biographe, prenait du sang pour du beurre. — Le mot de mortification n'était pas alors un vain mot ; il n'y avait pas isolement du corps et de Tâme , mais bien suppression du corps.

III. Le prêtre se croyait en ce sens l'homme de l'esprit, et il l'était effectivement par la supériorité de culture. Il savait tout, l'autre rien. Lors même que le prêtre était jeune, il était vraiment le père, l'autre était l'enfant. — Aujourd'hui , c'est tout le contraire ; le laïque , celui des villes au moins, a généralement plus d'instruction que le prêtre; le paysan même, qui a une famille, des intérêts, des affaires, qui

21Jo 50 SAVAIT ;

a passé par Tarmée, a plus d'expérience que son curé, plus de connaissances réelles ; s'il parle plus mal, il n'importe. Le contraste est bien plus grand, lorsque ce prêtre inexpérimenté qui n'a connu que le séminaire, voit à ses genoux une femme du monde, d'intrigue, de passion, qui, par exemple, à trente-cinq ans, a traversé tout ce qu'il y a de sentiments et d'idées. Quoi ! c'est elle qui demande conseil , c'est elle qui l'appelle : Mon père. Mais chaque mot qu'elle lui dit est une révélation pour lui ; il est étonné, effrayé intérieurement. S'il n'a la sagesse de se taire, il

dira des choses absurdes. Sa pénitente qui arrivait tout émue, va s'en aller on riant.

IV. Il y a encore une différence qui ne frappera guère que ceux qui connaissent le moyen âge : La langue n'était pas déliée, comme elle Ta été depuis. Personne n'ayant encore nos habitudes d'analyse et de développement, la confession devait se réduire à une déclaration du péché, sans détail des circonstances. Encore moins, pouvait-on déduire les phénomènes qui accompagnent la passion, les désirs, les doutes, les craintes, qui lui donnent la force d'illusion et de mirage, et la rendent contagieuse. Il j

40 DEVAIT MOINS INTERROGER. 21Jl

avait, si l'on veut, confession ; mais la femme ne savait pas dire, ni le confesseur entendre , elle ne pouvait ouvrir le vrai fonds xle sa pensée; et il n'eût pas su Tatteindre. Aveu d'une part, de l'autre sentence, c'était tout ; il n'y avait pas dialogue, confidence, épanchement.

Si le prêtre n'a pas assez d'imagination et d'esprit pour poser les questions , il a en main depuis deux siècles des questions toutes posées, qu'il adressera. par ordre, et parlésquelles il forcera la pénitente à chercher dans sa pensée, à creuser son propre secret pour lé livrer tout entier, à ouvrir son cœur fibre à fibre, fila fil, pour ainsi dire, et dévider devant lui l'écheveau complet que dès lors il tient en main.

Ce terrible instrument d'enquête, qui dans une main maladroite peut gâter l'âme en la fouillant, aurait au moins grand besoin de changer quand les mœurs changent. La morale ne varie pas, mais les mœurs varient selon les temps ; ils ne se sont pas douté de cette vérité si simple. Ils en sont restés • aux mœurs de

l'époque où le mouvement intellectuel a cessé pour eux . Les manuels qu'on met entre les mains du jeune confesseur s'appuient sur les casuistes que Pascal a enterrés. Quand même l'immoralité

LES CASUISTES ÉCRIVAIENT POUR LEUR TEMPS

de leurs solutions n'eût pas été démontrée ^ daignez donc vous rappeler qu'Escobar, Sanchez, posaient des questions pour une époque horriblement corrompue dont, grâce à Dieu, nous sommes loin. Leur casuistique à son origine s'adresse au monde écumeux , fangeux que laissèrent après elles les guerres de religion. Vous trouvez là tel crime qui peut-être ne fut jamais commis que par les affreux soldais du duc d'Âlbe, ou par les bandes sans patrie, sans loi , sans Dieu , que traînait Wallenstein , vraies Sodomes errantes dont Tancienne eût eu horreur.

On ne sait comment qualifier cette coupable routine ! Ces livres, faits pour une époque barbare, unique en forfaits, ce sont les mêmes qu'aujourd'hui , en pleine civilisation , vous donnez à vos élèves.

Et ce jeune prêtre, qui, d'après vous, croît que le monde est encore ce monde effroyable, qui arrive au confessionnal * avec toute cette vilaine science, l'imagination meublée de cas monstrueux, vous le mettez, imprudents ! (ou

* Relire les belles pages de P. L. Courier, et celles de M. Oëntu, si spirituelles, si éloquents, tout ardentes d'une indignation d'hoanête homme. Les Jésuites et VUnit>ersitéf partie II, ch. V%

— Ajoutez-y encore un passage du livre de Af. Bouvet (Du catholicisme ^ 4 840, p. 324, 326), singulièrement fort et judicieux.

ÊCUEILS DU JEUNE CONFESSEUR. 9S

comment vous nommerai-je?) en face d'une enfant qui n*a pas quitté sa mère, qui ne sait rien, n'a rien à dire, dont le plus grand crime est d'avoir mal appris son catéchisme ou blessé un papillon.

Je frémis de l'inlerrogaloire qu'il va lui faire subir, de tout ce qu'il va lui apprendre dans sa brutalité consciencieuse^ Mais il a beau demander... Elle ne sait rien, ne dit rien. Il la gronde^ et elle pleure. Les pleurs seront bientôt sèches, mais elle rêvera longtemps...

Il y aurait un livre à faire sur les débuts du jeune prêtre, sur ses imprudences, toutes graves, toutes fatales à lui ou aux autres. La pénitente est parfois plus avisée que le confesseur.. Elle s'amuse à le voir venir, elle le regarde froidement qui s'anime et s'avance trop*... Tel qui s'oubliait dans son rêve passionné, est réveillé brusquement par la leçon

* Et comment cette animation ne viendrail-cle pas dans un tei rapprochement ?.. H suiBt que des personnes de sexe différent prient ensemble dans une même chambre, p«ur que l'ivresse vienne et que b télé tourne. C'est ce qui arrive dans les assemblées des protestants fialtés, aun États-Unis et ailleurs. Lire le spirituel et judicieux opuscule de Swift: Fragment on the mechainccd opérations of the Sphrit, (V. surtout Ters la fin.)

2tU [COMMENT IL RAFFERMIT

que lui donne à genoux une femme spirituelle et moqueuse.

Leçon cruelle qui lui a fait sentir le froid de Tacier... On n'éprouve pas une telle chose sans en rester longtemps amer, parfois méchant pour toujours. Il savait bien, le jeune prêtre, qu'il était la victime, le déshérité de ce monde, mais il ne l'avait pas senti... Un fiel immense lui monte au cœur. Il prie Dieu que le monde meure !... (s'il peut encore prier Dieu?)

Puis, revenant sur lui-même et se voyant pris sans remède dans ce noir linceul, dans cette robe de mort qu'il portera jusqu'à la mort, il s'y enfonce, en la maudissant ; il avise quel parti il tirera de son supplice.

Et le seul parti à prendre, c'est de raffermir sa position de prêtre. Il le fera par deux moyens, par rintelligence avec les jésuites et par Tassiàuitéservileprèsdemonseigneurl'évêque. Jelu recommande surtout d'être violent contre les philosophes, d'aboyer au ;>an//im7ne. Qu'il noircisse aussi ses confrères, et il se blanchira d'autant

mieux. Qu'il prouve qu'il sait haïr, on lui pardonnera Tamour.

Son corps va désormais le protéger, le défendre, le couvrir. Ce qui eût perdu le prêtre

SA POSITION ÉBRANLÉE

isolé, devient la sainteté même dès qu'il est homme de parti. Il allait être interdit, envoyé peut-être six mois à la Trappe ; il devient

vicai régénérâi.

Seulement, qu'il soit prudent, dans les affaires délicates que le corps aime à cacher; qu'il apprenne les arts du prêtre : Feindre, attendre, savoir se contenir, avancer, mais lentement, sur la terre quelquefois, et plus souvent sous la terre.

CPAPITRE III.

La coNFessioif . Le confesseur et le m^ri. Coounent on isole la Innme. •^ Ije oiiccTEUR. Les directeurs réunis. Police ecdésiastique.

Quand je songe à tout ce que contient le mot de confession, de direction j ce petit mot, ce grand pouvoir, le plus complet qui soit au monde, quand j^essaye d'analyser tout ce qui y est, je suis effrayé. Il me semble que je descends par la spirale infinie d'une mine profonde et ténébreuse... J'avais pitié toutà l'heure de ce prêtre, et maintenant j'en ai peur.

Il ne faut pas avoir peur; il faut regarder en face. Formulons avec simplicité le langage du confesseur.

LA CONFESSION. ÎS7

« Dieu t*entend^ t'entend par moi; par moi, Dieu te va répondre. » Tel se. dit le premier mot, tel il est pris à la lettre. L'autorité est acceptée, comme infinie, absolue, sans cliica* ner sur la mesure.

« Mais tu trembles, tu n'oses dire à ce Dieu terrible tes faiblesses et tes enfances... £h bien! dis-les à ton père ;jin père a droit de connaître les secrets de son enfant, un père indulgent qui ne veut savoir qu'afin do pouvoir absoudre. Il est pécheur comme

toi ; a-t-il droit d'être sévère? Viens donc, enfant, viens et parle...
Ce que tu n'as pas osé dire à l'oreille de ta mère, dis-le ; qui le
saura jamais? »

Alors, alors, parmi les soupirs, du sein gonflé, soulevé, le mot
fatal monte aux lèvres; il échappe et l'on se cache... Oh! celui qui
l'a entendu, a pris un grand avantage, et le gardera. Dieu veuille
qu'il n'en abuse point!... Ce qui a entendu, prenez garde, ce n'est
pas le bois, le chêne noir du vieux confessionnal; c'est un homme
de sang et de chair.

Et cet homme sait maintenant sur cette femme ce que le mari
n'a pas su, dans les longs épanchements des nuits et des jours, ce
que ne sait pas sa mère qui croit la voir tout

LA CONFESSION

entière , l'ayant eue tant de fois nue sur ses genoux.

Usait, cet homme, il saura... N'ayez pas peur qu'il oublie. Si
Taveu est en bonne main, tant mieux, car c'est pour toujours...
Elle aussi, elle sait bien qu'il y a un maître de sa pensée intime.
Jamais elle ne passera devant cet homme sans baisser les yeux.

Le jour où ce mystère fut mis en commun , il était bien près
d'elle» elle l'a senti. •• Assis plus haut, il pesait d'un ascendant
invincible. Une force magnétique Ta soumise , car elle ne voulait
pas dire, et elle a dit malgré elle. Elle s'est trouvée fascinée ,
comme l'oiseau sous le serpent.

Jusqu'ici pourtant, nul art du côté du prêtre. La force des choses a tout fait, celle de l'institution religieuse et celle de la nature. Prêtre, il l'a reçue à ses genoux, écoutée. Puis, maître de son secret, de sa pensée, de la pensée d'une femme, il s'est retrouvé homme, sans le vouloir ni le savoir peut-être, et il a mis sur elle, affaiblie et désarmée, la main pesante de Thomme.

Et la famille, maintenant? le mari?... Qui osera dire que sa situation est la même qu'auparavant ?

LE CONFESSEUR ET LE MARI

Tout homme qui réfléchit sait trop bien que la pensée est dans la personne ce qu'elle a de plus personnel. Le maître de la pensée est celui à qui la personne appartient. Le prêtre tient l'âme, dès qu'il a le gage dangereux des premiers secrets, et il la tiendra de plus en plus. Voilà un partage tout fait entre les époux; , car maintenant il y en aura deux, l'âme à l'un, à l'autre le corps.

Notez que dans ce partage, vraiment l'un des deux a tout; l'autre, s'il garde quelque chose, le garde par grâce. La pensée, de sa nature, est dominante, absorbante; l'arbitre de la pensée, dans le progrès naturel de cette domination, ira réduisant toujours la part qui semblait rester à l'autre. Ce sera déjà beaucoup si le mari, veuf de l'âme, conserve l'involontaire, l'inerte et morte possession. Chose humiliante, de n'obtenir rien de ce qui fut à vous que sur autorisation et par indulgence, d'être vu, suivi dans

* Saint François de Sales, le meilleur de tous, a lui-même compassion du pauvre mari. Il lève certain scrupule de la femme, etc.

Cette bonté même est ici singulièrement humiliante. (V. éd. 4 833» t. VIII, p. 254, 342, 347-348.) Le mariage, qui pourtant est un sacrement, apparaît ici comme à genoux devant la direction, il semble demander pardon et faire amende honorable.

Go COMMENT ON ISOLE

l'intimité la plus intime par un témoin invisible qui vous règle et vous fait votre part... de rencontrer dans la rue un homme qui connaît mieux que vous vos plus secrètes faiblesses , qui salue humblement , se détourne et rit...

Ce n'est rien d'être puissant, si l'on n'est pas seul puissant... Seul! Dieu ne partage pas.

C'est la raison dont le prêtre se paie certainement lui-même, dans ses persévérants efforts pour isoler cette femme, affaiblir ses liens de famille, miner surtout l'autorité rivale, je veux dire celle du mari. Le mari pèse fort au prêtre. S'il souffre, ce mari, d'être si bien connu , épié, vu , quand)1 est seul , celui qui voit souffre encore plus. Elle vient à chaque instant lui dire innocemment des choses qui le mettent hors de lui. Souvent il voudrait Tarrêter, il lui dirait volontiers: a Grâce, madame, en voilà trop! » Et quoique ces détails le fassent souffrir en damné, il en veut encore davantage, il exige qu'elle descende, dans ces aveux, humiliants pour elle et cruels pour lui , aux plus tristes circonstances.

Le confesseur d'une jeune femtne peut se définirhardiment, l'envieux du mari, et son ennemi

LA FEMME. SBI

secret. S'il en est un qui fasse exception à ceci (et je veux bien le croire), c'est un héros, un saint, un martyr, un homme au-dessus de l'homme.

Tout le travail du confesseur, c'est d'isoler cette femme, et il le fait en conscience. C'est un devoir pour celui qui la mène dans la voie du salut » de la dégager peu à peu de tous les liens de la terre. Il y faut du temps, de la patience, de l'adresse. Il ne s'agit pas de rompre d'un coup de si fortes chaînes; mais de bien découvrir d'abord de quels (ils se compose chaque chaîne, et, (il à fil , de limer, d'user.

Il use et lime à son aise, celui qui, chaque jour, éveillant de nouveaux scrupules, inquiète une âme timide sur la légitimité des plus saints attachements. S'il en est un d'innocent, c'est encore après tout une attache terrestre, un vol fait à Dieu; Dieu veut tout.^ . Plus de parenté, d'amitié, il faut qu'il ne reste rien. « Un frère? » Non , c'est encore un homme. — a Mais au moins ma sœur? ma mère?... » — Non, il vous faut quitter tout... Quitter d'âme et d'intention ; vous les verrez toujours, ma fille, rien ne paraîtra changé; seulement, fermez bien votre cœur. »

La solitude morale s'établit ainsi tout autour.

2âi LE DIREGTEUB.

Les amis s'en vont rebutés par une politesse glaciale. Il fait froid dans cette maison. •• Pourquoi cet étrange accueil ? Ils ne peuvent le deviner ; elle-même ne le sait pas toujours. La chose est commandée^ n'est-ce pas assez? L'obéissance consiste à obéir sans raison.

Il fait froid ici, c'est tout ce qu'on peut dire. Le niari trouve la maison plus grande et plus vide. Sa femme est devenue tout autre ; présente • elle a Tesprit absent; elle agit, comme n'agissant pas; elle parle, comme ne parlant pas. Tout est changé dans leurs habitudes intimes, toujours par bonne raison : a Aujourd'hui^ c'est jeûne. » — Et demain? — « C'est fête. » — Le mari respecte cette austérité; il se ferait un Écrupule de troubler une si haute dévotion, il èe résigne tristement : « Cela devient embarrassant, dit-il, je ne l'avais pas prévu; ma femme devient une sainte \ »

Il y a dans cette triste maison des amis de moins, mais il y en a un de plus, et trèsassidu. Le confesseur habituel est maintenant directeur *. Grand et considérable changement.

* Sur risolement du père de famille dans les pays catholiques, y. M. Bouvet, du Catholicisme, p. 175 (éJit. 1840).

* L?. nom est r re aujourd'imi, la fh<»se commune. Celui qui confesse longtemps, devient directeur. .— Plusieurs personnes ont tout à la fois le confesseur, le confesseur extraordinaire, et le directeur.

LES DIRECTEURS RÉUNIS

Comme confesseur, il la recevait à Téglise ^ aux heures connues. Gomme directeur^ il la visite à son heure^ la voit chez elle, parfois chez lui.

Confesseur, îlétaît le plus souvent passif, écoutait beaucoup, parlait peu ; s'il prescrivait, c'était en peu de mots. Directeur, il

est actif; nonseulement il prescrit des actes, mais ce qui est bien plus au fond , par la causerie intime, il influe sur les pensées.

Au confesseur, on dit les péchés; on ne lui doit rien de plus. Aii directeur, on dit tout, on se clil soi-même et les siens, ses affaires, ses intérêts. Celui à qui Ton confie le plus grand intérêt, celui du salut éternel, comment ne lui conOerait-on pas de petits intérêts temporels, le mariage dé ses enfants, le testament qu'on projette, etc. etc.?

Le confesseur est obligé au secret, il se tait (ou devrait se taire). Le directeur n'a point cette obligation. Il peut révéler ce qu'il sait, suhout à un prêtre, au«^ autre directeur. Supposons dans une nâaison une vingtaine de prêtres (ou un peu moins, par égard pour la loi d'association), qui soient les uns confesseurs, les autres directeurs des mêmes personne

POLICE ECCLÉSIASTIQUE

comme directeurs, ils peuvent échanger leurs renseignements, mettre en commun sur une table mille ou deux mille consciences» eu combiner les rapports, comme les pièces d'un jeu d'échecs, en régler d'avance les mouvements» les intérêts, et se distribuer à eux-mêmes les rôles qu'ils doivent jouer pour mener le tout à leurs fins.

Les jésuites seuls autrefois travaillaient ainsi d'ensemble. Il ne tient pas aujourd'hui aux meneurs du clergé que ce corps tout entier, dans sa tremblante obéissance, ne joue à ce vilain jeu *. Tous communiquant avec tous, il résulterait de ces secrets révélés une

vaste et mystérieuse science, dont se trouverait armée la police ecclésiastique, cent fois plus forte alors que celle de l'État ne peut l'être.

Ce qui manquerait à la confession des maîtres, on le suppléerait aisément par celle des domestiques, valets et servantes. L'association des Blandines de Lyon, imitée en Bretagne, à Paris, et ailleurs, suffirait seule pour éclairer tout l'intérieur des familles. On a beau les connaître, on ne les emploie pas moins ; elles sont

♦ On le sait de rcsic par les prdlpes loyaux qui ne veulent pas s't prêter.

POLICE ECCLÉSIASTIQUE

douces et dociles, servent très-bien leurs maîtres, savent voir et écouter.

Heureux père de famille, qui a une telle femme, si vertueuse, de tels domesliques, doux et humbles, honnêtes, pieux... Ce que souhaitait cet ancien, de vivre dans une maison de verre où chacun pût toujours le voir, il Ta sans

I avoir souhaité. Pas un mot de lui n'est perdu.

II parle plus bas, mais la fine oreille a tout entendu. S'il écrit sa pensée intime, ne voulant la dire, elle est lue, par qui? on l'ignore. Ce qu'il rêve sur l'oreiller, il est bien étonné le lendemain de l'entendre dans la rue.

CHÀPrTRÉ IV.

HABmn>\$. Sa puissance. Ses commencements insensibles ; scm progrès. Seconde nature ; souTent funeste. Un ^pmme exploitait U puissance de l'habitude. Peut-on s'en dégager?

Si la domination spirituelle est vraiment spirituelle, si Tempire sur la pensée s'obtient par la pensée même, par la supériorité du caractère et de l'esprit j alors il faut la subir ; il ne reste qu'à se résigner. La famille réclamera sans doute, mais réclamera en vain.

Il n'en est pas ainsi généralement. L'influence dont nous parlons ne suppose nullement, comme condition essentielle, les dons brillants de l'esprit. Ils servent sans doute celui qui les a, et néanmoins, s'il les a à un degré éminent y ils peuvent lui nuire. La supériorité éclatante» qui semble toujours une prétention de régner , met les esprits en défiance, avertit les moins

PUISSANCE m L'UABITUDB. 267

pradentSy et ferme la porte aux commeDcements qui font tout ici ^. Les médiocres, n'alarment pas, ils ont l'entrée plus facile. Plus faibles sont-ils, moins ils sqnt suspects, plus ils sont forts en un sens... Le fer grince sur le roc, ilsyémouçse et s'épointe. Mais l'eau, qui s'en défierait? Molle, incolore, insipide ; si pourtant elle tombe toujours à la même place, elle creusera à la longue le roc et le caillou.

Tenez-vous à cette fenêtre tous les jours à certaine heure de l'après-midi. Vous verrez passer dans la rue un homme pâle qui regarde à terre, toujours par la même rue, toujours serrant les maisons sur la même ligne de pavé* Là où il mit le pied hier, il met le pied aujourd'hui, et il le mettra demain ; il userait le grès, si on ne le renouvelait. Et par cette même rue, il va àunc même

maison , il monte à un même étage, et dans le même cabinet il parle à la même

^ Les romanciers comprennent rarement cela. La plupart commencent une aventure, une rencontre surprenante. Mais c'est précisément ce qui met en ^arde, et empêche de rien commencer. Ils prodiguent les aventures, l'action, et jusleml rien ne serait plus propre > éveiller l'altention , à rendre la fascination impossible, etc. — Ce que nous disons dans ce chapitre de la puissance de l'habitude, sera peut-être peu compris des gens du monde, surtout à Paris ; dans une ^iesi distraite et si variée, ils devinent à peine.ja pesante uniformité que le temps peut avoir ailleurs.

PUISSANCE DE L'HABITUDE

personne. Il parle des mêmes choses, et semble parler de même. La personne qui Técoute ne voit aucune différence entre hier et aujourd'hui. Douce uniformité, aussi douce qu'un sommeil d'enfant, dont la respiration soulève la poitrine, à temps égaux, avec le même léger bruit.

Vous croyez que rien ne change dans cette égalité monotone, que les jours valent les jours. Erreur; vous n'avez rien senti, et à chaque jour, il y a un changement, léger, il est vrai, imperceptible, que la personne, changée peu à peu elle-même, ne remarque en rien.

C'est comme un rêve dans une barque. Combien de chemin avez-vous fait en rêvant, qui peut le savoir ? Vous allez ainsi sans

aller, immobile et pourtant rapide. Sorti du fleuve ou du canal , vous vous trouvez bientôt en mer; l'uniforme immensité où vous êtes maintenant, vous avertira moins encore du chemin que vous parcourrez. Plus de lieu et plus de temps ; nul point marqué auquel l'attention puisse se prendre; et il n'y a plus d'attention. Profonde est la rêverie, et de plus en plus profonde... un océan de rêves sur le mol océan des eaux.

Douce chose, où peu à peu tout devient insensible, la douceur elle-même. État de mort

SES COMMENCEMENTS INSENSIBLES

OU de vie ? Pour le distinguer» il faudrait de l'attention, et nous sortirions du rêve... Non^ qu'il aille, ce je ne sais quoi qui m'emporte» qu'il me mène à la vie ou qu'il me mène à la mort.

Habitude ! habitude ! Mol et formidable abîme où l'on glisse si doucement ! on peut dire de toi tout le mal du monde, et tout le bien également ; et ce sera toujours vrai.

Avouons-le : si l'action que nous faisons d'habitude en pleine connaissance et volontairement ne se faisait jamais qu'avec volonté et attention y si elle ne devenait habituelle et facile, nous agirions peu , lentement; la vie passerait en essais et en efforts. Si, par exemple, à chaque pas que nous faisons, nous délibérions notre direction et cherchions notre équilibre, nous ne marcherions guère plus que l'enfant qui travaille à marcher. Mais la marche est de bonne heure une habitude, une action qui s'accomplit sans avoir besoin d'invoquer l'intervention continue de la vo-

lonté. Il en est ainsi de bien d'autres actes, qui , moins volontaires en* core, finissent par être en nous mécaniques, automatiques, étrangers en quelque sorte à notre personnalité. En avançant dans la vie, une partie notable de notre activité échappe à notre con*

SON PROGRÈS

naissance, sort de la sphère de la liberté pour entrer dans celle de Thabitude, elle devient comme fatale ; le reste, soulagé de ce côté et dispensé en ceci d'attention et d'effort, se trouve en revanche plus libre d*agir ailleurs. Chose utile, chose dangereuse. La partie fatale augmente en nous, sans que nous nous en mêlions, et s'accroît dans nos ténèbres intérieures. Ce qui frappait jadis l'attention, aujourd'hui passe inaperçu. Ce qui d*abord fut difficile, avec le temps devient facile, trop facile; puis, on ne peut plus même dire que ce soit facile, car cela se fait tout seul, sans que nous l'ayons voulu; nous souffrons à ne point le faire. Ces actes étant, de tous, ceux qui coûtent le moins de peine, se renouvellent sans cesse. Il faut bien s'avouer à la longue qu'il en est résulté une seconde nature, qui, formée aux dépens de l'autre, la remplace en grande partie. Nous oublions les difficultés des premiers commencements, et nous nous figurons avoir toujours été ainsi. Cela favorise au moins notre paresse, et nous dispense de faire quelques efforts pour nous arrêter sur la pente. Au reste, la trace du changement s'efface en effet à la longue, le chemin a disparu; nous voudrions le refaire

que nous ne le pourrions pas. C'est comme un pont brisé derrière nous ; nous y avons passé , et nous n'y passerons plus.

Nous nous résignons donc, et nous disons en tâchant de sourire : « C'est pour moi une seconde nature », ou même encore : C'est ma nature ». Tant nous avons oublié !

Hais entre cette nature, et notre vraie nature primordiale que nous apportâmes en naissant, il y a une grave différence[^]. C'est que, celle-ci, tirée du sein de la mère, était comme la mère elle-même, une gardienne attentive de la vie* qui nous avertissait de tout ce qui peut la compromettre, qui cherchait, trouvait dans sa bienveillance remède à nos maux. Et cette seconde nature, l'habitude, sous ce nom perQde, n'est souvent autre chose que le grand chemin qui mène à la mort.

« C'est ma seconde nature, dit tristement le buveur d*opium, en voyant mourir à côté de lui celui qui l'a devancé de quelques mois dans l'habitude du sombre breuvage; j'ai encore tant de mois à vivre. » — a C'est ma se-

' Cette différence n'est pas indiquée, que je sache, par Maine de Biran, ni par M. Félix RaTaisson, dans son ingénieuse et profonde disertation sur Thabitude.

SOUVENT FUNESTE

conde nature », dit ce misérable enfant, vic[^] time dévouée des voluptés solitaires. Riea jx'j fait, ni la raison, ni les châtements, ni la dou* leur maternelle. Tous deux vont, iront jusqu'au bout par le chemin qu'on ne recommence pas.

Un proverbe vulgaire (ici cruellement vrai) nous dit : a Qui a bu» boira. » Il faut le généraliser: « Qui a agi, agira; qui a pâti, pâlera. Seulement, cela est encore plus vrai pour les habitudes passives que pour celles d'action. Habitué à laisser faire, à pâtre, jouir, nous devenons incapables de reprendre l'activité. A la longue, il n'est plus même besoin de l'appât de la jouissance. Après qu'elle est tarie et que la douleur prend sa place, l'invincible habitude verse toujours à la même coupe ; elle ne prend plus alors la peine de se dissimuler; nous la reconnaissons trop tard, hideuse, invincible, et elle nous dit froidement : « Tu as bu le miel d'abord; maintenant tu boiras le fiel, et jusqu'à la dernière goutte.»

Si ce tyran est si fort quand il agit à l'aveugle, quand il n'est (qu'une chose, comme l'opium ou le gémissement, qu'est-ce donc quand il a des yeux, une volonté, un art, en un mot quand il est homme?... un homme plein de calcul qui sait

UN HOMME affaibli

créer, fomenter l'habitude à son profit; un homme qui, pour premier moyen, a, contre TOUS, vos croyances; qui commence, dans l'absence d'un caractère respecté, la fascination personnelle; qui, pour se leurrer sur vous et fonder l'habitude en vous, a l'occasion quotidienne, les jours, les mois, les années., le temps, l'irrésistible temps, le dominateur des choses humaines, le temps pour qui c'est un jeu de manger le fer et l'ivraie... Un cœur de femme est-il donc plus dur pour lui résister?

Une femme? un enfant?... bien moins, une personne qui veut être enfant, qui emploie tout ce qu'elle a acquis de facultés depuis l'enfance pour retomber à l'état d'enfance, qui dirige sa volonté à

ne plus vouloir, sa pensée à ne plus savoir, et qui se livre endormie.

Supposons qu'elle se réveille (c'est un cas qui n'arrive guère), qu'elle se réveille un moment, qu'elle surprenne le tyran sans masque, qu'elle le voie comme il est, et veuille échapper... Croyez-vous qu'elle le puisse*?... Pour cela, il faut agir, et elle ne sait plus ce que

I Pourquoi craindrait-on de commencer avec un homme impoê' iihle? Voilà ce qu'oa se dit d*<ikord.

* Crri bit penser à Taventore de rencfaanteor Merlia, qui, à U

fl4 EXPLOITANT CETTE PUISSANCE.

c'est , n'ayant agi de si longtemps; les membr sontroides; les jambes^ paralysées, n'entende rien au mouvement ; la main pesante se soulèv retombe^ et dit : Non.

Alors, on ne sent que trop ce que c'es que l'babitude^ et comment y lié une fois de se mille fils imperceptibles^ vous restez joint malgré vous à ce que vous détestez. Ces fils, pour échapper aux yeux, n'en sont pas moins résistants; faibles et souples^à cequ'il semble, vous en brisez un^ et dessous vous en trouvez deux; c*estun filet double^ triple... Qui en saura Tépaisseur ?

J'ai lu autrefois dans un vieux conte une chose vraiment saisissante et bien significative. Il s'agissaild'une femme, d'uiieprincesse errante, qui après bien des fatigues trouvait pour asile, au milieu des bois \ un palais désert. Elle était heureuse d'y reposer, d'y séjourner quelque temps; elle allait, venait, sans obstacle, dans les grandes chambres vides, elle se croyait seule et libre

Toutes les portes étaient ouvertes. Seulement à la porte d'entrée, depuis qu'elle y avait passé

prière de Viriane, s'est couché Uii même dans son tombeau ; mai ne sait plus les paroles qui pourraient le délivrer ; il y reste, et reste jusqu'au jour du Jugement.

^ « Forêt toultue, âpre, sautage ! Le seul penser m'en renoutel

PEUT-ON S'EN DEGAGER

personne n'y passant après elle, Taraignée avait tendu sa toile au soleil , une toile fine, légère, presque invisible. Faible obstacle qu« la prin*cesse, qui veut sortir à la longue, croit pouvoir écarte sans peine. Elle lève cette toile en effet; mais il y en a une derrière, qu'elle lève sans difficulté. La seconde couvre une troisième qu'il faut bien lever aussi... Chose étrange, il y en a quatre... Non, cinq? ou plutôt six... et d'autres encore. Ah ! comment lever tant de toiles ? EUo est déjà bien fatiguée... N'importe ! elle persévère; en reprenant un peu haleine, elle pourra continuer... Mais la toile aussi continue, et se renouvelle toujours avec une malice obstinée. Que fera-t-elle ? Elle succombe à la fatigue, elle ruisselle de sueur, les bras lui tombent... Elle înit par s'asseoir épuisée par terre, sur cet infranchissable seuil; elle regarde tristement l'obstacle aérien , qui danse au vent, iéffer, vainqueur... Pauvre princesse, pauvre mouche, vous voilà donc prise 1 Pourquoi aussi vous arrêter dans cette maison de fée, et laisser à Taraignée le temps de faire son filet! ' '

la peur. Comment y eiiitrai-je ? je ne puis le dire ; tant j'étais plein <Ieioinmpil, quand j'abandonnai la vraie voie ! » Danle, Infemo»

CHAPITRE V

Des coutents. Toute-puissance du directeur. Etat de la religieuse, délaissée, espionnée. Couvents qui sont en même temps maisons de force et maisons de fous. Captation. Disciplines barbares. Lutte

' de la sopérieure et du directeur. Chanf^ements de directeur. Le magistrat.

J occupais, il y a quinze ans, dans un quartier fort solitaire , une maison dont le jardin tenait à celui d'un couvent de femmes. Quoique mes croisées dominassent la plus grande partie de leur jardin, je n'avais jamais vu mes tristes voisines. Au mois de mai y le jour des Rogations, j'entendis des' voix nombreuses , mais faibles , très-faibles, qui chantaient des prières, en parcourant le jardin du couvent. Le chant était triste, sec, ingrat, de voix peu justes, comme faussées par la souffrance. J'y crus un moment

DES GOUVENTK. 277

reconnaître les prières des morts ; en écoutant mieux, au contraire, je distinguai « Te rogor mus,audi nos^ d le chant d'es-pérance qui appelle sur la nature féconde la bénédiction du Dieu de la vie. Ce chant de mai chanté par ces mortes y était d'un contraste amer. Voir sur la verdure en fleurs se traîner ces filles pâles, qui ne fleuriront jamais... La pensée du moyen âge qui

d'abord m'avait saisi , s'éloigna bientôt : alors la vie monastique se liait à mille autres choses ; mais dans notre harmonie moderne , qu'est-ce qu'un contre-sens barbare , une note fausse qui jure ? Ce que j'avais sous les yeux, je ne pouvais le défendre ni par la nature , ni par l'histoire. Je refermai ma croisée, et repris tristement mon livre. Cette vue m'avait été pénible, n'étant adoucie , relevée de nul sentiment poétique. Elle rappelait moins la virginité que la viduité stérile, l'état de vide, d'impuissance, d'ennui, déjeune intellectuel ^ et moral,

^ J'ai déjà parlé plus haut de la sœur Marie Lemonnier, persécutée pour savoir trop bien écrire, dessiner des fleurs, etc. — « Mon confesseur, dlt-elle, me défendit de cueillir des fleurs et de dessiner... Far malheur, en me promenant dans Itf jardin avec les religieuses, il y avait sor le bord du çazon deux coquelicots que, sans aucune intention, j'ètèlai entre mes doigts, en passant. Une de mes sœurs me rit, courut avertir la Supérieure qui marchait devant, et qui rétrograda

TOUTE-UISSANCE DU DIRECTEUR

OÙ sont tenues ces infortunées par leurs maîtres absolus.

Nous parlions de Thabitude : c'est bien là qu'elle règne en tyran. Il n'est guère besoin d'art pour prendre ces pauvres femmes isolées, enfermées, dépendantes, près desquelles rien du dehors ne balance l'impression qu'une personne , la même personne vient leur donner tous les jours. Le moins habile doit fasciner sans peine une nature amoindrie et pliée à la

plus servile , à la plus tremblante obéissance. Âh ! il y a peu de courage et de mérite à dominer ainsi ce qui d'avance est brisé.

Pour ne parler d'abord que du pouvoir de l'habitude, rien de tout ce que nous voyons dans le monde des vivants ne peut donner idée de la force avec laquelle elle agit dans ce petit monde fermé. L'attachement de la famille nous modifie sans doute, mais son influence est neutralisée par le mouvement extérieur. La régularité du

aussitôt vers moi, me fit ouvrir la main, et, voyant les coquelicots, elle me dit que mon compte était bon. Et le confesseur étant venu le soir, elle m'accusa devant lui de désobéissance pour avoir cueilli des fleurs. J'eus beau lui dire que c'était sans intention, et que c'étaient des coquelicots ; je ne pus obtenir la permission de me ranfesser. » Note de la sœur Marie Lecomnier, dans le Mémoire de M. Tillard. Les journaux et les revues de mars 1845 en ont donné des extraits.

TOUTE-PUISSANCE DU DIRECTEUR

journal favori qui vient chaque matin nous sonner le même son, ne laisse pas d'influer; mais enfin ce journal en a d'autres contre lui. Une influence qui est moins de ce temps, mais trèsforte encore sur les personnes isolées , c'est celle d'un grand livre dont la lecture attachante retient des mois, des années. Diderot avoue que Clarisse, lue, relue, fût pendant longtemps toute la vie pour lui, la joie, la tristesse, la pluie , le soleil. Le plus beau des livres cependant, c'est encore un livre , une chose muette, qui pour être animée tant qu'on voudra n'entend pas, ne donne pas la ré-

plique ; il n'y a pas là de paroles pour répondre à vos paroles, d'yeux pour réfléchir vos yeux.

Arrière ces froides images de papier, de livres !

Imaginez dans une solitude où rien autre ne pénètre. Tunique chose vivante, la personne qui seule a droit d'y entrer, qui remplace toutes les influences dont nous venons de parler , qui est à elle seule la société , le journal , le roman et le sermon , une personne dont la venue rompt seule la mortelle durée d'une vie inoccupée. Avant qu'il ne vienne, après qu'il est venu, c'est, dans cet ennui profond, toute la division des heures.

280 TOUTE-PCISSANGB DU DIREGTEUtl.

Nous disions : une personne» il faut dire : un homme. Qui-conque sera de bonne foi, avouera qu'une femme n'aurait nullement cette action , que la circonstance du sexe y fait beaucoup, même auprès des plus pures et de celles même à qui jamais le sexe n'est venu en pensée.

titre Vunique^ sans comparaison , sans contradiction , être le monde d*une âme ; la sevrer à volonté de tout souvenir qui peut faire rivalité^ effacer de ce cœurdocile jusqu'à la pensée d'une mère qui pouvait y rester encore*... Hériter de

^ C'est souvent par pur instinct de tyrannie que les supérieures se plaisent à briser les liens de parenté : « Le curé de ma paroisse m*exhorta à écrire à mon phre qui avait perdu ma mère. Je laissai passer l'A vent, pendant lequel il n'est pas permis aux religieuses d'écrire de lettres, et les derniers jours du mois qu'on passe en retraite, dans l'institut» pour se préparer à la rénovation des vœux, qui se fait le jour de l'an. Mais, après la cérémonie, je

m'empressai de remplir mon devoir envers le meilleur des pères, en lui adressant mes vœux et mes soulaits, et en tâchant de lui donner quelque consolation dans les afflictions et les épreuves par où il plaisait à Dieu de le Wm passer. Je fus à la cellule de la Supérieure pour la prier de prendre lecture de ma lettre, d'y mettre le sceau du couvent, et de l'envoyer ; mais elle n'y était pas. Je la mis donc dans ma cellule sur la table et je m'en allai à rofii<'e, pendant lequel la R. Mère Supérieure, qui savait que j'avais écrit parce qu'elle avait envoyé une des religieuses voir ce que je faisais, fit signe à une de mes sœurs et l'envoya prendre ma lettre. Elle me fit cela sept fois de suite que j'écrivis, de sorte que mon |)ère mourut, cinq mois après, sans avoir pu obtenir une lettre qu'il désirait de moi. et qu'il m'avait fait demander de son lit de mort par le curé de la paroisse. Note de la sœur LemonrUer, dans le Mémoire de M. TUIard. V. aussi le National, mars 1845 .

ÉTAT DE LA RELIGIEUSE

tont, rester seul, et fortifié dans ce cœur de tous les sentiments naturels que Ton a détruits !

Vumque! mais c'est le bon, le parfait, Tnimable, l'aimé... Énumérez toutes les qualités ^ toutes tiendront dans ce seul mot. Une chose, même (sans parler d'une personne), une chose si elle est umquey finira par prendre le cœur; Charlemagne, de son palais, voyant toujours la même vue» un lac et sa verte ceinture, finit par en être amoureux.

L'accoutumance y fait beaucoup, mais aussi cette grande nécessité du cœur de tout dire à ce qu'on voit toujours: homme ou chose, il faut qu'on lui parle. Ce serait une pierre, on lui dirait tout. Il faut bien que nos pensées débordent, et que lès chagrins s'écoulent d'un cœur trop rempli.

Dans cette vie si uniforme , croyez -vous qu'elle soit tranquille, cette pauvre religieuse? Ah ! que de tristes aveux je pourrais consigner ici , aveux trop certains, transmis par des amies leudres qui recevaient les larmes dans leur sein... et revenaient elles-mêmes, le cœur percé, pleurer près de moi.

Ce qu'il faut souhaiter à la prisonnière, c'est qu'elle meure de cœur, et presque de corps.

DÉLAISSÉE

Si elle n'est point brisée, détruite au point d'oublier qu'elle fut , elle trouvera au couvent les souffrances réunies de la solitude et du monde. Seule, sans pouvoir être seule ! * Délaissée , espionnée !

Délaissée. Cette religieuse, jeune encore, et déjà vieille d'abstinence et de chagrin, c'était hier une pensionnaire, une novice, que l'on caressait. Les amitiés de jeunes filles, les flatteries maternelles des grandes, l'attrait de telle religieuse, dé tel confesseur, tout l'a trompée, et doucement acheminée vers la réclusion éternelle. Presque toujours on se croit appelé vers Dieu lorsqu'on suit telle ou telle personne, une personne aimable, d'une dévotion souriante et séduisante, qui se plaît à ce genre de conquête

spirituelle. L'une gagnée, elle va à l'autre; de la pauvrete qui suit, se croyant aimée, ne lui soucie guère.

Seule, d'une solitude sans recueillement, sans repos. Combien serait douce, en comparaison, la solitude des forêts! Les arbres encore

* La confession préalable des religieuses à Ta supérieure, acceptée aisément dans la première ferveur, devient bientôt une vexation intolérable. Du vivant de MTM® de Chantai, on s'en plaint déjà. V. ses lettres, t. II, p. 228, 272, 346; et Fichet, 236 Cf. Ribadencira, Vie de sainte Thérèse.

ET ESPIONNÉE

auraient pitié. Ils ne sont pas si durs qu'ils semblent; ils entendent et ils écoutent.

Le cœur de femme, de mère, Vaincible instinct maternel, (qui est le fonds de la femme, cherche à se tromper. Il y a bientôt quelque jeune amie, quelque compagne naïve, une élève favorite..

- Hélas! cela sera ôté. Les jalouses, pour faire leur cour, ne manquent guère d'accuser les plus purs attachements. Le diable est jaloux, dans l'intérêt de Dieu, c'est pour Dieu seul qu'il réclame.

Quelle merveille si cette femme est triste, de plus en plus triste, si elle va seule dans les allées les plus sombres, et ne parle plus ? C'est la solitude alors qui devient son crime. La voilà désignée, suspecte; toutes l'observent et l'épient... Le jour? ce n'est

pas assez. La surveillance dure la nuit; on la regarde dormir, on l'écoute quand elle rêve et on note ses paroles.

L'affreux sentiment d'être jour et nuit observée ainsi doit troubler d'une étrange manière toutes les puissances de l'âme. Les plus sombres hallucinations arrivent, tous les mauvais rêves que peut faire, en plein jour et éveillée, la pauvre raison qui s'en va. Vous connaissez les visions qu'a gravées Piranesi, vastes prisons sou-

COUVENTS QUI SONT

lorraines, puits profonds sans air, escaliers qu'on monte à Tinfini sans arriver, des ponts qui mènent à l'abtme, de basses voûtes, d'étroits corridors de catacombes qui vont se serrant... Dans ces affreuses prisons qui sont des supplices, vous entrevoyez encore des instruments de supplice, des roues, des carcans, des fouets...

Quelle est, je vous prie, la limite qui sépare nos couvents d'aujourd'hui des maisons de force et de celles où l'on enferme les fous[^]?... Plusieurs couvents semblent réunir les trois caractères.

Je ne connais qu'une différence à établir; — c'est que la justice surveille les maisons de force, la police celles des fous. Mais à la porte des couvents. Tune et l'autre s'arrêtent; la loi a peur, et n'ose en franchir le seuil.

t La sœur Marie Lcmonnier fut enfermée avec des filles furieuses. Elle y trouva une carmélite qui y était depuis neuf ans, — Le 3^e volume du Juif-Errant contient l'histoire réelle de M^{me} R. Elle s'est passée récemment, non dans une maison de santé»

mais dans un couvent. Puisque j'ai cette occasion de dire un mot à noire admirable romancier, qu'il me permette de lui demander pourquoi il a cru devoir idéaliser à ce point les jésuites; qui ne sait que Ici et tel des dignitaires de l'ordre sont immortels par le ridi' cdle ? Il est difficile de croire que des écrivains ineptes soient de forth5 têtes, des machinateurs profonds. Je cherche des Bordin, et nf vois que des LoriqueU

AISoNS DE FORCE, DE FOUS

La surveillance des couvents et l'assignation précise de leur caractère sont pourtant d'autant plus indispensables aujourd'hui, qu'ils diffèrent paruncôtégravedes couvents de l'ancien régime.

Ceux du dernier siècle étaient proprement des hospices où j pour une dot, une fois payée, chaque famille noble, vivant noblement ou de bourgeoisie aisée, plaçait une ou plusieurs filles pour faire un fils riche. Une fois enfermées là, c'était leur affaire de vivre ou de mou* rir, on ne s'en inquiétait!^ plus. Aujourd'hui , les religieuses héritent y elles sont un but, une proie^ pour les mille et mille tentatives de captation , une proie facile, dans leur situation de captivité et de dépendance. Une supérieure zélée pour enrichir la communauté, a des moyens infaillibles de contraindre la religieuse à donner son bien; elle peut cent fois le jour, sous prétexte de dévotion et de pénitence, l'humilier, la vexer, la maltraiter même, jusqu'à la jeter dans le désespoir. Qui pourra dire où finit l'ascétisme, où commence la captation, le Compelle intrare ap* pliqué à la fortune? Le côté financier et administratif domine

aujourd'hui tellement dans les couvents, que ce genre de capacité est celui qu'on exige avant tout d'une sup^ô-*

286 CAPTAtION.

ricure. Plusieurs de ces dames sont d'éminents hommes d'affaires. Telle est connue à Paris, des notaires et gens de loi, comme pouvant leur donner leçon sur la matière des donations, successions et testaments. Paris n'envie plus à Bologne cette savante jurisconsulte qui, parfois couverte d'un voile, professait dans la chaire de son père.

Nos lois modernes, les lois de la Révolution, qui , dans leur équité, ont voulu que la fille et le cadet héritassent, travaillent ici puissamment pour la Contre-révolution. Cela aide à comprendre la multiplication rapide, inouïe, des maisons religieuses. Lyon qui n'avait que quarante couvents en 1789, en a aujourd'hui soixante-trois *. Rien n'arrête le zèle des recruteurs monastiques pour le salut des âmes riches. Vous les voyez frétiller autour des héritiers, des héritières... Quelle prime pour les jeunes paysans qui peuplent nos séminaires, que celle perspective de pouvoir, une fois prêtres, gouverner les fortunes aussi bien que les consciences * !

^ Je cite de mémoire la statistique donnée en 4813 par M. LorleU

* Tout ce monde achète, vend, brocante.Despréiats spéculent sur

CAPTATION

La captation, uii peu surveillée dans |q monde, ne Test point dans les couvents où elle est plus dangereuse, s'exerçant sur des personnes enfermées et dépendantes. Là, elle peut être impunément effrénée, terrible. Qui peut le savoir? Qui ose entrer là ^? Personne... Chose étrange, il y a en notre pays des maisons qui ne sont point France. . . Cette rue, c'est la FrancQ encore ; enjambez ce seuil , c'est un pays étranger, qui se moque de vos lois.

Quelles sont donc les leurs? On Tignorq. Ce que nous savons certainement, ce qui n'est point dissimulé, c'est que les barbares disciplines du moyen âge ' y régnent toujours, et s'y perpétuent. Cruelle contradiction 1 ce système qui parle tant de la distinction de l'âme

les terrains et les constructions, des lazaristes sur les agences de recrutement militaire, etc. , etc. Ceux-ci , les successeurs de saint Vincent de Paul , les directeurs de nos Sœurs de charité, ont été, pour leur charité, tellement bénis de Dieu qu'ils ont maintenant un capital de vingt millions. Leur général actuel, M. Etienne, alors procureur de Tordre, était naguère agent des lazaristes dans une compagnie de distillerie. Le procès si grave qu'ils ont en ce moment , -va décider si une Société engagée par un général qui est son chef absolu, se trome quitte de tout engagement en changeant de général.

^ A Sens, un magistrat se' hasarde d'> enlrer, et un journal n6o<^ calboliqu • regrette qu'on ne l'ait pas jélé par les fenêlres«
,

* V. la préface de celte troisième édition.'

28d DISCIPLINES BARBARES.

et du corps; et qui y croit puisqu'il approche hardiment le confesseur des tentations charnelles, eh bien ! le même système croit que le corps, distinct de l'âme, la modifie par sa souffrance, que l'âme s'améliore et s'épure sous les coups de fouet ^.. Spiritueliste pour s'enhardir à affronter les séductions de la chair, matérialiste quand il s'agit de briser la volonté I

Quoi ! lorsque dans les bagnes même, sur des voleurs, des meurtriers, sur les plus féroces des hommes, la loi défend de frapper, — vous, les hommes de la grâce, qui ne parlez que de charité, de la honne sainte Vierge et du doux Jésus, vous frappez des femmes. . . que dis-je, des filles, des enfants, à qui l'on ne reproche après tout que quelques faiblesses.

Comment ces châtiments sont administrés?

C'est une question plus grave encore peut-être*. • Quel genre de composition la peur y fait-elle

* N'a-t-il pas bien compté sur l'influence du corps, cet art effroyable qui ne réveille pas par la douleur l'énergie de l'homme, mais l'énervé par le régime et la misère des cachots? (V. le Traité de Mabillon sur les prisons monastiques, au t. II des Œuvres posthumes.) Les révélations des prisonniers du Spielberg nous ont trop éclairés là-dessus.

LA SUPÉRIEURE ET LE DIRECTEUR

faire ? A quel prix l'autorité y vend-elle l'indulgence ?..•

Qui règle le nombre des coups? Est-ce vous, madame l'abbesse? ou bien le père supérieur ?... Que doit être T arbitraire passionné, capricieux, d'une femme sur une femme, si celle-ci lui dé* plaît, d'une laide sur une belle, d'une vieille sur une jeune ! On n'ose y penser.

Là, s'engage souvent une étrange lutte entre la supérieure et le directeur. Celui-ci, quelque endurci qu'il puisse êl/e, est encore un homme; il est bien difficile qu'à la longue, la pauvre fille, qui lui dit tout, qui lui obéit en tout, n'en vienne pas à le fléchir. L'autorité féminine s'en aperçoit tout d'abord, l'observe et le suit de près. Il voit peu sa pénitente, trèspeu, et c'est toujours trop. La confession durera tant de minutes; on attend, montre à la main. Elle durerait beaucoup, toujours, sans cette précaution; pour la recluse, qui n'a d'ailleurs qu'insulte et mauvais traitement, un confesseur compatissant, c'est encore ta liberté.

On a vu des supérieures demander et obtenir plusieurs fois des évêques le changement de confesseur, sans en trouver d'assez durs, à leur fantaisie. Il y a encore grande distance de l»

CHANGEMENTS DE DIRECTEUR

dureté d'un homme à la cruauté d'une femme !.. La plus (idèle incarnation du diable en ce monde^ quelle est elle à votre avis?... Tel inquisiteur, tel jésuite? Non, c'est une jésuitosse, une grande dame convertie, qui se croit née pour le gouvernement, qui, par-

mi ce troupeau de femmes tremblantes, tranche du Bonaparte, et qui, plus absolue que le plus absolu tyran, use à tourmenter des infortunées sans défense la rage des passions mal guéries.

Loin d'être opposé ici au confesseur» mes vœux sont pour lui. Prêtre, moine, jésuite, me voilà de son parti. Je le prie d'intervenir, s'il peut. Il est encore, dans cet enfer, où la loi ne pénètre pas, la seule personne qui puisse dire un mot d'humanité... Je sais bien que cette intervention va créer la plus forte, la plus dangereuse attache. Le cœur de la pauvre créature est d'avance tout donné à celui qui la défend.

On Téloignera, ce prêtre, on le chassera, on le perdra, s'il le faut. Rien n'est plus facile à une supérieure active, inQuente. Il ne s*y hasarde pas, il a peur du bruit, il se retire timidement \ Vous ne trouverez ni prêtres ni pré-

* Je trouve la confirmnlion de ceci dans les notes de la religieuse déjà cilée. V. la préface de celle 3* édition.

LE MAGISTRAT

lats qui se souviennent ici de leur pouvoir de confesseur et de juge spirituel, et qui refusent Tabsolution au tyran des religieuses, comme Las Casas la refusait à ceux des Indiens.

Il y a d'autres juges, heureusement. La loi dort *, mais elle vit. De courageux magistrats ont voulu faire leur devoir *. Nul douté qu'on ne le leur permette... Leurs nuits en sont troublées ; ils savent que toute violence qui se fait là, chaque coup qui s'y

donne, au mépris des lois, est une accusation contre eux j devant la terre et le ciel!.. Exsurge^ Domine ^ etjudica eausam tuam !

* Les affaires d'Avignon, de Sens, de Poitiers, quoique les coupables aient été punies si légèrement , donnent espoir que la loi se réveillera. «^ On lit dans un des journaux de Caen : a Le bruit a couru hier au palais que M. le procureur-général allait évoquer non-seulement l'affaire de la séquestration de la sœur Marie, mais encore celle de la sœur Sle-Placide, pour la sortie de laquelle M* Tavocat-général Sorbier écrivait à M. le sous-préfet de Bayeux, le 43 août dernier; celle enûn de M^* H..., de Rouen, que M. le procureur du roi de Rouen fut obligé de faire sortir de rétablissement du Bon-Sauveur. » NcUionalf 4 0 mars 1 845.

* La surveillance des couvents devrait se partager entre la magistrature judiciaire, la magistrature municipale, et les administrations (le charité ; le parquet est trop occupé pour s'en charger seul.— *Si cei maisons sont nécessaires comme asiles de femmes pauvres qui gagnent trop peu dans une vie isolée, que ce soient de libres asiles, comme les béguinages de Flandre, avec une direction, bien entendu, tout autre que celle des béguinages.

CHAPITRE VI

Absomptiom de la volomté. Domination des actes, des pensées ; des ToloDtës. Assimilation. TranshumanatUm, Derenir le Dieu d'au autre. Omgueil. Impuissance. Orgueil et concupiscence.

Si Ton en croit les politiques, le bonheur» c'est de régner. Ils le pensent sincèrement, puisqu'ils acceptent en échange tant de

fatigues et de misères, tel martyr souvent que peut-être n'auraient jamais accepté les saints.

Seulement, il faut régner vraiment. Est-il sûr que ce soit régner, que de faire des ordonnances non exécutées, d'envoyer, avec grand effort et pour suprême victoire, une loi de plus dormir au Bulletin des lois près de ses trente mille sœurs ?

Ce n'est rien d'ordonner des actes, si préa-

DOMINATION DES AaES, DBS PENSEES. 1»5

lablement on n'est maître des pensées ; pour gouverner le monde des corps, il faut dominer celui des esprits. Voilà ce que dit le penseur, Tétrivain puissant, et il croit régner. C'est en effet un roi, celui-ci, au moins pour l'avenir. S'il est vraiment original, il devance son temps, il est ajourné. Il ira régnant demain, après-demain, à travers les siècles, et toujours plus absolu. Pour aujourd'hui, il sera seul; chaque succès coûte un ami. Il acquiert des amis nouveaux, je veux le croire, ardents, innombrables ; ceux qu'il perd valaient moins sans doute, mais c'étaient ceux qu'il aimait ; il ne verra jamais les autres... Travaille, homme désintéressé, travaille, tu auras pour salaire un peu de bruit et de fumée. N'es-tu pas bien payé ainsi? Roi du temps qui n'est pas encore, tu vivras, mourras les mains vides. Au bord de cette mer inconnue des âges, tu as ramassé, enfant, une coquille que tu approches de Toreille pour y surprendre un petit bruit où tu crois entendre ton nom.

Celui-ci 1 vois au contraire... Ce prêtre, tout en disant que son royaume est là-haut, il a surpris adroitement la réalité d'ici-bas. Il te laisse aller à ton aise chercher les mondes inconnus; lui^ il a saisi celui-ci, ton monde à toi, pauvre

m DOMINATION hÈ6 VOLONTÉS.

rêveur ! ce que tu «limais, le nid où tu comptais revenir et te réchauffer.. • N'accuse que loi, c'est ta faute. Les yeux tournés vers l'aurore, tu t'oubliais à épier le premier rayon de Tavenir. Tu te retournes un peu tard, un autre a maintenant la chère petite place où tu as laissé ton cœur.

La souveraineté des idées n'est pas celle des volontés. On ne s'empare de celles-ci que par la volonté même, non une volonté générale et vague, mais spéciale, personnelle, qui s'attache avec persévérance à une personne et la domine vraiment, parce qu'elle la fait à son image.

Régner, c'est régner sur une âme. Au prix d'une telle royauté, que sont tous les trônes? Qu'est-ce que la domination de la foule incon-^ nue?... Les vrais ambitieux n'ont eu garde de s'y méprendre. Ils n'ont pas dispersé leurs efforts dans l'extension d'un pouvoir vague et faible qui se perd en s'étendant; ils ont visé plus * tôt à la solidité du pouvoir, à son intensité, à son immuable possession.

Le but ainsi posé, le prêtre a un grand avantage, que personne n'a comme lui. Il a affaire à un objet qui se livre lui-même. Le grand obstacle, pour les autres puissances, c'est qu'elles ne connaissent pas bien celui sur qui elles agissent;

ASSIMILATION DE L'ÂME

elles le voient au dehors *, le prêtre le voit au dedans. Habile ou médiocre, par la seule vertu des terreurs et des espérances, par la

clef magique qui ouvre le monde à venir, il ouvre aussi le cœur» et ce cœur veut lui même s'ouvrir; toute sa crainte est de cacher quelque chose. Il ne se voit pas tout entier; mais là où il s'ignore, le prêtre le voit encore et le pénètre par les révélations comparées des serviteurs, des amis, des parents. De toutes ces clartés-il peut, s'il est habile, former un foyer lumineux qui, concentré sur l'objet, l'illumine de part en part, si bien qu'il en connaît non-seulement l'existence actuelle, mais l'avenir, lisant dès aujourd'hui dans l'instinct et le sentiment ce qui demain sera la pensée. Il le sait donc vraiment, ce cœur et le voit et le prévoit.

Science unique, qui resterait encore inexplicable sans un dernier mot: Si elle sait son sujet à ce point, c'est qu'elle-même le fait. Le directeur fait le dirigé; celui-ci est son œuvre, et il devient le même homme à la longue. Comment

' La confession même incomplète, comme elle se fait devant le juge, éclaircissent le moraliste, le peintre de mœurs. Walter Scott était greffier. Fielding commissaire de police ou juge de paix, etc.

296 ASSIMILATION DE L'ÂME.

le premier ne connaîtrait-il point des idées des volontés, que lui-même a fait naître, qui sont les siennes? Une transfusion a lieu, sous cette action incessante, entre les deux personnes, où l'inférieure, recevant tout de l'autre \ va toujours s'effaçant. Plus faible chaque jour et plus paresseuse, elle se fait un bonheur de ne plus même vouloir, de voir s'en aller et se perdre cette volonté importune dont elle a trop souffert. Ainsi, le blessé regarde couler son sang, sa vie, et se sent plus léger.

Cet écoulement de la personnalité morale, par lequel vous échappez à vous-même, qui le compense en vous, qui remplit le vide?... en trois lettres : lui.

Lui, Tbomme patient et rusé, qui jour par jour, étant de vous un peu de vous, substituant un peu de lui, a doucement subtilisé l'un, mis l'autre en son lieu. Les molles et faibles natures de femmes, presque aussi fluides que celle de l'enfant, se prêtent bien aisément à la transfusion. La même, qui 'voit toujours le même,

* Elle reçoit surtout ce que l'autre a de mal, ses cdtés né(;atifs, enclttsîfs» haineux t secs et durs. «— On sent quelque chose de ced dans le tableau triste et ingrat qu'on attribue à Zurbaran : un boonne de cuivre levant sa main sur deux femmes de plomb (Le S. Domi- Dique au Louvre, Collection Standish).

nASSaUMÀIfÀTfN. 297

prend, sans le savoir, son tour d'esprit, son aocent, son langage, que dis-je? quelque chose de son allure et de sa physionomie. Il parle, et elle parle ainsi. Il marche, et ainsi elle marche. À la voir seulement passer, qui saurait voir, verrait qiielle est lui.

Mais ces conformités extérieures ne sont que de faibles signes du changement profond qui s'est fait au dedans. Ce qui s'est transformé, c'est l'intime et le plus intime. Un grand mystère s'est fait, ce que Dante appelle tramhuma* nation, lorsqu'une personne humaine, fondant à son insu, a pris, substance pour substance, une autre humanité; lorsque le supérieur remplaçant l'inférieur, l'agent le patient, n'a plus même à le diriger, mais devient son être. Lut, il est, l'autre n'est pas, sinon comme un acci-

dent, une qualité de cet être, un pur phénomène, une ombre vaine, un rien...

Que parlions-nous tout à l'heure d'influence, de domination, de royauté. Ceci est bien autre chose que royauté, c'est divinité. C'est être le dieu d'un autre.

S'il y a au monde une occasion de devenir fou, c'est celle-K^i. La pensée de l'homme qui est arrivé là, de quelque humilité qu'il s'enve-

298 QBVENIR tE DIEU

loppe, c'est celle du païen : « Dms faeiua sum ! » J'étais homme, et je sais Dieu !

Plus que 'Dieu. Il dira à sa créature : «c Dieu t'avait créée telle; autre je t'ai faite, en sorte que n'étant plus sienne, mais mienne, tu es moi', mon moi inférieur, qui ne se distingue plus de moi que pour m'adorer. »

« Créature dépendante, comment n'aurais-4u pas cédé?... Dieu cède bien à ma parole, quand je le fais descendre à l'autel. Le Christ s'humilie, et, docile, vient, à mon heure» à mon signe, prendre la place du pain qui n*est

plus ^ . D

Ne nous étonnons pas du furieux orgueil du prêtre, qui, dans sa royauté de Rome, Ta souvent emporté au delà de toutes les folies des Empereurs, lui faisant mépriser non-seulement les

t « C'est dans la pensée d*Origène que le prêtre doit être un petit DieUf pour faire une fonction, qui est par-dessus les anges.
» T^e P. Fichet (jésuite), Vie de M'''' de Chantai, page 615. — Si

vous voulez un jésuite plus grave que Fichet, voici Bourdaloue: « Quoique le prêtre ne soit dans ce sacrifice que le substitut de Jésus-Christ, il est certain néanmoins que Jésus-Christ se soumet à lui, qu'il s'y assujétit, et lui rend tous les jours sur nos autels la plus prompte et la plus exacte obéissance. Si la foi ne nous enseigne ces vérités, pourrions-nous penser qu'un homme pût jamais atteindre à une telle élévation, et être revêtu d'un caractère qui le mît t'n état, si je l'ose ilire, de coitimander 5 son «ouverain seigneur H de le faire descendre du ciel ;* »

DTN AUTRE. 199

hommes et les choses, mais son propre serment et la parole même qu'il donnait pour infaillible. Tout prêtre, pouvant faire Dieu , peut tout aussi bien faire que Timpair soit pair, que ce qui est fait n'ait point été fait, que ce qui est dit n'ait point été dit... L'ange a peur d'une telle puissance, et s'écarte avec respect devant cet homme pour le regarder passer ^

Allez , vantez-moi maintenant vos privations, vos macérations. I J'en suis bien touché !... Croyez-vous qu'à travers cette robe sèche, ce maigre corps, et dans ce cœur pâle, je ne voie pas la profonde^ exquise et délirante jouissance d'orgueil qui fait l'être même du prêtre ? Ce qu'il emporte dans sa robe et couve si jalousement, c'est ce trésor d'orgueil terrible... Ses mains en tremblent, un feu jaune en luit dans ses yeux baissés...

^ Ed des nouveaux prêtres qu'ordonnait saint François de Sales, voyait souvent son bon ange. Arrivé à la porte de l'église, il s'arrête. On lui demande pourquoi ? « Il répondit ingénument qu'il avoit coutume de voir marcher devant son bon ange, et que lors ce prince <^u ciel se estoit arrêté par respect de son carac-

tère, lui cédant cette prééminence. y) Maupas du Tour, Vie de saint François de Sales, p. 499. •*- Molinos dit hardiment (Guida, lib. II, c. I.) : Si Dieu avait donné des anges pour conduire les hommes, ils pourraient être aveuglés par les démons qui se transfigurent en anges de lumière, r.iunusement, etc.

ORGUEIL. IMPUISSANCE

Oh ! combien il hait tout ce qui lui fait obsta* cle> tout ce qui empêche son infini d'être infini ! Comme il en désire, d'un cœur infini , Tanéantissement... Oh ! qu'il est diabolique de hair en Dieu !

Une grande souffrance est attachée à cette grande jouissance d'être le dieu d'une autre fîme ; tout ce qui manque à cette divinité fait souffrir horriblement... Vous ne pouvez «ous étonner si celui-ci poursuit d'une insatiable ardeur l'absorption de l'âme qu'il espère assimiler. Vous devez comprendre sans peine la cause réelle et profonde de cette étrange avidité qui veut tout voir et tout savoir, les grandes et les petites choses, le principal et l'accessoire, l'essentiel et l'indifférent, qui, nullement satisfaite d'envelopper Textérieur, s'adresse au fond même, et cherchant le fond par delà le fond, veut atteindre la substance... QuVile l'atteigne, elle dira : Plus loin ! Plus loin ! — Encore ! — Davantage et davantage!... Hélas! on acquiert davantage, et il y a toujours au delà... Qui peut mesurer une âme ! Elle garde, dans des coins qu'elle ne sait (ni vous non plus), des espaces et des profondeurs... Cette âme qui vous semblait acquise, et que vous pensiez tenir tout

ORGUEIL ET CONCUPISCENCE

entière, elle recèle peut-être un monde de li* berté que vous ne pouvez atteindre.

Cela est humiliant, cela est sombre, et tout près du désespoir... o souffrance! n'avoir pas tout, pour un dieu, c'est n'avoir rien !

Alors, alors, dans l'orgueil même, une voix s'élève, ironique, pour se moquer de l'orgueil, la voix de la concupiscence qu'il faisait taire jusqu'ici : « Pauvre dieu, dit-elle, si tu n'es pas dieu, c'est ta faute, je te l'avais dit. Laisse-moi là ta scolastique, ton distinguo des deux natures, corporelle et spirituelle. Posséder, c'est avoir tout; celui-là a propriété , qui use et abuse. Pour que l'âme soit vraiment tienne, il te manque une chose. .. le corps.)»

CHAPITRE VII

COT^CUPISCENOS. Suite de l'absorption et de l'assimilation. Terrears de l'attire monde. Le médecin et la malade. Altenaativrs, ajournements. Eïïets de la peur en amour. — Pouvoir tout» et s'absteuir. Dispute de l'esprit et de la chair. La morte emporte le rivant. Elle ne ressuscitera pas.

Au bord de l'abîme qae nous venons d'entrevoir, avant d'y descendre, restons un moment au bord, reconnaissons bien où nous sommes.

La domination sans limites dont nous parlions tout à l'heure ne s'expliquerait jamais assez par la puissance de l'habitude, aidée de tous les arts de séduction et de captation ; il serait surtout

impossible de comprendre comment tant d'hommes médiocres réussissent à Toblenir. Il faut rappeler ici ce que nous avons dit ailleurs :

ABSORPTION, ASSmiLATION. 5Q5

Si celle puissance de morta tant de prise sur V âme s c'est çwe, le plus souvent^ elle VaUaque mourante ^ brisée des passions mondaines, et que, la rebrisant au flux et reflux des passions religieuses, elle finit par n'y plus trouver ni force, ni nerf, rien qui puisse résister.

Qui de nous n'en eut ^ dans sa vie, de ces moments où Taction violenlè ayant froissé notre cœur, nous haïssons Taction , la liberté et nousmômes ?... Quand la vague qui nous berça doucement^ traîtreusement, se retire brusque et dure, et nous laisse sur la grève à sec... on reste là comme^ une pierre... Jamais Tâme, échouée ainsi, ne serait remise en mouvement si elle n'était, sans le vouloir, soulevée au flot du Léihé.. . Une voix basse dit alors : <« Ne Ix^ugez pas, n'agissez plus, ne veuillez point, mourez à la volonté... » — « Oh ! merci ! veuillez pour moi I cette liberté embarrasante dont le poids me pèse tant, la voilà, je vous la remets... Un doux oreiller de foi , de docilité enfantine, c'est toutce qu'il me faut maintenant... Ah ! que j'y vais bien dormir ! »

Et Ton ne dort pas, on rêve. Nerveux et tremblant de faiblesse, comment pourrait-on reposer? Pour être gisant, on n'en va pas moins

LES TERREURS DE L'AUTRE MONDE

nageant dans les songes. L'âme ne veut pas agir, mais Timagination agit bien sans elle, et cette fluctuation involontaire n'en est que plus fatigante. Alors reviennent pour la malade toutes les terreurs d'enfance, et avec une fixité qu'elles n'eurent point pour l'enfant. La fantasmagorie du moyen ftgeque nous croyions oubliée, ressuscite alors ; tout le noir monde d'enfer, exilé par. nos risées, se dédommage ici et se venge cruellement; cette pauvre âme lui appartient... Que deviendrait-elle, hélas ! si elle n'avait au chevet le médecin spirituel qui la soigne et la rassure... <« Ne me quittez pas, j'ai trop peur! » — «t Ne vous troublez;' vous n'êtes pas responsable de tout ceci ; Dieu vous pardonne ces mouvements désordonnés; ils ne sont pas vôtres; le Diable s'agite ainsi en nous... >> — « Le Diable, ah ! je le sentais ! il me semblait bien que ces mouvements brusques et bizarres m'étaientétrangers... Mais quelle chose horrible est-ce donc, d'être le jouet du Malin esprit ! » — « Je suis là , ne craignez pas, tenez*moi bien, allez droit; l'abîme, il est vrai, est béant à droite et à gauche ; mais en suivant le pont étroit, Dieu aidant, par ce tranchant de rasoir, nous irons au paradis. »

LE MÉDECIN ET LA MALADE. 3tô

Grande puissance, d'être si nécessaire, toujours appelé, désiré ! de tenir les deux fls d'es* poir et de terreur, qui tirent Vtkme à rolonté. Troublée, on la calme, et calme, on Tagite ; elle faiblit peu à peu, et le médecin est plus fort; il le sent, il en jouit*. • Il y a, pour celui à qui toute jouissance naturelle est interdite, il y a un sombre bonheur, une sensualité maladive à exercer cette puissance, à faire le flux et le reflux, à désoler pour consoler, blesser,

guérir et blesser encore. •• « Oh ! qu'elle soit malade toujours ! Je souffre, qu'elle souffre avec moi. C'est quelque chose au moins, d'avoir en commun la douleur. »

Mais ce n'est pas impunément qu'on recueille ces soupirs, qu'on soutient cette tête languissante... Celui qui blessait est blessé. La plus simple, dans ces épanchements, dit souvent à son insu telle chose qui brûle au cœur. Devant ce fer rouge, qu'une main si douce applique sans le savoir, il recule, s'indigne, s'irrite; il s'efforce pour faire de son trouble un pieux courroux ; il tâche de haïr le péché, et il l'envie seulement.

Qu'il est sombre, ce jour-là ! Voyez-le monter en chaire. Qu'a-t-il donc, cet homme de Dieu?

306 ALTERNATIVES, AJOUVNfIMEirrS.

On ne le voit que trop ; le zèle de la Loi le vore; il porte tous les péchés du peuple. .. Quels éclairs il lance! quels foudres ! est-ce le Jugement dernier? tout le monde baisse la tête... Une seule a reçu le coup, elle pâlit, ses genoux fléchissent; le trait n'a que trop porté; celui qui la sait jusqu'au fond de l'âme, a trouvé trop aisément le mot terrible, le mot unique qui frappait juste à cette place... Seule, elle a senti; elle se trouve seule dans l'église (la foule a disparu pour elle), et seule elle se voit aller aux ténèbres, au noir abîme. « Mon père, tendez-moi la main ! je sens que j'enfonce ! »

Pas encore, et pas encore I... 11 faut qu'elle se débatte, qu'elle descende, remonte un peu , afin de descendre plus bas... Chaque jour, elle vient à lui , plus dolente, plus pressante. Comme elle prie, comme elle insiste I Mais elle n'obtiendra pas encore le mot qui peut la rassurer : « Aujourd'hui ? Non , samedi... » Et du sa-

medi encore, il remet au mercredi^... Quoi! trois jours, trois nuits entières dans la même anxiété ?

i Cette tactique d'ajournement est surtout admirable pour tirer d'une femme un secret étranger à la confession, qu'elle ne veut pas dire, le secret de son mari, le nom propre de son amant, etc. , etc. KUC finit toi^ours par dire ce qu'on Teut savoir.

ALTERNATIVES

Elle pleure alors, comme un enfant... N'importe, il résiste, il la laisse, mais il est troublé tout en résistant. Avoir tant humilié cette belle Madame si flère, c'est un secret plaisir d'or^ gueilt et pourtant il trouve lui-même qu'il a été bien dur pour elle; il l'aime^ il Ta fait pleurer.

Barbare, ne voyez-vous pas que la pauvre femme succombe? qu'elle baisse à chaque. accès? Que voulez- vous donc? sa chute? Mais dans cette prostration de forces, dans cette terreur éperdue, dans cet abandon de soi-même, n'y a-t-il pas déjà toutes les chutes? — Non, ce qu'il veut jusqu'ici, c'est qu'elle souffre comme lui, qu'elle lui ressemble en douleurs, qu'elle lui soit associée dans son malheur et son orage. Il est seul : donc, qu'elle soit seule. Il n'a point de famille, elle n'aura point do famille. Il la hait épouse et mère, il la veut amante... amante de Dieu ; lui-même il s'y trompe en la trompant.

Et au milieu de tout cela, toute fascinée qu'elle est, elle n'est 4^ourtant pas^ aveugle autant que vous pourriez croire. Les

femmes, les enfants sont pénétrants quand ils ont peur; ils entrevoient bien vile ce qui peut les rassurer. Celle-

EFFETS DE LA PEUR EN AMOUR

ci, lorsque[^] suppliante, peureuse et flatteuse [^] elle se traînait à ses pieds, elle n'a pas été saas voir, à travers les larmes, le trouble qu'elle ex.citait... Ils se sont troublés ensemble, c'est uq< complicité... Tous deux savent (sans le savoii bien, d'instinct confus, de passion) qu'ils oni prise l'un sur l'autre, elle par le désir, et lui par la peur.

La peur fait beaucoup en amour. Le mari du moyen âge était aimé de la femme pour sa sévérité même. Son humble Griselidis reconnaissait en lui le droit de la verge paternelle. La fiancée de Guillaume-le-Gonquérant, ayant été battue par lui, le reconnut à ce si[^]ne pour son époux et son seigneur. Qui a ce droit aujourd'hui? Le mari ne l'a pas gardé; le prêtre Ta, il en use ; il a toujours sur la femme le bâton de l'auiorité ; il la bat , soumise et docile,-des verges spirituelles. Qui peut punir, peut gracier; seul pouvant être sévère, il a seul aussi ce qui est, près d'une personne crain-tive, la grâce suprême, la clémence. Un mot de pardon lui vaut plus, en un moment, nlans ce pauvre cœur effrayé, que ne vaudraient au plus digne des années de persévérance. La douceur agit, juste en proportion des sévérités, des terreurs

POUVOIR TOUT, ET S'ABSTENIR

qui ont précédé. Nulle séduction comparable. Comment lutter contre un homme qui, disposant du paradis^ a encore^ par-dessus^ Tenfer pour se faire aimer ?

C'est un moment bien dangereux que ce retour imprévu de bonté pour celle qui, domptée par la peur, le front dans la cendre, n'attend que la foudre... Quoi ! ce juge redouté, cet ange du Jugement, il s'attendrit tout à coup... On sentait le froid du glaive, on sent la chaleur d'une douce main d'ami qui vous relève de terre... Le passage est trop fort pour elle; elle résistait à la crainte, elle succombe à cette douceur. Brisée de tant d'alternatives, la faible personne faiblit tout à fait...

Pouvoir tout, et s'abstenir... glissante situation ! qui se tiendra sur la penle?

Ici, se retrouve, dans la voie de concupiscence, le point où la voie de l'orgueil nous a menés tout à l'heure.

La concupiiscence^ méprisée d'abord par l'orgueil, comme brutale et grossière, devient un sophiste; elle lui pose le terrible problème devant lequel le désir, mêlé d'effroi, cligne et détourne la vue... Il regarde sans regarder.

DISPUTE DE L'ESPIUT ET DB LA CKAIL

il met la main sur ses yeux, mais en écarlant les doigts, comme la vergognosa du Campo- Sanlo :

« Est-il sûr qu'on ait le cœur tout entier, si Ton n'a le corps ? La possession physique ne livrera-t-elle pas des côtés de Tâme, qui autrement resteraient inaccessibles? Le domaine spirituel est-il complet s'il n'embrasse l'autre?... Les grands papes semblent avoir résolu la question; ils ont cru que la Papauté impliquait l'Empire I que le pape, par-dessus sa royauté des esprits, était roi du temporel, d

Contre ce sophisme de la chair, l'esprit lutte encore ; il ne manque pas de répondre : o Que la conquête spirituelle, dès qu'elle est ainsi complétée, cesse d'être spirituelle; que ce vainqueur qui veut tout, l'esprit, ne peut avoir tout, sans périr dans sa victoire. »

La chair n'est pas embarrassée ; elle se réfugie dans l'hypocrisie, elle s'annulle et devient humble, pour regagner l'avantage : « Le corps, est-ce si grande chose qu'il faille s'en inquiéter? Simple dépendance de l'âme, il doit suivre où elle va... » Les mystiques ne tarissent pas là~ dessus en injures au corps, à la chair. La chair, c'est l'ânesse, dit l'un , sur laquelle on peut

DISPOTE DB L'ESPRIT ET d'È LA GHAIR. 3li

frapper. — Qu elle passe, dit l'autre, tel ruisseau fangeux , qu'importe à Tàue qui chevauche, haute et pure, sans regarder seulement. — Puis, arrive le mauvais raffinement des quiélistes : « Si la partie inférieure ne pèche, la supérieure est orgueilleuse, ce qui est le plus grand péché; donc , il faut que la chair pèche, pour que Tâme se tienne humble; le péché donnant Thumililé, est un degré pour monter au ciel. »

« Péché ?... Mais y a-t-il péché ? (La dévotion dépravée retrouve ici le sophisme antique :) Le saint par eêseme, étant la

sainteté même, sanctifie toujours . De T homme spirituel, tout est esprit, même ce qui, d'un autre, est matière. Si, dans son vol supérieur, le saint I encore quelque obstacle qui le ramène contre terre, que la personne inférieure l'en délivre, elle fait œuvre méritoire et elle est sancti- Gée. »

Subtilité diabolique, que peu s'avouent nettement , mais qu'un grand nombre couve et caresse, au plus secret de leur pensée. Molinos est oublié, mais non le molinosisme ^

' Ce nom de molinosisme donne l'idée d'un vieux système oublié. l'ans la pratique, c'est une chose de tous les teanps, un instinct, une rrov.'iDce aveugle, qui est naturelie aux faibles et qu'on peut formuler

S LA MORTE EMPORTE LE VIVANT

Au reste, les faax raisonnements sont à peini nécessaires dans le misérable étal de rêve où vil une âme, dépouillée de volonté et de raison.

ainsi : Avec les forts, totU est bien; avec un sainte nul péché. Yoyei le malade: s'il est assez heureux pour faire diner avec lui son médecin, le voilà rassuré, hardi , il mange de tout sans avoir peur. — Je crois au reste que le molinosisme réel est toujours un moyeu puissant près des simples. Un contemporain , Liorente , raconte (t. III, cfa. 2S, artide 2, éd. 4847), que lorsqu'il était secrétaire de l'Inquisition, on amena devant ce tribunal un capucin qui dirigeait une communauté de béguines, et qui les avait séduites presque toutes, en leur persuadant qu'elles ne quittaient

point la voie de perfection. A chacune d'elles il disait au confessional qu'il avait reçu de Dieu une grâce singulière : « Notre-Seigneur, disait-il, a daigné se laisser voir à moi dans l'hostie, et il m'a dit : Presque toutes les âmes que tu diriges ici me sont a<;réables, mais surtout une telle (le capucin nommait celle à qui il parlait). Elle est déjà si parfaite qu'elle a vaincu toute passion, sauf la sensualité qui la tourmente fort. Cest pourquoi, voulant que sa vertu ait récompense et qu'elle me serve tranquillement, je te diarge de lui donner dispense, mais ^ pour en user avec toi ; elle n'en parlera à nul confesseur ; cela serait inutile, puisque avec une telle dispense elle ne peut pécher. » Sur dix-sept béguines dont se composait la communauté, Tintré* pide capucin donna la dispense à treize, qui furent assez longtemps discrètes; l'une d'elles, cependant, tomba malade > crut mourir, et découvrit tout, déclarant qu'elle n'avait jamais pu croire à la dispense, mais qu'elle en avait profité. Si le coupable eût avoué simplement, il en eût été quitte pour une peine assez légère, rinquisition étant, dit Liorente, fort indulgente pour ce genre de délit. Mais, tout en avouant la chose, il soutint qu'il avait bien fait, ayant pouvoir de Jésus-Christ. «Quoi! lui dit-elle» csl-il vraisemblable i|ue No! c-

LA MORTE EMPORTE LE VIVANT. SIS

Hors d'elle-même et du bon sens^ ayant perdu tout rapport avec la réalité, toujours plongée dans le miracle, ivre de Dieu, soûlée du diable,

Seigneur tous ait apparu pour vous dispenser d'un précepte du Décalogue! — Il a bien dispensé Abraham du cinquième précepte, en* lui ordonnant de tuer son fils, les Hébreux du septième en leur ordonnant de Toler les Ég}ptiens. -^Oui, mais c'étaient là des mystères favorables à la religion. — Et quoi de plus favorable à la religion que de tranquilliser treize âmes vertueuses et de les conduire à la parfaite union avec l'essence divine ?)i Je me souviens, dit Llorente, de lui SToir dit : « Mais, mon père, n'est-il pas étonnant que cette vertu sÎDgulière se soit rencontrée» justement dans les treize jeunes et belles, et nullement dans les quatre autres qui étaient laides ou vieilles ?» U répondit froidement : a Le Saint-Esprit souffle où il veut. . . » Le même auteur, au même chapitre, tout en reprochant aux protestants d'avoir exagéré la corruption des confesseurs, avoue : « Qu'au seizième siècle , l'Inquisition avait imposé aux femmes l'obligation de dénoncer les confesseurs coupables, mais que les dénonciations se trouvèrent si nombreuses» qu'on déclara les pénitentes dispensées de dénoncer. » Les procès de ce genre étaient faits à huis dos, et les condamnations comme étouffées, dans de petits autodafé secrets. — - D'après le nombre de procès que Llorente tire des registres, il compare la moralité des différents ordres religieux, et il trouve, par les chiffres mêmes, un résultat bien naturel qu'on pouvait devi* ner sans chiffres : Ils abusaient de leurs pénitentes, justement en proportion du plus ou du moins d'argent et de liberté qu'ils avaient pour séduire d'autres femmes. Les moines pauvres et reclus étaient de dangereux confesseurs; les religieux plus libres et les prêtres séculiers n'employaient guère le moyen hasardeux du confessionnal, parce qa'ik trouvaient ailleurs des occasions faciles. Ceux qui, comme directeurs, voient les femoies

tête à tête chez elles ou chez tux#n'ont tttcun besoin de les corrompre à l'autel.

J4 ELLE NE RESSUSCITEIU PAS

elle est faible à en mourir ; mais Texcès de cette faiblesse est uae force pour donner la fièvre. ., Terrible contagion.,. Vous avez craque cette morte traînerait toujours après vous, et c'est vous qui Tallez suivre, elle emportera le vivant. Là expirent toutes les subtilités dont se payait le désir... Un jour livide pénètre. La sophistique ne trouve plus de nuages pour Tobscurcir. Vous voyez trop tard alors que vous avez fait plus que vous ne vouliez faire. Vous avez détruit justement ce qui vous aurait servi ; chacune de ces puissances supprimées, cette volonté, cet esprit, ce cœur, qui aujourd'hui ne sont plus, s'ils fussent restés vivants, c'eût été pour vous. . . Non, brisés, fanés, éteints ! L'être détruit ne sent plus, n'a prise sur rien, et ne donne pas prise sur lui. Vous avez voulu serrer, mais vous avez étouflPé. Celle en qui la vie est maintenant anéantie , vous la voudriez vivante , la ressusciter... On ne fait point de tels miracles. Ceci est et sera toujours une ombre froide, sans vie pour vous répondre; pressez, si vous le pouvez, vous ne sentirez rien qui batte... Ce sera votre désespoir. Vous pouvez tout feindre, tout dire, hors un mot qu'on vous défie de prononcer sans douleur* le nom sacré de l'amour.

ELLE NE RESSUSCITERA PAS

L'amour! mais vous l'avez tué... Il faut une personne pour aimer. Et de ce qui fut une personne, vous avez fait une chose.

Homme orgueilleux qui, lous les jours, sommez votre Créateur de descendre sur Tau tel, vous avez justement fait le contraire du Créateur; vous avez défait un être.

Vous qui d'un grain de froment savez faire un dieu, répondez, n'était-ce pas un dieu aussi que vous teniez tout à Theure dans cette âme crédule et docile; le dieu intérieur de Thomme, qu'on appelle la liberté, qu'en avez-vous fait? Vous vous êtes mis à la place : où elle fut, celte puissance par quoi l'homme est l'homme, je vois le néant.

Eh bien ! ce néant, qu'il soit votre supplice. Vous aurez beau y pénétrer, quelque bas que vous descendiez, vous ne trouverez que le vide, rien qui veuille, et rien qui puisse. Ici, tout a péri, de ce qui pouvait aimer.

CHAPITRE I

Le (chi»me dans la famille. La Fille ; par qui élevée. Importance de l'éducation, et avantage da premier occupant. Influence du prêtre snrié riariage, qu*ii garde souvent après le mariage.

Le drame que j'ai essayé de suivre ne va pas toujours jusqu'au dernier acte, grâce à Dieu, jusqu'à ranéantissement de la volonté, de là personnalité. On ne peut bien observer où il s'arrête, sous

l'épais manteau de réserve, de discrétion, d'hypocrisie, dont tout ce monde noir est enveloppé. Le clergé doit redoubler

3âo LE SCHISME DANS LA FAMILLE.

d'ailleurs d'attention sur lui-même, au milieu de la lutte actuelle ^.

La principale lumière, pour voir ce que cache l'Église, c'est hors de l'Église qu'il faut la chercher, dans la maison, dans la famille. Regardez bien. Il y a là un reflet, malheureusement trop clair, de ce qui se passe ailleurs.

Nous l'avons dit. Si vous entrez le soir dans une maison, si vous vous asseyez h la table de famille, une chose vous frappera presque toujours : La mère et la fille sont ensemble, d'un même avis, d'un côté; le père est de l'autre, et seul.

Qu'est-ce à dire ? C'est qu'il y a encore à cette table quelqu'un que vous ne voyez point, pour contredire et démentir tout ce que dira le père. Il revient fatigué du présent, plein des soucis de l'avenir, et il trouve chez lui, pour repos et rafraîchissement d'esprit, la lutte avec le passé.

Il ne faut pas s'en étonner. Par qui nos filles, nos femmes sont-elles élevées? Il faut le répéter encore : par nos ennemis, par les ennemis de la Révolution et de l'avenir.

Ne vous récriez pas ici, ne me citez pas tel

^ Attention quv pourrait être plus sérieuse, si]*on en juge par les aventures publiques des abbés C. et N., qui an reste n'en feront pas moins leur chemin, comme l'ont fait deux autres, haut placés, et que i^ui le monde connaît.

LE SCHISME DANS LA FAMILLE

de VOS sermons. Que m'importe que vous fassiez en chaire telle parade démocratique, si par dessous, par derrière, vos petits livres qui filent par milliers et par millions, votre enseignement qui se cache mal, votre confessionnal dont l'esprit transpire, nous montrent ce que vous êtes, les ennemis de la liberté... Sujets d'un prince étranger, qui reniez l'Église française, que parlez-vous de la France ?

SIX CENT VIN[^] MILLE* filles sont élevées par des religieuses, sous la direction des prè* très. — Ces filles seront bientôt des femmes, des mères qui livreront aux prêtres, autant qu'elles pourront, leurs filles et leurs fils.

La mère a déjà réussi pour sa fille. C'est elle qui par une obsession persévérante a vaincu les répugnances du père. Un homme qui tous les soirs, après l'agitation des affaires et la guerre du monde , trouve encore la guerre chez lui , peut bien résister quelque temps , mais il faut qu'il cède. Autrement, il n'aura trêve ni cesse, repos ni refuge. La maison est inhabitable. La femme, n'ayant à attendre que rigueur au confessionnal tant qu'elle n'a pas réussi, vous fera

A M. Louandre donne le chiffre de six cent vingt-deux mille 615 dans sa conscience statistique. Revue des Deux[^]Mondes, 4 844.

521 LE SCHISME Dans LA FAMILLE.

chaqu[^] jour, chaque heure, la guerre qu'on lui fait, une guerre douce peut-être, doucement aigre, doucement implacable et acharnée. Murmure au coin du feu, tristesse à table, n'ouvrant la

bouche souvent pour parler ni pour manger ; puis au coucher, Tinévitable répétition de la leçon qu'elle a apprise, et jusque sur Toreiller . . . Le même son d'une même cloche, toujours et toujours... qui y tiendrait? que faire? céder ou devenir fou ! '*'

Si l'homme était tellement ferme , obstiné , persévérant qu'il résistât à cette épreuve , la femme peut-être ne résisterait pas. (^ Comment la voir si malheureuse, languissante , inquiète , malade?elle maigrit visiblement* . . J'aime encore mieux sauver ma femme... » Voilà ce que dit l'homme ; s'il n'est vaincu par sa femme , il Test par son coëtir. Le fils quitte le lendemain l'école pour VécoU chréiienny le collège pour le petit séminaire. La fille est menée par la mère triomphante à cette bonne pension voisine, où le bon abbé confesse et dirige. — Il ne se passe pas un an,, que la pension ne vaut plus rien, elle est encore trop mondaine; la petite est remise aux religieuses dont Tabbé est supérieur , dans tel couvent à lui, sous sa main et sous sa clef.

PAR QUI LA FILLE EST ÉLEVÉE

Bon père , soyez tranquille , dormez sur les deux oreilles. Votre fille est en bonne main ; la contradiction ne peut plus vous manquer jusqu'à la mort... Une fille d'esprit vraiment, et qui, sur toute chose , ayant été soigneusement armée contre vous* aura, quoi que vous disiez, l'argument contraire.

Ce qui est bizarre, c'est que généralement le père n'ignore pas qu'on élève son enfant contre lui. — Homme étonnant! qu'espérez-vous donc? — Oh ! elle désapprendra ; le temps , le mariage, le monde effacent bien tout cela... — Oui, un moment^ mais pour

reparaître; aux premiers désappointements du monde tout va revenir. Dès qu'elle vieillira un peu, elle se refera petite fille; son maître d'aujourd'hui sera son maître d'alors, pour votre contradiction^ bon homme, dans vos derniers jours, pour le désespoir et la damnation quotidienne de son père et de son mari. Vous savourerez alors les fruits de cette éducation.

L'éducation! petite chose, faible puissance, il est vrai, que le père peut laisser prendre sans danger à ses ennemis!

Occuper l'esprit, avec tout l'avantage du pr^ tifier occupant ! Dans ce livre, encore tout blanc^

MPoRTAMCB DE L'ÉDUCATION

écrire ce qu'on veut!... écrire à toujours. Car, sachez-le bien^ vous aurez beau plus tard ré* crire par-dessus, croiser en long ce qui fut Irac^ en large ; vous brouillez, vous n'effacez pas. C'est le mystère de cette jeune mémoire, si molle pour recevoir, qu'elle est forte pour garder. La trace primitive qui semble effacée à vingt ans, elle re^ paraît à quarante, à soixante. C'est la dernière, la plus nette peut-être que gardera la vieillesse, a Quoi ! la lecture, la Presse, notre grande puissance moderne qui va passer là-dessus, n'est-elle pas une éducation plus forte que la première? » N'y comptez pas. L'action de la Presse s'aonulle en partie elle-même ; elle a mille voix pour parler, mille voix pour se répondre et détruire ce qu'elle a dit. L'éducation ne fait pas tant de bruit; elle ne crie pas» elle règne. Voyez dans cette petite classe, sans témoin, sans contrôle, sans contradiction, un homme parle, un matre, et maître absolu, investi du pouvoir le plus ample de pu-

nir et de châtier... Sa voix, sans verge, en a la force; la petite créature, tremblante et croyante qui sort de dessous la mère, reçoit ses paroles pesantes qui entrent dans la substance molle, et s'enfoncent comme autant de clous d'airain.

ET AVANTAGE DU PREMIER OCCUPANT.

S

Cela est vrai de Técole ; mais combien plus (IcrégliſeîPoup la fille surtout, plus docile, plus craintive, plus fidèle certainement aux premières impresèions. Ce qu'elle entendit la première fois dans cette grandiose église, sous ces voûtes retentissantes, par la voix de <îet homme noir, qui lui fit alors grand'peur, les mots qu'il lui adressa alors à elle-même... ah ! ne craignez pas qu'elle les oublie jamais. Si elle pouvait oublier, elle rapprendrait chaque semaine; la femme est toute sa vie à récoler*, retrouvant au confel^sionnal son banc d'école, son maître d'école, le seul homme qu'elle craigne , le seul , nous Tavons dit, qui, dans l'état de lios mœurs, puisse menacer une femme.

Quel avantage pour lui , au couvent où on Ta mise, de la prendre toute petite, d'avoir le premier affaire à celte jeune Ame, d'avoir auprès d'elle les premières sévérités, les premières indulgences aussi, qui sontsi prèsdes tendresses*,

* Spécialement aux catéchismes de per^JraiKef mois de Marie, etc., qui Miennent les. filles sous l;i main du prêtre.

' Qu'est-ce que la direction généralement? \^ V amour avant Vamour ; elle cultive chez la petite fille cette puissance qui

s'éveille, et si bien la cultive-t-elle, qu'en sortant du couvent, il faut vite la soutenir sur un mari ; elle a hâte de tomber ; 2* Xamxmr après Vamour, Une vieille femme, pour le laïque, est une vieille ; pour le prêtre, c'est «ne femme. Où le monde finit, le prêtre commence.

INFLUENCE I>U PRÊTRE SUR LE MARIAGE

d'être père, ami, d'une enfant tirée sitôt des bras maternels... Le confident de ses premières pensées sera longtemps môle aux rêveries de la jeune fille. ;. Il a eu un privilège spécial, unique, que Tépoux peut envier : quel ? la virginité de Tâme, les prémices de la volonté.

C'est à cet homme, jeunes gens, qu'il vous . faut demander la fille en mariage, avant d'en parler aux parents. N'allez pas vous y tromper, vous perdriez tout... Vous remuez la tête, fiers enfants du siècle, vous ne croyez point plier jamais le genou. Je désire alors que vous puissiez vivre seuls, épousantla philosophie. Autrement, je vous vois d'ici, avec tous vos beaux discours, aller furtivement, entre chien et loup, vous glisser dans une église et vous agenouiller devant le prêtre. On vous attendait là , Ton vous y prend. Vous n'y aviez pas pensé. Vous voilà amoureux, pauvre homme, vous ferez ce qu'on voudra.

Je souhaite seulement que cette fille, achetée ainsi, vous l'ayez vraiment^. Mais avec cette mère

^ Sur la faille^e morale des femmes élevées au couvent^e sur Téta précaire de la famille et Tisolement misérable dii mari, lire Sismondi, Républiques italiennes, XVI, 222, 227, et surtout 4^o.

Qira GARDE SOUVENT APRÈS LE MARIAGE. 327

et ce prêtre, la même influence, un moment diminuée, reprendra bientôt sa force. Vous aurez une femme, moins l'âme et le cœur, et vous comprendrez trop tard que celui qui la donne ainsi, c'est celui qui sait la garder \

^ Ajoutons à ce chapitre un fait qui (rapproché de la page 264 sur la police ecclésiastique) porte à croire que le clergé ne perd pas de vue les filles qui sont élevées dans les couvents sous sa direction. Un de mes amis, dont la haute position et le caractère rendent le témoignage très-grave, me racontait dernièrement, qu'ayant placé une jeune parente dans un couvent, il avait appris des religieuses qu'elles envoyaient à Rome le nom des élèves qui se distinguaient le plus. La centralisation de tels renseignements sur les filles des familles importantes du monde catholique doit faciliter bien des romans, et servir singulièrement la politique ultramontaine. Le Jésu, s'il en ^tait ainsi, serait un vaste bureau de mariages.

CHAPITRE n

ÏJi FEMME. Le mari ne s'associe pas sa femme; il sait rarement l'initier à sa pensée. Ce que serait l'initiation mystique. — La femme se console par son fils: on l'éloigne d'elle. — > Isolement

et ennui. Un pieux jeune homme. Le spirituel^ le mondain; lequel des deux aujourd'hui est l'homme mortifié.

Le mariage donne au mari un moment unique pour acquérir vraiment la femme, la soustraire à l'influence étrangère, et se l'assurer à toujours. En profile-t-il ? Rarement.

Il faudrait que, dans ces commencements où il peut beaucoup sur elle, il l'associât à son mouvement d'esprit, à ses affaires, à ses idées, qu'il l'initiât à ses projets, qu'il lui créât, dans son activité, une activité à elle.

Qu'elle veuille et pense avec lui, agisse avec lui, souffre avec lui, voilà le mariage. Ce qui peut arriver de pis, ce n'est pas qu'elle souffre^

LE MARI NE S'ASSOCIE PAS SA FEMME

mais qu'elle languisse, ennuyée, vivant à part, et comme veuve. Comment s'étonner alors, si elle se détache de lui?... Ah! si dès ces premiers temps il la faisait sienne, en lui faisant partager ses ambitions, ses agitations, ses inquiétudes^ s'ils avaient veillé ensemble, troublés des mêmes pensées, il aurait gardé son cœur. On s'attache par le chagrin même; souffrir ensemble, c'est encore aimer.

La Française, plus que l'Anglaise et l'Allemande, plus qu'aucune femme, se prête à seconder l'homme, et peut devenir pour lui> non la compagne seulement, mais le compagnon, l'ami, l'associé, l'aller ego. Ce n'est guère que dans les classes commerçantes qu'on s'avise d'en profiter. Voyez dans les quartiers mar-

chands, dans ce sombre magasin de la rue des Lombards ou de la Verrerie, la jeune femme, souvent née fort riche, qui n'en reste pas moins là, dans ce petit cabinet vitré, à tenir les livres, qui enregistre ce qui entre et sort, dirige les garçons, les commis. Avec un tel associé, la maison prospérera. Et le ménage y gagne aussi. Le mari et la femme, séparés d'occupations pendant le jour, doivent se réunir d'autant mieux dans une pensée commune.

SSO IL SAIT RAfUSMSNT LUNITIEK A SA PENSIVE.

Sans pouvoir' s'associer d'une manière aussi directe à la vie du mari, la femme, dans les autres carrières, pourrait entrer en communication des affaires, au moins des idées. Ce qui rend cela difficile, je ne l'ai pas dissimulé, c'est l'esprit de spécialité qui va croissant dans nos professions diverses, ainsi que dans nos sciences, et nous pousse de plus en plus au détail minutieux, tandis que la femme, moins persévérante et moins obligée d'ailleurs aux applications précises, en reste aux généralités. L'homme qui veut sérieusement initier une femme à sa vie, le peut sûrement, si elle l'aime; mais il a besoin de beaucoup de patience et de douceur. Ils sont venus l'un à l'autre, comme des deux pôles, et préparés par une éducation contraire. Dès lors, comment voudriez-vous que votre jeune femme, tout intelligente qu'elle est, vous entendit au premier mot ? Si elle ne comprend pas, c'est le plus souvent votre faute; cela tient presque toujours aux formes abstraites, sèches et scolastiques dont votre éducation vous a donné l'habitude. Elle, qui reste dans la sphère du sens commun et du sentiment, elle n'entend rien à vos formules, et rarement, très-rarement, vous savez les traduire en lan-

CE QUE SERAIT L'INITIATION MUTUELLE

gage humain. Gela demande de l'adresse, de la volonté, du cœur... Il y faudrait, monsieur, permettez-moi de le dire, plus d'esprit et plus d'amour.

Au premier mot non compris, le mari perd patience... « Elle est incapable, elle est trop légère. » Il s'éloigne, et c'en est fait... Ce jourlà, il perd beaucoup. S'il eut persisté il Teût entraînée peu à peu avec lui, elle eût vécu de sa vie, il y eût eu vraiment mariage... Ah! quel compagnon il perd! quel sûr confident! quel auxiliaire zélé !... Dans cette personne qui , laissée à elle-même, lui semble peu sérieuse, il eût trouvé, aux moments difficiles, une lumière d'inspiration, souvent un sage conseil.

Je louche ici un grand sujet , où je voudrais m'arrêter. Je ne le puis. Un mot seulement:

L'homme moderne, victime de la division du travail, condamné souvent à une spécialité étroite où il perd le sentiment de la vie générale et on il s'atrophie lui-même, aurait besoin de trouver près de lui un esprit jeune et serein, moins spécialisé, mieux équilibré, qui le sorlât du métier, et lui rendît le sentiment de la grande et douce harmonie. Dans ce temps

35i CE QLE SERAIT L'INITIATION HUTLELLB.

d'àprc concurrence où le jour est plein d'efforts, où Ton revient chez soi brisé, moins de travaux encore que de désappointements, il faudrait une femme au foyer pour rafraîchir le front brûlant de l'homme. Cet ouvrier (sommesnous autre chose dans nos spécialités?), ce forgeron altéré d'avoir trop battu le fer, elle lui rouvrirait la source vive du beau et du bon, de Dieu et de la

nature; il boirait un moment aux eaux éternelles... Alors, il oublierait ^ il respirerait et reprendrait cœur... Relevé ainsi par elle, il la soulèverait à son tour de sa main puissante, la mènerait dans son monde, à lui, dans sa voie d'idées nouvelles et de progrès, la voie de l'avenir!*

Il n'en est pas ainsi malheureusement. Ce bel échange qui seul réalise le mariage, je ne le

^ Ne croyez pas qu'il soit possible de rester au même point. On baisse ou Ton monte. S'il faut que toute la vie soit progrès, cela s'obtient bien mieux dans la famille naturelle, que dans la famille artificielle des couvents, etc. La femme a-t-elle fini comme femme, elle commence comme mère, grand-mère. Elle a toujours de nouveaux motifs de recommencer sa propre éducation morale, et de la pousser plus loin. La femme veut monter toujours (c'est pour «ela qu'elle s'attache à l'homme). Éb bien ! la nature lui donne pour degrés, non la direction d'un seul homme, mais l'association successive à des générations meilleures, dont chacune reproduit la mèrej renouveléCi améliorée.

LA FEMME SE CONSOLE PAR SON FILS ; 353

trouve encore nulle part. On essaye bien un moment, dans les premiers temps, de communiquer ensemble; mais bientôt Ton se décourage; le mari devient muet; desséché au vent aride des intérêts, des affaires, il ne peut tirer un mot de son cœur. Elle s'en étonne d'abord, elle s'inquiète, elle l'interroge... Mais les questions l'irritent, on n'ose plus lui parler. Qu'il soit tranquille, le temps va venir où sa femme, rêveuse au foyer, absente d'esprit à son tour, et faisant son roman à part, le laissera à son aise dans sa taciturnité.

Avant tout, elle a un fils. C'est vers lui , si on le lui laisse, qu'elle va se tourner tout entière. Quand elle sort, elle lui donne la main , et le bras bientôt; c'est comme un jeune frère, « un petit mari... » Comme il a grandi déjà! que nous passons vite !... Et c'est dommage qu'il grandisse; car voilà la séparation, voilà le latin, les larmes... Ne faut-il pas qu'il soit un savant? Ne faut-il pas qu'il entre au plus tôt dans les voies violentes de la concurrence, qu'il acquière de bonne heure les mauvaises passions qu'on cultive en nous avec l'indesoin, l'orgueil, l'ambition, la haine, l'envie?... La mère voudrait attendre encore; qui presse tant? 11 est si jeune, cos

PN L*ÉLOIGNE D'ELLE

collèges sont si durs I II apprendra bien mieux chez elle, si on veut le lui laisser ; elle fera venir des maîtres, elle se fera maître d'études, elle n ira plus au bal... « Impossible, madame, impossible! vous en feriez une femmelette... » Le fait est que le père, quoiqu'il aime fort l'enfant, trouve que dans une maison réglée, ce mouvement, cette agitation bruyante, sont intolérables. Il est incapable de rien supporter de tel; fatigué, blasé, de mauvaise humeur, il veut le silence, il veut le repos.

Sage mari , qui traitez légèrement les résistances d'une mère, ne sentez- vous pas que c'est peut-être aussi par un instinct de vertu , que cette femme veut garder son fils, le pur et irréprochable témoin devant lequel elle eût toujours été sainte? Si vous saviez combien la présence de l'enfant est utile à la maison , c'est vous qui l'y retiendriez. Tant qu'il y restait, cet enfant, la maison

en était bénie. Lui présent, le lion de la famille se serait difficilement relâché. Qui fait le mariage et la famille? l'enfant qu'on espère. Et qui la maintient? l'enfant qu'on possède. Il en est le but et la fin, le milieu le médiateur, j'allais dire le tout.

ISOLEMENT ET ENNUI

On ne saurait trop le redire, rien n'est plus vrai 9 la femme est seule. Elle est seule, ayant un mari ; avec un fils , elle est seule. Une fois au collège, elle ne le voit que par grâce, souvent à grands intervalles. Après le collège, d'autres prisons attendent le jeune homme, et d'autres exils.

Une soirée brillante se donne; entrez dans ces salons si bien éclairés , vous voyez les femmes assises en longues files , parées , parfaitement seules. Allez vers quatre heures aux Champs- Elysées, vous revoyez les mêmes femmes qui s'en vont tristement au Bois , chacune seule dans sa voilure... Celles-ci sont dans une calèche, d'autres au fond d'une boutique; mais les unes et les autres, seules.

Dans la vie des femmes qui ont le malheur d'avoir peu à faire , il n'est rien qui ne s'explique par un mot : l'isolement et l'ennui. L'ennui, qu'on croit une disposition d'esprit languissante et négative, est pour une femme nerveuse un mal positif, impossible à supporter. Il tient sa proie, il la ronge.. .^ Qui suspend le mal un moment, devient un sauveur.

1 L'cimour même y remédie 'bien moins qu'on ne croit. Nos beaux romans de ce temps ont eu un eïet tout contraire à celui

qu'on sup'

ISOLEMENT ET ENNUI

L'ennui fait recevoir des amies qu'on sait ennemies , curieuses , envieuses , médisantes. L'ennui fait supporter des romans en feuilletons, dans cette forme coupée, qui vous arrête à chaque instant, quand Tintérôt commençait*. L'ennui mène à ces concerts mêlés de toute musique, où la diversité des styles est une fatigue pour l'oreille. L'ennui traîne à tel sermon que deux mille personnes écoutent, et que pas une ne peut lire. 11 n'est pas jusqu'aux douceâtres productions demi-mondaines, demi-dévotes, dont les néo-catholiques inondent le faubourg Saint- Germain , qui ne trouvent quelque lectrice chez ces pauvres femmes ennuyées. Elles supportent, ces dames délicates et malades, un nauséabond mélange de musc et d'encens, qui troublerait l'estomac de toute personne en santé.

Un de ces jeunes auteurs explique dans un

pose. Cc*»t «l'abrégé des passions. La passion véeWe perd souvent beaucoup, quoi qu'on dise , en face de ces puissants tableaux ; elle souffre à la comfaraizon. La femme trouve bien vile son roman personnel faible et fade en présence d'Indiana et de Valentine. L'amour (tâlit et déteint vite aux yeux d'une femme d'esprit dont l'expérience est éclairée par celle impitoyable lumière.

* Ceci uniquement contre la forme coupée, et nullement contre 1l*ilenl [iïhnii-ïiitc que qut iqii«\H écrivains y ont

montié.

UN PIEUX JEUNE HOMME

roman tout Tavanlage qu'il y a à commencer la galaDterie par la dévotion galante. Le procédé n'est pas nouveau. Je voudrais seulement que ceux qui T-ont renolivelé de Tartuffe y missent on peu d'esprit.

Ils n'en ont pas grand besoin. Les femmes écoutent leurs déclarations voilées, leurs équivoques d'amour, par conscience, pour faire leur salut. Telle qui avec l'ami le plus grave se scandaliserait au premier mot d'amitié, souffre patiemment du jeune lévite ce langage à double entente. Une femme spirituelle, qui a du monde, de l'expérience, qui a lu et vu, ici elle ne veut pas voir. S'il a peu de talent, s'il est lourd, peu amusant, il a si bonne intention ! Le Père un tel en répond, c'est un bon sujet...

Le fait est que celui-ci, à propos de dévotion, parle d'amour, c'est son mérite ; même quand on en parle d'une manière faible et fade, c'est un mérite encore, près d'une femme qui mûrit. Le mari , fût-il distingué, a toujours le tort d'être un homme positifs tout occupé, dit-on , iVmierièis matériels. Et en effet, il s'occupe de l'intérêt de la famille, il assure l'avenir des enfants, il use sa vie pour entretenir le luxe ou vit la dame, au (l)elà 40 sa fortune.

338 LE SPUUTUEL , LE MONVÀIN.

Peut-être ce mari aurait-il à dire que toul cela, quelque matériel qu'en puisse être le résultat, est pour lui un intérêt moral, un intérêt decœur. Peut-être ajouterait-il qu'en s'occupant d'intérêts

matériels au profit des autres, dans nos assemblées, dans nos tribunaux, dans mille positions diverses, on peut se montrer plus désintéressé^ et par conséquent plus spiritualiste, que tous les brocanteurs de spiritualité, qui font de l'Église une Bourse.

Indiquons ici un contraste, qu'on ne remarque pas assez.

Au moyen âge, l'homme spirituel, l'homme mortifié c'était le prêtre. Par les études auxquelles seul il se livrait, par les veilles et les offices de nuit, par l'excès des jeûnes, par les saignées monastiques, il mortifiait le corps. Aujourd'hui il reste peu de chose de cela; l'Église a tout adouci. Les prêtres vivent comme nous; si la vie est médiocre, mesquine, pour un grand nombre d'entre eux, au moins leur existence est généralement assurée. On le voit de reste à la liberté d'esprit avec laquelle ils remplissent le loisir des femmes d'interminables entretiens.

Quel est l'homme mortifié aujourd'hui, par ce temps d'âpre travail, d'ardents efforts, de brû-

LEQUEL AUJOURD'HUI EST L'HOMME MORTIFIÉ

lante concurrence? C'est le laïque^ c'est le mondain. Ce mondain, plein de soucis, travaille tout le jour, la nuit, pour la famille ou pour l'État. -Engagé souvent dans une spécialité d'affaires où d'études trop épineuse pour que la femme et les enfants s'y intéressent, il ne peut leur communiquer ce qui remplit son esprit. A l'heure même du repos, il parle peu; il suit son idée. Le succès dans les affaires, l'invention dans la science, s'obtiennent à haut

prix , au prix que dit Newton : En y pensant tous les jours... Solitaire parmi les siens, il risque, lui qui fait leur gloire ou leur fortune, de leur devenir étranger.

L'homme d'église au contraire, qui aujourd'hui, à en juger par ce qu'il publie, étudie peu, n'invente rien , qui d'autre part ne se fait plus à lui-même cette guerre de mortifications que s'imposait le moyen âge, il peut, frais et reposé , suivre à la fois deux affaires. Par son assiduité et ses doucereuses paroles il gagne la famille de cet homme trop occupé, et cependant du haut de la chaire il accable le mondain des foudres de son éloquence.

CHAPITRE m

La mère. Seule, pendant longtemps, elle peut élever l'enfant. Allaitement intellectuel; gestation, incubation, éducation. L'enfant garantit la mère. La mère garantit l'enfant, elle protège son originalité native ; l'éducation publique doit limiter cette originalité, le père même la limite ; la mère la défend. Faiblesse maternelle. Mais la mère veut faire un héros. Désintéressement héroïque de l'amour maternel.

Nous avons dit : Si vous voulez que la famille soit forte contre l'influence étrangère qui la dissout, laissez-y l'enfant , à l'âge où il est possible. Que la mère l'élève sous la direction du père, sauf le moment où le réclame pour l'éducation publique la grande mère, la patrie *.

* Et même alors, il y a grand avantage à ce que la mère le revoie chaque soir. Elle verra au premier coup-d'œil tout change-

ment utile ou nuisible, Iien des choses que le munitiv , le père même, n'auraient remarquées qu'à la longue.

LONGTEMPS, LA MÈRE SEULE PEUT ÈLEYEn L'ENFANT.
541

Si la mère élève l'enfant, il en résultera une chose, c'est qu'elle restera très-près du mari, ayant besoin de ses conseils, et voulant toujours recevoir de lui des connaissances nouvelles. L'idée véritable de la famille se trouvera réalisée, qui est d'être une initiation de l'enfant par la femme, et de la femme par l'homme.

L'instinct de la mère est juste et vrai ; il mérite qu'on le respecte. Elle veut garder son enfant. Séparée de lui par le fer, au moment de la naissance, elle cherche toujours à rejoindre cette partie d'elle-même qu'une force cruelle en arracha, mais qui a sa racine au cœur... Quand on le lui ôte pour l'élever loin d'elle, c'est un autre arrachement... Il pleure, elle pleure, on passe outre... C'est à tort. Dans ces larmes, où l'on ne voit que faiblesse, il y a une chose bien grave, où il faut faire attention. C'est qu'il a besoin d'elle encore.

L'allaitement n'est pas (ini. La nourriture intellectuelle, comme Taulre, dans ses commencements, devait arriver à l'enfant, sous forme de lait, je veux dire, fluide, tiède, douce, maïUeK La femme seule la donne ainsi. Les

' Vivante , ce qui exclut loul ce qui fait de la science un joujou, les ninéinotechnies, etc., etc.

ALLAITEMENT INTELLECTUEL

hommes veulent, tout d'abord , à ce nouveau-, né, dont les dents, poussées à peine, sont endolories, ils veulent lui donner du pain, et on le bat s'il n'y mord. Donnez lui encore du lait, au nom de Dieu, il boira bien volontiers *.

Qui croira un jour que les hommes se soient ainsi chargés de porter, d'allaiter ces nourrissons? Eh ! laissez-les donc aux femmes' ! Chose aimable avoir, un enfant bercé par un homme ! Malheureux, prenez donc garde ! l'objet est fragile ; en le maniant de vos grosses mains , vous Tallez briser.

Entre le maître et l'enfant , la dispute est celle-ci. L'homme donne la science par les naéthodes qui sont propres à l'homme, à l'étal de règles Gxes, par classifications biети délimitées, sous formes anguleuses et comme cristallisées. Eh bien ! ces prismes de cristal , tout lumineux qu'ils peuvent être, blessent par leurs angles et

* Le peintre des Sibylles et des Prophètes, Michel-Ange, qui lui-même était un prophète; a enseigné à sa manière comment Vinitiation Appartient surtout à la femme. Sous les pieds des vierges terribles dans ia bouche desquelles tonne la parole de Dieu, il a mis Tin'tiation des enfants, des mères, sous les formes les plus huïves (chapelle Sixt np).

' Un écrivain, plein de vues, a dit que l'on devait fonder les éco'es de filles avant celles de garçons ; chaque fille qui sera femme et mère, deviendra elle-même une école.

GESTATION, INCUBATION, ÉDUCATION

leurs saillies. L'enfant , mol et fluide encore, ne peut longtemps rien recevoir qui n'ait la fluidité de la vie. Le maître s'indigne, s'aigrit de sa lenteur, il ne sait par où le prendre.

Une seule personne au monde a le sentiment délicat des ménagements dont Tenfant a besoin, une seule, celle qui l'a eu en soi , et qui , malgré l'arrachement , forme toujours avec lui un tout identique. Gestation , incubation, éducation, ces mots sont longtemps synonymes.

Bien plus longtemps qu'on ne croirait. L'influence de la femme sur l'enfant qui se développe, est plus grande et plus décisive que celle qu'elle exerça sur le nourrisson. Je ne sais s'il est indispensable que la mère allaite de son sein; il Test, j'en suis bien sûr, qu'elle allaite de son cœur. La chevalerie sentit très-bien que le mobile le plus puissant de l'éducation, c'est l'amour. Cela seul a fait, pour avancer l'humanUé au moyen âge, plus que n'ont pu pour la retarder les disputes de la Scolastique.

Nous aussi, nous avons notre scolastique , l'esprit d'abstractions creuses et de disputes verbales; nous n'en combattons l'influence qu'en prolongeant l'influence de la mère, en as^sociant la femme à l'éducation , en donnant à l'en-

344 L*ENFANT GARANTIT LA MÈRE.

fant un docteur aimé. L'amour, dit-on , est un grand maître. Cela est vrai surtout du plus grand, du plus profond; du plus pur de tous les amours.

Aveugles, imprudents que nous sommes I nous ôtons Tenfant à la femme , lorsqu'il lui était le plus nécessaire. Nous lui enlevons la chère occupation pour laquelle Dieu Tavait faite. El nous nous étonnons ensuite que celte femme cruellement sevrée, languissante maintenant, oisive,se livreaux vaines rêveries,qu'oUe subisse do nouveau le joug qu'elle porta jadis , et que souvent, s'imagiaant rester fidèle au devoir , elle écoute le Tentaleur qui lui parle au. nom de Dieu.

Soyez prudents, soyez sages : laissez-lui son fils. Il faut que la femme aime toujours. Laissez-lui plutôt l'amant que lui donne la nature, celui qu'elle eût préféré à tous les amants. Pen* dant que vous êtes tout entier à vos alTuies, (à vos passions peut-être?) laissez-lui au bras le frêle et grandolet jeune homme, elle sera fiôre et heureuse... Vous craignez que garde trop longtemps par une femme, il ne devienne une femme. Mais, c'est elle qui se ferait homme, si vous lui laissiez son fils. Essayez, elle

LA MÈRE GARANTIT L'ENFANT

changer, vous serez étonné vous-même. De petits voyages à pied , de longues courses à clie* val, rien ne lui coûte, croyez*lc. Elle commence de bon cœur les exercices du jeune homme, elle retourne à son âge, elle se renouvelle dans cette vila nuova; vous môme^ de retour, en voyant votre Rosalinde *, vous croirez avoir deux (ils.

Règle générale, à laquelle du moins je n'ai guère vu d'exception, les hommes supérieurs sont tous les fils de leur mère ; ils en reproduisent l'empreinte morale, aussi bien que les traits.

Je vais bien vous élonner. Eh bien ! je vous dirai que sans elle, justement, il ne sera jamais homme. La mère seule est assez patiente pour développer la jeune créature, en ménageant sa liberté. Il faut prendre garde, bien garde, de placer Tenfant, faible encore et trop pliable, sous la main des étrangers. Les mieux intentionnés risquent, en pesant trop sur lui, de lui courber les épaules, en sorte que jamais il ne se redresse. Le monde est plein d'hommes qui, pour avoir porté trop tôt un joug pesant, restent serfs toute leur vie. Une trop forte, trop précoce éducation a brisé en eux quelque chose,

' Shnksi care, As }oa like it.

ELLE PROTÈGE SON ORIGINALITÉ NATIVB

l'originalité, le genius^ Vingegno, qui est la fine fleur de riioinme.

L'ingénuité originale el libre du caractère, le génie sacré qu'on apporte à la naissance, qui les respecte aujourd'hui? C'est presque toujours le côté qui blesse, et qu'on blâme, c'est le côté par lequel celui-ci nesl pas comme tout le monde... Â peine, la jeune nature s'éveille et fleurit dans sa liberté, tous s'étonnent, tous 'se« couent la tête : « Qu'est-ce ceci? nous ne l'avions pas vu encore.,. Vite, qu'on la serre, qu'on l'éloufl'e, cette fleur vivante. Voici des cadres de fer... Ah! tu t'épanouissais, ah! tu jetais au soleil ta végétation luxuriante. Sois sage, ô fleur, sois sage; sèche et resserretoï...

Cette pauvre petite chose contre laquelle tous sont d'accord, qu'est-ce, je vous prie, sinon l'élément individuel, spécial, original, par lequel cet être allait se distinguer des autres, ajouter un caractère nouveau à la variété des caractères humains, un génie peut-être à la série des génies féconds. L'esprit stérile, c'est presque toujours la plante qui, trop bien liée au bois mort qui lui sert d'appui, a séché sur lui, et peu à peu s'est faite h sa ressemblance ; la

L'ÉDUCATION PUBLIQUE DOIT LA LIMITER

voilà bien contenue, bien régulière, n'qn craignez rien d'excentrique ; Tarbre n'est plus qu'un arbre sec qui jamais n'aura une feuille.

Que veux-je dire? que l'appui est inutile, qu'il faut abandonner la plante à elle-même? Rien n'est plus loin de ma pensée. Je crois au contraire à la nécessité des deux éducations, celle de la famille, et celle de la patrie. Dis* tinguons leurs influences.

La dernière, notre éducation publique, meil* leure aujourd'hui certainement qu'elle ne fut jamais, que veut-elle? quel est son but? elle veut harmoniser l'enfant avec la patrie, et avec la grande patrie, le monde. C'est là ce qui constitue sa légitimité, sa nécessité. Elle se propose surtout de lui donnéV un fonds d'idées communes à tous; elle veut le rencTre raisonnable, empêcher qu'il ne soit en discordance avec ce qui l'entoure; elle l'empêche de dé-

tonner, dans ce grand concert où il vient faire sa partie. Elle règle ce qu'il peut y avoir de trop irrégulier dans ses vives saillies.

Ceci pour l'éducation publique. La famille, c'est la liberté. Là pourtant encore^ il y a obstacle, entrave, à l'élan original. Le père règle cet élan ; sa prévoyance inquiète lui impose le de-

LE PÈRE MÊME LÀ LIMITE

voir de faire entrer de bonne heure ce libre coursier dans le sillon où il doit labourer bientôt. Trop souvent , il arrive au père de se méprendre, de consulter avant tout les convenances extérieures, de chercher la carrière profitable, et toute tracée, plus que celle où la nature appelait son jeune et puissant nourrisson. Que de chevaux de race condamnés ainsi à tourner dans un manège !

Pauvre liberté! qui donc aura des yeux pour te voir, un cœur pour te ménager? Qui donc aura la patience, l'indulgence infinie pour supporter tes premiers écarts, pour encourager parfois ce qui fatigue l'étranger, l'indifférent, le père même?... Dieu seul qui a fait cette créature, et qui, l'ayant faite, la sait assez bien pour y voir, pour y aimer le bien jusque dans le mal.... Dieu , dis-je, et la mère avec Dieu : ici, c'est la même chose.

Quand on songe que la vie moyenne est si courte, qu'un si grand nombre d'hommes meurent tout jeunes, on hésite d'abréger cette première, cette meilleure époque de la vie, où l'enfant, libre sous la mère, vit dans la Grâce, et non dans la Loi. Mais s'il est vrai, comme je pense, que ce temps qu'on croit perdu est justement l'épo-

LA MÈRE LA DÉFEND, Uè

que unique, précieuse, irréparable, où parmi les jeux puérils, le genius sacré essaye son premier essor, la saison où les ailes poussent, où Taiglon s'essaye à voler. • . , ah I de grâce, ne l'abrégez pas. Ne chassez pas avant le temps cet homme nou* veau du paradis maternel ; encore un jour; demain , à la bonne heure, mon Dieu !. il sera bien temps; demain, il se courbera au travail, il rampera sur son sillon... Aujourd'hui , laissezle encore, qu'il prenne largement la force et la vie, qu'il aspire d'un grand cœur Tair vital de la liberté.

Une éducation trop exigeante, trop zélée, in« quiète, est un danger pour les enfants. On augmente toujours la masse d'étude et de science, les acquisitions extérieures; l'intérieur succombe. Celui-ci n'est que latin, tel autre n'est que mathématiques. Où est l'homme, je vous prie ^?

Et c'était l'homme justement qu'aimait et ménageait la mère. C'est lui qu'elle respectait dans les écarts de l'enfant. Elle semblait retirer son

* Si l'on rraint que riioimm * moral ne succombe dans les écoles trop fortes el trop savantes, que dire de celles où les maîtres attaquent !a moralité directement, en donnant à Tentant les habitudes de déloyauté, de délation, qu'ils pratiquent eux-mêmes entre eux ? Voyez plus bas, Tune des dernières notes,

FAIBLESSE MATERNELLE

action 9 sa surveillance même, afin qu'il agit, qu'il fût libre et fort. Mais , en même temps , elle Tentourait toujours comme d'un invisible embrassement.

Il y a un péril^ je le sais bien, dans cette éducation de l'amour. Ce que l'amour veut et désire par-dessus tout, c'est de s'immoler, de sacrifier tout, intérêts, convenances, habitudes, la vie, s'il le faut. L'objet de cette immolation peut, dans son égoïsme enfantin, recevoir, comme chose due, tous les sacrifices, se laisser traiter en idole, inerte, immobile, et devenir d'autant plus incapable d'action qu'on agira plus pour lui.

Danger réel, mais balancé par l'ambition ardente du cœur maternel, qui presque toujours place sur l'enfant une espérance infinie, et brûle de le réaliser. Toute mère de quelque valeur a une ferme foi, c'est que son fils doit être un héros, dans l'action ou dans la science, il n'importe. Tout ce qui lui a fait défaut dans sa triste expérience de ce monde, il va, lui, ce petit enfant, le réaliser. Les misères du présent sont rachetées d'avance par ce splendide avenir: tout est misérable aujourd'hui ; qu'il grandisse, et tout sera grand».. Opoésie^ 6 espé-

MAIS LA MÈRE VEUT FAIRE UN HÉROS

ranee ! où sont les limites de la pensée maternelle?... <c Moi^ je ne suis qu'une femme; mais voici un homme... J'ai donné un homme au monde, •. « Une seule chose rembarasse : l'enfant sera-t-il un Bonaparte, un Voltaire ou un Newton?

S'il faut absolument pour cela qu'il la quitte^ eh bien! qu'il aille, qu'il s'éloigne, elle y consent; s'il faut qu'elle s'arrache le cœur, elle s'arrachera le cœur... L'amour est capable de tout, et d'immoler l'amour même... Oui, qu'il parte, qu'il suive sa grande destinée, qu'il accomplisse le beau rêve qu'elle fit quand elle le perlait dans son sein ou sur ses genoux... Et alors, chose incroyable, cette femme craintive, qui tout à l'heure n'osait le voir marcher seul, sans craindre qu'il ne tombât, elle est devenue si brave qu'elle l'envoie dans les carrières les plus hasardeuses, sur mer, ou bien encore dans cette rude guerre d'Afrique... Elle tremble, elle meurt d'inquiétude, et pourtant elle persiste... Qui peut la soutenir? sa foi. L'enfant ne peut pas périr, puisqu'il doit être un héros.

Il revient... Qu'il est changé! Quoi! ce fier soldat, c'est mon fils. Parti enfant, il revient homme ; il a hâte de se marier. Voilà un autre

SON DÉSINTÉRESSEMENT HÉROÏQUE

sacrifice, et qui n'est pas le moins grand. Il faut qu'il en aime une autre; il faut que la mère, pour qui il est et sera toujours le premier, n'ait en lui désormais que la seconde place, une place bien petite, hélas ! aux moments de passion... Alors elle se cherche et se choisit sa rivale, elle Taîme à cause de lui, elle la pare, elle se met à sa suite et le conduit «^ Tau tel, et tout ce qu'elle y demande, c'est de ne pas être oubliée.

CHAPITRE IV

Bb l'avoue. L'amour veut élever, non absorber. Fausse théorie de nos adversaires, et leur dangereuse pratique. L'amour reut se créer un égal, qui aime librement. L'amour dans le monde, et dans le inondcivil. L'amour dans la famille : peu compris du moyen â^e. Religion du foyer.

aurais-je, dans le chapitre précédent, séduit par un sujet plus doux, perdu de vue tout le débat que j'ai suivi dans mon livre?

Je crois avoir, tout au contraire, fortéclairci lu question. L'amour maternel (ce miracle de Dieu), et Téducation maternelle, aident à faire comprendre ce que doit être toute éducation, toute direction, toute initiation.

L'avantage singulier de la mère dans Téducation, c'est qu'étant, par-dessus tous, dévouée
ei désintéressée, elle respecte dans la fiiible
petite chose qui devient une personne la per*

L*AMOUR VEUT ÉLEVER, NON ABSORBER

sonnalité naissante. Elle est, pour Tenfant, le défenseur de Tindividu^{ilé} originale. Elle veut, aux dépens d'elle-même, qu'il agisse selon son génie, qu'il croisse et s'élève.

L'éducation, la vraie direction, que peuvent-elles vouloir? Ce que veut l'amour, dans son idée la plus haute et la plus désintéressée : Que la jeune créature s'élève. Prenez ce mot dans les deux sens. Qu'elle s'élève au-dessus d'elle-même, au niveau de celui qui Taide, audessus de lui, s'il se peut. Le fort, loin d'absorber le faible, veut le rendre fort, et l'amener à l'égalité. 11 y tend en le développant nonseulement dans ce qui les rapproche, mais même en ce qui les distingue, en suscitant ce qu'il a de libre originalité, en provoquant l'action dans cet être né pour agir, en faisant appel à la personne, à ce qu'elle a de plus personnel, à la volonté... Le vœu le plus cher de l'Amour c'est, dans la personne aimée, de susciter la volonté, la force morale, jusqu'à son degré le plus sublime, jusqu'à l'héroïsme.

L'idéal de toute mère, et c'est le véritable dans l'éducation, c'est de faire un héros, un homme puissant en actes et fécond en œuvres, qui veuille, et qui puisse, et qui crée.

FAUSSE THÉORIE DE NOS ADVERSAIRES

S

Rapprochons de cet idéal celui de l'éducation et de la direction ecclésiastique.

Elle veut faire un saint, non un héros; elle croit ces deux mots opposés. Elle se trompe sur l'idée de la sainteté en la plaçant non dans l'harmonie avec Dieu, mais dans l'absorption en Dieu.

Toute leur théologie, dès qu'on la pousse un peu, dès qu'on ne lui permet pas de rester dans l'inconséquence, s'en va, par sa

pente invincible, droit à cet abtme. C'est là qu'elle a fini, comme elle devait finir, au dixseptième siècle. Les grands directeurs de ce temps, qui, venant les derniers, ont eu l'analyse de la chose, montrent parfaitement le fonds, qui est Vanéanissement, l'art d'anéantir l'activité, la volonté, la personnalité. — « Anéantir, oui, mais en Dieu... » — Dieu le veut-il? Actif et créateur, il doit vouloir qu'on lui ressemble, qu'on agisse, qu'on crée. Vous méconnaissiez Dieu le Père.

Cette fausse théorie est convaincue dans la pratique. En la suivant de près, nous avons vu qu'elle atteint le contraire de son but. Elle promet d'absorber l'homme en Dieu, et le console de cette absorption en lui promettant de

c56 ET LEUR DANGEREUSE PRATIQUE.

participer à Tinfini où il entre. Elle ne fait en réalité qu'absorber l'homme en l'homme, dans l'infinie petitesse. Le dirigé s'anéantissant dans le directeur^ de deux personnes il en reste une; l'autre a péri comme personne, elle est devenue chose.

La direction dévote, observée dans notre première partie chez les plus loyaux directeurs, chez des femmes très-pieuses, me donne deux résultats, que je formule ainsi :

1"" Un saint qui, pendant longtemps, parle à une sainte de l'amour de Dieu, la convertit infailliblement à l'amour.

2*» Si cet amour reste pur, c'est un hasard tout personnel, c'est que l'homme est un saint; car la personne dirigée, perdant peu à peu toute volonté propre, doit, à la longue, être à sa merci. — Reste à dire que celui qui peut tout, n'utilisera de rien, que ce miracle d'abstinence se renouvellera tous les jours.

Le prêtre s'est toujours cru, dans son for intérieur, un grand maître en amour. Habitué à se maîtriser, à ruser, à louvoyer, il croit avoir seul le vrai ménagement delà passion. Il avance à couvert par les chemins de l'équivoque; il

L*AMOUR VEUT SE CRÉER UN ÉGAL

avance avec sûreté, il est patient et prend pied dans les habitudes. Il rit sous cape de notre vivacité enciportée, de notre franchise imprudente^ des élans sans règle ni mesure qui nous font passer k côté du but.

Si l'amour était l'art de surprendre l'âme, de la subjuguer par autorité et insinuation, de la briser par la crainte pour la saisir par l'indulgence, en sorte que lasse, assoupie de fatigue, elle se laisse envelopper d'un invisible filet... si Tamour était cela, certes, le prêtre serait le grand docteur en amour.

Beaux maîtres, apprenez des ignorants, des malhabiles qu'avec tous vos petits arts, vous n'avez jamais su ce que c'est que cette chose sacrée... Oh! il y faut un cœur sincère, c'est la première condition, la loyauté dans les moyens ; la seconde, c'est la générosité qui ne veut point asservir, mais affranchir plutôt et fortifier ce qu'il aime, l'aimer dans la liberté, libre d'aimer ou n'aimer pas.

Venez, mes saints, écoutez lii-dessus deux mondains, deux comédiens, Molière et Shakspeare. Ceux-ci en ont su plus que vous :

On demande à celui qui aime, comment est l'objet aimé, de quel nom et de quelle figure?..

JSi8 QUI AIME LIBREMENT.

De quelle taille ? — « Juste aussi haut que mon cwur *• »

Noble formule, qui est celle de l'amour, et aussi celle de l'éducation, de toute initiation : Tégalité voulue sincèrement, le désir délever à soi et de faire son égal, « juste aussi haut que son cœur. »

Shakspeare a dit, et Molière a fait. Il a étéj\ au plus haut degré, « le génie éducateur, » * ce-' lui qui veut élever, affranchir, qui aime dans l'égalité, la liberté et la lumière. Il a flétri comme un crime ^ Tindigne amour qui surprend Vâme en l'isolant dans Tignorance, en la tenant l serve et captive. Dans sa vie, conforme à son' œuvre, il a donné le noble exemple de cet amour généreux, qui veut que Tobjet aimé soit son égal y autant que luij qui le fortifie et qui lui donne des armes même contre lui... C'est la-I amour, et c'est la foi.

C'est la foi que, tôt ou tard, l'être émancipé doit revenir au plus digne. Et le plus digne, n'est-ce pas celui qui voulut être aimé librement?

* Just as high as my heart. Shakspeare, As you like il.

* Remarque inf^nieuse et très-juste de £• Ifoêl. ' Dans {'Eoole des femmes, et partout.

L'AMOUR DANS LE MONDE, 3S

Néanmoins, pesons bien les termes de ce mot grave : Son égal, et tout ce qu'il y a là de dangers. •. C'est comme si ce créateur disait à la créature , qu'il a faite et qu'il émancipe : « Tu es libre , le pouvoir sous lequel tu as grandi ne te retient plus. Hors do moi , et n'y tenant que par le cœur et le souvenir, tu peux agir, penser ailleurs. •• et contre moi, si tu veux ! »

Voilà ce qu'il y a de sublime dans Tamour, et pourquoi Dieu lui pardonne beaucoup de choses! c'est que, dans son désintéressement sans limites, voulant faire un être libre et en Être aimé librement, il crée son propre péril... Le mot c(pouvoir agir ailleurs » contient aussi 8 aimer ailleursi», et la chance de l'arrache* ment. Cette main, faible auparavant, devenue forte et hardie par tous les soins de l'amour, l'amour lui remet Tépée ; qu'elle la tourne contre lui , elle le peut, nulle défense, il ne s'est rien réservé.

Élevons cette idée, je vous prie, étendons-la de Tamour de la femme à l'amour universel , à celui qui fait la vie du monde et du monde

Dans le monde , il appelle incessamment de

DANS LE MONDE CIVIL

règne en règne, la vie de plus en plus vivante, qui s'allume et va montant. Il suscite des profondeurs inconnues des êtres qu'il

émancipe, qu'il arme de liberté, du pouvoir d'agir bien ou mal, d'agir même contre celui qui les crée et les fait libres.

Dans le monde civil, l'amour (charité , patriotisme, qu'on l'appelle comme on voudra) fait-il autre chose? Son œuvre , c'est d'appeler à la vie sociale, à la puissance politique, tout ce qui n'a pas encore vie dans la cité. Le faible, le pauvre , dans leur rude sentier , où ils grimpent des pieds et des mains contre la fatalité, il les soulève , il les place dans l'égalité , dans la liberté.

Le degré inférieur de l'amour, c'est de vouloir absorber la vie. Son degré supérieur, c'est de vouloir susciter la vie, une vie énergique et féconde. Il trouve sa jouissance à élever, augmenter, créer ce qu'il aime. Son bonheur est de voir monter y sous son souffle, une nouvelle créature de Dieu , d'aider à la création, qu'elle lui serve ou qu'elle lui nuise.

« L'amour, dans ce désintéressement, n'est-ce pas un rare miracle? un de ces instants si

DANS LA FAMILLE ; PEU COMPRIS PAR LE MOYEN AGE

courts où la nuit de notre égoïsme s'illumine d'un éclair de Dieu?
»

Non y le miracle est permanent. Vous le voyez, vous Tavez sous les yeux, et vous détournez la tête... Rare peut-être chez l'amant, il se voit partout chez la mère. • . Homme, tu cherches Dieu, du ciel à l'abîme... mais il est à ton foyer.

L'homme, la femme, et l'enfant, l'unité des trois personnes, leur médiation mutuelle, voilà le mystère des mystères. L'idée divine du christianisme, c'est d'avoir mis ainsi la famille sur Tautel. Il l'y a posée, il l'y a laissée; pendant quinze cents ans, le moyen âge, mon pauvre moine rêveur, l'y a contemplée en vain. Il n'a jamais pu deviner la mère S comme initiation. Il s'est épuisé au côté stérile, il a poursuivi la Vierge ^, et nous a laissé Notre-Dame.

^ Le moyen âge va toujours trop haut ou trop bas, il n'a pas connu les milieux. Le triomphe de la femme est tout idéal dans Béatrix, et la passion de la femme tombe trop bas dans Grisélidis, qui se résigne même comme mère. Rien de pratique. — Cette ignorance des milieux est choquante, à plus forte raison, dans tous les sermons d'aujourd'hui. C'est toujours le ciel ou l'enfer; nul intervalle. La femme pour eux c'est une sainte, ou c'est une prostituée. Jamais ils ne parlent pour la sage épouse, pour la mère de famille. Cet esprit d'exagération rend leur parole singulièrement stérile.

* Poésie de moines, de célibataires, on le sent partout. Ils font la Yfyrge de plus en plus jeune, de plus en plus fille, de moins en moins

RELIGION DÛ FÔTÉR.

Ce qu'il n'a pu, tu le feras, homme moderne. Ce sera ton œuvre, Puisses-tu, seulement, dans la hauteur de ton génie abstrait, ne pas dédaigner les enfants et les femmes, qui t'enseigneraient la vie. Dis-leur la science et le monde; ils te diront Dieu.

Que le foyer se raffermisse; Tédifice ébranlé de la religion et de la religion politique va reprendre assiette. Cette humble pierre

où nous ne voyons que le bon vieux Lare domestique, c'est , ne Toubliions jamais, la pierre angulaire du Temple et le fondement de la Cité.

mère. Mille légendes vaines et indécentes ; et ils passent à côté de la légende essentielle qui aurait fécondé le moyen âge: Védwation de Jé sui par la Vierge. On devait sentir pour lant qu'il eut le cœur maternel n ple Ore pour l. a zafe... Laib^ez venir à moi les petits, etc.

Tai fini, et mon cœur n'a pas fini. Un mot donc encore.

Un mot aux prêtres. Je les avais ménagés ; ils m'ont at^qué. Eh bien ! aujourd'hui même, ce n'est pas eux que j'attaque. Ce livre n'est pas contre eux.

Il n'attaque que leur esclavage, la situation contre nature où on les retient, les conditions bizarres qui les rendent à la fois malheureux et dangereux; s'il avait quelque effet, il préparerrail pour eux l'époque de la délivrance, l'affranchissement de la personne et l'affranchissement de l'esprit.

M LA SITUATION SEULE DBS PRÊTRES EST ATTAQUÉE

Qu'ils disent et fassent ce qu'ils voudront, ils ne m'empêcheront jamais de m'intéresser à leur sort. Je ne leur impute rien. Ils ne sont pas libres d'être justes , ni d'aimer, ni de haïr ; ils reçoivent d'en haut les paroles qu'ils doivent dire, leurs sentiments, leurs pensées. Ceux qui les lancent contre nous, sont les mêmes qui en

ce moment organisent contre eux la plus cruelle inquisition ^.
 Qu'ils soient de plus en plus isolés et malheureux^ on exploitera
 d'autant mieux leur inquiète activité; qu'ils n'aient ni foyer, ni fa-
 mille, ni patrie, ni cœur, s'il se peut ; pour servir un système
 mort, il faut des morts,

^ Il résulte des détails que donne imioiimal sur les dernières
 c«> traites ecclésiastiques, que la plupart des évêques imposent à
 leun* prêtres la règle jésuitique qu'on appelle marUfesUUion de
 conscience, laquelle les oblige à »e confesser au confesseur délè-
 gué par Véoêque^ et à se dénoncer les uns les autres. L'obligation
 est étendue aux femmes que les fautes des prêtres ont compro-
 mises. Voir le Bien social, journal du clergé secondaire (nov. \
 844) ; ce journal catholique, an bout d'un an d'existence, avait
 l'adhésion de trois mille prêtres, lorsqu'il s'est -vu frappé par l'ar-
 chevêque de Paris (juin 4845). — V. aussi un excellent article du
 Réveil de VAin (17 nov. 1844), et les courageuses lettres de M.
 l'abbé Thions dans le Bien public de M&con. Pour parler encore,
 quand on a une telle montagne sur la poitrine, il faut avoir un
 cœur héroïque. — Nommons avec respect deux saints, les Ali-
 gnols. Mais que vont-ils faire, hélas! sur cette route de Rome ?
 Que croient-ils trouver dans ce sépulcre vide ?

LA PAPALIÉ N'EST PLUS A KOMK. 565

des morts errants, agités^ sans sépulcre et sans repos.

Avec les mots d'unité et d'Église universelle, on leur a fait
 quitter les voies de TÈglise de France. Ils jouissent maintenant
 des fruits de cechangeement ! Us savent ce c[ue c'est que Rome, et
 ce que c'est qu'un évoque jésuite... L'universalité d'esprit (qui est
 la seule vraie), si Rome l'a jamais eue, elle l'a perdue depuis long-

temps ; elle se retrouve quelque part, aux temps modernes, et c'est dans la France. Depuis deux siècles, moralement, on peut dire que la France est pape. L'autorité est ici, sous une forme ou sous une autre. Ici, par Louis XIV, par Montesquieu, Voltaire et Rousseau, par la Constituante, le Code et Napoléon, l'Europe a toujours son centre ; tout autre peuple est excentrique.

Le monde va, vole en avant, loiu, bien loin du moyen âge; La plupart l'ont oublié; moi, je ne l'oublierai jamais. L'indigne parade que tel en fait sous mes yeux, ne changera pas mon cœur pour ces temps sombres et douloureux, avec lesquels j'ai faitami-tié si longtemps, et si longtemps 6oaffert\ Les sympathies que je garde à ce passé

* Dès lors, en 4 833, je fonnaisle vœu et j'exprimais l'espoir d'une

NOS SYMPATHIES POUR LE PRÊTRE

dont j'ai réchauffé la cendre, m'empêc1)ônt d'être indifférent à ses représentants les plus infidèles. Jenebai^pointy seulement je compare, et je suis triste. Je ne puis passer au parvis que je ne dise à Notre-Dame, commq disait cet ancien : çc o miseram domum^ quàm dispari dominaris domno ! » Hélas! pauvre maison, te voilà bien changée 4e maîtres !

Jamais Thumiliation de TÉglise, ni les çouf^ frances du prêtre, ne m'ont trouvé insensil^Je. Je les ai toutes présentes dans rimaginatioA et dans le cœur. J'ai suivi cet homme infortuné dans la carrière de privations, dans la vie misérable où le

traîne une autorité hypocrite. Et dans son isolement, à ce foyer triste et froid où parfois il pleure le soir, qu'il sache bien qu'un homme a pleuré souvent avec lui, et que cet homme, c'est moi.

Qui n'aurait pitié de cette victime de la contradiction sociale? Les lois lui disent des choses contraires, comme pour se jouer de lui. Elles veulent et ne veulent pas qu'il obéisse à

traa^formation du principe du moyen âge : 9i II se transformera pour vivre encore. » Histoire de France, dernière page du t. II. Voir aussi mon Introduction à l'Histoire Universelle, 4 831 .

VICTIME DE LA CONTRADICTION DES LOIS

la nature. La loi canonique dit : Non, — et la loi civile, dit : Oui. S'il prend celle-ci au sérieux, rhomme de la loi civile, lef juge, dont il attend protection, agit en prêtre, le saisit par la robe, elle remet dégradé au joug de la loi canonique,.. Accordez-vous donc, ô lois, et que nous puissions trouver l'autorité quelque part. Si celle-ci est une loi, et que l'autre qui est opposée soit égfi^ lementuneloi, que fera celui qui les croit sacrées toutes deux ^ ? . . .

Ohl que je me sens un cœur immen^ç pour tous ces infortunés! Que de vœux j'ai faits pour qu'ils sortent d un état qui donne iin si dur démenti à la nature, au progrès du monde I..* Que ne puis-je de me^ inains relever, rallumer \e foyer du pauvre prêtre, lui rendre le pre-

1 Le dergë, très-catholique, de plusieurs parties du midi de F Allemagne, a fDræUement exprimé le vœu que ce désaccord tassât, que VÉglise s*assQciât au progrès du temps qui fait 4u mariage leTéritable état moderne, comme le célibat fut (au moins idéalement) celui du moyen âge. — La situation du prêtre, seul et non seul, libre et non libre, au milieu d'un monde en désaccord avec lui, fait pensera celle d'un condamné au régime cellulaire qui porterait partout sa cellule, Bien de plus propre à rendre fol (Cf. les beaux articles de Léon Faucher). Tout le monde a lu l'histoire récente de cet abbé bénédictin [s'il m'en souvient, du Tyrol), qui, ne voulant pas violer ses vœux, et ne pouvant obtenir d'en être relevé, s'est percé le cœur.

DL PRÊTRE ET DL SOLDAT

mier droit de Thomme, le replacer dans la vcrilé et la vie, lui dire : <c Viens t'asseoir avec nous, sors de cette ombre mortelle ; prends ta place, ô frère, au soleil de Dieu I »

Deux hommes ont toujours profondément touché mon cœur, deux solitaires, deux moines, le soldat et le prêtre. J'ai vu souvent en pensée, et toujours avec tristesse, ces deux grandes armées stériles, à qui la nourriture intellectuelle est refusée ou mesurée d'une main si avare. Ceux dont on sèvre le cœur, auraient besoin d'être soutenus du pain vivifiant de l'esprit.

Quels seront, dans ces choses si graves, les améliorations et les remèdes ? Nous n'essaierons pas ici de le dire. Les moyens, les ménagements, le temps les trouve, ou il sait s'en passer.

Ce qu'on peut augurer, c'est qu'un jour, ces noms prêtre j sold-cUj indiqueront moins deux conditions que deux âges. Le mot prêtre, à l'origine, voulait dire vietV/ord; un jeune prêtre est un non-sens.

Le soldat, c'est le jeune homme, qui, après l'école d'enfance, après l'école du métier, vient s'éprouver à la grande école nationale de l'armée, s'y fortifier, avant de prendre l'assiette fixe du mariage et de la famille. La vie militaire,

PMÈTRE VEUT DIRE VIEILLARD

quand TÉtat en fera ce qu'elle doit être, sera la dernière éducation^ mêlée d'études, de voyages, de périls, dont l'expérience doit profiter à la famille nouvelle que l'homme forme au retour. Le prêtre, au contraire, dans sa plus haute idée, devrait être un vieillard, comme il le fut d'abord, ou tout au moins un homme mûr, qui eût traversé la vie, qui connût la famille, et qui de là aurait pris le sens de la grande famille. Siégeant parmi les vieillards, comme les Anciens d'Israël, il communiquerait aux jeunes le trésor de l'expérience; il serait Thomme de tous, l'homme qui appartient au pauvre, l'arbitre conciliant qui empêche les procès, le médecin hygiénique qui prévient les maux. Pour tout cela, il ne faut pas un jeune homme orageux et inquiet. Il faut un homme qui ait vu beaucoup, beaucoup appris, beaucoup souffert, et qui ait trouvé à la longue dans son propre cœur les douces paroles qui nous acheminent au monde à venir.

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Dissentiment dans la famille 43

Esprit hostile du clergé t • • 45

Extension du jésuitisme 46

Leur force matérielle 47

Leur faiblesse spirituelle 48

Force moderne : vérité ^ humanité 49

Force et moralité du travail ^o

Art des feibles : surprendre, endormir, diviser . • • • • 51

Gomment r unité de la £%mille se rafferrnira • ^ • • » • • 52

Division de l'ouvrage. •,,•.♦♦♦.♦♦♦♦ ♦ ^ ^ ^

CHAPITRE V

RiACTION DE LA MOBALITÉ 129

Arnaud, 1648; Pascal, 1657 132

Ayilissement des jésuites • 133

Gomment ils s^assurent du |[oi et du pape, et font taire leurs ennemis 134

— Découragement des jésuites 137

Leur corruption 138

Ils protègent les premiers quiétistes •..140

IiioTALiTB DU QuiÉTisME. Desmarets de Saint-Sorlin . . . t6t-cl. Morin brûlé, 1663 - . . 141

CHAPITRE Vm

ff9i6LON, comme directeur. <•••••«••«# » • Uf

Son quiétisme : Maooime dei Saints, 1697* 174

Fénélon et M" ^ de La Maiaonfort 176

GHAPITRf ïg.

BossuBT ^ cofPÇ ^ e directeur. ..•,••••• } ^ |

Bossuetet lasŒur Comuau . 186

Sa loyauté et son imprudence. > , 190

Il est quiétiste en pratique \9\

Ia direction dévote incline au quiétisme • . . ^ . , l?f

Paralysie morale. . \i\

CHAPITRE XI

Plus fe systàme; un emblème 909

Le sang 910

Le sexe; L*Immaculée 919

Le Sacré Cœur 911

Marie Alacoque 914

Équivoque du Sacré Cœur 911

Le dix-septième siècle est le siècle de réquivoque 216

Politique chimérique des jésuites •218

Le P. La Colombiers et Mane Alacoque, 1675 219

L*Angleterre, conspiration p[^]pistp • • • tlft

Premier autel du Sacré Cœur, 1685 tll

Ruine des gallicans, 1693; des quiétistes» 1698; de PoFt«

Royal, 1709 2ii8

La théologie anéantie au dix-huitième siècle • %%i

Matérialité du Sacré Cœur tlft

L'artjésuite 227

SECONDE PARTIE

DB LA BIRECTIOlf EN GÉNÉRAL ET SPÉCIALEUENT
AU DIX-NEUYIÈHE SIÈCXE.

CHAPITRE II

La confession. Éducation actuelle du jeune confesseur. • t | ^&

— Le confesseur du moyen âge : V* croyait; 2° se mortifiait;
1|48 3<* était supérieur par la culture ; 4° devait moins interro-
ger. ^50

— Les casuistes ont écrit pour leur temps • 2\$2

— Écueiis du jeune confesseur • . , 258

Comment il raffermir sa position ébranlée. 25^

CHAPITRE V

Des couvents • 276

Toute-puissance du directeur. 278

État de la religieuse 281

Délaissée et espionnée . 283

Couvents qui sont en même temps maisons de force et mai-
sons de fous 284

Captation 286

Disciplines barbares 288

Lutte de la supérieure et du directeur 289

Changements de directeur 290

Le magistrat. .••••.. 9^1

CHAPITRE I

Li FILLE. Le schisme dans la fomille 819

Par qui la fille est élevée * 823

Importance de Téducation et avantage du premier occupant.
824 Influence du prêtre sur le mariage, qu'il garde souvent

après le mariage. . « 328

378 TABLB.

CHÀPITRB n.

Là FEmiB. Le mari ne s'associe pas ss^ & 9^|M« • • • • « 9S\$ Il
sait rarement Tinitier à sa penséc • ^ .•••••130

Ce que serait Tinitiation mutuelle • • ,•181

—La Temme se console par son fils • • ^ • ISS

Ou rôloigne d^elle .184

— Isolement et ennui • • • n « • » 981

Un pieux jeune homme ,•••• 9^7

Le spirituel f le mondain ; lequel des deux aujourd'hui est
rhomme mortifié? 838

CHAPITRE |U

Là MiRE. Seule pendant longtemps elle peut élever Ten&nt. 340

Allaitement intellectuel . 841

Gestation, incubation, éducation .••.343

L'en font garantit la mère • 844

La mère garantit l'enfant 845

Elle protège son originalité native 84S

L'éducation publique doit limiter cette originalité sif7

Le père même la limite 348

La mère la défend , 849

Faiblesse maternelle , » 850

Mais la mère veut faire un héros • • • 351

Son désintéressement héroïque 852

CHAPITRE IV

L^ÀHocR. L'amo6r veut élever ^ non absorber. •••,. I|S

Fausse théorie de nos adversaires • 855

Et leur dangereuse pratique 858

L*amour veu| se créer un égal qui aime librement • • • • 157

TABLE. yig

L'amour dans le monde *859

et dans le monde civil 860

L'amour dans la famille; peu compris du moyen âge • • 361

Religion du foyer S6t

UR MOT AUX PBâTBES. ,

Ce n'est pas le prêtre que nous attaquons 863

Hais sa situation malheureuse et dangereuse 364

La papauté n'est plus à Rome • . 865

Nos sympathies pour le prêtre 866

Victime de la contradiction des lois 367

Du prêtre et du soldat 868

'Pr4tre veut dire vieillard 869

A M, EDGAR QUINET

Ce livre est plus qu'un livre; c'est moi-même. Voila pourquoi il vous appartient.

C'est moi et c'est vous, mon ami, j'ose le dire. Vous l'avez remarqué avec raison, nos pensées, communiquées ou non, concordent toujours. Nous vivons du même cœur.,. Belle harmonie qui peut surprendre; mais n'est-elle pas naturelle? Toute la

variété de nos travauxⁱ a germé d'une même racine vivante : J^e sentiment de la France et l'idée de la Patrie.

Recevez-^ele donc, ce livre du Peuple, parce qu'il est vous, parce qu'il est moi. Par vos origines militaire^e, par la mienne, industrielle, nous représentons nous-^e mêmes, autant que d'autres peut-être, les âges, les faces modernes du Peuple, et son récent avènement.

CE LIVRE SORT DE L'EXPERIENCE

Ce livre, je l'ai fait de moi-même, de ma vie, et de mon cœur. Il est sorti de mon expérience, bien plus que de mon étude. Je l'ai tiré de mon observation, de mes rapports d'amitié, de voisinage; je l'ai ramassé sur les routes; le hasard aime à servir celui qui suit toujours une même pensée. Enfin, je l'ai trouvé surtout dans les souvenirs de ma jeunesse. Pour connaître la vie du peuple, ses travaux, ses souffrances, il me suffisait d'interroger mes souvenirs.

Car, moi aussi, mon ami, j'ai travaillé de mes mains. Le vrai nom de l'homme moderne, celui de travailleur, je le mérite en plus d'un sens. Avant de faire des livres, j'en ai composés matériellement; j'ai assemblé des lettres avant d'assembler des idées, je n'ignore pas les mélancolies de l'atelier, l'ennui des longues heures. . . .

Triste époque t c'étaient les dernières années de l'Empire ; tout semblait périr à la fois pour moi, la famille, la fortune et la patrie.

Ce que j'ai de meilleur, sans nul doute, je le dois à ces épreuves ; le peu que vaut l'homme et l'historien, il faut le leur rapporter. J'en ai gardé

DR L'AUTEUR PLUS QUE DES LIVRES

surtout un sentiment profond du peuple, la pleine connaissance du trésor qui est en lui : la vertu du sacrifice, le tendre ressouvenir des âmes d'or que j'ai connues dans les plus humbles conditions.

Il ne faut point s'étonner, si, connaissant autant que personne les précédents historiques de ce peuple, d'autre part ayant moi-même partagé sa vie, j'éprouve quand on me parle de lui, un besoin exigeant de vérité. Lorsque le progrès de mon Histoire m'a conduit à m'occuper des questions actuelles, et que j'ai jeté les yeux sur les livres où elles sont agitées, j'avoue que j'ai été surpris de les trouver presque tous en contradiction avec mes souvenirs. Alors, j'ai fermé les livres, et je me suis replacé dans le peuple autant qu'il m'était possible; l'écrivain solitaire s'est replongé dans la foule, il en a écouté les bruits, noté les voix... C'était bien le même peuple, les changements sont extérieurs; ma mémoire ne me trompait point. •• J'allai donc consultant les hommes, les entendant eux-mêmes sur leur propre sort, recueillant de leur bouche ce qu'on ne trouve

9 LA coHyu»knm im peuple bst wsniecmvE.

pa» tQigours ém% lies plua brillante écrivains^ les paroles du bon seoa.

CQtle wquôte, oomme poée iityon, U y a©»vîroD <lix an», je l'ai suivie dans d'autres villes, étudiant en même temps auprès des hommes pratiques, des esprits les plus positifs, la véritable situation des campagnes si négligées de nos économistes. Tout ce que j'amassai ainsi de renseignements nouveaux qui ne sont dans aucun livre, c'est ce qu'on aurait peine à croire. Après la conversation des hommes de génie et des savants très spéciaux, celle du peuple est certainement la plus instructive. Si l'on ne peut causer avec Béranger, Lamennais ou Lamartine, il faut s'en aller dans les champs et causer avec un paysan. Qu'apprendre avec ceux du milieu? Pour les salons si je n'en suis sorti jamais, sans trouver mon cœur diminué et refroidi.

Mes études variées d'histoire m'avaient révélé des faits du plus grand intérêt que taisent les historiens, les phases par exemple et les alternatives de la petite propriété avant la Révolution. Mon enquête sur le vi/* m'apprit de même beau«

LES STATISTIQUES SONT INSUFFISANTES

coup de choses qui ne sont point dans les statistiques. J'en citerai une, que Ton trouvera peut-être indifférente, mais qui pour moi est importante, digne de toute attention. C'est l'immense acquisition du linge de coton qu'ont faite les ménages pauvres vers 1842, quoique les salaires aient baissé, ou tout au moins diminué de valeur par la diminution naturelle du prix de Targent. Ce fait, grave en lui-même, comme progrès dans la propreté qui tient à tant d'autres vertus, Test plus encore en ce qu'il prouve une fixité

croissante dans le ménage et la famille, l'influence surtout de la femme qui, gagnant peu par elle-même, ne peut faire cette dépense qu'en y appliquant une partie du salaire de l'homme. La femme, dans ces ménages, c'est l'économie, l'ordre, la providence. Toute influence qu'elle gagne, est un progrès dans la moralité ^.

< Cette prodigieuse acquisition de linge dont tous les fabricants peuvent témoigner, fait supposer aussi quelque acquisition de meubles et objets de ménage, Il ne faut pas s'étonner si les caisses d'épargne reçoivent moins de l'ouvrier que du domestique. Celui-ci n'achète point de meubles, et peu de nippes \ il trouve bien moyen de se faire nipper par ses maîtres. Il ne faut pas n'ésurer, comme on fait, le progrès de l'économie à celui des caisses d'épargne, ni croire que tout ce qui n'y

PEINTRES DE MOEURS PEU FIDÈLES

Cet exemple n'était pas sans utilité pour montrer combien les documents recueillis dans les statistiques et autres ouvrages d'économie, en les supposant exacts, sont insuffisants pour faire comprendre le peuple ; ils donnent des résultats partiels, artificiels, pris sous un angle étroit, qui prête aux malentendus.

Les écrivains, les artistes, dont les procédés sont directement contraires à ces méthodes abstraites, semblaient devoir porter dans l'étude du peuple le sentiment de la vie. Plusieurs d'entre eux, des plus éminents, ont abordé ce grand sujet, et le talent ne leur a pas fait défaut ; les succès ont été immenses. L'Europe, depuis longtemps peu inventive, reçoit avec avidité les produits de notre littérature. Les Anglais ne font plus guère que des ar-

ticles de revues. Quant aux livres Allemands , qui les lit, sinon l'Allemagne ?

va pas se boit, se mange au cabaret. Il semble que la famille, je parle surtout de la femme, ait voulu avant tout, rendre propre, attachant, agréable, le petit intérieur qui dispense d'y aller. De là aussi le goût des fleurs qui descend aoyourd'hui dans des classes voisines de la pauvreté.

LA FRANCE MIEUX CONNUE QUE L'EUROPE

Il importerait d'examiner si ces livres français qui ont tant de popularité en Europe, tant d'autorité, représentent vraiment la France, s'ils n'en ont pas montré certaines faces exceptionnelles, très-défavorables, si ces peintures où l'on ne trouve guère que nos vices et nos laideurs, n'ont pas fait à notre pays un tort immense près des nations étrangères. Le talent, la bonne foi des auteurs, la libéralité connue de leurs principes, donnaient à leurs paroles un poids accablant. Le monde a reçu leurs livres, comme un jugement terrible de la France sur elle-même.

La France a cela de grave contre elle, qu'elle se montre nue aux nations. Les autres, en quelque sorte, restent vêtues, habillées. L'Allemagne, l'Angleterre même, avec toutes ses enquêtes-, toute sa publicité, sont en comparaison peu connues; elles ne peuvent se voir ellesmêmes, n'étant point centralisées.

Ce qu'on remarque le mieux sur une personne qui est nue, c'est telle ou telle partie, qui sera défectueuse. Le défaut d'abord

saute aux yeux. Que serait-ce, si une main obligeante plaçait sur

i^ ET JUGÉE PLUS SÉVÈREMENT.

ce défaut même un verre grossissant qui le rendrait colossal, qui l'illuminerait d'un jour terrible, impitoyable, au point que les accidents les plus naturels de la peau ressortiraient h l'œil effrayé !

Voilà précisément ce qui est arrivé à la France. Ses défauts incontestables, que l'activité croissante, le choc des intérêts, des idées, expliquent suffisamment, ont grossi sous la main de ses puissants écrivains, et sont devenus des monstres. Et voilà que l'Europe tout à l'heure la voit comme un monstre elle-même.

Rien n'a mieux servi, dans le monde politique, l'entente des honnêtes gens. Toutes les aristocraties, anglaise, russe, allemande, n'ont besoin que de montrer une chose en témoignage

contre la France : les tableaux qu'elle faild'elle^ même par la main de ses grands écrivains, la

plupart amis du peuple et partisans du progrès.

Le peuple qu'on peint ainsi, n'est-ce pas l'efifroi

du monde? Y a-t-il assez d'armées, de forteresses,

pour le cerner, le surveiller, jusqu'à ce qu'un

moment favorable se présente pour l'accabler?

DANGREUX DE DIRE MÉPRISABLE

Des romans classiques, immortels, révélant les tragédies domestiques des classes riches et aisées, ont établi solidement dans la pensée de l'Europe, qu'il n'y a plus de famille en France.

D'autres, d'un grand talent, d'une finta»magorie terrible, ont donné pour la vie commune de nos villes, celle d'un point où la police concentre sous sa main les repris de justice et les forçats libérés.

Un peintre de genre, admirable par le génie du détail, s'amuse à peindre un horrible cabaret de campagne, une taverne de valetaille et de voleurs, et, sous cette ébauche hideuse, il écrit hardiment un mot qui est le nom de la plupart des habitants de la France.

L'Europe lit avidement, elle admire, elle reconnaît tel ou tel petit détail d'un accident minime, dont elle sent la vérité, elle en conclut aisément la vérité du tout.

Nul peuple ne résisterait à une telle épreuve. Cette manie singulière de se dénigrer soi-même, d'étaler ses plaies, et comme d'aller chercher la honte, serait mortelle à la longue. Beaucoup, je

UN CE PEUPLE N'EST PAS CELUI QU'ON A PEINT

le sais, maudissent ainsi le présent, pour bâter un meilleur avenir ; ils exagèrent les maux, pour nous faire jouir plus vite de la féli-

cité que leurs théories nous pr parent^ . Prenez garde, pourtant, prenez garde. Ce jeu-là est dangereux. L'Europe ne s'informe guère de toutes ces habilités. Si nous nous disons méprisables, elle pourra bien nous croire. L'Italie avait encore une grande force au seizième siècle. Le pays de Michel- nge et de Christophe Colomb ne manquait pas d'énergie. Mais lorsqu'elle se fut proclamée misérable, infâme, par la voix de Machiavel, le monde la prit au mot, et marcha dessus.

^ Philosophes, socialistes, politiques, tous semblent d'accord aujourd'hui pour amoindrir dans Tesprit du peuple l'idée de la France. Grand danger! Songez donc que ce peuple plus qu'aucun autre est, dans toute l'excellence et la force du terme, une vraie toci t . Isolezle de son idée sociale, il redevient très-faible. La France de la Révolution, qui fut sa gloire, sa foi, tous les gouvernements lui disent, depuis cinquante ans, qu'elle fut un désordre, un noo-sens, une pure négation. La Révolution, d'autre part, avait biffé l'ancienne France, dit au peuple que rien, dans son passé, ne méritait un souvenir. L'ancienne a disparu de sa mémoire, la nouvelle a p li. Il n'f pas tenu aux politiques que le peuple ne devînt table-rase, ne s'oubli t laim me.

Comment ne serait-il pas faible dans ce moment? Il s'ignore ;
on

LA VIE DU PEUPLE A UNE POÉSIE SAINTE

Nous ne sommes pas T Italie, gr ce   Dieu, et le jour où le monde s'entendrait pour venir voir de près la France, serait salué par nos soldats comme le plus beau de leurs jours.

Qu'il suffise aux nations de bien savoir que ce peuple n'est nullement conforme à ses prétendus portraits. Ce n'est pas que nos grands peintres aient été toujours infidèles ; mais ils ont peint généralement des détails exceptionnels, des accidents, tout au plus, dans chaque genre, la minorité, le second côté des choses. Les grandes faces leur paraissaient trop connues, triviales, vulgaires. Il leur fallait des effets, et ils les ont cherchés souvent dans ce qui s'écartait de la vie normale. Nés de l'agitation, de l'émeute, pour ainsi dire, ils ont eu la force orageuse, la passion, la touche

fait tout pour qu'il perde le sens de la belle unité qui fait sa vie ; on lui ôte son âme. Son âme fut le sens de la France, et comme fraternité d'hommes vivants, et comme société avec nos Français des vieux âges. Il les contient ces âges, il les porte, les sent obscurément qui se meuvent, et il ne peut les reconnaître ; on ne lui dit pas ce que c'est que cette grande voix basse qui souvent, comme un sourd retentissement d'orgue dans une cathédrale, se fait entendre en lui.

IO QIRIL FAUT SAVOIR PÉNÉTRER.

vraie parfois aussi bien que fine et forte ; — généralement il leur a manqué le sens de la grande harmonie.

Les romantiques avaient cru que Tart était surtout dans le laid. Ceux-ci ont cru que les effets d'art les plus inféilibles étaient dans le laid moral. L'amour errant leur a semblé plus poétique que la famille, et le vol que le travail, et le bagne que Tatelier. S'ils étaient descendus eux-mêmes, par leurs souffrances personnelles, dans les profondes réalités de la vie de cette époque, ils auraient vu que la famille, le travail, la plus humble

vie du peuple, ont d'eux-mêmes une poésie sainte. La sentir et la montrer, ce n'est point l'affaire du machiniste j il n'y faut multiplier les accidents de théâtre. Seulement, il ftiut des yeux faits à cette douce lumière, des yeux pour voir dans l'obscur, dans le petit et (ians l'humble, et le cœur aussi aide à voir dans ces recoins du foyer et ces ombres d\$ Rembrandt.

Dès que nos grands écrivains ont regardé là, ils ont été admirables. Mais généralement, ils ont détourné les yeux vers le fantastique , le

COMBIEN IL A ta ?ERTU DU SACRIFICE, i7

violent, le bizarre, l'exceptionnel. Ils tf ont daigné avertir qu'ils peignaient Texception. I^es lecteurs, surtout étrangers, ont cru qu'ils peignaient la [règle. Ils ont dit : « Ce peuple est tel. »

Et moi, qui en suis sorti, moi qui ai vécu avec lui, travaillé, souffert avec lui, qui plus qu'un autre ai acheté le droit de dire que je le connais, je viens poser contre tous la personnalité du peuple.

Cette personnalité , je ne Tai point prise à la surface dans ses aspects pittoresques ou dramati* ques; je ne l'ai point vue du dehors, mais expérimentée au dedans. Et, dans cette expérience même, plus d'une chose intime du peuple, qu'il a en lui sans la comprendre, je l'ai comprise, pourquoi? Parce que je pouvais la suivre dans ses origines historiques, la voir venir du fond du temps. Celui qui veut s'en tenir au présent , a Factuel, ne comprendra pas l'actuel. Celui qui se contente de voir l'extérieur, dépeindre la forme, ne saura pas même la voir : pour la voir avec justesse, pour la traduire fidèlement, il faut sa-

i8 ET DU SACRIFICE PERSÉVÉRANT.

voir ce qu'elle couvre ; nulle peinture sans anatomie.

Ce n'est pas dans ce petit livre que je puis enseigner une telle science. Il me suffit de donner, en supprimant tout détail de méthode, d'érudition, de travail préparatoire, quelques observations essentielles dans l'état de nos mœurs, quelques résultats généraux.

Un mot seulement ici :

Le trait éminent, capital, qui m'a toujours frappé le plus, dans ma longue étude du peuple, c'est que, parmi les désordres de l'abandon, les vices de la misère, j'y trouvais une richesse de sentiment et une bonté de cœur, très-rares dans les classes riches. Tout le monde, au reste, a pu l'observer; à l'époque du choléra, qui a adopté les enfants orphelins? les pauvres.

La faculté du dévouement, la puissance du sacrifice, c'est, je l'avoue, ma mesure pour classer les hommes. Celui qui l'a au plus haut degré, est plus près de l'héroïsme. Les supériorités de l'esprit, qui résultent en partie de la culture, ne peuvent jamais entrer en balance avec cette faculté souveraine.

A ceci, on fait ordinairement une réponse : « Les gens du peuple sont généralement peu prévoyants; ils suivent un instinct de bonté, l'aveugle élan d'un bon cœur , parce qu'ils ne devinent point tout ce qu'il en pourra coûter. » L'observation fût-elle juste, elle ne détruit nullement ce qu'on peut observer aussi du dévouement persévérant, du sacrifice infatigable dont les familles laborieuses donnent si souvent l'exemple, dévouement qui ne s'épuise même pas dans l'entière immolation d'une vie, mais se continue souvent de l'une à l'autre, pendant plusieurs générations.

J'aurais ici de belles histoires à raconter, et nombreuses. Je ne le puis. La tentation est pourtant forte pour moi, mon ami, de vous en dire une seule, celle de ma propre famille. Vous ne la savez pas encore; nous causons plus souvent de matières philosophiques ou politiques, que de détails personnels. Je cède à cette tentation. C'est pour moi une rare occasion de reconnaître les sacrifices persévérants, héroïques, que ma famille m'a faits, et de remercier mes pa-

SO CXEHPLE

reptSy geDs modestes^ dont quelques-uns ont enfoui dans l'obscurité des dons supérieurs ^ et n'ont voulu vivre qu'en moi*

Les deux familles dont je procède, une picarde et l'autre ardennaise, étaient originairement des familles de paysans qui mêlaient à la culture un peu d'industrie*. Ces familles étant fort nombreuses (douze enfants, dix-neuf enfants)^ une grande partie des frères et des sœurs de mon père et de ma mère ne voulurent pas se marier pour faciliter l'éducation de quelques-uns des garçons que Ton mettait au collège. Premier sacrifice que je dois noter.

Dans ma famille maternelle particulièrement, les sœurs, toutes remarquables par l'économie, le sérieux, l'austérité, se faisaient les humbles servantes de messieurs leurs frères, et pour suffire à leurs dépenses elles s'enterraient au village. Plusieurs cependant, sans culture et dans cette solitude sur la lisière des bois, n'en avaient pas moins une très-fine fleur d'esprit. J'en ai entre autres* du une^ bien figée, qui contenait les anciennes bis-

toires de la frontière aussi bien que Walter Scott*. Ce qui leur était commun, c'était une extrême netteté d'esprit et de raison-

nement. Il y avait force prêtres dans les cousins et parents , des prêtres de diverses sortes^ mondains^ fanati^ ques} mais ils ne dominaient points Nos judi** cieuses et sévères demoiselles ne leur donnaient la moindre prise^ Elles racontaient volontiers qu'un de nos grands- oncles (du nom de Miohaudî ou Paillart?) avait été brûlé jadis pour avoir fait certain livre.

Le père de mon père qui était maître de mu^ sique à Laon^ ramassa sa petite épai^ne> après la Terreur, et vint à Paris, où mon père était employé à l'imprimerie des as«gnats» Au lieu d'acheter de la terre^ comme faisaient alors tant d'autres, il confia ce qu'il avait à la fortune de mon père, son fils aîné^ et mit le tout dans une imprimerie au bas du boulevard de la Révolution. Un frère^ me sœur de mon père, ne se marièrent points pour faciliter l'arrangement, mais mon père se maria ; il épousa une de ces sérieuses demoiselles irlandoises dont j'ai parlé tout à l'heure« Je

naquis en 1798, dans le chœur d'une église de religieuses^ occupée alors par notre imprimerie; occupée, et non profanée; qu'est-ce que la Presse, au temps moderne, sinon l'arche sainte?

Cette imprimerie prospéra d'abord, alimentée par les débats de nos assemblées, par les nouvelles des armées, par l'ardente vie de ce temps. Vers 1800, elle fut frappée par la grande suppression des journaux. On ne permit à mon père qu'un journal ecclésiastique, et l'entreprise commencée avec beaucoup de dépenses, l'autorisation fut brusquement retirée, pour être donnée à un prêtre que Napoléon croyait sûr, et qui le trahit bientôt.

On sait comment ce grand homme fut puni par les prêtres même d'avoir cru le sacre de Rome meilleur que celui de la France. Il vit clair en 1810. Sur qui tomba son courroux?... sur la

Presse ; il la frappa de seize décrets en deux ans. Mon père, à demi ruiné par lui au profit des prêtres, le fut alors tout à fait, en expiation de leur faute.

Un matin, nous recevons la visite d'un Mon-

sieur, plus poli que ne Tétaient généralement les agents impériaux, lequel nous apprend que S. M. l'Empereur a réduit le nombre des imprimeurs à soixante ; les plus gros sont conservés, les petits sont supprimés, mais avec une bonne indemnité (laquelle seréduisit à rien). Nous étions de ces petits : se résigner, mourir de faim, il n'y avait rien de

plus à faire. Cependant, nous avions des dettes. L'Empereur ne nous donnait pas de sursis contre les juifs, comme il l'avait fait pour l'Alsace. Nous ne trouvâmes qu'un moyen ; c'était d'imprimer pour nos créanciers quelques ouvrages qui appartenaient à mon père. Nous n'avions plus d'ouvriers, nous fîmes ce travail nous-mêmes. Mon père qui vaquait aux affaires du dehors, ne pouvait nous y aider. Ma mère, malade, se fit brocheuse, coupa, plia. Moi, enfant, je composai. Mon grand-père, très faible et vieux, se mit au dur ouvrage de la presse, et il imprima de ses mains tremblantes.

Ces livres que nous imprimions, et qui se vendaient assez bien, contrastaient singulièrement par leur futilité avec ces années tragiques d'im-

21 EKEMPLB

menses destructions. Ce n'était que petit esprit, petits jeux^ amusements de société^ charades, acrostiches. Il n'y avait là rien pour nourrir l'âme du jeune compositeur. Mais^ justement, la

sécheresse, le vide de ces tristes productions me l'assuraient d'autant plus libre. Jamais, je le crois, je n'ai tant voyagé d'imagination^ que pendant que j'étais immûlne à cette case« Plus mes romans personnels s'animaient dans mon esprit, plus ma main était rapide, plus la lettre se levait vite..» J'ai compris dès lors que les travaux manuels qui n'exigent ni délicatesse exfarême, ni grand emploi de la force, ne sont nullement des entraves pour rima^natioué J'ai connu plusieurs femmes distinguées qui disaient ne pouvoir bien penser, ni bien causer, qu'en faisant de la tapisserie.

J'avais douze ans, et ne savais rien encore, sauf quatre mots de latin, appris chez un vieux libraire, ex-magister de village, passionné pour la grammaire , homme de mœurs antiques, ardent révolutionnaire, qui n'en avait pas moins sauvé au péril de sa vie ces émigrés qu'il

TIRÉ DE MA PÂMILLE. ÎS

détestait. Il m'a laissé en mourant, tout ce qu'il avait au monde, un manuscrit, une très^remarquable grammaire, inoomplète, n'ayant pu y consacrer que trente ou quarante années.

Très-solitaire et trèsnlibre, laissé tout à fait sur ma foi par l'indulgence excessive de mes parents, j'étais tout imaginaire. J'avais lu quelques volumes qui m'étaient tombés sous la main, une Mytholc^ie, un Boileau, quelques pages de l'Imitation.

Dans les embarras extrêmes, incessants, de ma fkmille, ma mère étant malade, mon père si occupé au dehors, je n'avais reçu encore aucune idée religieuse. . . Et voilà que dans ces pages, j'aperçois tout à coup au bout de ce triste monde, la délivrance de la mort, l'autre vie et l'espérance! La religion reçue ainsi, sans in-

termédiaire humain, fut très-forte en moi. Elle me resta comme chose mienne, chose libre, vivante, si bien mêlée à ma vie qu'elle s'alimenta de tout, se fortifiant sur la route d'une foule de choses tendres et saintes, dans l'art et dans la poésie, qu'à tort on lui croit étrangères.

EXBMPLE

Comment dire l'état de rêve où me jetèrent ces premières paroles de l'Imitation? je ne lisais pas, j'entendais... comme si cette voix douce et paternelle se fût adressée à moi-même... Je vois encore la grande chambre froide et démeublée, elle me parut vraiment éclairée d'une lueur mystérieuse... Je ne pus aller bien loin dans ce livre, ne comprenant pas le Christ, mais je sentis Dieu.

Ma plus forte impression d'enfance, après cellelà, c'est le Musée des monument» français, si malheureusement détruit. C'est là, et nulle autre part, que j'ai reçu d'abord la vive impression de l'histoire. Je remplissais ces tombeaux de mon imagination, je sentais ces morts à travers les marbres, et ce n'était pas sans quelque terreur que j'entrais sous les voûtes basses où dormaient Dagobert, Chilpéric et Frédégonde.

Le lieu de mon travail, notre atelier, n'était guère moins sombre. Pendant quelque temps, ce fut une cave, cave pour le boulevard où nous demeurions, rez-de-chaussée pour la rue basse. J'y avais pour compagnie, parfois mon grand-père,

quand il y venait , mais toujours ^ très-assidûment, une araignée laborieuse qui travaillait près de moi^ et plus que moi, à coup-sûr.

Parmi des privations fort dures et bien au-delà de ce que supportent les ouvriers ordinaires, j'avais des compensations : la douceur de mes parents, leur foi dans mon avenir, inexplicable vraiment, quand on songe combien j'étais peu avancé. J'avais, sauf les nécessités du travail, une extrême indépendance, dont je n'abusai jamais. J'étais apprenti, mais sans contact avec des gens grossiers, dont la brutalité aurait peut-être brisé en moi cette fleur de liberté. Le matin, avant le travail, j'allais chez mon vieux grammairien, qui me donnait cinq ou six lignes de devoir. J'en ai retenu ceci, que la quantité du travail y fait bien moins qu'on ne croit; les enfants n'en prennent jamais qu'un peu tous les jours; c'est comme un vase dont l'entrée est étroite ; versez peu, versez beaucoup, il n'y entrera jamais beaucoup à la fois.

Malgré mon incapacité musicale, qui désolait mon grand-père, j'étais très-sensible à l'armo-

nie majestueuse et royale du latin; cette grandiose mélodie italique, me rendait comme un rayon du soleil méridional. J'étais né, comme une herbe sans soleil entre deux pavés de Paris. Cette chaleur d'un autre climat opéra si bien sur moi, qu'avant de rien savoir de la quantité, du rythme savant des langues anciennes, j'avais cherché et trouvé dans mes thèmes des mélodies romanprustiques, comme les proses du moyen âge. Un enfant, pour peu qu'il soit libre, suit précisément la route que suivent les peuples enfants.

Sauf lessouffrances de la pauvre té, très-grandes pour moi l'hiver, cette époque, mêlée de travail manuel, de latin et d'amitié (j'eus un instant un ami et j'en parle dans ce livre), est très-douce à mon souvenir. Riche d'enfance, d'imagination, d'amour peut-

être déjà, je n'enviais rien à personne. Je Tai dit : l'homme de lui-même ne saurait point l'envie, il faut qu'on la lui apprenne.

Cependant, tout s'assombrit. Ma mère devient plus malade, la France aussi (Moscou !... 1813!...) Nos ressources sont épuisées. Dans notre extrême

pénurie, un ami de mon père lui propose de me faire entrer à l'Imprimerie impériale. Grande tentation pour mes parents! D'autres n'auraient pas hésité. Mais la foi avait toujours été grande dans notre famille : d'abord la foi dans mon père, à qui tous s'étaient immolés; puis la foi en moi, moi, je devais tout réparer, tout sauver...

Si mes parents, obéissant à la raison, m'avaient fait ouvrier, et s'étaient sauvés eux-mêmes, aurais-je été perdu, moi? Non, je vois parmi les ouvriers des hommes de grand mérite, qui pour l'esprit valent bien les gens de lettres, et mieux pour le caractère... Mais enfin, quelles difficultés aurais-je rencontrées! quelle lutte contre le manque de tous les moyens! contre la fatalité du temps ! . . . Mon père sans ressources, et ma mère malade, décidèrent que j'étudierais, quoi

qu'il arrivât.

Notre situation pressait. Ne sachant ni vers, ni grec, j'entrai en troisième au collège de Charlemagne. Mon embarras, on le comprend, n'ayant nul maître pour m' aider. Ma mère, si ferme jusque-là, se désespéra et pleura. Mon père se mit

à faire des vers latins, lui qui n'en avait fait jamais.

Le meilleur encore pour moi, dans ce terrible passage de la solitude à la foule^ de la nuit au jour, c'était sans contredit le pro-

fesseur, M. Andrieu d'Âlbas, homme de cœur, homme de Dieu. Le pis, c'étaient les camarades. J'étais justement au milieu d'eux, comme un hibou en plein jour, tout effarouché. Ils me trouvaient ridicule, et je crois maintenant qu'ils avaient raison. J'attribuais alors leurs risées à ma mise, à ma pauvreté. Je commençai à m'apercevoir d'une chose : Que j'étais pauvre.

Je crus tous les riches mauvais, tous les hommes; je n'en voyais guère qui ne fussent plus riches que moi. Je tombai dans une misanthropie rare chez les enfants. Dans le quartier le plus désert de Paris, le Marais, je cherchais les rues désertes... Toutefois dans cette antipathie excessive pour l'espèce humaine, il restait ceci de bon : Je n'avais aucune envie.

Mon charme le plus grand, qui me remettait le cœur, c'était le dimanche ou le jeudi, de lire

deux; trois fois de suite un chaot de Virgile, un livre d'Horace. Peu à peu, je les retenais; du reste, je n'ai jamais pu apprendre une seule leçon par cœur.

Je me rappelle que dans ce malheur accompli, privations du présent, craintes de l'avenir, Teonemi étant à deux pas (1814!), et mes ennemis à moi se moquant de moi tous les jours, un jour, un jeudi matin, je me ramassai sur moi-même : sans feu (la neige couvrait tout), ne sachant pas trop si le pain viendrait le soir, tout semblant finir pour moi, — j'eus en moi, sans nul mélange d'espérance religieuse, un pur sentiment stoïcien, — je frappai de ma main, crevée par le froid, sur ma table de chêne (que j'ai toujours conservée), et sentis une joie virile de jeunesse et d'avenir.

Qu'est-ce que je craindrais maintenant, mon ami, dites-le-moi? moi, qui suis mort tant de fois, en moi-même, et dans l'his-

toire. — Et qu'est-ce que je désirerais?... Dieu m'a donné, par l'histoire, de participer à toute chose.

La vie n'a sur moi qu'une prise, celle que j'ai

ressentie le 12 février dernier, environ trente ans après. Je me retrouvais dans un jour semblable, également couvert de neige, en face de la même table. Une chose me monta au cœur : « Tu as chaud, les autres ont froid... cela n'est pas juste... Oh! qui me soulagera de la dure ipégalilé? » Alors, regardant celle de mes mains qui depuis 1813 a gardé la trace du froid, je me dis pour me consoler : « Si tu travaillais avec le peuple, tu ne travaillerais pas pour lui... Va donc, si tu donnes à la patrie son histoire, je t'absoudrai d'être heureux. »

Je reviens. Ma foi n'était pas absurde ; elle se fondait sur la volonté. Je croyais à l'avenir, parce que je le faisais moi-même. Mes études finirent bien et vite ^ . J'eus le bonheur, à la sortie, d'échapper aux deux influences qui perdaient les jeunes gens, celle de l'école doctrinaire, majestueuse et stérile, et la littérature industrielle,

1 Je dus beaucoup aux encouragements de mes illustres professeurs, MM. Villemain et Leclerc. Je me rappellerai toujours que M. Villemain, après la lecture d'un devoir qui lui avait plu, descendit de sa chaire, et vint avec un mouvement de sensibilité charmante, s'asseoir sur mon banc d'élève, à côté de moi.

dont la librairie, à peine ressuscitée, accueillait alors facilement les plus malheureux essais.

Je ne voulus point vivre de ma plume. Je voulus un vrai métier; je pris celui que mes études me facilitaient, l'enseignement.

Je pensai dès lors, comme Rousseau, que la littérature doit être la chose réservée, le beau luxe de la vie, la fleur intérieure de l'âme. C'était un grand bonheur pour moi, lorsque dans la matinée, j'allais donner mes leçons, de rentrer dans mon faubourg, près du Père-Lachaise, et là paresseusement de lire tout le jour les poètes, Homère, Sophocle, Théocrite, parfois les historiens. Un de mes anciens camarades et de mes plus chers amis, M. Porret, faisait les mêmes lectures, dont nous cotiférions ensemble, dans nos longues promenades au bois de Vincennes.

Cette vie insoucieuse ne dura guère moins de dix ans, pendant lesquels je ne me doutais pas que je dusse écrire jamais. J'enseignais concurremment les langues, la philosophie et l'histoire. En 1821, le concours m'avait fait professeur dans un collège. En 1827, deux ouvrages

qui parurent en même temps, mon Vico et mon Précis d'histoire moderne, me firent professeur à l'École normale *.

L'enseignement me servit beaucoup. La terrible épreuve du collège avait changé mon caractère, m'avait comme serré et fermé, rendu timide et défiant. Marié jeune, et vivant dans une grande solitude, je désirais de moins en moins la société des hommes. Celle que je trouvais dans mes élèves, à l'École normale et ailleurs, rouvrit mon cœur, le dilata. Ces jeunes générations, aimables et confiantes, qui croyaient en moi, me réconcilièrent à l'humanité. J'étais touché, attristé souvent aussi, de les voir se succéder devant moi si rapidement. À peine m'attachais-je, que déjà ils s'éloignaient. Les voilà tous dispersés, et plusieurs (si jeunes!) sont morts. Peu m'ont oublié ; pour moi, vivants ou morts, je ne les oublierai jamais.

Ils m'ont rendu, sans le savoir, un service

1 Je Tai quittée à regret en 1837, lorsque rinfluence édecUque y rat dominji^nte E;i 1838, Tlnslitut et le Collège de France m'ayani également élu pour leur candidat, j'obtins la chaire que J'occupe.

immense. Si j'avais, comme historien, un mérite spécial qui me soutint à côté de mes illustres prédécesseurs, je le devrais à l'enseignement, qui pour moi fut l'amitié. Ces grands historiens ont été brillants, judicieux, profonds. Moi, j'ai aimé davantage.

J'ai souffert davantage aussi. Les épreuves de mon enfance me sont toujours présentes, j'ai gardé l'impression du travail, d'une vie âpre et laborieuse, je suis resté peuple.

Je le disais tout à l'heure, j'ai crû comme une herbe entre deux pavés, mais cette herbe a gardé sa sève , autant que celle des Alpes. Mon désert dans Paris même , ma libre étude et mon libre enseignement (toujours libre et partout le même) , m'ont agrandi, sans me changer. Presque toujours, ceux qui montent, y perdent, parce qu'ils se transforment; ils deviennent mixtes, bâtards; ils perdent l'originalité de leur classe, sans gagner celle d'une autre. Le difficile n'est pas de monter, mais, en montant, de rester soi.

Souvent aujourd'hui l'on compare l'ascension du peuple, son progrès , à l'invasion des Barba-

36 AYÂIITAGBS DBS BÂnBÂBES.

res. Le mot me plaît, je l'accepté.*. Barbares! Oui, c'est-à-dire pleins d'une sève nouvelle, vi^ vante et rajeunissante. Barbares, c'est-à-dire voys^urs en marche vers là Rome de l'avenir, allant

lentement , sans doute, chaque génération avançant un peu, faisant halte dans la mort, mais d' autres n'en continuent paâ inoins.

Nous avons , nous autres Barbares , un avantage naturel j si lés classes supérieures ont la culture, nous avons bien plus de chaleur vitale. Elles n'ont ni le travailfort, niFintensité^ l'âpreté, la conscience dans le travail. Leurs élégants écrivains, vrais enfants gâtés du monde , semblent glisser sur les nues , ou bien fièremment excentriques , ils ne daignent regarder, la terre ; comment la féconderaient-ils? Elle demande, cette terre, à boire la sueur de l'homme, à s'empreindre de sa chaleuf et dei sa vertu vivante. Nos Barbares lui prodiguent tout cela, elle les aime. Eux , ils aiment infiniment, et trop , se donnant parfois au détail , avec la sainte gaucherie d' Albert Durer, ou le poli excessif de Jean-Jacques, qui ne cache pas assez l'art ; par ce détail miuu-

MES LIVRES

tieux ils compromettent l'ensemble» Il ne faut pas trop les blâmer; c'est l'excès de la volonté , la surabondance d'amour, parfois le luxe de sève ; cette sève , mal dirigée ^ tourmentée , se fait tort à elle-même , elle veut tout donner à la fois, les feuilles, les fruits et les fleurs, elle courbe et tord les rameaux.

Ces défauts des grands travailleurs se trouvent souvent dans mes livres, qui n'ont pas leurs qualités. N'importe ! ceux qui arrivent ainsi, avec la sève dû peuple, il' eu apportent pas moins dans l'art un degré nouveau de vie et de rajeunissement, tout au moins un grand effoit. Ils posent ordinairement le but plus haut,

plus loin, que les autt^^ cotisant peu leurs forces, mais plutôt leur cœur. Que ce âoit là ma part dans l'aveir^ d'avoir^ non pas atteint^ mais marqué le but de l'histCHre^ de l'avoir nommée d'un nom que personne n'avait dit. Thienry y vdyiit une nar-r^uim et M* Guizot une anabpe. Je Fai nommée résurrectiotij et ee nom lui reslera^

Qui serait plus sévère que moi , si je faisais la critique de mes livres 1 le piiMio m'a trop bien

NOUVEAU NOM DE L'HISTOIRE

traité. Celui que je donne aujourd'hui, croit-on que je ne voie pas combien il est imparfait ?.... «Pourquoi, alors, publiez-vous? Vous avez donc à cela un grand intérêt?»

Un intérêt?. •• Plusieurs, comme vous allez voir. D'abord, j'y perds plusieurs de mes amitiés. Puis, je sors d'une position tranquille, toute conforme à mes goûts. J'ajourne mon grand livre, le monument de ma vie.

« Pour entrer dans la vie publique apparemment? » — - Jamais.- Je me suis jugé 1 Je n'ai ni la santé, ni le talent, ni le manement des hommes.

a Pourquoi donc alors...? » Si vous voulez le savoir absolument, je vous le dirai. .

Je parle, parce que personne ne parlerait à ma place. Non qu'il y ait une foule d'hommes plus capables de le faire, mais tous sont aigris, tous haïssent. Moi, j'aimais encore... Peut-être aussi sa-

vais-je mieux les précédents de la France ; je vivais de sa grande vie éternelle, et non de la situation. J'étais plus vivant de sympathies, plus

mort d'intérêts; j'arrivais aux questions avec le désintéressement des morts.

Je souffrais d'ailleurs bien plus qu'un autre du divorce déplorable que l'on tâche de produire entre les hommes, entre les classes, moi qui les ai tous en moi.

La situation de la France est si grave qu'il n'y avait pas moyen d'hésiter. Je ne m'exagère pas ce que peut un livre; mais il s'agit du devoir, et nullement du pouvoir.

Eh bien I je vois la France baisser d'heure en heure, s'abîmer comme une Atlantide. Pendant que nous sommes là, à nous quereller, ce pays enfonce.

Qui ne voit, d'Orient et d'Occident, une ombre de mort peser sur l'Europe, et que chaque jour, il y a moins de soleil, et que l'Italie a péri, et que l'Irlande a péri, et que la Pologne a péri.... Et que l'Allemagne veut périr!... o Allemagne, Allemagne!...

Si la France mourait de mort naturelle , si les temps étaient venus, je me résignerais peut-être, je ferais comme le voyageur sur un vaisseau

qui va sombrer, je m' envelopperais la tête, et me remettrais à Dieu. . . • Mais la situation n'est pas du tout celle-là, et c'est là ce qui m'indigne ; notre ruine est absurde, ridicule, elle ne vient que de nbiis. Qui a une littérature, qui domine encore la pensée européenne? Nous, tout affaiblis que nous sommes. Qui a une armée? Nous seuls.

L'Angleterre et la Russie, deux géants faibles et bouffis, font illusion à l'Europe. Grands empires, et faibles peuples!... Que la France soit une, lin instant ; elle est forte comme le monde.

La première chose, c'est qu'avant la crise*, nous nous reconnaissons bien, et que nous n'ayons pas, comme en 1792, comme eu 1818, à changer de front, de manœuvre et de système, en présence de l'ennemi.

La seconde chose, c'est que nous nous fions à là France, et point du tout à l'Europe.

> Je n'ai jamais vu dans l'histoire une paix de tjçtte iiBBéef.— L^s. baiquiers qui p'ont prévu aucune révolution (pas méipe celle de Juillet que plusieurs d'entre eux travaillaient), répondent que rien ne bougera en Earoipe. I^a pre^i^re raiiion, qu'ils en donnent, c'est ^e la paix profite au monde. Au monde, oui, et peu à nous ; les autres courent et nous marchons; noua serons dtoB peu à la qaeve. pooiiè-

Ici, chacun va chercher ses amis ailleqrs \ le politique à Londres, le philosophe à Berlin ; le communiste dit : Nos frères les Gbartistes* — Le paysan seul a gardé la tradition du salut; un Prussien pour lui est un Prussien, un Anglais est un Anglais. -^ Son bon sens a eu raison^ contre vous tous, humanitaires 1 La Prusse, votre amie^ et l'Angleterre, votre amie, ont bu Tautre jour à la France la santé de Waterloo.

Enfants, enfants, je vous le dis : Montez sur une montagne, pourvu qu'elle soit assez haute; regardez aux quatre vents, vous ne verrez qu'ennemis.

Tâchez donc de vous entendre. La paix perpétuelle que quelques-uns vous promettent (pen-^

mement, disent-ils, la guerre ne peut commencer qu'avec un «mprunty et nous ne l'accorderons pas. Mais, si on la commence avec un trésor, comme la Russie en fait un, si 1^ gaerre nourrit la guerre, comme au temps de Napoléon, etc. , etc.

* Prenez un Allemand, un Anglais au hasard, le plus libéral, parlet-lui de liberté, il répondra liberté. Et puis tâchez un peu de voir comment ils l'entendent. Vous vous apercevrez alors que ce mot a aotani de sens qu'U y a de nations, que le démocrate allemand, an-* glais, sont aristocrates au cœur, que la barrière des nationalités que ▼cas croyez effacée, reste presque entière. Tous ces gens' que vous CToyei si près, sont à cinq cents lieues de vous.

dant que les arsenaux fument !... voyez cette noire fumée sur Gronstadt et sur Portsmouth)^ essayons , cette paix , de la commencer entre nous. Nous sommes divisés , sans doute, mais l'Europe nous croit plus divisés que nous ne sommes. Voilà ce qui l'enhardit. Ce que nous avons de dur à nous dire, disons-le, versions notre cœur, ne cachons rien des maux, et cherchons bien les remèdes.

Un peuple! une patrie! une France !... Ne devenons jamais deux nations, je vous prie.

Sans l'unité, nous périssons. Comment ne le sentez-vous pas?

Français, de toute condition, de toute classe, et de tout parti, retenez bien une chose, vous n'avez sur cette terre qu'un ami sûr, c'est la France. Vous aurez toujours, par-devant la coalition, tou-

jours subsistante, des aristocraties, un crime, d'avoir, il y a cinquante ans, voulu délivrer le monde. Ils ne l'ont pas pardonné, et ne le pardonneront pas. Vous êtes toujours leur danger. Vous pouvez vous distinguer entre vous par différents noms de partis. Mais, vous êtes,

comme Français^ condamnés d'ensemble. Pardevant FEurope, laFrance, sachez-le, n'aura jamais qu'un seul nom^ inexpiable, qui est son vrai nom éternel : La Révolution 1

S4 janvier i846i

CHAPITRE I

Servitudes da paysan.]

Si nous voulons connaître la pensée intime, la passion du paysan de France, cela est fort aisé. Promenons-nous le dimanche dans la campagne, suivons-le. Le voilà qui s'en va là-bas devant nous. Il est deux heures ; sa femme est à vêpres ; il est endimanché ; je réponds qu'il va voir sa maîtresse.

Quelle maîtresse? sa terre.

Je ne dis pas qu'il y aille tout droit. Non, il est libre ce jour-là, il est maître d'y aller ou de n'y

MARIAGE DE L*HOMME

pas aller. N'y va-t-il pas assez tous les jours de la semaine?... Aussi, il se détourne, il va ailleurs^ il a affaire ailleurs. . . Et pourtant, il y va.

Il est vrai qu'il passait bien près ; c'était une occasion. Il la regarde , mais apparemment il n'y entrera pas; qu'y ferait-il?... Et pourtant il y entre.

Du moins , il est probable qu'il n'y travaillera pas; il est endimanché; il a blouse et chemise blanches. — Rien n'empêche cependant d'ôter quelque mauvaise herbe, de rejeter cette pierre. Il y a bien encore cette souche qui gêne, mais il n'a pas sa pioche, ce sera pour demain.

Alors, il croise sçs br»9 et ^'arrête, regarde, sérieux, soucieux. Il regarde longtemps, très-longtemps, et semble s'oublier. A la fin, s'il se croit observé, 3'il aperçoit un passant, il s'éloigne à pas lents. A trente pas epcore, il s'arrête, se retourne, etjette sur sa terre un dernier regard, regard profond et sombre ; ipais pour qui s^it bi^a voir, il e^t tout passionné, ce regard, tout de cœur, plein de dévotion.

Si ce n'est là l'amour, à quel signe donc le reconnaîtrez-vous en ce monde? C'est lui, n'en rig;? point, f L^ terre le veut ainsi, pour produire; autrement^ elle W donnerstit rien, cette pauvre

BT Dfi LA TBM». 49

terre de FVance, sans bestiaux presque et sans engrais. Elle rapporte pareq qu^elle est aimée.

La terre de France appartient à quinae ou vingt millions de paysans qpi la cultivent; la terre d'Angleterre a une ^ristoersitie de trente^eux mille personnes qui la font cultiver * .

Les Anglais n'ayant pas les mêmes P£|eines dans le sol, émigrent où il y lai profit. Il disent lepay»} nous disons la pairie ^ . Çhes nous, Thomme el la terre se tiennent, et ils pe se quitteront pas ; il y a entre eux légitime mariage, à la vIq, à la mort. Le Français a épousé la France,

La France est une t^rre d'équit^. Elle a généralement, en cas douteux, adjugé la terre à celui qui travaillait la terre ^. L'Angleterre au contraire a

1 Et sar ces trente-deux mille, douze mille sont des corporations de DUiii-inprte.— Si Vçin oppose à eeci qu*efi Angleterre, près de t^qi^ milr lions 4e p?rsoane| participent à la propriété foncière, c'e^t que ce mot, outre les ^rtes, 4^gisno ^s maisons, et les petit# tçrr^ins, oo^rs^ j(|rdins d'4grément, qi^i sont jointa aux fnaisons, surtout danj; Içs localités iodustiielles.

' Nos Aiglaiy 4e Fr^pc^ diaent le payi» pour éviter de dire la patrie. V. une page spirituelle et çhalemreu^e de M. (^énin, pes variations da langage franç«j8, p. 417.

^ C^-esi uo des caïaçtèEe^ spiritu4ilist«s de ^ot^e f^évoUtl-qii, L'honme et le travail de Vbomme lui ont paru d^iyn piix iiiiei|ima))\e f(qu'on ne pouvait mettre en tolaneç avçio celui du fopds ; Vt^om^^ % emporté la terre. Et en Ai)glete|re, la terre a emporté Tbomme* Daua

prononcé pour le seigneur[^] chassé le paysan ; elle n'est plus cultivée que par des ouvriers.

Grave différence morale I Que la propriété soit grande ou soit petite, elle relève le cœur. Tel qui ne se serait point respecté pour lui-même, se respecte et s'estime pour sa propriété. Ce sentiment ajoute au juste orgueil que donne à ce peuple son incomparable tradition militaire. Prenez au hasard dans cette foule un petit journalier qui possède un vingtième d'arpent, vous n'y trouverez point les sentiments du journalier, du mercenaire; c'est un propriétaire, un soldat (il l'a été, et le serait demain) ; son père fut de la grande année.

La petite propriété n'est pas nouvelle en France On se figure à tort qu'elle a été constituée dernièrement, dans une seule crise, qu'elle est un accident de la Révolution. Erreur. La Révolution

les pays même qui ne sont nullement féodaux, mais organisés sur le principe du clan celtique, les légistes anglais ont appliqué la loi féodale dans la plus extrême rigueur, décidant que le seigneur n'était pas seulement suzerain, mais propriétaire. Ainsi M[^]o la duchesse de Satberland s'est fait adjuger un comté d'Ecosse plus grand que le département du Haut-Rhin, et en a chassé (de 1811 à 1850) trois mille familles, qui l'occupaient depuis qu'il y a une Ecosse. La duchesse leur a fait donner une indemnité légère que beaucoup n'ont pas acceptée. Lire le récit de cette belle opération, que nous devons à l'agent de la duchesse : James Loch, Compte rendu des bonifications faites aux domaines du marquis de Stafford, in-S^o, 1850. M. de Sismondi en donne P[^]analyse dans ses Études d'économie politique, 1857.

trouva ce mouvement très-avancé» et elle-même en sortait. En 1785, un excellent observateur, Arthur Young, s'étonne et s'effraie de voir ici la terre tellement divisée. En 1758, Tabbé de Saint- Pierre remarque qu'en France « les journaliers ont presque tous un jardin ou quelque morceau de vigne ou de terre^ > En 1697, Boisguillebert déplore la nécessité où les petits propriétaires se sont trouvés sous Louis XIV de vendre une grande partie des biens acquis aux seizième et dix-septième siècles.

Cette grande histoire, si peu connue, offre ce caractère singulier : aux temps les plus mauvais, aux moments de pauvreté universelle, où le riche même est pauvre et vend par force, alors le pauvre se trouve en état d'acheter ; nul acquéreur ne se présentant, le paysan en guenilles arrive avec sa pièce d'or, et il acquiert un bout de terre.

Mystère étrange ; il faut que cet homme ait un trésor caché. .. Et il en a un, en effet : le travail persistant, la sobriété et le jeûne. Dieu semble avoir donné pour patrimoine à cette indestructible race le don de travailler, de combattre, au besoin, sans

1 Saint-Pierre, t. X, p. 51 (Rotterdam). L'antorté de cet auln pea grave est grave ici, parce qu'il écrivait sur les reoseignements qa*il avait demandés à plnsiears intendants.

52 AREÊTÉE PLUSIEURS FCTf^,

manger, de vivre d'espérance, de gaîté courageuse.

Ces moments de désastre où le ps^yaan a pu acquérir la terre à bon marché, opt toujours été suivis d'un élan subit de fécondité qu'on ne s'expliquait pas. Vers 1500, par exemple, quand la France épuisée par Louis XI semble achever sa ruine en Italie, la

noblesse qui part est obligée de vendre ; la terre, passante de nouvelles mains, refleurit tout à coup ; on travaille, on bâtit. Ce beau moment (dans le style de l'histoire monarchique) s'est appelé le bon Louis XII

Il dure peu malheureusement, La terre est à peine remise en bon état, le fisc fond dessus ; les guerres de religion arrivent qui semblent raser tout jusqu'au sol ^, misères horribles, famines atroces où les mères mangeaient leurs enfants ! . . . Qui croirait que le pays se relève de là?... Eh bien, la guerre finit à peine, de ce champ ravagé, de cette chaumière encore noire et brûlée, sort l'épargne du paysan. Il achète; en dix ans, la France a changé de face ; en vingt ou trente, tous les biens ont doublé, triplé de valeur. Ce moment, encore baptisé d'un nom royal, s'appelle, le bon Henri IV et le grand Richelieu.

^ Voir Fronmenteau : Secret des finances de France (1581), Preuves, surtout p. 597-8.

ET ENCORE AUJOURD'HUI

Beau mouvement! quel cœur d'homme n' prendrait part ! Et pourquoi donc faut-il qu'il s'arrête toujours, et que tant d'efforts, à peine récompensés , soient presque perdus ! Ces mots le pauvre épargne, le paysan achète, ces simples mots qu'on dit si vite, sait-on bien tout ce qu'ils contiennent de travaux et de sacrifices, de mortelles privations? La sueur vient au front, quand on observe dans le détail les accidents divers, les succès et les chutes de cette lutte obstinée, quand on voit l'invincible effort dont cet homme misérable a saisi, lâché, repris la terre de

France... Comme le pauvre naufragé qui touche le rivage, s'y attache, mais toujours le flot l'emporte en mer; il s'y reprend encore, et s'y déchire, et il n'en serre pas moins le roc de ses mains sanglantes.

Le mouvement, je suis obligé de le dire, se ralentit, ou s'arrêta, vers 1650. Les nobles qui avaient vendu, trouvèrent moyen de racheter à vil prix. Au moment où nos ministres italiens, un Mazarin, un Emeri, doubleraient les taxes, les nobles qui renjaussaient la cour, obtinrent aisément d'être exemptés, de sorte que le fardeau doublé tomba d'aplomb sur les épaules des faibles et des pauvres qui furent bien obligés de vendre ou don-

LE PAYSAN

ner cette terre à peine acquise et de redevenir des mercenaires, fermiers, métayers, journaliers. Par quels incroyables efforts purent-ils, à travers les guerres et les banqueroutes du grand roi, du régent, garder ou reprendre les terres que nous avons vues plus haut se trouver dans leurs mains au dix-huitième siècle, c'est ce qu'on ne peut s'expliquer.

Je prie et je supplie ceux qui nous font des lois ou les appliquent, de lire le détail de la funeste réaction de Mazarin et de Louis XIV dans les pages pleines d'indignation et de douleur où l'a consignée un grand citoyen. Pesant de Boissieu. Puisse cette histoire les avertir, dans un moment où diverses influences travaillent à l'envi pour arrêter l'œuvre capitale de la France : l'acquisition de la terre par le travailleur.

Nos magistrats spécialement ont besoin de s'éclairer là-dessus , d'armer leur conscience ;

^ Grand citoyen, éloquent écrivain, esprit positif, qu'il ne faut pas confondre avec les utopistes de l'époque. On lui a attribué à tort l'idée de la dette royale, — Quoi de plus hardi que le commencement de son Fœtus, et en même temps, quoi de plus douloureux? c'est le profond soupir de Tagonie de la France. Boisguillebert le publia en mars 1707, lorsque Vauban venait d'être condamné en février pour un livre bien moins hardi. Comment cet homme héroïque n'a-t-il pas encore une statue à Rouen, qui le reçut en triomphe au retour de son exil?... (Réimprimé récemment dans la Collection des économistes.)

A FAIT LA TERRE. tSH

la ruse les assiège. Les grands propriétaires, tirés de leur apathie naturelle par les gens de loi, se sont jetés dernièrement dans mille procès injustes. Il s'est créé contre les communes, contre les petits propriétaires, une spécialité d'avocats antiquaires qui travaillent tous ensemble à fausser l'histoire pour tromper la justice. Us savent que rarement les juges auront le temps d'examiner ces œuvres de mensonge. Ils savent que ceux qu'ils attaquent n'ont presque jamais de titres en règle. Les communes surtout les ont mal conservés, ou n'en ont jamais eu ; pourquoi ? justement parce que leur droit est souvent très-antique, et d'une époque où l'on se fiait à la tradition.

Dans tous les pays de frontière spécialement ^, les droits des pauvres gens sont d'autant plus sacrés que personne sans eux n'aurait habité des marches si dangereuses ; la terre eût été déserte, il n'y eût eu ni peuple ni culture. Et voilà qu'aujourd'hui, à

une époque de paix et de sécurité, vous venez disputer la terre à ceux sans lesquels

* AJoutcK qQ*aa moyen âge, dans la division de tant de provinces, de seigneurief, de fiefa, qoi forment comme êa\êni d'États, ia f^ronnière tU parkmi. Dans des tempo même plus récents, la frontière anglaise était an centfo de la Franee, en Poitou Jusqu'au treisième- siècle, en Limomin jusqu'au quatonième siècle, etc.

IL EN C8T

la terre h'existait pas! Vous demandes leurs titres; ills sont enfouis; ce sont \eé os de leurs aïeux qui ont gardé votre frontière^ et qui en occupent encore la ligne sacrée.

Il est plus d'un pays eii France où le cultivateur a sur là terre un droit qui certes est le premier de tous I celui de l'avoir faites Je parle fians figure. Voyez ces rocs brûlés ^ ces airides sommets du midi; là, je vous prie^ m serait la terre sans l'homme? La propriété y est toute dans le propriétaire. Elle eat dans Id bras infatigable qui bciae le caillou tout le jour^ él mêle cette poussière d'un peu d'hûbius. Elle est dans la forte échi&e du vigneron qui du bas de la coté reûiôte toujours son l;hamp qui is'écoulé toujours. Elle efet dans k docilité» dans l'ardéUr patiente de la femme et de Tenfânt qui tirent à la chairueavec un âne. ; . Chose pénible à voir. .. Et la nature y compatit elleHftième. Entre lu roc et le roc, s'accroche la petite vigne. Le châtaignier, sans terre> se tient en serrant le pur caillou de ses racines» sobre et courageux

v^étal; il semble vivre de l'air, et comme son maître, produire tout en jeûnant ^.

% lé sentis Icmt <;olà> Ittrt «|tt*a«i ibotft et nêi ithi , llltitt ito Nhnei ««I Ptty, ft tratersais l^Ardécliei tmt ctotrêto ii êfré <A l'hMMae a créé tout. La naiore rtitâft iMM aJfteûM; giicf â M, là tiHâ tbarmante ; cbannante en mai, et même âlerl ^iN^ttri Ifll ffe« lè^l^ ilMlf d'u

AMOUREUX. S

Oui, rhomme fait la terre; on peut le dire, même des pays moins pauvres. Ne l'oublions jamais, si houi^ voulons comprendre combien il Taime et de quelle passion. Songeons que, des siècles durant, les générations ont mis là la sueiii* des vivants , les os dés morts , leur épargne , leur nourriture... Cette terre, où l'homme a si longtemps déposé le meilleur de l'homme, àon êtte et sa substance, 6ob effort, âa vertu, il sent bien que c'est vlM tert^ humaine, et il l'aime cômme une personne.

il l'aime; poUi" l'acquérii^, il consent à tout, même à tie plUi la voir \ il émigré, il s'éloigne, s'il le faut, soutenu de cette pensée et de ce souvenir. A quoi supposéK-vous que rêve, à votre porte,

charme tnoral d*aatant plus louchant. Là, on ne dira pas que le seitpienr a doimé ta terre au tilaih ; Il n'y aTait pas de terre. Aussi, combien mon cœur était blessé de voir encore, sur les hauteurs, ces aftreux donjons noirs qui ont levé tribut si longtemps sur un peuple si pauvre, si méritant, qui ne doit rien qu'à lui. Mes monuments à moi , »ceux qui me reposaient les yeux, c^étaient

dans la vallée les hiimbles ibaisons de pierre sèche, de cailloux entassés, où vit le paysan. Ces maisons sont fort sérieuses, tristes même avec leur petit jardin mal arrosé, indigent et maigret; mais les arcades qui les portent, l'escalier à grandes marches, le porron spacieux sous les arcades, leur donnent beaucoup de style. Justement, c'était la grande récolte ; à ce beau moment de l'année, on travaillait la soie, le pauvre pays semblait riche ; chaque mai-> «on, sous la sombre arcade, moiAttait tne Jètme dévideuse, qui , tout en piétinant sur la pédale du dévidoir, souriait de tes JoUei dents blâns* ches et filait de Tor.

IL EMPRUNTE

assis sur une borne, le commissionnsdre savoyard? il rêve au petit champ de seigle, au maigre pâturage qu'au retour il achètera dans sa montagne. Il faut dix ans! n'importe^,.. L'Msacien , pour avoir de la terre dans sept ans, vend sa vie, va mourir en Afrique ^ . Pour avoir quelques pieds de vigne, la femme de Bourgogne ôte son sein de la bouche de son enfant, met à la place un enfant étranger, sèvre le sien, trop jeune : c Tu vivras, dit le père, ou tu mourras, mon fils ; mais si tu vis, tu auras de la terre ! >

N'est-ce pas là une chose bien dure à dire, et presque impie?... Songeons-y bien avant de décider. < Tu auras de la terre, > cela veut dire : € Tu ne seras point un mercenaire qu'on prend et qu'on renvoie demain; tu ne seras point serf pour ta nourriture quotidienne, tu seras libre ! . . . > Libre ! grande parole, qui contient en effet toute dignité humaine ; nulle vertu sans la liberté.

Les poètes ont parlé souvent des attractions de l'eau, de ces dangereuses fascinations qui attiraient le pêcheur imprudent. Plus dangereuse, s'il se peut, est l'attraction de la terre. Grande ou petite,

^ Léon Faucher, La colonie des Savoyards à Paris, Revue des Deux-Mondes, nov. 1834, IV, 348.

< Voir plus bas, p. 70, note.

POUR CONTINUER l'ACQUISITION DE LA TERRE, î\$9

elle a cela d'étrange, et qui attire, qu'elle est toujours incomplète; elle demande toujours qu'on l'arrondisse. Il y manque très-peu, ce quartier seulement, ou moins encore, ce coin. . . Voilà la tentation : s'arrondir, acheter^ emprunter. « Amasse si tu peux, n'emprunte pas, dit la rumeur. » Mais cela est trop long, la passion dit : < Emprunte ! > — Le propriétaire, homme timide, ne se soucie pas de prêter ; quoique le paysan lui montre une terre bien nette et qui jusque là ne doit rien, il a peur que du sol ne surgissent (car nos lois sont telles) une femme, un pupille, dont les droits^ supérieurs emportent toute la valeur du gage. Donc, il n'ose prêter, — Qui prêtera? l'usurier du lieu, ou l'homme de loi qui a tous les papiers du paysan, qui connaît ses affaires mieux que lui, qui sait ne rien risquer, et qui voudrait bien, d'amitié, lui prêter? non, lui faire prêter, à sept, à huit, à dix ! Prendra-t-il cet argent funeste? Rarement sa femme en est d'avis. Son grand-père, s'il le consultait, ne le lui conseillerait pas. Ses aïeux, nos vieux paysans de France, à coup sûr, ne l'auraient pas fait. Race humble et patiente, ils ne comptaient jamais que sur leur épargne personnelle, sur un sou qu'ils ôtaient à leur nourriture, sur la petite pièce que parfois ils sauvaient, au retour

du marché , et qui la même nuit^ allait (comn» on en trouvé encore) dormir avec ses sœurs ac fond d'un pot, enterré dans la cave.

Celui d'aujourd'hui n'est plus cet homme-là ; il a le cœur plus haut> il d été soldat. Les grandes choses qu'il a faites en ce siècle l'ont hd)itié à croire sans difficulté l'impossible « Cette acquisition de terre, pour lui, c'est un combat; il y va comme à la charge, il ne reculera pas^ C'est sa bataille d'Austerlitz ; il la gagnera^ il y aura du mal, il le sait^ il en a VU bien d'autres sotis VAndefii

S'il a combattu d'un grand oœuï, qiuind il n'y avait à gagn^ qiie des balles^ eroyei-vous qu'il y aille môHement ici> dans ee combat contre la terre? Suivei-le avant Joù*, Vous trouviez votl^ homme au travail^ lui, les siens, sa femme qui vient d'accoucher^ qui se traîne suir la terre humide. Â midi, lorsque les roci se fendent, lorsque le planteur fait reposer son nègre, le nègre volontaire ne se reposé pas... Voyez sa nourriture, el comparez-la à celle de l'ouvrier ; cdui-ci a mieu^ tous les jours que le paysan le dimanche.

Cet homme héroïque a cru, par la grandeur sa volonté, pouvoir tout, jusqu'à supprimer temps. Mais ici ce n'est pas comme en guerre; temps ne se supprime pas ; il pèse^ la lutte di

SQK imUTATION* 6^

et se prolonge entre Vumve que le temps accumule^ et la foFoe de l'homme qui baisse. La terre lui rapporte deux, l'usure demande huit, e'est-àdire que l'usure cpmbat contre lui comme

quatre hommes contre un. Chaque année d'intérêt enlève quatre années de travail»

Étonnez-vous maintenant ^ ce Franç\$|is« ce rieur, ce chanteur d'autrefois, ne rit plus aujourd'hui ! Étonnez-vous, si, le rencontrant sur cette terre qui le dévore, vous le trouvez si sombre. . . Vousi passiez, vous le f^alnez cordialement ; il ne v^ut pas vous voir, il enfonce son chapeau. Ne lui demande^ pas le chemin ; il pourrait bien, s'il vous répond , vous faire tonner le dos au lieu où ve|&(sellez;.

Ainsi le paysan s'isole, s'aigrit de plus en plus. Il a le cœur trop serré pour ouvrir à aucun sentiment de bienveillance. Il h^it le riche, il bait son voisin, et le moque. Seul, dans cette misérable propriété, comme dans une île déserte, il devient un sauvage. Son insociabilité née du sentiment de sa misère, la rend irrémédiable ; elle l'empêche de s'entendre avec ceux qui devraient être ses aides et amis naturels ^, les autres paysans ; il mourrait plutôt que de faire un pas vers eux. D'autre

^ Je parlerai plus loin de l'isolement. Quant aux avantages et in-

L'HOMME DES VILLES S'ÉLOIGNE

part, l'habitant des villes n'a garde d'approcher de cet homme farouche ; il en a presque peur : < Le paysan est méchant , haineux, il est capable de tout... Il n'y a pas de sûreté à être son voisin. > Ainsi, de plus en plus les gens aisés s'éloignent, ils passent quelque temps à la campagne, mais ils n'y habitent pas d'une ma-

nière fixe ; leur domicile est à la ville. Us laissent le champ libre au banquier de village, à l'homme de loi, confesseur occulte de tous et qui gagne sur tous, c Je ne veux plus avoir affah'e à ces gen&-là, dit le propriétaire ; le notaire arrangera tout, je m'en rapporte à lui ; il comptera avec moi, et donnera, divisera, comme il voudra, le fermage. > Le notaire, dans plusieurs endroits, devient ainsi le seul fermier, l'unique intermédiaire entre le propriétaire riche et le laboureur. Grand malheur pour le paysan. Pour échapper au servage du propriétaire qui, généralement savait attendre, et se laissait payer très-longtemps de paroles, il a pris pour maître l'homme de loi, l'homme d'argent, qui ne connaît que l'échéance.

La malveillance du propriétaire ne manque guère d'être justifiée près de lui par les pieux per-

convénients économiques de la petite propriété, qai sont étrangers à mon si^t, V. Gatparin, Pany, Dareau DeUmallei etc.

ON CALOMNIE LE PAYSAN

sonnages que reçoit sa femme. Le matérialisme du paysan est le texte ordinaire de leurs lamentations : c Age impie^ disent-ils^ race matérielle ! ces genslà n'aiment que la terre ! c'est toute leur religion ! ils n'adorent que le fumier de leur champ ! ... » Malheureux pharisiens, si cette terre n'était que de la terre, ils ne l'achèteraient pas à ces prix insensés, elle n'entraînerait pas pour eux ces égarements, ces illusions. Vous, hommes de l'esprit et point matériels, on ne vous y prendrait pas; vous calculez, à un franc près, ce que ce. champ donne en blé ou en vin. Et lui, le paysan, il

y ajoute un prix infini d'imagination ; c'est lui qui donne ici trop à l'esprit, lui qui est le poète... Dans cette terre sale, infime, obscure, il voit distinctement reluire l'or de la liberté. La liberté, pour qui connaît les vices obligés de l'esclave, c'est la vertu possible. Une famille qui, de mercenaire devient propriétaire, se respecte, s'élève dans son estime, et la voilà changée ; elle récolte de sa terre une moisson de vertus. La sobriété du père, l'économie de la mère, le travail courageux du fils, la chasteté de la fille, tous ces fruits de la liberté, sont-ce là, je vous prie, des biens matériels, sont-^{*} ce des trésors qu'on peut payer trop cher^{*} ?

i Le paysan n^e5i pas quitte. Voici venir, après le prêtre, Tartisle

64 NOBLESSE ET BHSÈBE

Hommes du passé, qui vous dites les hommes de la foi, si vous l'êtes vraiment, reconnaissez que ce ffit une foi celle qui, de nos jours, par le bras de ce peuple, défendit la liberté du monde contre le monde même. Ne parlez pas toujours, je vous prie, de chevalerie. Ce fat une chevalerie , et la plus fière, celle de nos paysans-soldats... On dit que la Révolution a supprimé la noblesse ; mais c'est tout le contraire, elle a fait trente-quatre millions de nobles... Un émigré opposait la gloire de ses ancêtres ; un paysan, qui avait gagné des batailles, répondit : < Je suis un ancêtre ! »

' Ce peuple est noble, après ces grandes choses; l'Europe est restée roturière. Mais cette noblesse, il faut que nous la défendions sérieusement : elle est en péril. Le paysan, devenant le serf de Tusurier, ne serait pas misérable seulement, il baisserait de cœur. Un triste débiteur, inquiet, tremblant, qui a peur de ren-

contrer son créancier et qui se cache, croyez-vous que cet homme-là garde beaucoup de

fom !• calomnier, l'artiste néo-catholique, cette race impaisante de pleurfturs dami^j^fi Age, qai ine sfii^ntre chose que pleurer et copier... Pleurer les pierres, car pour les hçmmes, qu'ils meurent de faim, s'ils veulent. Gomme si le mérite de ces pierres n'était pas de rappeler rhomme et d*«n porfer ^empreinte, he paj^ap, pour ce mon^e-là, n'fst qn*un démolisseur. Tout vieux mur ^*il abat, toute pierre qu*a remuée la charme, était une incomparable ruine.

,DU PAYSAN FBANQAIS/ CEI

courage? Qup seyait-ce ë^une race élevée ainsi ^. sous la terrep des Juifs , et dont les émotions seraient oelles de la contrainte, de la saisie > de rexn appropriation.

n feut que 1^ lois changent ; il faut que le droit subisse cette haçte nécessité politique et morale. .

Si Yoqs étiez des Allemands , des Italiens , je vous dirais : c Consultez les légistes : vous n'avez rien à observer que les règles de Téquit^ civile. > —Mais, vous êtes la France^ vous n'ètea pas une, nation seulement, vous êtes \m principe, un grand principe politique. I) faut le défendre à tout prix. Comme principe, il vous faut vivre. Vivez pour le salut du monde !

Au second rang par l'industrie, vous êtes au premier dans l'Europe par cette vaste et profonde légion de paysans propriétaires soldats , la plus forte bas^ qu -aucune nation ait eue depuis l'empire romain. C'est par là que la France est formidable au monde , et secourable aus^i ; c'est là ce qu'il reg^de avec crainte

et espoir. Qu'est-ce en effet? l'armée de l'avenir, au jour ou viendront les Barrabases.

Une chose rassure nos ennemis ; c'est que cette grande France, qui est dessous, est depuis longtemps dominée par une petite France, bruyante

de sa SUPÉRIORITÉ.

et remuante. Nul gouvernement depuis la Révolution ne s'est préoccupé de l'intérêt agricole. L'industrie, sœur cadette de l'agriculture, a fait oublier son aînée. La Restauration favorisa la propriété, mais la grande propriété. Napoléon même, si cher au paysan et qui le comprit bien, commença par supprimer l'impôt du revenu qui atteignait le capitaliste et soulageait la terre ; il effaça les lois hypothécaires que la Révolution avait faites pour rapprocher l'argent du laboureur.

Aujourd'hui, le capitaliste et l'industriel gouvernent seuls. L'agriculture, qui compte pour moitié et plus dans nos recettes, n'obtient dans nos dépenses qu'un cent huitième ! La théorie ne la traite guère mieux que l'administration ; elle s'inquiète surtout de l'industrie et des industriels. Plusieurs de nos économistes disent le travailleur pour dire l'ouvrier, oubliant seulement vingt-quatre millions de travailleurs agricoles.

Et cependant le paysan n'est pas seulement la partie la plus nombreuse de la nation, c'est la plus forte, la plus saine, et, en balançant bien le physique et le moral, au total la meilleure. Dans l'affaiblissement des croyances qui le soutinrent jadis,

La population urbaine qui ne fait qu'un cinquième de la nation fournit les deux cinquièmes des accusés.

SA SUPÉRIORITÉ

abandonné à lui-même, entre la foi ancienne qu'il n'a plus et la lumière moderne qu'on ne lui donne pas, il garde pour soutien le sentiment national » la grande tradition militaire, quelque chose de l'honneur du soldat. Il est intéressé, âpre en affaire sans doute ; qui peut y trouver à dire , quand on sait ce qu'il souffre?... Tel qu'il est, quoi qu'on puisse lui reprocher parfois, comparez-le, je vous prie, dans la vie habituelle, à vos marchands qui mentent tout le jour , à la tourbe des manufactures.

Homme de la terre , et vivant tout en elle , il semble fait à son image. Gomme elle , il est avide ; la terre ne dit jamais : assez. Il est obstiné, autant qu'elle est ferme et persistante; il est patient, à son exemple, et non moins qu'elle, indestructible; tout passe, et lui, il reste. . . Appelez-vous cela des défauts? Éh! s'il ne les avait pas, depuis longtemps vous n'auriez plus de France.

Voulez-vous juger nos paysans? regardez-les, au retour du service militaire ! vous voyez ces soldats terribles , les premiers du monde , qui revenant à peine d'Afrique , de la guerre des lions , se mettent doucement à travailler, entre leur sœur et leur mère , reprennent la vie paternelle d'épargne et de jeûne, ne font plus de guerre qu'à eux-mêmes.

68 PEUT-IL «EAVm

Vous les voyez, sans plainte , saisis violemment, cher par les moyens les plus honteux le plissement de l'œuvre sainte qui fût la gloire de la France : je veux dire le mariage de Rome et de la terre.

La France tout entière, si elle levait le vrai sentinier 4e sa mission, aiderait à ceux qui continuent cette œuvre. Par quelle fatalité faut-il qu'elle s'apprête aujourd'hui dans leurs mains ?!... Si la situation présente continuait, le paysan, loin d'acquiescer, vendrait, comme il fit au milieu du dix-septième siècle, et redeviendrait mercenaire. Deux cents ans de perdus ! ... Ce ne serait pas là la chute d'une classe d'hommes, mais celle de la patrie.

Ils paient plus d'un demi-milliard à l'État chaque année ! un milliard à l'usure ! Est-ce tout ? Non, la charge indirecte est peut-être aussi forte, celle que l'industrie impose au paysan par ses douanes, qui repoussant les produits étrangers, empêchent aussi nos débris de sortir.

Ces hommes si laborieux sont les plus mal

Il est évident, on ne peut le nier. H. Upp, Pasiy assare (M^m. Aoad. po⁽. 11[^] 3(1[^]) f[^]p [^]Q 19[^]5, 4 ISStS, le nombre de p^fpp[^]riétaires, comparé à celui du reste de la population, a diminué de 2 1/2 pour 100, ou (T^tMi quarantième. ~- II part du recensement de 1815. Mais ce rec[^]HBo[^]fiql eptr[^]l naet? ett-U plus sérieusement, par exemple, les tableaux du mouvement de la population, au temps de l'Empire, etc.? V. Yillermé, Journal des Économistes, n° 42» mai 1845.

Antoine-Alexandre? 69

flourris. Point de viande; nés éleveurs (qui sont au fond des industriels) empêchent l'agriculteur d'en manger, dans l'intérêt de l'Agriculture. Le pauvre ouvrier mange du pain blanc : mais celui qui va cueillir le blé, ne le mange que noir. Ils font le Tⁱⁿ, et la v^{ie}Ue le boit. Que dis-je ! le monde entier boit la joie à la coupe de la France, excepté le vigneron français.

UinduBtrie de nos villes a obtenu récemment un
tm>ula^ment considérable , dont le poids retois^ sur la terre^
au moment où la petite indi^

^ Ki iqvi léi tebieUi à H iiatit prix, Boh Wâ}ifnLe Taeb« cl tes
benitl de

labour. — L«t éleveurs disent : Point d'agriculteurs sans en-
grais, ni d'engrais sans bestiaux. — Us ont raison , mais contre
eux-mêmes. Ne cliangeant rien et n'aimlHiOraAt rien (sauf pottr
M prodtwtton dis léxe et les succès de gloriole), maintenant les
prix élevés pour les qualités inférieures, ils empêchent tous les
pays pauvres d'acheter les petits bes^ tiaux qui leur conviennent,
d^ obtenir les engrais qui leur toilt nécessaires ; l'homme et la
terre, ne pouvant réparer leurs forces, languissent d'épuisement.

< On se rappelle le calcul de PaUl-Louis Courier, qui trouvait
qu'an total, l'arpent de vigne rapportait 150 fr. au vigneron et
1,^00 fr. an fisc. Cela est exagéré. Mais, en récompense, il faut
ajouter que cet arpent est aujourd'hui bien plus endetté qu'en
i820. — Point de métier plus pénible cependant, ni qui mérite
mieux sofa salaire. Traversez la Bourgogne au printemps ou à
l'automne ; vdus faites quarante lieues i travers un pays deux fois
par an remué, bouleversé, déplanté, replanté d'échalas. Quel tra-
vail!... El pour qu'à Bercy, à Rouen, ce produit qui a taut coûté,
soit falsifié et déshonoré ; un art inf&me calomnie la Ibature et la
boime liqueur ; le vin est aussi maltraité que le vigneron.

IL PORTE ENVIE

trie des campagnes, Thumble travail de la fileuse, est tué par la machine à lin.

Le paysan, perdant ainsi, une à une, ses industries , aujourd'hui le lin , demain la soie peut-être , a grand'peine à garder la terre ; elle lui échappe, et elle emporte avec elle tout ce qu'il y a mis d'années laborieuses, d'épargne, de sacrifices. C'est de sa vie elle-même qu'il est exproprié. S'il reste quelque chose , les spéculateurs l'en débarrassent; il écoute, avec la crédulité du malheur, toutes les fables qu'ils débitent ; Alger produit le sucre et le café ; tout homme en Amérique gagne dix francs par jour; il faut passer la mer; qu'importe? l'Alsacien croit, sur leur parole, que l'Océan n'est guère plus large que le Rhin^.

1 C'est oe qu'an Alsacien disait en propres termes à an de mes amis (septembre 1845). — Nos Alsaciens qai émigrent ainsi, vendent le pea qu'ils ont au départ ; le juif est \k à point poar acheter. Les Allemands tAchent d*emporter lenrs meubles ; ils voyagent en ' chariots, comme les Barbares qui émigrèrent dans l'empire romain. Je me rappelle qu'un jour, en Souabe, dans un jour très-chaud, très-poudreux. Je rencontrai un de ces chariots d'émigrants, plein de coffres, de meubles, d'efflets entassés. Derrière, un tout petit chariot, attaché au grand, traînait un enfant de deux ans, d'aimable et douce figure. Il allait ainsi pleurant, sous la garde d*une petite sœur qui marchait 'auprès, sans pouvoir l'apaiser. Quelques femmes reprochant aux parents de laisser leur enfant derrière, le père fit descendre sa femme pour le reprendre. Ces j^ens me paraissaient tous deux abattus, presque insensibles, morts d'avance, de misère? ou de regrets? Pouvaient-

ils arriver jamais? cela .n'était guère Tprobable. Et l'enfant? sa frêle voiture dure-

A L'OUVRIER

Avant d'en venir \k, avant de quitter la France, toute ressource sera employée. Le fils se vendra ^. La fille se fera domestique. Le jeune enfant entrera dans la manufacture voisine. La femme se placera comme nourrice dans la maison du bourgeois^, ou prendra chez elle l'enfant du petit marchand, de l'ouvrier même.

nit-elle dans ce long voyage? Je n'osais me le demander.. •< Un féal membre de la famille me paraissait vivant, et promettait de durer; c'était an garçon de quatorze ans, qui, 4 ce moment même, enrayait pour ttn& descente. Ce garçon A chevenx noirs, d*an sérieux passionné, semblait plein de force morale, d'ardeur ; du moins, je le jugeai ainsi. Il se sentait déjà comme le chef de la famille, sa providence et chargé de sa sûreté . La vraie mère était la sœur ; elle eh remplissait le rôle. Le petit, pleurant dans son berceau, avait son rôlb aossi, et ce n'était pas le moins important ; il était l'unité de la famille* le Ken du frère et de la sœur, leur nourrisson commun ; en son |)eUt chariot d'osier, il emportait le foyer et la patrie ; U devait too^onrs, s'il durait. Jusque dans un monde inconnu, se retrouver la Souabe... Ah ! que de choses, ils auront, ces enfants, à faire et à souffrir ! En regardant Tafné, sa belle tête sérieuse, Je le bénis de cœur, et le douai, aotant qu'il était en moi.

< On méprise trop ces remplaçants. M. Vivien qui, comme membre d'une commission de la Chambre, a fait une enquête à

ce s^jet, m'a fait l'honneur de me dire que leurs motifs étaient souvent très-louables, venir en aide à la famille, acquérir une petite propriété, etc.

' Aucun peintre de mœurs, romancier, socialiste, que Je sache, n'a daigné nous parler de la nourrice. Il y a pourtant là une triste histoire qu'on ne connaît pas assez. On ne sait pas combien ces pauvres femmes sont exploitées et mal menées, d'abord par les voitures qui les transportent (souvent à peine accouchées), et ensuite par les bureaux qui les reçoivent. Prises comme nourrices tur lieu, il faut qu'elles renvoient leur enfant, qui souvent en meurt. Elles n'ont aucun traité

W IL PORTE ENVIE A L'OOVRIER

L'ouvrier, pour peu qu'il gagne bien sa vie, est Tobjet de Tenvie du paysan. Lui qui appelle bourgeois le fabricant, il est un- bourgeois pour rhomme de la campagne. Celui-ci le voit le dimanche se promener vêtu comme un Monsieur, Attaché à la terre, il croit qu'un homme qui porte avec lui son métier, qui travaille sans s'inquiéter des saisons, de la gelée ni de la grêle, est libre comme l'oiseau. Il ignore et ne veut point voiries servitudes de l'homme d'industrie. Il en juge d'après le jeune ouvrier voyageur qu'il rencontre sur les routes, faisant son tour de France, qui gagne à chaque halte pour le séjour et le voyage, puis, reprenant la longue canne de compagnonnage et le petit paquet, s'achemine vers une autre ville en chantant ses chansons.

avec la famille qui les loae, et peavent être renvoyées aa premier caprice de la mère, de la garde, du médecin ; si le change-

ment d'air et de vie leur tarK leur lait , elles sont renvoyées sans indemnité. Si elles restent, elles prennent ici les habitudes de Taisance, et souffrent infiniment quand il leur faut rentrer dans leur vie pauvre ; plusieurs se font doDB/estiques pour ne plus quitter la ville, elles ne rejoignent plus leur mari, et la famille est rompue.

CHAPITRE n

Senitndes de Tonvrler dépeDdant des maehinet.

c Que la ville est brillante ! que la campagne est triste et pauvre ! » Yoilà ce que vous entendez dire aux paysans qui viennent voir la ville aux jours de fête. Us ne savent pas que si la campagne est pauvre^ la ville» avec tout son éclat, est peut-être plus misérable ^. Peu de gens au reste font cette distinction.

Regardez le dimanche aux barrières ces deux foules qui vont en sens inverse, Touvrier vers la campagne, le paysan vers la ville. Entre ces deux mouvements qui semblent analogues, la différence

< Diitinelion posée fort nettcmnt dans Touvrage de restimable (et regrettable I) M. Buret : De la mtfère, etc., 1840. 11 a peut-être dans cet ooTrage accueilli trop facilement les exagérations des enquêtes anglaises.

LE PAYSAN

est grande. Celui du paysan n'est pas une simple promenade ; il admire tout à la ville^ il désire tout» il y restera, s'il le peut.

Qu'il y regarde. La campagne, une fois quittée, on n'y retourne guère. Ceux qui viennent comme domestiques et qui partagent la plupart des jouissances des maîtres, ne se soucient nullement de revenir à leur vie d'abstinence. Ceux qui se font ouvriers des manufactures voudraient retourner aux champs^ qu'ils ne le pourraient ; ils sont en peu de temps énervés, incapables de supporter les rudes travaux, les varifetiotis irâpides du chaud, du ft*oid 2 le grand air les tuerait;

Si la ville est tellement absorbante^ il ne faut pas trop l'en accuser, ce semble; elle repousse le paysan autant qu'il est en elle, Jjar des octrois terribles, par l'énorme cherté dii prix des vivres. Assiégée par ces foules, elle essaie ainsi de chasser l'assaillant. Mais rien ne le rebute; nulle condition n'est asseis dure. Il entrera, cottime on voudra^ domestique, ouvrier, simple aide des machines et machine lui-même. On se rappelle ces ancien* nés populations italiques qui, dans leur frénétique désir d'entrer dans Rome, se vendaient comme esdâves, poîîry devenir plus lard af-franchis, citoyens.

Le paysan ne se laisse pas effrayer par l^s

ÉMIGRÉS DANS LA VILLE. 75

plaintes de Touvri^{er} par les peintures terribles qu'on lui &it de sa situation. Il ne comprend pas, lui qui gagne un franc ou deux y qu'avec des salaires de trois, quatre ou cinq francs, on puisse être misérable, c Mais les variations du travail? les chômages? » Qu'importe? il économisait sur ses faibles journées, combien plus aisément sur un si gros salaire il épargnera pour le mauvais temp^p !

Même en mettant le gain à part, la vie est plus douce à la ville. On y travaille généralement à couvert ; cela seul, d'avoir un toit sur la tête, semble une grande amélioration. Sans parler de la chaleur, le fr^oid d^éns nos cli^mats est une souffrance, pour ceux même qui y semblent le plus habitués. J'ai passé pour ma part bien des hivers sans feu, ^{ans} être moins sensible au froid. Quand la gelée cessait, j'éprouvais un bonheur auquel peu de jouissances sont comparables. Au printemps, c'était un ravissement. Ces changements de saisons, si indifférents pour les riches, font le fond de la vie du pau-^{vre}, ses vrais événements.

Le paysan gagne encore en entrant à la ville, 90U8 le rapport de la nourriture ; elle est, sinon plus saine, au moins plus savoureuse. Il n'est pas rare, daps les premiers mois du séjour, de le voir

76 LE PAYSAN ÉMIGRÉ

engraisser. En récompense^{ment} son teint change, et ce n'est pas en bien. C'est qu'il a perdu, dans sa transplantation, une chose très-vitale, et même nutritive, qui seule explique comment les travailleurs de la campagne restent forts avec des aliments très-

peu réparateurs ; cette chose, c'est l'air libre, l'air pur, rafraîchi sans cesse, renouvelé des parfums végétaux. L'air des villes est-il aussi malsain qu'on le dit, je ne le crois pas ; mais il l'est à coup sûr dans les misérables logis où s'entassent la nuit un si grand nombre de pauvres ouvriers, entre les filles et les voleurs.

Le paysan n'a pas compté cela. Il n'a pas compté davantage qu'en gagnant plus d'argent à la ville, il perdrait son trésor, — ^la sobriété, l'épargne, l'avarice, s'il faut trancher le mot. Il est facile d'épargner, loin des tentations de dépense, lorsqu'un seul plaisir se présente, celui d'épargner. Mais combien est-ce difficile, quelle force faut-il, quelle domination de soi-même, pour tenir l'argent captif et la poche scellée, quand tout sollicite à rouvrir! Ajoutez que la Caisse d'épargne qui garde un argent invisible, ne donne nullement les émotions du trésor que le paysan enterre et déterre avec tant de plaisir, de mystère et de peur ; encore moins, y a-t-il là le charme d'une jolie pièce de

DANS LA VILLE ET SE FAIT OUVRIER

terre qu'on voit toujours, qu'on remue toujours, qu'on veut toujours étendre.

Certes, l'ouvrier a besoin d'une grande vertu pour épargner. S'il est facile, bon enfant et se laisse aller aux camarades, mille dépenses variables emportent tout, le cabaret, le café et le reste. S'il est sérieux, honnête, il se marie dans quelque bon moment, où l'ouvrage va bien ; la femme gagne peu, puis rien, quand elle a des enfants ; l'homme à l'aise quand il était garçon, ne sait

comment faire face à cette dépense, fixe, accablante qui revient tout les jours.

Il y avait jadis, outre les droits d'entrée, une autre barrière qui repoussait le paysan des villes et Tempêchait de se faire ouvrier; cette barrière était la difficulté d'entrer dans un métier, la longueur de l'apprentissage, l'esprit d'exclusion des confréries et corporations. Les familles industrielles prenaient peu d'apprentis, le plus souvent leurs enfants qu'elles échangeaient entre elles. Aujourd'hui de nouveaux métiers se sont créés, qui ne demandent guère d'apprentissage et reçoivent un homme quelconque. Le véritable ouvrier, dans ces métiers, c'est la machine ; l'homme n'a pas besoin de beaucoup de force, ni d'adresse; il est là seulement pour surveiller, sdder cet ouvrier de fer*

78 INFLVENC B DÉMOCRATIQUE

Cette malheureuse population asservie aux machines comprend quatre cent mille âmes, ou uq peu plus ^. C'est environ la quinzième partie

I Ceui qiii étendent ca ebiffr», y compronnept des ouvriers oc-canés, il est vrai, dans les manafactores qui emploient des machines, mais nullement asservis aux machines. Ceux-ci sont et seront toujours pne exception. ^L'extension du maûhiniime (pour désigner ce système 4'an mot) est-elle h craindre? La machine doit-elle toqt envahir? La France deviendra-t-elle sous ce rapport une Angleterre? — A ces questions graves, Je réponds sans hésiter : Non. Il ne faut pas Juger de l'extension de ce système par Tépoque de la grand^ guerre européenne où il a été surexcité par des primes mopstrueuses que lé commerce ordinaire n'ofTre point. Éminemment propre Rabaissier le prix des objets qui

doivent descendre dans toutes les classes, il a répondu à un besoin immense, celui des classes inférieures, qui, dans un moment d'ascension rapide, ont voulu tout d'abord avoir le confortable, le brillant même, mais en se contentant d'un brillant médiocre, souvent vulgaire, et, comme on dit de fabrication. Quoique, par un effort admirable, la manufacture soit élevée à des produits très-beaux qu'on ne pouvait attendre, ces produits, fabriqués en gros et par des moyens uniformes, sont irrémédiablement marqués d'un caractère monotone. Le progrès du goût rend sensible cette monotonie, et on fait parfois trouver ennuyeuse. Telle œuvre irrégulière des arts non mécaniques charme l'œil et l'esprit plus que ces irréprochables œuvres industrielles qui rappellent tristement par l'absence de vie le métal qui fit leur père, et leur mère, la vapeur.

Ajoute! que chaque homme maintenant ne veut plus être ce qu'il était, mais tel qu'il veut être lui-même ; par suite, il doit souvent faire moins de cas des produits fabriqués pour lui, sans individualité qui réponde à la sienne. Le monde avance dans cette route ; chacun veut, tout en comprenant mieux le général, caractériser son individu. Il est très-vraisemblable que, toute chose égale d'ailleurs, on préférera aux fabrications uniformes des machines les produits variés sans cesse qui portent l'empreinte de la personnalité humaine, qui pour aller à l'homme,

DE LA MANUFACTURE

de nos ouvriers. Tout ce qui ne sait rien faire vient s'offrir aux manufactures pour servir les machines. Plus il en vient, plus le

salaire baisse, plus il sont misérables. D'autre part, la marchandise, fabriquée ainsi à vil prix, descend à la portée des pauvres, en sorte que la misère de Fouvrier-machine diminue quelque peu la misère des ouvriers et paysans, qui très-probablement sont soixante-dix fois plus nombreux.

C'est ce que nous avons vu en 1843. La filature était aux abois. Elle étouffait; les magasins crevaient, nul écoulement. Le fabricant terrifié n'osait ni travailler, ni chômer avec ces dévorantes machines; Tusure ne chôme pas; il faisait des demi-journées, et il encombraient l'encombrement. Les prix baissaient, en vⁱⁿ ; nouvelles baisses, jusqu'à ce que le coton fût tombé & six sols. ... Là, il y eut une chose inattendue. Ce mot six sols, fut un réveil. Des millions d'acheteurs, de pauvres gens qui n'achetaient jamais, se mirent en mouver

et changer, MOime il echange, partent d9 T^{omme} immédiatement. ^ Li est le véritable avenir de la France industrielle, bien plus que dans la fabrication mécanique où elle reste inférieure. — Au reste, les deux systèmes se prêtent un mutuel appui.- Plus les premiers besoins seront satisfaits à bas prix par les machines, plus le goût s'élèvera au-dessus des produits du machinisme, et recherchera les produits d'un art tout personnel.

go INFLUENCE DÉMOCRATIQUE

ment. On vit alors quel immense et puissant consommateur est le peuple, quand il s'en mêle. Les magasins furent vidés d'un coup. Les machines se remirent à travailler avec furie ; les cheminées fumèrent. . . Ce fiit une révolution en France, peu remarquée, mais grande ; révolution dans la propreté, embellissement subit dans le ménage pauvre; linge de corps, linge de lit, de taUe,

de fenêtres : des classes entières en eurent, qui n'en avaient pas eu depuis l'origine du monde.

On le comprend assez, sans autre exemple : la machine, qui semble une force tout aristocratique par la centralisation des capitaux qu'elle suppose, n'en est pas moins, par le bon marché et la vulgarisation de ses produits, un très-puissant agent du progrès démocratique ; elle met à la portée des plus pauvres une foule d'objets d'utilité, de luxe même et d'art, dont ils ne pouvaient approcher. La laine, grâce à Dieu, a descendu partout au peuple et le réchauffe. La soie commence à le parer. Mais la grande et capitale révolution a été l'indienne. Il a fallu l'effort combiné de la science et de l'art pour forcer un tissu rebelle, ingrat, le coton, a subir chaque jour tant de transformations brillantes, puis transformé ainsi, le répandre partout, le mettre à la portée des pauvres. TQUtQ

DE LA MANUFACTURE

femme portait jadis une robe bleue ou noire qu'elle gardait dix ans sans la laver, de peur qu'elle ne s'en allât en lambeaux. Aujourd'hui, son mari, paumre ouvrier, au prix d'une journée de travail, la couvre d'un vêtement de fleurs. Tout ce peuple de femmes qui présente sur nos promenades une éblouissante iris de mille couleurs, naguère était en deuil.

Ces changements qu'on croit futiles, ont une portée immense. Ce ne sont pas là de simples améliorations matérielles, c'est un progrès du peuple dans l'extérieur et l'apparence, sur lesquels les hommes se jugent entre eux ; c'est, pour ainsi parler, Végalité vi-

sible. Il s'élève par là à des idées nouvelles qu'autrement il n'atteignait pas ; la mode et le goût sont pour lui une initiation dans l'art. Ajoutez, chose plus grave encore, que l'habit impose à celui même qui le porte ; il veut en être digne, et s'efforce d'y répondre par sa tenue morale.

Il ne faut pas moins, en vérité, que ce progrès de tous, l'avantage évident des masses, pour nous faire accepter la dure condition dont il faut l'acheter, celle d'avoir, au milieu d'un peuple d'hommes, un misérable petit peuple d'hommes-machines qui vivent à moitié, qui produisent des choses merveilleuses et qui ni» si3 reproduisent pas pv^ir

8S AVIUS6BMERF DE L'HOMME

méinps> qui n'engendrent que pour la mort^ et ne se perpétuent qu'en absorbant sans cesse d'autres populations qui se perdent là pour toujours.

Avoir, dans leq machines» oréq des créateurs, de puissants ouvriers qui poursuivent invariablement l'œuvre qui leur fiit imposée une fois> certes, c'est une grande tentation d'orgueil. Mais à côté, quelle humiliation, de voir en face de la machine, i'homme tombé si bas !.. La tête tourne, et le cœur se çerre, quand, pour la première fois, on parcourt ces maisons fées, où le fer et le cuivre éblouissants, polis, semblent aller d'eux-mêmes, ont l'air de penser, de vouloir, tandis que l'homme faible et pâle est l'humble serviteur de ces géants d'acier. € Regardez, me disait un manufacturier, cette ingénieuse et puissante machine qui prend d'affreux cbijOTons et, les faisant passer, sans se tromper jamais, par les transformations les plus compliquées, les rend en tissus au\$si beaux que les plus belles soies de Yéropé ! » J'admirais tri\$te-

ment ; il m'était impossible à ne pas voir en même temps ces pitoyables visages d'hommes^ ce^ jeunes filles fanées, ces enfants tortus ou bouffés.

Beaucoup de gens sensibles, pour ne pas trop souffrir de leur compassion, la font taire, en disant bien vite que cette population n'a une si triste

QUI OÉmm DBS MACSmES. g3

apparence quo parce qu'elle est mauvaise» gâtée» fonâërement corrompue. Ils la jugent ordinaire^ ment sur }e moment où elle est le plus choquante à voir» sur l'aspect qu'elle présente à la sortie de la manufacture» lorsque la cloche la jette tout à coup dans la rue. Cette sortie est toujours bruyante* Les hommes parlent très-haut» vous diriez qu'ils disputent; les filles s'appellent d'une voix criarde ou enrouée ; les enfants se battent et jettent des pierres» ils s'agitent avec violence. Ce spectacle n'est pas beau à voir ; le passant se dé-*tourne ; la dame a peur» elle croit qu'une émeute commence» et prend une autre rue.

Il ne faut pas se détourner. Il faut entrer dans la manufacture» quand elle est au travail» et l'on comprend que ce silence» cette captivité pendant de longues heures» commandent» à la sortie» pour le rétablissement de l'équilibre vital» le bruit» les ms» le mouvement. Cela est vrai surtout pour les grands ateliers de filage et tissage» véritable enfer de l'ennui. Tcmjoun, toujours, toujours, c'est le mot invariable que tonne à votre oreille le rou&«ment automatique dont tremblent les planchers. Jamais l'on ne s'y habitue. Au bout de vingt ans, comme au premier jour» l'ennui» l'étourdissement sont les mêmes» et l'affadissement. Le cœur bat-il

aé COHDinON HEILLEURB

dans cette foule? bien peu, son action est comme suspendue ; il semble, pendant ces longues heures, qu'un autre cœur, commun à tous, ait pris la place, cœur métallique, indifférent, impitoyable, et que ce grand bruit assourdissant dans sa régularité, n'en soit que le battement.

Le travail solitaire du tisserand était bien moins pénible. Pourquoi? c'est qu'il pouvait rêver. La machine ne comporte aucune rêverie, nulle distraction. Vous voudriez un moment ralentir le mouvement, sauf à le presser plus tard, vous ne le pourriez pas. L'infatigable chariot aux cent broches est à peine repoussé, qu'il revient à vous. Le tisserand à la main, tisse vite ou lentement selon qu'il respire lentement ou vite ; il agit comme il vit ; le métier se conforme à l'homme. Là, au contraire, il faut bien que l'homme se conforme au métier, que l'être de sang et de chair où la vie varie selon les heures, subisse l'invariabilité de cet être d'acier.

Il arrive dans les travaux manuels qui suivent notre impulsion, que notre pensée intime, s'identifie le travail, le met à son degré, et que l'instrument inerte à qui l'on donne le mouvement, loin d'être un obstacle au mouvement spirituel en devient l'aide et le compagnon. Les

DE L'OUVRIER SOLITAIRB. 8K

tisserands mystiques du moyen âge forent célèbres sous le nom de lollards ; parce qu'en effet, tout en travaillant, ils lollaient, chantaient à voix basse, ou du moins en esprit, quelque chant de nourrice. Le rythme de la navette, lancée et ramenée à temps égaux, s'associait au rythme du cœur ; lesohr, il se trou-

vait souvent qu'avec la toile, s'était tissée, aux mêmes nombres, un hymne, une plainte.

Aussi quel changement pour celui qui est forcé de quitter le travail domestique pour entrer à la manufacture ! Quitter son pauvre chez soi, les meubles vermoulus de la famille, tant de vieilles choses aimées, cela est dur, plus dur encore de renoncer à la libre possession de son âme. Ces vastes ateliers tout blancs, tout neufs, inondés de lumière, blessent l'œil accoutumé aux ombres d'un logis obscur. Là, nulle obscurité où la pensée se plonge, nul angle sombre où l'imagination puisse suspendre son rêve ; point d'illusion possible, sous un tel jour, qui sans cesse avertit durement de la réalité. Ne nous étonnons pas si nos tisserands de Rouen ^, nos tisserands français de

1 Le testament des tisserands de Rouen est le remarquable petit livre qu'écrivit Tun d'eux : Noiret, Mémoires d'un ouvrier Rouennais, 1888. Il (l'écrit) qu'ils ne font plus d'apprentissage. /;

89 imuorâlitA pbesqub patale

Londres, ont résisté à cette nécessité, de tout leur courage, de leur stoïque patience, aimant mieux jeûner et mourir^ mais mourir au foyer. Oh les a vus longtemps lutter du Éiible bras de Thomme^ d'un bras amaigri par la faim, contre la fécondité brillante» impitoyable, de ces terribles Briarées de l'industrie qui, jour et nuit, poussés par la vapeur, travaillent de n^lle bras à la fois ; à chaque perfectionnement de la machine, son rival infortuné ajoutait à son travail, diminuait de sa nourriture. Pfortre colonie des tisserands de Londres p'est éteinte ainsi peu à peu. Pauvres gens, si honnêtes» 4'une vie si résignée et si innocente, pour qui l'indigence et la faim ne furent jamais une tentation i

Dans leur misérable Spitalfield, ils cultivaient les fleurs avec intelligence ; Londres aimait à les visiter.

J'ai parlé tout à l'heure des tisserands de Flandre au moyen âge, des Ludds, Bégards, comme on les appelait. L'Église, qui souvent les persécuta comme hérétiques, ne reprocha jamais à ces rêveurs qu'une seule chose : Vamour ; Tanior exalté et subtil pour l'invisible amant, pour Dieu ; parfois aussi l'amour vulgaire, sous les formes qu'il prend dans les centres populeux de l'industrie, vulgaire, et néanmoins mystique» enseignant

DE L'OUVRIER KACHIRB, 91

pour doctrine une communauté plus (fae fratav nelle i|ui devait mettre un paradis sensuel ici-bas.

Cette tendance à la sensualité est la même chez ceux d'aujourd'hui, qui d'ailleurs n'ont pas, pour s'élever au-dessus, la rêverie poétique. Un puritain anglais, qui de nos jours a fait un tableau délicieux du bonheur dont jouit l'ouvrier des manufactures, avoue que la chair s'y chauffe fort et s'y révolte. Cela ne vient pas seulement du rapprochement des sexes, de la température, etc. Il y a une cause morale. C'est justement parce que la manufacture est un monde de fer, où l'homme ne sent partout que la dureté et le froid du métal, qu'il se rapproche d'autant plus de la femme, dans ses moments de liberté. L'atelier mécanique, c'est le règne de la nécessité, de la fatalité. Tout ce qui y entre de vivant, c'est la sévérité du contre-maître; on y punit souvent, on n'y récompense jamais. L'homme se sent là si peu homme, que dès qu'il en sort, il doit chercher avidement la plus vive exaltation des difficultés humaines, celle qui concentre le sentiment d'une im-

mense liberté dans le court moment d'un beau rêve. Cette exaltation, c'est l'ivresse, surtout celle de l'amour.

Malheureusement, l'ennui, la monotonie à laquelle ces captifs éprouvent le besoin d'échapper.

8d IHOBILITÉ PRESQUE FATALE

les rendent, dans ce que leur vie a de libre, incapables de fixité, amis du changement. L'amour, changeant toujours d'objet, n'est plus l'amour, ce n'est plus que débauche. Le remède est pire que le mal ; énervés par l'asservissement du travail, ils le sont encore plus par l'abus de la liberté.

Faiblesse physique, impuissance morale. Le sentiment de l'impuissance est une des grandes misères de cette condition. Cet homme, si faible devant la machine et qui la suit dans tous ses mouvements, il dépend du maître de la manufacture, et dépend plus encore de mille causes inconnues qui d'un moment à l'autre peuvent faire manquer l'ouvrier et lui ôter son pain. Les anciens tisserands, qui pourtant n'étaient pas, comme ceux-ci, les serfs de la machine, avouaient humblement cette impuissance, l'enseignaient, c'était leur théologie : < Dieu peut tout, l'homme rien. » Le vrai nom de cette classe, c'est le premier que l'Italie leur donne au moyen âge : Humiliati.

i J'ai plusieurs fois, dans mes cours et mes livres (surtout au t. V. de l'Histoire de France) esquissé l'histoire de l'industrie. Pour la comprendre cependant, il faudrait remonter plus haut, ne pas tenir à l'origine d'abord, comme on fait, dans ces grandes et puissantes corporations qui dominent la cité même. Il faudrait prendre d'abord le travailleur, dans son humble origine, méprisé

comme il fut A son principe, lorsque le primitif habitant de la ville, propriétaire de la banlieue , le mar-

BE L*oUYR1^ HACHIMB. 9è

Les nôtres ne se résignent pas si aisément. Sortis des raees miUtaires, ils font sans cesse effort pour se relever, ils voudraient rester hommes. Ils cherchent, autant qu'ils peuvent, une fausse éner-* gie dans le vin. En faut-il beaucoup pour être ivre? Observez au cabaret même, à. vous pouvez surmonter ce dégoût : vous verrez qu'un homme en état ordinaire, buvant du vin non frelaté, boirait bien davantage, sans inconvénient. Mais, pour celui qui ne boit pas de vin tous les jours, qui sort énervé, affadi par Tatomosphère de l'atelier, qui ne boit, sous le nom de vin, qu'un misérable mélange alcoolique, l'ivresse est infaillible.

Extrême dépendance physique, réclamations de la vie instinctive qui tournent encore en dépendance, impuissance morale et vide de l'esprit, voilà les causes de leurs vices. Ne la cherchez pas tant, comme on fait aujourd'hui, dans les causes extérieures, par exemple, dans l'inconvénient que présente la réunion d'une foule en un même lieu : comme si la nature humaine était si mauvaise que

ehand même qui y avait halle, cloche et Justice, s'accordaient pour mépriser TouTrier, VongU bleu, comme ils rappelaient, lorsque le bourgeois le recevait i peine hors la ville i l'ombre des murs, entre deux enceintes (pfahlburg), lorsqu'il était défendu de lui faire justice s'il ne pouvait payer impét, lorsqu'on lui fixait avec un arbitraire bizarre le Frix aaquel il pouvait vendre, tant aux riches, tant aux pauvres, etc.

pour se gâter topt à fait, il suffit de se réunir. Yoilà nos philanthropes, sur cette belle idée, qui travaillent à isoler les homipes, à les murer, s'ils peuvent ; ils ne croient pouvoir préserver ou guérir l'homme moral, qu'en lui bâtissant des sépulcres.

Cette foule n'est pas mauvaise en soi. Ses désordres dérivent en grande partie de sa condition, de son assujettissement à l'ordre mécanique qui pour les corps vivants est lui-même un désordre, une mort, et qui par cela provoque, dans les rares moments (le liberté, de violents retours à la vie. Si quelque chose ressemble à la fatalité, c'est bien ceci. Comme elle pèse durement, presque invinciblement, cette fatalité, sur l'enfant et la femme ! Celle-ci qu'un plaign moins, est peut-être encore plus à plaindre ; elle a double servage ; esclave du travail, elle gagne si peu de ses mains qu'il faut que la pauvre gagne aussi de sa jeunesse, du plaisir qu'elle donne. Vieille, que devient-elle? . . . La nature a porté une loi sur la femme, que la vie lui fût impossible, à moins d'être appuyée sur l'homme.

Dans la violence du grand duel entre l'Angleterre et la France, lorsque les manufacturiers anglais vinrent dire à M. Pitt que les salaires élevés de l'ouvrier les mettaient hors d'état de payer l'impôt

L'ENFANT

pôt, il dit un mot terrible : < Prenez les enfants. » Ce mot -là pèse lourdement sur l'Angleterre ^ comme une malédiction. Depuis ce temps, la race y baisse; ce peuple, jadis athlétique, s'énervé et s'affaiblit; qu'est devenue cette fleur de teint et de fraîcheur qui

faisait tant admirer la jeunesse an-^ glaise?... fanée, flétrie... On a cru M. Pitt> on a pris les enfants.

Profitons de cette leçon. Il s'agit de l'avenir; la loi doit être ici plus prévoyante que le père ; l'enfant doit trouver, au défaut de sa mère, une mère dans la patrie; Elle lui ouvrira l'école comme asile , comme repos , comme protection contre l'atelier. .

Le vide de l'esprit , nous l'avons dit, l'absence de tout intérêt intellectuel est une des causes principales de l'abaissement de l'ouvrier des manufactures. Un travail qui ne demande ni force ni adresse , qui ne sollicite jamais la pensée ! Rien , rien, et toujours rien!... Nulle force morale ne tiendrait à cela ! L'école doit donner au jeune esprit qu'un tel travail ne relèvera pas, quelque idée haute et généreuse qui lui revienne dans ces grandes journées vides, le soutienne dans l'ennui des longues heures.

Pdms Iq présent état de9 choses^ les écoles, oi^a«

92 COMPARÉ A CÉLTI DES CAMPAGNES.

nisées pour l'ennui , ne font guère qu'ajouter la fatigue à la fatigue. Celles du soir sont, pour la plupart, une dérision. Imaginez ces pauvres petits qui, partis avant le jour, reviennent las et mouillés, à une lieue , deux lieues de Mulhouse , qui , la lanterne à la main , glissent , trébuchent le soir par les sentiers boueux de Déville, appelez-les alors pour commencer l'étude et entrer à l'école !

Quelles que soient les misères du paysan, il y a, en les comparant à celles dont nous nous occupons ici , une terrible différence , qui n'influe pas accidentellement sur l'individu, mais , profon-

dément, généralement, sur la race même. On peut le dire d'un mot : à la campagne , l'enfant est heureux.

Presque nu , sans sabots , avec un morceau de pain noir , il garde une vache ou des oies , il vit à l'air, il joue. Les travaux agricoles auxquels on l'associe peu à peu , ne font que le fortifier. Les précieuses années pendant lesquelles l'homme fait son corps , sa force , pour toujours, se passent ainsi pour lui dans une grande liberté , dans la douceur de la famille. Va maintenant, te voilà fort, quoique tu souffres ou fasses , tu peux tenir tête à la vie.

Le paysan sera plus tard misérable , dépendant

SOCTABILITÉ BT BOÏTÉ DE NOS OUVRIERS. 95

peut-être; mais, il a, tout d'abord, gagné douze ans , quinze ans de liberté. Cela seul met pour lui une différence immense dans la balance du bonheur.

L'ouvrier des manufactures porte toute la vie un poids très-lourd, le poids d'une enfance qui l'a affaibli de bonne heure , bien souvent corrompu. Il est inférieur au paysan pour la force physique, inférieur pour la régularité des mœurs. Et avec tout cela, il a une chose qui réclame pour lui : il est plus sociable et plus doux. Les plus misérables d'entre eux , dans leurs plus extrêmes besoins, se sont abstenus de tout acte de violence ; ils ont attendu, mourants de faim, et se sont résignés.

L'auteur de la meilleure enquête de ce temps ^,

* Villenné, Tableau de l'état physique et moral des ouvriers des manufactures de coton, etc. (1840). Ou les a tus, en nov. 1839, dans un chômage qui obligeait le manufacturier à ne garder que les plus anciens ouvriers, demander à partager entre tous le tra-

vail et le salaire, pour que personne ne fût renvoyé, t. II, p. 7i. Voir aussi I, 89, 566- S69, et II, 59, lis. — Beaucoup d'entre eux, à qui l'on reproche le concubinage, se marieraient, s'ils avaient l'argent et les papiers nécessaires, I, 54, et II, 885 (cf. Frégier. II, 160). — A l'assertion de ceux qui prétendent que les ouvriers des manufactures gagneraient assez, s'ils faisaient un bon usage de leurs salaires, opposons l'observation judicieuse de M. Villermé (II, 14). Pour qu'ils gagnent assez, 11 faut, selon lui, quatre choses : Qu'Us se portent toujours bien, qu'ils soient employés toujours, que chaque ménage n'ait que deux enfants au plus, enfin qu'ils n'aient aucun vice... Voili quatre conditions qui se trouveront rarement.

gé BONTÉ DE NOS OUVRIERS.

fermie et froid observateur qu'on ne soupçonnera de nul entraînement^ porte en faveur de cette classe d'hommes dont il ne dissimule aucunement 1 es vices", ce grave témoignage : « Je n'ai trouvé chez nos ouvriers qu'une vertu qu'ils possédassent à un plus haut degré que les classes sociales plus heureuses : c'est une di^ùsitwn naturelle à aider y à secourir les autres dans toute es- pèce de besoins. >

Je ne sais s'ils n'ont que eette Supériorité, mais combien elle est grande!;.. Qu'ils soient les moins heureux , et les plus charitables ! qu'ils se préservent de l'endurcissement si naturel à la misère ! que dans cette servitode extérieure , ils gardent un cœur libre de hain6, Qu'ils aiment davantage!.. , Ah ! c'est là une belle gloire , et qui ^ans doute met l'homme > qu'on croirait dégradé > bien haut au jugement de Dieu !

CHAPITRE III

ÈérYitades db l'oanier.

L'enfant qui laisse la manufactui^e et le service de la machine pour entrer apprenti chez un maître^e monte % certainement dans Téchelle industridle; on exige davantage de ses mains et de son esprit. Sa vie ne sera pas raecessoire d'un mouvement sans vie , il agira lui-même , il sera vraiment ouvrier^e

Progrès dans l'intelligence, progrès dans la souffrance; La machine était réglée, et l'homme ne l'est pas ^e . Elle était impassible , sans cs^erice ,

' H. Léon Fancher a marqué admirablement ces différences dans son mémoire sur le Travail des enfants i Parit (Revue des Deax-Mohdes, ts Bov. id44). Vdir aussi, toi* l'apprentissage flans Tinâustrie pàreeilaire, le tome II 4e ses Étude\$ sur VÀnglekrte; TexceUent écono' miste qui 8*e8t montré là très-grand écrivain , nous V révèle, par deli

r^efifo^e ies im«nti(àcttire8^e iin «tatiç Mtt ^e'OÉi)i^e
99^ept<^eo*^e^e^e^e^e P^e

96 DCRSTË DB L*APPBENTlSSACE.

sans colère, sans brutalité. Elle laissait d'ailleurs l'enfant libre , à heure fixe ; au moins la nuit reposait-il. Mais ici, l'apprenti du petit fabricant, le jour, la nuit, appartient à son maître. Son travail n'est borné que par l'exigence des commandes qui pressent plus ou moins. Il a le travail , et pardessus , il a toutes les misères du domestique ; outre les caprices du maître , tous ceux de la famille. Ce qui chagrine , irrite le mari ou la femme , retombe bien

souvent sur son dos. Une faillite arrive, l'apprenti est battu ; le maître revient ivre, l'apprenti est battu ; le travail manque , le travail presse. . , battu également.

C'est le régime ancien de l'industrie, qui n'était que servage. Dans le contrat d'apprentissage, le maître devient un père, mais c'est pour appliquer le mot de Salomon : « N'épargne la verge à ton fils. » Dès le treizième siècle , nous voyons l'autorité publique intervenir pour modérer cette paternité.

Et ce n'était pas seulement du maître à l'apprenti qu'il y avait dureté et violence ; dans les métiers où la hiérarchie se compliquait , les coups tombaient de degrés en degrés, toujours multipliant. Certaines nomenclatures du compagnonnage témoignent encore de cette dureté. Le compagnon est Ump; vexé par le singe, qui est le

DURETÉ DE L'APPRENTISSAGE

maître, il donne la chasse au renard, à Taspitant, lequel le rend avec usure au lapin, au pauvre apprenti.

Pour être maltraité, battu, dix ans de suite, il fallait que l'apprenti payât ; et il payait à chaque degré qu'on lui permettait de franchir dans cette rude initiation. Enfin, quand il avait usé comme apprenti la corde, comme valet, le bâton, il subissait le jugement d'une corporation intéressée à ne pas augmenter de nombre, il pouvait être renvoyé, refusé, sans appel.

Les portes aujourd'hui sont ouvertes. L'apprentissage est moins long , sinon moins dur. Les apprentis ne sont reçus que

trop facilement ; le misérable petit gain qu'on en tire (que le maître en profite , le père, ou le corps du métier) est une tentation continuelle pour en faire de nouveaux, et multiplier les ouvriers, au delà du besoin.

L'ouvrier d'autrefois , admis difficilement , peu nombreux , et jouissant par là d'une sorte de monopole , n'avait nullement les inquiétudes de celui d'aujourd'hui. Il gagnait beaucoup moins ^, mais

^ Nous avons parlé plus haut (p. 47) du salaire des ouvriers des manufactures. Si nous voulons étudier le salaire en général, nous trouverons que cette question tant controversée, se réduit à ceci : Les salaires ont augmenté disent les uns. Et ils ont raison, parce qu'ils partent de 1789, ou des temps antérieur!. — Merci n'oubliez pas

sa BEXISTEVC& m OUIÈTB

ranm^nt il manquait d'ouvrage. Gai compagnon et leste, il voyageait beaucoup. Où il trouvait à travailler, il restait. Son bourgeois le logeait le plus souvent, le nourrissait parfois; sobre nourriture et légère ; le soir, quand il avait épangé son pain sec , il montait au grenier , à la soupente , et s'endormait content.

m^fmenfk^i^y djsenf Iqs autres. Et ils ont raison , parce qu'ils partent de

1824; depuis ce temps, les ouvriers de manufactures gagnent moins, et les autres n'ont qu'une augmentation illusoire ; le prix de l'argent ayant changé, celui qui gagne ce qu'il gagnait alors, reçoit dans la réalité un tiers de moins ; celui qui gagnait et qui gagne encore trois francs, ne reçoit guère qu'une valeur de deux

francs; ajoutez que les besoins étant devenus plus nombreux avec les idées, il sonfiOre de n'avoir pas mille choses qui alors lui étaiei|t IndiUérentes. ~ I^es salairep sont très-élevés en France, en comparaison de la Suisse et de l'Allemagne ; mais ici, les besoins sont bien plus vivement sentis ~ La moyenne des talairtt d\$ Parti, que Vil* t. Faucher et L. B)anc fixent également à trois francs cinquante centimes, est suffisante pour le célibataire, très-insuffisante pour rhomme marié qui a des enfants. ~ Je donne ici la moyenne générale des salaires que plusieurs auteurs ont essayé de fixer pour 'f France, depuis (.ouis XIV ; mais je ne sais s'il est possible d'établir une moyenne pour des éléments si variés :

1698 (Yauban)... 12 sous.

1788 (Saint-Pierre). 16

f788 (A. young)... |9

1819 (Chaptal)... 25

1882 (Morogue)... 80

1840 (Vniermé)... 40

Ceci ponr l'industrie d^s villes, les salaires pal tréfr-peu augmenté pi99r)4 canip^goe.

DE L'OUVRIER MODERNE ; S

Que de c}iangomeQts survenus dan s s^ condition , en bien, en mal ! amélioration matérielle, condition mobile, inquiète, la

sombre obscurité du sort! Mille éléments nouveaux de souffrances morales.

Ces changements, résumons-les d'un mot : Il eu devenu homme.

Être homme, au vrai sens, c'est d'abord, c'est surtout, avoir une femme. L'ouvrier, rarement marié autrefois, l'est souvent aujourd'hui. Marié ou non, il retrouve généralement, en rentrant, une femme chez lui. Un chez soi , un foyer , une femme. . . Qh ! la vie s'est transfigurée.

Une femmç, une famille, des enfants tout à l'heure ! La dépense, la misère ! Si l'ouvrage manquait?...

Il est fort touchant de voir le soir tout ce monde laborieux qui retourne à grands pas. L'homme, ^rès cette longue journée passée souvent à une lieue de chez lui, après avoir tristement déjeuné, diné seul, icet homme qui est resté quiuze heures debout, quelles jambes il a le soir I . . . Il vole au nid... Être homme une heure par jour, au fait, ce n'est pas trop.

Chose sainte ! lui, il apporte le pain à la maison, et une fois arrivé, il se repose, il n'est plus rien, il se remet, comme un enfant, à la femme,

SON MÉNAGE

Nourrie par lui^ elle le nourrit et le réchauffe ; tous deux servent l'enfant, qui ne fait rien, qui est libre, qui est maître... Que le dernier soit maître, voilà bien la cité de Dieu.

Le riche n'a jamais cette grande jouissance, cette suprême bénédiction de l'homme, de nourrir chaque jour la famille, du meilleur de sa vie, de son travail. Le pauvre seul est père ; chaque jour il crée encore, et refait les siens.

Ce beau mystère est senti de la femme mieux que des sages du monde. Elle est heureuse de tout devoir à l'homme. Cela seul donne au ménage pauvre un charme singulier. Là, nulle chose étrangère, indifférente; tout porte l'empreinte d'une main aimée, tout a le sceau du cœur .L'homme ignore le plus souvent les privations qu'on s'impose pour qu'en rentrant il retrouve cet intérieur modeste, orné pourtant. Grande est l'ambition de la femme pour le ménage, le vêtement, le linge. Ce dernier article est nouveau; Y armoire au linge qui fait l'oeil de la femme de campagne était inconnue à celle de l'ouvrier des villes, avant la révolution industrielle dont j'ai parlé. Propreté, pureté, pudeur, ces grâces de la femme, enchantèrent la maison ; le lit s'enveloppa de rideaux, le berceau de l'enfant, ébloqîs^ant de blancheur, de-

SA FEMME

vint un paradis. Le tout taillé, cousu en quelques veilles... Ajoutez-y encore une fleur sur la croisée... Quelle surprise ! Thomme, au retour, ne reconnaît plus sa maison.

Ce goût des fleurs qui s'est répandu (il y en a maintenant ici plusieurs marchés), ces petites dépenses pour orner l'intérieur, ne sont-elles pas regrettables, quand on ne sait jamais si Ton a du travail demain? — Ne dites pas dépemes, dites économie. C'en est une bien grande, si l'innocente séduction de la femme rend

cette maison charmante à l'homme, et peut l'y retenir. Parons, je vous prie, la maison et la femme elle-même. Quelques aunes d'indienne refont une autre femme, la voilà redevenue jeune et renouvelée.

€ Reste ici , je t'en prie. > C'est le samedi soir ; elle lui jette le bras au col, et elle retient le pain de ses enfants qu'il allait dépenser ^.

Le dimanche vient, et la femme a vsdncu. L'homme rasé, changé, se laisse mettre un bon et chaud vêtement. Cela est bientôt fait. Ce qui est long, ce qui est une œuvre sérieuse, c'est l'enfant, tel qu'on veut le parer ce jour-là. On part , il

^ Le pain ! le propriétaire ! deux pensées de la femme , qui ne la quittent pas. Ce qu'il faut souvent d'adresse, de vertu et de force d'âme, pour fauver, amasser Varçeqt 4'ua^Venne \ qui le ji^ura jaiQ«|i9?

1(M ÂMBITION fm L4 MÈRE.

marpha dayant, iou? Tosil m^teroel ; qu'il ppenne gar49 surtout dô gâtep 09 chef d'csuvre.

{Iegapde3 bien ises geps, et ^4Pbe9; bien qu'à quelque hauteur que vous montiez» vous ne trouvère?; rien qui 3oit uiora-lempppt supérieur. Cette femn^e, c'est la vertu, avec un charme particulier de naïve raison jet d'adresse pour gouverner la fprc^, à spn insu. Cet homme, c'est le fort, le patient, le çpurageuK, qui porte pour la société le plus grand poids dp la vie huniaipe. Véritable compdgnm du dmoir (beau titre du cpmpagnonnage!), il s'y est tenu fort et ferme, comme un soldat au poste, Plus son métier e^t dangereux, plus sa moralité est sûre, Un cplèbrp architecte

sorti du peuple, et qui Ip connaissait bien, disait un jour à un de mes amis : « Les hommes les plus honnêtes que j'aie connus étaient de petite classe. Us savent, en partant le matin » qu'ils peuvent ne pas repartir le soir, et ils sont toujours prêts à paraître devant Dieu ^ »

(Un tel méfiant » quelque noble qu'il soit, n'est

1 C'est ce qu'un maître disait au jour au directeur de l'École gratuite de dessin, M. Belloc. Le spirituel artiste saisit ce mot, et le plaça dans un de ses excellents discours (pleins de vues neuves et d'aperçus féconds) et l'inscrivit. Percier, reconnaissant de cet hommage rendu à ses convictions les plus chères, se contenta de recevoir pour l'École, un mois avant sa mort.

LC FILS ne peut pas avoir l'air d'être un fils

pas cependant celui qu'une mère souhaite d'avoir son fils. Le sien promet beaucoup, il ira loin. Les Frères en font l'éloge, et le caressent fort. Ses dessins, compliments et pièces d'écriture, ornent déjà la chambre entre Napoléon et le Sacré-Cœur., Il sera certainement envoyé à l'École gratuite de dessin. Le père demande pourquoi? Le dessin, dit la mère lui servira toujours dans son métier. Réponse double, il faut l'avouer sous laquelle elle cache une bien autre ambition. Cet enfant, si bien né et doué, pourquoi ne serait-il pas peintre ou sculpteur, tout comme un autre? Elle se vole des sous pour les crayons, pour ce papier si cher. . . Son fils, tout à l'heure, va exposer, emporter tous les prix ; dans les salons maternels, roule déjà le grand nom de Rome.

L'ambition maternelle réussit trop souvent ainsi à faire un pauvre artiste, très-nécessiteux, lie celui qui, comme ouvrier, eût mieux gagné sa vie. Les arts ne peuvent guère produire, même en

temps de paix, lorsque tous les gens aisés, spécialement les femmes, au lieu d'acheter des produits d'art, sont artistes eux-mêmes, Qu'une guerre vienne, une révolution, l'art, c'est justement la famine.

Souvent aussi l'artiste en espérance, déjà en

SOUFFRANCES DE L'OUVRIER LETTRÉ

route, plein d'ardeur et de souffle, est arrêté tout court ; son père meurt, il faut qu'il aide aux siens ; le voilà ouvrier. Grande douleur pour la mère, grande lamentation, qui ôtent le courage au jeune homme.

Toute sa vie, il maudira le sort; il travaillera ici, et il aura Tâme ailleurs. Cruel tiraillement... Et cependant rien ne l'arrêtera. Ne venez point ici avec vos conseils, vous seriez mal reçu. U est trop tard, il faut qu'il aille à travers les obstacles. Vous le verrez toujours lisant, rêvant; lisant aux courtes heures de repas, et le soir, la nuit encore, absorbé dans un livre, le dimanche, enfermé et sombre. On se figure à peine ce que c'est que la faim de lecture, dans cet état d'esprit. Pendant le travail, et le plus inconciliable de tous avec l'étude, parmi le roulement, le tremblement de vingt métiers, un malheureux fileur que j'ai connu, mettait un livre au coin de son métier, et lisait une ligne chaque fois que le chariot reculait et lui laissait une seconde.

Que la journée est longue, quand elle passe ainsi ! qu'irritantes sont les dernières heures ! Pour celui qui attend la cloche

et maudit ses retards, l'odieux atelier, au jour tombant, semble tout fantastique; les démons de l'impatience se jouent

SOUFFRANCES DE TOUVRIER LETTRÉ

cruellement dans ces ombres... c o liberté! lumière ! me laissez-vous là pour toujours? »

Je plains sa famille, au retour, s'il a une famille. Un homme acharné à ce combat, et tout préoccupé du progrès personnel , met le reste bien loin après. La faculté d'aimer diminue dans cette vie sombre. On aime moins la famille, elle importune; on se détache même de la patrie , on lui impute l'injustice du sort.

Le père de l'ouvrier lettré, plus grossier et plus lourd , inférieur de tant de manières, avait néanmoins plus d'un avantage sur son fils. Le sentiment national était chez lui bien plus puissant ; il pensait moins au genre humain , davantage à la France. La grande famille française , et sa chère petite famille , c'était son monde , il y mettait son cœur. Ce charmant intérieur, ce doux ménage que nous admirions, hélas! que sont-ils devenus?

La science en elle-même ne sèche point le cœur, ne le refroidit point. Si elle produit ici cet effet , c'est qu'elle n'arrive à l'esprit que rétrécie cruellement. Elle ne se présente pas sous son jour naturel, dans sa vraie et complète lumière, mais obliquement, partiellement, comme ces jours étroits et faux que reçoit une cave. Elle ne rend point haineux, envieux par ce qu'elle fait savoir,

mais par ce qu'elle laisse ignorer. Celui par exemple qui ne connaît point les moyens compliqués par lesquels se crée la richesse, croira naturellement qu'elle ne se crée point, qu'elle n'augmente point en ce monde , que seulement elle se déplace, que l'un n'acquiert qu'en dépouillant un autre; toute acquisition lui semblera un yol , et il haïra tout ce qui possède... Haïr? pourquoi? pour les biens de ce monde? mais le monde même ne vaut que par l'amour.

Quelles que soient les erreurs inévitables d'une étude incomplète, il faut respecter ce moment. Quoi de plus touchant , de plus grave, que de voir l'homme qui jusqu'ici apprenait par hasard , vouloir étudier , poursuivre la science d'une volonté passionnée à travers tant d'obstacles? La culture volontaire est ce qui met l'ouvrier , au moment où nous l'observons , non-seulement au-dessus du paysan, mais au-dessus des classes que l'on croit supérieures, qui en effet ont tout, livres, loisir, que la science vient chercher, et qui pourtant, une fois quittes de l'éducation obligée^ laissent l'étude , ne se soucient plus de la vérité. Je vois Iri homme, sorti avec honneur de nos premières écoles , qui , jeune encore , et déjà vieux de cœur» oublie la science qu'il cultivait , sans méoK

POÉSIES DES OUVRIERS

avoir l'excuse de l'entraînement des passions, mais s'ennuye, s'endort, fiime et rêve.

L'obstacle, je le sais, est un grand aiguillon. L'ouvrier aime les livres, parce qu'il a peu de livres ; il n'en a qu'un parfois, et s'il est

bon, il n'en apprend que mieux. Un livre unique qu'on lit et qu'on relit, qu'on rumine et digère, développe souvent mieux qu'une vaste lecture indigeste. J'ai vécu des années d'un Virgile, et m'en suis bien trouvé. Un volume dépareillé de Racine, acheté sur le quai par hasard, a fait le poète de Toulon.

Ceux qui sont riches à l'intérieur, ont toujours assez de ressources. Ce qu'ils ont, ils l'étendent, le fécondent par la pensée, le poussent jusque dans l'infini. Au lieu d'envier ce monde de boue, ils s'en font un à eux, tout d'or et de lumière. Ils disent à celui-ci : c Garde ta pauvreté que tu appelles richesse, je suis plus riche en moi. i^

La plupart des poésies que les ouvriers ont écrites dans les derniers temps, offrent un caractère particulier de tristesse et de douceur qui me rappellent souvent leurs prédécesseurs, les ouvriers du moyen âge. S'il y en a d'âpres et vio*lentes, c'est le petit nombre. Cette inspiration élevée eût porté plus haut encore ces vrais poètes,

108 KSSOn UNIVERSEL

s'ils n'eussent suivi dans la forme avec trop de différence les modèles aristocratiques.

Ils commencent à peine. Pourquoi vous hâtez-vous de dire qu'ils n'atteindront jamais les premiers rangs? Vous partez de l'idée fausse que le temps et la culture font tout; vous ne comptez pour rien le développement intérieur que prend l'âme par sa force propre, au milieu même des travaux manuels, la végétation spontanée qui s'accroît par l'obstacle. Hommes de livres, sachez bien que cet homme sans livre et de faible culture a en récompense une chose qui en tient lieu : Il est maître en douleurs.

Ou'il réussisse, ou non, je n'y vois nul remède. Il ira son chemin, le chemin de la pensée et de la souffrance. « Il chercha la lumière {dit mon Virgile), il l'entrevit, gémit!... > Et, tout en gémissant, il la cherchera toujours. Qui peut l'avoir entrevue, et y renoncer jamais?

< Lumière! plus de lumière encore! » Tel fui le dernier mot de Goethe. Ce mot du génie expirant, c'est le cri général de la nature, et il retentK de monde en monde. Ce que disait cet homme puissant, l'un des aines de Dieu, ses plus humbles "*****"■ les moins avancés dans la vie animale, les !s le disent au fond des mers, ils ne veu-

VERS LA LUMIÈRE

lent point vivre partout ou la lumière n'atteint pas. La fleur veut la lumière, se tourne vers elle, et sans elle languit. Nos compagnons de travail, les animaux se réjouissent, comme nous, ou s'affligent, selon qu'elle vient ou s'en va. Mon petit-fils, qui a deux mois, pleure dès que le jour baisse.

Cet été, me promenant dans mon jardin, j'entendis, je vis sur une branche un oiseau qui chantait au soleil couchant ; il se dressait vers la lumière, et il était visiblement ravi. . . Je le fus de le voir; nos tristes oiseaux privés ne m'avaient jamais donné l'idée de cette intelligente et puissante créature, si petite, si passionnée... Je vibraï à son chant... Il renversait en arrière sa tête, sa poitrine gonflée; jamais chanteur, jamais poète, n'eut si naïve extase. Ce n'était pourtant pas l'amour (le temps était

passé), c'était manifestement le charme du jour qui le ravissait, celui du doux soleil !

Science barbare, dur orgueil, qui ravale si bas le nature animée, et sépare tellement l'homme de ses frères inférieurs !

Je lui dis avec des larmes : c Pauvre fils de la lumière, qui la réfléchis dans ton chant, que tu as donc raison de la chanter! La nuit, pleine d'çm-

ESSOR UNIVERSEL VERS LÀ LUMIÈRE

bûches et de dangers pour toi^ ressemble de bien près à la mort. Yerras-tu seulement la lumière de demain ! . . . » Puis de sa destinée, passant en es-prit à celle de tous les êtres qui, des profondeurs de la création, montent si lentement au jour, je dis comme Goethe et le petit oiseau : c De la lumière ! Seigneur ! Plus de lumière encore ! »

CHAPITRE IV

Servitodes du fabricant.

Je lis dans le petit livre du tisserand de Rouen quej'ai déjà cité : < Nos manufacturiers sontUrnsouvriers d'origine ; » et encore : t La plupart de nos manufacturiers d'aujourd'hui (1836) sont de\$ ourmers laborieux et économes des premiers temps de la Restauration. » Ceci est, je crois, assez géné«rai, et non particulier à la fabrique de Rouen.

Plusieurs entrepreneurs des industries du bâtiment m'ont dit qu'ils avaient été tous ouvriers, qu'ils étaient arrivés à Paris maçons, charpen-tiers, etc.

Si les ouvriers ont pu s'élever à l'exploitation si vaste, si compliquée des grandes manufactures, on croira s'^s peine qu'à plus forte raison, ils sont

NOS FABRICANTS

devenus maîtres dans les industries qui demandent bien moins de capitaux, dans la petite fabrique et les métiers, dans le commerce de détail. Les patentés qui n'avaient presque pas augmenté sous l'Empire , ont doublé de nombre dans les trente ans qui se sont écoulés depuis 1815. Six cent mille hommes environ sont devenus fabricants ou marchands. Or, comme, en ce pays, tout ce qui peut strictement vivre, s'y tient et ne va nullement se jeter dans les hasards de l'industrie, on peut dire hardiment que c'est un demi-milUon d'ouvriers qui sont devenus maîtres et ont obtenu ce qu'ils croyaient l'indépendance.

Ce mouvement fut très-rapide dans les dix premières années, de 1815 à 1825. Ces braves qui, de la guerre, firent subitement volte-face du côté de l'industrie, montèrent comme à l'assaut, et sans difficulté emportèrent toutes les positions. Leur confiance était si grande qu'ils en donnèrent même aux capitalistes. Des hommes d'un tel élan entraînaient les plus froids ; on croyait sans difficulté qu'ils allaient recommencer dans l'industrie toute la série de nos victoires, et nous donner sur ce terrain la revanche des derniers revers.

On ne peut contester à ces ouvriers parvenus qui fondèrent nos manufactures, d'éminentes

SONT LES OUVRIERS DE

qualités, l'élan, l'audace, l'initiative, souvent un coup-d'œil sûr. Beaucoup on fait fortune; puissent leurs fils ne se pas ruiner !

Avec ces qualités, nos fabricants de 1815 ne prouvèrent que trop la démoralisation de cette triste époque. La mort politique n'est pas loin de la mort morale, on put le voir alors. De la vie militaire, ils gardèrent généralement, non le sentiment de l'honneur, mais bien la violence, ne se soucièrent ni des hommes, ni des choses, ni de l'avenir, et traitèrent impitoyablement deux sortes de personnes, l'ouvrier, le consommateur.

Toutefois l'ouvrier étant rare encore à cette époque, même dans les manufactures à machines, qui demandent si peu d'apprentissage, ils furent obligés de lui donner de gros salaires. Ils pressèrent ainsi des hommes dans les villes et dans les campagnes; ces conscrits du travail, ils les mettaient au pas de la machine, ils exigeaient qu'ils fussent, comme elle, infatigables. Ils semblaient appliquer à l'industrie le grand principe impérial, sacrifier des hommes pour abréger les guerres. L'impatience nationale qui nous rend souvent barbares contre les animaux, s'autorisait contre les hommes des traditions militaires; le travail devait aller au pas de charge, à la course : tant pis pour ceux qui périraient

iU ou LEURS FILS.

Quant au commerce^ les fabricants d'alors le firent comme en pays ennemi ; ils traitèrent l'acheteur, justement comme en 1815 les marchandes de Paris rançonnaient le cosaque. Ils vendaient à faux teint^ à faux poids, à fausse mesure; ils firent ainsi leur main très-vite, et se retirèrent, ayant fermé à la France ses meilleurs débouchés, compromis poiu* longtemps sa réputation commerciale, et, ce qui est plus grave, rendu aux Anglais l'essentiel service de nous aliéner, pour ne rien dire du reste, un monde, l'Amérique Espagnole^ un monde imitateur de notre Révolution.

Leurs successeurs, qui sont leurs fils ou leurs principaux ouvriers, ont fort à faire maintenant, retrouvant sur tous les marchés cette réputation. Us s'étonnent, s'irritent de voir les bénéfices tellement réduits. La plupart se tireraient de là de grand cœur, s'ils pouvaient ; mais ils sont engagés, il faut aller : Marche! Marche!

Ailleurs, l'industrie est assise sur de grands capitaux, sur un ensemble d'habitudes, de traditions, de relations sûres ; elle porte sur la base d'un commerce vaste et régulier. Ici, elle n'est, à vrai dire, qu'un combat. Un ouvrier hardi qui inspire confiance, s'est fait commanditer ; ou bien un jeune homme veut hasarder ce qu'a gagné

LEURS EMBARRAS ACTUELS

son père ; il part d'un petit capital , d'une dot, d'un emprunt. Dieu veuille qu'il se tire d'affaire entre deux crises ; nous en avons tous les six ans (1818, 1823, 1830, 1836). C'est toujours la même histoire ; un an^ deux ans après la crise, quelques com-

mandes viennent, l'oubli[^] l'espoir ; le fabricant se croit lancé ; il pousse, il presse, il éreinte les hommes et les choses[^] les ouvriers et les machines ; le Bonaparte industriel de 1820 reparait un moment; puis, l'on est encombré, l'on étouffe, il faut vendre à perte... Ajoutez, que ces coûteuses machines sont, tous les cinq ans à peu près, hors de service, ou dépassées par quelque invention ; s'il y a eu quelque bénéfice, il sert à changer les machines.

Le capitaliste, averti par tant de leçons, croit maintenant que la France est un peuple plus industriel que commerçant, plus propre à fabriquer qu'à vendre. Il prête au nouveau fabricant, comme à un homme qui part pour une navigation périlleuse. Quelle sûreté a-t-il? les fabriques les plus splendides ne se vendent qu'à grande perte; ces brillants ustensiles, en peu d'années, ne valent plus que le fer et le cuivre. Ce n'est pas sur la fabrique qu'on prête, c'est sur l'heuwme; l'industriel a ce triste avantage de pou-[^]

J16 LEURS EMBARRAS ACTUELS

voir être emprisonné ; cela donne valeur à sa signature. Il sait parfaitement qu'il a engagé sa personne, parfois bien plus que sa personne, la vie de sa femme et de ses enfants, le bien de son beau-père, celui d'un ami trop crédule, peut-être même un dépôt de confiance, dans Tentrainement de cette vie terrible... Donc, il n'y a pas à marchander, il faut vaincre ou mourir, faire* fortune ou se jeter à l'eau.

Un homme, dans cet état d'esprit n'apas le cœur bien tendre. S'il était doux et bon pour ses employés, ses ouvriers, ce serait un

miracle. Voyezle parcourir à grands pas ses vastes ateliers, l'air sombre et dur. . . Quand il est à un bout, à l'autre bout l'ouvrier dit tout bas : « Est-il donc féroce aujourd'hui ! comme il a traité le contre-maître ! » — Il les traite comme il l'a été tout à l'heure. Il revient de la ville d'argent, de Bâle à Mulhouse par exemple, de Rouen à Déville. Il crie, et l'on s'étonne ; on ne sait pas que le juif vient de lui lever sur le corps une livre de chair.

Sur qui va-t-il reprendre cela? sur le consommateur? Celui-ci est en garde. Le fabricant retombe sur l'ouvrier. Partout où il n'y a pas apprentissage, partout où l'on multiplie imprudemment les apprentis, ils se présentent en foule, s'offrent à

LEUR DURETÉ

vii prix[^] et le fabricant profite de la baisse des salaires *. Puis, Tencombrement des marchandises l'obligeant de vendre même à perte, l'avilissement des salaires, mortel à Fouvrier, ne profite plus au fabricant; le consommateur seul y gagne.

Le fabricant le plus dur était pourtant né homme ; dans ses commencements, il sentait en[^] core quelque intérêt pour cette foule[^] *. Peu à peu,

1 Je refusais de croire ce qu'on me racontait des fraudes iof-Ames qae certainss fabricants commettent, A l'égard du consommateur sur la qualité, à l*égard de Touvrier sur la quantité du travail . J*ai dû me rendre. Les mêmes choses m*ont été confirmées par les amis des fabricants qui en parlaient avec douleur et humiliation, par des notables, négociants et banquiers. Les prud*

hommes n'ont nullement l'autorité pour réprimer ces crimes; le malheureux d'ailleurs n'ose se plaindre. Une telle enquête regarde le procureur du Roi.

' Cet endurcissement graduel, cette habileté que Ton prend peu à peu pour étouffer en soi la voix de l'humanité, est très-finement analysé par M. Emery, dans sa brochure sur l'émancipation du travail des ouvriers dans les travaux publics (1857). Il parle spécialement des ouvriers blessés dans les travaux dangereux que les entrepreneurs font pour le gouvernement.

« Un entrepreneur qui aura le cœur bien placé, pourra, une première fois, peut-être même plusieurs fois d'abord, secourir des ouvriers blessés ; mais quand cela se renouvelle, quand les secours s'accumulent, ils deviennent trop pesants; l'entrepreneur compose alors avec lui-même, il se défend de ses premiers mouvements de générosité, il en restreint insensiblement les applications, et il diminue d'une manière plus notable le chiffre de chaque secours. Il remarque que dans ses ateliers les plus dangereux, lui, entrepreneur, ne reçoit aucune valeur à ce titre, et qu'au contraire il est obligé de payer à ses ouvriers une plus forte Journée. Or cette plus forte journée lui semble bientôt

II. VELLÉITÉS

la préoccupation des affaires, l'incertitude de sa situation, ses périls» ses souffrances morales, l'ont rendu fort indifférent aux souffrances matérielles des ouvriers. Il ne les connaît pas aussi bien que son père qui avait été ouvrier lui-même. Renouvelés sans cesse, ils lui apparaissent comme des chiffres, des machines, mais moins dociles et moins régulières, dont le progrès de l'industrie permettra de se passer ; ils sont le défaut du système ;

dans ce monde de fer, où les mouvements sont si précis, la seule chose à dire, c'est l'homme. Ce qui est curieux à observer, c'est que les seuls (bien peu nombreux) qui se préoccupent du sort de l'ouvrier, ce sont parfois de très-petits fabri-

pvi des accidents à craindre. Ces secours addilionnels lui paraissent an-dessus de ses moyens. L'ouvrier blessé n'est d'ailleurs pas assez ancien dans le chantier; l'ouvrier malade n'est pas des plus adroits, ■des plus utiles, etc. Ost-à-âire que le cœur s'endurcit par rhabitude, souvent par la nécessité, que toute charité s'éteiùt bientôt, que le peu de secours accordé n'est même plus réparti suivant une rigoureuse justice pour tous, et que le seul résultat de toutes les émotions généreuses qae devraient faire nattre d'aussi tristes tableaux, se réduit à quelques gratifications accordées arbitrairement, et calculées, non sur les besoins véels des familles écrasées, mais dans l'intérêt i venir du chantier on des travaux de Tentreprenenr. j»

< La différence entre le père et le fils, c'est que celui-ci, qui n'a pas été ouvrier, connaissant moins la fabrication, sachant moins les limites du possible et de l'impossible, est quelquefois plus dur par ifnoraiuM..

cants qui vivent avec lui d'une manière patriarcale, ou bien au contraire les très-bandes et puissantes maisons, qui s'appuyant sur des fortunes solides, sont à l'abri des inquiétudes ordinaires du commerce. Tout l'intervalle moyen est un champ de combat sans pitié*

On sait que nos manufacturiers de Mulhouse ont réclamé, contre leur intérêt, une loi qui réglât le travail des enfants. En 1836, sur un essai que l'un d'eux avait fait pour donner aux ou-

vriers des logements salubres avec petits jardins, ces mêmes fabricants d'Alsace furent émus de cette heureuse idée, et dans ce mouvement généreux ils souscrivirent pour deux millions. Que devint cette souscription? je n'ai pu le savoir.

Les manufacturiers seraient à coup sûr plus humains, si leur famille, souvent très-charitable, restait moins étrangère à la manufacture ^ . Elle vit

^ Je me rappellerai toujours une chose touchante, pleine de grâce et de charme dont j'ai été témoin. Le maître d'une fabrique ayant eu l'obligeance de me conduire lui-même pour me montrer ses ateliers, sa jeune femme voulut être de la partie. Surpris d'abord de la voir, avec sa blanche robe, tenter ce voyage à travers ThuBide et le sec (tout n'est pas beau, ni propre, dans la fabrication des plus brillants objets), je compris mieux ensuite pourquoi elle affrontait ce purgatoire. Où son mari me faisait voir des choses, elle voyait des hommes, des ânes» et seave«t bien blessées. Sans qu'elle m'expliquât rien», Je compris qu'elle^ toui en glissant à travers cette foule^ elle aycU vn aegtiaéal

ISO ILS NE CONNAISSENT PAS BIEN L'OUVRIER

ordinairement à part, ne voit les ouvriers que de loin . Elle s'exagère volontiers leurs vices, les jugeant presque toujours sur ce moment dont j'ai parié, où la liberté, longtemps contenue, s'échappe enfin avec bruit et désordre, je veux dire, sur le moment de la sortie. Souvent aussi, le manufacturier et les siens

baissent l'ouvrier parce qu'ils s'en croient baïs ; et je dirai, contre l'opinioa commune, qu'en cela, il n'est pas rare qu'ils se trompent. Dans les grandes manufactures, l'ouvrier bait le contremaître dont il subit la tyrannie immédiate ; celle du maître, plus éloignée, lui est moins odieuse ; a moins qu'on ne lui ait appris à la baïr, il l'envisage comme celle de la fatalité et il ne s'en irrite pas.

Le problème industriel se complique fort pour la France de sa situation extérieure. Bloquée en quelque sorte par la malveillance unanime de l'Europe, elle a perdu, aussi bien que ses an-

délicat, pénétrant, de toutes les pensées, je ne dis pas haïneuses, mais soacieases, envieuses peut-être, qui fermentaient là-dedans. Sur sa route, elle jetait des paroles justes et fines, parfois presque tendres, par exemple à une jeune fille souffrante ; malade elle-même, la jeune dame avait bonne grâce A cela. Plusieurs étaient touchés; un vieil ouvrier, qui la crut fatiguée, lui présenta un siège avec une vivacité charmante. Les jeunes étaient plus ^ombres ; elle, qui^ voyait tout, disait vu mot, et chassait le nuage.

L*1NDUSTRIE FRANÇAISE ÉTOUFFE. 121

ciennes alliances, tout espoir de s'ouvrir, en Orient ou en Occident, de nouveaux débouchés. . L'industrialisme qui a fondé le système actuel sur la supposition étrange que les Anglais, nos rivaux, seraient nos amis, se trouve, avec cette amitié, bloqué, muré, comme dans un tombeau... Certes, la grande France agricole et guerrière de vingt-cinq millions d'hommes, qui a bien voulu croire les industriels, qui s'est tenue immobile, sur leur parole, qui , par bonté pour eux, n'a pas repris le Rhin, elle a droit

aujoiu*d'hui de déplorer leur crédulité ; plus sensée qu'eux, elle avait toujours cru que les Anglais restaient Anglais.

Distinguons toutefois entre les industriels. Il en est qui, au lieu de s'endormir derrière la triple ligne des douanes, ont noblement continué la guerre contre l'Angleterre. Nous les remercions de leurs héroïques efforts, pour soulever la pierre sois laquelle elle crut nous écraser. Leur industrie qui lutte contre elle, avec tous les désavantages (souvent un tiers de frais de plus !) l'a néanmoins vaincue sur plusieurs points, ceux qui exigeaient les facultés les plus brillantes, la plus inépuisable richesse d'invention. Elle a vaincu par l'art.

Il faut un livre exprès pour faire connaître le

i2S ELLE LUTTE

grandiose effort de l'Alsace^ qui, d'une âme nullement mercantile, sanâ marchander sur la dépense, a réuni tous les moyens, appelé toute science, voulu le beau, quoi qu'il en pût coûter. Lyon a résolu le problème d'une continuelle mé^ tamorphose, de plus en plus ingénieuse et brillante. Que dire de cette fée parisienne , qui répond de minute en minute aux mouvements les plus imprévus de la fantaisie?

Chose inattendue, surprenante! la France vend!.,, cette France etclue, condamnée, interdite... Us viennent malgré eux, malgré eux ils achètent.

Ils achètent... des modèles, qu'ils vont, tant bien que mal, copier chez eux. Tel Anglais déclare dans une enquête qu'il a une maison à Paris, pour, avoir des modèles. Quelques pièces achetées à Paris, à Lyon, en Alsace, puis copiées là-bas, suffisent au

contrefacteur anglais, allemand, pour inonder le monde. C'est comme en Ubrairie : la France écrit, et la Belgique vend.

Ces produits où nous excellons , sont malheureusement ceux qui changent le plus , qui exigent une mise en train toujours nouvelle. Quoique ce soit le propre de l'art d'ajouter infiniment à la vsh laus des matières premières^ un act aussi CQutûwv

PAR L'ART

que celui-ci ne pennet guère de bénéfices. L'Angleterre au contraire ayant des débouchés chez les peuples inférieurs des cinq parties du monde , fabrique par grandes masses^ par genres uniformes, longtemps suivis sans mise en train y sans recherches nouvelles; de tels produits, vulgaires, ou ûOD, sont toujours lucratifs.

Travaille donc , ô France, pour rester pauvre ! Travaille, souff&e , sans jamais te lasser. La devise des grandes fabriques qui font ta gloire, qui imposent ton goût, ta pensée d'art, au monde , est celle-ci : Inventer , ou périr.

CHAPITRE V

Servitudes du marchand i. ;

L'homme de travail, ouvrier, fabricant, regarde généralement le marchand comme un homme de loisir. Assis dans sa boutique, qu'a-t-il à faire la matinée que de lire le journal, puis causer tout

le jour, le soir fermer sa caisse? L'ouvrier se promet bien que s'il peut épargner quelque chose, il se fera marchand.

Le marchand est le tyran du fabricant. Il lui rend toutes les tracasseries, les vexations de l'acheteur. Or, l'acheteur, dans l'état de nos mœurs, c'est l'homme qui veut acheter pour rien, c'est le pauvre qui veut trancher du riche , c'est l'enrichi

^ Noos parlons ici da commerce individuel, comme il est généralement en France, non du commerce en commandite qui n'existe encore que dans quelques grandes villes.

LE MARCHAND TYRAN DU FABRICANT

d'hier qui tire à grand'peine de sa poche un argent qui vient d'y entrer *. Ils exigent deux choses , la qualité brillante , et le prix le plus vil ; la bonté de l'objet est secondaire. Qui veut mettre le prix à une bonne montre? personne. Les riches même ne veulent autre chose qu'une belle montre à bon marché.

Il faut que le marchand trompe ces gens-là , ou qu'il périclisse. Toute sa vie se compose de deux guerres, guerre de tromperie et de ruse contre cet acheteur déraisonnable, guerre de vexations et d'exigence contre le fabricant. Mobile , inquiet , minutieux, il lui rend jour par jour les plus absurdes caprices de son maître, le public, le tire à droite , à gauche , change à chaque instant sa direction, l'empêche de suivre aucune idée, et rend presque impossible, dans plusieurs genres, la grande invention.

Le point capital pour le marchand , c'est que le fabricant l'aide à tromper l'acheteur , qu'il entre dans les petites fraudes, qu'il ne

recule pas devant les grandes. J'ai entendu des fabricants gémir des choses que l'on exigeait d'eux, contre l'honneur;

1 Ce sont de nouvelles classes qui arrivent, comme Texplique trèsbien M. Leclair [Peinture en bâtiment]. Us ne savent nullement le prix réel des objets. Us veulent du brillant, en détrempe, u*importe.

U' 6ST CONDAMNÉ AU MENSONGE

il leur fallait ou perdre leur état » ou devenir complices des tromperies les plus audacieuses. Ce n'est plus assez d'altérer les qualités, il leur faut quelquefois devenir faussaires^ prendre les marques des fabriques en renom.

La répugnance que montrait pour l'industrie les nobles républicains de l'antiquité, les fiers barons du moyen âge, est peu raisonnable sans doute^ si par industrie l'on entend les fabrications compliquées qui ont besoin de la science et de l'art^ ou bien le grand négoce qui suppose tant de connaissances, d'informations, de combinaisons. Mais cette répugnance est vraiment raisonnable, quand elle s'applique aux habitudes ordinaires du commerce, à la nécessité misérable où le marchand se trouve de mentir, de frauder et de falsifier.

Je n'hésite point à affirmer que pour l'homme d'honneur la situation du travailleur le plus dépendant est libre en comparaison de celle-ci. Serf du corps, il est libre d'âme. Asservir son âme au contraire et sa parole, être obligé du matin au soir de masquer sa pensée, c'est le dernier servage.

Représentez-vous bien cet homme qui a été militaire, qui a conservé dans tout le reste le sentiment de l'honneur, et qui se résigne à cela... D doit souffrir beaucoup.

FALSIFICATIONS

Ce qu'il y a de singulier, c'est que c'est justement par honneur qu'il ment tous les jours, pour faire honneur à ses affaires. Le déshonneur pour lui, ce n'est pas le mensonge, c'est la faillite. Plutôt que de /ai7Kr, l'honneur commercial le poussera jusqu'au point où la fraude équivaut au vol, où la falsification est l'empoisonnement.

Empoisonnement bénin, à petite dose, je le sais, qui ne tue qu'à la longue. Quand même on voudrait dire qu'ils ne mêlent aux denrées que des substances innocentes*, sans action, inertes, l'homme de travail qui croit y puiser la réparation de ses forces, et qui n'y trouve rien, ne peut plus se refaire, il va se ruinant, s'épuisant, il vit (pour parler ainsi) sur le capital, sur le fonds de sa vie; elle lui échappera peu à peu.

Ce que je trouve de coupable, dans ce falsificateur qui vend l'ivresse, ce n'est pas seulement d'empoisonner le peuple, c'est de l'avilir. L'homme fatigué du travail, entre confiant dans cette boutique; il l'aime comme sa maison de liberté; eh bien! qu'y trouve-t-il? la honte. Le mélange

^ n a été constaté Juridiquement que beaucoup de ces substances n*étaient Dollement inaoeentes. T. -le Journal de chimie

médicale, les Annales d'hygiène, et MM. Garnier et Harel, Faliu/ieaiont des subsitm^ M tUimntairei, 1844.

428 ^ CONClîRftGNCE

spiritueux qu'on lui vend sous le nom de vin, produit, dès qu'il est bu , l'effet qu'une double et triple quantité de vin n'eût pas produit; il s'empare du cerveau, trouble l'esprit, la langue, le mouvement du corps. Ivre et la poche vide, le marchand le jette à la rue. . . Qui n'a le cœur percé, en voyant quelquefois, l'hiver, une pauvre vieille femme, qui a bu le poison pour se réchauffer, et qu'on livre, en cet état, pour jouet à la barbarie des enfants?... Le riche passe, et dit : c Voilà le peuple! >

Tout homme qui peut avoir, ou emprunter, mille francs, commence hardiment le commerce. D'ouvrier, il se fait marchand, c'est-à-dire homme de loisir. Il vivait au cabaret, il ouvre un cabaret. Il s'établit, non pas loin des anciens : au contraire, au plus près, pour leur soutirer la pratique ; il se flatte de la douce idée qu'il tuera le voisin. Immédiatement, il a des pratiques en effet, tous ceux qui doivent à l'autre et qui ne paieront pas. Au bout de quelques mois, ce nouveau est devenu ancien ; d'autres sont venus tout autour. Il languit, il périt ; il a perdu l'argent, mais de plus, ce qui valait mieux, l'habitude du travail... Grande joie parmi les survivants, qui peu à peu finissent de même. D'autres viençnt, il n'y paraît

DESTRUGTIMS. 4S9

pas. . . Triste et misérable commerce^ sans industrie, sans autre idée que celle de se manger Tun l'autre.

La vente augmente à peine, et les marchands augmentent, multiplient à vue d'œil, la concurrence aussi, Tenvie, la haine. Ils ne font rien, ils sont là sur leur porte, les bras croisés, à se regarder de travers, à voir si la pratique infidèle ne va pas se tromper de boutique. Ceux de Paris, qui sont quatre-vingt mille, ont eu Tan dernier quarante-six mille procès au seul tribunal de commerce, sans parler des autres tribunaux. Chiffre affreux! Que de querelles et de haines il suppose!...

L'objet spécial de cette haine, celui que le patenté poursuit, fait saisir quand il peut, c'est le pauvre diable qui roule sa boutique, et s'arrête un moment, c'est la malheureuse femme qui sur un éventaire, porte la sienne ! hélas, et souvent encore un enfant*... Qu'elle ne s'avise pas de s'asseoir, qu'elle marche toujours... sinon elle est saisie.

Je ne sais pas vraiment si celui qui la fait saisir, ce triste homme de boutique, est plus heureux

s Lire^]« pièce si touchante de Saviliien Lapoinie^

LE MARCHAND COMPARÉ A L'OUVRIER

pour être admis. Ne point bouger, attendre, ne pouvoir rien prévoir. Le marchand ne sait presque jamais d'où lui viendra le gain. Recevant la marchandise de la seconde, de la troisième main, il ignore quel est en Europe l'état de son propre commerce, et ne peut deviner si l'an prochain il fera fortune ou faillite.

Le fabricant, l'ouvrier même, ont deux choses, qui, malgré le travail, rendent leur destinée meilleure que celle du marchand, l'

Le marchand ne crée point, il n'a pas le bonheur sérieux, digne de l'homme, de faire naître une chose, de voir avancer sous sa main une oeuvre qui prend forme, qui devient harmonique, qui, par son progrès, répond à son créateur, console son ennui et sa peine.

â° Autre désavantage, t^hrible, à mon avis : Le marchand est obligé de plaire. L'ouvrier donne son temps, le fabricant sa marchandise pour tant d'argent ; voilà un contrat simple, et qui n'abaisse pas. Ni l'un ni l'autre n^a besoin de flatter. 11 n'est pas obligé, souvent le cœur navré et les yeux pleins de larmes, d'être aimable et gai tout à coup, comme cette dame de comptoir. Le marchand inquiet, mortellement occupé du billet qui échoit demain, il faut qu'il sourie, qu'il se prête,

IL EST OBLIGÉ DE PLAIRE

par un effort cruel, au babil de la jeune élégante qui lui fait déplier cent pièces, cause deux heures, et part sans acheter.

Il faut qu'il plaise, et que sa femme plaise. Il a mis dans le commerce, non-seulement son bien, sa personne et sa vie, mais souvent sa famille[^].

L'homme le moins susceptible pour lui-même, souffrira, à chaque heure, de voir sa femme ou sa fille au comptoir. L'étranger même, le témoin désintéressé ne voit pas sans peme dans une honnête fkmille qui commence un commerce, les habitudes intérieures violemment trouvées, le foyer dans la rue, le saint des saints à l'étalage! La jeune demoiselle écoute, les yeux baissés,

l'impertinent propos d'un homme indélicat. On y retourne quelques mois après, on la retrouve hardie.

La femme, au reste, fait bien plus que la fille, pour le succès d'une maison de commerce. Elle cause avec grâce, avec charme. . . Où est l'inconvénient, dans une vie si publique, sous les yeux de

< On a parlé de ranvrière en soie ei du eomnU (pil m teisait payer sa conoWence au veL Oo a parlé de roavrière en cetOAy 1^ croit, à tori ; le fabricant est très-peu en rapport avec ses ouvriers et ou- Trières. On a dit enfin que l'usurier de campagne mettait souvent les délais à un prix immoral. Pourquoi n'a-l-«a pas parlé de la murcbande, si exposée, obligée de plaire à Tacheteur, de «auser longuement avec lui, et qui s'en trouve ordinairement si mal?

SA FAMILLE

la foule?... Elle cause^ mais elle écoute... et tout le inonde plutôt que son mari. C'est un esprit chagrin, ce mari, nullement amusant, plein d'hésitation et de minuties, flottant en politique, en tout, mécontent du gouvernement, et mécontent des mécontents.

Cette femme s'aperçoit de plus en plus qu'elle fait là un ennuyeux métier ; douze heures par jour à la même place, exposée derrière une vitre, parmi les marchandises. Elle ne s'y tiendra pas toujours si immobile ; la statue pourra s'animer.

Voilà de grandes souffrances qui commencent pour le mari. Le lieu du monde le plus cruel pour un jaloux, c'est une boutique... Tous viennent, tous flattent la dame... L'infortuné ne sait pas

même toujours à qui s'en prendre. Parfois il devient fou, ou se tue, ou la tue ; tel autre s'alite, et meurt. . . Plus malheureux peut-être celui qui s'est résigné.

Il s'est trouvé un homme qui est mort ainsi l'en[«] tement, non pas de jalousie, mais de douleur et d'humiliation, chaque jour insulté, outr[^]é dans la personne de sa femme. Je parle de l'infortuné Louvet. Après avoir échappé aux dangers de la Terreur, rentré à la Convention, mais sans moyens pour vivre, il établit ça femme libraire m Palais-

SOUVENT COMPROMISE

Royal : la librairie était à cette époque un commerce brillant[^] et le seul. Malheureusement Tardent Girondin, aussi contraire aux royalistes qu'aux montagnards, avait mille ennemis. La jeunesse dorée, celle qui courut si bien le 13 vendémiaire, venait bravement parader devant la boutique de Louvet, entraînait, ricanait, se vengeait sur une femme. Aux provocations du mari furieux, ils ne répondaient que par des risées. Lui-même leur avait donné des armes, en imprimant, dans le récit de sa ftiite et de ses malheurs, mille détails passionnés, indiscrets sans doute et imprudents, sur sa Lodoïska. Une chose devait la protéger, la rendre sacrée pour des hommes de cœur, son courage, son dévouement; elle avait sauvé son mari. .. Nos chevaliers ne sentirent point cela ; ils poussèrent froidement la cruelle plaisanterie, et Louvet en mourut. Sa femme voulait mourir ; ses enfants qu'on lui amena, la condamnèrent à vivre.

CHAPITRE VI

Servitudes du foncUonDaire.

Quand les enfants grandissent et que la famille réunie commence à se demander : c Qu'en fera-ton? > le plus vif, le moins disciplinable, ne manque guère de dire : < Moi, je veux être indépen* dant. > Il entrera dans le commerce, et il y trouvera l'indépendance que nous venons de caractériser. L'autre frère, le docile, le bon sujet, sera fonctionnaire.

On tâchera du moins qu'il le devienne. La famille fera pour cela d'énormes sacrifices, souvent par delà sa fortune. Grands efforts, et quel but? Après dix ans de classes, plusieurs années d'école, il deviendra surnuméraire, et enfin petit employé. Son frère, le commerçant qui, pendant ce temps-

MOBILITÉ DE SA CONDITION ACTUELLE. i35

là, a eu bien d'autres aventures» lui porte grande envie, et perd peu d'occasions de faire allusion aux gens qui ne produisent pas» c qui s'endorment commodément assis au banquet du budget. > Aux yeux de Tindustriel, nul ne produit que lui; le juge, le militaire» le professeur» l'employé» sont € des consommateurs improductifs ^ »

Les parents savaient bien que la carrière des fonctions publiques n'était pas lucrative. Mais ils ont désiré pour cet enfant doux et tranquille une vie sûre, fixe et régulière. Tel est l'idéal des familles» après tant de révolutions» tel» dans leur opinion» est le sort du fonctionnaire ; le reste va» vient, varie et change» le fonctionnaire seul est sorti des alternatives de cette vie mortelle» il est comme en un meilleur monde.

Je ne sais si l'employé a jamais eu ce paradis sur la terre» cette vie d'immobilité et de sommeil. Aujourd'hui» je ne vois pas un homme plus mobile. Sans parler des destitutions qui frappent quelquefois et que l'on craint toujours» sa vie n'est que mutations» voyages» translations subites (pour tel ou tel mystère électoral) d'un bout de la France à l'autre» des grâces inexplicables» prétendus avan-*

1 Gomme si la justice et l'ordre civil, la défense du pays, l'instruction - Uoni il élève pas aussi des prêtres et les premières de toutes 1

J36 FAIBLES TRAITEMENTS.

céments qui^ pour deux cents francs de plus, le font aller de Perpignan à Lille. Toutes les routes sont couvertes de fonctionnaires qui voyagent avec leurs meubles ; beaucoup ont renoncé à en avoir. Campés dans une auberge, et le paquet tout fait, ils vivent là un an, ou moins, d'une vie seule et triste, dans une ville inconnue ; vers la fin, lorsqu'ils commencent à former quelque relation, on les dépêche à l'autre pôle.

Qu'ils ne se marient pas surtout ; leur situation en serait empirée. Indépendamment de cette mobilité, leurs faibles traitements ne comportent point un ménage. Ceux d'entre eux qui sont obligés de faire respecter leur position, ayant charge d'âmes, le juge, l'officier, le professeur, passeront leur vie, s'ils n'ont point de fortune, dans un état de lutte, d'effort misérable pour cacher leur misère et la couvrir de quelque dignité.

N'avez-vous pas rencontré en diligence (je ne dis pas une fois, mais plusieurs) une dame respectable, sérieuse, ou plutôt triste, d'une mise modeste et quelque peu passée, un enfant ou deux,

beaucoup de malles, de bagage, un ménage sur l'impériale. Au débarqué, vous la voyez reçue par son mari, un brave et digne officier qui n'est plus jeune. Elle le suit ainsi, avec toute es-

FAIBLES TRAITEMENTS

pèce d'incommodité et d'ennui, de garnison en garnison, accouche en route, nourrit à l'auberge, puis se remet encore en route. Rien de plus triste que de voir ces pauvres femmes associées ainsi par l'affection et le devoir aux servitudes de la vie militaire.

Les traitements des fonctionnaires, militaires et civils, ont peu changé depuis l'Empire*. La fixité que l'on considère comme leur suprême bonheur, presque tous l'ont sous ce rapport. Mais comme l'argent a baissé, le même chiffre va diminuant de valeur réelle, et représentant toujours moins ; nous l'avonsTemarkué pour les salaires industriels.

La France peut se vanter d'une chose, c'est qu'à l'exception de quelques grandes places trop rétribuées, nos fonctionnaires publics servent l'État presque pour rien. Et avec cela, j'affirme qu'en ce pays dont on dit tapt de mal, il est peu, très-peu de fonctionnaires accessibles à l'argent.

J'entends l'objection : beaucoup sont corrompus par l'espoir d'avancer, par l'intrigue, par les

^ Ils se sont améliorés dans tous les autres États de l'Europe. Ici, ils ont augmenté pour un très-petit nombre de places, baissé pour d'autres, par exemple pour les commis de préfectures et

sous-préfectures.— Sur le caractère général et les divisions de cette grande armée des fonctionnaires, lire rimportant ouvrage de M. Vivien : Études administratives 1845.

LE FONCTIONNAIRE EST-IL CORROMPU

mauvaises influences ; je le sais, je l'accorde. Et j'en soutiendrai pas moins que, parmi ces gens si peu rétribués, vous n'en trouverez pas qui reçoivent de l'argent, comme on voit en Russie, en Italie, dans tant d'autres contrées.

Voyons l'ordre le plus élevé. Le juge qui décide du sort, de la fortune des hommes, qui tous les jours a dans les mains des affaires de plusieurs millions, et qui pour des fonctions si hautes, si assidues si ennuyeuses, gagne moins que tel ouvrier, le juge ne reçoit pas d'argent.

Prenez en bas, dans une classe où les tentations sont grandes, prenez le douanier: il en est peut-être qui recevraient un léger pour-boire dans une occasion insignifiante mais jamais pource qui donne le moindre soupçon de fraude*— Voulez-vous savoir, maintenant, combien il a pour ce service ingrat? six cents francs, un peu plus de trente sous par jour; ajoutons-y les nuits qui ne sont point payées ; il passe, de deux nuits l'une sur la frontière, sur la cote, sans abri qttê son manteau, exposé à l'attaque du contrebandier, auvent de la tempête, qui, de la falaise, parfois l'emporte en mer. C'est là, sur cette grève, que sa femme lui apporte son maigre repas; car il est marié, il a des enfants, et, pour nourrir quatre ou cinq personnes il a à peu près trente sous3«

MISÈRE DE QUELQUES FONCTIONNAIRES

Un garçon boulanger à Paris ^ gagne plus que deux douaniers, plus qu'un lieutenant d'infanterie, plus que tel magistrat, plus que la plupart des professeurs; il gagne autant que six maîtres (T école !

Honte ! infamie ! ... Le peuple qui paye le moins ceux qui instruisent le peuple (cachons-nous, pour Fa vouer), c'est la France.

La France d'aujourd'hui. — Au contraire, la vraie France, celle de la Révolution, déclara que l'enseignement était un sacerdoce, que le maître d'école était l'égal du prêtre. Elle posa en principe que la première dépense de l'État, c'était l'instruction. Dans sa terrible misère, la Convention voulait donner cinquante-quatre millions à l'instruction primaire*, et elle l'eût fait certainement^ si elle eût duré davantage. . Temps singulier où les hommes se disaient matérialistes , et qui fut en réalité l'apothéose de la pensée, le règne de l'esprit !

Je ne le cache pas ; de toutes les misères de ce temps-ci, il n'y en a pas qui me pèse davantage. L'homme de France le plus méritant, le plus mi-

i Je veux dire en général Touvrier de salaire moyen sans chômage d'hiver. V. plus haut, p. 52, note.

< Trois mois après le 9 thermidor (27 brumaire, an UI), sur le rapport de Lahanal. Voir VExpo\$î tomfnairé deê tratûux d« La-kanûl , p. 133.

sérable*, le plus oublié, c'est le maître d'école. L'État qui ne sait pas seulement quels sont ses vrais instruments et sa force , qui ne soupçonne pas que son plus puissant levier moral, serait cette classe d'hommes, l'État, dis-je, l'abandonne aux ennemis de l'État. Vous dites que les Frères enseignent mieux ; je le nie ; quand cela serait vrai, que m'importe? le maître d'école, c'est la France ; le Frère, c'est Rome, c'est l'étranger et l'ennemi : lisez plutôt leurs livres ; suivez leurs habitudes et leurs relations ; flatteurs pour l'Université, et tout jésuites au cœur.

J'ai parlé ailleurs des servitudes du prêtre ; elles sont grandes , dignes de compassion ; serf de

1 M. Lorain , dans son Tableau de l'instruction primaire , ouvrage officiel de la plus haute importance , où il résume les rapports des 490 inspecteurs qui visitèrent en 1835 toutes les écoles, n'a pas d'expressions assez fortes pour dire l'état de misère et d'abjection où se trouvent nos instituteurs. Il déclare (p. 60) qu'il y en a qui gagnent en l'année 100 francs, 60 francs, 50 En-core, attendent-ils longtemps le paiement, qui souvent ne vient pas! On ne paye pas en argent; chaque famille met de côté ce qu'elle a de plus mauvais dans sa récolte pour le maître d'école, quand il vient le dimanche mendier à chaque porte la bête sur le dot ; il n'est pas bien venu à réclamer son petit lot de pommes de terre, on trouve qu'il fait tort aux pauvres etc. Depuis ces rapports officiels, on a créé de nouvelles écoles ; mais le sort des anciens maîtres n'a pas été amélioré. Espérons que la Chambre des députés accordera cette année l'augmentation de cent francs qui a été demandée en vain l'année dernière.

DU MAÎTRE D'ÉCOLE. U

Rome, serf de son évêque, d'ailleurs presque toujours dans une position qui donne au supérieur, bien informé, hypothèque sur lui. Eh ! bien, ce prêtre, ce serf, c'est le tyran du maître d'école. Celui-ci n'est pas son subordonné légalement, mais il est son valet. Sa femme, mère de famille, fait sa cour à madame la gouvernante de M. le curé, à la pénitente préférée, influente. Elle sent bien, cette femme qui a des enfants et qui a tant de peine à vivre, qu'un maître d'école, mal avec le curé, c'est un homme perdu ! ... On ne va pas par deux chemins pour le couler à fond; on ne s'amuse pas à dire qu'il est ignorant; non, il est vicieux, il est ivrogne, il est. . . Ses enfants, multipliés, hélas! année par année, ont beau témoigner pour ses mœurs. Les Frères seuls ont des mœurs; ils ont bien quelques petits procès, mais si vite étouffés !

Servitude ! pesante servitude ! je la retrouve en montant, descendant, à tous les degrés, écrasant les plus dignes, les plus humbles, les plus méritants !

Et je ne parle pas de la dépendance hiérarchique et légitime, de l'obéissance au supérieur naturel. Je parle de l'autre dépendance, oblique, indirecte, qui part de haut, qui descend bas^ qui

i4â NULLITÉ VOLONTAIRE DE L'EMPLOYÉ.

pèse lourdement, qui pénètre, qui entre dans le détail, qui s^informe, qui veut gouverner jusqu'à Tâme.

Grande différence entre le marchand et le fonctionnaire ! le premier, nous Tavons dit, est condamné à mentir, sur des objets minimes, d'intérêt extérieur ; pour ce qui est de Tâme, il garde souvent l'indépendance. C'est justement ce côté-là qu'on attaque

dans le fonctionnaire ; il est inquieté dans les choses de l'âme, parfois mis en demeure de mentir en ce qui touche la foi et la foi poli^e tique.

Les plus sages travaillent à se faire oublier ; ils évitent de vivre et de penser, font semblant d'être nuls, et jouent si bien ce jeu, qu'à la longue ils n'ont besoin d'aucun semblant; ils deviennent vraiment ce qu'ils voulaient paraître. Les fonctionnaires qui sont pourtant les yeux et les bras de la France, visent à ne plus voir, ni remuer ; un corps qui a de tels membres doit être bien malade.

Pour s'annuler ainsi, le malheureux est-il quitte? pas toujours. Plus il cède, plus il recule, et phison exige. On en vient à lui demander ce qu'on appelle des gages de dévouement, des services positifs. Il pourrait avancer, s'il se rendait utile.

L'HOMME CORROMPU PAR LA FAMILLE

s'il éclairait sur telle ou telle personne. . . « Tel par exemple, qui est votre collègue, est-ce un homme bien sûr? »

Voilà un homme troublé, malade. Il rentre chez lui très-soucieux. Pressé tendrement, il avoue ce qu'il a... Où croyez-vous, dans cette grave circonstance, qu'il trouve appui? Dans les siens? Rarement.

Chose triste et dure à dire, mais qu'il faut dire : rhomme aujourd'hui n'est pas corrompu par le monde, il le connaît trop bien ; pas davantage par ses amis... qui a des amis?... Non, ce qui le corrompt le plus souvent, c'est sa famille même. Une excellente femme, inquiète pour ses enfants, est capable de tout, pour faire

avancer son mari, jusqu'à le pousser aux lâchetés. Une mère dévote trouve tout simple qu'il fasse sa fortune par la dévotion; le but sanctifie tout; comment pécher en servant la bonne cause?... Que fera l'homme, quand il trouve la tentation dans la famille même, qui devait l'en garder? quand le vice lui vient par la vertu, par l'obéissance filiale, par le respect de l'autorité paternelle?

Ce côté de nos mœurs est grave; je n'en connais pas de plus sombre.

Au reste, que la bassesse, même avec ces

IL SOUTENU PAR L'HONNEUR MILITAIRE.

moyens, que le servilisme et le jésuitisme, puissent triompher en France, je ne le croirai jamais. La répugnance pour tout ce qui est faux et perfide, est invincible dans ce noble pays. La masse est bonne; n'en jugez pas par Técume qui surnage. Cette masse, quoiqu'elle flotte, elle a en elle une force qui rassure : le sentiment de l'honneur militaire renouvelé toujours par notre légende héroïque. Tel, au moment de faillir, s'arrête sans qu'on sache pourquoi... c'est qu'il a senti passer sur sa face l'esprit invisible des héros de nos guerres, le vent du vieux drapeau ! . . .

Ah ! je n'espère qu'en lui ! qu'il sauve la France, ce drapeau, et la France de l'armée ! Notre glorieuse armée sur qui le monde a les yeux *, qu'elle se maintienne pure ! qu'elle soit de fer contre l'ennemi, et d'acier contre la corruption ! que jamais l'esprit de police n'y pénètre ! qu'elle garde l'horreur des traîtres, des vilaines offes, des moyens souterrains d'avancer !

Quel dépôt dans les mains de ces jeunes soldats ! quelle responsabilité pour l'avenir ! ... Au jour du suprême combat de la ci-

vilisation et de la bar-

^ S'il y a eu des actes atroces, ils ont été commandés. Qu'ils retom* bent sur ceux qui ont donné de tels ordres I •» Remarquons, en passant, que trop souvent nos journaux accueillent dans un intérêt de parti les inventions calomnieuses des Anglais.

VOEUX POUR L'ARMÉE. i45

barie (qui sait si ce n'est pas demain?) il faut que le Juge les trouve irréprochables^ leur épée nette» et que leurs baïonnettes étincellent sans tache !... Chaque fois que je les vois passer, mon cœur s'émeut en moi : c Ici seulement, ici, vont d'accord la force et l'idée, la vaillance et le droit, ces deux choses, séparées par toute la terre. . . Si le monde est sauvé par la guerre, vous seuls le sauverez... Saintes baïonnettes de France, cette lueur qui plane sur vous, que nul œil ne peut soutenir, gardez que rien ne l'obscurcisse ! »

ÇlfAPITRE yil.

Servitudes du riche et du bourgeois.

Le seul peuple qui ait une armée sérieuse, est celui qui ne compte pour rien en Europe. Ce phénomène ne s'explique pas suffisamment par la faiblesse d'un ministère, d'un gouvernement; il tient malheureusement à une cause plus générale, au déclin de la classe gouvernante, classe très-nouvelle et très-usée. Je parle de la bourgeoisie.

Je remonterai un peu haut, pour mieux me faire comprendre.

La glorieuse bourgeoisie qui brisa le moyen âge et fit notre première Révolution, au quatorzième siècle, eut ce caractère par-

ticulier d'être une initiation rapide du peuple à la noblesse ^ .
Elle fut

* Le passage se faisait, comme on sait, par la noblesse de robe. Mais, ce qu'on ne sait pas, c'est la facilité avec laquelle cette noblesse devenait militaire, aux quatorzième et quinzième siècles.

L'ANCIENNE BOURGEOISIE; LA NOBLESSE, DÉJÀ VIEILLE, UL

moins encore une classe qu'un passage, un degré. Puis, ayant fait son oeuvre, une noblesse nouvelle et une royauté nouvelle, elle perdit sa mobilité, se stéréotypâ, et resta une classe, trop souvent ridicule. Le bourgeois du dix septième et dix-huitième siècle est un être bâtard, que la nature semble avoir arrêté dans son développement imparfait, être médiocre, peu gracieux à voir, qui n'est ni d'en haut ni d'en bas, ne sait ni marcher ni voler, qui se plaît à lui-même et se prélassait dans ses prétentions.

Notre bourgeoisie actuelle, née en si peu de temps de la Révolution, n'a pas rencontré, en son sein, de nobles sur sa tête. Elle a voulu d'autant plus être une classe tout d'abord; Elle s'est fixée en naissant, et, si bien, qu'elle a cru naïvement pouvoir tirer de son sein une aristocratie; autant vaut dire, improviser une antiquité. Cette création s'est trouvée^ car on pouvait prévoir^ non antique, mais vieille et caduque* .

Quoique les bourgeois ne demandent pas mieux que d'être une classe à part, il n'est pas facile de préciser les limites de cette classe, où elle commence, où elle finit. Elle ne renferme pas exclusivement

^ L'ancienne France eut trois classes. ,La noavëlle n*en a plus que deni, le peuple et la bourgeoisie.

i48 N'A PAS ETE RAJEUNIE PAR L'INDUSTRIE.

les gens aisés; il y a beaucoup de boui^eispauvres^. Dans nos campagnes, le même homme est journalier ici, et là bourgeois, parce qu'il y a du bien. Cela fait, grâce à Dieu, qu'on ne peut opposer rigoureusement la bourgeoisie au peuple, comme font quelques-uns, ce qui n'irait pas à moins qu'à créer deux nations. Nos petits propriétaires ruraux, qu'on les appelle ou non bourgeois, sont le peuple et le cœur du peuple.

Qu'on étende ou qu'on resserre cette dénomination, ce qui importe à observer, c'est que la bourgeoisie qui s'est chaînée presque seule d's^ir depuis cinquante ans, semble aujourd'hui paralysée, incapable d'action. Une classe toute récente semblait devoir la renouveler ; je parle de la classe

1 Si vous observez avec attention ^comment le peuple emploie ce mot, vous trouverez-que pour lui il désigne moins la richesse, qu'une certaine mesure d'indépendance et de loisir, l'absence d'inquiétude pour la nourriture quotidienne. Tel ouvrier qui gagne cinq francs par jour appelle sans difficulté Mon bowrgwit le rentier famélique de trois cents francs de rente qui se promène en habit noir au plein cœur de janvier. — Si la sécurité est l'essence du bourgeois, faudra-t-il y comprendre ceux qui ne savent jamais s'ils sont riches ou pauvres, les commerçants, d'autres encore qui semblent mieux assis, mais qui, pour des achats de charge, ou autrement, sont les sers du capitaliste? S'ils ne sont pas vraiment bourgeois, ils se rattachent néanmoins à la même classe par l'intérêt, la peur, l'idée fixe de la paix à tout prix.

DÉCLIN RAPIDE

industrielle, née de 1815, grandie dans les luttes de la Restauration, et qui plus qu'aucune autre, a fait la Révolution de Juillet. Peut-être plus française que la bourgeoisie proprement dite, elle est bourgeoise d'intérêt; elle n'ose bouger- La bourgeoisie ne le veut, ne le peut; elle a perdu le mouvement. Un demi-siècle a donc suffi pour la voir sortir du peuple, s'élever par son activité et son énergie, et tout à coup, au milieu de son triomphe, s'affaïsser sur elle-même. Il n'y a pas d'exemple d'un déclin si rapide.

Ce n'est pas nous qui disons cela; c'est elle. Les plus tristes aveux lui échappent sur son déclin et celui de la France qu'elle entraîne.

Un ministre disait, il y a dix ans, devant plusieurs personnes : « La France sera la première des puissances secondaires. » Ce mot, qui alors était humble, au point où les choses sont venues depuis, est presque ambitieux. Tellement la descente est rapide!

Aussi rapide au dedans qu'au dehors. Le progrès du mal se marque au découragement de ceux même qui en profitent. Ils ne peuvent guère s'intéresser à un jeu où personne n'espère plus tromper personne. Les acteurs s'ennuyent presque autant que les spectateurs; ils bâillent avec

DÉCLIN RAPIDE

le public, excédés d'eux-mêmes et de sentir qu'ils baissent.

L'un d'eux, homme d'esprit, écrivait il y a quelques années qu'il ne fallait plus de grands hommes, que désormais on saurait s'en passer. Ce mot venait à point. Seulement, s'il le réimprime, il faudra qu'il l'étende et prouve cette fois que les hommes moyens, les talents secondaires, ne sont pas indispensables et qu'on peut s'en passer aussi.

La presse, il y a dix ans, prétendait influencer. Elle en est revenue. Elle a senti, pour parler seulement de la littérature, que la bourgeoisie qui lit seule (le peuple ne lit guère), n'avait plus besoin d'art. Donc, elle a pu, sans que personne s'en plaignît, réformer deux choses coûteuses, l'art et la critique ; elle s'est adressée aux improvisateurs, aux romanciers en commandite, puis, gardant seulement leur nom, aux ouvriers de troisième ordre.

L'affaissement général est moins senti, parce (Ju'il a lieu d*ensemble ; tous descendant, le tiiveau relatif est le même.

Qui dirait, au peu de bruit qui se fait, que nous ayons été uti peuplé si bruyant? l'oreille s'y fait peu à peu, la voix aussi. Le diapason change. Tel

INERTIE

croit crier, et crie toïit bas. Le seul bruit un peu haut, c'est celui de la Bourse. Celui qui Tentend de près, et qui voit cette àgitatio-ti, croira trop aisément que ce courant trouble profondément le grand marais dormant de la bourgeoisie: Erretii». C'est faire trdp de tort, trop d'honneur à la triasse bourgeoise que dé lui stlppo-sertaiit d'activité pour lès intérêts matériels ^. Elle est fort

égoïste, il est vrai, mais routinière, inerte. Sauf quelques courts accès, elle s'en tient ordinairement aux pt[^]émièrèè acquisitions qu'elle craint de compromettre. Il est incroyable combien cette classé, en province surtout, se résigne aisément à la médiocrité en toute chose. Elle a peu, elle l'a d'hier; pourvu qu'elle

> La France n'a pas rame inarchande, sauf ses moments anglais (comme celui de Law, et celui-ci), qui sont des accès rares. Cela se voit surtout à la facilité avec laquelle les hommes qui d'abord semblent les plus Apres, s'arrêtent généralement de bonne heure Sur le fcUèmiè de la fortune. Le Français qui a gagné dans le commerce ou autrement quelques mille livres de rente, se croit riche et ne fait plus rien. L'Anglais, tout au contraire, voit dans la richesse acquise un moyen de s'enrichir; il persévère jusqu'à la mort dans le travail. Il reste rivé à sa chaîne, définilivement spécialisé dans son affaire ; seulement, il poursuit cette spécialité sur une plus grande échelle. Il n'éprouve pas le besoih du loisir, qui lui permettrait d'arranger sa vie librement.

Aussi, il y a fort peu de riches en France, si vous mêliez à part nos capitalistes étrangers. Ce peu de riches seraient presque tous des pauvres en Angleterre. Dé nos riches, déduisez nombre de gens qui font bonne figure, et dont la fortune est ou engagée, eu incertaine encore, hypothétique.

i52 FRAYEUR DE LA BOURGEOISIE.

le garde , elle s'arrange pour vivre sans agir^ sans penser *.

Ce qui caractérisait l'ancienne bourgeoisie , ce qui manque à la nouvelle, c'est surtout la sécurité.

Celle des deux derniers siècles, fortement assise sur la base de fortunes déjà anciennes, sur des charges de robe et de finance qui comptaient pour propriétés, sur le monopole des corporations marchandes, etc. , se croyait tout aussi ferme en France que le Roi. Son ridicule fut l'orgueil, la gauche imitation des grands. Cet effort pour monter plus haut qu'on ne le peut, se traduit par l'emphase, la bouffissure qui marque la plupart des monuments du XVIII^e siècle.

Le ridicule de la nouvelle bourgeoisie , c'est le contraste de ses précédents militaires, et de cette peur actuelle qu'elle ne cache nullement , qu'elle exprime à tout propos avec une naïveté singulière.

1 Je connais, près de Paris, une ville assez considérable, où Ton compte quelques centaines de propriétaires ou rentiers de 4000, 6000 livres de rente ou un peu plus, qui ne songent nullement à aller au-delà qui ne font rien, ne lisent rien, ni livres, ni Journaux (presque), ne s'intéressent à rien, ne se voient point, ne se réunissent jamais, se connaissent à peine. L'entraînement de la Bourse ne se fait sentir là aucunement, mais malheureusement plus bas, parmi les pauvres économes des villes, et Jusque dans les campagnes, où le paysan n'a pas même un journal qui puisse Téclairer sur le guet-apens.

TEBROmSME. i55

Que trois hommes soient dans la rue à causer de ssaïres, qu'ils demandent à l'entrepreneur, riche de leur travail, un sol d'augmentation, le bourgeois s'épouvante, il crie, il appelle main-forte.

L'ancien bourgeois du moins était plus conséquent. Il s'admirait dans ses privilèges, il voulait les étendre, il regardait en haut. Le nôtre regarde en bas, il voit monter la foule derrière lui, comme il a monté, et il n'aime pas qu'elle monte, il recule, il se serre du côté du pouvoir. S'avoue-t-il nettement ses tendances rétrogrades? Rarement, son passé y répugne; il reste presque toujours dans cette position contradictoire, libéral de principe, égoïste d'application, voulant, ne voulant pas. S'il lui reste quelque chose de français qui réclame, il l'apaise par la lecture de quelque journal innocemment grondeur, pacifiquement belliqueux .

La plupart des gouvernements, il faut le dire, ont spéculé sur ce triste progrès de la peur qui n'est autre à la longue que celui de la mort morale. Ils ont pensé qu'on avait meilleur marché des morts que des vivants. Pour leur faire peur du peuple, ils ont montré sans cesse à ces gens effrayés deux têtes de Méduse qui les ont à la longue changés en pierre : la Terreur et le Communisme.

L'histoire n'a pas encore examiné de près? ÇO

154 COMMUNISME.

phénomène unique de la Terreur, qu'aucun homme, aucun parti, à coup sûr, ne pourrait ramener. Tout ce que j'en puis dire ici, c'est que, derrière cette fantasmagorie populaire, les meneurs, nos grands Terroristes, n'étaient nullement des hommes du peuple, mais des bourgeois, des nobles, des esprits cultivés, subtils, bizarres, des sophistes et des scolastiques.

Quant au Communisme, auquel je reviendrai. Un mot suffit. Le dernier pays du monde où la propriété sera abolie, c'est juste-

ment la France. Si, comme disait quelqu'un de cette école, « la propriété n'est autre chose que le vol », il y a ici vingt-cinq millions de voleurs, qui ne se dessaisiront pas demain.

Ce n'en sont pas moins là d'excellentes machines politiques pour effrayer ceux qui possèdent, les faire agir contre leurs principes, leur ôter tout principe. Voyez le bon parti que les jésuites et leurs amis tirent du Communisme, spécialement en Suisse. Chaque fois que le parti de la liberté va gagner du terrain, on découvre, à point nommé, on publie à grand bruit quelque noirceur nouvelle, quelque atroce menée qui fait frémir d'horreur les bons propriétaires, protestants, catholiques, Berne autant que Fribourg.

ISOLEMENT DU BOURGEOIS

Nulle passion n'est fixe, la peur moins qu'aucune autre. Il faut en subir le progrès. Or, la peur a ceci qu'elle va toujours grossissant son objet, toujours affaiblissant l'imagination malade. Chaque jour nouvelle défiance ; telle idée semble dangereuse aujourd'hui, tel homme demain, telle classe; on s'enferme de plus en plus, on barricade, on bouche solidement sa porte et son esprit; plus de jour, point de petite fente par où puisse entrer la lumière.

Plus de contact avec le peuple. Le bourgeois ne le connaît plus que par la Gazette des Tribunaux. Il le voit dans son domestique qui le vole et se moque de lui. Il le voit, à travers les vitres, dans l'homme ivre qui passe là-bas, qui crie, tombe, roule dans la boue. Il ne sait pas que le pauvre diable est, après tout, plus hon-

nête qtle les empoisonneurs en gros et en détail qui l'ont mis dans ce triste état.

Les rudes travaux font les hommes rudes, et les rudes paroles. La voix de l'homme du peuple est âpre ; il a été soldat, il affecte toujours l'énergie militaire. Le bourgeois en conclut que ses mœurs sont violentes, et le plus souvent il se trompe. Le progrès du temps n'est sensible en nulle chose plus qu'en ceci. Récemment, lorsque la

ISOLEMENT DE L*ENRICH¹ QUI S'EST OUBLIÉ

force armée entra brusquement chez la mère des charpentiers, que leur csdsse fut brisée , leurs papiers saisis, leurs pauvres épargnes, n'avonsnous pas vu ces hommes courageux se contenir dans la modération, et s'en remettre aux. lois?

Le riche, c'est Tenrichi généralement, c'est le pauvre d'hier. Hier, il était lui-même l'ouvrier, le soldat, le paysan qu'il évite aujourd'hui. Je comprends mieux que le petit-fils, né riche, puisse oublier cela ; mais, que dans une vie d'homme, en trente ou quarante ans, on se méconnaisse, c'est chose inexplicable. De grâce, homme des temps belliqueux, qui cent fois avez vu l'ennemi, ne craignez pas d'envisager en face vos pauvres compatriotes dont on vous fait tant peur. Que font-ils? ils commencent aujourd'hui, comme vous avez commencé. Celui qui passe làbas, c'est vous plus jeune... Ce petit conscrit qui s'en va, chantant la Marseillaise, n'est-ce pas vous, enfant, qui partiez en 92? L'officier

d'Afrique, 'plein d'ambition et d'un souffle de guerre, ne vous rappelle-t-il pas 1804 et le camp de Boulogne? Le <ommerçant, l'ouvrier, le petit fabricant, ressemblent fort à ceux qui, comme vous, vers 1820, ont suivi la fortune.

Ceux-ci sont comme vous ; s'ils peuvent, ils

DANS L'ISOLEMENT S*EST FAIT LE VIDE

monteront, et très-probablement par de meilleurs moyens, étant nés dans un temps meilleur. Ils gagneront, et vous n'y perdrez rien... Laissez cette idée fausse qu'on ne gagne qu'en prenant aux autres. Chaque flot de peuple qui monte, amène avec lui un flot de richesse nouvelle.

Savez-vous le danger de s'isoler, de s'enfermer si bien ? c'est de n'enfermer que le vide. En excluant les hommes et les idées, on va diminuant soi-même, s'appauvrissant. On se serre dans sa classe, dans son petit cercle d'habitudes où l'esprit, l'activité personnelle ne sont plus nécessaires. La porte est bien fermée; mais il n'y a personne dedans... Pauvre riche, si tu n'es plus rien, que veux-tu donc si bien garder?

Ouvrons cette âme, voyons avec elle, si elle a du souvenir, ce qui y fut, ce qui y reste. Le jeune élan de la Révolution, hélas ! qui en trouverait ici la moindre trace ? La force guerrière de l'Empire, l'aspiration libérale de la Restauration, n'y paraissent pas davantage.

Cet homme d'aujourd'hui, nous l'avons vu décroître, à chaque degré qui semblait l'élever. Paysan, il eut les mœurs sévères, la

sobriété et l'épargne ; ouvrier, il fut bon camarade et secourable aux siens; fabricant, il était actif^ éner-

158 ALLTÀNCÉS DE LA ÈOURGEÔISIË.

giqué, ii avait son patriotisme industriel, qui faisait effort contre l'industrie étrangère. Tout cfela, il Ta laissé en chenlin, et rien n'est venu à la place ; sa rtiaison fe'efet remplie, son coffre est plein, éoti âme n'est qîie vide.

La vie s'allume et s'aimante à la vie, fe^éteint pai* l'isolement. Plus elle se mêle aux vies différentes d'elle-même, plus elle devient solidaire des autres existences, et plus elle existe avec force, bonheur, fécondité. Descendez danS l'échelle animale jusqu'aux pauvres êtres qui laissent douter s'ils sont plantes ou animaux, vous entrez dans là solitude ; ces misérables créatures n^ont pres- (Jue aucun rapport avec les autres.

Égoïsme inintelligent! de quel côté la classe craintive des riches et bourgeois regarde-t-elle? oii Va-t-elle s'allier, s'associer? justement à ce qui est le pliis mobile, atix puissances politiques qui vont et viennent en ce pays, aux eapitalistes qui, le jour des révolutions, prendront leurs portefeuilles et passeront le détroit... Propriétaires, savez-vous bien celui qui ne bougera point, pas plus que la terre même?... C'est le peuple. Appuyez-vous sur lui.

Le salut de la France et le vôtre, gens riches, c'est que vous n'ayez pas peur du peuple, que

L'ALLIÉ SOLIDE, C'EST LE PEUPLE. 4S

VOUS alliez à lui, que toils le connaissiez, qttè vous laissiez là les fables qu'Oh voais fait et qui n'ont nul rapport à la réalité... Il faut s'entendre, desserrer les dents , le cœur aussi , se parler, comme on fait entre hommes.

Vous irez descendant, faiblissant, déclinant toujours , si vous n'appellez à vous et n'adoptez tout ce qui est fort, tout ce qui est capable. Il ne s'agit pas des capacités dans le sens ordinaire. Peu importe qu'une assemblée qui possède cent cinquante avocats, en ait trois cents. Les hommes élevés dans nos scolastiques modernes ne renouvelleront pas le monde... Non, ce sont les hommes d'instinct, d'inspiration, sans culture, ou d'autres cultures (étrangères à nos procédés et que nous n'apprécions pas) , ce sont eux dont l'alliance rapportera la vie à l'homme d'études , à l'homme d'affaires le sens pratique, qui certainement lui a manqué aux derniers temps ; il li'y paraît que trop à l'état de la France.

Ce que je dois espérer des riches et des bourgeois pour l'association large, franche, généreuse, je l'ignore. Ils sont bien malades; on ne revient pas aisément de si loin. Mais, jel'avoue, j'ai encore espérance en leurs fils. Ces jeunes gens, tels que je les vois dans nos écoles, devatit ma chaire, oiit

FATIGUE, ÉPUISEMENT

de meilleures tendances. Toujours ils ont accueilli d'un grand cœur toute parole en faveur du peuple. Qu'ils fassent plus, qu'ils

lui tendent la main, et forment de bonne heure avec lui l'alliance de la régénération commune. Qu'elle n'oublie pas, cette jeunesse riche, qu'elle porte un poids lourd, la vie de ses pères, qui, en si peu de temps, ont monté, joui et déchu ; elle est lasse en naissant, et, toute jeune qu'elle est, elle a grand besoin de rajeunir en recueillant la pensée populaire. Ce qu'elle a de plus fort, c'est d'être encore tout près du peuple, sa racine, d'où elle est à peine sortie. Eh bien! qu'elle y retourne de sympathie et de cœur, qu'elle y reprenne un peu de la sève puissante qui a fait, depuis 89, le génie, la richesse, la force de la France.

Jeunes et vieux, nous sommes fatigués. Pourquoi ne l'avouons-nous pas, vers la fin de cette journée laborieuse qui fait une moitié de siècle ?. . . Ceux même qui ont traversé, comme moi, diverses classes, et qui à travers toute sorte d'épreuves, ont conservé l'instinct fécond du peuple, ils n'en ont pas moins perdu sur la route, en luttes intérieures, une grande partie de leurs forces... Il est tard, le jour, le soir ne peut tarder. « Déjà l'ombre plus grande tombe du haut des monts. »

LE PEUPLE RENOUVELLERA LA VIE ET LA SCIENCE

A nous donc, les jeunes et les forts. Venez, les travailleurs. Nous vous ouvrons les bras. Rapportez-nous une chaleur nouvelle ; que le monde, que la vie, que la science, recommencent encore.

Pour ma part, j'espère bien que ma science, ma chère étude, Thistoire, ira se ravivant à cette vie populaire, et deviendra par

ces nouveaux venus, la chose grande et salulaire que j'avais rê-
vée. Du peuple, sortira Thistorien du peuple.

Celui-là ne l'aimera pas plus que moi, sans doute. J'y ai tout
mon passé, ma vraie patrie, mon foyer et mon cœur... Mais bien
des choses m'ont empêché d'en prendre l'élément le plus fécond.
La culture tout abstraite qu'on nous donne, m'a bien longtemps
séché. Il m'a fallu de longues années pour effacer le sophiste
qu'on avait fait en moi. Je ne suis arrivé à moi-même qu'en me
dégageant de cet accessoire étranger; je ne me suis connu que par
voie négative. Voilà pourquoi, toujours sincère, toujours passion-
né pour le vrai, je n'ai pas atteint l'idéal de simplicité grandiose
que j'avais devant l'esprit. . . A toi, jeune homme, à toi reviennent
les dons qui m'ont manqué^ . Fils du peuple, t'étant moins éloi-
gné de lui,

^ Nais Je dois l'aider d'avance et le préparer, ce jeane homme.
Voilà

162 LE PËtPLÊ RENOUELLERA LX SCIENCE.

tu arriveras tout d'abord sur lé terrain dé son histoire avec sa
force colossale et son inépuisable sève; mes ruisseaux viendront
d'eux-^inêfhes se perdre dans tes torrents.

Je te donne tout ce que j'ai fait . . . Toi, tu m'en donneras l'oubli.
Puisse nloii histoire inj)àrfaite s'absorber dans un monument
plus digne , o8 s'kccordent mieux la science et l'inspiration^ bti
pàrthi les vastes et pénétrantes réchérchefe, on sente partout le
souffle des grandes foulés, et l'âthè féebride du peuple !

poarqooiije cèntinue ihoif histoire. Un livre est un moyen de
faire un meilleur livre.

chapitre; VIII

Revue de la première partie. Introduction à la seconde.

En repassant des vœux cette longue écheue sociale, indiquée eq si peu de pages , une foule d'idées^ de sentinients pénibles m'obsède , un inonde d.e tristessQ. . . Tant de douleurg physiques ! mais combien plus de souffrances mordes ! . . . Peu me sont iqconnues ; jje sais, je sens, j'ai eu ma bonne payt... le dois néanmoins écarter et mes sentiments et ipes souvenirs, et suivre dans ce nuage ma petUe lumière.

Ma luniiee d'abord, qui ne mç trompera pas,^ c'est la France. Le sentimeot fr^nc^s, le dévo.qement du citoyep à la, patrie, ?st ma miesure pour juger ces hommes et ces cla^^es; mesure morale^ mais naturelle aus^i j «la toute çl^ose yivaqte, g1^8(-

464 (COMMENT CfIAQUE CLASSE

que partie vaut surtout par son rapport avec Tensemble.

En nationalité, c'est tout comme en géologie, la chaleur est en bas. Descendez, vous trouverez qu'elle augmente; aux couches inférieures, elle brûle.

Les pauvres aiment la France, comme lui ayant obligation, ayant des devoirs envers elle. Les riches Taiment comme leur appartenant, leur étant obligée. Le patriotisme des premiers, c'est le sentiment du devoir ; celui des autres, l'exigence, la prétention d'un droit.

Le paysan, nous l'avons dit, a épousé la France en légitime mariage; c'est sa femme, à toujours; il est un avec elle. Pour l'ouvrier, c'est sa belle maîtresse ; il n'a rien, mais il a la France, son

noble passé, sa gloire. Libre d'idées locales, il adore la grande unité. Il faut qu'il soit bien misérable, asservi par la faim, le travail, lorsque ce sentiment faiblit en lui; jamais il ne s'éteint.

Le malheureux servage des intérêts augmente encore, si nous montons aux fabricants, aux marchands. Ils se sentent toujours en péril, marchent comme sur la corde tendue... La faillite! pour l'éviter partielle, ils risqueraient plutôt de la faire générale. . ,
Us ont fait et défait Juillet,

AIME LA FRANCE

Et pourtant peut-on dire que dans cette grande classe de plusieurs millions d'âmes, le feu sacré soit éteint, décidément et sans remède? Non, je croirais plus volontiers que la flamme est chez eux à Tétat latent. La rivalité étrangère, l'Anglais, les empêchera d'en perdre l'étincelle.

Quel froid, si je monté plus haut ! c'est comme dans les Alpes. J'atteins la région des neiges. La végétation morale disparaît peu à peu, la fleur de nationalité pâlit. C'est comme un monde saisi en une nuit d'un froid subit d'égoïsme et de peur... Que je monte encore un degré, la peur même a cessé, c'est l'égoïsme pur du calculateur sans patrie; plus d'hommes, mais des chiffres... Vrai glacier abandonné de la nature ^ . . . Qu'on me permette

* Ces glaciers n'ont pas l'impartiale indifférence de ceux des Alpes, qui n'accamulent les eaux fécondes que pour les verser indistinctement aux nations. Les Juifs, quoi qu'on dise, ont une patrie, la bourse de Londres; ils agissent partout, mais leur racine

est au pays de For. Aujourd'hui que la paix armée , cette guerre immobile qui ronge l'Europe , leur a mis les fonds de tous les états entre les mains, que peuvent-ils aimer? le pays du statu quo , l'Angleterre. Que peuvent-ils haïr? le pays du mouvement, la France... Ils ont cru dernièrement l'amortir en achetant une vingtaine d'hommes que la France renie. Autre faute : par vanité, par un sentiment exagéré de sécurité , ils ont mis des rois dans leur bande , se sont mêlés à l'aristocratie, et par là, se sont associés aux hasards politiques. Voilà ce que leurs pères, les Juifs du moyen âge, n'avaient jamais fait. Quelle décadence dans la sagesse juive !

MISÈRES DES CLASSES SUPÉRIEURES

de descendre, le froid est trop grand ici pour moi, je ne respire plus.

Si, comme je le crois, l'amour est la vie même, on vit bien peu là haut. Il semble qu'au point de vue du sentiment national, qui fait qu'un homme étend sa vie de toute la grande vie de la France, plus on monte vers les classes supérieures, moins on est vivant.

Du moins en récompense, est-on moins sensible aux souffrances, plus libre, plus heureux? j'en doute. Je vois quelque chose que le grand manufacturier, tel le grand propriétaire rural, est comme lui, et plus souvent encore que lui, esclavé du baccinier. Je vois que le petit marchand qui a mis son épargne aux hasards du commerce, qui y compromet sa famille (comme j'ai expliqué), qui sèche d'attente inquiète, d'envie, de concurrence, n'est pas beaucoup plus heureux que

l'ouvrier. Celui-ci, s'il est célibataire, s'il peut, sur sa journée de quatre francs, épargner trente sols pour les chômages, est sans comparaison plus gai que l'homme de boutique, et plus indépendant.

Le riche, dira-t-on, ne souffre que de ses vices. — Cela déjà, c'est beaucoup ; mais il y faut ajouter l'ennui , la défaillance morale , le sentiment d'un homme qui vaut mieux, et qui conserve as-

L'HOMME DEVENU TRÈS-SENSIBLE

sez de vie pour sentir qu'elle baisse , pour voir dans les moments lucides qu'il enfonce dans les misères et les ridicules du petit esprit. . . Baisser, ne plus pouvoir faire acte de volonté qui vous relève , quoi de plus triste? Du Français, tomber au cosmopolite, à l'homme quelconque, et de rhonune au mollusque !

Qu'ai-je voulu dire, en tout ceci? que le pauvre est heureux? Que toute destinée est égale? < Qu'il y a compensation? > Dieu nie ^arde de soutenir une thèse si fausse , si propre à tuer le cœur, à rassurer l'égoïsme!... Ne vois-je pas, ne sais-jç pas d'expérience , que la souffi*ance physique, loin d'exclure la souffrance morale , ^'unit le plus souvent à elle ; terribles sœurs qui s'entendent ai bieq pour écraser le pauvre ! . . . Voyez, par exemple, le destin de la femme dans nos quartiers indigents ; elle n'enfante presque que pour la mort, et troijyç dans lé besoin matériel une cause infinie de douleurs morales.

Au moral, au physique, cette société a, par-dessus les autres, un mal qui lui est propre : elle est devenue infiniment sensible. Que tant de maux ordinaires à l'homme aient diminué, je le crois, l'histoire le prouve. Mais elle a fait naître de nouveaux maux, et elle a fait sentir le mal qui doit venir, celui parfois qui ne viendra jamais.

FROISSÉ

lité a augmenté infiniment. Pendant que la pensée agrandie ouvrait une sphère nouvelle à la douleur, le cœur donnait, par l'amour, par les liens de famille, de nouvelles prises à la fortune... Chères occasions de souffrir, que personne à coup sûr, ne veut sacrifier. . . Mais combien elles ont rendu la vie plus inquiète ! On ne souffre plus du présent seulement, mais de l'avenir, du possible. L'âme, tout endolorie d'avance, sent et pressent le mal qui doit venir, celui parfois qui ne viendra jamais.

Pour comble, cet âge d'extrême sensibilité individuelle est justement celui où tout se fait par les moyens collectifs qui se prêtent le moins à ménager l'individu. L'action, en tout genre, se centralise autour de quelque grande force, et bon gré malgré l'homme entre dans ce tourbillon. Combien peu il y pèse, ce que deviennent, dans ces vastes systèmes impersonnels, ses pensées les plus chères, ses poignantes douleurs, hélas ! qui peut le dire?... La machine roule immense, majestueuse, indifférente, sans savoir seulement que ses petits rouages, si durement froissés, ce sont des hommes vivants.

Ces roues animées qui fonctionnent sous une même impulsion, se connaissent-elles au moins les unes les autres ? Leur rap-

port nécessaire de

PAR LE MAGHlNISp. i69

coopération produit-il un rapport moral?... Nullement. C'est le mystère étrange de cet âge ; le temps oii l'on agit le plus ensemble» est peut-être celui où les cœurs sont le moins unis. Les moyens collectifs qui mettent en commun la pensée, la font circuler, la répandent, n'ont jamais été plus grands, jamais l'isolement plus profond.

Le mystère reste inexplicable, pour qui n'observe pas historiquement le progrès du système dont il résulte. Ce système, je l'appelle d'un mot le Machinisme ; qu'on me permette d'en rappeler l'origine.

Le moyen âge posa une formule d'amour, et il n'aboutit qu'à la haine. Il consacrait l'inégalité, l'injustice, qui rendait l'amour impossible. La violente réaction de l'amour et de la nature qu'on appelle la Renaissance, ne fonda point l'ordre nouveau, et parut un désordre. Le monde, pour qui l'ordre était un besoin, dit alors : « Eh ! bien, n'aimons pas; c'est assez d'une expérience de mille ans. Cherchons l'ordre et la force dans l'union des forces ; nous trouverons des machines qui les tiendront assemblées sans amour, qui encadreront, serreront si bien les hommes, cloués, rivés, visés, que, tout en se détestant, ils agiront d'ensemble. > Et alors, on refit des machines ad-

ItO machinisme ADBimiSTRATIF,

ministratites, ailâlogues à celles du vieil Empire romain, bureaucratie à la Colbert, armées à la Louvpis. Ces machiiles

avaient l'avantage d'employer l'homme comme force régulière, la vie, moins ses caprices, ses inégalités.

Toutefois, ce sont encore des hommes ; ils en gardent quelque chose. La merveille du Machinisme, ce serait de se passer d'hommes. Cherchons des forces qui, une fois mues par nous, puissent agir sans nous, comme les roues de l'horlogerie.

Mues par nous? c'est le cœur de l'homme, c'est un défaut. Que la nature fournisse, non-seulement % les éléments de la machine, mais le moteur. . . C'est alors qu'elle créa ces ouvriers de fer, qui, de cent mille bras, cent mille dents, peignent, filent, tissent, ouvrent de toute façon ; la force, ils la prennent, comme Antée, au sein de leur mère, la nature, aux éléments, à l'eau qui tombe, ou qui, captive, distendue en vapeur, les anime, les soulève, de son puissant soupir.

Machines politiques pour rendre nos actes sociaux uniformément automatiques, nous dispenser de patriotisme ; machines industrielles qui, créées une fois, multiplient à l'infini des produits monotones, et qui, par l'art d'un jour, nous dispensent d'être artistes tous les jours... Cela, c'est déjà

INDUSTRIEL, PHILOSOPHIQUE, LITTÉRAIRE. -, : 171

bien, l'homme ne paraît plus beaucoup. Le Machinisme néanmoins veut davantage; l'homme n'est pas encore mécanisé assez profondément.

Il garde la réflexion solitaire, la méditation philosophique, la pensée tirée du Vrai. Là, on ne peut l'atteindre, à moins qu'une scolastique d'emprunt ne le tire de lui-même pour l'engager dans ses formules. Une fois qu'il aura mis le pied dans cette roue qui

tourne à vide, la Machine à penser, engrenée dans la machine politique, roulera triomphante, et s'appellera |)/M7osop/ite d'Étal.

La fantaisie reste encore libre, la vaine poésie, qui aime et crée à son caprice... Inutile mouvement ! fâcheuse disperdition de forces ! . . . Les objets que la fantaisie va suivant au hasard , sont-ils donc si nombreux, qu'on ne puisse, en les classant bien, frapper pour chaque classe, un moule, où nous n'aurons plus qU'à couler, aii besoin du jour, tel roman ou tel drame, toute œuvre qu'on commandera? Plus d'hommes alors dans le ti^avail littéraire, plus de passion, plus de caprice... L'économie anglaise rêvait, comme idéal industriel , une seule machine , un seul homme poui» la remonter. Combien le triomphe est plus beau, pour le Machinisme, d'avoir mécanisé le monde ailé de la fantaisie!

17£ IL NOUS DISPENSE D'UNION MOKILLE.

Résumons cette histoire :

L'État, moins la patrie ; l'industrie et la littérature, moins Fart ; la philosophie, moins Fexamen ; l'humanité, moins l'homme.

Clomment s'étonner si le monde souffre, ne respire plus sous cette machine pneumatique ; il a trouvé moyen de se passer de ce qui est son âme, sa vie ; je parle de l'amour.

Tronipé par le moyen âge qui promet l'union et ne tint pas parole, il a renoncé, et cherché, dans son découragement, des arts pour n'aimer pas.

Les machines (je n'excepte pas les plus belles, industrielles, administratives), ont donné, à l'homme, parmi tant d'avantages^, une malheureuse faculté, celle d'unir les forces sans avoir besoin d'unir les cœurs, de coopérer sans aimer, d'agir

et vivre ensemble, sans se connaître; la puissance morale d'association a perdu tout ce que gagnait la concentration mécanique.

Isolement sauvage dans la coopération même, contact ingrat, sans volonté , sans chaleur , qu'on ne ressent qu'à la dureté des frottements. Le résultat n'est pas l'indifférence , comme on croirait»

^ Je ne songe nullement à contester ces avantages (V. pins haat, P. 34). Qui voudrait revenir aux temps d'impuissance, où l'homme n'avait point de machines ?

HAINES D'IGNORANCE ENTRE LES CLASSES. 175

mais Fantipathie et la haine, non la simple négation de la société , mais son contraire, la société travaillant activement à devenir insociable.

J'ai sous les yeux , j'ai dans le cœur, la grande revue de nos misères qu'on a faite avec moi. Eh ! bien , j'affirmerais sous serment, qu'entre toutes ces misères, très-réelles, que je n'atténue pas, la pire encore , c'est la misère d'esprit. J'entends par là l'ignorance incroyable où nous vivons les uns à l'égard des autres , les hommes pratiques aussi bien que les spéculatifs. Et de cette ignorance, la cause principale, c'est que nous ne croyons pas avoir besoin de nous connaître; mille moyens mécaniques d'agir sans l'âme , nous dispensent de savoir ce que c'est que l'homme, de le voir autrement que comme force, comme chiffre... Chiffre nous-mêmes et chose abstraite, débarrassés de l'action vitale par le secours du Machinisme, nous nous sentons chaque jour baisser et tourner à zéro.

J'ai observé cent fois la parfaite ignorance où chaque classe vit à l'égard des autres , ne voyant pas, et ne voulant pas voir.

Nous, par exemple, les esprits cultivés , que de peine nous avons à reconnaître ce qu'il y a de bon dans le peuple! Nous lui imputons mille

i74 HAINES D^IGNORANGÉ.

choses qui tiennent, presque fatalement, à sa situation, un habit vieux ou sale , un excès après l'abstinence, un mot grossier, de rudes mains, que sais-je?... Et que deviendrions-nous, s'ils les avalent moins rudes ? . . . Nous nous arrêtons à des choses extérieures , à des misères de forme, et nous ne voyons pas le bon coeur, le grand coeur qui est souvent dessous.

Eux d'autre part, ils ne soupçonnent pas qu'une âme énergique puisse se trouver dans un corps faible. Ils se moquent de la vie de cùl-de-jatte que mène le savant. C'est un fainéant, à leur sens. Ils n'ont aucune idée des puissances de la réflexion, de la méditation, de la force de calcul décuplée par la patience. Toute supériorité qui n'est point gagnée à la guerre, leur semble mal gagnée. Que de fois, j'ai entrevu en souriant que la Légion-d'Honneur leur semblait mal placée sur un homme chétif, de pâle et triste mine. . .

Oui, il y a mal entendu. Ils méconnaissent les puissances de l'étude, de la réflexion persévérante, (Jiii fohtles inventeurs. Nous méconnaissions l'instinct, l'inspiration, l'énergie qui font les héros.

C'est là, soyez en sûr^ le plus grand mal du monde. Nous nous haïssons, nous nous méprisons, c'est-à-dire> nous nous

ignorons.

LE MAL EST SURTOUT DANS LE DIVORCE i75

Les reihèdès partiels qu'on poutt^ âppliqtteir, sont bons, sans doute^ mais le rénlède essentiel^ est tih remède général. Il faudrait guérir l'âme.

Le pauvre suppose qu'en liant le i^ichè par telle loi, tout est fini, que le monde ira bien. Le riche croit qu'en ramenant lé pauvre à telle forme reliligieüsé, morte depuis deux siècles, il raffermir là société. . . Beaux topiques ! Ils imagiueiit applâremmeilt que ces formules, politiques ou religieuses, ont une certaine force cabalistique pour lier le monde, comme si leiir puissance il'était pas dand l'accord qu'elles trouvent ou tie trouvent pas dan» le cœur !

Le mal est dans le cœur. Qiie le rèmedé soit aussi dans; le cœur! Laissez là vos vieilles recettes, ir faut que le cœiir s'ouvre, et les bras... Eh! ee sont vos frères, après tout. L'avez -vous oublié ?... .

Je ne dis pas qile telle ou telle forme d'assotiationii lie puisse être excellente. Mais il s'agit biéii moins d'abord déformes que de fondg. Les fornîes les plus ingénieuses ne vous serviront guère si vous êtes insociables.

Entre les hommes d'étude, de réflexion, et les hommes d'instinct, qui fera le premier pas? Nous, les hommes d'étude. L'obstacle (répugnance? pa-

DES HOMMES D'INSTINCT ET DES HOMMES DE RÉFLEXION

resse? indifférence?) est frivole de notre côté. Du leur, l'obstacle est vraiment grave, c'est la fatalité d'ignorance, c'est la souffrance qui ferme et sèche le cœur.

Le peuple réfléchit, sans doute, et souvent plus que nous. Néanmoins, ce qui le caractérise, ce sont les puissances instinctives, qui touchent également à la pensée et à l'activité. L'homme du peuple, c'est surtout l'homme d'instinct et d'action.

Le divorce du monde est principalement l'aine surde opposition qui s'est faite aujourd'hui, dans l'âge machiniste, entre l'instinct et la réflexion, c'est le mépris de celle-ci pour les facultés instinctives, dont elle croit pouvoir se passer.

Donc, il faut que j'explique ce que c'est que l'instinct, l'inspiration, que je pose leur droit. Suivez-moi, je vous prie, dans cette recherche. C'est la condition de mon sujet. La cité politique ne se connaîtra en soi, dans ses maux et dans ses remèdes, que quand elle se sera vue au miroir de la cité morale.

CHAPITRE I

L'instinct du peuple, peu étudié jusqu'ici.

Au moment de commencer cette vaste et difficile recherche, je m'aperçois d'une chose peu rassurante, c'est que je suis seul sur

cette route; je n'y rencontre personne dont je puisse tirer secours. Seul ! je n'en irai pas moins, plein de courage et d'espérance.

De nobles écrivains, d'un génie aristocratique,

180 ON N'A GI:ÊUE PEINT

et qui toujours avaient peint les mœurs des classes élevées, se sont souvenus du peuple; ils ont entrepris, dans leur bienveillante intention, de mettre le peuple à la mode. Ils sont sortis de leurs salons, ont descendu dans la rue, et demandé aux passants où le peuple demeurerait. On leur a indiqué les bagnes, les prisons, les mauvais lieux.

Il est résulté de ce malentendu une chose très fâcheuse, c'est qu'ils ont produit un effet contraire à celui qu'ils avaient cherché. Ils ont choisi, peint, raconté, pour nous intéresser au peuple, ce qui devait naturellement éloigner et effrayer, c Quoi ! le peuple est fait ainsi ? » s'est écrié d'une voix la gent timide des bourgeois. « Vite, augmentons la police, armons-nous, fermons nos portes, et mettons-y le verrou ! >

Il se trouve cependant, à bien regarder les choses, que ces artistes, grands dramaturges avant tout, ont peint, sous le nom du peuple, une classe fort limitée, dont la vie, toute d'accidents, de violences et de voies de fait, leur offrait un pittoresque facile, et des succès de terreur.

Criminalistes, économistes, peintres de mœurs, ils se sont occupés tous, à peu près exclusivement, d'un peuple exceptionnel.

De cette classe déclassée, qui nous effraye tous

QU'ON PEDRE EXCEPTIONNEL

les ans du progrès du crime, du nombre des récidives. C'est un peuple bien connu qui, grâce à la publicité de nos tribunaux, à la lenteur consciencieuse de nos procédures, occupe ici dans l'attention une place qu'il n'obtient en nul pays de l'Europe. Les jugements secrets de l'Allemagne, la rapide justice anglaise, ne donnent aux criminels que l'ombre ou qu'on déporte, nulle illustration. L'Angleterre, deux ou trois fois plus riche que la France en ce genre, n'étale pas ainsi ses plaies. Ici, au contraire, il n'est aucune classe qui obtienne les honneurs d'une publicité plus complète.

Société étrange, qui vit aux dépens de l'autre, et qui n'en est pas moins suivie par elle avec intérêt; elle a ses journaux pour enregistrer ses gestes, arranger ses paroles et lui prêter de l'esprit. Elle a ses héros, ses illustres, que tout le monde connaît par leur nom, et qui viennent périodiquement aux assises nous raconter leurs campagnes.

Cette tribu d'élite qui a le privilège de poser presque seule devant les peintres du peuple, se recrute principalement dans la foule des grandes villes; nulle classe n'y contribue plus que la classe industrielle.

Ici encore les criminalistes ont dominé l'histoire

18St UNB CLASSE PEU NATURELLE,

nion; c'est à leur suite et sous leur inspiration[^] que les économistes ont étudié ce qu'ils appelaient le peuple; pour eux, le peuple, c'est surtout l'ouvrier, et très-spécialement l'ouvrier des manufactures. C'est la façon de parler[^] qui ne serait pas impropre en

Angletare, où la population industrieUe fait les deux tiers du tout, l'est singulièrement en France, dans une grande nation agricole, où l'ouvrier ne fait pas la sixième partie de la population\ C'est une classe nombreuse, mais, enfin , une pe* tite minorité. Ceux qui y vont chercha leurs modèles n'ont pas droit d'écrire au bas que c'est là le portrait du peuple.

Examinez bien ces foules spirituelles et corrompues de nos grandes villes qui occupent tant l'observateur, écoutez leur langage» recueillez leurs saillies, souvent heureuses, vous découvrirez une dbiose que personne n'a remarquée entovey c'est que ces gens qui parfois ne savent pas lire, n'en sontpas moins à leur manière des esprits trèscultivés.

Les hommes qui vivent ensemble, et se toudient toujours, se développeid, nécessairement au simple contact, et comme par l'effet de la

^ ^Bt gvar c^ fixiteci ToixTrier 46smiisi«f«ctareo foH obv parMemiDitie,

DÉPRAVÉB 185

chaleur naturelle. Ils se donnent une éducation, mauvaise, si Ton veut, mais enfin une éducation. La vue seule d'une grande ville où, sans vouloir rien apprendre, on s'instruit à chaque instant, où, pour avoir connaissance de mille choses nouvelles, il suffit d'aller dans la rue, de marcher les yeux ouverts, cette vue, cette ville, sachez-le bien, c'est une école. Ceux qui y vivent, ne vivent nullement d'une vie instinctive et naturelle ; ce sont des hommes cultivés, qui observent bien ou mal, et bien ou mal réfléchissent. Je les vois souvent très-subtils et d'une subtilité mauvaise. Les effets d'une culture raffinée ne sont là que trop visibles.

Si vous voulez trouver dans le monde quelque chose de contraire à la nature, de directement opposé à tous les instincts de l'enfance, regardez cette créature artificielle qu'on nomme le gamin de Paris*. Plus artificiel encore, le dernier né du Diable, l'affimix petit homme de Londres, qui à douze ans trafique, vole, boit du gin et va chez les filles.

1 Cesi one merveille da caractère national, qne cet enfant abandonné, provoqué au mal et surexcité de toute façon, conserve quelque qualités, l'esprit, le courage.

i84 CE N*EST POINT LA LE PEUPLE.

Artistes, voilà donc vos modèles... Le bizarre^ l'exceptionnel, le monstrueux, c'est là ce que vous cherchez. Moraliste, caricaturiste? Quelledifférence aujourd'hui?

Un homme vint un jour proposer une mnémonique au grand Thémistocle. D répondit amèrement : € Donne-moi donc plutôt un art d'oubUer. >

Que Dieu me le donne, cet art, pour oublier aujourd'hui tous vos monstres, vos créations fantasques, les exceptions choquantes dont vous embrouillez mon sujet. Vous allez, la loupe à la main, vous cherchez dans les ruisseaux, vous trouvez là je ne sais quoi de sale et d'immonde, et vous nous le rapportez : € Triomphe ! Triomphe ! Nous avons trouvé le peuple ! >

Pour nous intéresser à lui, ils nous le montrent forçant les portes et crochetant les serrures. A ces récits pittoresques, ils ajoutent les théories profondes par lesquelles le peuple, à les entendre, se justifie à lui-même cette guerre à la propriété... Vraiment, c'est une terrible misère pour lui, pardessus tant d'autres,

d'avoir ces imprudents amis. Ces actes, ces théories, ne sont nullement du peuple. La masse n'est sans doute ni pure, ni irréprochable; mais enfin, si vous voulez la caractériser par l'idée qui la domine dans son immense

IL FAUT LE PUËNDIË DANS SA MASSE. 185

majorité, vous la verrez occupée tout au contraire de fonder par le travail, Téconomie, les moyens les plus respectables, Tœuvre immense qui fait la force de ce pays, la participation de tous à la propriété.

Je le disais, je me sens seul, et j'en serais attristé, si je n'avais avec moi ma foi et mon espérance. Je me vois faible, et de nature, et de mes travaux antérieurs, devant ce sujet immense, comme au pied d'un gigantesque monument que seul il me faut remuer. . . Ah ! qu'il est aujourd'hui défiguré, chargé d'agréations étrangères, de mousses et de moisissures, sali des pluies, de la terre, de l'injure des passants!... Le peintre, l'homme de l'art pour Vart, vient, regarde, et ce qui lui plaît, ce sont justement ces mousses... Moi, je voudrais les arracher. Ceci, peintre qui passez, ce n'est pas un jouet d'art, voyez-vous, c'est un autel !

Il faut que je perce la terre, que je découvre les bases profondes de ce monument; l'inscription, je le vois, est maintenant tout enfouie , cachée bien loin là-dessous... Je n'ai pour creuser là, ni pioche, ni fer, ni pic ; mes ongles y suffiront.

J'aurai peut-être le bonheur que j'eus il y a dix ans, lorsque je découvris à Holyrood deux curieux monuments. J'étais dans la fameuse chapelle qui.

IL FAUT LE PRENDRE DANS SA MASSE

depuis longtemps n'ayant plus de toit , reçoit la pluie , le brouillard , et a couvert tous ses tombeaux d'une mousse épaisse , verdâtre. Le souvenir de Tancienne alliance, si malheureusement perdue , me faisait regretter de ne pouvoir rien lire sur ces tombeaux des vieux amis de la France. Machinalement, j'écartai les mousses d'une de ces pierres, et je lus l'inscription d'un Français qui le premier avait pavé Edimbourg. Ma curiosité excitée me mena vers une autre pierre marquée d'une tête de mort. Cette tombe, tout à fait couchée, était ensevelie elle-même dans un linceul de moisissures. De mes ongles, je grattai, n'ayant nul autre instrument , et je commençai à lire quelque chose d'une inscription latine, quatre mots presque effacés, que je déchiffrai à la longue, des mots d'un sens fort grave, bien propre à faire rêver et qui faisait soupçonner une destinée tragique. Ces mots étaient ceux-ci : « Legibus fidus, non regibus. » Fidèle aux lois, non aux rois*

Aujourd'hui encore je creuse... Je voudrais atteindre au fond de la terre. Mais ce n'est pas cette

1 Voici l'inscription toute entière, comme je la lus, ou crus la lire, car elle était presque effacée sous cette mousse de trois siècles: f^u. iattér, Legibut Hdm, non règibut. Jiinuar, 1588.

ET DANS SA PROFONDEUR

fois un monument de haine et de guerre civile que je voudrais exhumer... Ce que je veux, c'est au contraire , de trouver , en des-

endant sous cette terre stérile et froide , les profondeurs où recommence la chaleur sociale , où se garde le trésor de la vie universelle, où se rouvriraient pour tous les sources taries de l'amour.

CHAPITRE n

LMnsUnet du peuple, altéré, mais paissant.

La critique m'attend au premier mot , et elle m'impose silence : t Vous avez fait en cent et quelques pages un long bilan des misères sociales, des servitudes attachées à chaque condition. Nous avons patienté , dans Tespoir qu'après les maux, nous saurions enfin les remèdes. A des maux si réels, si positifs, tellement spécifiés, nous attendons que vous opposerez autre chose que des paroles vagues , une banale sentimentalité, des remèdes moraux, métaphysiques. Proposez des réformes précises ; dressez, pour chaque abus, une formule nette de ce qu'il faut changer ; adressez-la aux Chambres... Ou, si vous en restez aux plaintes, aux rêveries, il vaut mieux retourner à votre fnoyen âge que vous n'auriez pas dû (quitter, t

NOTRE REGHERGHË N*EST POINT EXTÉRIEURE

Les remèdes spéciaux n'ont pas manqué^ ce semble. Nous en avons quelque cinquante mille au Bulletin des lois; nous y ajou-

tons tous les jours^ et je ne vois pas que nous en allions mieux. Nos médecins législatifs traitent chaque symptôme, qui apparaît ici et là^ comme une maladie isolée et distincte, et croient y remédier par telle application locale. Ils sentent peu la solidarité profonde de toutes les parties du corps social, et celle de toutes les questions qui s*y rapportent^.

Hérodote nous conte que les Égyptiens, dans l'enfance de la science, avaient des médecins différents pour chaque partie du corps ; Tun soignait le nez, Tautre Toreille, tel le ventre, e|c. Il leur importait peu que leurs remèdes s'accordassent ; chacun d'eux travaillait à part, sans déranger les autres ; si, chaque membre guéri, l'homme mourrait, c'était son affaire.

J'ai eu, je l'avoue, un autre idéal de la médecine.

< Poar citer un exemple, ils ii*ont pas voulu voir que la question pénitentiaire était une dépendance de celle de l'instmction publique. Qu'il s'agisse de former l'homme ou de le reformer, de l'élever ou de le relever, ee n'est pas le maçon, c'est l'instituteur que doit appeler l'État ; l'instituteur religieux, moral, national, qui parlera au nom de Dieu et au nom de la France, J'ai vu telle misérable créature qu'on croyait désespérée, où le scnliment moral et religieux n'aurait çu iiu* cune prise, garder encore celui de la patrie.

NOUS ÉTUDIONS LE PEUPLE DANS SON PRÉSENT

Il m'a paru» qu'avant tout remède extérieur et local» il ne serait pas inutile de s'informer du mal intérieur qui produit tous ces symptômes. Ce mal» c'est» selon moi» le refroidissement» la paralysie du cœur qui fait l'insociabilité ; et celle-ci tient surtout à l'idée fausse que nous pouvons impunément nous isoler» que nous n'avons aucun besoin des autres. Les classes riches et cultivées spécialement s'imaginent qu'elles n'ont rien à voir avec l'instinct du peuple» que leur science de livres suffit à tout, que les hommes d'action ne leur apprendraient rien. Il m'a fallu» pour les éclairer» approfondir ce qu'il y a de fécond dans les facultés instinctives et actives. Cette route était longue» mais légitime» et nulle autre ne l'était.

J'apporte à cet examen trois choses avec moi. Quand je disais tout à l'heure que j'étais seul» j'avais tort.

1** J'apporte V observation du présent, observation d'autant plus sérieuse» qu'en moi» elle n'est pas seulement du dehors» mais aussi du dedans. Fils du peuple» j'ai vécu avec lui» je le connais» c'est moi-même... Comment pourrais-je» étant ainsi au fond des choses» me fourvoyer » comme d'autres, et m'en aller prendre l'exception pour la règle» les monstruosité pour la nature»

DANS SON PASSÉ. 191

2^ Mon deuxième avantage, c'est que m'occupant moins de telle nouveauté dans les mœurs, de telle classe spéciale, née d'hier, mais me tenant dans la généralité légitime de la masse, je

la relie sans peine à ion passé. Les changements, dans les classes inférieures, sont bien plus lents qu'en haut. Je ne vois point naître cette masse brusque» ment, par hasard, comme un monstre éphémère qui jaillirait du sol ; je la vois qui descend par une génération légitiiae du fond de l'histoire. La vie est moins mystérieuse quand on sait la naissance, les aïeux et les précédents, quand on a vu longtemps comment Têtre vivant existait, pour ainsi parier, bien avant de naître.

S" Prenant ainsi ce peuple dans son présent et son passé, je vois ses rapports nécessaires se rétablir at>ec les autres peuples, à quelque degré de civilisation ou de barbarie qu'ils soient parvenus; Us s'expliquent tous entre eux, et se commentent. A telle question que vous posez sur l'un, c'est l'autre qui répond. Tel détail, par exemple, dans les habitudes de nos montagnards des Pyrénées, d'Auvergne, vous le trouvez grossier ; moi, je le vois barbare ; comme tel, je le comprends, je le classe, j'en sais la place et la valeur dans la vie générale. Que de choses^ effacées à demi dans nos

DANS SES RAPPORTS AVEC LES AUTRES PEUPLES

mœurs populaires^ semblaient inexplicables^ dépourvues de raison et de sens^ et qui reparaissant pour moi dans leur accord avec Tinspiration primitive, se sont trouvées n'être autre chose que la sagesse d'un monde oublié... Pauvres débris sans forme que je rencontrais sans les reconnaître, mais, par je ne sais quel pressentiment, je ne voulais pas les laisser traîner sur le chemin ;

au hasard, je les ramassais, j'en remplissais les pans de mon manteau. . . Puis, en bien regardant, je découvrais avec une émotion religieuse, que ce n'était ni pierre, ni caillou, que j'avais rapporté, mais les os de mes pères *.

Cette critique du présent par le passé, par la comparaison variée des peuples, des âges différents, je ne pouvais la faire dans ce petit livre. Elle ne m'en a pas moins servi à contrôler, éclairer les résultats que me donnaient sur nos mœurs actuelles l'observation, la lecture, l'information de toute espèce.

€ Mais, dira-t-on, ce contrôle lui-même n'a-t-il pas son danger? Cette critique n'est-elle pas hardie? Le peuple que nous voyons, conserve-t-il quelque rapport sérieux avec ses origines?

^ Ceux qui connaissent mon livre des Origines du droit comprennent bien ceci.

LE NOTRE EST-IL POÉTIQUE? 193

Prosaïque à ce point, peut-il rappeler en rien les tribus qui, dans leur barbarie, gardent un souffle poétique? . . . Nous ne prétendons pas que la fécondité, la puissance créatrice ait manqué aux masses populaires. Elles produisent, à l'état sauvage ou barbare ; les chants nationaux de tous les peuples primitifs le témoignent assez. Elles produisent aussi, lorsque transformées par la culture, elles s'approchent des classes supérieures et s'y mêlent. Mais le peuple qui n'a ni l'inspiration primitive, ni la culture, le peuple qui n'est ni civilisé, ni sauvage, qui est, dans l'état intermédiaire, tout à la fois vulgaire et rude, ne reste-t-il pas impuissant?... Les sauvages eux-mêmes, qui ont naturellement beaucoup d'élévation et de poésie, voient avec dégoût nos émigrants, sortis de ces populations grossières. >

Je ne conteste pas l'état de dépression , de dégénération physique , parfois morale , où se trouve aujourd'hui le peuple, surtout celui des villes. Toute la masse des travaux pesants , toute la charge que , dans l'antiquité , l'esclave portait seul, s'est trouvée aujourd'hui partagée entre les hommes libres des classes inférieures. Tous participent aux misères , aux vulgarités prosaïques, aux laideurs de l'esclavage. Les races les

IL SE DÉFIS TROP DE LUI-MÊME

plus heureusement nées» nos jolies races du Midi , par exemple , si vives et si chanteuses , sont tristement courbées par le travail. Le pis, c'est qu'aujourd'hui Tâme est souvent aussi courbée que les épaules; la misère, le besoin, la peur de Tusurier, du garnissaire, quoi de moins poétique?

Le peuple a moins de poésie en lui-même, et il en trouve moins dans la société qui l'entoure. Cette société a du moins rarement le genre de poésie qu'il peut apprécier, le détail saisissant dans le pittoresque ou le pathétique. Si elle a une haute poésie, c'est dans les harmonies, souvent très-compliquées, qu'un œil peu exercé ne saisit pas.

L'homme pauvre et seul, entouré de ces objets immenses, de ces énormes forces collectives qui l'entraînent, sans qu'il les comprenne, se sent faible, humilié. Il n'a nullement l'orgueil qui rendit jadis si puissant le génie individuel. Si l'interprétation lui manque, il reste découragé devant cette grande société qui lui semble si forte, si sage et si savante. Tout ce qui vient du centre lumineux , il l'accepte , le préfère sans difficulté à ses propres

conceptions. Devant cette sagesse, la petite muse populaire se contient, elle n'ose souffler. La première impose à cette villageoise^ la &it taire j, ou

IL SE DÊrîB TROP DE LUI-MÊME. 195

même lui fait chanter ses chants. C'est ainsi que nous avons vu Béranger^ dans sa forme exquise et noblement classique, devenir le chansonnier national, envahir tout le peuple, remplacer les vieux chants des villages, jusqu'aux mélodies antiques que chantaient nos matelots. Les poètes ouvriers des derniers temps ont imité les rythmes de Lamartine, s'abdiquant, autant qu'il était en eux, et sacrifiant trop souvent ce qu'ils pouvaient avoir d'originalité populaire.

Le tort du peuple, quand il écrit, c'est toujours de sortir de son cœur, où est sa force, pour aller emprunter aux classes supérieures des abstractions, des généralités. Il a un grand avantage, mais qu'il n'apprécie nullement, celui de ne pas savoir la langue convenue, de n'être pas, comme nous le sommes, obsédé, poursuivi, de phrases toutes faites, de formules, qui viennent d'elles-mêmes, lorsque nous écrivons, se poser sur notre papier. Voilà justement ce que nous envient, ce que nous empruntent, autant qu'ils peuvent, les littérateurs ouvriers. Ils s'habillent, ils mettent des gants pour écrire, et perdent ainsi la supériorité que donnent au peuple, quand il sait s'en servir, sa main forte et son bras puissant.

Qu'importe ? Pourquoi demander à des hommes

IL GARDE POURTANT

d'action quels sont leurs écrits? Les vrais produits du génie populaire, ce ne sont pas des livres^ ce sont des actes courageux, des mots spirituels, des paroles chaleureuses, inspirées, comme je les recueille tous les jours dans la rue, sortant d'une bouche vulgaire, de celle qui semblait le moins faite pour l'inspiration. Cet homme, au reste, qui vous repousse par la vulgarité, ôtez-lui son vieux vêtement, mettez-lui l'uniforme, le sabre, le fusil, un tambour, un drapeau en avant. . . On ne le reconnaît plus ; c'est un autre homme. Le premier, où est-il? impossible de le retrouver.

La dépression, la dégénération, n'est qu'extérieure. Le fonds subsiste. Cette race a toujours du vin dans le sang ; en ceux même qui semblent le plus éteints, vous retrouverez une étincelle. Toujours l'énergie militaire, toujours l'insouciance courageuse, grande parade d'esprit indépendant. Cette indépendance qu'ils ne savent où placer (en- ' través, comme ils sont, de toutes parts), ils la mettent trop souvent dans les vices, et se vantent d'être ph*es qu'ils ne sont. Exactement le contraire des Anglais.

Entraves extérieures, vie forte qui réclame au dedans, ce contraste produit beaucoup de faux mouvements, une discordance dans les actes, les

SON HEUREUX INSTINCT

paroles, qui choque au premier regard. Elle fait aussi que TEurope aristocratique se plaît à confondre le peuple de France avec les peuples imaginatifs et gesticulateurs, comme les Italiens, les

Irlandais, Gallois, etc. Ce qui l'en distingue d'une manière très-forte et très-tranchée, c'est que dans ses plus grands écarts, dans ses saillies d'imagination, dans ce qu'on aime à appeler ses accès de Don Quichotisme, il garde le bon sens. Aux moments les plus exaltés, une parole ferme et froide indique que l'homme n'a pas perdu terre, qu'il n'est pas dupe lui-même de son exaltation.

Ceci regarde le caractère français en général. Pour revenir au peuple spécialement, remarquons que l'instinct qui domine chez lui, lui donne pour Faction un avantage immense. La pensée réfléchie n'arrive à l'action que par tous les intermédiaires de délibération et de discussion ; elle arrive à travers tant de choses que souvent elle n'arrive pas. Au contraire, la pensée instinctive touche à l'acte, est presque l'acte ; elle est presque en même temps une idée et une action.

Les classes que nous appelons inférieures, et qui suivent de plus près l'instinct, sont par cela même éminemment capables d'action, toujours prêtes à agir. Nous autres, gens cultivés, nous ja-

BON SENS ET FINESSE DE NOS VIEUX PAYSANS

sons^ nous disputons» nous répandons en paroles ce que nous avons d'énergie. Nous nous énervons par la dispersion de l'esprit, parle vain amusement de courir de livre en livre, ou de les faire battre entre eux. Nous avons de grandes colères sur de petits sujets ; nous trouvons de fortes injures, de grandes menaces d'ac-

tion. . . Cela dit, nous ne faisons rien, nous n'agissons pas... Nous passons à d'autres disputes.

Eux, ils ne parlent pas tant, ils ne s'enrouent pas à crier, comme font les savants et les vieilles. Mais qu'il vienne une occasion, sans faire bruit, ils en profitent, ils agissent avec vigueur. L'économie des paroles profite à l'énergie des actes.

Gela posé, prenons pour juges, entre ces classes, les hommes héroïques de l'antiquité ou du moyen âge, et demandons-leur lesquels, de ceux qui parlent, ou de ceux qui agissent, constituent l'aristocratie. Ils répondront: « Ceux qui agissent, » sans la moindre hésitation.

Si l'on aimait mieux placer la supériorité dans le bon sens et le bon jugement, je ne sais trop dans quelle classe on trouverait un homme plus sensé que le vieux paysan de France. Sans parler de sa finesse en matière d'intérêt, il connaît bien les hommes, il devine la société qu'il n'a pas vue. II

SAGESSE ET GRANDE EXPÉRIENCE

a beaucoup de réflexion intérieure^ et une prescience singulière des choses naturelles. Il juge du c\è\, et parfois de la terre, mieux qu'un augure de l'antiquité.

Sous l'apparence d'une vie toute physique et végétative, ces gens-là songent, rêvent, et ce qui est rêve chez le jeune homme, devient chez le vieillard réflexion et sagesse. Nous autres, nous avons tous les secours qui peuvent provoquer, soutenir, et fixer la méditation. Mais, d'autre part, plus mêlés à la vie, aux plaisirs,

aux vaines conversations, nous pouvons rarement réfléchir, et le voulons encore moins. L'homme du peuple au contraire trouve souvent dans la nature de son travail une solitude obligée. Isolé par la culture des champs, isolé par les métiers bruyants qui créent dans la foule même une solitude, il faut, s'il ne veut périr d'ennui, qu'en lui l'âme se tourne vers elle-même, qu'elle converse avec l'âme.

Les femmes du peuple particulièrement, obligées bien plus que les autres d'être la providence de la famille , celle de leur mari même , forcées tous les jours d'employer avec lui infiniment d'adresse et de vertueuses ruses , atteignent parfois à la longue un degré étonnant de maturité. J'en ai vu qui , vers la fin de l'âge , ayant conservé , à

l'âge DES vieilles femmes du peuple.

travers tant de rudes épreuves , les meilleurs instincts, s'étant toujours cultivés par la réflexion, élevés par le progrès naturel d'une vie dévouée et pure , n'étaient plus du tout de leur classe , ni , je crois , d'aucune , mais vraiment supérieures à toutes. Elles étaient extraordinairement prudentes , pénétrantes , dans les matières même sur lesquelles vous ne leur auriez supposé aucune expérience. Elles voyaient d'une vue si nette dans les probabilités , qu'on leur aurait cru volontiers un esprit de divination. Nulle part, je n'ai rencontré une telle association de deux choses qu'on croit ordinairement très-distinctes et même opposées , la sagesse du monde et l'esprit de Dieu.

CHAPITRE m

Le peuple gagne-t-il beaucoup à sacrifier son Instinct 7

— Classes bâtardes.

Ce paysan dont nous parlions, cet homme si avisé, si sage, a pourtant une idée fixe ; c'est que son fils ne soit pas paysan, qu'il monte, qu'il devienne un bourgeois. Il n'y réussit que trop bien. Ce fils, qui fait ses classes, qui devient M. le curé, M. l'avocat, M. le fabricant, vous le reconnaîtrez sans peine. Rouge et de forte race, il remplira tout , occupera tout de son activité vulgaire ; ce sera un parleur, un politique, un homme important, de grand vol, qui n'a plus rien de commun avec les petites gens. Vous le trouverez partout dans le monde, avec sa voix qui couvre tout, et cachant sous des gants glacés les grosses mains de son père,

So2 DES NOUVEAUX BOURGEOIS

Je m'exprime mal ; le père les eut fortes, et le fils les a grosses. Le père, sans nul doute, était plus nerveux et plus fin. Il était bien plus près de l'aristocratie. Il ne parlait pas tant, et il alMt au but.

Le fils a-t-il monté en quittant la condition de son père? y a-t-il eu progrès de l'un à l'autre?... Oui, sans nul doute, pour la culture et le savoir. Non, pour l'originalité et la distinction réelle.

Tous quittent aujourd'hui leur condition ; ils montent ou croient monter. Cinq cent mille ouvriers, en trente ans, ont pris patente et sont devenus maîtres. Le nombre des journaliers des campagnes qui sont devenus propriétaires ne peut se calculer.

Les professions dites libérales ont recruté immensément dans les rangs inférieurs ; les voilà pleines, combles.

Un changement profond est résulté de tout cela, dans les idées et la moralité. L'homme fait son âme sur sa situation matérielle ; chose étrange ! il y a âme de pauvre, âme de riche, âme de marchand... Il semble que l'homme ne soit que l'accessoire de la fortune.

Il y a eu, entre les classes, non pas union et association, mais mélange rapide et grossier. Sans doute il fallait bien qu'il en fût ainsi pour neutra-

VULGARITÉ DBS EMRICHIS SO5

User les obstacles, autrement insurmontables, que rencontrait l'égalité nouvelle. Mais ce changement n'en a pas moins eu pour résultat d'empreindre l'art, la littérature, toutes choses, d'une grande vulgarité. Les gens aisés, même les riches, s'accommodent à merveille de choses médiocres, à bas prix ; vous rencontrez dans telle maison de grand luxe des objets communs, laids et vils ; on veut l'art, au rabais. La chose qui fait la vraie noblesse, la puissance du sacrifice, est celle qui fait défaut à l'enrichi ; elle lui manque dans l'art, autant que dans la politique. Il ne sait rien sacrifier, même dans son intérêt réel. Cette infirmité morale le suit dans ses jouissances même, et dans ses vanités, les rend vulgaires, mesquines.

Cette classe de toutes classes, ce mélange bâtard qui s'est fait si vite, et qui faiblit déjà, sera-t-il productif ? j'en doute. Le mulet est stérile.

Un peuple qui, comparé aux peuples militaires (France, Pologne, etc.), me paraît être le peuple minemment bourgeois, l'Anglais, peut nous éclairer sur les chances futures de la bourgeoisie. Nul autre au monde n'a eu plus de changements de classes, et nul n'a mis plus d'adresse à déguiser en

lords reorichi, le fils du marehaftd. Ceux-ci, qui,

EFFORT DES ANGLAIS POUR Y ÉCHAPPER

aux deux derniers siècles ont renouvelé toute la noblesse anglaise, ont eu une attention singulière à conserver, avec les noms et les armes, les manoirs vénérables, les meubles, les collections héréditaires ; ils ont été jusqu'à copier, de manières et de caractères, les familles antiques dont ils occupaient le foyer. Avec un orgueil soutenu, ils ont, dans l'attitude, dans le parler, dans toute chose de forme, représenté, joué, ces vieux barons. Eh bien ! qu'ont-ils produit avec tout ce travail, cet art de conserver la tradition, de fabriquer du vieux ? Ils ont fait une noblesse sérieuse, qui a beaucoup d'esprit de suite, mais, au fonds, de peu de ressources, de peu d'invention politique, nullement digne des grandes circonstances dans lesquelles se trouve et se trouvera l'empire Britannique. Où est, je vous prie, l'Angleterre de • Shakspesffe, de Bacon ? La bourgeoisie (déguisée, anoblée, peu m'importe), a dominé depuis Cromwell ; la puissance, la richesse, ont augmenté incalculablement ; la moyenne de culture s'est élevée, mais en même temps, je ne sais quelle triste égalité s'est établie entre les gentlemen, une ressemblance universelle des

hommes et des choses. Vous distinguez à peine dans leur élégante écriture une lettre d'une lettre, ni dans leurs villes» une

SUPÉRIORITÉ DES HOMMES QUI ONT VOULU

maison d'une maison^ ni dans leur peuple, un Anglais d'un Anglais.

Pour revenir, je croirais volontiers que dans Tavenir, les grandes originalités inventives appartiendront aux hommes qui ne se perdront point dans ces moyennes bâtardes où s'énerve tout caractère natif. Il se trouvera des hommes forts qui ne voudront pas monter; qui^ nés peuple, voudront rester peuple. S'élever à l'aisance, à la bonne heure ; mais entrer dans la bourgeoisie, changer de condition et d'habitudes, cela leur paraîtra peu souhaitable; ils sentiront qu'ils y gagneraient peu. La forte sève, le lai^e instinct des masses, le courage de l'esprit, tout cela se conserve mieux chez le travailleur , lorsqu'il n'est point brisé par le travail, lorsqu'il a la vie.un peu facile, avec quelques loisirs.

J'ai eu sous les yeux deux exemples d'hommes qui, avec beaucoup de sens, n'ont pas voulu monter. L'un, ouvrier d'une manufacture, intelligent et recueilli , avait toujours refusé d'être contremaître , craignant la responsabilité , les reproches, le dur contact du manufacturier, aimant mieux travailler silencieux, seul avec sa pensée. Son admirable paix intérieure , qui rappelait celle des ouvriers mystiques dont j'ai parlé, était

RESTER

perdue, s'il avait accoté cette position nouvelle.

L'autre, fils de cordonnier, ayant fait des études classiques, son droit même, et reçu avocat, obéit sans murmurer aux nécessités de sa famille et reprit le métier paternel, montrant qu'une âme forte peut indifféremment ou monter ou descendre. Sa résignation a été récompensée. Cet homme, qui ne chercha pas la gloire. Ta maintenant dans son fils, qui, doué d'un don singulier, prit dans le métier même le sentiment de l'art, et qui plus tard est devenu l'un des plus grands peintres de l'époque.

Les chang^Sements continuels de conditions, de métiers, d'habitudes, empêchent tout perfectionnement intérieur ; ils produisent ces mélanges, qui sont tout à la fois vulgaires, prétentieux, inféconds. Celui qui, dans un instrument, sous prétexte d'améliorer les cordes , changerait leur valeur, et les rapprocherait toutes d'une moyenne commune, au fond il les aurait annulées, rendu l'instrument inutile , l'harmonie impossible.

Rest[^] soi, c'est une grande force, une chance d'originalité. Si la fortune change, tant mieux; mais que la nature reste. L'homme du peuple doit y regarder, avant d'étouffler son instinct, pour se mettre à la suite des beaux esprits bour-

EUX-MÊMES. 7

geois. S'il reste fidèle à son métier et qu'il le change» comme Jacquart; si d'un métier il fait un art, comme Bernard Palissy, quelle gloire plus grande aurait-il en ce monde?

CHAPITRE IV

Des simples. — L'enfant, interprète du peuple.

Celui qui veut connaître les dons les plus haut[^] de l'instinct du peuple , doit faire peu d'attention aux esprits mixtes, bâtards, demi-[^]cultivés , qui participent aux qualités et aux défauts des classes bourgeoises. Ce qu'il doit chercher et étudier , ce sont spécialement les simples.

Les simples sont en général ceux qui divisent peu la pensée, qui n'étant pas armés des machines d'analyse et d'abstraction, voient chaque chose , une , entière , concrète , comme la vie la présente.

Les simples font un grand peuple. Il y a les simples de nature, et les simples de culture, les pauvres[^] d'esprit qui ne distingueront jamais[^] les

SIMPLICITÉ D'ESPRIT, DE CŒUR

enfants qui ne distinguent pas encore, les paysans[^] les gens du peuple qui n'en ont pas l'habitude.

Le scolastique, le critique[^] « Homme d'analyse » de nisi , de distinguo , regarde de haut les simples. Ils ont cependant l'avantage , ne divisant pas » de voir ordinairement les choses à leur état naturel, organisées et vivantes. Donnant peu à la réflexion, ils sont souvent riches d'instinct. L'inspiration n'est pas rare dans ces classes d'hommes, quelquefois même une sorte de divination. On trouve parmi eux des personnes tout à fait à part , qui

conservernt , dans une vie prosaïque , ce qui est la plus haute poésie morale , la simplicité du cœur. Rien de plus rare que de garder ces dons divins de l'enfance; cela suppose ordinairement une grâce particulière et une sorte de sainteté.

Il faudrait l'avoir, cette grâce, pour en parler seulement. La science n'exclut nullement la simplicité, il est vrai; mais elle ne la donne pas. La volonté y fait peu.

Le grand légiste de Toulouse, au point le plus difficile de son œuvre , s'arrête et prie son auditoire de demander pour lui une lumière spéciale en matière si subtile. Combien plus en avons-nous besoin! et moi, et vous, amis, qui me lisez!

(ilombien il nous fis^udr^it obtenir^ non un don de

210 LES SAGES PEUVENT APPRÊTER PRÈS DES ENFANTS.

subtilité , mais de simplicité au contraire et d'enfance de cœur!

Il ne faut plus que les sages se contentent de dire : < Laissez venir les petits. » Il faut qu'ils aillent à eux. Us ont beaucoup à apprendre au milieu de ces enfants. Ce qu'ils ont de mieux à faire, c'est d'ajourner leur étude, de bien serrer leurs livres qui leur ont servi de peu» et de s'en aller bonnement, parmi les mères et les nourrices, désapprendre et oublier.

Oublier? non, mais plutôt encore réformer leur sagesse, la contrôler par l'instinct de ceux qui sont plus près de Dieu , la rectifier en la mettant à cette petite mesure, et se dire que la science des trois mondes ne contient pas plus qu'il n'y a dans un berceau.

Pour ne parler que du sujet qui nous occupe, nul n'y pénétrera profondément s'il n'a bien observé l'enfant. L'enfant est l'interprète du peuple. Que dis-je ? il est le peuple même, dans sa vérité native, avant qu'il ne soit déformé, le peuple sans vulgarité, sans rudesse, sans envie, n'inspirant ni défiance, ni répulsion. Non-seulement il l'interprète, mais il le justifie et l'innocente en bien des choses ; telle parole que vous trouvez rude et gros-

L'ENFANT EXPLIQUE LE PEUPLE, L'ANTIQUITÉ. 2H

sière dans la bouche d'un homme rude, dans celle de votre enfant vous la trouvez (ce qu'elle est véritablement) naïve; vous apprenez ainsi à vous défendre d'injustes préventions. L'enfant étant, comme le peuple, dans une heureuse ignorance du langage convenu, des formules et des phrases faites qui dispensent d'invention, vous montre, par son exemple, comment le peuple est obligé de chercher son langage et de le trouver sans cesse ; l'un et l'autre trouvent souvent avec une heureuse énergie.

C'est encore par l'enfant que vous pouvez apprécier ce que le peuple, tout changé qu'il est, garde encore de jeune et de primitif. Votre fils, comme le paysan de Bretagne et des Pyrénées, parle à chaque instant la langue de la Bible ou de l'Iliade. La critique la plus hardie des Yico, des Wolf, des Niebuhr, n'est rien en comparaison des lumineux et profonds éclairs que certains mots de l'enfant vous ouvriront tout à coup dans la nuit de l'antiquité. Que de fois en observant la forme historique et narrative qu'il donne aux idées même abstraites, vous sentirez comment les

peuples enfants ont dû narrer leurs dogmes en légendes, et faire une histoire de chaque vérité morale ! . . • C'est là, ô sages, qu'il nous faut bien nous taire. . .

LOGIQUE PRÉCOCE DES ENFANTS

Entourons, écoutons ce jeune maître des vieux temps ; il n'a nullement besoin pour nous instruire de pénétrer ce qu'il dit ; mais c'est comme un témoin vivant; « il y était, il en sait mieux le conte. »

En lui, comme chez les peuples jeunes, tout est encore concentré, à l'état concret et vivant. Il nous suffit de le regarder, pour sentir l'état singulièrement abstrait où nous sommes arrivés aujourd'hui. Beaucoup d'abstractions creuses ne tiennent pas à cet examen. Nos enfants de France surtout, qui sont si vifs et si parleurs, avec un bon sens très-précoce, nous ramènent sans cesse aux réalités. Ces innocents critiques ne laissent pas d'être embarrassants pour le sage. Leurs naïves questions lui présentent trop souvent l'insoluble nœud des choses. Ils n'ont pas appris, comme nous, à tourner les difficultés, à éviter tels problèmes, qu'il semble convenu, entre sages, de n'approfondir jamais. Leur hardie petite logique va toujours droit devant elle. Nulle absurdité sacrée n'aurait tenu en ce monde, si l'homme n'avait fait taire les objections de l'enfant. De quatre à douze ans surtout, c'est l'époque raisonneuse; entre la lactation et l'apparition du sexe , ils semblent plus légers, moins matériels, plus vifs d'es-

CARACTÈRE DIVIN DES PETITS ENFANTS

prit qu'ils ne sont après. Un éminent grammairien, qui n'a jamais voulu vivre qu'avec les enfants, me disait qu'à cet âge, il leur trouvait la capacité des plus subtiles abstractions.

Ils perdent infiniment à se dégrossir si vite, à passer rapidement de la vie instinctive, à la vie de réflexion. Jusque là, ils vivaient sur le large fonds de l'instinct, ils nageaient dans la mer de lait. Lorsque de cette mer obscure et féconde, la logique commence à dégager quelques filets lumineux, il y a progrès sans doute, progrès nécessaire qui est une condition de la vie ; mais ce progrès en un sens n'en est pas moins une chute. L'enfant se fait homme alors, et c'était un petit dieu.

La première enfance et la mort, ce sont les moments où l'infini rayonne en l'homme, la grâce, prenez ce mot au sens de l'art ou de la théologie. Grâce mobile du petit enfant qui joue et s'essaye à la vie, grâce austère et solennelle du mourant où la vie s'achève, toujours la grâce divine. Rien qui fasse mieux sentir la grande parole biblique : « Vous êtes des Dieux, vous serez des Dieux. »

Apelles et Corrège étudiaient sans cesse ces moments divins. Corrège passait les jours à voir

jouer çs petits enfants • Apelles, dit un ancien.

SI4 CARACTÈRE DIVIN DBS MOURANTS

n'aimait à peindre que des personnes mourantes.

En ces jours d'arrivée^ de départ, de passage entre deux mondes, l'homme semble les contenir tous ensemble^. La vie instinctive où il est alors plongé, est comme Taube et le crépuscule de la pensée, plus yague que la pensée sans doute, mais combien plus vaste ! Tout le travail intermédiaire de la vie raisonneuse et réfléchie est comme une ligne étroite qui part de l'immensité obscure et qui y retourne. Si vous voulez le bien sentir, étudiez de près l'enfant, le mourant. Placez-vous à leur chevet, observez, faites silence.

J'ai malheureusement eu trop d'occasions de contempler les approches de la mort, et sur des personnes chères. Je me rappelle spécialement une longue journée d'hiver que je passai entre le lit d'une mourante et la lecture d'Isaïe. Ce spectacle, très-pénible, était celui d'un combat entre la veille et le sommeil, un songe laborieux de l'âme qui se soulevait , reton^bsdt. . . Les yeux qui

1 L'horreur de la fatale énigme, le sceau qui ferme la bouche au moment où l'on sait le mot, tout cela a été saisi une fois, dans une œuvre sublime, que j'ai découverte dans une partie fermée du Père- Lachaise, au cimetière des Juifs. C'est un buste de Préault, ou plutôt une tête, prise et serrée dans son linceul, le doigt pressé sur les lèvres. Œuvre vraiment terrible, dont le cœur soutient à peine l'impression, et qui a l'air d'avoir été taillée du grand ciseau de la mort.

CARACTÈRE DIVIN DES PETITS ENFANTS

nageaient dans le vide exprimaient^ avec une vérité douloureuse, l'incertitude entre deux mondes. La pensée obscure et vaste rou-

lait toute la vie écoulée, et elle s'agrandissait de pressentiments immenses... Le témoin de cette grande lutte qui en partageait le flux, le reflux, toutes les anxiétés, se serrait, comme en un naufrage, à cette ferme croyance, qu'une âme qui, tout en revenant à nos instincts primitifs, anticipait déjà dans celui du monde inconnu, ne pouvait s'acheminer par là à l'anéantissement.

Tout faisait supposer plutôt qu'elle allait de ce double instinct douer quelque jeune existence, qui reprendrait plus heureusement l'œuvre de la vie, et donnerait aux rêves de cette âme, à ses pensées commencées, à ses volontés muettes, les voix qui leur avaient manqué ^.

^ a L'aïeul reçoit renfant, lorsqu'il sort du sang maternel... Te voilà « donc renée, 6 mon âme, pour dormir de nouveau dans un corps. » (Lois Indiennes, citées dans mes Origines: dudroU). Sains admettre Tb^fpothèse de la transmission des âmes (encore moins celle de la transmission du péché), on est bien tenté de croire que nos premiers instincts sont la pensée des ancêtres que le jeune voyageur apporte comme provision de voyage. Il y ajoute beaucoup. Si j'écarte les théories, si je ferme les livres pour regarder la nature, je vois la pensée naître en nous comme instinct obscur, poindre dans un demi-jour, s'éclaircir et se diviser au jour de la réflexion; puis, formulée, et de plus en plus 'acceptée comme formule, passer dans nos habitudes, dans les

L'ENFANT LE PERD EN GRANDISSANT

Une chose frappe toujours en observant les enfants et les mourants, c'est la noblesse parfaite dont la nature les empreint. L'

homme naît noble, et il meurt noble ; il faut tout le travail de la vie pour devenir grossier, ignoble, pour créer l'inégalité.

Voyez cet enfant que sa mère à genoux nommait si bien son Jésus. . . La société , l'éducation, l'ont changé bien vite. L'infini qui était en lui, et qui le divinisait, va disparaissant ; il se caractérise, il est vrai, se précise, mais se rétrécit. . . La logique , la critique , taille , sculpte impitoyablement dans ce qui lui semble un bloc ; dur statuaire dont le fer mord dans la matière trop tendre , chaque coup abat des pans entiers. . . Ah ! que le voilà déjà maigre , mutilé ! La noble ampleur de sa nature, où est-elle maintenant?... Le pis, c'est que, sous l'influence d'une éducation si rude, il ne sera pas seulement faible et stérile, mais deviendra vulgaire.

Quand nous regrettons notre enfance, ce n'est pas tant la vie, les années qui alors étaient devant nous, c'est notre noblesse que nous regrettons. Nous avons alors en effet cette naïve dignité de

«choses qui nous sont propres, que nous n'examinons pins, el alofl| ^l)8çurçie de noavedu, faire partie de nos instincts»

IL LE REPRENDRA

l'être qui n'a pas ployé encore, égalité avec tous ; tous jeunes alors, tous beaux, tous libres... Patientons, cela doit revenir; Tinégalité n'est que pour la vie ; égalité , liberté , noblesse, tout nous revient par la mort.

Hélas ! ce moment ne revient que trop vite pour le grand nombre des enfants. On ne veut voir dans l'enfance qu'un ap-

prentissage de la vie , une préparation à vivre , et la plupart ne vivent point. On veut qu'ils soient heureux c plus tard , > et pour assurer le bonheur de ces années incertaines , on accable d'ennui et de douleur le petit moment qu'ils ont d'assuré... *.

Non, l'enfance n'est pas seulement un âge, un degré de la vie, c'est un peuple , le peuple in* nocent... Cette fleur du genre humain, qui généralement n'a que peu à vivre, suit la nature, au sein de laquelle elle doit bientôt retomber. . . Et c'est justement la nature que l'on veut dompter en elle. L'homme qui, pour lui-même, s'éloigne de la bar-

1 Je ne parle point de l'accablement da travail, ni des punitions lum nombrables, eicessives, que nous infligeons à leur mobilité, vonlne par la nature même, mais de Tinepte dureté qui nous fait plonger brusquement, sans précaution, dans les froides abstractions, un être Jeunei sorti à peine du sang et du lait maternelUi tièdo enoor« el gai 119 49« piande qa'li l'épanotilr 911 flevn. .

2|g IL LE REPRENDRA A LA MORT.

barie du moyen âge, la maintient encore pour Tettfant , partant toujours du principe inhumain, que notre ftature est mauvaise, que l'éducation n'en est pas la bonne économie, mais la réforme, que l'art et la sagesse humaine doivent amender, châtier, îinètinct que Dieu nous donna.

CHAPITRE V

Si4(e. — LMn instinct naturel 4e T^nfant est-il pervers i?

L'instinct humain est-il perverti d'avance? rhomme est-il méchant de naissance? l'enfant que je reçois dans mes bras^ sortant du sein de sa mère, serait-ce un petit damné?

A cette questton atroce, qui coûte, rien qu'à l'écrire, le moyen âge, sans pitié, sans hésitation, répond : Oui.

Quoi ! cette créature qui semble tellement désarmée, innocente, sur qui la nature entière s'attendrit, que la louve ou la lionne viendrait allaiter, au défaut de mère, elle n'a que Tinstinct du mal, le spuffle de celui qui perdit Adam? elle appartiendrait au Diable, si Ton ne se hâtait de l'exorciser ? Même après, si elle meurt dans les

1 Ce ohapitM que les esprlta inaitentifs croiront ^ (rfogoi an mi9{, e|i eil le Coud mène. V. p. AI* 263

<e20 L*ENFANT DAMNÉ A SA NAISSANCE PAR LE MOYEN AGE.

bras de sa nourrice, elle est jugée, eUe est en péril de damnation, elle peut être jetée aua> bêtes noires de l'enfer ! c Ne livre pas aux bêtes, dit l'Église, les âmes qui te portent témoignage ! :» Et conmiient celui-ci témoignerait-il? il ne peut comprendre encore, ni parler.

En visitant au mois d'août 1845 quelques cimetière des environs de Lucerne, j'y trouvai une bien naïve et douloureuse expression des terreurs religieuses. Au pied de chaque tombe se trouvait (selon un usage antique) un bénitier, pour garder le mort jour et nuit, et empêcher que les Bêtes de l'enfer ne vinssent prendre <îe corps, le vexer, le promener, en faire un vampire. Pour l'âme, hélas ! on n'avait nul moyen de la défendre ; cette

peur cruelle était avouée dans plusieurs inscriptions. Je restai longtemps devant celle-ci, sans pouvoir m'en arracher : < Je suis un enfant de deux ans... Quelle chose terrible est-ce donc pour un enfant si petit de s'en aller au Jugement et de comparaître déjà devant la face de Dieu ! > i Je fondis en larmes, j'avais entrevu l'abîme du désespoir maternel !

Les quartiers indigents de nos grandes villes, ces vastes officines de mort, où les femmes, misérablement fécondes, n'enfantent que pour pieu-

FÈCONDITÉ, MORTALITÉ, DAMNATION. 221

rer^ nous donnent quelque idée, mais trop imparfaite, du deuil perpétuel de la mère au moyen âge. Celle-ci, fécondée sans cesse par l'imprévoyance barbare, produisait, sans cesse ni trêve, dans les larmes et la désolation , des enfants, des morts, des damnés/...

Âge affi*eux ! monde d'illusions cruelles, sur lequel semble planer une infernale ironie ! L^'homme, jouet de son rêve mobile, divin, diabolique! la femme, jouet de l'homme, toujours mère, toujours en d^il! L'enfant qui joue, hélas! un jour, au triste jeu de la vie, sourit, pleure et disparaît. . . malheureuses petites ombres qui viennent par millions, par milliards, et ne durent que dans la mémoire d'une mère... Le désespoir de celle-ci se marque surtout à une chose ; elle s'abandonne aisément au péché et à la damnation ; elle se venge volontiers de la brutalité de l'homme, elle le trompe, elle pleure, elle rit ^... Elle se perd; que lui importe, si elle rejoint son enfant ?

L'enfant qui survit, n'en est guère plus heureux.

1 L'infidélité de la femme, est le si^et propre aa Moyen âge. Les autres temps Tont peu conno. Ce texte éternel de plaisanteries, ces joyeuses histoires, ne peuvent qu'attrister celui qui sait et qui comprend. Elles font trop sentir le prodigieux ennui de ce temps, le vide des âmes sans aliment approprié à leur faiblesse, la prostration mo-> raie, le désespoir du bien, l'abandon de soi-même et de son salut.j

ENSEIGNEMENT SUBTIL, ÉDUCATION CRUELLE

Le moyen âge est pour lui un terrible pédagogue ; il lui propose le symbole le plus compliqué qu'oa ait enseigné jamais, le plus inaccessible aux simples. Cette leçon subtile que l'Empire romain, dans sa plus haute sagesse, avait eu peine à entendre, il faut que Tenfant des Barbares, le fils du serf rustique, perdu dans les bois, la retienne et la comprenne. Il la retient, la répète; pour la comprendre, cette épineuse formule, byzantine et scolastique, c'est ce que la férule, les coups, les fouets, n'obtiendront jamais de lui.

L'Église, démocratique par son principe d'élection, fut éminemment aristocratique par la difficulté de son enseignement et le très-petit nombre d'hommes qui y purent vraiment atteindre. Elle damna l'instinct naturel comme pervers et gâté d'avance, et fit de la science, de la métaphysique, d'une formule très -abs- traite, la condition du salut * .

i Si Ton répond que les esprits nos cnUWés (m qui^ pour e« l«m|M^ lày v^ut dire tout le mendey ou h peu près) étaient dis-

pensés de comprendre, il faudra avouer qu'une si terrible énigme imposait, sous peine de damnation, l'abdication générale de l'intelligence humaine entre les mains de quelques doctes qui croyaient en savoir le mot. Voyez aussi le résultat. L'énigme une fois posée, une fois entourée de ses commentaires, non moins obscurs, le genre humain se tait, il reste en face muet et stérile. Dans une période immense, aussi longue que toute la période brillante de l'antiquité, du cinquième au onzième

Tous les mystères des religions d'Asie et toutes les subtilités des écoles occidentales, en un mot, tout ce que le monde contient de difficultés d'Orient et d'Occident, tout cela, pressé, entassé dans une même formule ! Eh bien ! oui nous dit l'Église, c'est le monde tout entier dans une prodigieuse coupe. Buvez-la au nom de l'amour ! > Et elle apporte ici, à l'appui de la doctrine, l'histoire, la touchante légende ; c'est le miel au bord du vase...

« Quoi qu'il contienne, je boirai, si vraiment l'amour est au fond, » Telle fut la réponse du genre humain. Ce fut là la vraie difficulté, l'objection et c'est l'amour qui la fit, non la haine, la superbe humaine, comme on le répète toujours.

Le moyen âge avait promis l'amour et ne l'avait pas donné. Il avait dit : « Aimez ; aimez ! » mais

Bien sûr, il lui fallait quelques prières, quelques légendes enfantines, et il en eut. On a vu récemment l'« Arrêté par la défense expresse des chevaliers carlovingiens.

Ainsi évidemment, il avait dit, mais il avait voulu sincèrement. Cette touchante aspiration à l'amour est ce qui a fait le génie du Moyen âge, et ce qui lui assure notre sympathie éternelle. Je n'efface pas un iota de ce que j'en ai dit au septième

volume de YlfUtoire de France, Seulement, j'ai donné là son élan, son idéal ; aiûourd'bui, dans un livre d'intérêt pratique, je n^ puis donner que le réel, les résulM^ts, — ^'ai exprimé (i la fio 4a péme voiluiiie, impripié eu i83S), Timpuissafice de ce s|ilèii|e| et Tespoir qu^il éebappera à sa ruine , et parviendra à

224 L'AMOUR ET L'HUMANITÉ RÉaAMENT.

il avait consacré un ordre civil haineux , Tinéga-lité dans la loi ^ dans l'état , dans la famille. Son enseignement trop subtil, accessible à si peu d'hommes, avait apporté dans le monde une nouvelle inégalité. Il avait mis le salut à un prix, qu'on n'atteignait guère, au prix d'une science abstruse, et il avait ainsi pesé , de toute la métaphysique du monde, sur le simple et sur l'enfant. Celui-ci, qui avait été si heureux dans l'antiquité, eut son enfer au moyen âge.

Il fallut des siècles pour que la raison se fît jour , pour que l'enfant reparût , ce qu'il est, un innocent. On eut de la peine à croire que l'homme fût un être héréditairement pervers*. Il

86 transformer. — Combien il est déjà éloigné de noos, on Tt va le 11 mai 1844, lorsqu'à la Chambre an magistrat, sincèrement etcourageasement orthodoxe, a déduit one théorie pénale da Péché originel et de la Ghate ; les catholiques même en ont reculé.

1 L'embarras de la théologie vint surtout des progrès de la Jurisprudence. Tant que la jurisprudence soutint dans leur rigueur les lois de ièse-Mi\Jesté, qui par la confiscation, etc., étendaient les peines à l'héritier, la théologie put défendre sa loi de lèse-Majesté divine qui damnait les enfants pour le péché du père. Mais, lorsque le droit devint plus clément, il fut de pins en plus difficile de maintenir dans la théologie qui est le monde de l'amour et de

la grâce, cette horrible doctrine de Vhéridilé dM crime, abandonnée de la justice humaine. Les scolastiques, saint Bonaventure, Innocent III, saint Thomas, ne trouvèrent d'autre adoucissement que d'exempter les enfants du feu éternel, en les taimmt du reete dans la oamnation. Bossuet a fort bien établi (contre Sfondrala) que cette doctrine n'est point partîcalière aux

PALLIATIF DES LIMBES

devint difficile de maintenir dans sa barbarie le principe qui damnait les sages non chrétiens , les simples et ignorants^ les enfants morts sans baptême. On inventa pour les enfants le palliatif des limbes , un petit enfer plus doux où ils flotteraient toujours^ loin de leurs mères, en pleurant.

Remèdes insuffisants ; le cœur ne s'en contenta pas. Avec la Renaissance éclata, contre la dureté des vieilles doctrines, la réaction de Tamour. Il vint, au nom de la justice, sauver les innocents, condamnés dans le système qui s'était dit celui de l'amour et de la grâce. Mais ce sys^ tème, qui reposait tout entier sur les deux idées de la damnation de tous par un seul , du salut de tous par un seul, ne pouvait renoncer à la première sans ébranler la seconde.

Les mères se remirent à croire au salut de leurs enfants. Désormais elles disent toujours, sans s'informer si elles sont bien orthodoxes : < Ils doivent être là-haut des anges, comme ils furent en leur vivant. >

jansénistes, comme on faisait semblant de le croire, qu'elle était celle même de TÉglise, celle des Pères (sauf Grégoire de Nazianze), celle des conciles, des papes ; en effet, si Ton exempte les enfants de la damnation, on abandonne le Pêché originel et VMrédiU dML ÇVimç. qui est la base de tout le système.

VICTOIRE DE L'HUMANITÉ

Le cœur a vaincu , la miséricorde a vaincu. L'humanité va ^'éloignant de l'injustice antique - Elle cingle, au rebours du vieux monde... Oii vat-^Ue? Vers un monde (nous pouvons bien le prévoir) qui ne condamnera plus Tinnocence, Qt où la sagesse pourra vraiment dire : < Laissez venir à moi les simples et les petits. >

ÇHAPITHE VI.

Digr«o8i«B. InstioQt des tnimans. RéclamttUn pour eux.

Quelque pressé que je sois, dans cette revue des simples , des humbles fils de l'instinct , mon cœur m'arrête et m'oblige de dire un mot des simples par excellence, des plus innocents, des plus malheureux peut-être, je veux dire, des animaux.

Je remarquais tout à l'heure , que tout enfant naissait noble* Les naturalistes ont remarqué de même que le jeune animal , plus intelligent à sa naissance, semblait alors rapproché de l'enfant. A mesure qu'il grandit , il devient brute et tombe à la bête. Il semble que sa pauvre âme succombe sous le poids du corps , qu'elle subisse la fascination do k piature , la magie de la grande Gircé.

L'ANIMAL EN SUPPORT AVEC L*ENFANT

L'homme se détourne alors , et n'y veut plus voir une âme. L'enfant seul, par l'instinct du cœur , sent encore une personne dans cet être dédaigné : il lui parle et l'interroge. Et lui aussi , de son côté, il écoute, il aime l'enfant.

L'animal ! sombre mystère ! . . . monde immense de rêves et de douleurs muettes. . . Mais des signes trop visibles expriment ces douleurs, au défaut de langage. Toute la nature proteste contre la barbarie de l'homme qui méconnaît, avilit, qui torture son frère inférieur ; elle l'accuse devant Celui qui les créa tous les deux !

Regardez sans prévention leur air doux et rêveur, et l'attrait que les plus avancés d'entre eux éprouvent visiblement pour l'homme ; ne diriezvous pas des enfants dont une fée mauvaise empêcha le développement, qui n'ont pu débrouiller le premier songe du berceau, peut-être des âmes punies, humiliées, sur qui pèse une fatalité passagère?... Triste enchantement où l'être captif d'une forme imparfaite, dépend de tous ceux qui l'entourent, comme une personne endormie... Msds, parce qu'il est comme endormi, il a, en récompense, accès vers ime sphère de rêves dont nous n'avons pas l'idée. Nous voyons la face lumineuse '

L'ORIENT A RECONNU LA NATURE, GOMME SCEUR

du monde> lui la face obscure ; et, qui sait si celle* ci n'est pas la plus vaste des deux^ ?

L'Orient en est resté à cette croyance, que ranimai est une âme endormie ou enchantée; le moyen âge y est revenu. Les religions, les systèmes, n'ont pu rien pour étouffer cette voix de la nature.

L'Inde, plus voisine que nous de la création, a mieux gardé la tradition de la fraternité universelle. Elle l'a inscrite au début et à la fin de ses deux grands poèmes sacrés, le Ramayan, le Majiabharat, gigantesques pyramides devant lesquelles toutes nos petites œuvres occidentales doivent se tenir humblesetrespectueuses. Quand vous serez fatigué de cet Occident disputeur, donnez-vous, je vous prie, la douceur de revenir à votre mère, à cette

1 a Faisons aaJoard*bai, si nous voulons, les fiers, les rois de la créa* tion. Mais n'oublions pas notre éducation sous la discipline de la nature. Les plantes, les animaux, Yoilà nos premiers précepteurs. Tous ces êtres que nous dirigeons, ils nous conduisaient alors, mieux que nous n'aurions fait nous-mêmes. Ils guidaient notre jeune raison par un instinct plus sûr; ils nous conseillaient, ces petits, que nous méprisons maintenant. Nous profitons i contempler ces irréprochables enfants de Dieu. Calmes et purs, ils avaient l'air, dans leur silencieuse existence, de garder les secrets d'en haut. L'arbre qui a vu tous les temps, l'oiseau qui parcourt tous les lieux, n'ontr-ils donc rien à nous apprendre? L'aigle ne lit-il pas dans le soleil, et le hibou dans les té-

nèbres ? Ces grands bœufs eux-mêmes, si graves sous le chêne sombre, u'est-il aueane pensée dans leurs longues rêveries? a Origine» du droit, p. uux.

majestueuse antiquité» si noble et si tendre. Amour, humilité» grandeur, vqus y trouvez tout réuni, et dans un sentiment si simple, si détaché de toute misère d'orgueil, qu'on n'a jamais besoin d'y parler d'humilité,

L'Inde fut bien payée de sa douceur pour la nature; chez elle, le génie fut un don de la pitié. Le premier poète indien voit voltiger deux colombes, et pendant qu'il admire leur grâce, leur poursuite amoureuse, l'une d'elles tombe frappée d'une flèche... Il pleure; ses gémissements mesurés^^ sans qu'il y songe, aux battements de son cœur, prennent un mouvement rythmique» et la poésie est née. . . Depuis ce temps, deux à deux, les mélodieuses colombes, renées dans le chant de l'homme, aiment et volent par toute la terre (Ramayan}.

La nature reconnaissante a doué l'Inde d'un autre don admirable, la fécondité. Entourée par elle de tendresse et de respect, elle lui a multiplié, avec l'animal, la source de vie où la terre se renouvelle. Là, jamais d'épuisement. Tant de guerres, tant de désastres et de servitudes, n'ont pu tarir la mamelle de la vache sacrée. Un fleuve de lait coule toujours pour cette terre bénie... bénie de sa propre bonté, de ses doux ménagements pour la créature inférieure «

LA art GRECQUE ET ROMAINE L'A MÉCONNUE. 351

Cette union touchante qui d'abord liait l'homme aux plus humbles enfants dc Dieu^ Torgueil l'a rompue. . . Mais non pas

impunément ; la terre est devenue rebelle, elle a refusé de nourrir des races inhumaines.

Le monde de l'orgueil, li cité grecque et romaine , eut le mépris de la nature ; elle ne tint compte que de l'art, elle n'estima qu'elle-même. Cette fière antiquité, qui ne voulait rien que de noble, ne réussit que trop bien à supprimer tout le reste. Tout ce qui semblait bas, ignoble, disparut des yeux ; les animaux périrent, aussi bien que les esclaves. L'empire romain, débarrassé des uns et des autres, entra dans la majesté du désert, La terre dépensant toujours et ne se réparant plus, devint, parmi tant de monuments qui la couvraient, comme un jardin de piarbre. Il y avait encore des villes, mais plus de campagnes ; des cirques, des arcs de triomphe, plus de chaumières, plus de laboureurs. Des voies magnifiques attendaient toujours le voyageur qui ne passait plus ; de somptueux aqueducs continuaient de porter des fleuves aux cités silencieuses, et n'y trouvaient plus personne à désaltérer.

Un seul homme, avant cette désolation, avait trouvé dans son cœur une réclamation, une plainte

SS2 STÉRILITÉ

pour tout ce qui s'éteignait. Un seul, parmi les destructions des guerres civiles, où périssaient à la fois les hommes et les animaux, trouva dans sa vaste pitié des larmes pour le bœuf de labour qui avait fécondé l'antique Italie. Il consacra un chant divin à ces races disparues *.

Tendre et profond Virgile ! . . . moi, qui ai été nourri par lui et comme sur ses genoux, je suis heureux que cette gloire unique lui revienne, la gloire de la pitié et de rexcellence

du cœur Ce paysan de Mantoue, avec sa

timidité de vierge et ses longs cheveux rustiques, c'est pourtant, sans qu'il l'ait su, le vrai pontife et l'augure , entre deux mondes , entre deux âges, à moitié chemin de l'histoire. Indien par sa tendresse pour la nature, chrétien par son amour de l'homme, il reconstitue, cet homme simple, dans son cœur immense, la belle cité universelle dont n'est exclu rien qui ait vie,

i Dans un autre chant, le plus achevé peut-être, un chant qu'il consacre à son ami le plus cher, an consul, au poète Gallas, il ne craint pas de lui donner pour frères et consolateurs, les plus humbles fils de la nature, des animaux innocents. Après avoir amené tous les dieux champêtres pour adoucir la blessure du poète malade d'amour : « Ses brebis aussi se tenaient autour de lui (puis, par un mouvement charmant, craignant de blesser l'orgueil de Gallus} : Nostrinecpœni' tet illas; née tepœniteat peeoris, divine poeta.

LE CHRIST N'A PAS SAUVÉ L'ANIMAL

tandis que chacun n'y veut faire entrer que les siens.

Le christianisme, malgré son esprit de douceur, ne renoua pas l'ancienne union. Il garda contre la nature un préjugé judaïque ; la Judée, qui se connaissait, avait craint d'être trop cette sœur de l'homme; elle la fuyait en la maudissant. Le christianisme, fi-

dèle à ces craintes, tint la nature animale à une distance infinie de l'homme, et la ravala. Les animaux symboliques qui accompagnent les évangélistes, le froid allégorisme de l'agneau et de la colombe, ne relevèrent pas la bête. La bénédiction nouvelle ne l'atteignit pas ; le salut ne vint pas pour les plus petits, les plus humbles de la création. Le Dieu-Homme est mort pour l'homme, et non pas pour eux. N'ayant point part au salut, ils restent hors la loi chrétienne, comme païens , comme impurs , et trop souvent suspects de connivence au mauvais principe. Le Christ, dans l'Évangile, n'a-t-il pas permis aux démons de s'emparer des pour-ceaux ?

On ne saura jamais les terreurs où, plusieurs siècles durant, le moyen âge vécut, toujours en présence du Diable ! La vision du Mal invisible, mauvais rêve, absurde torture ! «t de là une vie bizarre qui ferait rire à chaque instant si l'on ne

^ [LE. PUBLK VP PANS LES ^NU^yX.

supQtsût qu'elle fut triste à en pleurer. . . Qui douterait alors du Diable? Je l'ai vu, dit Tempereur Çl^ ^les, Je l'ai vu, dit Grégoire VIL Les évêqques qui font les papes, les mpines qui prient toute leur vie, déclarent qu'il est là derrière eux, qu'ils le septentx qu'il n'en boiige pç^. ., l^ pauvre serf des campagnes qui le voit sous figure de bêtO;, sculpté au porche des églises, ^ peur en re-vequant chez lui de le retrouver dans ses bêtes. Celles-ci prennent le soir, aux mobiles reflets du foyer, un aspect tpyt fantastique ; le taureau a un masque étrange, I4 chèvre une mine équivoque, et que penser de ee chat dont le poil, dès qu'où le touche, jette du feu dans la nuit?

C'est l'enfant qui rassure l'homme, Il craint si peu ces animaux qu'il en fait ses camarades. Il donne des feuilles au bœuf, il monte sur la chèvre, manie hardiment le chat noir. Il fait mieux, il les imite, contrefait leur voix.,, et la famille sourit : € Pourquoi craindre aussi, j'avais tort. C'est ici une maison chrétienne, eau bénite et buis béni; il n'oserait approcher. . . Mes bêtes sont 4es bêtes de Dieu, des innocents, des enfants^ . . . Et même, les animaux des champs ont bien l'air de connaître Dieu ; ils vivent comme des ermitesj. Ce beau cerf, par exemple, qui a la croix sur la tête, qui va.

ILS SONT RÉHABILITÉS PAR L'ENFANT

Comme un bois vivant, à travers les bois, il semble lui-même un miracle. La biche est douce comme ma vache, et elle a de^ cornes de moins ; la biche au défaut de mère, aurait nourri mon enfant. . . » Ce dernier mot exprimé, comme tout Test alors, sous forme historique, finit, en se développant, par produire la plus belle des légendes du moyen âge, celle de Geneviève de Brabant : la famille opprimée par l'homme, recueillie par l'animal, la femme innocente sauvée par l'innocente bête des bois> le salut venant ainsi du plus petit, du plus humble.

Les animaux, réhabilités, prennent place dans la famille rustique après l'enfant qui les aime, comme les petits parents figurent au bas bout de la table dans une noble maison. Ils sont traités comme tels aux grands jours, prennent part aux joies, aux tristesses, portent habits de deuil ou de noces (naguère encore en Bretagne). Ils ne disent rien, il est vrai, mais ils sont dociles, ils

écoutent patiemment ; l'homme, comme prêtre en sa maison, les prêche au nom du Seigneurie

Ainsi le génie populaire, plus naïf et plus profond que la sophistique sacrée, opéra timidement,

î Voir le petit sermon aux abeilles fugitives, dans mē^ Originet du

^ L'ÉGLISE îLEFUSÉ DE LES RECEVOIR.

mais avec efficacité^ la réhabilitation de la nature. Celle-ci ne fut pas ingrate. L'homme fut récompensé ; ces pauvres êtres qui n'ont rien, donnèrent des trésors. L'animal, dès qu'il fiit aimé, dura, se multiplia... Et la terre redevint féconde, et le monde qui semblait finir, recommença riche et puissant, parce qu'il avait reçu, comme une rosée, la bénédiction de la miséricorde.

La famille, une fois composée ainsi, il s'agit de la faire, si l'on peut, entrer tout entière dans l'Église. Ici grandes difficultés ! On veut bien recevoir l'animal, mais pour lui jeter l'eau bénite, l'exorciser en quelque sorte, et seulement au parvis... € Homme simple, laisse là ta bête, entre seul. L'entrée de l'Église, c'est le Jugement que tu vois représenté sur les portes ; la Loi siège au seuil, saint Michel debout tient l'épée et la balance... Comment juger, sauver ou damner, ce que tu amènes avec toi ? La bête, cela a-t-il une âme?... Ces âmes de bêtes, qu'en faire ? leur ouvrirons-nous des limbes, comme à celles des petits enfants ? »

N'importe , notre homme s'obstine ; il écoute avec respect, mais ne se soucie de comprendre. Il ne veut pas être sauvé seul , et sans les siens. Pourquoi son bœuf et son âne ne feraient*ils paf

L'HOMME LES LtJt AMENÉ A ROEL, SS^

leur salut avec le chien de saint Paulin ? ils ont bien autant travaillé !

€ Eh bien! je serai habile , dit-il en lui-même, je prendrai le jour de Noël où l'Église est en famille , le jour où Dieu est encore trop petit pour être juste. . . Justes ou non , nous passerons tous, moi, ma femme, mon enfant, mon âne... Lui aussi ! Il a été à Bethléem , il a porté Notre-Seigneur. Il faut bien en récompense que la pauvre bête ait son jour... Il n'est pas trop sûr d'ailleurs qu'elle soit ce qu'elle paraît; elle est, au fond, malicieuse, faînéante ; c'est tout comme moi ; si je n'étais aussi traîné, je ne travaillerais guère. »

C'était un grand spectacle, touchant, plus que risible encore, lorsque la bête du peuple était, malgré les défenses des évêques et des conciles, amenée par lui dans l'église. La nature, condamnée, maudite, rentrait victorieuse, sous la forme la plus humble qui pût la faire pardonner. Elle revenait avec les saints du paganisme, entre la Sibylle et Virgile*. . . On présentait à l'animal le glaive qui l'arrêta sous Balaam ; mais ce glaive de l'ancienne Loi, émoussé, ne l'effrayait plus ; la Loi finissait en ce jour, et faisait place à la Grâce. Hum*

X Consené longtemps à Rouen. DoetngOi vorlK» FMlfum^
"^^

ET LES FAIT ENTRER DANS L'ÉGLISE

blement, mais assurément» il allait droit à la crèche. Il y écoutait l'office^ et^ comme un ehrélien baptisé^ s'agenouillait dévotement.

ment. On lui chantait alors, pour lui, partie en langue de l'église, partie en gaulois, afin qu'il comprit, son antienne, bouffonne et sublime :

A genoux I et dis âmen I ■ Atsez mangé d'herbe êl ie foin.

Amen ! encore nne fois.

Laisse les vieilles choses, et va !

L'animal profita peu de cettô réparation^. Les conciles lui fermèrent TĚglise. Les philosophes qui, pour l'oi^ueiletla sécheresse continuèrent les théologiens, décidèrent qu'il n'avait pas d'âme ^. Il souffre en ce monde, qu^importe? il ne doit attendre aucune compensation dans une vie supérieure... iUnsi, il n'y aurait point de Dieu pour

^ Le génie populaire fit plus pour soh protégé. Sans s^arrêter aux résistances de l'Église , il créa i l'animal nne position légale, le traita comme une personne, le fit ester en droit, et jusque dans l'acte le pins grave, le jugement criminel ; il y ûgura comme témoin , quelquefois comme coupable. Nul doute que cette importance attribuée i l'animal n*ait puissamment contribué à sa conservation, à sa durée, et, par suite, à la fécondité de la terre, qui dépend généralement des ménagements qu'il trouve en l'homme. C'est peut-être la vraie calose pour laquelle le Moyen âge se relevait toujours après tant d'affreuses ruines. ;^ 2 Le Jésuite Bougeant objecta que les bêtes devaient avoir une âme, puisqu*e(ies étaieMJes diabUê.

LA SCIENCE VIENT DE LEtJft RENDRE LEUR PLACE.

lui; le père tendre de Thomme serait pour ce qui n'est pas homme un cruel tyran ! . . . Créer des jouets, mais sensibles, des

machines mais souffrantes, des automates qui ne ressembleraient aux créatures supérieures que par la difficulté d'endurer le mal ! . . . Que la terre vous soit pesante, hommes durs qui avez pu avoir cette idée impie, qui portez une telle sentence tant de vies innocentes et douloureuses !

Notre siècle aura une grande gloire. Il s'y est rencontré un philosophe qui eut un cœur d'homme* . Il aimait l'enfant, l'animal. L'enfant, avant sa naissance, n'avait excité l'intérêt que comme une ébauche, une préparation de la vie; lui, il l'aimait en lui-même, il le suivait patiemment dans sa petite vie obscure, et il surprit dans ses changements la fidèle reproduction des métamorphoses animales. Ainsi, au sein de la femme, au vrai sanctuaire de la nature, s'est découvert le mystère de la fraternité universelle. . . Grâce soient rendues à Dieu !

Ceci est la véritable réhabilitation de la vie inférieure. L'animal, ce serf des serfs se retrouve le parent du roi du monde.

1 Si glorieusement continué par son ami et son fils, MM. Serres et Isidore Geoffroy Saint-Hilaire. Je vois avec bonheur une jeunesse pleine d'avenir entrer dans cette voie scientifique, qui est la voie de la vie.]

Ô QUE L'HOMME REPRENNE L'ÉDUCATION DE L'ANIMAL.

Que celui-ci reprenne donc, avec un sentiment plus doux, le grand travail de l'éducation des animaux, qui jadis lui soumit le globe, et qu'il a abandonné depuis deux mille ans, au grand dommage de la terre. Que le peuple apprenne que sa prospérité tient aux ménagements qu'il aura pour ce pauvre peuple inférieur. Que la science se souvienne que l'animal, en rapport plus

étroit avec la nature, en fut l'augure et l'interprète dans l'antiquité. Elle trouvera une voix de Dieu dans l'instinct du simple des simples.

< Notre âge machiniste, qui partout veut des machines, devait s'apercevoir, ce semble, que si l'on veut que les animaux ne soient rien de plus, ce sont à coup sûr les premières de toutes, donnant, outre une telle quantité de force positive, une autre force infinie, qu'on ne peut apprécier et qui résulte (si Ton ne veut dire, de l'âme) de l'animation de la vie. Il semblait donc qu'on dût reprendre l'étude et la domestication des animaux. Voir le bel article *l'homme* d'Alton, de M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, dans l'Encyclopédie nouvelle, de MM. Leroux et Reynaud.

CHAPITRE VII

L'instinct des simples. L'instinct du génie. — L'homme de génie est par excellence le simple, l'enfant et le peuple.

J'ai lu dans la vie d'un grand docteur de l'Église, qu'étant revenu après sa mort dans son monastère, il honora de son apparition, non les premiers de ses frères, mais le dernier, le plus simple, un pauvre d'esprit. Celui-ci en eut cette faveur de mourir trois jours après. Il avait sur le visage une joie vraiment céleste. On pouvait, dit le légendaire, lui dire le vers de Virgile :

« Petit enfant, connais ta mère à son sourire ! »

C'est un fait remarquable, que la plupart des hommes de génie ont une prédilection particulière pour les enfants et les

simples. Ceux-ci, de leur

LES SIMPLES N'AIMENT PAS A DÉCOMPOSER

côté, ordinairement timides devant la foule, muets devant les gens d'esprit, éprouvent en présence du génie une sécurité complète. Cette puissance qui impose à tout le monde, elle les rassure au contraire. Ils sentent qu'ils ne trouveront là nulle moquerie, mais bienveillance et protection. Alors, ils se trouvent vraiment dans leur état naturel, leur langue se délie, et Ton peut voir que ces gens qu'on a nommés simples, parce qu'ils ignorent le langage convenu, n'en sont bien souvent que plus originaux, surtout très-imaginatifs, doués d'un singulier instinct pour saisir des rapports fort éloignés.

Ils rapprochent et lient volontiers, divisent, analysent peu. Non-seulement toute division coûte à leur esprit, mais elle leur fait peine, leur semble un démembrement. Ils n'aiment pas à scinder la vie, et tout leur paraît avoir vie. Les choses, quelles qu'elles soient, sont pour eux comme des êtres organiques, qu'ils se feraient scrupule d'altérer en rien. Ils reculent du moment qu'il faut déranger par l'analyse ce qui présente la moindre apparence d'harmonie vitale. Cette disposition implique ordin^r^Bm^nt d^ h douceur qatirçUe et de la hm\è ; Qu l^s appelle bonnes gens.

I^on-seuleitnei^t ils ne divisent pas, mais dès

ILS RECOMPOSENT FACILEMENT

qu'ils trouvent une chose divisée, partielle, ou ils la négligent, ou ils la rejoignent en esprit au tout dont elle est séparée; ils recomposent ce tout avec une rapidité d'imagination qu'on n'attendrait nullement de leur lenteur naturelle. Ils sont puissants pour composer en proportion de leur impuissance pour diviser. Ou plutôt, il semble, à voir une opération si facile qu'il n'y ait là ni puissance, ni impuissance, mais un fait nécessaire, inhérent à leur existence. En effet, c'est en cela qu'ils existent comme simples.

Une main paraît dans la lumière. Le raisonneur conclut que sans doute il y a dans l'ombre un homme dont on ne voit que la main; de la main, il conclut l'homme. Le simple ne raisonne pas, ne conclut pas; tout d'abord, en voyant la main, il dit : « Je vois un homme. » Et il l'a vu en effet des yeux de l'esprit.

Ici, tous deux sont d'accord. Mais, dans mille occasions, le simple qui, sur une partie, voit un tout qu'on ne voit pas, qui, sur un signe, devine, affirme un être invisible encore, fait rire et passe pour fol.

Voir ce qui ne paraît aux yeux de personne, c'est la seconde vue. Voir ce qui semble à venir, à naître, c'est la prophétie. Deux choses qui font

24i ILS SYMPATHISENT A LA VIE. «

rétonnement de la foule, la dérision des sages, et qui sont généralement un don naturel de simplicité.

Ce don, rare chez les hommes civilisés, est, comme on sait, fort commun chez les peuples simples, qu'ils soient sauvages ou

barbares.

Les simples sympathisent à la vie, et ils ont, en récompense , ce don magnifique , qu'il leur suffit du moindre signe pour la voir et la prévoir.

C'est là leur parenté secrète avec l'homme de génie. Ils atteignent souvent sans effort, par simplicité , ce qu'il obtient par la puissance de simplification qui est en lui ; ensorte que le premier du genre humain et ceux qui semblent les derniers , se rencontrent très-bien et s'entendent. Ils s'entendent par une chose, leur sympathie commune pour la nature , pour la vie, qui fait qu'ils ne se complaisent que dans l'unité vivante.

Si vous étudiez sérieusement dans sa vie et dans ses œuvres ce mystère de la nature qu'on appelle l'homme de génie, vous trouverez généralement que c'est celui qui , tout en acquérant les dons du critique, a gardé les dons du

LE GÉNIE RÉUNIT LES DONS

simple[^]. Ces deux hommes, opposés ailleurs, sont conciliés en lui . Au moment où son critique intérieur semble l'avoir poussé à l'infinie division, le simple lui maintient l'unité présente. Il lui conserve toujours le sentiment de la vie, la lui garde indivisible. Mais, quoique le génie ait en lui les deux puissances, l'amour de l'harmonie vivante, le tendre respect de la vie sont chez lui si forts, qu'il sacrifierait l'étude et la science elle-même, si elle ne pouvait s'obtenir que par voie de démembrement. Des deux

hommes qui sont en lui, il laisserait celui qui divise ; le simple resterait, avec sa force ignorante de divination et de prophétie.

Ceci est un mystère du cœur. Si le génie, à travers les divisions, les anatomies fictives de la science , conserve en lui toujours un simple, qui ne consent jamais à la vraie division , qui tend toujours à l'unité , qui crsdnt de la détruire dans la plus petite existence, c'est que le propre du génie, c'est l'amour de la vie même, l'amour qui fait qu'on la conserve, et l'amour qui la produit.

1 Le génie, Je le sais, a mille fonnes. Celle qoe Je donne iei est certainement celle des génies les plus originaux, les plus féconds, celle qui caractérise le plus souvent les grands inyenteiirs. La Fontaine et Corneille, Newton et Lagrange, Ampère et Geoffroy Saint-Hilaire, on^ clé en même temps les plus simples et les plus subtils des hommes.

)|o Bfi SIfIPyQlTÉ «T Ili'ANALYÇE.

l>a ftmte qui voit toiut cela copAis^eat e(du d^or9» 9m9 pouYQÎr 8-w tm^ copipte, trouve parfois qii^cQ graii4 homme est un (lo^ homme et un stmpte. Î^Iq pMtpnne du co^trs^ste; mais il n'y a pa9 dQ contraste ; (^'est la simplicité , la boQté, qui SQDt le fonda du génie, \$.a raîaon première, e'eat pfir ^Uei qu'il participe à la fécpndité de Dieu.

Cette bonté qui hn donne 1q respect de? petites

iiiistence» que les autres n^ rcigardent pas» qui

rarrête parfois tout à coup , pour ne pas détruire un brin d^herbe , elle est l'amusen^ent de la foule. L'esprit de sin^plicité qui fait que les divisions n'«ntravent jamsûs son esprit « qui sur

une partie, un signe, lui fait voir , prévoir un être entier, un système que personne n devine encore, cette faculté merveilleuse est justement celle qui fait l'étonnement^i le scandale presque du vulgaire. Elle le sort du monde, en quelque sorte, le met hors de l'opinion^ hors du lieu, du temps, . . lui qui çeuil y doit laisse^ trace.

La trace qu'il y laissera, ce n'est pas seulement l'œuvre de génie. C'est cette vie même de simplicité, d'enfance, de bonté et de sainteté, où tous les sâqçIqs. viendront chercher une sorte de rafraîchissement moral. Telle ou telle de ses découvertes

LE GÉNIE EST PAR EXCELLENCE LE SIMPLE, L'ENFANT

deviendra peut-être moins utile dans le progrès du genre humain ; mais sa vie, qui parut de son vivant le côté faible, où Tenvie se dédommageait, restera le trésor du monde çt rétcçpqelle fête du cœur.

Certes, le peuple a bien raison d'appeler cet homme un simple. C'est le simple par excellence, l'enfant des enfants , il est le peuple plus que n'est le peuple même.

Je m'e:ncplique. Le simple a des côtés inintelligents , des vues troubles et indécises , où il flotte» cherche , suit plusieurs routes à la fois , et sort du caractère de simple. La simplicité du génie, qui est la vraie , n'a jamais rien de ces vues louches : elle s'applique aux objets, comme une lumière puissante qui n'a pas besoin de détour, parce; qu'elle pénètre et traverse tout.

Le génie a le don d'enfan^{ce} , comme ne l'a jamais Tenfant. Ce don, nous l'avons dit, c'est l'instinct vague , immense , que la réflexion précise et rétrécit bientôt , de sorte que l'enfant est de bonne heure questionneur , épilogueur et tout pleio d'objections. Le génie garde l'instinct natif dans sa grandeur, dans sa forte impulsion j» avec une grâce de Dieu que malheureusement l'eifant perd[^] la jeune et vivace espérance.

2IH ^ a EST PEUPLE

Le peuple, en sa plus haute idée^{se} trouve difficilement dans le peuple . Que je l'observe ici ou là, ce n'est pas lui, c'est telle classe, telle forme partielle du peuple, altérée , et éphémère. Il n'est dans sa vérité, à sa plus haute puissance, que dans l'homme de génie; en lui réside la grande âme... Tout le monde s'étonne de voir les masses inertes, vibrer au moindre mot qu'il dit , les bruits de l'Océan se taire devant cette voix , la vague populaire traîner à ses pieds... Pourquoi donc s'en étonner? Cette voix, c'est celle du peuple; muet en lui-même , il parle en cet homme, et Dieu avec lui. C'est là vraiment qu'on peut dire : t Vox populi, vox Dei. »

Est-ce un Dieu , ou est-ce un homme? Faut-il, pour l'instinct du génie, que nous cherchions des noms mystiques, inspiration? révélation? — C'est la tendance du vulgaire ; il lui faut se forger des dieux. — € L'instinct? la nature? Fi! disentils. Si ce n'était que l'instinct, nous ne serions pas entraînés... C'est l'inspiration d'en haut, c'est le bien-aimé de Dieu , c'est un Dieu , un nouveau messie! > — Plutôt que d'admirer un homme , d'admettre la supériorité de son semblable y on le fera inspiré de Dieu , Dieu s'il le faut ; chacun se dit qu'il n'a pas fallu moins qu'un

PLUS QCJK LE PEUPLE

rayon surnaturel pour l'éblouir à ce point. . . Ainsi, Ton met hors de la nature , hors de l'observation et de la science , celui qui fut la vraie nature, celui que la science , entre tous , devait observer ; on exclut de l'humanité celui qui seul était homme. . . Cet homme par excellence , une imprudente adoration le rejette au ciel, l'isole de la terre des vivants, où il avait sa racine... Eh ! laissez-le donc parmi nous, celui qui fait la vie d'ici-bas. Qu'il reste homme, qu'il reste peuple. Ne le séparez pas des enfants, des pauvres et des simples, où il a son cœur, pour l'exiler sur un autel. Qu'il soit enveloppé dans cette foule dont il est l'esprit, qu'il plonge en pleine vie féconde, vive avec nous, souffre avec nous ; il puisera dans la participation de nos souffrances et de nos faiblesses la force que Dieu y a cachée , et qui sera son génie même.

CHAPITRE Vni

L*enfantement^dii génie, type de renfanteraent soeial.

Si la perfection n'e^t point d'ici-bas, ce qui en approche le plus , c'est selon toute apparence rhomme harmonique et fécond qui manifeste son excellence intérieure par une surabondance d'amour et de force, qui la prouve non-seulement par des actes passagers, mais par des œuvres immortelles où sa grande âme restera en société avec tout le genre humain. Cette surabondance de dons, cette fécondité, cette création durable, c'est apparemment le signe que là nous devons trouver la plénitude de la nature et le modèle de Tart. L'art social, de tous le plus compliqué,

doit bien regarder si ce chef-d'œuvre de Dieu, où la riche diversité s'accorde dans l'unité féconde, ne pourrait lui

L'HOMME DU GÉNIE EST FÉCOND, 2Si

donner quelques lumières sur l'objet de ses recherches.

Qu'on me permette donc d'insister sur le caractère du génie, de pénétrer dans son harmonie intérieure, de regarder la sage économie et la bonne police de cette grande cité morale qui tient dans une âme d'homme.

Le génie, la puissance inventive et génératrice, suppose, nous l'avons dit, qu'un même homme est doué des deux puissances, qu'il réunit en lui ce qu'on peut appeler les deux sexes de l'esprit, l'instinct des simples, et la réflexion des sages. Il est en quelque sorte homme et femme, enfant et mûr, barbare et civilisé, peuple et aristocratie.

Cette dualité, qui étonne, et qui fait que le vulgaire le regarde souvent comme un phénomène bizarre, une monstruosité, c'est ce qui lui constitue, au plus haut degré, le caractère normal et légitime de l'homme. A vrai dire, lui seul est homme, et il n'y en a pas d'autres. Le simple est une moitié d'homme, le critique une moitié d'homme ; ils n'engendrent pas ; encore moins les médiocres, qu'on pourrait appeler les neutres, n'ayant ni l'un ni l'autre sexe. Lui, qui est seul complet^ seul aussi il peut engendrer ; il est chargé de continuer la création ^^^^ Tous les autres sont stériles-

3BS PARCE QU'IL RÉUNIT LES PUISSANCES OPPOSÉES.

rileSy sauf les moments où ils se reconstituent par l'union d'une sorte d'unité double ; leurs aptitudes naturelles, transmises par la

génération , restent impuissantes jusqu'à ce qu'elles rencontrent l'homme complet qui seul a la fécondité.

Ce n'est pas que l'étincelle instinctive , inspiratrice, ait manqué à tous ces hommes, mais chez eux, la réflexion bientôt la glace ou l'obscurcit. Le privilège du génie, c'est qu'en lui l'inspiration agit pardevant la réflexion , sa flamme brûle en pleine lumière. Tout se traîne chez les autres, lentement, successivement; l'intervalle les stérilise. Le génie comble l'intervalle, joint les deux bouts , supprime le temps , il est un éclair de l'éternité. . .

L'instinct, rapide à ce point, touche à l'acte, et devient acte ; l'idée concentrée ainsi , se fait vivante et engendre.

Tel autre, aujourd'hui vulgaire, avait aussi reçu en germe cette dualité féconde des deux personnes, du simple et du critique ; mais sa malignité naturelle a de bonne heure détruit l'harmonie ; dès les premiers pas dans la science, l'orgueil est venu, la subtilité ; le critique a tué le simple. La réiQexion, sottement fière de sa viriUté précoce , a méprisé l'instinct» comme un Êdble enfant ; vaniteuse» ans*

EN Ltl, LA CRITiaCB NE TUE POINT L'INSPIRATION. 2S3

toeratique^ elle s'est mêlée dès qu'elle a pu, à la foule dorée des sophistes, elle a renié, devant leurs risées» l'humble parenté qui la rapprochait trop du peuple. Elle les a devancées ; de pevr qu'ils ne s'en moquassent, elle s'est mise , chose impie , à se naoquer de son frère... Èh bieni elle restera seule ; seule elle ne &it pas un homme. Gdui -cl est impuissant.

Le génie ne connaît rien à cette triste politique. Il n'a garde d'étouffer sa flamme intérieure, par crainte des risées du monde;

il ne les entend même pas. En lui la réflexion n'a rien d'amer, ni d'ironique, elle traite avec ménagements les ennemis famés de l'instinct. Cette moitié instinctive a besoin que l'autre l'épargne; faible et vague, elle est sujette aux mouvements désordonnés, parce qu'étant pleine d'aspiration, aveugle d'amour, elle se précipite au devant de la lumière. La réflexion sait bien que, si elle est supérieure en ce qu'elle a déjà la lumière, elle est inférieure à l'instinct, comme chaleur féconde, comme concentration vivante. Entre eux, c'est une question d'âge plutôt que de dignité. Tout commence sous forme d'instinct. La réflexion d'aujourd'hui fut instinct hier. Lequel vaut mieux? Qui le dira?... Le plus jeune et le plus faible a peut-être l'avantage. .

2f4 EN LUI, LA CRITIQUE N'EST POINT L'INSPIRATION.

La fécondité du génie, répétons-le, tient, en grande partie sans nul doute, à la bonté, douceur et simplicité de cœur, avec lesquelles il accueille les faibles essais de l'instinct. Il les accueille en lui-même, dans son monde intérieur, et tout autant dans l'extérieur, chez l'homme et dans la nature. Partout il sympathise aux simples, et sa facile indulgence évoque incessamment des limbes de nouveaux germes de pensée.

D'eux-mêmes, ils volent à lui. Je ne sais combien de choses qui n'avaient pas forme encore, qui flottaient seules et délaissées, elles viennent à lui sans crainte. Et lui, l'homme au regard perçant, il ne veut pas examiner si elles sont informes, grossières, il les accueille et leur sourit, il leur sait gré d'être vivantes, les absorbe et les relève... De cette clémence, il résulte pour lui ce singulier avantage, c'est que tout vient l'enrichir, le secourir, le fortifier. Le monde, pour tous les autres, est un sablonneux désert où ils cherchent et ne trouvent pas.

Dans cette âme, pleine et comble des dons vivants de la nature, comment ne viendrait pas l'amour? Une chose aimée surgit. . . , D'où vient-elle? on ne peut le dire. Elle est aimée, il suffit... Elle va croître et vivre en lui, comme lui-même vit

L'ENFANTBMENT DU GÉNIE 2(\$5

dans la Nature, accueillant tout ce qui viendra^ se nourrissant de toute chose, s'augmentant et s'embellissant, devenant la fleur du génie, comme luimême est la fleur du monde.

Type sublime de l'adoption... Ce point vivant qui tout à l'heure apparut obscur encore , couvé de l'œil paternel , il va s'organisant , se vivifiant , il s'illumine de splendeur, c'est une grande invention, une œuvre d'art , un poème... J'admire cette belle création dans son résultat ; mais combien j'aurais voulu la suivre en sa génération^, dans la tendre incubation sous laquelle commença sa vie, sa chaleur !

Hommes puissants, en qui Dieu accomplit ces grandes choses, daignez donc nous dire vous-

i Combien il est regrettable que les bommes de génie effacent la Iraee «iceessive de lenr propre création ! Rarement ils gardent la série des ébanches qni l'ont préparée. Vovs en troavex quelque chose, lincomplet et A grand*peine , dans la série progressive des tableau de quelques grands peintres qni sans cesse ont peint lenr pensée, et en ont fixé chaque moment par des œayres immortelles. Il n^est pas impossible de suivre ainsi la génération d'une idée dans Raphaël, le Titien, Rubens, Rembrandt. Pour ne parler que de ce dernier, le bon Samaritain, le Christ d'Emmafls, le Lazare, enfin le Christ eotuolmU ie pempie (gravure aux cent florins) , indiquent les degrés successifs par lesquels le grand artiste

, ému du spectacle nouveau des profondes misères modernes, couva et enfanta son idée. Dans la dernière expression qu'il lui donne, si forte et si populaire, l'œuvre et l'ouvrier ont atteint un degré inouï d'attendrissement.

8b6 EST LE TYPE DE L'ENFANT BIEN SOCIAL

mêmes, quel fut le moment sacré où l'invention, l'œuvre d'art jaillit pour la première fois... quelles furent dans votre âme les premières paroles avec cet être nouveau, le dialogue qui s'engagea entre la vieille sagesse et la jeune création, le doux accueil qu'elle lui fit, comment elle l'encouragea, rude et brute encore, la forma sans la changer, et, loin de gêner sa liberté, fit tout pour qu'elle devint libre, qu'elle fût vraiment elle-même.

Âh! si vous révéliez cela, vous éclaireriez, non-seulement l'art, mais l'art moral aussi, l'art de l'éducation et de la politique. Si nous savions la culture que donne le génie au bien-aimé de sa pensée, comment ils vivent entre eux, par quelle adresse et quelle douceur, sans attenter à son originalité, il l'anime à se produire selon sa nature, nous aurions à la fois, la règle de l'art, et le modèle de l'éducation, de l'initiation civile.

ici Ceci n'est pas une simple comparaison comme celle que donne Platon au livre IV de la République. Non, c'est la chose elle-même, prise en soi, dans son plus intime, dans sa naissance et sa nature. A mesure qu'on s'habitue à regarder le monde social dans le monde moral, on verra que celui-ci est l'origine, la mère, la matrice de l'autre, ou plutôt qu'ils ne font qu'un.

Le combat de l'âme avec l'âme, le progrès et l'éducation qui en résultent

DU COMBAT " 2S

Bonté de Dieu, c'est là qu'il faut que nous vous contemplions ! C'est dans cette âme supérieure ou la sagesse et l'instinct sont si bien harmonisés, que nous devons chercher le type pour toute œuvre sociale. L'âme de l'homme de génie, cette âme visiblement divine, puisqu'elle crée comme Dieu, c'est la cité intérieure sur laquelle nous devons modeler la cité extérieure, afin qu'elle soit divine aussi.

Cet homme est harmonique et productif quand les deux hommes qui sont en lui, le simple et le réfléchi, s'entendent et s'entraident.

Eh bien ! la société sera au plus haut point harmonique et productive, si les classes cultivées, réfléchies, accueillant et adoptant les hommes d'in-

sultent, les traités que font entre elles ses puissances intérieures, l'amour qu'elle a pour elle-même, les mariages, les adoptions accomplis dans cette enceinte étroite et si variée, révéleront à la philosophie le secret de la politique, de l'éducation, de l'initiation sociale. Que l'artiste élève son œuvre, que l'homme élève l'enfant de son choix, que la cité élève les classes qui sont encore enfants, ce sont trois choses analogues; il arrivera du moins, par les progrès de la science et de l'amour, qu'elles le seront de plus en plus.

Cette science est à créer. La philosophie, qui depuis des siècles tourne sur les mêmes idées, n'y a pas touché encore. Les mystiques qui ont tant regardé dans l'âme humaine, s'aveuglaient à y chercher Dieu, qui y est sans nul doute, mais qu'on y distingue

bien mieux quand on l'y voitjen^son image qu'il y^déposa, la Cité humaine et divine.

258 ET DU SACRinCE INTÉRIEUR.

stinct et d'action, reçoivent d'eux la chaleur, et leur prêtent la lumière*.

€ Quelle différence! dira-t-on. Ne voyez-vous pas que dans Tâme d'un seul homme, la cité intérieure se compose du même et du même ; entre deux parents si proches, facile est le rapprochement. Dans la cité politique, que d'éléments opposés, discordants, que de résistances variées ! la donnée est ici infiniment plus complexe ; que dis-je? Tun des objets comparés est presque le contraire de l'autre; dans l'un, je ne vois que la paix, et dans f'autre que la guerre. >

Plût au ciel que l'objection fût raisonnable, que le pusse l'accepter ! Plût à Dieu que la discorde ne fût que dans la cité extérieure, et que dans l'intérieure, dans l'apparente unité de l'individu, il y eût vraiment la paix ! ... Je sens plutôt tout le contraire... La bataille générale du monde est moins discordante encore que celle que je porte en moi, la dispute de moi avec moi, le combat de Yhomo duplex.

. 1 Étendes ceel à la ^nde société du genre humain. Telles nations sont relativement à l'état instinctif, telles k Tétat de réflexion. Lorsqu'elles entrent en contact, les nations cultivées doivent, au nom de rhomanité, au nom de leur intérêt, se faire un art, une langue, pour s'entendre avec celles qui n'ont que l'instinct barbare.

L'HOMME DE GÉNIE S'AMÉLIORE PAR SON OEUVRE

Cette guerre est visible en tout homme. S'il y a dans l'homme de génie trêve et pacification, cela tient à un beau mystère, aux sacrifices intérieurs que ses puissances opposées se font les unes aux autres. Le fonds de Tart, comme celui de la société, ne Trouble point, c'est le sacrifice.

Cette lutte est dignement payée. L'œuvre qu'on croirait inerte et passive, modifie son ouvrier. Elle l'améliore moralement, récompensant ainsi la bienveillance dont l'entoura le grand artiste, quand elle était jeune, faible, informe encore. Il l'a faite, mais elle le fait ; elle le rend, à mesure qu'elle grandit, très-grand et très-bon. Si le monde entier, avec ses misères, ses nécessités, ses fatalités hostiles, ne pesait sur lui, on verrait qu'il n'est point d'homme de génie qui, pour l'excellence du cœur, ne soit un héros.

Toutes ces épreuves intérieures que le monde ne sait guère, préservent le génie de toute misère d'orgueil. S'il repousse, au nom de son œuvre, la stupide risée du vulgaire, c'est pour elle, et non pour lui. Il reste intérieurement dans une douceur héroïque, toujours enfant, peuple et simple. Quoi qu'il accomplisse de grand, il est du côté des petits. 11 laisse aller la foule des vaniteux, des subtils, se promener dans le vide, se réjouir de moqueries, de

860 IL teSTE UN DES SIMPLES, ET LES RÉHABILITE.

sophismes, de négations. Qu'ils triomphent, qu'ils courent, tant qu'ils veulent, dans les voies du monde... Lui, il reste tran-

quille là où viendront tous les simples y aux marches du trône du Père.

Et c'est par lui qu'ils y viendront. Quel appui, quel protecteur ont-ils autre que lui? Il est leur commun héritage à ces déshérités, leur glorieux dédommagement. Il est leur voix à ces muets, leur puissance à ces impuissants, l'accomplissement tardif de toutes leurs aspirations. En lui, finalement, ils sont glorifiés, et sauvés par lui. Il les entraîne et les enlève tous, dans la longue chaîne des classés et des genres en lesquels ils se divisent : femmes, enfants, ignorants, pauvres d'esprit, et avec eux, nos humbles compagnons de travail qui n'ont eu que le pur instinct, et derrière ceux-ci, les tribus infinies de la vie inférieure, aussi loin que l'instinct s'étend.

Tous se réclament du Simple, à la porte de la Cité où ils doivent entrer tôt ou tard, c Que venez-vous faire ici? qui êtes-vous, pauvres simples? — Les petits firères de l'aîné de Dieu. »

CHAPITRE IX

Revue de la seconde partie. Introduction à la troisième.

J'ai été loin, bien loin peut-être dans Tentraînement de mon cœur.

Je voulais caractériser l'instinct populaire , y montrer la source de vie où les classes cultivées doivent chercher aujourd'hui leur rajeunissement; je voulais prouver à ces classes, nées d'hier, usées déjà, qu'elles ont besoin de se rapprocher du peuple d'où elles sont sorties.

Ce peuple, défiguré par ses maux, altéré par son progrès même, j'ai dû, pour trouver son génie, l'étudier spécialement dans son élément le plus pur, le peuple des enfants et des simples. C'est là que Dieu nous garde le dépôt de l'instinct vivant, le trésor d'éternelle jeunesse.

L'INSTINCT DE L'ENFANT N'EST PAS PERVERS

Mais ces simples, ces enfants que j'appelais dans mon livre à témoigner pour le peuple, il s'est trouvé qu'ils ont réclamé pour eux-mêmes. Et moi, je les ai écoutés; j'ai vengé comme j'ai pu les simples du mépris du monde. J'ai demandé pour l'enfant comment la dureté du moyen-âge continuait toujours contre lui.

Quoi ! vous avez repoussé, dans la croyance et dans la vie, le fatalisme cruel qui supposait l'homme pervers en naissant d'une faute qu'il n'a pas faite ; et quand il s'agit de l'enfant, vous partez de cette idée; vous châtiez l'innocent; vous déduisez, d'une hypothèse chaque jour plus abandonnée, une éducation de supplices. Vous étouffez, vous bâillonnez le jeune révélateur, ce Joseph, ce Daniel, qui seul vous dirait votre énigme et votre rêve oublié.

Si vous maintenez que l'instinct de l'homme est mauvais, gâté d'avance, que l'homme ne vaut qu'autant qu'il est châtié, amendé, métamorphosé par la science ou la scolastique religieuse, vous avez condamné le peuple, et le peuple des enfants, et les peuples encore enfants, qu'on les nomme sauvages ou barbares.

Ce préjugé a été meurtrier pour tous les pauvres fils de l'instinct. Il a rendu les classes cultivées dé-

NI L'INSTINCT DES PEUPLES ENFANTS

daigneuses, haineuses pour les classes non cultivées. Il a infligé aux enfants Tenfer de notre éducation, n a autorisé contre les peuples enfants mille fables ineptes et malveillantes qui n'ont pas peu contribué à rassurer nos soi-disant chrétiens dans l'extermination de ces peuples.

Mon livre voulait encore envelopper ceux-ci, les sauvages ou les barbares, abriter ce qui en reste... Tout à l'heure, il sera trop tard. Le travail d'extermination se poursuit rapidement. En moins d'un demi-siècle, que de nations j'ai vu disparaître! Où sont maintenant nos alliés, les montagnards d'Ecosse? Un huis-sier anglais a chassé le peuple de Fingal et de Robert-Bruce. Où sont nos autres amis, les Indiens de l'Amérique du Nord, à qui notre vieille France avait si bien donné la main? hélas! je viens de voir les derniers qu'on montrait sur des tréteaux... Les Anglais d'Amérique, marchands, puritains, dans leur dure inintelligence, ont refoulé, affamé, anéanti tout à l'heure ces races héroïques, qui laissent une place vide à jamais sur le globe, un regret au genre humain.

En présence de ces destructions , et de celle du nord de l'Inde , de celle du Caucase, de celle du Liban , puisse la France sentir à temps que PQtre

26i L'AFRIQUE AIDERA LA FRANCE A SE COMPRENDRE.

interminable guerre d'Afrique tient surtout à ce que nous méconnaissons le génie de ces peuples; nous restons toujours à distance^ sans rien faire pour dissiper l'ignorance mutuelle, les malentendus qu'elle cause. Ils ont avoué l'autre jour qu'ils ne combattaient contre nous, que parce qu'ils nous croyaient ennemis de leur religion, qui est l'Unité de Dieu ; ils ignoraient que la France, et presque toute l'Europe, eussent secoué les croyances idolâtriques qui pendant le moyen âge ont obscurci l'Unité. Bonaparte le leur dit au Caire ; qui le redira maintenant?

Le brouillard se lèvera un jour ou l'autre entre les deux rives, et Ton se reconnaîtra. L'Afrique, dont les races se rapprochent tellement de nos races du Midi , l'Afrique que je reconnais parfois dans mes amis les plus distingués des Pyrénées, de la Provence, rendra à la France un grand service ; elle expliquera en elle bien des choses qu'on méprise et qu'on n'entend pas^. Nous comprendrons mieux alors l'âpre sève populaire de nos habitants des montagnes, des pays les moins mélangés.. Tel détail de mœurs, je l'ai dit, que l'on trouve rude et grossier , est en effet barbare, et relie notre peuple à ces populations, barbares sans doute , mais nullement vulgaires •

NOUS DEVONS AUX INSTINCTS MUETS

Barbares, sauvages, enfants, peuple même (pour la plus grande part), ils ont cette misère commune, que leur instinct est méconnu, qu'eux-mêmes ne savent point nous le faire comprendre. Ils sont comme des muets y souffrent, s'éteignent en silence. Et nous n'entendons rien, nous le savons à peine. L'homme d'Afrique

meurt de faim sur son silo dévasté, il meurt et ne se plaint pas. L'homme d'Europe travaille à mort, finit dans un hôpital, sans que personne l'ait su. L'enfant, même l'enfant riche, languit et ne peut se plaindre ; personne ne veut l'écouter ; le moyen âge, fini pour nous, continue pour lui dans sa barbarie.

Spectacle étrange ! D'une part , des existences pleines de jeune et puissante vie... Mais ces êtres sont comme enchantés encore, ils ne peuvent bien faire entendre leurs pensées et leurs douleurs. D'autre part, en voilà d'autres qui ont recueilli tout ce que l'humanité a jamais forgé d'instruments pour analyser, pour exprimer la pensée, langues, classifications, et logique, et rhétorique, mais la vie est faible en eux... Ils auraient besoin que ces muets, en qui Dieu versa sa sève à pleins bords, leur en donnassent une goutte.

Qui ne ferait des vœux pour ce grand peuple, qui^ des basses et obscures régions ^ asphre et

UNE VOIX, UNE PROTECTION

monte à tâtons, sans lumière pour monter, n'ayant pas même une voix pour gémir. . . Mais leur silence parle...

On dit que César, naviguant le long des côtes de l'Afrique, s'endormit et eut un songe : il voyait comme une grande armée, qui pleurait et lui tendait les bras. En s'éveillant, il écrivit sur ses tablettes : Corinthe et Carthage. Et il rebâtit ces deux villes.

Je ne suis pas César, mais que de fois j'ai eu le songe de César! Je les voyais pleurer, je comprenais ces pleurs : c Urbem orant. >

Ils veulent la Cité ! ils demandent qu'elle les reçoive et les protège... Moi, pauvre rêveur solitaire, que pouvaisje donner à ce grand peuple muet ! ce que j'avais, une voix... Que ce soit leur première entrée dans la Cité du droit, dont ils sont exclus jusqu'ici.

J'ai fait parler dans ce livre ceux qui n'en sont pas même à savoir s'ils ont un droit au monde. Tous ceux-là qui gémissent ou souffrent en silence, tout ce qui aspire et monte à la vie, c'est mon peuple... C'est le Peuple. — Qu'ils viennent tous avec moi.

Que ne puis-je agrandir la Cité, afin qu'elle soit solide ! Elle branle, elle croule, tant qu'elle est incomplète, exclusive, injuste. Sa justice, c'est sa

L'ENTRÉE DANS LA CITÉ DU DROIT

oUdité. Si elle veut n'être que juste, elle ne sera pas même juste. Il faut qu'elle soit sainte et dinne, fondée par Celui qui seul fonde.

Elle sera divine, si au lieu de fermer jalousement ses portes, elle rallie tout ce qu'il y a d'enfants de Dieu , les derniers , les plus humbles (malheur à qui rougira de son frère!) Tous, sans distinction de classe ni classification , faibles ou forts, simples ou sages, qu'ils apportent ici leur sagesse ou leur instinct. Ces impuissants, ces incapables, misérables personœ, qui ne peuvent rien pour eux-mêmes, ils peuvent beaucoup pour nous. Ils ont en eux un mystère de puissance inconnue, une fécondité cachée, des

sources vives au fond de leur nature. La Cité, en les appelant, appelle la vie, qui peut seule la renouveler.

Donc, qu'ici l'homme avec l'homme, que l'homme avec la nature, aient, après ce long divorce, l'heureuse réconciliation ; que tous les orgueils finissent, que la Cité protectrice aille du ciel à l'abîme, vaste comme le sein de Dieu !

Je proteste, pour ma part, que s'il reste quelqu'un derrière qu'elle repousse encore et n'abrite point de son droit, moi, je n'y entrerais point, et je resterais au seuil.

CHAPITRE I

L*aiDiUé.

C'est une grande gloire pour nos vieilles communes de France , d'avoir trouvé les premières le vrai nom de la patrie. Dans leur simplicité pleine de sens et de profondeur, elles rappelaient Y Amitié^.

La patrie c'est bien en effet la ^ande amitié qui contient toutes les autres. J'aime la France, parce qu'elle est la France, et aussi parce que

) La patrie ii*était encore que dans la commune. On disait VamiUi de Lille, VamUié d*Aire, etc. Voir Michelet, Histoire de France , V, 815*

â72 [LA GRANDE ÀmTIÊ OU PATRIE.

c'est le pays de ceux que j'aime et que j'ai aimés.

La patrie , la grande amitié , où sont tous nos attachements , nous est d'abord révélée par eux ; puis, à son tour, elle les généralise , les étend , les ennoblit. L'ami devient tout un peuple. Nos amitiés individuelles sont comme des premiers degrés de cette grande initiation , des stations par où l'âme passe, et peu à peu monte , pour se connaître et s'aimer dans cette âme meilleure , plus désintéressée , plus haute ^ qu'on appelle la Patrie.

Je dis désintéressée , parce que là où elle est forte, elle fait que nous nous aimons, malgré l'opposition des intérêts , la différence des conditions, malgré l'inégalité. Pauvres, riches, grands et petits, elle nous enlève tous au-dessus de toutes nos misères d'envie. C'est vraiment la grande amitié, parce qu'elle rend héroïque. Ceux qui se sont liés en elle , sont solidement liés ; leur attachement durera tout autant que la Patrie» Que dirai-je? Elle n'est nulle part plus indestructible que dans leurs âmes immortelles. Elle finirait dans le monde et dans l'histoire , elle s'abîmerait au sein du globe, qu'elle survivrait comme Amitié.

Il semble ^ à entendre nos philosophes, que

L'HOMME NAIT AMI DE L'HOMME

L'homme est un être tellement insociable, qu'à grand-peine, par tous les efforts de l'art et de la méditation, pourront-ils inventer la machine ingénieuse, qui rapprocherait l'homme de l'homme. Et moi, pour peu que j'observe, à sa naissance même, je le vois déjà sociable. Avant d'avoir les yeux ouverts, il aime la société; il pleure, dès [qu'il est laissé seul... Comment s'en étonnerait-il? au jour qu'on dit le premier, il quitte une société déjà bien ancienne,

et si douce l'union a commencé par elle ; vieux de neuf mois, il lui faut di* forcer, entrer dans la solitude, chercher à tâtons s'il pourra retrouver une ombre de la chère union qu'il avait, qu'il a perdue.

Il aime sa nourrice et sa mère, et les distingue [>eu de lui-même. . . Mais quel est son ravissement, [quand il voit pour la première fois un autre, un enfant de son âge, qui est lui, qui n'est pas lui ! A peine, retrouvera-t-il quelque chose de ce moment dans les plus vives joies de l'amour. La famille, la nourrice, la mère même pour quelque temps, tout cède devant le camarade, il a fait tout oublier.

C'est là qu'il faut voir combien l'inégalité, cette pierre d'achoppement des politiques^ embarrasse peu la nature. Elle l'amuse au contraire^ dans

L'INÉGALITÉ NE FAIT POINT OBSTACLE A L'AMITIÉ

tous les rapports du cœur, à se jouer des différences, des inégalités, qui sembleraient devoir créer à l'union d'insurmontables obstacles. La femme, par exemple, aime l'homme, justement parce qu'il est plus fort. L'enfant aime son ami, souvent parce qu'il est supérieur. L'inégalité leur plaît comme occasion de dévouement, comme émulation, comme espoir d'égalité. Le vœu le plus cher de l'amour^ c'est de se faire un égal; sa crainte, c'est de rester supérieur, de garder un avantage que l'autre n'ait pas.

C'est le caractère singulier des belles amitiés d'enfance, que l'inégalité y sert puissamment. Il faut qu'elle y soit, pour qu'il y ait aspiration, échange et mutualité. Regardez ces enfants, ce qui leur rend ces amitiés charmantes, c'est, dans l'analogie de caractère et d'habitude, l'inégalité d'esprit et de culture ; le faible suit le fort, sans servilité, sans envie ; il l'écoute avec ravissement, il suit avec bonheur l'attrait de l'initiation.

L'amitié, quoi qu'on dise, est, bien plus que l'amour, un moyen de progrès. L'amour est, comme elle, une initiation sans doute, mais il ne peut créer d'émulation entre ceux qu'il unit ; les amants diffèrent de sexe et de nature ; le moins avancé des deux ne peut beaucoup changer, pour

L'AMOUR FAIT LE PREMIER DU DERNIER

•essembler à l'autre ; l'effort d'assimilation muuelle s'arrête de bonne heure.

L'esprit de rivalité qui s'éveille si vite entre les ;>etites filles, commence tard chez les garçons. [1 faut l'école, le collège, tous les efforts. du nfiâtre, pour éveiller ces tristes passions. L'-homme, sous ce rapport, naît généreux, héroïque. Il faut lui apprendre l'envie ; il ne la sait pas de luimême.

Ah ! qu'il a bien raison, et qu'il y gagne ! L'amour ne compte pas, il ne sait mesurer. Il ne s'attache point à calculer une égalité mathématique et rigoureuse que l'on n'atteint jamais. Il aime bien mieux la dépasser. Il crée, le plus souvent, contre l'inégalité de la nature, une inégalité en sens in-> vei?se. Entre l'homme et

la femme, par exemple, il fait que le plus fort veut être serviteur du plus faible. Dans le progrès de la famille, quand l'enfant naît, le privilège descend à ce nouveau venu. L'inégalité de la nature favorisait le fort qui est le père ; l'inégalité qu'y substitue l'amour, favorise le faible , le plus faible, et le fait le premier.

Voilà la beauté de la famille naturelle. Et la beauté de la famille artificielle, c'est de favoriser le fils élu , fils de la volonté , plus cher que ceux de la nature. L'idéal de la Cité qu'elle doit pour*

LÀ DÉMOCRATIE, COMME AMOUR ET INITIATION

suivre , c'est l'adoption des faibles par les forts, l'inégalité au profit des moindres.

Aristote dit très-bien contre Platon : « La Cité se fait non d'hommes semblables, mais d'hommes différents. » A quoi j'ajoute : « Différents, mais harmonisés par l'amour , rendus de plus en plus semblables. » La démocratie c'est l'amour dans la Cité, et l'initiation.

L'initiation du patronage, romain ou féodal, était chose artificielle et née des circonstances. C'est aux invariables et naturels rapports de l'homme qu'il nous faut revenir.

Ces rapports, quels sont-ils?... Ne cherchez pas bien loin. Regardez seulement l'homme avant qu'il soit asservi à la passion ,

brisé par la dure éducation , aigri par les rivalités. Prenez-le, avant

^ Le patronage antique et féodal ne reviendra pas, ne doit point revenir. Nous nous sentons égaux. Le caractère d'ailleurs perdait infiniment) et l'originalité, dans ces rapports de dépendance étroite où l'homme avait toujours les yeux sur l'homme, devenait son ombre, sa copie. La longue table commune où le baron siégeait au feu, et qui, du chapelain, du sénéchal et des autres vassaux, allait se prolongeant jusqu'à la porte, où mangeait, en servant debout, le petit valet de cuisine, cette table était une école, où l'imitation allait descendant ; chacun étudiait, copiait son voisin du rang supérieur. Les sentiments n'étaient pas toujours serviles, mais les esprits l'étaient. Cette servilité d'imitation est sans nul doute une des causes qui retardèrent le moyen âge, elle l'a retardé longtemps.

LES PREMIÈRES AMITIÉS. S

Tamour, avant l'enfance. Que trouvez-vous en elle? la chose qui lui est la plus naturelle entre toutes, la première (ah ! qu'elle soit aussi la dernière !) : l'amitié.

Me voilà bientôt vieux. J'ai, par-dessus mon âge, deux ou trois mille ans que l'histoire a entassés sur moi, tant d'événements, de passions, de souvenirs divers où entrent pêle-mêle ma vie et celle du monde. Eh bien ! parmi ces grandes choses innombrables, et ces choses poignantes, une domine, triomphe, toujours jeune, fraîche, florissante, ma première amitié !

C'était, je me le rappelle (bien mieux que mes pensées d'hier), c'était un désir immense, insatiable, de communications, de confidences, de révélations mutuelles. Ni la parole, ni le papier, n'y suffisait. Après d'immenses promenades, nous nous conduisions, et nous îrecbnduisions. Quelle joie, lorsque revenait le jour, d'avoir tant à se dire ! Je partais de bonne heure, dans ma force et ma liberté, impatient de parler, de reprendre l'entretien, de confier tant de choses. — « Quels secrets? Quels mystères? » — Que sais-je? tel fait historique peut-être, ou tel vers de Virgile que je venais d'apprendre...

Que de fois je me trompais d'heure ! à quatre, à

âfQ COMBIEN PRëCIBUSES, ENTRE RICHE ET PAUVRE !

dnq heures du matin, j'allais, je frappais, je faisais ouvrir les portes, je réveillais mon ami. Gomment peindre avec des paroles les vives et légères lueurs sous lesquelles, dans ces matinées, brillaient, vol* tigeaient toutes choses? Mon existence était ailée, j'en ai encore l'impression, mêlée au matin, au printemps; je sentais, vivais dans l'aurore.

Âge regrettable, vrai paradis sur terre, qui ne connaît ni haine, ni mépris , ni bassesse, où l'inégalité est si parfaitement inconnue , où la société est encore vraiment humaine , vraiment divine. . . Tout cela passe vite. Les intérêts viennent, les concurrences, les rivalités. . . Et pourtant il en resterait quelque chose, si l'éducation travaillait à réunir les hommes autant qu'elle s'attache à les diviser.

Si seulement les deux enfants, le pauvre et le riche, avaient été assis aux bancs d'une même école, si, liés d'amitié, divisés de carrières, ils se voyaient souvent , ils feraient plus entre eux que

toutes les politiques, toutes les morales du monde. Ils conserveraient dans leur amitié désintéressée, innocente, le nœud sacré de la Cité. . • Le riche saurait la vie, l'inégalité, et il en gémirait; tout son effort serait de partager. Le pauvre prendrait un grand cœur, et le consolerait d'être riche.

ILS SONT NÉCESSAIRES L'UN A L'AUTRE

Comment vivre, sans savoir la vie? Or, on ne la sait, qu'à un prix : Souffrir, travailler, être pauvre, — ou bien encore se faire pauvre, de sympathie, de cœur, s'associer de volonté au travail et à la souffrance.

Que voulez-vous que sache un riche, avec toute la science du monde? par cela seul qu'il a la vie facile, il en ignore les fortes et profondes réalités. Ne creusant point, n'appuyant pas, il court, glisse, comme sur une glace ; nulle part il n'entre, il est toujours dehors ; dans cette rapide existence, extérieure et superficielle, demain il sera au terme et s'en ira dans l'ignorance aussi bien qu'il était venu.

Ce qui lui a manqué, c'était un point solide où, de son âme, il appuyât, creusât, dans la vie et la connaissance. Tout au contraire, le pauvre est fixé sur un point obscur, sans voir ni ciel ni terre. Ce qui lui manque, c'est de pouvoir se relever, respirer, regarder le ciel. Rivé à cette place par la fatalité, il lui faudrait s'étendre, généraliser son existence et sa souffrance même, vivre hors de ce point où il souffre, et puisqu'il a une âme infinie, l'épanouir infiniment. . . Tous les moyens lui manquent; les lois y fe-

ront peu; il y faut l'amitié. L'homme de loisir, cultivé, réfléchi, doit remettre

NÉCESSAIRES L*UN A L'AUTRE

cette âme captive dans son rapport avec le monde, la changer? non, mais l'aider à être elle-même, écarter Tobstacle qui Tempêchait de déployer ses ailes.

Tout cela deviendrait facile, si chacun des deux comprenait qu'il ne trouvera qu'en l'autre son affranchissement. L'homme de science et de culture, aujourd'hui serf des abstractions, des formules, ne reprendra sa liberté qu'au contact de l'homme d'instinct. Sa jeunesse et sa vie qu'il croit renouveler dans de lointains voyages, elle est là, près de lui, dans ce qui est la jeunesse sociale, je veux dire dans le peuple. Celui-ci, d'autre part, pour qui l'ignorance et l'isolement sont comme une prison, il étendra son horizon , retrouvera l'air libre, s'il accepte la communication de la science, si, au lieu de la dénigrer par envie, il y respecte l'accumulation des travaux de l'humanité, tout l'effort de l'homme antérieur.

Cette assistance, cette culture mutuelle, forte et sérieuse, qu'ils trouveront l'un dans l'autre, elle suppose, je l'avoue, dans tous les deux une magnanimité véritable; nous les appelons à l'héroïsme. Quel appel plus digne de l'homme?... plus naturel aussi, dès qu'il revient à lui et se relève, avec la grâce de Dieu.

CONCURRENCES, ENVIES

L'héroïsme du pauvre, c'est d'immoler Tenvie, c'est d'être lui-même assez haut au-dessus de sa pauvreté, pour ne pas même vouloir s'informer si la richesse est gagnée bien ou mal. L'héroïsme du riche, c'est, tout en connaissant le droit du pauvre, de l'aimer et d'aller à lui.

« Héroïsme?.. N'est-ce pas là le plus simple devoir ? » Sans doute , mais c'est justement parce qu'il y a devoir, que le cœur se resserre. Triste infirmité de notre nature; nous n'aimons guère que celui à qui nous ne devons rien, l'être abandonné, désarmé, qui n'allègue nul droit contre nous.

Il faut des deux* côtés que le cœur s'élargisse. On a pris la démocratie par le droit et le devoir, par la Loi, et l'on n'a eu que la loi morte. . . Ah ! reprenons-la par la Grâce.

Vous dites : « Que nous importe? nous ferons de si sages lois, si artificieusement dressées et combinées, qu'on n'aura que faire de s'aimer... » Pour vouloir de sages lois, pour les suivre, il faut aimer d'abord.

« Gomment aimer? Ne voyez-vous les insur[^] montables barrières que l'intérêt élève entre nous? Dans la concurrence accablante où nous nous débattons, pouvons-nous bien être assez simples pour

MAGNANIMITÉ DES GÉNÉRAUX DE LA RÉVOLUTION

aider nos rivaux, pour donner la main aujourd'hui à ceux qui le seraient demain ?

Triste aveu ! quoi ! pour quelque argent, pour une place misérable que vous perdrez bientôt, vous livrez le trésor de l'homme, tout ce qu'il a de bon, de grand, l'amitié, la patrie, la véritable vie du cœur !

Eh ! malheureux ! si près, si loin de la Révolution, avez-vous déjà oublié que les premiers hommes du monde, ces jeunes généraux, dans leur terrible élan, leur course violente à la mort immortelle, qu'ils se disputaient tous, rivaux acharnés pour la belle maîtresse qui brûle les cœurs du plus âpre amour, la Victoire ! n'éprouvèrent point de jalousie. Elle restera toujours la glorieuse lettre par laquelle le vainqueur de la Vendée couvrit de sa vertu, de sa popularité l'homme qui déjà faisait peur *, le vainqueur d'Arcole, et se porta garant

^ On sait que Bonaparte 8*était rendu suspect , en agissant comme maître et arbitre de l'Italie, accordant ou refusant, sans consulter personne, des armistices qui décidaient de la paix ou de la guerre, envoyant directement des fonds à l'armée du Rhin, sans prendre l'intermédiaire de la trésorerie, etc. On faisait courir le bruit qu'il allait être arrêté au milieu de son armée. — Hoche écrivit , pour le justifier , au ministre de la police, une lettre qui fut rendue publique. Il y renvoie aux royalistes les bruits calomnieux qu'on faisait courir : « Pourquoi Bonaparte se

trouve-t-il l'objet des fureurs de ces messieurs? Est-ce parce qu'il les a battus en vendémiaire ? est-ce parce qu'il dissout les

MAGNANIMITÉ DES GÉNÉRAUX DE LA RÉVOLUTION

pour lui... Âh! grande époque, grands hommes, vrais vainqueurs à qui tout devait céder! Vous aviez vaincu l'envie aussi aisément que le inonde ! Nobles âmes, où que vous soyez, donnez-nous, pour nous sauver, un souffle de votre esprit!

armées des rois , et qu'il fournit à la République les moyens de terminer glorieusement cette guerre?... Ah! brave jeune homme, quel est le militaire républicain qui ne brûle de t'imiter? Courage, Bonaparte, conduis à Naples, à Vienne, nos armées victorieuses; réponds à tes ennemis personnels en humiliant les rois, en donnant à nos armes un lustre nouveau , et laisse-nous le soin de ta gloire ! »

CHAPITRE n

De Tamoar et du mariage*

Il faudrait sentir bien peu la gravité d'un tel sujet , pour entreprendre de le traiter en quelques pages. Je me contenterai de faire une observation, essentielle dans l'état de nos mœurs.

Indifférents , comme nous sommes à la patrie et au monde, ni citoyens, ni philanthropes , nous n'avons guère qu'une chose par laquelle nous prétendions échapper à Tégotisme; ce sont les liens de famille. Être un bon père de famille, c'est un mérite qu'on affiche , et souvent à grand profit.

Eh bien ! il faut l'avouer , dans les classes supérieures , la famille est très-malade. Si les choses continuaient elle deviendrait impossible.

LE MARIAGE DEVINT IMPOSSIBLE DANS L'EMPIRE ROMAIN. S

On a accusé les hommes, et non sans raison. J'ai parlé moi-même ailleurs de leur matérialisme, de leur sécheresse , de Tinsigne maladresse avec laquelle ils perdent Tascendant des premiers jours. Cependant, il faut Tavouer, la faute est surtout aux femmes, je veux dire , aux mères. L'éducation qu'elles donnent , ou laissent donner à leurs filles, a fait du mariage une charge intolérable.

Ce que nous voyons ne rappelle que trop les derniers siècles de Tempire romain. Les femmes, étant devenues des héritières, sachant qu'elles étaient riches , et protégeant leurs maris , rendirent la condition de ceux-ci tellement misérable , qu'aucun avantage pécuniaire , aucune prescription législative, ne put décider les hommes à subir cette servitude. Ils aimaient mieux fuir au désert. La Thébaïde se peupla.

Le législateur, effrayé de la dépopulation, fut obligé de favoriser, de régulariser les attachements inférieurs, les seuls que Thomme accepta. Il en serait peut-être aujourd'hui de même, si notre société, plus industrielle que celle de l'Empire romain, ne spéculait sur le mariage. L'homme moderne accepte par cupidité, par nécessité, les chances qui rebutaient les Romains. Spéculation peu sûre. La jeune femme sait qu'elle apporte beau*;

INCONVÉNIENT D*ÉPOUSER UNE FEMME INFÉRIEURE

coup, mais elle n'a nullement appris la valeur de l'argent, elle dépense encore davantage. Si je regardais aux événements récents, aux bouleversements des fortunes, je serais tenté de dire : « Voulez-vous vous ruiner ? épousez une femme riche. »

Je sais tout ce qu'il y a d'inconvénients à prendre une femme de condition, d'éducation inférieures. Le premier, c'est de s'isoler, de sortir de son milieu, de perdre ses relations. Un autre, c'est qu'on n'épouse pas la femme seule, mais la famille, dont les habitudes sont souvent grossières. Cette femme, on espère bien l'élever, la faire à soi et pour soi ; mais, il se trouve souvent qu'avec un heureux instinct et de la docilité, elle n'est point élevable. Ces éducations tardives qu'on essaie de donner aux fortes races du peuple, moins malléables et plus dures, ont rarement prise sur elles.

Ces inconvénients reconnus, je n'en suis pas moins obligé de revenir à celui, bien autrement grave, des mariages brillants

d'aujourd'hui. Il consiste simplement en ceci, que la vie y est impossible.

Cette vie consiste à commencer tous les soirs, après une journée de travail, une journée plus fati-

INCONVÉNIENT D'ÉPOUSER UNE FEMME RICHE

gante encore d'amusements, de plaisirs. Rien de pareil dans les autres pays de TEurope, rien de semblable dans le peuple; le Français des classes riches est le seul homme du monde qui ne repose jamais. C'est peut-être la cause principale pour laquelle nos enrichis, nos bourgeois, une classe née d'hier, est déjà usée.

Dans cet âge travailleur, oii le temps a un prix incalculable , les hommes sérieux , productifs , qui veulent des résultats, ne peuvent accepter, comme condition du mariage, une dépense si énorme de la vie. La nuit, employée ainsi à promener une femme, tue d'avance le lendemain.

L'homme a besoin, le soir, du foyer et du repos. Il revient plein de pensées; il faudrait qu'il pût se recueillir, confier ses idées, ses projets, ses anxiétés, les combats du jour, qu'il eût ou verser son cœur. Il trouve une femme qui n'a rien fait, qui a hâte d'employer ses forces, prête, parée, impatiente... Quel moyen de lui parler! < C'est bon, monsieur, il est tard, nous manquerions l'heure... Vous direz cela demain. »

Qu'il aille, s'il ne veut la confiera une amie plus âgée, qui trop souvent fort gâtée, maligne et malicieuse, n'aura nul plus grand plaisir que d'aigrir

S88 BONHEUR DU MÉNAGE PAUVRE

la jeune femme contre son tyran, de la compromettre, de la lancer dans les plus tristes folies.

Non, il ne peut la laisser sous cette conduite suspecte. Il la conduira lui-même, il part. . . Avec quelle envie il voit revenir chez lui, le travailleur attardé. Celui-ci, il est vrai, a bien fatigué le jour, mais il va trouver le repos, un intérieur, une famille, le somme enfin, ce bonheur légitime que Dieu lui donne tous les soirs. Sa femme Tattend, elle compte les minutes ; le couvert est mis ; la mère et Tenfant regardent s'il vient. Pour peu qu'il vaille quelque chose, cet homme, elle met en lui sa vanité, elleTadmire et le révère... Et que de soins ! je la vois, dans leur faible nourriture, je la vois, sans qu'il l'aperçoive, garder le moindre pour elle, réserver pour l'homme qui a plus de mal l'aliment nourrissant qui réparera ses forces.

Il se couche, elle couche les enfants, et elle veille. Elle travaille bien tard dans la nuit. De grand matin, longtemps avant qu'il ouvre les yeux, elle est debout, tout est prêt, la nourriture chaude qu'il prend, et celle qu'il emporte avec lui. n part, le cœur satisfait, bien tranquille sur ce qu'il laisse ayant embrassé sa femme et ses enfants endormis.

CE QirON PERD m DÉLAISSANT LA FILLE PAUVRE. S89

Je l'ai dit^ et le redirai: le bonheur est là. Elle sent qu'elle est nourrie par lui, elle en est heureuse ; il travaille d'autant mieux qu'il sait qu'il travaille pour elle. Voilà le vrai mariage. Bonheur monotone! dira-t-on. Non, l'enfant y met le progrès.. « S'il s'y joignait l'étincelle, si le travailleur, avec un peu de sécurité, de loi»r,. avait des moments de vie plus haute, s'il y associait la femme et la nourrissait de son esprit. . . Ce serait trop; on ne demanderait rien au ciel qu'une éternité d'ici-bas.

Triste victime de la cupidité, ce bonheur, vous pouviez l'avoir; vous l'avez sacrifié. L'humble fille que vous aimiez , qui vous aimait, que vous avez délaissée, regrettez-la bien maintenant I Était -il sage (je ne parle pas d'honneur ni d'humanité) de brisCT la pauvre créature et de briser votre cœur, pour épouser l'esclavage? L'aident que vous avez cherché , il s'enfuira de lui-même, il ne restera pas dans vos mains. Les enfants de cette union sans amour ^ conçus d'un calcul, porteront sur leur face pâle leur triste origine ; leur existence in^ harmonique témoignera du divorce intérieur que contient ce mariage ; ils n'auront pas le cœur de vivre.

La différence était-elle donc si grande entre cette

UTILITÉ DU MÉLANGE

fille et cette fille ; toutes deux, après tout, sont du peuple. La plus riche a pour père un travailleur enrichi. Du vrai peuple , non-mêlé , au peuple bourgeois, aux classes bâtardes, il n'y a pas un abîme.

Si la bourgeoisie veut se relever de son épuisement précoce, elle craindra moins de s'unir aux familles qui sont aujourd'hui ce qu'elle-même était hier. Là, est la force, la beauté et l'avenir. Nos jeunes gens arrivent tard au mariage, bien fatigués déjà, et ils épousent ordinairement une jeune fille étiolée; les enfants meurent ou languissent. À la seconde ou troisième génération, la bourgeoisie sera aussi chétive que nos nobles l'étaient avant la Révolution*.

Et ce n'est pas seulement le physique qui fait défaut, mais le moral baisse. Qu'attendre pour les travaux suivis, pour les affaires sérieuses, pour la grande invention, d'un homme qui, s'étant vendu à un mariage d'argent, est serf d'une femme, d'une famille, obligé de se disperser, de jeter aux quatre vents son temps et sa vie? Imaginez ce qui doit advenir d'une nation où les classes dirigeantes se consomment dans les vaines paroles, dans l'agitation

1 Comme M. de Maistre le leur dit si bien dans ses Considérations sur la Révolution.

DES RAGES ET DES CONDITIONS

à vide. . . Pour que la vie soit féconde, il faut le recueillement de l'esprit, le repos du cœur.

Un fait remarquable de ce temps, c'est que les femmes du peuple (qui ne sont nullement grossières, comme les hommes, et qui éprouvent le besoin de délicatesse et de distinction), écoutent les hommes au-dessus d'elles, avec une confiance qu'elles

n'avaient nullement autrefois... Elles voyaient la noblesse comme une barrière insurmontable à l'amour ; mais la richesse ne leur paraît pas une séparation de classes[^] ; on la

1 Observation de Pierre Leroux, aussi Judicieux ici qu'il est ailleurs ingénieux et profond. Que de choses il faudrait ajouter ! Quel côté triste de nos mœurs ! Je ne s'afflige surtout de voir la famille , la mère pousser le Jeune homme à la trahison. Et n'est-ce pas de cette mère que la Jeune fille trompée , devrait espérer quelque protection ? Une femme pieuse ne devrait-elle pas avoir des entrailles, un cœur infini pour cette pauvre enfant , qui après tout (qu'importe devant Dieu que Torquemad du monde en murmure) est devenue la sienne ? Quels égards les femmes attendront-elles de nous, si elles ne se protègent pas entre elles ? Elles ont en commun un mystère, qui devrait les lier bien plus que les hommes ne peuvent l'être , le mystère de renfance, de la maternité, qui est celui de la vie et de la mort, celui qui leur fait atteindre l'extrême limite dans la souffrance et dans la jouissance. La participation à ce mystère terrible , que l'homme ne connaît pas, les rend toutes égales, toutes sœurs ; il n'y a d'inégalité qu'entre les hommes. C'est à la mère, c'est à la sœur, à réclamer du fils ou du frère pour la fille trompée , et , si le mariage est impossible , à la couvrir de leur protection. A leur défaut, celle même qu'il épouse, la Jeune femme vertueuse doit expier les torts, couvrir tout de sa bonté , ouvrir ses

UTILITÉ DU MÉUMGE DES CONDITIONS

compte si peu^ quand on aime ! Touchante confiance du peuple, qui, dans sa partie la meilleure, la plus aimable et la plus tendre, se rapproche ainsi des rangs supérieurs, et vient y rapporter la sève, la beauté, la grâce morale ! . . . Âh ! malheur à ceux qui la trompent ! S'ils sont inaccessibles aux remords, ils auront du moins des regrets, en songeant qu'ils ont perdu ce qui vaut les trésors du monde, le ciel et la terre : Être aimé !

bras et son cœur aux enfants du premier amour. Qu*elle se rappelle la tendresse de Valentine de Milan pour Dunois, et cet embrassement pathétique : « Ah I tu m'as été dérobé I... » (Voir dans mon histoire la mort de Louis d'Orléans.)

CHAPITRE m

De Tassociation.

Je me suis longtemps occupé des anciennes associations de la France. De toutes, la plus belle, à mon sens, est celle des filets pour la pêche, sur les côtes d'Harfleur et de Barfleur. Chacun de ces vastes filets (de cent vingt brasses ou six cents pieds), se divise en plusieurs parts qui passent par héritage aux filles aussi bien qu'aux garçons. Les filles, héritant de ce droit, mais n'allant pas à la pêche, y concourent néanmoins en tissant leurs lots de filets, qu'elles confient aux pêcheurs. La belle et sage Normande file ainsi sa dot; ce lot de filet, c'est son fief qu'elle administre avec la prudence de la femme de Guillaume-le-Conquérant. De son droit et de son travail, doublement propriétaire,

2^ ASSOCUTIONS DBS PÊCHEURS KORMANDS.

il faut bien^ comme telle, qu'elle sache le détail de l'expédition ; elle en apprécie les chances^ s'intéresse au choix de l'équipage» s'associe aux inquiétudes de cette vie aventureuse. Elle risque souvent sur la barque plus que son filet. Souvent, celui qu'au départ elle a choisi pour pêcheur, la choisit pour femme au retour.

Vrai pays de sapience ! Cette Normandie , qui, en tant de choses, a servi de modèle à la France et à l'Angleterre, me semble avoir trouvé là un type d'association plus digne qu'aucun autre d'être recommandé à l'attention de l'avenir.

Celle-ci est bien autre chose que les associations froms^ères du Jura^, où l'on n'associe après

1 Souvent citées par Foorier. Je suis rhomme de riiUtoire et de la tradition ; donc je n*ai rien à 'dire à celui qui se vante de procéder par voie d*ieart (^tolu. Ce livre du Peuple, particulièrement fondé sur Tidée delà patrie, c*est-A-dire du dévouement, du sacrifice, n*a rien à voir avec la doctrine de VaUraetion pauionnelle. Je saisis néanmoins celte occasion pour exprimer mon admiration pour tant de vues de détail ingénieuses, profondes, quelquefois très-applicables, ma tendre admiration pour un génie méconnu, pour une vie occupée tout entière du bonheur du genre humain. J*en parlerai un Jour, selon mon cœur. — Singulier contraste d*une telle ostentation de matérialisme, et d'une vie spiritualiste, abstinent, désintéressée ! Ce contraste s*est reproduit tout récemment, à la gloire de ses disciples. Tandis que les amis de la vertu et de la religion, leurs défenseurs obligés, les conservateurs nés de la morale publique, s*enrêlaient sous main

dans la bande de ceni qui Jouent A coup sûr, les disciples de Fourierqni ne parlent que d'intérêt.

ASSOCIATIONS FIOMAGÈICES DU JUKA. 295

tout que la mise et le proiit. Chacun apporte son lait au fromage commun, et partage proportionnellement dans la vente. Cette économie collective n'exige aucun rapprochement moral, elle met Téhoïsme à Taise, et peut se concilier avec toute la sécheresse de Findividualisme. Elle ne me semble pas mériter le beau nom d'association.

Celle des pêcheurs de Normandie le mérite éminemment ; elle est morale et sociale tout autant qu'économique. Qu'est-ce au fond? une jeune fille sérieuse, honnête, qui, de son travail, de ses veilles, de sa petite épargne, commandite les jeunes gens, met sur leur barque sa fortune, avant d'y mettre son cœur ; elle a droit de connaître , de choisir, d'aimer le pêcheur habile, heureux. Voilà une association vraiment digne de ce nom ; loin d'éloigner de l'association naturelle de la famille, elle en prépare le lien, — et par là, elle profite à la grande association, à celle de la patrie.

Ici, mon cœur m'échappe, et ma plume s'arrête... Je dois avouer que la patrie, la famille, y profiteront peu maintenant. Les associations du filet n'existeront bientôt plus que dans l'histoire ;

dVgcnl et de Jouissances, ont rois rintérél sous leurs pieds, et frappé courageusement le Baal de la Bourse... le Baal I non, le Moloch, l'idole qui dévorait des bomines.

PLUS D'ASSOCIATIONS EN FRANCE

elles sont déjà remplacées, sur plusieurs points de la côte, par ce qui remplace tout... par la banque et par l'usure.

Grande race des marins normands, qui la première trouva l'Amérique, fonda les comptoirs d'Afrique, conquiert les deux Siciles, l'Angleterre ! ne vous retrouverai-je donc plus que dans la tapisserie de Bayeux?... Qui n'a le cœur percé, en passant des falaises aux dunes, de nos côtes si languissantes à celles d'en face qui sont si vivantes, de l'inertie de Cherbourg * à la brûlante et terrible activité de Portsmouth ?. . . Que m'importe que le Havre s'emplisse de vaisseaux américains, d'un commerce de transit, qui se fait par la France, sans la France, parfois contre elle ?

Pesante malédiction ! punition vraiment sévère de notre insociabilité ! Nos économistes déclarent qu'il n'y a rien à faire pour la libre association. Nos académies en effacent le nom de leurs concours. Ce nom est celui d'un délit, prévu par nos lois pénales... Une seule association reste permise, l'intimité croissante entre Saint-Cloud et Windsor.

^ Inertie maritime ; mais les maçons ne manquent point, pas pins qu'ailleurs. Un Ingénieur met une louable activité à terminer la digue.

ASSOCIATIONS AGRICOLES QUI SE DISSOLVENT. 951

Le commerce a formé quelques sociétés, mais de guerre, pour absorber le petit commerce, détruire les petits marchands. Il a nuí beaucoup, gagné peu. Les grosses maisons de commandite qui s'étaient créées dans cet espoir, ont peu réussi. Elles ne sont pas en progrès; dès qu'il s'en forme une nouvelle, les autres

souffrent et languissent. Plusieurs sont déjà tombées, et celles qui subsistent ne tendent point à s'accroître.

Dans les campagnes, je vois nos très-anciennes communautés agricoles du Morvan, de Berri, de Picardie, qui peu à peu se dissolvent et demandent séparation aux tribunaux. Elles avaient duré des siècles ; plusieurs avaient prospéré. Ces couvents de laboureurs mariés qui réunissaient ensemble une vingtaine de familles, parentes entre elles, sous un même toit, sous la direction d'un chef qu'elles élistaient, avaient pourtant sans aucun doute de grands avantages économiques^.

Si, de ces paysans, je passe aux esprits les plus cultivés, je ne vois guère d'esprit d'association dans

1 Mais vraisemblablement elles gênaient trop les deux sentiments qui caractérisent notre époque, l'amour de la propriété personnelle, et celui de la famille. Lire une très-curieuse brochure de M. Dupin aîné : Excursion dans la Nièvre, 1840. Y. aussi mes Origines du droit, sur la collaboration, le partenariat, le chantage, vivre à un pain et un pot, etc.

LA FRANCE EST-ELLE MOINS SOCIABLE

la littérature. Les hommes les plus naturellement rapprochés par les lumières, par l'estime et l'admiration mutuelle, n'en vivent pas moins isolés. La parenté du génie même sert peu pour rapprocher les cœurs. Je connais ici quatre ou cinq hommes qui sont certainement l'aristocratie du genre humain, qui n'ont de pairs et de juges qu'entre eux. Ces hommes qui vivront toujours, s'ils

avaient été séparés par les siècles , auraient regretté amèrement de ne point s'être connus. Ils vivent dans le même temps, dans la même ville , porte à porte , et ils ne se voient point.

Dans un de mes pèlerinages à Lyon, je visitai quelques tisseurs, et à mon ordinaire, je m'informai des maux, des remèdes. Je leur demandai surtout s'ils ne pourraient, quelle que fût leur divergence d'opinions, s'associer dans certaines choses matérielles, économiques. L'un d'eux, homme plein de sens, et d'une haute moralité , qui sentait bien tout ce que j'apportais dans ces recherches de cœur et de bonne intention, me laissa pousser mon enquête plus loin que je n'avais fait encore. « Le mal, disait-il d'abord, c'est la partialité du gouvernement pour les fabricants. — Et après? — Leur monopole, leur tyrannie, leur exigence..., —

LA FRANCE EST-ELLE MOINS SOCIABLE? 299

Est-ce tout? > Il se tut deux minutes^ et dit ensuite, avec un soupir, cette grave parole : « Il y a un autre mal, monsieur, nous sommes insociables. >

Ce mot me retentit au cœur, me frappa comme une sentence. Que de raisons j'avais de le supposer juste et vrai! que de fois il me revint!... € Quoi ! me disais-je, la France, le pays renommé entre tous pour la douceur éminemment sociable de ses mœurs et de son génie, est-elle immuablement divisée, et pour jamais?... S'il en est ainsi, nous reste-t-il chance de vivre, et n'avons-nous pas déjà péri, avant de périr?... L'âme est-elle morte en nous? Sommes-nous |jires que nos pères, dont on nous vante sans cesse les pieuses associations*?

> La nécessité seule, de ses chaînes d'airain, avait lié les anciennes associations barbares (V. dans mes Origines les formes

terribles du sang bu, ou versé sous la terre, etc.)) la nécessité, dis-je, et la certitude de périr, si Ton restait désuni. — Dans les associations monacales, Taroilié est sévèrement défendue, comme un vol qu'on fait à Dieu (V. Michelet, Bitl, de Fr.y t. V. p. 13, note). — La barbarie du compagnonnage, et sa tentative même pour se réformer (V. A. Perdiguier), nous fait assez connaître ce qu'étaient les associations industrielles du moyen Age. La confrérie, née du danger, et de la prière (si naturelle à l'homme en danger), haïssait certainement l'étranger plus qu'elle ne s'aimait elle-même. La bannière du saint patron la ralliait, et de la procession elle la menait au combat. C'était bien moins fraternité que ligue et force défensive, souvent offensive aussi, dans les haines et jalousies de métiers.

LA FRANGE EST-ELLE MOINS SOCUBLE

L'amour, la fraternité, sont-ils donc finis en ce monde ? »

Dans cette pensée si sombre , résolu , comme un mourant, à bien tâter si je mourais, je regardai sérieusement non les plus hauts, non les derniers, mais un homme, ni bon, ni mauvais, un homme en qui sont plusieurs classes, qui a vu, souffert, qui , certainement d'esprit et de cœur, porte en lui la pensée du peuple... Cet homme qui n'est autre que moi, pour vivre seul et volontairement solitaire , il n'en est pas moins resté sociable et sympathique.

Il en est ainsi de bien d'autres. Un fond immuable, inaltérable de sociabilité, dort ici dans les profondeurs. Il est tout entier en réserve; je le sens partout dans les masses, lorsque j'y descends,

lorsque j'écoute et observe. Mais pourquoi s'étonnerait-on si cet instinct de sociabilité facile, tellement découragé aux derniers temps, s'est resserré, replié?... Trompé par les partis, exploité par les industriels, mis en suspicion par le gouvernement, il ne remue plus, n'agit plus. Toutes les forces de la société semblent tournées contre l'instinct sociable ! . . . Unir les pierres, désunir les hommes, ils ne savent rien de plus.

Le patronage ne supplée nullement ici à

LE PRÉTENTION K L'ÉGALITÉ A TUÉ LE PATRONAGE

ce qui manque à Tesprit d'association. L'apparition récente de Tî-dée d'égalité a tué (pour un temps) l'idée qui l'avait précédée , celle de protection bienveillante, d'adoption, de paternité. Le riche a dit durement au pauvre : « Tu réclames l'égalité, et le rang de frère? eh bien, soit ! mais dès ce moment, tu ne trouveras plus d'assistance en moi ; Dieu m'imposait les devoirs de père ; en réclamant l'égalité, tu m'en as toi-même affranchi* , p

Chez ce peuple , moins qu'aucun autre , on ne peut prendre ici le change. Nulle comédie sociale , nulle déférence extérieure , ne peut faire illusion sur sa sociabilité. Il n'a pas les manières humbles des Allemands. Il n'est point, comme les Anglais, toujours chapeau bas, devant ce qui est riche ou noble. Si vous lui parlez, et qu'il réponde honnêtement, cordialement, vous pouvez croire qu'il accorde vraiment cela à la personne, fort peu à la position. Le Français a passé par bien des choses, par la

1 L'effort du monde et son salut, sera de recouvrer l'accord de ces deux idées. Fraternité, paternité, ces mots inconciliables dans la famille, ne le sont nullement dans la société civile. Elle trouve, je Tai déjà dit, le modèle qui les accorde, dans la société morale que chaque homme porte en lui. Voir la fin de la seconde partie.

302 LE FRANÇAIS A L'ÉTAPE D'INDIVIDUALITÉ, ET NE SE

Révolution, par la guerre. Un tel homme à coup sûr est difficile à conduire , difficile à associer. Pourquoi ? précisément parce que , comme individu, il a beaucoup de valeur.

Vous faites des hommes de fer dans votre guerre d'Afrique, une guerre très-individuelle qui oblige sans cesse l'homme à ne compter que sur soi ; nul doute que vous n'ayez raison de les vouloir et former tels , à la veille des crises qu'il nous faut attendre en Europe. Mais aussi, ne vous étonnez pas trop , si ces lions , à peine revenus , gardent, tout en se soumettant au frein des lois, quelque chose de l'indépendance sauvage.

Ces hommes , je vous en préviens, ne se prendront à l'association que par le cœur, par l'amitié. Ne croyez pas que vous les attellerez à une société négative où l'âme ne sera pour rien, qu'ils vivront ensemble, sans s'aimer , par économie et par douceur naturelle, comme font, par exemple à Zurich, les ouvriers allemands. La société coopérative des Anglais, qui s'unissent parfaitement pour telle affaire spéciale, tout en se haïssant, se contrecarrant dans telle autre où leurs intérêts diffèrent, elle ne convient pas davantage à nos Français. Il faut une société d'amis à Ta France ; c'est son dés^ avantage industriel, mais sa supériorité sociale, de

CONTENTE PAS D'UNE SOCIÉTÉ nÈGÀTtVB, COOPÉRA- TIVE. ^Xf5

n'en pas comporter d'autres. L^union ne se fait ici ni par mollesse de caractère et communauté d'habitudes, ni par âpreté de chasseurs qui se mettent , comme les loups , en bande pour une proie. Ici, la seule union possible, c'est l'union des esprits.

Il n'est guère de forme d'association qui ne soit excellente, si cette condition existe. La question dominante, chez ce peuple sympathique, est celle des personnes et des dispositions morales, c Les associés s'aiment-ils? se conviennent-ils? > voilà ce qu'il faut toujours se demander en premier lieu^ .

1 Dans Tassociation, la forme est importante sans doute, mais elle ne vient qu'en seconde ligne. Rétablir les anciennes formes , les corporation! , les tyrannies industrielles , reprendre les entraves pour mieux marcher, défaire Tœuvre de la Révolution, détruire à la légère ce qu'on a demandé pendant tant de siècles, cela me paraît insensé. '- D'autre part, imaginer que TÉtat qui fait si peu ce qui est de son ressort naturel, pourrait remplir la fonction de fabricant, de marchand universel, qu'est-ce autre chose que te remettre de toute ehote au ftnctionnaire ; ce fonctionnaire est-ce un ange? investi de cet étrange pouvoir, 8era-t>il moins corrompu que le fabricant ou le marchand? Ce qui est sûr, c'est qu'il n'aura nullement leur activité. — Quant à la cotnmuiutéf trois mots suffisent. La communauté naturelle est un état très-antique, très-barbare, très-improductif. La communauté «olontaire est un élan passager, un mouvement héroïque qui signale une foi nouvelle, et qui retombe bientôt. La communauté forcée y imposée par la violence, est une chose impossible à une époque où la propriété est infiniment divisée, nulle part plus im-

possible qu'en France. — Pour revenir aux formes possibles d'association. Je Crois qu'elles doivent

U' LUI FAUT UNB SOCIÉTÉ DRAMES

D^ sociétés d'ouvriers se formeront, et elles du-^ reront, s'ils s'aiment; des sociétés d'ouvriersmaitres, qui, sans chefs, vivront en frères, mais il faut qu'ils s'aiment beaucoup.

S'aimer, ce n'est pas seulement avoir bienveillance mutuelle. L'attraction naturelle des caractères, des goûts analogues, n'y suffirait pas. Il faut y suivre sa nature, mais de cœur, c'est-à-dire toujours prêt au sacrifice, au dévouement qui immole la nature.

Que voulez-vous faire en ce monde sans le sacrifice^?... Il en est le soutien même; le monde, sans lui, croulerait tout à l'heure. Supposez les meilleurs instincts, les caractères les plus droits, les natures les plus parfaites (telles qu'on n'en voit pas ici-bas), tout périrait encore sans ce remède suprême.

<[Se sacrifier à un autre! > Chose étrange, inouïe, qui scandaliserait l'oreille de nos philosophes. € S'immoler à qui? à un homme, qu'on sait

différer selon les différentei profettiont, qui, plus ou moins compliquées, exigent plus ou moins l'unité de direction ; — et différer auui telon les différents pays, selon la diversité des génies nationaux. Cette observation essentielle que je développerai un jour pourrait être appuyée sur un nombre immense de fails.

1 Nulle époque n'en a montré de tels exemples. Dans quel siècle a-t-on vu de si grandes armées, tant de millions d'hommes, souffrir, mourir sans révolte, avec douceur, en silence?

NULLE SOCIÉTÉ D'AMES SANS LE SACRIFICE

valoir moins que soi ; perdre au profit de ce néant une valeur infinie. > C'est celle, en effet, que chacun ne manque guère de s'attribuer à lui-même.

E y a là, nous ne le dissimulons point, une véritable difficulté. On ne se sacrifie guère qu'à ce qu'on croit infini. Il faut, pour le sacrifice, un Dieu, un autel... un Dieu, en qui les hommes se reconnaissent et s'aiment... Comment sacrifierions-nous? Nous avons perdu nos dieux !

Le dieu Verbe, sous la forme où le vit le moyen âge , fut-il ce lien nécessaire? L'histoire tout entière est là pour répondre : Non. Le moyen âge promit l'union, et ne donna que la guerre. Il fallut que ce Dieu eût sa seconde époque, qu'il apparût sur la terre, en son incarnation de 89. Alors , il donna à l'association sa forme à la fois la plus vaste et la plus vraie, celle qui, seule encore, peut nous réunir, et par nous, sauver le monde.

France, glorieuse mère, qui n'êtes pas seulement la nôtre, mais qui devez enfanter toute nation à la liberté, faites que nous nous aimions en vous !

CHAPITRE IV

La Patrie. Les nationalités vont-elles disparaître?

Les antipathies nationales ont diminué, le droit des gens s'est adouci , nous sommes entrés dans une ère de bienveillance et de fraternité , si Ton veut comparer ce temps aux temps haineux du moyen âge. Les nations se sont déjà quelque peu mêlées d'intérêts, ont copié mutuellement leurs modes, leurs littératures. Est-ce à dire pour cela que les nationalités s'affaiblissent? Examinons bien.

Ce qui s'est affaibli bien certainement, c'est, dans chaque nation, la dissidence intérieure. Nos provincialités françaises s'effacent rapidement. L'Ecosse et le Pays de Galles se sont rattachées à l'unité Britannique. L'Allemagne cherche la

LKSPROVINCIALITÉS DISPARUES AU PROFIT DE LA NATIONALITÉ

sienne, et se croit prête à lui sacrifier une foule d'intérêts divergents qui la divisaient jusqu'ici.

Ce sacrifice des diverses nationalités intérieures à la grande nationalité qui les contient, fortifie celle-ci, sans nul doute. Elle efface peut-être le détail saillant, pittoresque, qui caractérisait un peuple aux yeux de l'observateur superficiel ; mais elle fortifie son génie , et lui permet de le manifester. C'est au moment où la France a supprimé dans son sein toutes les Frances divergentes, qu'elle a donné sa haute et originale révélation. Elle s'est trouvée

elle-même , et , tout en proclamant le futur droit commun du monde, elle s'est distinguée du monde plus qu'elle n'avait fait jamais.

On peut en dire autant de l'Angleterre; avec ses machines, ses vaisseaux, ses quinze millions d'ouvriers , elle diffère aujourd'hui de toutes les nations bien plus qu'au temps d'Elisabeth. L'Allemagne qui se cherchait à tâtons aux dix-septième et dix-huitième siècles , s'est enfin découverte en Goethe, Schelling et Beethoven; c'est depuis lors seulement qu'elle a pu sérieusement aspirer à l'unité.

Loin que les nationalités s'effacent, je les vois

308 QOI VA SE FORTMANT.

chaque jour se caractériser moralement, et, de collections d'hommes qu'elles étaient, devenir des personnes. C'est le progrès, naturel de la vie. Chaque homme, en commençant, sent confusément son génie ; il semble dans le premier âge que ce soit un homme quelconque ; en avançant, il s'approfondit lui-même , et va se caractérisant au dehors par ses actes, par ses œuvres ; il devient peu à peu tel homme, sort de classe, et mérite un nom.

Pour croire que les nationalités vont disparaître bientôt, je ne connais que deux moyens : 1° ignorer l'histoire, la savoir par formules creuses, comme les philosophes qui ne Tétudient jamais, ou encore par lieux communs littéraires, pour en causer, comme les femmes. Ceux qui la savent ainsi, la voient dans le passé comme un petit point obscur, qu'on peut biffer, si l'on veut . — â^Ce n'est pas tout ; il faut encore ignorer la nature autant que l'histoire, oublier que les caractères nationaux ne dérivent nullement de nos caprices , mais sont profondément fondés dans l'in-

fluence du climat , de l'alimentation ^ des productions naturelles d'un pays, qu'ils se modifient quelque peu, mais ne s'effacent jamais. — Ceux qui ne sont ainsi, liés ni par la physiologie ni par l'his*

UNE AMB DE PBUM.E A BESOIN D^UN GOBPS» D'UN LIEU

boire , ceux qui constituent l'humanité , sans s'informer de rhomme ni de la nature^ il leur est loisible d'effacer toute frontière, de combler les fleuves, d'aplanir les montagnes. Gependaïit, je les en préviens, les nations dureront encore, s'ils n'ont l'attention de supprimer les villes, les grands centres de civilisation, où les nationalités ont résumé leur génie.

Nous avons dit vers la fin de la seconde partie, que si Dieu a mis quelque part le type de la Cité politique, c'était, selon toute apparence, dans la Cité morale, je veux dire dans une âme d'homme. £h bien ! que fait d'abord cette âme, elle se fixe en un lieu, s'y recueille, elle s'organise un corps, une demeure, un ordre d'idées. Et alors, elle peut agir. — Tout de même, une âme de peuple doit se faire un point central d'organisme ; il faut qu'elle s'asseoie en un lieu, s'y ramasse et s'y recueille, qu'elle s'harmo-nise à une telle nature, comme vous diriez les sept collines pour cette petite Rome, ou pour notre France, la mer et le Rhin, les Alpes et les Pyrénées; ce sont là nos sept collines.

C'est une force, pour toute vie, de se circonscrire, de couper quelque chose à soi dans l'espace et dans le temps, de mordre

une pièce qui

310 LA PATRIE LUI EST UN MOYEN DE RÉALISER SA NATURE.

soit sienne, au sein de l'indifférente et dissolvante nature qui voudrait toujours confondre. Cela, c'est exister, c'est vivre.

Un esprit fixé sur un point ira s'approfondissant. Un esprit flottant dans l'espace, se disperse et s'évanouit. Voyez, l'homme qui va donnant son amour à toutes , il passe sans avoir su l'amour; qu'il aime une fois et longtemps, il trouve en une passion l'infini de la nature et tout le progrès du monde ^.

La Patrie, la Cité, loin d'être opposées à la nature, sont pour cette âme de peuple qui y réside l'unique et tout-puissant moyen de réaliser sa nature. Elle lui donne à la fois et le point de départ vital et la liberté de développement. Supposez le génie athénien, moins Athènes, il flotte, il divague, se perd, il meurt inconnu. Enfermé dans ce cadre étroit, mais heureux, d'une telle Cité, fixé sur cette terre exquise où l'abeille cueillait le miel de Sophocle et de Platon, le génie puissant d'Athènes , d'une imperceptible ville, a fait

1 La patrie (la mairie, comme disaient si bien les Doriens) est l'a-moûr des amours. Elle nous apparaît dans nos songes comme une Jeune mère adorée, ou comme une puissante nourrice qui nous allaite par millions... Faible image! non-seulement elle nous allaite, mais nous contient en soi : In eâ movemor et sumus.

NULLE àMB, KIULLB AME DE PEUPLE NE PÉRIRA. 511

en deux ou trois siècles^ autant que douze peuples du moyen âge en mille ans.

Le plus puissant moyen de Dieu pour créer et augmenter Toriginalité distinctive, c'est de maintenir le monde harmoniquement divisé en ces grands et beaux systèmes qu'on appelle des nations, dont chacun ouvrant à Thomme un champ divers d'activité, est une éducation vivante ^ . Plus l'homme avance, plus il entre dans le génie de sa patrie, mieux il concourt à l'harmonie du globe ; il apprend à connaître cette patrie, et dans sa valeur propre, et dans sa valeur relative, comme une note du grand concert ; il s'y associe par elle ; en elle, il aime le monde. La patrie est l'initiation né* cessaire à l'universelle patrie.

L'union avance ainsi toujours sans péril d'atteindre jamais l'unité, puisque, toute nation, à chaque pas qu'elle fait vers la concorde ^, est

1 Tout coDCoort à cette éducation. Nul objet d*art, nulle industrie, même de lue, nulle forme de cntlare élevée, n'est sans action sor la masse, sans influence sur les derniers, sur les plus pauvres. Dans ce grand corps d*une nation, la circulation spirituelle se fait, insensible, descend, monte, va au plus haut, au plus bas. Telle Idée entre par les yeux (modes, boutiques, musées, etc.), telle autre par la conversation, par la langue qui est le grand dépôt du progrès commun. Tons reçoivent la pensée de tous, sans l'analyser peut-être, mais enfin ils la reçoivent.

* A mesure qu'une nation entre en posseMfon de son génie propre «

312 miLLE NATION NE PÂRIRA.

plus originale en soi. Si , par impossible, les diversités cessaient^ si Tunité était venue, toute nation chantant même note, le concert serait fini ; l'harmonie confondue ne serait plus qu'un

vain bruit. Le monde, monotone et barbare, pourrait alors mourir, sans laisser même un regret.

Rien ne périra, j'en suis sûr, ni âme d'homme, ni âme de peuple ; nous sommes en trop bonnes mains. Nous irons, tout au contraire, vivant toujours davantage, c'est-à-dire fortifiant notre individualité, acquérant des originalités plus puissantes et plus fécondes. Dieu nous garde de nous perdre en lui !... Et si nulle âme ne périt, comment ces grandes âmes de nations, avec leur génie vivace, leur histoire riche en martyrs, comble de sacrifices héroïques, toute pleine d'immortalité, comment pourraient-elles s'éteindre? Lorsqu'une d'elles s'éclipse un instant, le monde entier est malade en toutes ses nations, et le monde du cœur en ses

qu'elle le révèle et le constate par des œuvres, elle a de moins en moins besoin de l'opposer par la guerre à celui des autres peuples. Son originalité, chaque jour mieux assurée, éclate dans la production, plus que dans l'opposition. La diversité des nations qui se manifestait violemment par la guerre, elle se marque mieux encore, lorsque chacune d'elles fait entendre distinctement sa grande voix ; toutes criaient sur la même note, chacune fait maintenant sa partie ; il y a peu à peu concert, harmonie, le monde devient une lyre. Mais cette baignoire, à quel prix ? au prix de l'humanité»

NULLE NATION NE PÉRIRA. SiS

fibres qui répondent aux nations. •• Lecteur, cette fibre souffrante que je vois dans votre cœur, c'est la Pologne et l'Italie ^.

La nationalité, la patrie, c'est toujours la vie du monde. Elle morte, tout serait mort. Demandez plutôt au peuple, il le sent, il vous le dira. Demandez à la science, à l'histoire, à l'expérience

du genre humain. Ces deux grandes voix sont d'accord. Deux voix? non, deux réalités, ce qui est et ce qui fut, contre la vaine abstraction.

J'avais là-dessus mon cœur et l'histoire ; j'étais ferme sur ce rocher ; je n'avais besoin de personne pour me confirmer ma foi. Mais j'ai été dans les foules, j'ai interrogé le peuple, jeunes et vieux, petits et grands. Je les ai entendus tous témoigner pour la patrie. C'est là la fibre vivante qui chez eux meurt la dernière. Je l'ai trouvée dans des morts... J'ai été dans les cimetières qu'on appelle des prisons, des bagnes, et là, j'ai ouvert des hommes ; eh ! bien, dans ces hommes morts, où la poitrine était vide, devinez ce que je trouvais., la France encore, dernière étincelle par laquelle peut-être on les aurait fait revivre.

1 Souffrante, et maintenant muette au collège de France, dans la foi qui lui restait, notre cher et grand Mickiewicz

NULLE NATION NE PÉRIRA

Ne dites pas. Je vous prie, que ce ne soit rien du tout que d'être né dans le pays qu'entourent les Pyrénées, les Alpes, le Rhin, l'Océan. Prenez le plus pauvre homme, mal vêtu et affamé, celui que vous croyez uniquement occupé des besoins matériels. Il vous dira que c'est un patrimoine que de participer à cette gloire immense, à cette légende unique qui fait l'entretien du monde. Il sait bien que s'il allait au dernier désert du globe, sous l'équateur, sous les pôles, il trouverait là Napoléon, nos armées, notre grande histoire, pour le couvrir et le protéger, que les enfants viendraient à lui, que les vieillards se tairaient et le prieraient de

parler, qu'à l'entendre seulement nommer ces noms, ils baiseraient ses vêtements.

Pour nous, quoiqu'il advienne de nous, pauvre ou riche, heureux, malheureux, vivant, et par delà la mort, nous remercierons toujours Dieu, de nous avoir donné cette grande patrie, la France. Et cela, non pas seulement à cause de tant de choses glorieuses qu'elle a faites, mais surtout parce qu'en elle nous trouvons à la fois le représentant des libertés du monde et le pays sympathique entre tous, l'initiation à l'amour universel. Ce dernier trait est si fort en la France, que souvent elle s'en est oubliée. Il nous faut aujourd'hui

QU'ADVIËNDIUIT-IL DU MONDE

la rappeler à elle-mênje, la prier d'aimer toutes les nations moins que soi.

Sans doute, tout grand peuple représente une idée importante au genre humain. Mais que cela,, grand Dieu, est bien plus vrai de la France ! Supposez un moment qu'elle s'éclipse, qu'elle finisse, le lien sympathique du monde est relâché, dissout, et probablement détruit. L'amour qui fait la vie du globe, en serait atteint en ce qu'il a de plus vivant. La terre entrerait dans l'âge glacé où déjà tout près de nous sont arrivés d'autres globes. ^

J'eus, à ce sujet, un songe affreux en plein jour, que je suis forcé de conter. J'étais à Dublin, près d'un pont, je suivais un quai ; je regarde la rivière, et je la vois traîner faible et étroite entre de larges grèves sablonneuses, à peu près comme on voit la nôtre du

quai des Orfèvres ; je crois reconnaître la Seine. Les quais même ressemblaient, moins les riches boutiques, moins les monuments, les Tuileries, le Louvre, c'était presque Paris, moms Paris. De ce pont descendaient quelques personnes mal vêtues, non, comme chez nous, en bloust!) . mais en vieux habits tachés. Ils disputaient violemment, d'une voix acre, gutturale, toute barbare, avec un affreux bossu en haillons que je vois

encore ; d'autres gens passaient à côté, misérables

SI LA FRANGE PÉRISSAIT

et contreÉdts... Une chose, en regardant, me saisit, me terrifia, toutes ces figures étmentfi*ançaïses. . . C'était Paris, c'était la-France, une France enlaidie, abrutie, sauvage. J'éprouvai à ce moment combien la terreur est crédule ; je ne fis nulle objection. Je me dis qu'apparemment il était venu un autre 1815, mais depuis longtemps, bien longtemps, que des siècles de misère s'étaient appesantis sur mon pays condamné sans retour , et moi, je revenais là pour prendre ma part de cette immense douleur. Ils pesaient sur moi, ces siècles, en une masse de plomb; tant de siècles en deux minutes !.. Je restai cloué à cette place et ne marchai plus. . . Mon compagnon de voyage me secoua, et alors je revins un peu... Mais je ne retirai pas tout à fait de mon esprit le terrible songe, je ne pouvais me consoler; tant que je fus en Irlande, j'en gardai une tristesse profonde, qui me revient tout entière, pendant que j'écris ceci.

CHAPITRE V

La France.

Le chef d'une de nos écoles socialistes disait» il y a quelques années: « Qu'est-ce que c'est que la Patrie?»

Leurs utopies cosmopolites de jouissances matérielles, me paraissent, je l'avoue, un commentaire prosaïque de la poésie d'Horace : < Rome s'écroule, fuyons aux îles fortunées > , ce triste chant d'abandon et de découragement.

Les chrétiens qui arrivent après, avec la patrie céleste, et l'universelle fraternité ici-bas, n'en donnent pas moins, par cette belle et touchante doctrine, le coup mortel à l'Empire. Leurs frères du nord viennent bientôt leur mettre la corde au col

IK DANGHEH OU COSMOPOLITISME

Nous ne sommes point des fils d'esclave, sans patrie, sans dieux, comme était le grand poète que nous venons de citer ; nous ne sommes pas des romains de Tarse, comme Tapôtre des gentils; nous sommes les Romains de Rome , et les Français de la France. Nous sommes les fils de ceux qui par Teffort d'une nationalité héroïque, ont fait l'ouvrage du monde, et fondé, pour toute nation, l'évangile de l'égalité. Nos pères n'ont pas compris la fraternité comme cette vague sympathie qui fait accepter, aimer tout, qui mêle, abâtardit, confond. Ils crurent que la fraternité n'était pas l'aveugle mélange des existences et des caractères, mais bien l'union des cœurs. Ils gardèrent pour eux, pour la France, l'origi-

nalité du dévouement, du sacrifice, que personne ne lui disputa; seule, elle arrosa de son sang cet arbre qu'elle plantait. L'occasion était belle pour les autres nations de ne pas la laisser seule. Elles n'imitèrent pas la France dans son dévouement ; veuton aujourd'hui que la France les imite dans leur égoïsme, leur immorale indifférence, que n'ayant pu les élever, elle descende à leur niveau ?

Qui pourrait voir sans étonnement le peuple qui naguère a levé le phare de l'avenir vers lequel regarde le monde, voir ce peuple aujourd'hui traî-

DANGER D'IMITER

ner la tête basse dans la voie de Timitation. . . Cette voie, quelle est-elle? nous ne la connaissons qixe trop , bien des peuples l'ont suivie : c'est tout simplement la voie du suicide et de la mort.

Pauvres imitateurs , vous croyez donc qu'on imite?... On prend à un peuple voisin telle chose qui chez lui est vivante; on se l'approprie tanJ; bien que mal , malgré les répugnances d'un organisme qui n'était pas fait pour elle; mais c'est \xn corps étranger que vous vous mettez dans la chair; c'est une chose inerte et morte, c'est la mort que vous adoptez.

Que dire , si cette chose , n'est pas étrangère seulement et différente , mais ennemie ! si vous Falez chercher justement chez ceux que la nature vous a donnés pour adversaires, qu'elle vous a symétriquement opposés? si vous demandez un renouvellement de vie à ce qui est la négation de votre vie propre ? Si la France,

par exemple, se mettant à marcher au rebours de son histoire , de sa nature, s'en va copier ce qu'on peut appeler l'anti-France, l'Angleterre.

Il ne s'agit point ici de haine nationale , ni de malveillance aveugle. Nous avons l'estime que nous devons avoir pour cette grande nation britannique; nous l'avons prouvé en l'étudiant aussi

DANGER POUR LÀ FRANGE D'IMITER L'ANGLETERRE

sérieusement qu'aucun homme de ce temps. Le résultat de cette étude et de cette estime même, c'est la conviction que le progrès du monde tient à ce que les deux peuples ne perdent point leurs qualités dans un mélange indistinct, que ces deux aimants opposés agissent en sens inverse, que ces deux électricités, positive et négative, ne soient jamais confondues.

L'élément qui , entre tous , était pour nous le plus hétérogène, l'élément anglais, est celui précisément que nous avons préféré. Nous l'avons adopté politiquement, dans notre constitution, sur la foi des doctrinaires qui copiaient sans comprendre ; — adopté littérairement, sans voir que le premier génie que l'Angleterre ait eu de nos Jours, est celui qui l'a le plus violemment démentie. — Enfin, nous l'avons adopté, ce même élément anglais, chose incroyable et risible, dans l'art, dans la mode. Cette raideur, cette gaucherie, qui n'est point extérieure, ni accidentelle, mais qui

tient à un profond mystère physiologique, c'est là ce que nous copions.

J'ai sous les yeux deux romans, écrits avec un grand talent. Eh bien ! dans ces romans français, quel est l'homme ridicule? le Français, toujours le Français. L'Anglais est l'homme admirable, la

L'ANGLETERRE EST RICHE

Providence invisible , mais présente , qui sauve tout. Il arrive juste à point pour réparer toutou les sottises de l'autre. Et comment?... c'est qu'il est riche. Le Français est pauvre, et pauvre d'esprit.

Riche! est-ce donc là la cause de cet engouement singulier? Le riche (le plus souvent l'Anglais), c'est le bien aimé de Dieu. Les plus libres, les plus fermes esprits ont peine à se défendre d'une prévention en sa faveur. . . Les femmes le trouvent beau, les hommes veulent bien le croire noble. Son cheval étique est pris pour modèle par les artistes. Riche ! avouez-le donc, c'est le secret motif de l'admiration universelle. L'Angleterre est le peuple riche ; peu important ses millions de mendiants. Pour qui ne s'informe point des hommes, elle présente au monde un spectacle unique , celui du plus énorme entassement de richesses qui ait été fait jamais. Triomphante agriculture, tant de machines, tant de vaisseaux, tant de magasins pleins et combles, cette bourse maîtresse du monde,... l'or coule là, comme de l'eau.

Ah ! la France n'a rien de semblable ; c'est un pays de pauvreté. L'énumération comparée de tout ce que possède Tune, de tout ce que Tautre n'a pas, nous mènerait vraiment trop loin. L'Àn^

322 ET LA FRANCE EST PAUVRE. ftuRQUOI?

gleterre a bonne grâce de demander en souriant à la France, quels sont donc après tout les résultats matériels de son activité, ce qui reste de son travail, de tant de mouvements, d'efforts*?

La voilà, cette France, assise par terre, comme Job, entre ses amies, les nations, qui viennent la consoler, l'interroger, l'améliorer, si elles peuvent, travailler à son salut.

€ Où sont tes vaisseaux, tes machines, dit TAngleterre? — Et l'Allemagne: « Où sont tes systèmes ? N'auras-tu donc pas au moins, comme l'Italie, des œuvres d'art à montrer î >

Bonnes sœurs qui venez consoler ainsi la

^ Les produits matériels de la France, les résultats durables de son travail, ne sont rien en comparaison de ses produits invisibles. Ceux-ci furent le plus souvent des actes, des mouvements, des paroles et des pensées. Sa littérature écrite (la première pourtant* selon moi), est loin, bien loin au-dessous de sa parole, de sa conversation brillante et féconde. Sa fabrication en tout genre n'est rien près de son action. Pour machines, elle eut des hommes héroïques; . pour systèmes des hommes inspirés. « Cette parole , cette action , ne sont-elles pas choses improductives? » Et c'est là précisément ce qui place la France très-haut. Elle a excellé dans les choses du mouvement et de la grâce, dans celles qui ne servent à rien. Audessus de tout ce qui est matériel, tangible, commencent les impondérables, les insaisissables, les invi-

sibles. Ne la classes donc jamais par les choses de la matière, par ce qu'on touche et qu'on voit. Ne la jugez pas, comme une autre, sur ce que vous remarquez de la misère •xlérieure. C'est le pays de l'esprit, et celui par conséquent qui donne e moins do prise à l'aciioi» matérielle du monde.

PARCE QUELLE A EU LE GÉNIE DU SACRIFICE

' rance, permettez que je vous réponde. Elle est aalade, voyez-vous ; je lui vois la tête basse, elle le veut pas parler.

Si ron voulait entasser ce que chaque nation a lépensé de sang, et d'or, et d'efforts de toute iorte, pour les choses désintéressées qui ne devaient profiter qu'au monde, la pyramide de la France irait montant jusqu'au ciel... Et la vôtre, ô nations, toutes tant que vous êtes ici, ah ! la vôtre, Tentassement de vos sacrifices^ irait au genou d'un enfant.

Ne venez donc pas me dire : < Comme elle est pâle, cette France ! ... » Elle a versé son sang pour vous.. — € Qu'elle est pauvre! ^ Pour votre cause, elle a donné sans compter^ ... Et n'ayant plus

~ ^ J*éci8 ici, en raffàiblissant, une pensée qai m'assaillit les premières fois que je passai la frontière. Une fois notamment qae J'entrais en Saisse, j'en fus blessé an cœur. — Voir nos panvres paysans de la Franche- Comté si misérables, et tout à coup, en passant on raissean, les gens de Neufcbâtel, si aisés, si bien Tétns, visiblement heureux I — Les deux charges principales qui

écrasent la France, la dette et l'armée, qu'est^e an fonds? deux sacrifices qu'elle fait au monde autan qu'à elle-même. La dette, c'est l'argeit qu'elle lui paie pour lui avoir donné son principe de salut, la loi de liberté qu'il copie en la calomniant. Et l'armée de la France? c'est la défense du monde, la réserve qu'elle lui garde, le jour où les Barbares arriveront, où l'Allemagne cherchant toujours son unité qu'elle chei'che depuis Charlemagne, sera bien obligée ou de nous mettre devant elle, ou de se faire contre la liberté l'avant-garde de la Russie.

LA FRANGE A EU

rien, elle a dit : < Je n'ai ni or, ni argent[^] mais ce que j'ai, je vous lé donne... > Alors elle a donné son âme, et c'est de quoi vous vivez[^].

€ Ce qui lui reste, c'est ce qu'elle a donné... > Mais, écoutez-bien, nations, apprenez, ce que sans nous, vous n'auriez appris jamais ! < Plus on donne, et plus on garde ! > Son esprit peut dormir en elle, mais il est toujours entier, toujours près d'un puissant réveil.

n y a bien longtemps que je suis la France» vivant jour par jour avec elle depuis deux milliers d'années. Nous avons vu ensemble les plus mauvais jours, et j'ai acquis cette foi que ce pays est celui de l'invincible espérance. Il faut bien que Dieu l'éclairé plus qu'une autre nation, puisqu'on pleine nuit, elle voit quand nulle autre ne voit plus ; dans ces affreuses ténèbres qui se disaient souvent au moyen âge et depuis, personne ne distinguait le ciel; la France seule le voyait.

Voilà ce que c'est que là Fi*ance. Avec elle, rien n'est fini ; toujours à recommencer.

1 Non, ce n'est pas le mftéhihisme indnfttriel de TAigletenre, ce n'est pas le machinfeine scolastique de l'Allemagne^ qui fait la vie du monde ; c'est le souffle de la France, dans quelque état qu'elle soit, la chaleur latente de sa RéYolntion que l'Europe porte tout^oit en elle.

LE GÉNIE DU SAGRmCE. 335

Quand nos paysans gaulois chassèrent un moment les Romains, et firent un empire des Gaules^ ils mirent sur leur monnaie le premier mot de ce pays (et le dernier) : Espérance.

CHAPITRE VI

La France supérieure, comme dogme, et comme légende. — La France est une religion.

L'étranger croit avoir tout dit, quand il dit en souriant : < La France est l'enfant de l'Europe. »

Si vous lui donnez ce titre , qui devant Dieu n'est pas le moindre, il faudra que vous conveniez que c'est l'enfant Salomon qui siège et qui fait justice. Qui donc a conservé, sinon la France, la tradition du droit ?

Du droit religieux , politique et civil ; la chaise de Papinien, et la chaire de Grégoire VII

Rome n'est nulle autre part qu'ici. Dès saint Louis, à qui l'Europe vient elle demander justice, le pape, l'empereur, les rois?... La papauté théologique en Gerson et en Bossuet , la papauté phi-

LA PAPAUTÉ DE LA FRANGE

losophique en Descartes et en Voltaire, la papauté politique, civile, en Cujas et Dumoulin, en Rousseau et Montesquieu, qui pourrait la méconnaître? Ses lois, qui ne sont autres que celles de la raison, s'imposent à ses ennemis même. L'Angleterre vient de donner le Code civil à l'île de Ceylan.

Rome eut le pontificat du temps obscur, la royauté de l'équivoque. Et la France a été le pontife du temps de lumière.

Ceci n'est pas un accident des derniers siècles, un hasard révolutionnaire. C'est le résultat légitime d'une tradition liée à toute la tradition depuis deux mille ans. Nul peuple n'en a une semblable. En celui-ci, se continue le grand mouvement humain (si nettement marqué par les langues), de l'Inde à la Grèce , à Rome, et de Rome à nous.

Toute autre histoire est mutilée , la nôtre seule est complète; prenez l'histoire de l'Italie, il y manque les derniers siècles; prenez l'histoire de l'Allemagne, de l'Angleterre, il y manque les premiers. Prenez celle de la France; avec elle, vous savez le monde.

Et dans cette grande tradition il n'y a pas seulement suite, mais progrès. La France a continué l'œuvre romaine et chrétienne. Le christianisme avait promis, et elle a tenu. L'égalité fraternell*"

SIS SON PRINCIPE wo\$ mmhm, ^ traditon plus suivie. ajour-
née à l'autre Tie^ elle l'a ws^g^ée au RipQde^ Gomme la loi â'i-
cî-ba9.

Cette natiou a de^x choses trèa-fortea que jfl ne V(oia chesK
nulle antre. EUg a à la fois le principe #t la légende > l'idée plus
large et plusi I^um^ine» Qt en néme temps la tradition plus
suiyie,

Ce principe, cette idée, enfouis d^p^ 1q inpyen âge BoUs le
dogme de h grâce , ilpi s'appellcin(ga langue d'homme, la
fraternité,

Cette tradition, c'est celle qui de Géjsar à Ctiarmagne , à saint
l4)uis , 4e Louis XIV à I^^ipoléon, fait de l'histoire de France
pelle de l'humanité. En elle se perpétue , eous forme diyerse ,
l'idéal moral du monde , de saint l<Quis k h Pucelle, de Jeanne
d'Arc à nos jeunes géuéraui^ de la Révolution ; le saint de la
France , quel qu'il soit , est celui de toutes les nations, il @\$t
adopté, bépi et pleuré du genre humain.

f Peut* tout hofl^me, disait luipartialemept un philosophe
américaip, le preinier pays, c'est sfi patrie, et le second, c'est la
France. > f—. Mai^ combien d'hommes aiment mieux yiye iç|
qu'pn leur pays ! Dès qu'ils peuvent un njomPUt hr|ser le fil qui
les tient, ils viennent, pauvres oiseaux ip passage, s'y abattre, s'y
réfugier, y prendre au moins un moment de chaleur vitale. Ds
avouent

ELLE EST LÀ FRATERNITÉ VIVANTE]; 8S

tacitement que c'est ici la patrie universelle. Cette nation, considérée ainsi comme Tasile du monde, est bien plus qu'une nation ; c'est la fraternité vivante. En quelque défaillance qu'elle tombe, elle contient au fond de sa nature ce principe vivace, qui lui conserve, quoi qu'il arrive, des chances particulières de restauration.

Le jour où, se souvenant qu'elle fut et doit être le salut du genre humain, la France s'entourera de ses enfants et leur enseignera la France, comme foi et comme religion, elle se retrouvera vivante, et solide comme le globe.

Je dis là une chose grave, à laquelle j'ai pensé longtemps, et qui contient peut-être la rénovation de notre pays. C'est le seul qui ait droit de s'enseigner ainsi lui-même, parce qu'il est celui qui a le plus confondu son intérêt et sa destinée avec ceux de l'humanité. C'est le seul qui puisse le faire ^ parce que sa grande légende nationale, et pourtant humaine, est la seule complète et la mieux suivie de toutes, celle qui, par son enchaînement historique, répond le mieux aux exigences (Je la raison .

Et il n'y a pas là de fanatisme ; c'est l'expression trop abrégée d'un jugement sérieux, fondé sur une longue étude. Il me serait trop facile de

330 ELLE PEUT S'ENSUIVRE

montrer que les autres nations n'ont que des légendes spéciales que le monde n'a pas reçues. Ces légendes, d'ailleurs, ont souvent ce caractère d'être isolées, individuelles, sans lien, comme des points lumineux, éloignés les uns des autres^ . La lé-

gende nationale de France est une traînée de lumière immense, non interrompue^ véritable voie lactée sur laquelle le monde eut toujours les yeux.

L'Allemagne et l'Angleterre, comme race, comme langue et comme instinct, sont étrangères

1 Pour parler d'abord du grand peuple qui semble le plus riche en légendes, de l'Allemagne, celles de Sigfrid invulnérable» de Frédérie Barberousse, de Goetz à la main de fer, sont des rêves poétiques qui tonnent la tête dans le passé, dans l'impossible et les vains regrets. Luther, rejeté, conspué de la moitié de l'Allemagne, n'a pu laisser une légende. Frédéric, personnage peu Allemand, mais Prussien (ce qui est tout autre). Français de plus et philosophe, a laissé la trace d'une force, mais rien au cœur, rien comme poésie, comme foi nationale.

Les légendes historiques de l'Angleterre, la victoire d'Edouard III et celle d'Élisabeth donnent un fait glorieux plutôt qu'un modèle moral. Un type, grâce à Shakespeare, est resté très-puissant dans l'esprit anglais, et il n'a que trop influé : c'est celui de Richard III. — Il est curieux d'observer combien leur tradition s'est brisée facilement ; il semble par trois fois qu'on y voit surgir trois peuples. Les ballades de Robin Hood et autres, dont se berçait le moyen âge, finissent avec Shakespeare ; Shakespeare est tué par la Bible, par Cromwell et par Hilton, lesquels s'effacent devant l'industrialisme et les demi-grands hommes des derniers temps... Où est leur homme complet où puisse se fonder la légende?

COMME DOGME ET GOMME LÉGENDE

à -la grande tradition du monde, romano-chrétienne et démocratique. Elles en prennent quelque chose, mais sans l'harmoniser bien avec^ur fond qui est exceptionnel; elles le prennent^de côté^ indirectement, gauchement, le prennent et ne le prennent pas. Observez bien ces peuples, vous y trouverez, au physique, au moral, un désaccord de vie et de principe que n'offre pas la France, et qui (même sans tenir compte de la valeur intrinsèque, en s'arrêtant à la forme et ne consultant que l'art), doit empêcher toujours le monde d'y chercher ses modèles et ses enseignements.

La France, au contraire, n'est pas mêlée de deux principes. En elle, l'élément celtique s'est pénétré du romain, et ne fait plus qu'un avec lui. L'élément germanique, dont quelques-uns font tant de bruit, est vraiment imperceptible.

Elle procède de Rome, et elle doit enseigner Rome, sa langue, son histoire, son droit. Notre éducation n'est point absurde en ceci. Elle l'est en ce qu'elle ne pénètre point cette éducation romaine du sentiment de la France; elle appuie pesamment, scolastiquement sur Rome qui est le chemin, elle cache la France qui est le but. Ce but, il faudrait dès l'entrée, le montrera

B ET FONDER PAR L'BNSBIGMEVRNT U BELIQION DE LA PATRIE

Tenfiat, le foira partir de la Franoa qui esi lui, et psHT Rome» le mener à la France, encore à lui. Al^ seulement notre éduerRtion serait h^urmor ni^e.

Le Jour où ce peuple, revenu à lui-même, ouvrir^ les yeux et se regardera^ il comprendra que la première institution qui peut le &ire vivre et durement, c'est de donner à tous (avec plus ou moins d'étendi)e, selon le temps dont ils disposept) cette éducation harmonique qui fonderait la patrie au eoeur même de l'enfant. Nul autre salut. Nous avons vieilli dans nos vices, et nous n^en voulons pas guérir. Si Dieu sauve ce glorieux et infortuné pays, il le sauvera par Tenfance.

CHAPITRE VII

La foi de la Révolution. Elle q> pas g^rdé la foi jusqu'au bout, et n*a pas transmis son esprit par l'éducation.

Le seul gouvernement qui se soit occupé, d'un grand cœur, de l'éducation du peuple, c'est celui de la Révolution. L'Assemblée constituante et la législative posèrent les principes dans une admirable lumière, avec un sens vraiment humain. La Convention, au milieu de sa lutte terrible contre le monde, contre la France qu'elle sauvait malgré elle, parmi les dangers personnels qu'elle courait, assassinée en détail, décimée et mutilée, elle ne lâcha pas prise, elle poursuivit obstinément ce sujet saint et sacré de l'édu-

cation populaire ; dans ses orageuses nuits, oii elle siégeait armée, prolongeant chaque séance qui pouvait être la dernière, elle prit néanmoins le temps d'évoquer tous les

ÉCOLES NORMALES, PRIMAIRES. CENTRALES

systèmes et de les examiner, c Si nous décrétons l'éducation, disait un de ses membres, nous aurons assez vécu. >

Les trois projets adoptés sont pleins de sens et de grandeur. Ils organisent d'abord le haut et le bas, les écoles normales et les écoles primaires. Ils allument une vive lumière, et la portent tout d'abord dans la vaste profondeur du peuple. Après cela, plus à loisir, ils remplissent l'espace intermédiaire, les écoles centrales ou collèges où pourront s'élever les riches. Néanmoins, tout est créé d'ensemble et harmoniquement ; on savait alors qu'une œuvre vivante ne se fait pas pièce à pièce.

Moment de mémoire éternelle ! c'était deux mois après le Neuf thermidor. . . On se remettait à croire à la vie. La France sortie du tombeau, tout à coup mûrie de vingt siècles, la France lumineuse et sanglante, appela tous ses enfants à recevoir l'enseignement souverain de sa grande expérience, elle leur dit : Venez et voyez *.

1 Et le fait principal de cette expérience, c'est que le sang humain a une haine terrible contre ce qui a été versé. Il me serait trop facile d'établir que la France fut sauvée malgré la trahison. Les terroristes nous ont fait un mal immense, et qui dure. Allez dans la dernière chaumière du pays le plus reculé de l'Europe,

vous retrouvez ce souvenir, et cette malédiction. Les rois ont fait périr de sang-froid sur leurs

ÉCOLES NORMALES, PRIMAIRES, CENTRALES

Lorsque le rapporteur de la Convention prononça cette simple et grave parole : « Le temps seul pouvait être le professeur de la République , > quels yeux ne se remplirent de larmes ? Tous avaient chèrement payé la leçon du temps, tous avaient traversé la mort, et ils n'en sortaient pas tout entiers !

échafaads, dans leurs Spielberg, leurs preHdet, leurs Sibérie», etc., etc., ua nombre d'hommes bien plos grand, n'importe ? les victimes de la Terreur n'en restent pas moins toujoars sanglantes dans la pensée des peuples. Nous ne devons jamais perdre l'occasion de protester contre ces borrenrs qai ne sont point nôê\$t, et ne nous sont point imputables. L'élan des armées sauva seul la France. Le Comité de salut public seconda cet élan, sans doute, mais justement par les excellents administrateurs militaires qu'il avait dans son sein, que Robespierre détestait, et qu'il aurait fait périr, s'il avait pu se passer d'eux. Nos généraux les plus purs ne trouvèrent dans Robespierre et ses amis, que malveillance, défiance, obstacles de tonte sorte. Je n'ai pas le temps aujourd'hui de m'arrêter sur tout ceci. — A ce propos, je fais des vœux pour que ceux qui réimpriment l'utile compilation de MM. Roux et Bûchez en fassent disparaître leurs tristes paradoxes, l'apologie du 9 septembre et de la Saint-Bartbélemi, le brevet de bons catholiques donné aux Jacobins, la satire de Charlotte Corday (t. XX-

VIII, p. 337), et l'éloge de Marat, etc. « Marat distribuait ses dénonciations atee un tent droit et im tact à peu prêt iûr » (p. 545). Judicieux éloge de celui qui demandait deux cent mille têtes à la fois (v. le Publieitte^ 14 décembre 1792). Ces néo-catholiques, dans leurs belles justifications de la Terreur, ont pris aux sérieux celle que s'est amusé à faire le paradoxal rédacteur de la QuoH-divMM^ Charles Nodier. Je n'aurais pas fait cette observation si l'on ne s'attachait à répandre ces étranges foUes, par des journaux à bon marché, dans le peuple et parmi les travailleurs qui n'ont pas le temps d'examiner.

ÉCOLE NORMALE

Après ces grandes épreuves, il semblait qu'il y eût un moment de silence pour toutes les passions humaines; on put croire qu'il n'y aurait plus d'orgueil, intérêt, ni d'envie. Les hommes les plus hauts dans l'État, dans la science, acceptèrent les plus humbles fonctions de renseignement *. Lagrange et Laplace enseignèrent Tarithmétique.

Quinze cents élèves, hommes faits, et plusieurs fléjà illustres, vinrent sans difficulté s'asseoir sur les bancs de l'école normale, et apprendre à enseigner. Il vinrent, comme ils purent, en plein hiver, dans ce moment de pauvreté ^t de fan^ine. Sur les ruines de toutes choses matérielles, planait seule et sans onibre la majesté de l'esprit. La chaire de la grande école était occupée tour à tour par de? génies créateurs; les uns, comme BerthoUet, Morvau, venaient de fonder la chimie, d'ouvrir et pénétrer le monde

intime des corps; les autres, poiQme Laplace et |LiSigr^nge avaient» p^r le calcul.

1 J'ai soas les yevx {aux Ârehivt) la liste originale de eeu qoA acceptèfentlee fonctions de professevrs anx écoles eeatralee, <i«i étaient les eoHéges d'alois : Sief es, Datmon, RoBderer» Hafty, Cabanis, Lefefi- 4re, Lacroix, Bofsut, Saoisare, Carrier, Fontases, Glngnené, Laharpe, Laromignière, etc.

ÉCOLE POLTTEGHKlfIDB. ^S1

affermi le système du monde^ rasfsuré la terre sur sa base. Jamais pouvoir spirituel n'apparut plus incontestable. La raison, en obéissant, se rendait à la raison. — Et combien le cœur s'y joignait, quand, à côté de ces hommes uniques^ dont chacun apparaîtrait une seule fois dans l'éterpité, on voyait une tête, bien précieuse, qn\ avait hi\\\ tpmber, celle du bon Umy, sauvé par Geoffroy^aint- Hilaire t

Un grand citoyen, Garnot, céli^i qui organisa la victoire, qui devina Hoche et Bonaparte , qui sauva la France malgré la Terreur, fut le véritable fondateur de l'école Polytechnique. Ils apprirent, comnie on combattait, firent trois ans de pours en trois mois. Au bout de six, Monge déclara qu^ils n^avaient pas seulement reçu la science^ mais qu'ils l'avaient avancée. Spectateurs de l'invention continuelle dp leurs maîtres, ils allaient inventant aussi . Imaginez ee spectacle d'un Lagrange qui, au milieu de spn enseignement, s'arrêtait tout à coup, rêvait... On attendait en silence. Il s'éveillait à la longue, et Imr livrait, tout ardente, la jeu-nei inventioU) à peine née de son esprit.

Tout manquait, moins le génie. Les élèves n'auraient pu veni^p, s'ils n'avaient e\i uq traitepient de route de quatre sous

par jour. Ils reeevaient le

L'ÉCOLE NORMALE N'ENSEIGNE NI LA FRANGE

pain , avec le pain de l'esprit. Un des maîtres (Clouet) ne voulut pour traitement qu'un coin de terre dans la plaine des Sablons, et vécut des légumes qu'il y cultivait.

Quelle chute, après ce temps-là ! chute morale, et non moins grande dans la sphère de la pensée. Lisez, après les rapports faits à la Gonvendon, ceux de Fourcroy, de Fontanes, vous tombez en quelques années de la virilité à la vieillesse, la vieillesse décrépite
*.

N'est-il pas affligeant de voir cet élan héroïque, désintéressé, s'abattre et tomber si tôt?... Cette glorieuse école normale ne porte pas fruit. On s'en étonne peu quand on y voit l'homme si faiblement enseigné, les sciences de l'homme s'abdiquant, se reniant, ayant comme honte d'elles-mêmes. Le professeur d'histoire , Volney , enseignait que l'histoire est la science des faits morts, qu'il n'y a pas d'histoire vivante. Le professeur de philosophie. Garât, disait que la philosophie n'est que l'étude des signes, autrement dit, qu'en soi, la philosophie n'est rien. Signes pour signes, les mathématiques avaient l'avantage , et les

^ Un homme eut le rare courage de réclamer, sous TEmpire, en faveur de l'organisation donnée à renseignement par la Con-
Tention : Lacroix, Estait tur l'enseignement, iSOU.

NI LA RÉVOLUTION

sciences qui s'y rattachent, telles que Tastronomie. Ainsi, la France révolutionnaire, dans la grande école qui devait répandre partout son esprit , enseigna les étoiles fixes, et s'oublia ellemême.

C'est là surtout que Ton vit , dans ce suprême effort de la Révolution pour fonder , qu'elle ne pouvait être qu'un prophète, qu'elle mourrait dans le désert et sans voir la terre promise. Comment y fût-elle arrivée ? il lui avait fallu tout faire, elle n'avait trouvé rien de préparé , aucun secours dans le système qui la précédait. Elle était entrée en possession d'un monde vide , et par droit de déshérence. Je montrerai un jour jusqu'à l'évidence qu'elle ne trouva rien à détruire. Le clergé était fini, la noblesse était finie et la royauté finie. Et elle n'avait rien du tout pour mettre à la place. Elle tournait dans un cercle vicieux. Il fallait des hommes pour faire la Révolution ; et pour créer ces hommes, il eût fallu qu'elle fût faite. Nul secours pour accomplir le passage d'un monde à l'autre! Un abîme à traverser, et point d'ailes pour le franchir!...

Il est douloureux de voir combien peu les tuteurs du peuple , la royauté et le clergé, avaient fait pour l'éclairer dans les quatre derniers siècles.

LÀ RÉVOLUTION NON PRÉPARÉE DANS L'ÉDUCATION

L'Église lui parlait une langue savante qu'il ne comprenait plus. Elle lui ikisait répéter de bouche ce prodigieux enseignement métaphysique , dont la subtilité étonne les esprits les plus cultivés. L'État n'avait fait qu'une chose, et fort indirecte; il avait rassemblé le peuple dans les camps, les grandes armées, où il commença à se reconnaître. Les légions de François P", les régiments de Louis XIV, furent des écoles , où , sans qu'on lui enseignât rien, il se formait lui-même, prenait des idées communes, et s'élevait peu à peu au sentiment de la patrie.

Le seul enseignement direct était celui que les bourgeois recevaient dans les collèges , et qu'ils continuaient comme avocats et gens de lettres. Étude verbale des langues, de la rhétorique, de la littérature, étude des lois, non savante, précise , comme celle de nos anciens jurisconsultes , mais soi-disant philosophique et pleine d'abstractions creuses. Logiciens sans métaphysique, légistes, moins le droit et rhistoire, ils ne croyaient qu'aux signes, aux formes, aux figures, à la phrase. En toute chose, il leur manquait la substance, la vie et le sentiment de la vie. Quand ils arrivèrent sur le grand théâtre où les vanités s'aigrissaient à mort, on put voir tout ce que la subtilité scolastique peut

SGOUSTIQim ET RHÉTORIQUE DU TERRORISME. S41

sijouter de mauvais à une mauvaise nature. Ces terribles abstracteurs de quintessence s'armèrent de cinq ou six formules^ qui^ comme autant de guillotines , leur servirent à abstraire des hommes^.

Ce fût une chose bien terrible, lorsque la grande assemblée qui, sous Robespierre, avait fait la Terreur par terreur même, releva la tête, et vit tout le sang qu'elle avait versé. La foi ne lui avait pas manqué contre le monde ligué, pas même contre

? Le géQûe de j'inquisition et de la polioè qui a étonné tant de gens dans Robespierre et Saint-Jast , n'étonne guère ceux qui connaissent le moyen âge et qui y trouvent si souvent ees tempéraments d'i(iquisitenrs et d*ergoteurs sanguinaires. Ce rapport des dei^x époques a été saisi avec beaucoup de pénétration par M. Quinet : *Le ehrittia-' nitme et la révolution*, p. 549-S51 (1845). — Deux hommes d'une équité scrupuleqse, ef portés à juger favorablement leurs ennemjs, Gamot e^ Daunou, concordaient parfaitement dans leur opinion sur Robespierre. Le dernier m'a dit souvent que, sauf le dernier moment où la nécessité et le péril le rendirent éloquent, le fameux dictatpar étikit ni) bornme de second ordre. Si^int-Ji^t avait plfjs de talent. Ceux qui veulent nous faire accroire qu'ils sont tous deux innocents des derniers excès de la Terreur, sont réfutés par Saint-Jost lui méipe. Le iS ayril ^794 (si peu de temps avapt le Nei^f thermidor l), il déplore la cpupable if^ti>lgence qu'on a eue jusqu'à ce moment : « paps ces derniers temps, le relâchement det trtAunauor s'était accru, au point que, etc. Qu'ont fait les tribunaux depuis deux ans? À-Von pmrlé de kwjwtrice?». Institué pour maintenir la révolution, leur fn^ulgenée a laissé partout le crime libre, etc. *Histoire parlementaire*, t. XXXII» p. 311, 819, 26 germinal an II.

LA CONVENTION PERD LA FOI

la France, lorsqu'avec trente départements elle contint et sauva tout. La foi ne lui manqua pas même, dans son danger personnel, lorsque n'ayant plus même Paris, elle fut réduite à armer ses propres membres, et se vit tout près de n'avoir plus de défenseur qu'elle-même. Mais, en présence du sang, devant tous ces morts qui sortaient de leurs sépulcres, devant tout ce peuple de prisonniers délivrés qui venaient juger leurs juges, elle défaillit, elle commença à s'abandonner.

Elle ne franchit point le pas qui lui eût livré l'avenir. Elle n'eut pas le courage de mettre la main sur le jeune monde qui venait. La Révolution, pour s'en emparer, devait enseigner une chose, une seule chose : la Révolution.

Pour cela, il lui eût fallu, non renier le passé, mais le revendiquer au contraire, le ressaisir et le faire sien, comme elle faisait du présent, montrer qu'elle avait, avec l'autorité de la raison, celle de l'histoire, de toute notre nationalité historique, que la Révolution était la tardive, mais juste et nécessaire manifestation du génie de ce peuple, qu'elle n'était que la France même ayant enfin trouvé son droit.

Elle ne fit rien de cela, et la raison abstraite, qu'elle invoquait seule, ne la soutint pas en pré-

ELLE NE TRANSMET PAS LE GÉNIE DE LA RÉVOLUTION

^ence des réalités terribles qui se soulevaient contre elle. Elle douta d'elle-même, s'abandonna et s'effaça. Il fallait qu'elle périt, qu'elle entrât au sépulchre, pour que son vivant esprit se répandît dans le monde. Ruinée par son défenseur, il lui rend hommage aux Cent jours. Ruinée par la Saintealliance, les rois fondent leur traité contre elle sur le dogme social qu'elle posa en 89. La foi qu'elle n'eut pas en elle-même, gagne ceux qui l'ont combattue. Le fer qu'ils lui ont mis au cœur, fait des miracles et guérit. Elle convertit ses persécuteurs, elle enseigne ses ennemis. . • Que n'enseigna-t-elle ses enfants !

CHAPITRE Yin

Mutilé édifié sans la foi.

La {tf^aiièrdqfestioh derédiicaticm est celle-ci: € Avez-^vôils k foi? donllez-voiiB la foi?

n faut que'enfaat orois:

Qu'il étoie^ enfaht, aux choses qu'il pourra, devenu homme, être prouvé par la raison.

Faire un enfant raisonneurs di^uteuf » critique, c'est chose insensée. Remu^ s'arrête à plaisir tous les germes qu'on dépose ; quelle agriculture

Faire un enfant érudit, c'est chose insensée. Lui charger la mémoire d'un chaos de connaissances utiles, inutiles, entasser en lui l'indigeste magasin de mille choses toutes faites, de choses non vivantes, mais mortes et par fragments morts, sans qu'il en ait jamais l'ensemble. . • c'est assassiner son esprit. . »

Avant d'ajouter, d'accumuler> il faut être. Il faut créer et fortifier le germe vivant du jeune être. L'enfant est d'abord par la foi.

La foi^ c'est la base commune d'inspiration et d'action. Nulle grande chose sans elle.

LA FOI DANS LA PATRIE. 54K

L'Athénien avait la foi que toute culture humaine était descendue de l'Âcropolis d'Athènes, que de sa Pallas^ sortie du cerveau de Jupiter» avait jailli la lumière de l'art et de la science. Cela s'est vérifié ; cette ville de vingt mille citoyens» a inondé le monde de sa lumière ; morte» elle l'é^ claire encore.

Le Romain avait la foi que la tête vivante et sai-^ gnante qu'on trouva sous le Capitole» lui promettait d'être la tête» le Juge» le préteur du monde. Cela s'est vérifié ; si son empire a passé» son droit reste» et continue de régir le monde.

Le chrétien avait la foi qu'un Dieu descendu ^ dans l'homme ferait un peuple de frères» et tôt ou tard unirait le monde dans un même cœur. Cela n'est pas vérifié» mais se vérifiera par nous.

Il ne suffisait pas de dire que Dieu était descendu dans l'homme ; cette vérité» restant d'Uns des termes si généraux^ n'a

pas eu sa fécondité. Il faut chercher comment Dieu s'est manifesté dans l'homme de chaque nation» comment» dans la variété des génies nationaux, le Père s'est approprié aux besoins de ses enfants. L'unité qu'il doit nous donner» n'est pas l'unité monotone^ mais l'unité harmonique où toutes les diversités s'aiment» Qu'elles s'aiment, mais qu'elles subsistent^ cpi'eUes

COMMENT ON PEUT RECOUVRER LA FOI

aillent augmentant de splendeur pour mieux éclairer le monde, et que Thomme, dès Tenfance, s'habitue à reconnaître un Dieu vivant dans la Patrie.

Ici, s'élève une objection grave, t La foi, comment la donner, quand je Tai si peu moi-même ? La foi en la patrie, comme la foi religieuse, a faibli en moi. »

Si la foi et la raison étaient des choses opposées, n'ayant nul moyen raisonnable d'obtenir la foi, il faudrait, comme les mystiques, rester là, soupirer, attendre. Mais la foi digne de l'homme, c'est une croyance d'amour dans ce que prouve la raison. Son objet, ce n'est pas telle merveille accidentelle, c'est le miracle permanent de la nature et de l'his* toire.

Pour reprendre foi à la France, espérer dans son avenir, il faut remonter son passé, approfondir son génie naturel. Si vous le faites sérieusement et de cœur, vous verrez, de cette étude, de ces prémisses posées, la conséquence suivre infailliblement. De la déduction du passé, découlera pour vous l'avenir, la mission de la

France ; elle vous apparaîtra en pleine lumière, vous croirez, et vous aimerez à croire ; la foi n'est rien autre chose.

Gomment vous résigneriez-vous à l'ignorer la

LÀ JEUNESSE NOUS RENDRA LA FOL

France; vos origines sont en elle ; si vous ne la connaissez, vous ne saurez rien de vous. Elle vous entoure, vous presse de toutes parts, vous vivez en elle, et d'elle, avec elle vous mourrez.

Qu'elle vive, et vivez par la foi !

Elle vous reviendra au cœur, si vous regardez vos enfants, ce jeune monde qui veut vivre , qui est bon et docile encore, qui demande la vie de croyance. Vous avez vieilli dans Tindifférence ; mais qui de vous peut désirer que son fils soit mort de cœur, sans patrie, sans Dieu?. . . Tous ces enfants, en qui sont les âmes de nos ancêtres, c'est la patrie vieille et nouvelle... Àidons-la à se connaître ; elle nous rendra le don d'aimer.

Comme le pauvre est nécessaire au riche, Tenfant est nécessaire à l'homme. Nous lui donnons moins encore que nous ne recevons de lui.

Jeune monde qui devez prendre bientôt notre place, il faut que je vous remercie. Qui, plus que moi, avait étudié le passé de la France? qui devait la sentir mieux, par tant d'épreuves personnelles, qui m'ont révélé ses épreuves?... Cependant, je dois le dire, mon âme, dans la solitude, s'était alanguie en moi, elle se

traînait dans les curiosités oisives et minutieuses, ou bien elle s'envolait vers l'idéal, et elle ne marchait pas. La réalité

LÀ JEUNES^ NOUS RENDRA LA FOL

m'édiappait » et notre patrie que je poursuivis toujoiirsy que j'ai-mai toujours, je la voysâs toujours là-bas; elle était mon objet, mon but, un objet de soisnce et d'étâde. Elle m'est apparue vivante.., «En qui?» En vous, qui me lisez. — En voufr^ îeane homme, j'ai vu la PaArie, son étemelle jeunei^e... G)mment n'y eroirais-je pas?

CHAPITRE IX

Diea en la Pairie. La jeune Pairie ^e Pavenir* — ^e sacrifice.

L'éducation, comme toute œuvre d'art, demande a vant tout une ébauche simple et forte. Point de smbtilité, point de minutie, rien qui fasse difficulté, qt li provoque Tobjection.

Il faut , dans cet enfant , par une impression gr.and, salu-taire, durable, fonder Thomme, créer la Tie du cœur.

Dieu d'abord , révélé par la mère , dans Pamour et dans la nature. Dieu ensuite, révélé par le père, dans la patrie vivante, dans son histoire héroïque, dans le sentiment de la France.

LA MÈRE RÉVÈLE IAEU

Dieu et Tamour de Dieu. Que la mère le prenne, à la Saint-Jean, quand la terre accomplit son miracle annuel , quand toute herbe est en fleur , quand vous voyez la plante qui monte de moment en moment, qu'elle le mène en un jardin, Tembrasse... et tendrement lui dise : < Tu m'aimes, tu ne connais que moi... Eh! bien, écoute : moi, je ne suis pas tout. Tu as une autre mère. . . Nous avons une mère commune, tous, hommes, femmes, enfants, animaux, plantes, tout ce qui a vie , une mère tendre qui nous nourrit toujours, invisible et présente... Aimons -la, cher enfant, embrassonsla du cœur, i

Rien de plus pour longtemps. Point de métaphysique qui tue l'impression. Laissez-le couvrir ce mystère sublime et tendre que toute sa vie me suffira pas pour expliquer. Voilà un jour qu'il n'oubliera jamais. A travers les épreuves de la viie, les obscurités de la science, à travers les passions et la nuit des orages , le doux soleil de la Saint- Jeaii luira toujours au profond de son cœur, avec la fleur immortelle du plus pur, du meilleur amour.

Un autre jour , plus tard , quand l'homme s'est un peu fait en lui, son père le prend ; grande fête publique , grande foule dans Paris. Il le mèn(* de

LÉ PÈRE RÉVÈLE LA PATRIE

Notre-Dame au Louvre , aux Tuileries , vers l'Arc de triomphe. D'un toit, d'une terrasse, il lui montre le peuple , l'armée qui passe , les baïonnettes frémissantes, le drapeau tricolore... Dans

les moments d'attente surtout , avant la fête , aux reflets fantastiques de l'illumination , dans ces formidables silences qui se font tout à coup sur le sombre océan du peuple, il se penche, il lui dit : «Tiens, mon enfant, regarde; voilà la France, voilà la Patrie! Tout ceci, c'est comme un seul homme. Même âme, et même cœur. Tous mourraient pour un seul ; et chacun doit aussi vivre et mourir pour tous.... Ceux qui passent là-bas, qui sont armés, qui partent, ils s'en vont combattre pour nous. Ils laissent là leur père, leur vieille mère, qui auraient besoin d'eux... Tu en feras autant', tu n'oublieras jamais que ta mère est la France. »

Je connais bien peu la nature, ou cette impression durera. Il a vu la Patrie... Ce Dieu invisible en sa haute unité, est visible en ses membres, et dans les grandes œuvres où s'est déposée la vie nationale. C'est bien une personne vivante qu'il touche, cet enfant, et sent de toutes parts ; il ne peut l'embrasser, mais elle, elle l'embrasse, elle réchauffe de sa grande âme répandue dans la foule, elle lui parle par ses monuments... C'est

L'ÉCOLE GOMME PATRIE ENFANT

une belle chose pour le Suisse de pouvoir, d'un regard, contempler son canton, embrasser du haut de son Alpe le pays bien-aimé, d'en emporter rimage. Mais, c'en est une grande, vraiment, pour le Français, d'avoir ici cette glorieuse et immortelle patrie ramassée en un point, tous les temps, tous les lieux ensemble, de suivre, des Thermes de César à la Colonne, au Louvre, au Champ-de-Mars, de l'Arc de Triomphe à la place de la Concorde, l'histoire de la France et du monde.

Au reste, pour l'enfant, l'intuition durable et forte de la Patrie, c'est, avant tout, l'école, la grande école nationale, comme on la fera un jour. Je parle d'une école vraiment commune, où les enfants de toute classe, de toute condition, viendraient, un an, deux ans, s'asseoir ensemble, avant l'éducation spéciale*, et où l'on n'apprendrait rien autre que la France.

Nous nous hâtons de parquer nos enfants parmi des enfants de notre classe, bourgeoise ou populaire, à l'école, aux collèges ; nous évitons tous les

' 1 L'éducation. spéciale, du collège on de l'atelier, viendrait ensuite; l'atelier, adouci et réglé par l'école (selon les vues pédagogiques de M. Faucher, Travail des Enfants) ; le collège adouci, surtout dans les premières années, où l'enfant n'apprendrait de grammaire que ce qu'il en peut comprendre. Plus d'exercice et de réfection Si moins d'écritures inutiles. — Grâce, grâce pour les petits enfants !

UNE PREMIÈRE ÉCOLE, GOMMÉTIC A TOCS 395

mélanges, nous séparons bien vite les pauvres et les riches à cette heureuse époque où l'enfant de lui-même n'eût pas senti ces vaines distinctions. Nous semblons avoir peur qu'ils ne connaissent au vrai le monde où ils doivent vivre. Nous préparons, par cet isolement précoce, les haines d'ignorance et d'envie, cette guerre intérieure dont nous souffrons plus tard.

Que je voudrais, s'il feut que l'inégalité subsiste entre les hommes, qu'au moins l'enfance pût suivre un moment son instinct, et vivre, dans l'égalité ! que ces petits hommes de Dieu, innocents, sans envie, nous conservassent, dans l'école, le touchant idéal de la Société ! Et ce serait l'école aussi pour nous ; nous

irions apprendre d'eux la vanité des rangs, la sottise des prétentions rivales, et tout ce qu'il y a de vie vraie, de bonheur, à n'avoir premier, ni dernier.

La patrie apparaîtrait là, jeune et charmante, dans sa variété, à la fois, et dans sa concorde. Diversité tout instructive de caractères, de visages, de races, iris aux cent couleurs. Tout rang, toute fortune, tout habit, ensemble aux mêmes bancs, le velours et la blouse, le pain noir, l'aliment délicat. . . Que le riche apprenne là, tout jeune, ce que c'est qu'être pauvre, qu'oïl souffre de l'inégalité ;,

OU ILS SENTIRAIENT LA PATRIE

qu'il obtienne de partager, qu'il travaille déjà à rétablir l'égalité selon ses forces ; qu'il trouve assis e sur le banc de bois la cité du monde, et qu'il y commence la cité de Dieu ! . . .

Le pauvre apprendra d'autre part, et retiendra peut-être que si ce riche est riche, ce n'est pas sa faute, après tout, il est né tel ; et souvent sa richesse le rend pauvre du premier des biens, pauvre de volonté, et de force morale*

Ce serait une grande chose que tous les fils d'un même peuple, réunis ainsi, au moins pour quelque temps, se vissent et se connussent avant les vices de la pauvreté et de la richesse, avant l'égoïsme et l'envie. L'enfant y recevrait une impression ineffaçable de la patrie, la trouvant dans l'école non-seulement comme étude et enseignement, mais comme patrie vivante, une patrie

enfant, semblable à lui, une cité meilleure avant la Cité, cité d'égalité ou tous seraient assis au même banquet spirituel.

Et je ne voudrais pas seulement qu'il apprît, qu'il vît la patrie, mais qu'il la sentît comme providence, qu'il la reconnût pour mère et nourrice k son lait fortifiant, à sa vivifiante chaleur... Dieu nous garde de renvoyer un enfant de l'école, de lui refuser l'aliment spirituel, parce qu'il n'a pas celui

COMME PROVIDENCE

du corps... Oh ! l'avarice impie qui donnerait des millions aux maçons et aux prêtres, qui ne serait riche que pour doter la mort ^ et qui marchanderait avec ces petits enfants, qui sont Tespoir, la chère vie de la France, et le cœur de son cœur !

Je Tai dit ailleurs. Je ne suis pas de ceux qui pleurent toujours, tantôt sur l'ouvrier robuste qui gagne cinq francs, tantôt sur la pauvre femme qui gagne dix sols. Une pitié si impartiale n'est pas de la pitié. Il faut aux femmes des couvents libres, asiles, ateliers temporaires, et que les couvents ne les affament plus*. Et pour les petits enfants, il faut que nous soyons tous pères, que nous leur ouvrons les bras, que l'école soit leur asile, un asile doux et généreux, qu'il y fasse bon pour eux, qu'ils y aillent d'eux-mêmes, qu'ils aiment autant et plus que la maison paternelle cette maison de la France. . Si ta mère ne peut te nourrir, si ton père te maltraite, si tu es nu , si tu as faim, viens, mon fils, les portes sont toutes grandes ou*

1 Et c'est la mort qm enseigne ! Les ignorantins imposent anx enfants l'histoire de France des Jésuites (Loriquet). J*y lis, entre autres calomnies infâmes, celle que l'émigré Vanban a lai-même démentie : Qu'à Qaïberon, Hoche aurait promu la «te et la liberté à ceux qai mettraient bas les armes, t. II, p. 256.

< V. la Préface de la 3^e édition de mon livre du Prêtre/ de la femme et de la famille.

LA PATRIE ENSEIGNÉE COMME DOGME ET LÉGENDE

vertes, et la France. est au seuil pour t'embrasser et te recevoir. Elle ne rougira jamais, cette grande mère, de prendre pour toi les soins de la nourrice, elle te fera de sa main héroïque la soupe du soldat, et si elle n'avait pas de quoi envelopper, réchauffer, tes petits membres engourdis, elle arracherait plutôt un pan de son drapeau.

Consolé, caressé, heureux, Kbre d'esprit, qu'il reçoive sur ces bancs Faliment de la vérité. Qu'il sache, tout d'abord, que Dieu lui a fait la grâce d'avoir cette patrie, qui promulgua, écrivit de son sang, la loi de Féquité divine, de la fraternité, que le Dieu des nations a parlé par h France.

La patrie d'abord comme dogme et principe. Puis, la patrie comme légende : nos deux rédemptions, par la sainte Pucelle d'Orléans, par la Ré-

volution, l'élan de 92, le miracle du jeune drapeau, nos jeunes généraux admirés, pleures de l'ennemi, la pureté de Marceau, la magnanimité de Hoche, la gloire d'Arcole et d'Austerlitz, César et le second César, eux (qui nos plus grands rois dépassaient plus grands. . Plus haute encore la gloire de nos assemblées souveraines, le génie pacifique et vraiment humain de 89, quand la France offrit à tous de si bon cœur la liberté, la paix... Enfin, pardessus

ELLE SEULE DOIT INITIER AD MONDE

tout, pour suprême leçon, l'immense faculté de dévouement, de sacrifice, que nos pères ont montrée, et comme tant de fois la France a donné sa vie pour le monde.

Enfant, que ce soit là ton premier évangile, le soutien de ta vie, l'adjuvant de ton cœur. Tu te le : rappelleras dans les travaux ingrats, pénibles, où la : nécessité va te jeter bientôt. Il sera. pour toi un * cordial puissant qui par moments viendra te raviver. Il charmera ton souvenir dans les longues journées du labour, dans le mortel ennui de la manufacture ; tu le retrouveras au désert d'Afrique, pour remède au mal du pays, à rabattement des marches et des veilles, sentinelle perdue à deux pas des Barbares.

L'enfant saura le monde, mais d'abord qu'il ne sache lui-même en ce qu'il a de meilleur, je veux dire en la France, Le reste, il l'apprendra par elle»; A elle, de l'initier, de lui dire sa tradition. Elle lui dira les trois révélations qu'elle a reçues comment Rome lui apprend le juste, et la Grèce le beau, Et la Judée le saint. Elle reliera son enseignement à la première leçon

que lui donna la mère; celle-ci lui fit prêter Dieu, et la grande mère lui apprendra le dogme de l'amour, Dieu en l'homme, le christianisme — » et comment l'a-

LA POLITIQUE IDENTIQUE A L'ÉDUCATION

mour, impossible aux temps haineux, barbares, du moyen-âge, fut écrit dans les lois par la Révolution, en sorte que le Dieu intérieur de l'homme pût se manifester.

Si je faisais un livre sur l'éducation, je montrerais comment l'éducation générale, suspendue par l'éducation spéciale (du collège ou de l'atelier), doit reprendre sous le drapeau pour le jeune soldat. C'est ainsi que la patrie doit lui payer le temps qu'il donne. Rentré dans son foyer, elle doit le suivre, non comme loi seulement, pour gouverner et punir, mais comme providence civile, comme culture religieuse, morale, agissant par les assemblées, les bibliothèques populaires, les spectacles, les fêtes de tout genre, surtout musicales.

Combien l'éducation durera-t-elle? Juste autant que la vie.

Quelle est la première partie de la politique? l'éducation. La seconde? L'éducation. Et la troisième? L'éducation. — J'ai trop vieilli dans l'histoire, pour croire aux lois, quand elles ne sont pas préparées, quand de longue date les hommes ne sont point élevés à aimer, à vouloir la loi. Moins de lois, je vous prie, mais par l'éducation fortifiez le principe des lois; rendez-les applicables et

NOS ENFANTS NOUS RENDRONT LA FORCE DU SACRIFICE

possibles; faites des hommes, et tout ira bien ^.

La politique nous promet Tordre, la paix, la sécurité publique? Mais pourquoi tous ces biens? pour jouir, pour nous endormir dans un calme égoïste, pour nous dispenser de nous aimer, de nous associer ?... Qu'elle périclisse, si c'est là son but. Quant à moi, je croirais plutôt que si cet ordre, cette grande harmonie sociale a un but, c'est d'aider le libre progrès, de favoriser l'avancement de tous par tous. La société ne doit être qu'une initiation, de la naissance à la mort, une éducation qui embrasse notre vie de ce monde, et prépare les vies ultérieures.

L'éducation, ce mot si peu compris, ce n'est pas seulement la culture du fils par le père, mais autant, et parfois bien plus, celle du père par le fils. Si nous pouvons nous relever de notre défaillance morale, c'est par nos enfants et pour eux que nous ferons effort. Le plus mauvais de tous veut que son fils soit bon ; celui qui ne ferait nul sacrifice à l'humanité, à la patrie, en fait encore

^ Dans un plan de constitution que nous devons à l'un des *plus grands et des meilleurs hommes qui aient existé, à Thurgot, avant l'État il fonde la commune, et avant la commune, il fonde l'homme par l'éducation. Cela est admirable. Seulement, qu'il soit bien entendu que l'éducation donnée dans la commune, doit émaner de l'État, de la Patrie. Ce n'est pas là une affaire communale.

à la famille. S'il il'a perdu à la fois et le sens moral et le sens, il a pitié. de cet .enfant qui risque de lui ressembler. . . Creusez loin dans .cette âme, tout est gâté et vide, et pourtant, à la dernière profondeur, vous trouveriez presque toujours un fond solide, Tamour paternel. , .

Eh bien ! au nom de nos enfants , ne laissons pas, je vous prie, périr cette patrie. Voulez-vous leur léguer le naufrage» emporter leur malédiction», celle de tout l'avenir^ ce|le du monde, perdu peut-être pour mille ans, si la France succombe ?

, . Vous ne sauverez vos enfants, et avec eux la France, le monde^ que par une seule chose : Fonde;^ en eux la foi !

La, foi au dévouement, au sacrifice,. 7— à la grande association où tous se sacrifient a tous, je veijx dire la Patrie.

C'est là, je le sais bien, un enseignement difficile, parce que les)aroles n'y suffisent pas, il y faut les exemples. La force, la magnanimité du sacrifice, SI commiiiiè chez nos pères, semble perdue chez nous. C'est la vraie cause de nos maux, de nos h^âîhes, dé là discorde intérieure qui rend ce pays faible à en mourir^ qui en fait la risée du monde.

DU SACRIFICE ET DU SALUT

Si je prends à part les meilleurs, les plus honorableij, si je les presse un peu, je vois que chacun d'eux, désintéressé en apparence, a au fond quelque petite chose en réserve qu'il ne voudrait pour rien sacrifier. Demande:È-lui le reste... Tel donnerait sa vie

à la France ; il ne donnerait pas tel amusement, telle habitude, tel vice...

Il y a encore des hommes purs du côté de l'argent, quoiqu'on dise; mais d'orgueil? le sont-ils? ôteront-ils leurs gants, pour tendre la main au pauvre homme qui grimpe dans le rude sentier de la fatalité î... Et pourtant, je vous le dis, monsieur, votre main blanche et froide, si elle ne touche l'autre, forte, chaude et vivante, elle ne fera pas des œuvres de vie.

Nos habitudes, plus chères encore que nos jouissances, il iTaudra pourtant bien les sacrifier, dans quelque temps. Voici venir le temps des combats...

Et le cœur a ses habitudes, ses chers liens, qui sont maintenant si bien mêlés en lui, à ses ^vantes fibres, qu'ils sont d'autres fibres vivantes... Cela est dur à arracher... Je l'ai senti parfois en écrivant ce livre, où j'ai blessé plus d'un qui m'était cher.

Le moyen âge d'abord, où j'ai passé ma vie.

362 DI^ SACRIFICE ET DU SALUT.

dont j'ai reproduit dans mes histoires la touchante, rimpuisante aspiration, j'ai dû lui dire : Arrière! aujourd'hui que des mains impures Tarrachent de sa tombe et mettent cette pierre devant nous pour nous faire choir dans la voie de l'avenir.

Une autre religion, le rêve humanitaire de la philosophie qui croit sauver l'individu en détruisant le citoyen, en niant les nations, abjurant la patrie... je l'ai immolé de même. La patrie, ma patrie peut seule sauver le monde.

De la poétique légende à la logique, et de celle-ci à la foi, au cœur, voilà quelle fut ma route.

Dans ce cœur même et cette foi, je trouvais des choses respectables et antiques qui réclamaient. . . des amitiés, derniers obstacles qui ne m'ont pas arrêté devant la patrie en péril. . . Qu'elle accepte ce sacrifice ! Ce que j'ai en ce monde, mes amitiés, je les lui offre, et, pour donner à la Patrie le beau nom que trouva l'ancienne France, je les dépose à l'autel de la grande Amitié.

A M* Edgar Qwnèi tt

Celivresortdereipériencederauteur, plus que des livres. 6

Les statistiques sont insuffisantes • . • • 4 9

Nos peintres de mœurs sont peu fidèles if

La France est mieux connue que TEurope, et jugée plus
sévèrement 11

Ce peuple n'est pas celui qu'on a peint, 14

La vie du peuple a une poésie sainte. . .••••• 15 Combien il a la
vertu du sacrifice, et du sacrifice persévérant ^ 17

Exemple tiré de ma famille. 19

Mon enseignement. • 88

Avantages du peuple, des Barbares 86

Mes livres : nouveau nom de Thistoire 87

La situation m*a obligé de parler 89

CHAPITRE L

Servitudes du paysan.

Mariage de l'homme et de la terre 47

Acquisition de la terre, avant la Révolution ; . « • . 50

Arrêtée plusieurs fois, et encore aujourd'hui 52

Le paysan a lait la terre • 54

Il en est amoureux 56

Il emprunte pour continuer l'acquisition de la terre. • 58

Il succombe; son irritation 60

L'homme des villes s'éloigne « 63

On calomnie le paysan 63

Noblesse et misère du paysan français 64

Sa supériorité 66

Peut-il rester propriétaire? 68

[Il porte envie à l'ouvrier 70

CHAPITRE II

Servitudes de l'ouvrier dépendant des machines.

Le paysan émigré dans la ville 74

Il se fait ouvrier	76
Note, Du machinisme. — S'étendra-t-il ?	78
Influence démocratique de la manufacture	78
Avilissement de l'homme qui dépend des machines. . .	82
Condition meilleure de l'ouvrier solitaire	84
Immoralité, presque fatale, de l'ouvrier-machine. . .	86
La femme	90
L'enfant comparé à celui des campagnes	91
Sociabilité et bonté de nos ouvriers	93
Notes, Des salaires. • ...	93 et 97

CHAPITRE II

Servitudes de l'ouvrier,

Dureté de l'apprentissage	95
Existence inquiète de l'ouvrier moderne	98
Son ménage; sa femme. . . .	100
Ambition de la mère ; le fils devient artiste? lettré? •	«102
Souffrances de l'ouvrier lettré	104
Culture qu'il se donne	106

Poésies des ouvriers 107

Essor universel vers la lumière. • ; • 108

CHAPITRE IV

Servitudes du fabriçani.

Nos fabricants sont les ouvriers de 1815, ou leurs fils. . 113

Leurs embarras actuels • • 115

Leur dureté ; velléités d'humanité. ...'•..'•... ii?

Ils ne connaissent pas bien IVuvirier. . . ^ . . 1 . • 1 iio

L'industrie française étouffe. ••....'. 121

Elle lutlepar l'art.' . . * . * . 122

CHAPITRE VI

Servitudes du fonctionnaire.

Mobilité de sa Condition actuelle ...•••• 134

Faibles traitements.* 186

Le fonctionnaire est-Il corrompu? • . . • • 188

Misère de quelques fonctionnaires, •••••l.** 139

Profonde misère du maître d*école. ••• 140

Nullité volontaire de remployé. 14S

L*homme corrompu par la famille, 143

Soutenu par rhonneur militaire 144

Vœux pour Tannée. 145

CHAPITRE VII

Servitudes du riche et du bourgeoisii,

L*aucienne bourgeoisie; la nouvelle déjà vieille n*a pas
été rajeunie par rindttstrie » • • • 146

Déclin rapide 149

Inertie 151

Frayeur de la bourgeoisie : terrorisme, conununisme. . . 1 53

Isolement du bourgeois, de renrichi qui s*est oublié. . . 155

Dans l'isolement s^est fkit le vide 157

Alliances de la bourgeoisie ; rallié solide, c'est le peuple. . 1 58

Fatigue, épuisement; le peuple renouvellera la vie et la

scieuce 160

CfUPITRE VIII.

Revue de la première partie. Introduction à la seconde.

Gomment chaque classe aime la France. 168

Misères des classes supérieures. » • • t66

L'homme devenu très-sensible 167

Froissé par le machinisme • 168

Blacninisme administratif, industriel, philosophique, littéraire
170

Il nous dispense d'union morale- .•..... 17S

Haines d'ignorance entre les classes 173

Le mal est surtout dans le divorce des hommes d'instinct
et des hommes de réflexion 175

CHAPITRE U.\ L'instmct du peuple, altéré, mais puissant

Notre recherche n'est point extérieure. 188

Nous étudions le peuple dans son présent. 190

— dans son passé. • 191

— dans ses rapports avec les autres peuples 193

Le nôtre est-il poétique? • 198

11 se défie trop de lui-même .•..... 194

il garde pourtant son heureux instinct.*• 196

Bon sens et finesse de nos vieux paysans 198

Sagesse et grande expérience des vieilles femmes du peuple.
199

CHAPITRE IV

Des sinvps, — L'enfant^ interprète du peuple.

Simplicité û^esprit, de cœur 208

Les sages peuvent apprendre près des enfants 210

L^enfant explique le peuple, Tantiquité 211

Logique précoce des enfants 212

Caractère divin des petits enfants, des mourants. • • • • 213

L*enf3Btnt le perd en grandissant 216

Il le reprendra à la mort. . • 217

CHAPITRE VI

Digrettion. /ntlinct dM animaux. Bédamation pourmai.

L'animal eo tappon avec l'enfimt M7

L'Orient a reconnu la nature, connue sœur; fEcôndité . . 299

La Ciié grecque et romaine l'a méconnue; stérilité . . . 131

Le Christ n'a pas aauvé l'animal, ISS

Le diable TU dans tes animau . , ; ISt

Ils sont tébabililés par l'en&nt 13B

L'Église refuse de les recevoir 136

L'homme les lui amène à NoSl, et les biit entrer dans

l'Église':...:■...■..'...;.■.. 137

La science Tient de leur rendre '.eur place. \ 139

Que l'homme reprenne réduction de l'animal liO

CHAPITRE VD

1,iMltnci dei «impies. L'instinct du génie. — L'homme de ginia est par excellence le simple, l'enfant et le peuple.

Les simples n'aiment pas à décomposer

Ils sympathisent à la vie

Legémeréunillesdons de simplicitéet d'analyse. . . .

Legiéaie est par excellence le simple, l'en^l

(l est peuple plus que le peuple i'

CHAPITRE Vm

L'enfantement du génie^ type de l'enfantement iocial.

L'homme de génie est fécond, parce qu'il réunit les puissances opposées S50

En lui la critique ne tue point l'inspiration S53

L'enfantement du génie, 255

Type de l'enfantement social , du combat, et du sacrifice

intérieur • • • • . 256

L'homme de génie s'améliore par son œuvre. . • • • . 259

Il reste un des simples, et les réhabilite •..... 260

CHAPITRE I

L'Amitié.

La grande amitié ou Patrie. 271

L'homme naît ami de l'homme. • • • • • 278

L'inégalité ne fait point obstacle à l'amitié • • 274

L'amour fût le premier du dernier 275

La démocratie» comme amour et initiation ..•••• 276

Les premières amitiés •• 277

Combien précieuses, entre riche et pauvre. 278

Ils sont nécessaires l'un à l'autre 279

Concurrences, envies. •• 281

Magnanimité des généraux de la Révolution 282

CHAPITRE U

De l'amour et du mariage.

Le mariage devint impossible dans Tempire romain . . *. 284

Inconvénient d*épouser une femme inférieure. 286

Inconvénient d*épouser une femme riche. • 287

Bonheur du ménage pauvre 288

Ce qu^on perd en délaissant la fille pauvre. 280

Utilité du mélange des races et des conditions 290

CHAPITRE UL De VasiociatUm

Associations des pêcheurs normands . • 203

Associations fromagères du Jura. Note sur Fourier. . . . 295

Plus d^assodations en France • • 296

Associations agricoles qui se dissolvent 297

La France est-elle moins sociable ?. 298

La prétention à Tégalité a tué le patronage 801

Le Français a beaucoup d'individualité 802

Il ne se contente pas d'une société négative, coopérative • 808

CHAPITRE IV

La Patrie, Les nationalités vont-elles disparaître ?

art • «

Les provincialités disparues au profit de la nationalité • . 806

La nationalité va se fortifiant 308

Une âme de peuple a besoin d'un corps, d'un lieu . . • 309

La Patrie lui est un moyen de réaliser sa nature 810

Nulle âme, nulle âme de peuple ne périra Bit

Nulle nation ne périra, il.. . . ' • • SIS

Qu'advierait-il du monde; si la France périssait^ • : . 81 S

CHAPITRE VI

La France supérieure^ comme dogme^ et comme l'ende, -^ La France est une religion,

La papauté de la France. . . • 826

Son principe plus humain, sa tradition plus suivie. . . • 323

La France est la fraternité vivante 329

Efié t)eut s'enseigner comme dogme et comme légende, . 830

Et fonder par Teiiseignement la religion de la patrie.* • . 832

CHAPITRE VII

La foi de {a Révolution, Elle rCa poi gardé la foi jusqu'au bout. •
et n'a pas transmis son esprit par VééucaUon»

Écoles normales, primaires, centrales. 1794 833

École normale 336

École polytechnique 337

L'École normale n'enseigne ni la France, ni la Révolution. 338

La Révolution non préparée dans Téducation 340

Scolastique et rhétorique du terrorisme •... 341

La Convention perd la foi. • . • • 342

Elle ne transmet pas le génie de la Révolution 343

Notes, La France a été sauvée malgré la Terreur, non par elle
334 et 341

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/duprtredelafermmoomichgoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.